



This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

### Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

- + *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
- + *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

### About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>



## A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

## Consignes d'utilisation

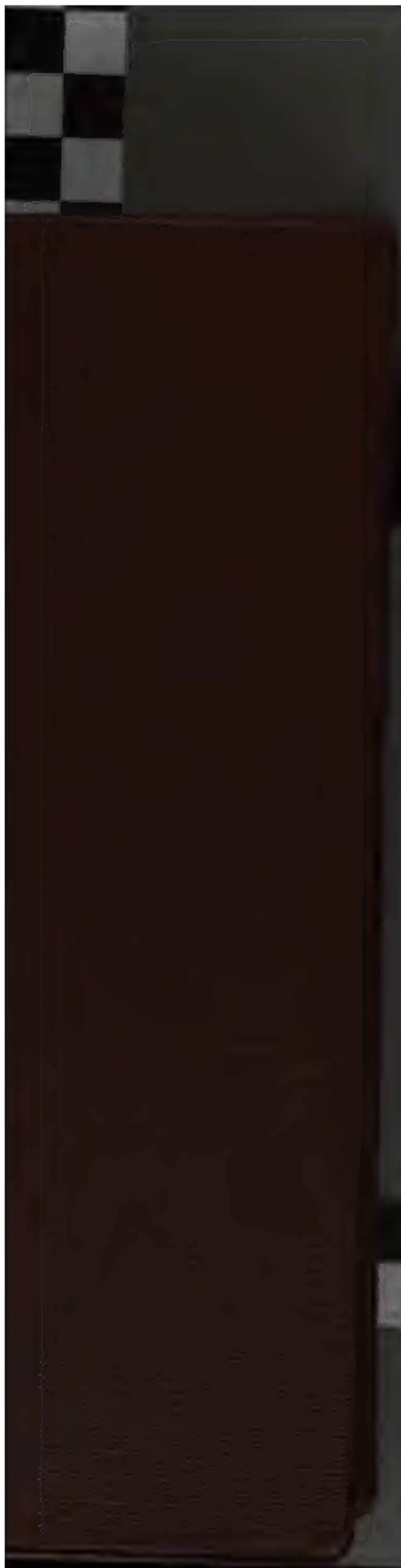
Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

## À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>

















HISTOIRE  
DU BAS-EMPIRE.

TOME QUATRIÈME.

Leb. ac  
1072  
~~1160~~



**HISTOIRE**  
**DU BAS-EMPIRE,**

COMMENÇANT À CONSTANTIN-LE-GRAND.

**PAR CH. LE BEAU.**

**TOME QUATRIÈME.**



À L'IMPRIMERIE DE DIDOT LE JEUNE.

**PARIS,**

**LEDoux ET TENRÉ, LIBRAIRES,**  
RUE PIERRE-SARRAZIN, N° 8.

M. DCCCXIX.

NEW-YORK  
LIBRARY

XOY W  
310  
YWA



# HISTOIRE DU BAS-EMPIRE.

## IVRE TRENTE-CINQUIÈME.

ANTHÉMIUS, OLYBRE, GLYCÉRIUS,  
LIUS-NÉPOS, LÉON II, ZÉNON, AUGUSTULE.

À la mort de Sévère, le sénat, les armées, le peuple même les barbares confédérés, désiroient un empereur en Occident. La tyrannie de Ricimer étoit odieuse; on murmuroit secrètement de voir un Suève aux pieds la majesté de l'empire, faire et détruire à volonté les empereurs. Trois princes assassinés ou empoisonnés dans l'espace de neuf ans ne montraient que trop avec quelle insolence ce barbare se jouoit de la dignité impériale; et que, s'en rapporter à lui pour l'élection d'un nouveau souverain, c'étoit lui laisser le choix de sa victime. On crut devoir s'adresser à l'empereur d'Orient; et comme Anthémius, illustre par sa naissance, par son mariage, par ses richesses, l'étoit encore par ses dignités et par les succès qu'il avoit eus dans la guerre, le sénat et le peuple romain le demandèrent à Léon par une députation solennelle. Il étoit, en effet, le fils de cet Anthémius qui avoit si long-temps gouverné l'empire d'Orient dans les premières années de Théodose le jeune. Son père Procope, qui, à la fin du règne de ce même Théodose, s'étoit si-

AN. 467.  
*Sidon. carm.*  
*Sirm. ad Sid.*  
*p. 114.*  
*Evag. l. 2,*  
*c. 16.*  
*Jorn. de reb.*  
*get. c. 45.*  
*Proc. Vand.*  
*l. 1, c. 6.*  
*Idac. chron.*  
*Theoph. p.*  
*98.*  
*Chron. Alex.*  
*Vict. Tun.*  
*Phot. p.*  
*1049.*  
*Cod. orig.*  
*p. 55.*  
*Vales. re-*  
*rum franc.*  
*l. 5.*  
*Pagi ad Ba-*  
*ron.*  
*Till. An-*  
*them. art. 2.*

gnalé dans la guerre contre les Perses, descendoit de parent de Julien fameux par sa révolte contre Valentinien. Quoique Ricimer fût détesté, il étoit trop puissant en Italie pour qu'il fût possible d'y établir malgré lui un empereur. Mais il fut le premier à favoriser Anthémius, et fit avec lui une convention particulière. Anthémius avoit trois fils, Marcien, Romule, Procope et une fille. Ricimer la demanda en mariage, et le désir de régner y fit consentir Anthémius. Celui-ci commandoit alors la flotte que l'empire entretenoit dans l'Hellespont : il vint à Constantinople, reçut de Léon le titre de César ; et, sans craindre la peste qui désoloit alors l'Italie, il partit à la tête d'un cortège si nombreux qu'Idace l'appelle une armée. Il étoit accompagné de plusieurs comtes, et entre autres de Marcellin, qui étoit établi une souveraineté en Dalmatie. Léon, ayant besoin de Marcellin pour faire la guerre qu'il se proposoit de faire à Genséric, l'avoit attiré à sa cour, et le ménageoit avec beaucoup de complaisance. Anthémius, en approchant de Rome, trouva le sénat et le peuple rassemblés à trois milles de la ville, où il fut proclamé Auguste le douzième d'avril. L'image du nouveau empereur d'Occident fut reçue en grande pompe à Constantinople, et portée par Férence, préfet de cette ville. Avant que de quitter la cour d'Orient, Anthémius avoit fait de sa maison une église, un hôpital pour les vieillards, et un bain public. La première de ces dispositions suffit pour démentir le témoignage d'un auteur païen, qui prétend qu'il étoit idolâtre dans le cœur, qu'il avoit le dessein de rétablir le culte des dieux. Les auteurs chrétiens, au contraire, louent sa piété, et ils ont peut-être d'autre preuve que la fondation de quelques églises.

*Baronius.* La réputation du nouvel empereur faisoit espérer qu'il alloit rétablir la gloire de l'empire d'Occident. Mais ce grand corps, privé de la meilleure partie de

*Fleury, hist. ecclés. l. 29, c. 27.*

naire, qui avoit succédé à saint Léon, s'y opposa  
ent. Il fit à ce sujet des remontrances publiques  
pereur, dans l'église de Saint-Pierre, et il engagea  
ice à faire serment qu'il ne permettroit jamais  
angereuse innovation. Le mariage de Ricimer fut  
é avec une pompe digne du souverain, et d'un  
lus puissant que le souverain même.

fut vers ce temps-là que Sidoine revint à Rome AN. 468.  
solliciter quelque remise d'impôts en faveur de Sidon. carm.  
rgne. Au commencement de l'année suivante, Idem, l. 1,  
mius ayant pris le consulat, Sidoine fut encore ep. 9, l. 5, ep.  
é à prononcer l'éloge du prince en présence du 16; l. 9, ep.  
16.

C'étoit le troisième empereur en l'honneur du-  
l employoit sa muse demi - barbare, et il devoit  
ebuté du peu de succès de ses magnifiques prédic-  
Il fut en récompense honoré de la charge de  
de Rome, et quelque temps après du titre de pa-  
On craignoit à Rome la famine, et le préfet ap-  
ndoit encore davantage les emportemens du peu-  
que la faim avoit coutume de mettre en fureur  
les magistrats. Mais l'arrivée de quelques vais-  
venus de Brinde, et qui apportotent du blé de la

pétuel; que les enfans qui naîtroient de ces allianseroient censés illégitimés et esclaves du domaine. Cette loi tendoit à maintenir l'honneur des familles; il en étoit une autre pour en conserver les biens. Celle-ci ne fut promulguée qu'après la réponse de l'empereur Léon, à qui Anthémius se faisoit un devoir de consulter comme son père. Souvent les biens confisqués, et abandonnés ensuite à des personnes qui les obtenoient de la libéralité des empereurs, se trouvoient appartenir à des maîtres illégitimes, qui en avoient été injustement dépouillés. Constantin avoit prononcé qu'en ce cas la donation subsisteroit, et que le prince dédommageroit les intéressés comme il le jugeroit à propos. Léon, jugeant cette décision injuste, répondit que les particuliers devoient être reçus à poursuivre leur droit nonobstant toute donation du prince; ce qu'il appuie de ces belles paroles : *Que, la justice étant le plus noble apanage de la majesté souveraine, les princes ne doivent se croire permis que ce qui l'est aux particuliers.* Léon fit aussi cette année deux lois remarquables : l'une défend de prostituer quelque personne que ce soit, et de contraindre à monter sur le théâtre aucune femme libre ou esclave; l'autre interdit la profession d'avocat à tout autre que aux catholiques. Ce prince porta plus loin que ses prédécesseurs la haine du paganisme. Les empereurs chrétiens s'étoient jusqu'alors bornés à défendre l'exercice de l'idolâtrie; mais ils n'avoient point forcé leurs sujets à faire profession de la religion chrétienne. Léon, ne se contentant de renouveler les peines déjà prononcées contre le culte idolâtre et contre l'apostasie, enjoint à ceux qui n'ont pas encore reçu le baptême de se transporter aux églises pour le recevoir, et de faire baptiser leurs domestiques, leurs femmes, leurs enfans; ceux-ci sans délai s'ils sont encore dans l'enfance; mais, s'ils sont adultes, après qu'ils auront été instruits selon les canons : ceux qui se feront baptiser seulement par intérêt, pour con-



ne d'un culte idolâtre après le baptême reçu. Elle  
plus aux païens le droit d'enseigner, et les exclut  
de participation aux distributions publiques.

cession de Narbonne et de son territoire fait aux  
ths coupoit la communication de l'Italie et de  
gne, où il devenoit impossible de faire filer des  
es pour y conserver ce qui restoit encore à l'em-  
La Galice et une partie de la Lusitanie obéissoient  
vèves; les Goths étoient maîtres de la Catalogne et  
Bétique. Les Romains possédoient encore plusieurs  
dans la province de Carthagène et dans la Tarra-  
ie. Mais, dépourvus de tous secours, ils étoient ré-  
à demeurer spectateurs des guerres que se faisoient  
mond et Euric, jusqu'à ce qu'ils devinssent eux-  
la proie du vainqueur. Depuis que Maldra s'étoit  
ré de Lisbonne, les Romains, profitant des divisions  
vèves, y étoient rentrés, et Lusidius, né en cette  
y commandoit la garnison romaine : c'étoit un  
qui en ouvrit les portes à Rémismond. Une ar-  
e Visigoths, qu'Euric venoit d'envoyer contre les  
i, étoit alors arrivée à Mérida : elle entra en Lusi-

*Idac. chron.*  
*Mariana,*  
*hist. esp. L.*  
5, c. 5, 13.

Tarragone , acheva d'éteindre la puissance des Romains qui , depuis plus de six cents ans , possédoient cette belle et riche contrée. Toute l'Espagne se trouva pour long-temps sous la domination des Goths , à l'exception de la Galice où les rois suèves se maintinrent encore pendant un siècle jusqu'au règne de Leuvigilde , qui anéantit la monarchie des Suèves et la réunit à celle des Goths.

*Prisc. p. 74.  
Proc. Vand.  
l. 1, c. 6.*

*Vales. rerum franc.  
l. 5.*

*Till. Léon,  
art. 16.*

Tandis que les autres barbares attaquoient les extrémités de l'empire, Genséric, le plus habile et le plus redoutable de tous, portoit le fer et le feu jusque dans ses entrailles. La Sicile et l'Italie, tant de fois ravagées, ne fournissant plus au pillage, il se jeta sur l'empire d'Orient; et, sous prétexte que quelques vaisseaux de Léon avoient insulté les contrées maritimes de ses états, il envoya ses flottes faire le dégât dans les îles et sur les côtes de la Grèce. Pendant l'intervalle qui avoit suivi la mort de Sévère, il n'avoit cessé de solliciter Léon d'une part, et de l'autre Ricimer, de donner l'empire à Olybre. Il lui sembloit à la fois avantageux et honorable de voir le beau-frère de son fils Hunéric assis sur le trône d'Occident. Léon, peu disposé à le satisfaire, ayant préféré Anthémius, lui envoya Phylarque pour l'en instruire, et lui déclarer que, s'il ne mettoit fin à ses ravages, l'empereur seroit obligé de l'y forcer par les armes. Le fier Vandale, encore plus irrité de ces menaces que du peu de succès de ses sollicitations, répondit à l'ambassadeur qu'il n'étoit pas besoin de déclaration de guerre; que les Romains avoient déjà rompu la paix, et qu'il sauroit bien leur répondre autrement que par des bravades. En même temps il envoya ses corsaires infester les côtes de l'empire d'Orient, et donna ordre d'assembler ses troupes. Phylarque, de retour, répandit l'alarme dans Constantinople : on ne douta pas que Genséric n'eût dessein de s'emparer de la Libye et de l'Égypte; et la renommée publioit déjà qu'il étoit devant le port d'Alexandrie. Léon eut besoin de la fermeté

... et les matériaux. Il équipa une flotte de  
nt treize galères, montée de cent mille soldats.  
falloit que ces bâtimens ne fussent que des bar-  
édiocres, puisqu'on n'y compte que sept mille ra-  
Cette entreprise coûta cent trente mille livres  
d'or, sans compter une somme considérable que  
Anthémius. Ce prince envoya aussi un corps de  
sous les ordres de Marcellin. Basilisque, frère  
pératrice Vérine, fut, pour le malheur de l'em-  
chargé du commandement général. Le rendez-  
e la flotte étoit en Sicile, d'où elle devoit faire  
ers les côtes de Carthage. Marcellin avoit ordre de  
rer de la Sardaigne, où les Vandales s'étoient éta-  
éraclius d'Edesse, fils de Florus, qui avoit été  
d'Egypte, et un Isaurien, nommé Marse, furent  
s pour attaquer les Vandales du côté de la Tri-  
ne. C'étoient deux guerriers pleins de valeur.  
armement si formidable fit trembler toute l'Afri-  
marcellin chassa les Vandales de la Sardaigne, et  
joindre Basilisque lorsqu'il étoit encore en Si-  
éraclius et Marse, ayant rassemblé les troupes de  
le, de la Thébaïde et de la Cyrénaïque, s'embar-

Proc. Vand.  
l. 1, c. 6.  
Theoph. p.  
99, 101.  
Idac. chron.  
Marc. chr.  
Cassiod. chr.  
Cedr. p. 350.  
Manas. p.  
59, 60.  
Jorn. succes.  
Damasc,  
apud Phot.  
p. 1048.  
Malela, p.  
29.  
Zon. t. 2,  
p. 50.  
Niceph. Cal.  
l. 15, c. 27.  
Suid. voce  
Βασιλίσκος  
et Χειρίζω.  
Vales. re-  
rum franc.  
l. 5.

s'en seroit rendu maître sans coup férir. Les Vandales effrayés, ne songeoient qu'à prendre la fuite. Genséric lui-même, consterné de la perte de la Sardaigne et de Tripolitaine, n'osoit espérer de se défendre contre une puissance capable de subjuguier l'univers. Il se rassura quand il vit le général romain demeurer à l'ancre au promontoire de Mercure. Cette inaction de Basilisque n'étoit pas l'effet de sa stupidité naturelle; il y entroient de la trahison. Aspar et son fils Ardabure, mécontents de Léon, qui s'étoit affranchi de leur tyrannie, craignoient que la conquête de l'Afrique ne rendît ce prince assez puissant pour oser les punir. Ariens fanatique ils étoient portés d'inclination pour Genséric, qu'ils regardoient comme le protecteur de leur secte. Connoissant l'ambition de Basilisque, ils lui avoient promis l'aider de tout leur pouvoir à monter sur le trône, et faisoit échouer l'entreprise dont l'empereur lui confiait l'exécution; et ce perfide leur avoit vendu à ce prix la fidélité qu'il devoit à son prince. Genséric, qui n'étoit point instruit de ce traité secret, songea de son côté à mettre en œuvre la corruption, qui lui avoit déjà bien réussi dans l'expédition de Majorien. Il entretenoit toujours une flotte dans le port de Carthage, et ses troupes prêtes à embarquer. Il les fit monter sur des vaisseaux, et rassembla un grand nombre de barques légères, qu'il laissa vides. Comme il attendoit un vaisseau propre à l'exécution du dessein qu'il méditoit, il envoya demander à Basilisque une trêve de cinq jours pour se consulter sur les conditions de paix qu'il devoit proposer à l'empereur. Il accompagna cette demande d'une somme d'argent considérable, qu'il fit secrètement délivrer au général. L'avare Basilisque, ravi de voir qu'on lui payoit de nouveau une trahison à laquelle il s'étoit déjà engagé, accorda tout, et se tint en rade sans faire aucun mouvement, et sans observer ceux de l'ennemi. Dès que le vent, que Genséric attendoit avec impatience, eut



... et portent l'incendie dans tous les vaisseaux qui s'approchent. Bientôt ce nombre prodigieux de mâts, de voiles et de cordages, n'offre plus que l'image d'une forêt que le feu dévore au milieu d'une nuit épaisse. La mer elle-même paroît une fournaise ardente. Les cris des soldats, mêlés au sifflement des vents, au mugissement des vagues, au pétilllement des flammes, troublent les flots et les soldats. Les uns, à demi-brûlés, se précipitent dans les flots ; les autres, voulant gagner à la nage les vaisseaux qui ne sont pas encore embrasés, sont mis à pièces ou assommés à coups de crocs et de rames. Au milieu de cet affreux désordre, les Vandales fondent sur eux, les accablent de traits, abordent les navires qui flottent aux flammes. Il se livre autant de combats qu'il y a de bâtimens. Plusieurs Romains vendirent bien leur vie, à la honte de leur lâche commandant, mais ce fut le premier à prendre la fuite. L'histoire a conservé la mémoire du lieutenant-général de la flotte ; c'étoit Jean Damis, natif d'Antioche. Ce brave officier, environné d'ennemis qui s'étoient jetés sur son bord, se défendit long-temps avec une valeur héroïque. Il se fit rempart de ceux qu'il abattoit à ses pieds. Enfin,

après lui les débris de sa flotte et de son armée, dont il avoit perdu plus de la moitié, retourna en Sicile chargé d'ignominie. Avant qu'il sortît de cette île, Marcellin, trop généreux pour contenir son indignation, fut assassiné. Après la perte de l'honneur, c'étoit la plus grande que l'empire pouvoit faire encore. Héraclius et Marse, ayant appris en chemin la défaite de l'armée, regagnèrent le port de Tripoli, et ramenèrent leur flotte en Egypte. Basilisque, qui méritoit autant de morts qu'il avoit perdu de soldats, arrivant à Constantinople, se réfugia dans l'asile de Sainte-Sophie. Vérine sa sœur obtint sa grâce; et, pour le soustraire à la haine publique, elle l'envoya en Thrace, à Héraclée. Son exil ne fut pas long; le crédit de l'impératrice lui rendit bientôt toute sa faveur; mais Aspar et Ardabure, ainsi qu'on le verra dans la suite, n'eurent pas le temps de le récompenser de sa trahison.

*Evag. l. 2, c. 15.* Léon commençoit à se défier de leurs intrigues; et, *Theoph. p. 97, 111.* pour se ménager un appui contre des hommes si puissants et si audacieux, il songea à s'attacher la nation *Candid. p. 18.* des Isaures. Ce peuple, qui n'étoit, dans l'origine, qu'un *Anon. Vales. Agath. l. 4.* amas de brigands cantonnés dans les montagnes de *Zon. t. 2, p. 50, 51.* l'Isaurie, s'étoit rendu fameux par ses ravages et par une *Malela, p. 30.* réputation de valeur indomptable. Trascalissée, nommé *Suid. voce 'Aprad'ia.* par d'autres Tarasiscodisée, et aussi Aricmèse, étoit d'une race renommée entre ces montagnards, et sa naissance lui donnoit un grand crédit dans la nation. Léon l'attira auprès de lui, l'honora de la dignité de patrice, lui donna le commandement de sa garde, et, pour comble de faveur, il lui fit épouser Ariadne, l'aînée de ses deux filles. C'étoit approcher bien près du trône un barbare qui ne méritoit nullement cet honneur. Il étoit très-mal fait de corps et d'esprit, sans talens, sans aucune sorte de connoissances, sans mœurs, et même sans courage. Il avoit eu une première femme, nommée Arcadie, dont il lui restoit un fils. Il changea son nom

Les plus illustres personnages de l'empire, Léon le  
 ma consul, et lui fit prendre le nom de *Flavius*,  
 hé depuis Constantin à la maison impériale.  
 ien, fils d'Anthémius, fut son collègue pour l'Oc-  
 it. Aspar, jaloux de la fortune de Zénon, qui dé-  
 oit ses projets et les prétentions de Basilisque, ré-  
 de faire périr le nouveau favori. Les barbares ayant  
 une incursion dans la Thrace, Léon y envoya son  
 re, avec ordre aux gouverneurs de lui fournir des  
 es. Les soldats, gagnés par l'argent d'Aspar, for-  
 nt le complot d'assassiner leur général. Ils étoient  
 point de l'exécuter, lorsque Zénon, averti à temps,  
 va à Sardique. Les soupçons tombèrent sur Aspar,  
 toit en effet l'auteur de cette intrigue criminelle.  
 fut peut-être la raison qui engagea l'empereur à  
 ner Zénon, et à l'envoyer en Orient pour com-  
 ter les troupes dont il étoit général. Zénon alla ré-  
 à Antioche, où il fut suivi par un moine brouillon  
 idacieux, nommé Pierre, et surnommé *le Foulon*,  
 qu'il avoit exercé ce métier. Chassé de deus  
 astères à cause de la corruption de sa doctrine et

409.  
*Theoph. p.*  
 100.

*Theod. lect.*  
*l. 1.*  
*Theoph. p.*  
 97, 98.  
*Niceph. Cal.*  
*l. 15, c. 28.*  
*Cedr. p. 349.*  
*Anastas. p.*  
 44.  
*Till. Léon,*  
*art. 20, 21.*

troubles étoit de se défaire de Martyrius, et d'établir un nouvel évêque. Il lui fit entendre en même temps qu'il se croyoit lui-même plus propre que personne à ramener les esprits. Il le pria de contribuer à cette bonne œuvre, et, pour lui en faire mieux sentir le mérite, il lui promit une grande somme d'argent. Zénon trouva ses raisons très-persuasives. Martyrius fut chassé, et Pierre installé en sa place. Aussitôt celui-ci leva le masque, et se déclara ouvertement pour la doctrine d'Eutychès; ce qui excita dans la ville une grande division. Martyrius, s'étant retiré à Constantinople, y trouva des accusateurs qui le chargèrent de crimes atroces. Mais le patriarche Gennade, prélat vertueux et éclairé, défendit si bien son innocence, que l'empereur le renvoya avec honneur. Martyrius, de retour à Antioche, voyant la ville en désordre, et la faction de Pierre appuyée de tout le pouvoir de Zénon, crut devoir céder à l'orage. Il se démit publiquement de l'épiscopat, en reprochant au clergé et au peuple leur rébellion contre l'Eglise. L'usurpateur victorieux ne ménagea plus rien. Il assembla des synodes, dans lesquels il fit autoriser ses erreurs; il ordonna des évêques qui lui ressembloient. Mais ce triomphe ne fut pas de longue durée; il apprit bientôt que l'empereur, instruit par Gennade, avoit ordonné de le reléguer dans l'Oasis. Il prévint par la fuite l'exécution de cet ordre; et, s'étant déguisé, il se rendit à Constantinople, où il se tint caché jusqu'au temps où Basilisque, devenu maître de l'empire, entreprit de relever le parti d'Eutychès. Julien fut élu selon les règles canoniques pour remplir le siège d'Antioche.

*Cod. Just. l. 1; tit. 2, leg. 14; tit. 3, leg. 20, 31, 32, 35; tit. 11, leg. 8; l. 3, tit. 12, leg. 9. Theod. lect. l. 1.* Léon témoignoit beaucoup de zèle pour la religion et pour les intérêts de l'Eglise. Constantin avoit défendu de faire le dimanche aucun acte judiciaire, et, de tous les travaux, il n'avoit permis que ceux de l'agriculture. Les deux Théodoses avoient interdit pour ce jour-là toute espèce de spectacles: Léon recommanda, par une

nouvelle loi, la sanctification du dimanche. Il fut dé- *Chron. Alex*  
 fendu d'exiger en ce jour le paiement des impôts ou des *Glycas, p*  
 dettes particulières, de faire aucune procédure ni au- *264.*  
 cune vente; les divertissemens publics furent prohibés; *Malelu, p*  
 et si le jour de la naissance des empereurs ou de leur *28.*  
 dévotion à l'empire, tomboit au dimanche, les fêtes et  
 les spectacles ordinaires devoient être différés. Toute  
 contravention à cette loi étoit punie de la privation des  
 emplois et de la confiscation des biens. Il défendit en-  
 core d'aliéner les fonds appartenans aux églises; il con-  
 firma les privilèges qui leur avoient été accordés par les  
 empereurs précédens, ainsi qu'aux hôpitaux et aux mo-  
 nastères. Mais la loi qu'il publia contre la simonie mé-  
 rite d'être rapportée tout entière: « Lorsqu'il s'agit  
 • (dit-il) de nommer un évêque, soit pour cette ville  
 • imperiale, soit pour toute autre église du monde  
 • chrétien, c'est Dieu seul qu'il faut consulter; l'élec-  
 • tion doit se faire selon la conscience, avec des inten-  
 • tions pures et une persuasion sincère que celui qu'on  
 • choisit est digne d'une place si sainte et si respectable.  
 • Que personne ne prétende acheter l'épiscopat: le  
 • prix du sacerdoce, c'est le mérite, et non la richesse.  
 • Ou la corruption ne s'étendra-t-elle pas, si elle pénètre  
 • jusque dans la maison de Dieu? Que, l'avarice, cette  
 • peste des mœurs, cesse donc d'approcher des autels:  
 • qu'on la repousse loin du sanctuaire. Que, pour l'hon-  
 • neur de notre siècle, on ne choisisse que des évêques  
 • chastes, humbles, irréprochables, afin que la bonne  
 • odeur de leur vertu purifie tous les lieux où ils por-  
 • tent leurs pas. Loin de courir au-devant de l'épisco-  
 • pat, il faut que celui qu'on destine à cette place se  
 • fasse chercher; il faut qu'on soit obligé de le contrain-  
 • dre; qu'il se refuse aux prières; qu'il se dérobe aux  
 • sollicitations; qu'il ne se rende qu'à la nécessité d'ac-  
 • cepter ce fardeau: il est indigne de cette place, s'il  
 • n'y a pas été porté malgré lui. Si quelqu'un est con-

« le lustre de la puissance : elle la fait briller d'un  
« éclat qui la rend aimable. C'est cette vertu qu'imp  
« aujourd'hui Ricimer, ou plutôt toute l'Italie. En  
« sant grâce à un barbare, vous la mériterez de Dieu  
« pour vous-même. Ce sera pour vous un triomphe glo  
« rieux, et qui vous sera propre, d'avoir vaincu sans ré  
« pandre de sang. Est-il une plus solide victoire que  
« celle qu'on remporte sur soi-même ? Pouvez-vous  
« tirer d'un fier barbare une vengeance plus complète  
« que de le faire rougir à force de bienfaits ? L'événe  
« ment des combats est incertain ; et, supposé qu'il  
« décide en votre faveur, ce que les deux partis auroient  
« perdu sera perdu pour votre compte. Considérez que  
« c'est mettre de son côté la justice et la raison que d'au  
« tre le premier à offrir la paix. » Anthémios répondit  
en soupirant qu'il avoit comblé Ricimer de faveurs ; qu'il  
l'avoit honoré de son alliance ; il s'étendit sur son ingrati  
tude, sur ses entreprises contre l'état, sur ses liai  
sons avec les barbares : se fier à un gendre si perfide  
n'étoit-ce pas lui fournir de nouveaux moyens de nuire ?  
« Ce n'est pas (dit-il) que je le craigne ; je suis le seul  
« homme de l'empire pour qui je n'appréhende rien  
« mais je crains pour le salut de l'état, et c'est le seul  
« genre de timidité permis à un souverain. Je connais  
« Ricimer (continua-t-il), et c'est pour moi un grand  
« avantage : avoir démasqué un traître, c'est l'avoir  
« désarmé. Mais si vous êtes sa caution, vous qui, éclairé  
« de la lumière et soutenu de la grâce divine, pouvez  
« pénétrer et arrêter ses mauvais desseins, je ne vous  
« refuse rien. S'il vous trompe par ses artifices ordinai  
« res, il se sera lui-même blessé avant que de prendre  
« les armes. Je me remets entre vos mains, et je vous  
« accorde la grâce que j'étois résolu de refuser à Ricin  
« C'est assurer mon vaisseau au milieu de la tempête  
« de le gouverner par vos conseils. » Epiphane remer  
l'empereur, et rendit grâces à Dieu de ce qu'il inspi

un prince des sentimens si conformes à la bonté divine. Il prit le serment d'Anthémius, et retourna en Ligurie. Il arriva quatorze jours après à Pavie, où il fut reçu avec d'autant plus de joie qu'on avoit moins espéré la paix.

Quoique, sous des règnes si foibles, les concussions *Sid. l. 1, q* et même les trahisons demeurassent souvent impunies, *7, et ibi Sirm.* quelquefois cependant la justice reprenoit ses droits, et *Cassiod. ch. Paul. dia* rien ne contribuoit tant à faire succomber les coupables *l. 6.* que leur audace et l'assurance qu'ils avoient de l'impunité. Arvande avoit été préfet de la Gaule pendant cinq ans, en deux fois. Dans sa première préfecture, il avoit gouverné la province avec beaucoup d'humanité. Dans la seconde, il l'avoit pillée sans miséricorde; et ses exactions ne pouvant encore suffire aux dépenses excessives de son luxe, il avoit contracté des dettes énormes. Pour se mettre à l'abri des poursuites de ses créanciers, il crut n'avoir d'autre ressource que de brouiller les affaires, et de mettre la Gaule entre les mains des barbares, dont il espéroit de grandes récompenses. Il écrivit au roi des Visigoths pour l'engager à prendre les armes, à tomber sur les Bretons de l'Armorique, qu'il subjugueroit sans peine, et à partager la Gaule avec les Bourguignons. Il avoit à ces conseils plusieurs projets extravagans, mais qu'il croyoit propres à réveiller l'humeur turbulente et belliqueuse du prince. Pendant qu'il tramoit cette intrigue criminelle, se croyant assuré de réussir, il redoubloit d'insolence, et accumuloit de plus en plus sur sa tête la haine publique dont il étoit chargé. Sa lettre fut interceptée par les principaux de la Gaule, qui suivoient ses démarches. La province députa aussitôt à ce même Tonance Ferréol, ancien gouverneur, qui s'étoit fait chérir des peuples autant qu'Arvande en étoit détesté. On lui donna pour adjoints Thaumaste et Pétrone, recommandables par leur vertu et par leurs talens. Ils furent munis d'un décret public, qui les commettoit

pour dénoncer le préfet au nom de toute la Gaule. Il portoient en même temps la lettre d'Arvande, qui n'avoit aucune connoissance qu'elle eût été surprise. Sur la requête des Gaulois, l'empereur envoya ordre de l'arrêter et de le conduire à Rome par mer. Le coupable, étant arrivé, eut d'abord le Capitole pour prison, sous la garde d'Asellus, intendant des finances, qui étoit lié d'amitié avec lui. Ses amis, et entre autres Sidoine, lui conseilloyent de rabattre de sa fierté et de son assurance qui ne servoient qu'à le rendre plus odieux, et de se défier de ses adversaires, qui avoient peut-être quelque coup imprévu à lui porter, et qui ne cherchoient qu'à exciter sa hardiesse pour tirer de sa bouche quelque réponse téméraire. Il rebuta leurs conseils avec hauteur les traitant de lâches, et disant qu'il savoit ce qu'il avoit à faire; que sa bonne conscience lui suffisoit, et qu'il même il consentiroit à peine d'employer un avocat pour sa défense. Il continua de se promener, magnifiquement vêtu, dans le Capitole, de recevoir des visites, d'écouter avec complaisance les flatteries des parasites qu'il admettoit à sa table, de passer le temps dans les magasins des marchands, à se faire montrer et à acheter des bijoux et des étoffes précieuses, se plaignant sans cesse de lois, du gouvernement, du sénat et du prince. Enfin le sénat s'assembla pour procéder à l'examen. Il s'y rendit fort ajusté, et dans une parure brillante: ses adversaires au contraire, se présentèrent en habit de deuil, dans un extérieur conforme au misérable état de la province dont ils étoient députés. On fit entrer les deux parties, et comme les anciens préfets avoient droit de séance, Arvande, oubliant qu'il étoit accusé, alla s'asseoir auprès des juges. Ferréol, quoiqu'il fût sénateur, se tint avec ses collègues sur les derniers bancs de la salle. On écouta les plaintes des députés. Tant qu'ils ne parlèrent que des vexations d'Arvande, celui-ci ne perdit pas contenance, persuadé qu'un crime avoit cessé de l'être de



puis qu'il étoit devenu si commun. Les accusateurs firent ensuite lecture de la lettre adressée au roi des Visigoths. On s'étoit attendu qu'il s'inscrirait en faux ; et, pour le convaincre, on avoit arrêté son secrétaire, qui reconnoissoit l'avoir écrite sous sa dictée. Mais on n'eut pas besoin de cette déposition. Arvande, aveuglé par son arrogance, sans attendre qu'on l'interrogât, s'écria qu'il étoit véritablement l'auteur de la lettre, et répéta trois ou quatre fois qu'il ne la désavouoit pas. Toute l'assemblée se récria : les juges prononcèrent que, de son propre aveu, il étoit coupable du crime de lèse-majesté. Ce ne fut qu'en ce moment que le bandeau lui tomba des yeux, et que, changeant de couleur, il vit l'abîme où il étoit lui-même précipité. On le déclara déchu des privilèges que lui avoient acquis deux préfectures. Alors, revêtu de ses magnifiques habits, sous lesquels il avoit paru insulter à ses juges, et qui ne lui attiroient plus que la risée et l'indignation du peuple, il fut conduit à la prison publique. Quinze jours après il reçut sa sentence de mort, et fut enfermé dans l'île du Tibre pour y attendre, dans les horreurs du plus affreux désespoir, le délai des trente jours, qui devoient, selon les lois, s'écouler entre la condamnation et le supplice. Pendant cet intervalle, Sidoine et ses autres amis (car les grands criminels en trouvent toujours) se donnèrent tant de mouvement, que l'empereur commua sa peine en celle de la confiscation et d'un bannissement perpétuel. Sidoine, dans le temps même qu'il intercédoit pour lui, ne pouvoit s'empêcher de dire qu'Arvande étoit bien lâche et bien malheureux, s'il craignoit rien plus que de survivre à tant d'ignominie.

Cette indulgence d'Anthémius encouragea les confiscations et les rapines, et fit voir que ces avides ravisseurs, espérant toujours dérober à la confiscation une partie de leur pillage, ne sont point retenus par la crainte de l'exil, parce qu'ils ne connoissent point de

As. 4<sup>o</sup>.

Sul. l. 2, c.

1, b; l. 5, c.

10; l. 7, c.

Damas

apud Phu

p. 1040, 104

patricien, et qu'ils ne craignent que la mort. Séronat, successeur d'Arvande dans la préfecture des Gaules, l'imita dans ses extorsions, et reçut enfin la punition qu'Arvande avoit méritée avant lui. Cet événement doit tomber sur l'année suivante, dans laquelle Jordane, fils de Jean le Vandale, étoit consul avec Sévère. Ce Sévère étoit un païen né à Rome ; mais le triste état de l'empire l'avoit déterminé à se retirer dans Alexandrie. Cette ville étoit alors le centre des études et du savoir. Il s'y appliqua aux lettres et à la philosophie, pour se distraire de la vue des maux dont son siècle étoit affligé. La bonne opinion qu'il avoit d'Anthémius le ramena en Italie, où il fut bientôt élevé au consulat et à la dignité de patricien. Séronat, aussi avare et aussi perfide que son prédécesseur, désoloit comme lui la province, et formoit des intrigues avec Euric, qu'il alloit souvent visiter, tantôt à Aire, tantôt à Toulouse. Il avoit dessein de lui livrer l'Auvergne ; et, pour accoutumer les habitans au joug des barbares, il rendoit la justice selon les lois des Visigoths, au lieu de suivre les lois romaines. La noblesse, qui n'espéroit pas grand secours de la faiblesse d'Anthémius, songeoit déjà à quitter le pays ; plusieurs embrassoient l'état ecclésiastique pour se sauver des violences du gouverneur. La rigueur des exactions produisoit la disette ; et c'étoit alors un proverbe répandu dans la Gaule, que ce qui faisoit une bonne année, c'étoit plutôt l'humanité des magistrats que la température des saisons. Les habitans de l'Auvergne ne s'abandonnèrent pas néanmoins, et firent connoître à Rome cet impitoyable concussionnaire. On leur rendit justice cette fois, et Séronat fut puni de mort. Romain, élevé au rang de patricien, subit le même sort. Il fut convaincu d'avoir aspiré à l'empire. C'étoit le même officier que Valentinien, vingt-deux ans auparavant, avoit député vers Attila avec Romule et Promote.

Arvande et Séronat avoient excité le roi des Visi-

goths à dépouiller les Romains de ce qui leur restoit dans la Gaule. Ricimer, plus adroit, mais encore plus méchant, ennemi secret de l'empereur, son beau-père, cherchoit à le ruiner aux dépens même de l'empire, et à lui susciter des guerres qui découvreroient sa faiblesse. Genséric, plus redoutable et plus habile que tous ces traîtres, voulant enfin vivre en repos et occuper ailleurs les forces des deux empires, employoit l'argent et l'intrigue pour soulever les Ostrogoths en Orient, et les Visigoths en Occident. Euric, roi d'une nation belliqueuse, embrasé lui-même du désir des conquêtes, n'avoit pas besoin de tant d'aiguillons pour courir aux armes.

Il pouvoit ne s'occuper que de la guerre, sans craindre aucune révolution, aucun désordre dans ses états. Il avoit pour ministre Léon, homme de génie et d'une exacte probité, descendu de Fronton, célèbre orateur, consul sous Antonin, et qui avoit donné des leçons d'éloquence à Marc Aurèle. C'étoit ce Léon, aussi habile politique que savant jurisconsulte, qui dictoit au prince ce qu'il devoit répondre aux ambassadeurs, qui dressoit les traités, qui composoit les ordonnances. Quoiqu'il fût profession de la foi catholique, le prince arien, ennemi des orthodoxes, non-seulement l'épargnoit, mais le chérissoit même, parce qu'il sentoit l'importance de ses services et l'étendue de ses lumières. Il respectoit sa vertu. Le ministre, de son côté, ne s'étudioit qu'à concilier au prince l'affection de ses sujets, et méprisoit les richesses, uniquement curieux de science et d'honneur; malgré son milieu de la bonne chère, toujours simplement vêtu dans une cour où brilloit la magnificence; loin d'attirer sur lui les bienfaits du prince, il ne songeoit qu'à les répandre sur les autres, persuadé que le cœur des hommes de mérite étoit la plus utile conquête qu'il pût procurer à son maître.

Euric brûloit d'envie de réunir sous sa puissance tous

19 : L. 7, ep.  
6; L. 8, ep. 3  
et ibi Sirm.  
Jorn. de rei  
get. c. 45. 4.  
Greg. Tur.  
L. 2, c. 18.  
19, 20, 25.  
Aimoin.  
1, c. 7.  
Pag. ad Ba  
ron an. 461.  
Till. Anth.  
mura, 2.  
8.  
Vales. re  
rum fran.  
1. 5.

les pays compris entre la Loire, l'Océan, la Meranée et le Rhône. Anthémius, apprenant qu'il étoit prêt à se mettre en campagne, donna ordre de rassembler les troupes de la Gaule, et engagea Riothamus des Bretons de l'Armorique, à marcher contre les sigoths. Ce prince s'étant embarqué à la tête de mille hommes, vint par la Loire, entra dans le pays et fut reçu dans Bourges. Comme Euric s'approchoit avec une armée nombreuse, Riothamus, pour avoir l'honneur du succès, alla à sa rencontre avant qu'il ne fût joint par les troupes romaines. La bataille fut près du bourg de Déols, sur les bords de l'Indre. Les Bretons, après avoir long-temps disputé la victoire, furent vaincus avec une grande perte; et Riothamus, d'abandonner le pays, se retira sur les terres des guignons, qui tenoient pour l'empire. Ce succès rendit Euric maître d'une grande partie du Berri.

Dans le même temps, Childéric, roi des Français, achevoit de conquérir le pays au-delà de la Loire. Odoacre, chef d'une troupe de Saxons, dont nous avons déjà parlé, étoit resté maître d'Angers depuis la mort d'Egidius, et gardoit cette ville au nom de l'empire. Il avoit avec lui quelques cohortes romaines commandées par le comte Paul. Ayant été battu par Childéric à Orléans, il s'enfuit à Angers; mais, ne se sentant en état de tenir contre le vainqueur, qui le pourchassoit opiniâtrément, il se sauva par la Loire. Childéric arrivé le lendemain, força la ville, et fit massacrer le comte Paul. Le Saxon, découragé par ces mauvais succès, renonça au service de l'empire. Les Romains, quoiqu'il s'étoit détaché, se trouvèrent assez forts pour le combattre; il perdit, dans une rencontre, un grand nombre de soldats; ce qui donna aux Français occasion de passer des îles de la Loire, où les Saxons s'étoient réfugiés, pour avoir la liberté de regagner l'Océan, et de se faire de la disgrâce. Odoacre, également maltraité par l'

maines et par les François, prit le parti de traiter avec Childéric, et se joignit à ce prince pour attaquer les peuples de l'Armorique. Ils les vainquirent. Les Saxons s'établirent dans le pays de Nantes, et dans une partie de ce qu'on nomme aujourd'hui Normandie, où l'on trouve en effet, encore long-temps après, des Saxons près de Bayeux.

Les Bourguignons servoient les Romains plutôt par jalousie et par crainte des Visigoths que par attachement aux intérêts de l'empire. Dans le cours de cette guerre ils s'opposèrent constamment aux progrès d'Euric, et défendirent l'Auvergne, que ce prince s'efforçoit d'envahir. Ils possédoient alors un assez grand pays. On peut conjecturer qu'une partie leur avoit été cédée par les empereurs, et qu'ils s'étoient eux-mêmes peu à peu agrandis à la faveur des troubles de l'empire, devenu comme flottant par le fréquent changement des princes. Ils étoient maîtres de Lyon, de Vienne, de la province séquanoise et de celle qui porte aujourd'hui le nom de *Dauphiné*. Il paroît même qu'ils avoient passé la Saône, et que leurs états s'étendoient depuis Langres et Dijon jusqu'au-delà de l'Isère. Gondiac, étant mort vers ce même temps, laissa quatre fils, qu'il avoit eus de la sœur de Ricimer, et qui, ayant partagé le royaume de leur père, sont souvent, pour cette raison, nommés *tétrarques* dans les chroniques. C'étoit Gondebaud, Godigiscle, Chilpéric et Gondomar. Tous ces princes héritèrent du titre de maîtres de la milice de l'empire. Ils ne demeurèrent pas long-temps unis. Les deux plus jeunes, ayant appelé à leur secours les barbares d'au-delà du Rhin, firent la guerre à leurs aînés, et les battirent près d'Autun. Gondebaud disparut dans la défaite, et passa pour mort. A la faveur de ce bruit, il se sauva en Italie, où le crédit de Ricimer, son beau-père, le rendit assez puissant pour contribuer à faire un empereur, comme nous le verrons bientôt. Etant ensuite

*Sid. l. 3, c. 4; l. 5, c. 7.*

*Ennod. w. Epiph. l. 201, c. 208.*

*400, c. 403; 404, c. 408.*

*Greg. Tur. l. 2, c. 28; l. 3, c. 17.*

*Greg. Tur. epit. c. 12.*

*Vignier. ch. burg.*

*Pagi ad B. ron. an. 45.*

revenu dans la Gaule, il se vit en peu de temps tête d'une nombreuse armée, assiégea dans Vienne deux frères, les força de se rendre, et les mit à mort. Il fit égorger tous leurs enfans mâles, et n'épargna que les filles de Chilpéric, dont l'aînée prit le voile dans un monastère, et la cadette fut élevée à la cour de son père. C'est la princesse Clotilde, qui, dans la suite, épousa Clovis. La femme de Chilpéric étoit estimée dans la Gaule pour sa sagesse et sa bonté; mais sa vertu ne la sauva pas de la cruauté de son beau-frère : il le fit noyer dans le Rhône, et partagea le royaume de France avec Godigisclé, qui lui avoit toujours été attaché.

**AN. 471.** Lorsque la nouvelle de la défaite de Basilisque arriva à Rome, le bruit s'étoit en même temps répandu en Occident qu'Aspar avoit été dépouillé de toutes ses dignités, et que son fils Ardabure avoit été puni de mort pour avoir favorisé les Vandales; ce qui fit naître que dès ce temps-là on les soupçonnoit généralement de trahison. Cependant Léon, soit qu'il n'eût pas de preuves assez certaines, soit qu'il ne se crût pas assez fort pour punir des traîtres si puissans, ne fit contre eux aucune poursuite. Aspar, soutenu de ses fils, tous consulaires, ne rabattit rien de son insolence. Irrité contre l'empereur de ce qu'il différoit toujours à exécuter sa promesse, il ne cessoit de décrier son gouvernement et de traverser toutes ses volontés. Il ne craignoit même de lui manquer ouvertement de respect par des paroles très-offensantes. L'aigreur mutuelle en étoit venue à un tel point, que l'un ne pouvoit se conserver qu'à la perte de l'autre. Cependant Léon, moins fier et moins timide, tenta encore une fois de regagner cet esprit tain et intraitable. Il se détermina enfin à lui tenir parole, et à donner la qualité de César à un de ses fils, Ardabure, qui étoit l'aîné, arien aussi obstiné que son père, ne pouvoit espérer de parvenir à l'empire. L

*Idac. chron.*

*Marc. chr.*

*Cassiod. chr.*

*Vict. Tun.*

*Candid. p.*

*18.*

*Proc. Vand.*

*l. 1, c. 6.*

*Theoph. p.*

*101.*

*Chron. Alex.*

*Evag. l. 2, c.*

*16.*

*Jorn. de reb.*

*get. c. 45.*

*Idem de suc-*

*cess.*

*Niceph. Cal.*

*l. 15, c. 27.*

*Zon. l. 2,*

*p. 49.*

*Cedr. p. 350.*

*Malela, p.*

*28.*

*Joël, p. 171.*

*Damasc,*

*apud Phot.*

*p. 1041.*

l'empereur jeta les yeux sur Patrice, second fils d'Aspar. C'étoit un caractère plus doux et plus flexible ; il paroissoit disposé à préférer une couronne à l'honneur de ses préjugés. Léon le déclara César ; et pour lui donner plus de droit à ce titre, il lui fiança Léontie, sa seconde fille, qui n'étoit pas encore nubile. Un choix si peu attendu souleva toute la ville de Constantinople. Le sénat porta des plaintes à l'empereur ; le peuple insulta Patrice dans le Cirque ; le clergé et les moines, suivis d'une foule d'habitans, ayant le patriarche à leur tête, vinrent au palais, suppliant à grands cris l'empereur de se désigner un successeur orthodoxe, et de ne pas exposer les catholiques aux traitemens cruels qu'ils avoient éprouvés sous les malheureux règnes de Constance et de Valens. Léon les apaisa en leur déclarant qu'il n'avoit choisi Patrice que parce que celui-ci renonçoit à ses erreurs, et que le nouveau César donneroit bientôt des preuves de la pureté de sa foi à la face de tout l'empire. On le crut sur sa parole, et les cris séditieux se changèrent en acclamations. Dès le commencement de cette émeute, Aspar et ses fils étoient retirés à Chalcedoine, dans l'église de Sainte-Euphémie. Le patriarche fut envoyé pour leur assurer qu'ils n'avoient plus rien à craindre ; mais ils refusèrent de sortir de cet asile, si l'empereur ne venoit en personne pour les ramener en sûreté dans Constantinople. Léon voulut bien déférer à leurs desirs ; il les traita magnifiquement dans son palais, et la concorde sembloit être rétablie. Mais le fier Aspar, prenant pour un outrage d'avoir eu besoin de grâce de la part de celui qu'il méprisoit comme une créature, ne fut pas long-temps à renouer le fil de ses pernicieuses intrigues. Léon fut averti qu'Ardabure travailloit à soulever les Isaires, que l'empereur se flattoit d'avoir attachés à ses intérêts. Zénon lui manda en même temps que Martin, officier d'Ardabure, étoit venu lui découvrir que la résolution étoit prise de faire périr l'empereur. Sur cet avis, Léon envoya ordre à Zénon

de se rendre au plus tôt à Chalcédoine, pour être prêt à secourir son beau-père, au cas qu'il eût besoin de secours. Dès qu'il sut que Zénon y étoit arrivé, il manda au palais Aspar et ses fils. Ceux-ci s'y étant rendus sans défiance, Aspar et Ardabure furent massacrés par les eunuques. Patrice, percé de plusieurs coups, s'échappa et ne reparut que sous le règne d'Anastase. Dans la suite Zénon, qui ne put découvrir sa retraite, voulant lui ôter toute espérance d'épouser Léontie, la donna en mariage à Marcien, fils d'Anthémios, empereur d'Occident. Patrice, dans sa retraite, épousa une autre femme, dont il eut Vitalien, qui se rendit célèbre dans la suite. Ermenaric, troisième fils d'Aspar, le seul qui ne s'étoit pas trouvé au palais avec son père, s'enfuit en Isaurie. Zénon, dont il étoit aimé, ne le croyant pas complice des crimes de son père, favorisa son évasion, et lui fit dans la suite épouser la fille d'un de ses bâtards. Après la mort de Léon, Ermenaric revint à Constantinople, et y passa ses jours avec honneur. Telle fut l'issue des funestes intrigues de l'orgueilleux Aspar, qui, en se donnant un maître, avoit prétendu retenir le droit de le commander. Quelque coupable qu'il fût, le surnom de *Macela*, que sa mort a fait donner à Léon, et que les auteurs de ce temps-là expliquent par le mot de *meurtrier*, montre que la postérité, ce juge incorruptible des souverains, n'approuve pas toujours ce qu'on appelle raison d'état; et qu'elle ne pardonne point à un prince qui, par sa foiblesse, s'est laissé réduire à la nécessité de substituer les assassinats aux formes régulières de la justice. Les biens d'Aspar furent confisqués, et l'empereur fit publier des édits qui ôtoient aux ariens toutes les églises avec défense de tenir aucune assemblée.

*Theoph. p.* Le massacre d'Aspar excita de grands mouvemens dans  
*101.*  
*Chron. Alex.* Constantinople. Chef de la milice, il avoit à ses ordres  
*Malela, p.* un grand nombre de troupes, la plupart de la nation des  
*18.* Goths, dont les officiers lui étoient dévoués. Ostrys, ca



fraine goth , qui portoit le titre de comte , vint à la tête de ses soldats pour forcer le palais : les gardes du prince résistèrent avec courage , et il y eut de part et d'autre beaucoup de sang répandu. Enfin Ostrys fut contraint de se retirer , emmenant avec lui une concubine d'Aspar , célèbre pour sa beauté. Quoique Aspar eût été odieux , le peuple ne put s'empêcher de donner des éloges à la fidélité et à la valeur d'Ostrys : on crioit par toute la ville qu'Aspar , qui avoit trouvé tant d'amis pendant sa vie n'en avoit eu qu'un après sa mort. Cependant Ostrys ne fut pas le seul. Théodoric le Louche , frère ou neveu de la femme d'Aspar , accourut à la nouvelle du massacre ; et , s'étant joint à Ostrys , il vint avec lui jusqu'aux portes de Constantinople. La ville étoit en grand danger , si Basilisque et Zénon ne fussent venus au secours avec ce qu'ils purent rassembler de soldats. Leur arrivée dissipa les barbares , et rétablit la tranquillité dans la ville. Ostrys et Théodoric demeurèrent en armes , et ravagèrent la Thrace jusqu'à l'accord que Léon fit avec eux , et qui ne fut conclu que deux ans après.

Léon avoit à craindre que les rois ostrogoths établis en Pannonie ne se joignissent à ces nouveaux ennemis , qui sortoient de la même origine. Il voulut s'assurer de leur amitié. Théodémir faisoit alors la guerre en Germanie ; il n'avoit pas oublié l'ingratitude de Hunimond , roi des Suèves , qui , lui étant redevable de la vie , étoit venu ravager son pays. Le roi des Ostrogoths laissa passer quatre années sans faire aucun mouvement. Enfin , lorsque les Suèves ne s'attendoient à rien moins qu'à une irruption soudaine , il se mit en marche au milieu de l'hiver , suivi d'une nombreuse infanterie ; et , ayant passé le Danube , dont les eaux étoient glacées , il fondit sur eux , désola leur pays , et poussa ses ravages dans la contrée qu'habitoient les Allemands , leurs voisins et leurs alliés. A son retour en Pannonie , il reçut avec les plus vifs transports de joie son fils Théodoric , que Léon

*Jorn. de re.  
get. c. 55.  
Paut. dia  
l. 6.*

lui renvoyoit avec de riches présens. Ce jeune prince, âgé pour lors de dix-huit ans, en avoit passé dix à la cour de Constantinople. Plein de reconnoissance du traitement honorable qu'il y avoit reçu, il brûloit d'envie de se signaler en servant l'empire. Il apprit qu'un chef de Sarmates nommé Babai, ayant traversé le Danube, avoit battu Camond, commandant des troupes romaines, et s'étoit emparé de Singidon, dans la Haute-Moesie. Il rassembla aussitôt six mille volontaires, qu'il trouva entre ses amis et ses cliens, partit avec eux à l'insu de son père, alla chercher Babai, le défit et le tua, reprit Singidon, et revint, couvert de gloire, annoncer à Théodémir son départ, sa victoire et sa conquête. Singidon ne fut pas rendue aux Romains; Théodémire la joignit à ses états dont elle étoit frontière, et l'empereur aima mieux perdre cette place que l'amitié de ce prince guerrier.

L'année suivante un phénomène extraordinaire effraya Constantinople. Le onzième de novembre, tandis qu'on célébroit les jeux du Cirque, à l'heure de midi, l'air s'obscurcit tout à coup, et d'épaisses ténèbres se répandirent sur toute la ville. On crut voir une pluie de feu qui tomboit du ciel avec abondance : mais ce n'étoit que des cendres sorties du mont Vésuve, et poussées par le vent jusqu'à cette distance. Les toits en demeurent couverts à la hauteur de quatre doigts. Quoiqu'il en eût été reconnu, le peuple aima mieux continuer de croire que c'étoit un véritable feu, que la miséricorde divine avoit changé en cendres : et, en mémoire de cet événement, on institua des processions et des actions de grâces, qui se célébroient tous les ans au mois de novembre. Plusieurs villes furent renversées en Asie par des tremblemens de terre. Acace, évêque de Constantinople, voyant la décadence de l'empire en Occident, crut l'occasion favorable pour obtenir ce qu'Anatolius avoit en vain entrepris : que le siège de Constantinople fût élevé au-dessus de ceux d'Alexandrie

et d'Antioche. Il employa les sollicitations de l'empereur Léon. Mais le pape Simplicien s'y opposa avec tant de vigueur, que cette tentative demeura encore sans effet.

Après la mort d'Aspar et de son fils, Léon en avoit demandé la nouvelle à Anthémius. Ricimer, qui se sentoit aussi odieux à son maître qu'Aspar l'avoit été à Léon, craignoit de la défiance ; il craignoit que cet exemple ne lui devint funeste ; et, pour sa propre sûreté, il résolut de prévenir Anthémius. Etant donc parti de Milan à la tête d'une armée, il marcha vers Rome, et campa près du pont Milvius. La ville étoit divisée en deux factions : les uns, fidèles à l'empereur, étoient résolus de soutenir un siège ; les autres, gagnés par Ricimer, vouloient qu'on lui ouvrît les portes de la ville. A la première nouvelle de cette révolte, Léon avoit envoyé Olybre pour rétablir la paix entre l'empereur et le rebelle. Quelques auteurs prétendent que Léon le fit partir avec le titre d'empereur pour régner en la place d'Anthémius, qu'il croyoit perdu sans ressource. Mais auroit-il si lâchement abandonné celui qu'il avoit lui-même élevé à l'empire, et au fils duquel il avoit donné sa fille en mariage ? Il est plus vraisemblable qu'il choisit Olybre pour négocier la paix, et qu'il le préféra à tout autre, parce qu'il étoit bien aise de l'éloigner à cause de ses liaisons avec Genséric. Olybre se rendit à Rome en diligence, et, au lieu de travailler à faire cesser la guerre civile, il accepta la couronne que lui déséra la faction de Ricimer. Selon la chronique d'Alexandrie, Olybre fut forcé malgré lui de prendre le titre d'empereur : mais les pressantes sollicitations que Genséric renouveloit en sa faveur toutes les fois que le trône étoit vacant ne permettent pas de douter de son ambition. Anthémius, trahi par celui-même qui devoit être son libérateur, se réfugia dans l'asile de Saint-Pierre ; et ses sujets fidèles, n'osant plus sortir de leurs maisons, y

*Evag. l. 1, c. 16.*  
*Ennod. vi.*  
*Epiph. p. 380.*  
*Cassiod. ch.*  
*Marcel. ch.*  
*Vict. Tim.*  
*Proc. Vant.*  
*l. 1, c. 7.*  
*Theoph. l. 1, c. 102.*  
*Jorn. de rai.*  
*get. c. 45.*  
*Paul. d'Ant.*  
*l. 6.*  
*Joel, p. 171.*  
*Malela, l. 1, c. 29, 30.*  
*Hist. mi.*  
*cell.*  
*Baronius.*  
*Pagi ad Ba.*  
*ron.*  
*Vales. n.*  
*rum franc.*  
*l. 5.*  
*Buch. Belg.*  
*l. 18, c. 7.*

mouroient de faim et de maladie. Le rebelle entroit de Rome lorsqu'un seigneur goth établi en Gaule, nommé Bilimer, zélé pour le service de l'empereur, y arriva avec un corps d'armée. Il y eut un sanglant combat au pont d'Adrien. Bilimer y perdit la vie, et ses troupes furent taillées en pièces. Ricimer, victorieux, s'empara de la ville le onzième de juillet; il la livra au pillage à l'exception des deux quartiers où il cantonna ses troupes, et où ses partisans se retirèrent. C'étoit depuis soixante-deux ans la troisième fois que cette ville infortunée devenoit la proie d'un vainqueur barbare. Anthémios fut massacré; il avoit régné cinq ans et trois mois. Olybre demeura maître de l'empire, autant qu'il pouvoit l'être sous le glaive de Ricimer. Il fut bientôt délivré de ce tyran, qui mourut de maladie, et expira dans les plus cruelles douleurs, le dix-huitième d'août suivant. Perfide, inhumain, abusant d'un pouvoir qui ne devoit qu'à la foiblesse de ses maîtres, quatre fois il donna, il arracha quatre fois la couronne impériale. Mais quoique tant de forfaits aient noirci sa mémoire on ne peut s'empêcher d'avouer qu'il fut grand capitaine, et seul digne de ce nom en Occident. Il s'étoit emparé, malgré les papes, de l'église de Sainte-Agathe où les ariens de Rome tinrent leurs assemblées. Olybre par un sentiment de reconnaissance que son bienfaiteur, s'il eût vécu plus long-temps, auroit sans doute bientôt effacé, conféra la dignité de patrice à Gondebaud, neveu de Ricimer. C'est la seule action de son règne dont la mémoire se soit conservée. Il mourut de sa mort naturelle le vingt-troisième d'octobre de cette année, trois mois et douze jours après Anthémios, laissant de sa femme Placidie une fille nommée Juliennne. Placidie passa ses jours en Orient, et Hunéric, successeur de Genséric, remercia, par une ambassade, l'empereur Zénon du traitement honorable qu'il fit à sa belle-sœur. Ce fut par cette considération q

Les Vandales permit à l'église de Carthage d'élire un évêque. Zénon voulut d'abord donner Julienne pour femme à Théodoric, fils de Théodémir, à condition qu'il feroit la guerre à l'autre Théodoric, surnommé *le Louche*. Mais cette entreprise n'ayant pas eu de succès, elle épousa le général Aréobinde, célèbre du temps d'Anastase. Elle se signala par la fermeté avec laquelle elle résista à ce prince, qui vouloit la contraindre à condamner le concile de Chalcédoine.

Olybre étant mort, l'empire d'Occident, resserré dans des bornes étroites, et ne renfermant plus que l'Italie, la Dalmatie et une petite partie de la Gaule, demeura sous leurs maîtres pendant quatre mois et demi. L'inutilité des derniers princes depuis Majorien avoit accoutumé les peuples à l'anarchie; à peine s'étoit-on aperçu, sous les trois règnes précédens, qu'il y eût un souverain. Tant de chutes précipitées n'effrayèrent point Glycérius. Il étoit officier de la garde impériale. Le patrice Gondebad, qui auroit bien voulu succéder à la puissance de son oncle Ricimer, lui persuada de prendre la pourpre, et lui ménagea le suffrage des soldats. Il fut proclamé Auguste à Ravenne, le 5 de mars 473, sans avoir demandé le consentement de Léon. On ne sait rien de la naissance de Glycérius, ni de ses aventures jusqu'à son avènement à l'empire; et tout ce qu'on sait de son règne, c'est qu'il avoit quelque probité; qu'il honoroit beaucoup le saint évêque Epiphane; qu'à la prière de ce prélat il pardonna aux habitans de Pavie une insulte qu'ils avoient faite à sa mère, et qu'à force d'argent il détourna de l'Italie une armée d'Ostrogoths qui venoient en faire la conquête. Voici ce que l'histoire nous fournit sur cette expédition.

Ricimer avoit contenu les Ostrogoths, qui redoutoient sa valeur. Après sa mort, ils se trouvèrent trop resserrés dans les bornes de la Pannonie. Comme leurs fréquentes incursions avoient désolé tout le pays au-delà du Da-

An. 473.

Cassiod. chr.

Marcel. chr.

Evag. l. 2.

c. 16.

Jorn. de reb.

get. c. 45.

Theoph. p.

102.

Paul. diac.

l. 6.

Ennod. vit.

Epiph. p.

581.

Till. Odoac.

erc, art. 1.

Jorn. de reb.

get. c. 56.

Paul. diac.

l. 6.

Buch. Belg.

l. 18, c. 8.

nube, accoutumés au pillage, ils demandèrent à leurs princes de les conduire sur les terres de l'empire, et de leur procurer un établissement plus commode. Leur rois convinrent entre eux que Théodémir, qui avoit de plus grandes forces, entreprendroit la conquête la plus difficile, et qu'il attaqueroit l'empire d'Orient en Illyrie, tandis que Vidémir se jeteroit en Italie, où il devoit trouver moins de résistance. Vidémir, à la tête de tout son peuple, prit sa route par le pays des Ruges, qui habitoient alors ce qu'on appelle aujourd'hui la basse Autriche. En vain Flaccitée, roi des Ruges, voulut lui disputer le passage; Vidémir traversa et pilla le Norique; mais il mourut en entrant en Italie. Son fils, qui portoit le même nom que lui, se laissa gagner par les présens que lui envoya Glycérius, et passa en Gaule, où il se joignit aux Visigoths, avec lesquels cette branche des Ostrogoths demeura confondue. Le jeune Vidémir se contenta de partager la gloire et la fortune d'Euric, qu'il aida dans les conquêtes que ce prince fit en Gaule et en Espagne.

*Jorn. de reb.  
get. c. 56.  
Sigon. de  
imp. occid.  
Vales. re-  
rum franc.  
l. 5.*

Théodémir fut plus heureux. Après avoir passé la Save sans opposition de la part d'une peuplade de Sarmates établis sur les bords de cette rivière, il alla s'emparer de Naïsse, et prit Ulpiane par composition. Il força plusieurs passages, qui jusqu'alors étoient regardés comme impraticables. Ayant pénétré en Thessalie, il prit et pilla Héraclée et Larisse. La valeur héroïque de son fils Théodoric ne contribuoit pas moins à ses succès que son propre courage. Etant revenu à Naïsse, il y laissa garnison, et marcha vers Thessalonique, capitale de toute l'Illyrie. Léon y avoit envoyé le patrice Clarien pour la défendre. Dès le commencement du siège, Clarien, jugeant qu'il ne pouvoit tenir longtemps contre de si puissans efforts, prit le parti de traiter avec Théodémir, qui se fit payer une grande somme d'argent pour consentir à se retirer. Cet accommodement

ment particulier entraîna la paix générale. L'empereur, étant entré en négociation, céda aux Goths les territoires de Pautalie, d'Europus, de Bérée, de Médiane et de plusieurs autres villes dans cette partie de l'Illyrie. C'étoit établir sur la frontière de la Thrace des voisins ingérens ; mais, dans l'état où se trouvoit l'empire, on avoit gagné tout ce qu'on n'étoit pas forcé d'abandonner.

Cette paix étoit d'ailleurs nécessaire pour empêcher Théodémir de donner la main aux autres Ostrogoths, qui, depuis deux ans, désoloient la Thrace. Ostrys et Théodoric le Louche continuoient de venger la mort d'Aspar. Léon leur envoya Logius le silencieux pour entendre leurs propositions. Ils demandoient *que Théodoric fût mis en possession de l'héritage d'Aspar ; qu'on lui accordât un établissement dans la Thrace ; qu'on lui conférât la charge de général de l'infanterie et de la cavalerie qu'Aspar avoit possédée*. Léon rejetoit les deux premières demandes ; il accordoit seulement la troisième, qu'il semble cependant qu'il auroit dû principalement refuser. L'héritage d'Aspar et quelque coin de la Thrace étoient-ils donc d'un plus grand prix qu'une charge qui mettoit entre les mains de Théodoric toutes les forces de l'empire ? Quel gouvernement que celui où l'argent est plus estimé que l'honneur et la sûreté ! Théodoric, irrité du refus, envoya une partie de ses troupes assiéger la ville de Philippes, et alla lui-même avec le reste attaquer Arcadiopolis. Il la prit par famine, les habitans, qui attendoient inutilement du secours, s'étant vus réduire à une telle extrémité, qu'ils mangèrent les chevaux, et même les cadavres humains. Les troupes qui assiégeoient Philippes se contentèrent de brûler les faubourgs, et ne firent point d'autre dommage. Les Goths, après avoir tout ravagé, ne trouvant point eux-mêmes de quoi subsister, entrèrent en négociation. La paix fut faite à condition que l'empereur leur paieroit

tous les ans deux mille livres d'or; que Théodoric posséderoit en propriété un canton de la Thrace; qu'il seroit revêtu de la charge de maître de l'une et de l'autre milice; qu'il auroit le titre de roi des Goths; que l'empereur ne donneroit retraite à aucun déserteur; et que les Goths serviroient l'empire dans toutes les guerres excepté contre les Vandales. Cette exception achève de faire connoître que Genséric étendoit ses intelligences chez tous les ennemis de l'empire, et qu'il entretenoit ces mouvemens.

*Malc. p. 91,*

*92.*

*Proc. pers,*

*l. 1, c. 19.*

Léon se rendoit méprisable aux barbares. Par le traité conclu avec les Perses sous le règne de Théodose le jeune on étoit convenu que ni les Romains, ni les Perses n'prendroient sous leur protection les Sarrasins qui se détacheroient de leur souverain naturel. Le Sarrasin Amorcèse, soit par mécontentement, soit par inconstance, quitta la Perse, et se retira en Arabie. Il se mit à ravager les pays voisins, épargnant les sujets de l'empire, mais traitant en ennemis les Sarrasins tributaires de la Perse. Ayant peu à peu étendu ses conquêtes, s'empara de l'île de Jotabé, qui appartenoit aux Romains, dans le golfe Arabique; cette île est éloignée d'environ quarante-cinq lieues de la pointe du golfe, où étoit située la ville d'Aïla. Amorcèse chassa les officiers commis pour le recouvrement des impôts, se les fit payer à lui-même, et se rendit maître des bourgs et des villages établis sur la côte du golfe. Malgré cet acte d'hostilité, il rechercha l'alliance de Léon, et voulut obtenir de lui le commandement de tous les Sarrasins de l'Arabie pétrée qui reconnoissoient l'autorité de l'empire. Dans ce dessein, il députa d'abord Pierre, évêque du pays; ensuite sur l'invitation de l'empereur, il se rendit lui-même à Constantinople. Léon, oubliant le traité fait avec les Perses, le reçut avec distinction, le fit manger à sa table, et sous prétexte qu'il méritoit des honneurs singuliers pour avoir embrassé la religion chrétienne, il l-



Il s'assit dans le sénat au-dessus de tous les patrices. Il lui céda l'île de Jotabé, et beaucoup plus encore qu'il ne demandoit, et ne le congédia qu'après lui avoir donné un portrait enrichi de diamans de grand prix. Il obligea même chacun des sénateurs à lui faire un présent. Tant d'honneurs rendus à un chef de brigands avilissoient l'empereur, et inspiroient au Sarrasin même plus de honte et de présomption que de reconnoissance. On blâmoit encore Léon d'avoir fait connoître à ce barbare le mauvais état de l'empire en lui permettant de traverser tant de villes, où il n'avoit trouvé que du luxe et du désordre, et point de soldats. On jugeoit que, si l'empereur vouloit lui accorder l'honneur de commandant, il devoit lui en envoyer le brevet en Arabie, plutôt que de lui laisser voir de si près la majesté romaine presque entièrement éclipcée.

Zénon étoit chéri de son beau-père, ce qu'il devoit moins sans doute à ses qualités personnelles qu'à l'adresse de sa femme Ariadne. Cette princesse vouloit régner, et elle avoit disposé son père à désigner Zénon pour son successeur. Ce dessein révolta le peuple de Constantinople. Le nom des Isaurès étoit odieux, et la difformité de Zénon augmentoit encore l'aversion publique. Ce sentiment de haine fut porté à un tel excès, que le peuple se souleva dans les jeux du Cirque, et massacra un grand nombre d'Isaures. Léon, n'espérant pas ramener les esprits, nomma Auguste, son petit-fils, qui portoit aussi le nom de Léon. C'étoit un enfant qui, sur la fin de 463, ne pouvoit avoir que quatre ans, Ariadne, sa mère, n'ayant épousé Zénon que vers la fin de 468. Ce choix fut agréable au peuple, qui, dans ce jeune empereur, considéroit son aïeul plutôt que son père.

Le nouvel Auguste fut seul consul l'année suivante, et devint bientôt seul empereur. Dès le mois de janvier, son aïeul mourut d'une dysenterie. La maladie fut longue, et consuma tellement ce prince, qu'il ne lui

.Ede  
p. 30  
.Ede  
1211  
.01  
1306

Candid. p.  
18.  
Theod. lect  
l. 1.  
Theoph. p.  
103.  
Evag. l. 2  
c. 17.  
Proc. Vand  
l. 1, c. 7.  
Zon. l. 2  
p. 51.  
Cedr. p. 350  
Marcel. chr  
Vict. Tun  
Cassiod. chr  
Glycas, p  
264.

An. 4-4.  
Evag. l. 2  
c. 17.  
Marc. ch  
Vict. Tun  
Cassiod. ch

*Cedr. p. 350.* resta plus que la peau sur les os. Il avoit vécu soixante  
*Zon. t. 2,* treize ans, et en avoit régné dix-sept moins quelq  
*p. 51.*  
*Malcla,* jours. Il fut enterré dans le mausolée de Constantin. I  
*Theoph. p.* Grecs lui ont donné le surnom de *grand*, quoiqu  
*103.*  
*Glycas, p.* dans ses actions on ne voie rien qui mérite un titre  
*163.*  
*Manas. p.* honorable. Les objets croissoient sans doute aux ye  
*60.*  
*Joël, p. 171.* de la nation, à mesure qu'elle perdoit de sa propre gra  
 deur. Léon ne se rendit mémorable que par la fon  
 tion de quelques églises.

*Candid. p.* Vérine, veuve de Léon, acquit, par la mort de s  
*18.*  
*Anon. Vales.* mari, plus de pouvoir qu'elle n'en avoit eu penda  
*Theoph. p.* qu'il vivoit. Cette femme ambitieuse, dont les vices  
*203.*  
*Chron. Alex.* toient jusqu'alors couverts du voile d'une fausse pié  
*Evag. l. 2,* s'étant jointe à sa fille Ariadne, travailla de concert av  
*c. 17.*  
*Theod. lect.* elle à gagner les esprits en faveur de Zénon. Elles ré  
*l. 1.*  
*Zon. t. 2,* sirent auprès du sénat et de l'armée. C'étoit déjà Zén  
*p. 51.*  
*Cedr. p. 350.* qui gouvernoit sous le nom du jeune empereur; m  
*Malcla,* elles craignoient que, dans le cours d'une longue  
*Ado. chr.* gence, le prince ne leur échappât, et que Zénon, éta  
*Paul. diac.* sans titre, ne fût écarté par quelque étranger plus c  
*l. 6.*  
*Baronius.* pable que lui de soutenir le poids des affaires. Elles  
 flattoient de gouverner Zénon, qui ne s'occupoit que  
 ses plaisirs, et qui devoit toute sa fortune à sa bell  
 mère et à sa femme. Elles résolurent donc de l'associ  
 à la souveraineté; et Ariadne ayant fait la leçon à s  
 fils, le neuvième de février elle le conduisit à l'Hippodrome, et le plaça sur un trône comme pour le montr  
 au peuple. Zénon s'étant approché pour lui rendre s  
 hommage, le prince lui mit le diadème sur la tête,  
 le déclara son collègue en le nommant Auguste. Léo  
 ne vécut pas long-temps après. Au mois de novemb  
 suivant il mourut de maladie, et l'on soupçonna s  
 père de l'avoir empoisonné. Plusieurs auteurs ont éc  
 que Zénon, voulant poignarder son fils, Ariadne, q  
 conservoit encore un reste de compassion maternell  
 substitua une autre victime; et qu'ayant tenu caché

jeune enfant, elle l'engagea ensuite dans la cléricature, ou il vécut jusqu'au règne de Justinien. Mais ce récit a tout l'air d'une fable.

Les soupçons ne furent point étouffés par la conduite que tint le nouvel empereur. Esclave des passions les plus infâmes, il sembloit ne faire consister le privilège de souverain que dans la liberté de les satisfaire impunément à la face de toute la terre. Lâche et fanfaron, il paroissoit toujours prêt à marcher en personne contre les barbares; et lorsque ses armées n'attendoient plus que sa présence, il se replongeait dans ses débauches. Ignorant et sans expérience, il gouvernoit au gré de ses caprices; colère, défiant, jaloux, n'oubliant jamais les injures qu'il croyoit avoir reçues. Ce fut de la disgrâce et de la mort qu'il paya les plus importants services. Son avarice fut différente de celle de Léon. Celui-ci avoit accumulé des trésors qui auroient pu servir à relever l'empire: Zénon pilloït pour répandre; aussi prodigue que ravisseur, il eut bientôt dissipé les sommes immenses que Léon lui avoit laissées; et, pour continuer ses profusions, il accabla ses sujets d'impôts. L'Egypte payoit avant lui cinquante livres d'or: il fit tout d'un coup monter cette contribution à cinq cents livres. Tout méchant qu'il étoit, il vouloit être loué, et il affectoit les vertus qu'il n'avoit pas. Dans ce dessein, il répandoit des aumônes, qui ne lui coûtoient que des crimes et d'injustes confiscations. Par une vanité encore inconnue dans ce temps-là, il se faisoit peindre les sourcils, les cheveux et la barbe, s'imaginant corriger ainsi sa laideur naturelle. Faisant un bizarre mélange de dévotion apparente et d'impiété réelle, il consultoit le saint solitaire Daniel, et bien plus souvent des magiciens, qui abusoient de sa stupide crédulité. Il réunissoit tous les vices de la bassesse qu'il tenoit de son éducation grossière avec ceux de la puissance qu'il avoit acquise sans la mériter.

*Evag. l. 3, c. 1, 3, 27. Thcoph. p. 105. Malc. p. 87, 97. Damasc. apud Phot. p. 1058. Zon. t. 2, p. 51. Cedr. p. 551, 554. Suid. vocib. Ζήνων, Δογμῶν Εὐθροῖος.*

Il avoit eu d'Arcadie, sa première femme, un fils qu'il nomma Zénon, et qu'il destinoit à lui succéder. lui conféra de bonne heure plusieurs dignités, et lui donna des maîtres pour le former aux exercices. Mais la jeunesse de la cour s'empara de l'esprit de ce jeune prince, et le plongea dans un abîme de débauche. Bientôt, dégoûté de toute occupation honnête, enivré du poison de la flatterie, ne voyant que le diadème qui lui étoit destiné, enflé d'un orgueil et d'une arrogance qui se montrait sur son visage et dans sa démarche, il traitoit les autres hommes comme ses esclaves. La Providence divine voulut bien épargner à l'empire les maux dont ce monstre naissant sembloit le menacer. Une cruelle dysenterie l'emporta dans sa première jeunesse. Zénon avoit deux frères, plus capables d'exciter sa vanité que de la contenir. L'un, nommé Conon, n'usoit de son pouvoir que pour répandre le sang; c'étoit un barbare affamé de meurtre et de carnage. Il paroît qu'il mourut avant Zénon. L'autre, nommé Longin, lui survécut pour le malheur de l'empire. Tous les deux abusoient de l'autorité de l'empereur pour envahir les provinces, envahissant les riches possessions et vendant l'impunité aux plus grands criminels. Longin étoit plus odieux par ses débordemens. Toujours ivre, il passoit sa vie avec des libertins et des courtisanes de débauches, qui, en même temps qu'ils faisoient leur cour, trompoient son incontinence. Après lui avoir promis de lui livrer des femmes distinguées par leur naissance et par les dignités de leurs maris, ils l'amenoient dans de superbes équipages des prostituées richement vêtues, qui se paroissoient des noms les plus illustres. Toutes les fois qu'il sortoit en public, il affectoit de jeter au peuple des bracelets et d'autres bijoux. Il faisoit enlever les femmes et les filles même des magistrats, lorsqu'elles avoient le malheur de plaire à ses yeux. Il ne respectoit pas davantage les lois de la religion.

à Pèges, ville de la Mégaride, près de l'isthme de Corinthe, il apprit qu'il y avoit, dans le voisinage un monastère de filles fort pauvres, mais dont plusieurs étoient très-belles. Il s'y introduisit sous prétexte de leur distribuer des vivres et des habits, et n'en sortit qu'après avoir profané par ses violences cette retraite sacrée.

Dans une cour si corrompue il n'y avoit que deux hommes de bien : c'étoit Erythre, préfet du prétoire, et le patrice Pelage. Nous aurons occasion dans la suite de faire connoître celui-ci. Mais nous ne pouvons différer de parler d'Erythre, parce qu'il se retira des affaires dès le commencement du règne de Zénon. Il exerçoit avec honneur les fonctions de la préfecture lorsque Zénon parvint à l'empire. Dès qu'il vit le trésor épuisé par le luxe et par les débauches du prince, comme il étoit trop humain pour lui chercher des ressources dans l'oppression des sujets, déjà surchargés d'impôts, il demanda sa retraite, et l'obtint aisément. Tout l'empire, excepté Zénon et sa cour, fut sensiblement affligé de perdre l'unique magistrat qui s'occupoit du bien public. L'indignité de Sébastien, son successeur, augmenta encore les regrets. Celui-ci trafiquoit de tous les emplois. Lorsque l'empereur conféroit une charge, le préfet la rachetoit pour la revendre plus cher à un autre; et le prince partageoit avec lui le profit de cet infâme commerce. Sébastien ne trouvoit rien d'injuste ni de difficile pour s'enrichir lui-même en fournissant à l'insatiable avidité de Zénon.

Léon n'avoit reconnu pour empereurs ni Olybre, ni son successeur Glycérius. Se croyant en droit de donner son maître à l'Occident, quelques mois avant sa mort, il avoit envoyé en Italie Julius Népos, après lui avoir fait épouser une nièce de sa femme Vérine. Népos, fils de Népotien, qui avoit commandé en Dalmatie, étoit, par sa mère, neveu de Marcellin, que nous avons vu maître d'un canton de cette province. Léon fit partir

*Jorn. de reb.*

*get. c. 47.*

*Idem de reg.*

*success.*

*h. vag. l. 2,*

*c. 16.*

*Theoph. p.*

*102.*

*Marc. chr.*

*Sid. l. 5, ep.*

*6; l. 8, ep. 7.*

*Anon. Vales.*

*Malc. apud*

*Phot. p. 171.* avec lui un de ses officiers nommé Domitien, qui a  
*Cassiod. chr.* ordre de le proclamer empereur lorsqu'il seroit ar  
*Pagi ad Ba-* en Italie. Népos, s'étant embarqué avec des troupes, e  
*ron.* dans le port de Ravenne, d'où Glycérius, averti de  
*Buch. Belg.* approche, étoit sorti pour se sauver du côté de Ro  
*L. 18, c. 10.* Le nouvel Auguste le poursuivit, et l'ayant assiégé  
 Porto, à l'embouchure du Tibre, il le força de se ren  
 et de renoncer à l'empire. On lui coupa les cheveux  
 il fut sur-le-champ ordonné évêque de Salone en I  
 matie. Il avoit régné environ quatorze mois. Népos r  
 de nouveau à Rome le titre d'empereur, le 24 de j  
 lorsque Zénon régnoit déjà en Orient, conjointem  
 avec le jeune Léon. Sidoine fait un grand éloge de Né  
 il le représente comme un prince zélé pour la just  
 qui, pour l'avancement de ses officiers, ne consid  
 que la capacité et la vertu, sans avoir aucun égard  
 fortune. Gondebaud, qui avoit gouverné l'Italie pen  
 près de deux ans sous les règnes d'Olybre et de Gl  
 rius, s'enfuit en Bourgogne, et tâcha de soulever  
 frères contre le nouvel empereur. Mais Népos avoit  
 pris soin de prévenir ces princes par des présents et  
 la concession de quelques villes.

*Sid. l. 3, ep.* Euric ne fut pas si aisé à contenir. Plein de mé  
*1, 5, 4, 8; l.* pour ces empereurs éphémères, jugeant bien que  
*5, ep. 6, 12;* pos, assis sur un trône si chancelant, n'y seroit pas  
*l. 6, ep. 6; l.* assuré que ses prédécesseurs, il crut l'occasion favor  
*7, ep. 6, 7,* pour achever de se rendre maître de la Gaule méri  
*carm. 12, et* nale jusqu'au Rhône. Il ne lui restoit plus à conqu  
*ibi Sirm.* que l'Auvergne. Les Auvergnats s'étoient autrefois  
*Ennod.* tés du nom de frères des Romains : ils prétendoien  
*vita Epiph.* rer comme eux leur origine de la ville de Troie.  
*p. 581.* traditions, quoique fabuleuses, les attachoient à l'  
*Jorn. de reb.* pire, et les vexations de leurs derniers gouverneurs  
*get. c. 45.* voient pu étouffer en eux cette ancienne affection. E  
*Pagi ad Ba-* étant venu assiéger la capitale du pays, nommée auj  
*ron.* d'hui Clermont, dont Sidoine étoit alors évêque,  
*Lucan.*  
*phars. l. 1.*

habitans souffrirent avec patience la faim, le fer, le feu, la peste et tous les maux d'un siège opiniâtre. Après avoir repoussé les assauts des Visigoths, ils sortoient eux-mêmes de leur ville, et alloient les attaquer dans leurs retranchemens, brûlant, renversant, détruisant toutes les machines et tous les ouvrages. Leurs faubourgs étant réduits en cendres, et leurs murs en partie abattus, ils lermoyent les brèches avec des palissades, et ne rabattoient rien de leur constance et de leur hardiesse. Les Bourguignons, qui étoient venus à leur secours, enfermés avec eux dans la ville, leur étoient à charge plus qu'ils ne les défendoient, s'emparant des subsistances; en sorte que les habitans, mourant de faim, arrachotent les herbes qui croissoient au pied de leurs murailles; et cette nourriture misérable, souvent pernicieuse, faisoit périr les uns, tandis qu'elle soutenoit à peine la vie languissante des autres. Mais leur principale défense consistoit dans la valeur et dans l'activité d'Ecdice : il étoit né dans leur ville, et avoit épousé une fille de l'empereur Avitus. C'étoit un excellent guerrier, et, selon la remarque d'un auteur contemporain, dans cette décadence de l'empire d'Occident, ce n'étoient pas les gens de mérite qui manquoient à l'état, mais les places et les emplois qui manquoient aux gens de mérite. Ecdice se trouva hors de Clermont lorsque Euric vint en former le siège. A cette nouvelle, il accourut escorté seulement de dix-huit cavaliers, et donna tête baissée sur l'armée ennemie, qui, étonnée de cette attaque imprévue, et le voyant mieux accompagné, se retira sur une hauteur escarpée. Ecdice leur tua plusieurs soldats de leur arrière-garde, et, sans avoir perdu un seul de ses gens, il entra comme en triomphe dans la ville, au milieu des cris de joie des habitans, qui, du haut de leurs murailles, avoient été spectateurs de cette action hardie. Il partagea la bourgeoisie en divers corps, et forma une petite ar-

mée, à la tête de laquelle il fit de fréquentes sorties, et toujours avec succès. Dans ces combats les Goths étoient si maltraités, qu'afin de cacher leur perte, ils coupoient la tête à leurs morts, qu'on distinguoit aisément à leur longue chevelure. Enfin, l'hiver approchant, Euric fut obligé de lever le siège, bien résolu de revenir au prochain temps, et de ne pas quitter cette entreprise qu'il n'eût réduit Clermont sous sa puissance.

*Sid. l. 3, ep. 2 ; l. 6, ep. 12.*  
*Greg. Tur. l. 2, c. 24.*

La retraite des Visigoths laissa la ville en proie à de nouveaux maux plus redoutables que l'ennemi. La division se mit entre les habitans, les uns voulant soutenir un nouveau siège, et les autres abandonner la ville. En même temps une affreuse famine désoloit tout le pays que les Visigoths avoient ravagé. Un prêtre de Lyon, nommé Costapce, dont la vertu étoit connue et respectée en Auvergne, vint rétablir la concorde. Par ses larmes, par ses prières, par la force de sa persuasion il ramena dans la ville ceux qui s'étoient déjà retirés, et anima tous les habitans à réparer les brèches de leurs murailles, et à se mettre en état de défense. On trouva dans les richesses et dans la générosité d'Ecdice une ressource contre la famine. Aussi charitable que courageux, il envoya ses domestiques dans les territoires voisins avec des chevaux et des chariots, pour lui amener ceux qui manquoient du nécessaire. Toutes ses maisons, à la ville et à la campagne, devinrent des hôpitaux où l'on distribuoit des alimens à tous les pauvres tant que dura la disette. Il s'y rassembla plus de quatre mille personnes des deux sexes. L'abondance étant revenue, il leur fournit des voitures pour retourner chacun dans leurs demeures. Saint Patient, évêque de Lyon, donna aussi dans cette famine, des marques d'une charité vraiment pastorale. Ce fut alors que Sidoine, pour attirer la miséricorde divine sur l'Auvergne accablée de tant de maux, établit dans son diocèse les processions des Rois.



que saint Mamert, évêque de Vienne, avoit  
tées, six ans auparavant, pour le sien, dans une  
ité publique.

Liver se passa en négociations du côté des Romains,  
à préparatifs de guerre de la part des Visigoths.  
ne se sentant pas assez fort pour soutenir la guerre  
de Euric, lui envoya le questeur Licinien pour  
ler avec lui. Ce député étoit en même temps chargé  
porter à Édicte le brevet de patrice, dignité qu'An-  
tior lui avoit promise autrefois. Licinien avoit  
les qualités d'un habile négociateur; il étoit d'ail-  
incapable de trahir les intérêts de son maître, ce  
étoit alors devenu très-ordinaire. Cependant il ne  
tenir. En vain plusieurs évêques de la Gaule se  
rent à lui pour le seconder, Euric ne voulut en-  
tre aucune proposition, si on ne lui cédoit l'Au-  
vergne: il menaçoit même de passer le Rhône et de  
ses conquêtes jusqu'au pied des Alpes. Les Au-  
vergnais ne craignoient rien tant que de tomber sous la  
ance de ce prince cruel et sanguinaire: ils offroient  
tenir encore tous les hasards et tous les maux  
siége, résolus de mourir sur les remparts de leur  
; et si l'on se déterminoit à livrer l'Auvergne aux  
Goths, ils demandoient en grâce qu'on leur permît  
d'aller eux-mêmes et d'aller s'établir dans quel-  
que contrée de l'empire. L'évêque Sidoine entre-  
son peuple dans ces sentimens: il avoit en horreur  
l'arianisme, qui ne tarderoit pas d'entrer dans son dio-  
cece les Visigoths. Euric étoit persécuteur; il avoit  
mort ou exilé les évêques orthodoxes de ses états;  
il fermait les églises: et la doctrine catholique  
presque abolie dans toute l'Aquitaine.

Les Romains, touché du désespoir des peuples de l'Auver-  
gne, voyoit cependant hors d'état de les conserver.  
Ils étoient obligés, à quelque prix que ce fût, satisfaire Euric  
pour sauver à l'empire ce qui lui restoit encore entre

*Sol. l. 3, ep.*

*7; l. 4, ep.*

*15; l. 7, ep.*

*6, 7.*

*Ennod. var.*

*Epiph. p.*

*36.*

*Greg. Tur.*

*l. 2, c. 25.*

*Sol. l. 7, ep.*

*17; l. 8, ep.*

*9; l. 9, ep. 5,*

*et ibi Sirm.*

*Greg. Tur.*

*l. 2, c. 20,*

*21.*

*Ennod. vit.*  
*Epiph. p.*  
 582, 585,  
 485.  
*Jorn. de reb.*  
*get. c. 45.*  
*Paul. diac.*  
 l. 6.  
*Vales. re-*  
*rum franc.*  
 l. 5.  
*Pagi ad Ba-*  
*ron.*  
*Buch. Belg.*  
 l. 18, c. 10.

le Rhône et les Alpes. Il fit une dernière tentative ; c fut de députer au roi des Visigoths Epiphane de Pavie dont l'éloquence, soutenue de la grâce divine, avoit au trefois désarmé l'indomptable Ricimer. Le saint préla trouva Euric plus inflexible. La paix ne fut conclue qu'à condition que l'Auvergne resteroit aux Visigoths. Ecdice se retira au-delà du Rhône ; et, ne pouvant passer en Italie, où Népos le rappeloit à l'arrivée d'Odoacre, vécut chez les Bourguignons dans la retraite et la piété, faisant de grandes aumônes. Euric enferma Sidoine dans le château de Liviane, à quatre lieues de Carcassonne. Lui ayant ensuite rendu la liberté à la sollicitation de Léon, son ministre, il le fit venir à sa cour, sous prétexte de régler avec lui les affaires de l'Auvergne, et le retint long-temps comme en exil à Bordeaux, où ce prince faisoit alors son séjour. Il donna le gouvernement de sa nouvelle conquête à Victorius, qui le garda six ans. Celui-ci se comporta d'abord avec équité, et mérita de Sidoine les plus grands éloges. Mais ensuite s'étant livré à la débauche, il devint cruel, et se rendit odieux à la province. Craignant même pour sa vie, et n'osant retourner à la cour d'Euric, instruit de ses méchancetés, il s'enfuit à Rome, où ses débordemens excitèrent tant d'horreur, qu'il fut tué par le peuple de coups de pierres.

AN. 475. La paix conclue avec Euric ne rassuroit pas entièrement l'empereur. Il envoya ordre au patrice Oreste de rassembler des troupes, et de les faire passer en Gaule. Oreste étoit Romain d'origine, né en Pannonie. Nous l'avons vu secrétaire d'Attila, auquel il s'étoit attaché lorsque les Huns devinrent les maîtres des bords du Danube. Son père Tatule étoit au service de ce conquérant. Après la mort d'Attila, Oreste vint en Italie avec de grandes richesses, qui, formant alors une recommandation puissante, et se trouvant jointes à un esprit ambitieux et adroit, l'élevèrent jusqu'au rang de patrice.

*Jorn. de reb.*  
*get. c. 45.*  
*Prisc. p. 37.*  
*Anon. Vales.*  
*Evag. l. 2,*  
*c. 16.*  
*Proc. Goth.*  
 l. 1, c. 1.  
*Cassiod. chr.*  
*Theoph. p.*  
 102.  
*Marcel. chr.*  
*Paul. diac.*  
 l. 6.  
*Sid. l. 5, ep.*  
 6, 7.  
*Baronius.*

oit épousé la fille du comte Romule, qui fut, en député par Valentinien au roi des Huns. Il étoit me lorsqu'il reçut les ordres de Népos, qui résidoit rance. Ayant levé des troupes, et se voyant chef t petite armée, il lui vint en pensée qu'il valoit être maître que général de l'empire, et il mar- vers Ravenne. Pour déponiller de si foibles souve- , il suffisoit de l'entreprendre. Népos n'essaya pas suster ; dès qu'il apprit la révolte et la marche ste, il s'embarqua le 28 d'août, et s'enfuit à Sa- , sans craindre Glycérius, qu'il en avoit fait évêque. fit un spectacle singulier de voir réunis dans la e enceinte deux princes, le détrôné et l'usurpa- rédoits à la même fortune. Oreste, étant entré dans l'ane, au lieu de prendre lui-même le nom d'em- er, le fit donner à son fils, nommé Romule, ainsi son aïeul maternel, et surnommé Auguste avant e que de parvenir à l'empire ; en sorte qu'étant em- or il portoit deux fois ce nom, comme son nom re et comme son titre de souveraineté. Les Romains, ne sorte de mépris, l'appelèrent communément trole, à cause de sa grande jeunesse. Il fut proclamé d'août 475, selon d'autres le dernier de septembre ; ques auteurs diffèrent cet événement au dernier obre. L'histoire ne dit de ce prince que ce qu'Ho- : dit de Nirée, qu'il étoit parfaitement beau, sans attribuer aucune autre qualité, ni même aucune n. Oreste gouvernoit son fils, et l'empire par les ils d'un prêtre italien nommé Pirmène, dont on la capacité, sans en donner aucune preuve. Les rois guignons demeurèrent attachés à Népos, espérant se rétablir. Mais, lorsqu'ils virent que sa dis- étoit sans ressource, ils s'approprièrent tout le pays à la Durance. Les évêques d'Arles, d'Aix, de Mar- ; et les autres de la contrée entre la Durance et la gouvernèrent les peuples au nom de Népos, tant

*Pagi ad Ba-*  
*ron.*

*Vales. ro-*  
*rum franc.*  
*L. 5.*

*Buch. Belg.*  
*L. 18, c. 10,*  
*11, 12.*

*Till. Odoac.*  
*art. 6.*

*Muratori,*  
*rerum ital.*  
*L. 15.*

qu'il vécut. Après sa mort, ils se soumirent à lui. Mais ce prince politique se tint renfermé dans l'Italie, et céda ce pays aux Visigoths, dont la domination s'étendit alors jusqu'aux Alpes. Népos ne conserva qu'une ombre d'autorité dans la Dalmatie.

*Evag. l. 3, c. 2. / Malc. p. 82. / Proc. Vand. l. 1, c. 7. / Theoph. p. 105. / Vict. vit. l. 1. / Cedr. p. 351.* Oreste, voulant s'appuyer de la protection de l'empire d'Orient, fit partir pour Constantinople deux députés nommés Latin et Maduse, dont le premier étoit patrice. Ils trouvèrent la ville dans un grand trouble. Basilisque étoit devenu maître des affaires par la faveur de Zénon, comme je vais le raconter, après avoir porté quelques événemens qui précéderent cette révolution. Zénon, livré à ses débauches, laissoit sans cesse les barbares insulter impunément les frontières de l'empire. Les Sarrasins ravageoient la Mésopotamie; les Avars, ayant passé le Danube, pilloient la Thrace. L'empire étoit en alarme : Genséric, qui se lassoit plus du repos que de la guerre, avoit repris les armes et commençoit ses pirateries. Afin d'arrêter ses progrès, Zénon lui députa un sénateur nommé Sévère, qu'il décora de la dignité de patrice, pour donner plus d'autorité à cette ambassade. Sévère étoit l'homme du monde le plus capable de réussir dans cette négociation : simple, désintéressé, plein d'honneur, il étoit digne de se comparer aux Fabricius et des Curius. Ces belles qualités ne portent à croire que c'étoit le même qui en 468 avoit été consul en Occident l'année 470, et, qu'ayant embrassé le christianisme, comme on peut le conjecturer par l'intérêt qu'il prit à la religion dans le cours de sa mission, il avoit eu quelque raison de passer au service de la cour d'Orient. Genséric, malgré sa dureté, avoit le jugement droit et l'âme élevée; il étoit le prix de la vertu. Dès qu'il apprit qu'on avoit résolu de lui envoyer une ambassade, il fit partir une commission par Nicopolis en Epire. Sévère arrivé à Carthage, plaignant de cet acte d'hostilité : *J'étois en dro*

en ennemi, lui répondit Genséric ; *maintenant que vous venez faire des propositions de paix , je suis prêt à vous entendre*. Le roi ne tarda pas à concevoir une haute estime pour Sévère. Charmé de sa sagesse , il prenoit plaisir à l'entretenir ; et il l'estima encore davantage lorsque le député lui eût fait connoître sa grandeur d'âme. Comme Genséric vouloit lui faire accepter des présens considérables, il les refusa en disant que l'unique présent digne d'un ambassadeur tel que lui, c'étoit la permission de tirer d'esclavage les sujets de l'empire : *Eh bien , repartit Genséric, je vous donne gratuitement tous ceux qui m'appartiennent, ainsi qu'à mes fils ; pour les autres qui sont tombés en partage à mes soldats, je n'en suis pas le maître ; mais je vous permets de les racheter*. Sévère , ayant remercié le roi, fit aussitôt vendre sa vaisselle et ses équipages ; et, joignant à cette somme tout ce qu'il avoit d'argent, il retira des mains des Vandales autant qu'il put de prisonniers romains. Le fier conquérant, subjugué par tant de générosité, accorda tout à Sévère ; il conclut avec l'empire un traité d'amitié perpétuelle ; et cette alliance fut fidèlement observée par lui et par ses successeurs jusqu'au règne de Justinien. Malgré la haine mortelle que Genséric portoit à la doctrine catholique, Sévère obtint la liberté de religion pour Carthage ; l'Eglise, fermée depuis long-temps, fut ouverte ; les ecclésiastiques bannis eurent la permission de reprendre leurs fonctions ; et ce que les forces de l'empire n'avoient pu exécuter fut le fruit de la vertu d'un seul homme.

Theodémir, roi des Ostrogoths, un des plus grands princes qui fussent alors, étant mort cette année, eut pour successeur encore plus grand que lui. Ce fut son fils Thealaric, le héros de ce siècle. Il avoit pour lors vingt-sept ans. Zénon s'empressa de le féliciter sur son avènement à la couronne. Il l'attira à sa cour, et l'ayant d'abord comblé d'honneurs pour le trahir ensuite, il

éprouva tour à tour ce que pent la valeur pour reconnoître les bienfaits et pour se venger de la perfidie.

*Theod. lect. l. 1.* L'incapacité de Zénon ne lui laissa point de ressource  
*Evag. l. 3, c. 5.* contre les cabales qui se formèrent dans son propre pa-  
*Candid. p. 18, 19.* lais. Vérine, sa belle-mère, qui l'avoit placé sur le  
*Malc. p. 94.* trône, se croyoit en droit de tout obtenir. Irritée d'un  
*Jorn. succes. Theoph. p. 103, 104.* refus, elle résolut de le perdre, et trama contre lui une  
*Agath. l. 4.* conspiration secrète. Cette femme dissolue aimoit Pa-  
*Proc. Vand. l. 1, c. 7.* trice, maître des offices, et l'on soupçonna que son but  
*Vict. Tun. Marc. chr.* étoit de l'épouser et de le faire empereur. Mais, s'il est  
*Anon. Vales. Chron. Alex. Cedr. p. 351.* vrai qu'elle eût ce dessein, elle se garda bien de le dé-  
*Joël, p. 172.* couvrir à son frère Basilisque et à son cousin Harmace,  
*Glycas, p. 264.* qu'elle n'eut pas de peine à faire entrer dans le complot.  
*Manas. p. 60.* Elle promit la couronne à Basilisque, bien assurée sans  
*Malela, p. 31.* doute qu'il tomberoit dès qu'elle cesseroit de le sou-  
*Suid. voce Αἰματων.* tenir. Harmace entretenoit avec Zénonide, femme de  
*Till. Zénon, art. 6, 19.* Basilisque, le même commerce que Patrice avec Vérine.  
 Il se prêta donc avec ardeur à une entreprise qui devoit  
 mettre sa maîtresse sur le trône. Il devoit à la passion  
 de cette princesse tout ce qu'il avoit de richesses et de  
 considération à la cour. C'étoit un jeune homme vain  
 et frivole, idolâtre de sa beauté, uniquement occupé de  
 ses cheveux et de sa parure. Sous le règne de Léon, il  
 avoit eu quelque part avec Théodoric le Louche à une  
 expédition contre des Thraces révoltés; et, parce qu'après  
 la défaite de ces misérables, il leur avoit fait couper les  
 mains, il prenoit la cruauté pour la valeur, et se croyoit  
 grand homme de guerre. Affectant de paroître armé et  
 habillé comme Achille est représenté dans les monu-  
 mens, il se promenoit dans le Cirque sur un cheval  
 qui lui disputoit de fierté; une multitude imbécille  
 toujours séduite par l'appareil, le suivoit, et lui donnoit  
 dans ses acclamations le nom de *Pyrrhus*, fils d'Achille.  
 Quoique, selon la remarque d'un ancien auteur, de tous  
 les personnages de l'Illiade, Pâris fut le seul auquel  
 pût ressembler. Vérine, moins persuadée des talens

l'air d'Harnace, qu'il ne l'étoit lui-même, crut  
voir s'assurer d'un meilleur capitaine. Elle trouva  
peu de gagner Illus, homme de conduite et de cou-  
rage. Il étoit Isaurien, ainsi que Zénon, dont il avoit  
l'ami lorsqu'ils menaient tous deux une vie privée.  
Illus, réglé dans ses mœurs, instruit dans les sciences  
et dans les lettres, zélé pour la justice, n'avoit pu souf-  
rir les vices de Zénon devenu empereur. On se mé-  
rita le secours de Théodoric le Louche, en cas qu'il y  
eût une guerre à soutenir.

Mais Vérine méprisoit trop Zénon pour le juger ca-  
pable d'aucune résistance. Ainsi, comptant sur la lâcheté  
du prince, lorsqu'elle eut dressé toutes ses batteries,  
elle courut elle-même l'avertir du danger qui le me-  
na; et, feignant d'en être alarmée, elle l'intimida de  
cette sorte, qu'il quitta son palais pour se retirer à Chal-  
cedoine. A peine y fut-il arrivé, qu'il apprit que Vé-  
rine et Basilisque étoient à la tête des révoltés. Effrayé  
de cette nouvelle, il prit des chevaux de poste, et, à la  
fin de la nuit et d'une grande pluie qui tomboit  
sur lui, il s'enfuit en Isaurie, avec l'argent qu'il put em-  
porter. Il y fut suivi de sa mère et de quelques cour-  
tisans qui craignoient d'être immolés à la haine pu-  
blique. Sa femme se déroba secrètement; et, ayant passé  
le Bosphore pendant une tempête, elle le joignit en  
Asie. Ce n'est pas qu'elle fût assez vertueuse pour  
être encore attachée à un mari de ce caractère; mais elle  
aimoit mieux périr en exil que de tomber entre les  
mains de sa mère et de voir sa couronne sur la tête de  
l'usurpateur. Zénon, arrivé en Isaurie, s'enferma d'abord  
dans une forteresse nommée Vare ou Ubare, où ne se  
trouvant pas en sûreté, il se retira dans celle de Tessède.

La fuite de Zénon laissoit le champ libre aux conjurés,  
sans effusion de sang. Mais le peuple, indigné contre  
le prince, prit les armes, et fit un horrible massacre des  
courtisans, qui se trouvoient en grand nombre à Constan-

tinople. Ils ne put retenir cette fureur, et se trouva lui-même heureux d'être épargné. Au milieu de ce trouble, Basilisque étant venu d'Héraclée, où il étoit alors, fut proclamé empereur dans une campagne près de la ville. Vérine lui mit elle-même la couronne sur tête. Il donna aussitôt le nom d'Auguste à sa femme Eudonide, et à Marc, son fils, celui de César. Peu après il conféra aussi à son fils le titre d'Auguste. Il prit le consulat pour l'année suivante avec Harmace, qu'il nomma général des armées de Thrace.

AN. 476. Tel étoit l'état de l'empire d'Orient lorsque celui d'Occident fut enfin entièrement abattu. L'Italie gémissoit sous la tyrannie d'Oreste, qui, la trouvant épuisée, l'accabloit encore de nouveaux impôts. Les peuples, même de barbares, ne connoissoient plus de patrie. Sans attachement pour des princes qui, semblables à des fantômes, ne s'élevoient que pour disparoître, l'habitude des révolutions les avoit accoutumés à n'en craindre aucune. Ils n'étoient plus Romains, et peu leur importoit de quels barbares ils seroient obligés de prendre le nom. Dans ce découragement général, Odoacre vint renverser ce trône qui tomboit de lui-même. Cet Odoacre n'est pas le guerrier Saxon que nous avons vu dans la Gaule. L'origine et le pays de celui-ci sont incertains. On lui donne pour père un Edécon ou Edic, qui n'est pas mieux connu. Il n'y a pas d'apparence que ce fût cet Edécon, officier d'Attila, qui fut envoyé en ambassade à Théodose le jeune. Les divers auteurs font Odoacre Goth, Hérul, Squire, Turcilinge, parce qu'il fut chef d'une armée mêlée de toutes ces nations. Ce qu'il y a de certain, c'est qu'il étoit de très-basse naissance. On rapporte qu'il passant par le Norique, comme il étoit allé visiter saint Séverin, célèbre alors par ses miracles, et que sa haute taille l'obligeoit à se tenir courbé dans la cellule du militaire, le saint lui prédit que Dieu l'éleveroit bientôt au-dessus des autres hommes, et lui feroit quitter les m

AN. 476.  
*Proc. Goth.*  
*l. 1, c. 1.*  
*Paul. diac.*  
*l. 6.*  
*Theoph. p.*  
*102.*  
*Jorn. de reb.*  
*get. c. 46.*  
*Idem de suc-*  
*cess.*  
*Anon. Vales.*  
*Greg. Tur.*  
*l. 2, c. 18,*  
*19.*  
*Aimoin, l.*  
*1, c. 9.*  
*Vales. re-*  
*rum franc.*  
*l. 5.*  
*Baronius.*



dans habits de peaux dont il étoit couvert, pour le recevoir de gloire et de puissance. On ne convient pas non plus de la manière dont il s'empara de l'Italie. Les uns disent que les Hérules, les Squires et les autres barbares enrôlés dans les troupes de l'empire, se voyant en plus grand nombre que les soldats romains, concertèrent ensemble, et portèrent l'insolence jusqu'à demander à Oreste qu'il leur abandonnât le tiers des terres de l'Italie; que, sur son refus, ils se mutinèrent, et qu'Odoacre, qui n'étoit que soldat de la garde impériale, leur ayant promis de les mettre en possession de ce qu'on leur re-tenoit, ils le choisirent pour leur chef. Selon d'autres écrivains, Odoacre, à la tête d'une multitude de ces barbares, vint des extrémités de la Pannonie; et, ayant traversé le Norique, il entra en Italie par la vallée de Trente, semant partout la terreur.

Quoi qu'il en soit, Oreste, ayant rassemblé quelques troupes, vint à sa rencontre en Ligurie. Mais, trop faible pour livrer bataille à une si nombreuse armée, découragé d'ailleurs par la désertion d'une partie de ses soldats, il se renferma dans Pavie. Odoacre l'y suivit, emporta la ville de force, y fit un grand carnage, mit le feu aux églises et aux maisons. Dans ce saccagement, la sœur de l'évêque Epiphane ayant été mise aux fers, le prélat, s'exposant sans crainte au milieu du pillage et du meurtre, alla trouver Odoacre : il s'en fit respecter par son intrépidité, et obtint la délivrance de sa sœur et d'un grand nombre d'autres prisonniers. Oreste fut pris, conduit à Plaisance, et eut la tête tranchée le vingt-huitième du mois d'août, jour auquel l'année précédente il avoit obligé Népos à prendre la fuite. Le 4 de septembre, Odoacre entra dans Ravenne. Paul, frère d'Oreste, y fut tué. Augustule, abandonné de tous, se dépoilla lui-même de la pourpre : le vainqueur, par compassion pour son âge, lui laissa la vie, et l'envoya avec plusieurs de ses parens dans le château de Lucul-

*Ennod. vit.*

*Epiph. p.*  
586, 589.

*Evag. l. 2,*  
c. 6.

*Theoph. p.*  
102, 105.

*Paul. diac.*  
l. 6.

*Jorn. de reb.*  
get. c. 46.

*Idem de suc-*  
cess.

*Anon. Vales.*  
*Cassiod. chr.*

*Marc. chr.*  
*Proc. Goth.*

*l. 1, c. 1.*  
*Vales. re-*

*rum franc.*  
l. 5.

*Muratori,*  
*rerum. ital.*

*l. 15.*  
*Till. vie de*

*S. Eugène,*  
*art. 14.*

lane, en Campanie, entre Naples et Pouzzol, où vécut avec assez de liberté. On lui assigna une pension de six mille sous d'or, qui font près de quatre-vingt mille livres de notre monnaie. Le prêtre Pirmène, principal conseiller d'Oreste, craignant pour sa vie, se retira dans le Norique, auprès de saint Séverin. Dès le vingt-troisième d'août, aussitôt après la prise de Pavie, Odoacre avoit reçu le titre de roi : il s'en contenta, sans prendre jamais ni la pourpre ni le nom d'empereur. Nous verrons même dans la suite qu'il sembloit reconnoître l'autorité des empereurs d'Orient. Ceux-ci, plus jaloux de leur titre qu'attentifs à conserver leur empire, prétendirent depuis ce temps-là que la qualité d'empereur leur appartenoit exclusivement. Rome se soumit au nouveau maître ; et les barbares, s'étant répandus dans l'Italie, la subjuguèrent tout entière. Quelques villes qui osèrent de se défendre furent saccagées et ruinées. Odoacre établit son séjour à Ravenne. Il distribua, selon sa promesse, à ses soldats le tiers des terres de l'Italie. Dans leurs lois il ne changea rien dans la forme du gouvernement, et il conserva les magistratures romaines, si ce n'est qu'il passa plusieurs années sans nommer de consuls en l'Occident. Il traita avec Genséric, qui lui céda la Sicile à l'exception de Lilybée, mais à condition qu'il lui paieroit tribut, comme au souverain. On l'accuse d'avoir été jaloux de la noblesse, qui sembloit lui reprocher la bassesse de son origine ; d'avoir tiré des peuples des sommes immenses, qu'il prodiguoit à ses favoris ; d'avoir lâché la bride à l'insatiable avidité de Pélage, son préfet du prétoire, qui faisoit payer aux sujets le double des taxes imposées par le prince. Mais il corrigea une partie de ces désordres sur les remontrances d'Epiphane, qu'il écoutoit avec respect. Ce saint prélat fut honoré d'un titre de roi barbare et arien, plus qu'il ne l'avoit été d'ancien empereur catholique ; il obtint une exemption d'impôts pour cinq années en faveur de la ville de Pavie,

loit à se relever de ses ruines. Odoacre laissa toute aux orthodoxes, et témoigna une singulière vénération pour saint Séverin, qui lui avoit prédit sa fortune. Il avoit l'âme grande et élevée, comptant sur sa valeur pour être exempt de ces craintes et défiances qui ensanglantent souvent les nouvelles ères. Les Romains, sous le règne d'un barbare, furent plus heureux qu'ils ne l'avoient été depuis longtemps sous leurs princes naturels.

C'est par cette révolution que s'éteignit l'empire romain. Il avoit subsisté cinq cent six ans, si l'on prend pour époque de son commencement la bataille d'Actium, douze cent vingt-neuf ans, si l'on remonte à la fondation de Rome. Nous avons vu les divers moyens par lesquels, s'étant affoibli peu à peu sous les faibles successeurs de Constantin, il se précipita vers sa chute sous ceux du grand Théodose. Sa chute, qui se fit depuis long-temps, fut à peine sentie du reste du monde; il tomba sans bruit : c'étoit la mort d'un vieillard qui, privé de ses forces et de l'usage de ses sens, expire de caducité. Comme notre dessein se borne dans l'histoire de l'empire, nous abandonnons à ceux qui regardent l'Occident, dont nous ne parlerons qu'autant que les événemens de l'empire d'Orient nous y rappelleront. Quoique Rome et l'Italie fussent alors détachées de l'empire, cependant les empereurs d'Orient et leurs sujets retinrent le nom de romains, en égard à l'origine de la puissance de ces empires. Nous continuerons de les appeler ainsi jusqu'à l'avènement de Charlemagne. C'est alors qu'un nouvel empire se forma en Occident, et que seul le nom de *romain*, et non plus de *romain*, se verra obliger de désigner sous le nom d'*empire grec* les empereurs de Constantinople.

## LIVRE TRENTE-SIXIÈME.

## ZÉNON.

**ZÉNON**, caché dans les montagnes de l'Isaurie, n'avoit pas perdu toute espérance. Il est vrai qu'il ne pouvoit trouver de ressource en lui-même; mais l'incapacité des vices de l'usurpateur suffisoient pour le faire regretter. Basilisque, aussi dissolu que Zénon, et encore plus stupide, loin d'affermir sa puissance par des bienfaits, souleva d'abord les officiers du palais et les soldats, et enfin tout l'empire, par son insatiable avidité. Il vendoit les dispenses des lois les plus sacrées; il exigeoit des états des sommes d'argent; il imposoit des taxes onéreuses sur les plus vils artisans. Au lieu de fêtes de réjouissances, son avènement à l'empire ne fut signalé que par les larmes et la désolation de ses sujets. Il devoit la couronne à Vérine; il n'en ménagea pas davantage cette femme audacieuse, qui pouvoit l'abattre si facilement encore qu'elle ne l'avoit élevé. Il fit assassiner Patrice, dont il avoit découvert le commerce avec la princesse. Vérine, furieuse de la perte de son amant, jura celle de Basilisque. Ce fut peut-être à cette occasion qu'il fit brûler vif un de ses chambellans, nommé Platon, dont les parens demandèrent par flatterie à l'empereur que, pour éterniser la mémoire du crime et son châtiment, il fût dressé une colonne qui ne pourroit jamais être abattue. Cette colonne subsista long-temps en effet, mais comme un monument de la cruauté du prince et de la bassesse d'âme des parens de Platon.

Non content de se rendre odieux aux grands et au peuple, il se déclara ennemi de l'Eglise, et protecteur

hérétiques. Sa femme Zénonide, aussi peu fidèle  
 qu'à son mari, lui avoit inspiré les erreurs  
 ychées. Dès qu'il fut sur le trône, il rappela d'exil  
 Elure, confiné depuis vingt ans dans la Cher-  
 sonnesse Taurique. Ce meurtrier de Protérius, cet usur-  
 pateur du siège d'Alexandrie, entra dans Constantinople  
 en triomphe. Pierre le Foulon, qui se tenoit depuis  
 caché dans un monastère, se montra au grand  
 jour avec hardiesse; et quoiqu'il dût sa fortune à Zénon,  
 il se fit contre les orthodoxes lui ouvrir un favorable  
 accès auprès de Basilisque. Tous les ennemis du concile  
 de Chalcédoine levèrent le masque. Ces deux perturba-  
 teurs des églises engagèrent le prince à publier un édit  
 par lequel il ordonnoit à tous les évêques, sous peine de  
 déposition, de prononcer anathème contre le concile de  
 Chalcédoine. Plus de cinq cents succombèrent à la crainte,  
 et prêtèrent que leur souscription étoit libre et volon-  
 taire; ce qu'ils désavouèrent cependant l'année suivante,  
 et l'édit fut révoqué. Acace, patriarche de Constan-  
 tinople, osa seul résister à l'empereur; il refusa de sou-  
 signer l'édit et d'admettre Elure à sa communion. Pour  
 reconnoître le deuil de l'Eglise et le péril auquel la  
 capitale étoit exposée, il s'habilla de noir et couvrit d'un voile  
 noir même couleur l'autel et le trône épiscopal; ce qui  
 étoit contraire aux usages des églises d'Orient. Le peuple  
 se rassembla dans l'église: tout retentissoit de cris et de  
 murmures contre l'empereur; on menaçoit de mettre  
 le feu à la ville. Basilisque, épouvanté, sort de Constan-  
 tinople, et se retire au palais de l'Hebdome; il y est suivi  
 d'une foule du peuple qui l'accable de reproches. Dès le  
 commencement de ces troubles, Elure étoit retourné à  
 Alexandrie avec un ordre de l'empereur qui le rétabliss-  
 oit. Solosfaciole fut obligé de lui céder la place et de  
 aller se cacher dans un monastère de Canope. Pierre le Foulon  
 déjà repris possession du siège d'Antioche: il si-  
 gnala son entrée par des violences et des meurtres; mais

c. 4, 5, 6, 7.  
 Theod. lect.  
 l. 1.  
 Theoph. p.  
 104, 105.  
 Marc. chr.  
 Pict. Tun.  
 Zon. p. 52.  
 Cedr. p. 352.  
 Anast. p. 45.  
 Baronius.  
 Pagi ad Ba-  
 ron.  
 Till. Acace,  
 art. 7, 8,  
 10.  
 Fleury, hist.  
 ecclési. l. 29,  
 art. 45, 46,  
 47.

## LIVRE TRENTE-SIXIÈME

## ZÉNON.

**AN. 476.** **ZÉNON**, caché dans les montagnes de l'Isaurie, n'avait pas perdu toute espérance. Il est vrai qu'il ne pouvait trouver de ressource en lui-même; mais l'incapacité des vices de l'usurpateur suffisoient pour le faire regretter. Basilisque, aussi dissolu que Zénon, et encore plus stupide, loin d'affermir sa puissance par des bienfaits, souleva d'abord les officiers du palais et les soldats, et enfin tout l'empire, par son insatiable avidité. Il vendait les dispenses des lois les plus sacrées; il exigeoit des évêques de grandes sommes d'argent; il imposoit des taxes onéreuses sur les plus vils artisans. Au lieu de fêtes de réjouissances, son avènement à l'empire ne fut signalé que par les larmes et la désolation de ses sujets. Il devoit la couronne à Vérine; il n'en ménagea pas davantage cette femme audacieuse, qui pouvoit l'abattre plus facilement encore qu'elle ne l'avoit élevé. Il fit assassiner Patrice, dont il avoit découvert le commerce avec la princesse. Vérine, furieuse de la perte de son amant, jura celle de Basilisque. Ce fut peut-être à cette occasion qu'il fit brûler vif un de ses chambellans, nommé Platon, dont les parens demandèrent par flatterie à l'empereur que, pour éterniser la mémoire du crime et du châtiment, il fût dressé une colonne qui ne pourroit jamais être abattue. Cette colonne subsista long-temps en effet, mais comme un monument de la cruauté du prince et de la bassesse d'âme des parens de Platon.

**Libert. c. 16.** Non content de se rendre odieux aux grands et au peuple, il se déclara ennemi de l'Eglise, et protecteur

*Candid. p. 19.*  
*Proc. Vand. l. 1, c. 7.*  
*Zon. p. 52.*  
*Cod. Just. l. 5, tit. 5, leg. 9.*  
*Suid. vocib. Βασιλικός et Πραξιπύλος.*  
*Cod. orig. p. 18.*

*Libert. c. 16.*

*Evag. l. 3,*

les hérétiques. Sa femme Zénonide, aussi peu fidèle à Dieu qu'à son mari, lui avoit inspiré les erreurs d'Eutychès. Dès qu'il fut sur le trône, il rappela d'exil Timothée Elure, confiné depuis vingt ans dans la Chersonnèse Taurique. Ce meurtrier de Protérius, cet usurpateur du siège d'Alexandrie, entra dans Constantinople comme en triomphe. Pierre le Foulon, qui se tenoit depuis huit ans caché dans un monastère, se montra au grand jour avec hardiesse ; et quoiqu'il dût sa fortune à Zénon, sa haine contre les orthodoxes lui ouvrit un favorable accès auprès de Basilisque. Tous les ennemis du concile de Chalcédoine levèrent le masque. Ces deux perturbateurs des églises engagèrent le prince à publier un édit par lequel il ordonnoit à tous les évêques, sous peine de déposition, de prononcer anathème contre le concile de Chalcédoine. Plus de cinq cents succombèrent à la crainte, et protestèrent que leur souscription étoit libre et volontaire ; ce qu'ils désavouèrent cependant l'année suivante, lorsque l'édit fut révoqué. Acace, patriarche de Constantinople, osa seul résister à l'empereur ; il refusa de souscrire l'édit et d'admettre Elure à sa communion. Pour faire connoître le deuil de l'Eglise et le péril auquel la capitale étoit exposée, il s'habilla de noir et couvrit d'un voile de même couleur l'autel et le trône épiscopal ; ce qui étoit contraire aux usages des églises d'Orient. Le peuple s'assembloit dans l'église : tout retentissoit de cris et de murmures contre l'empereur ; on menaçoit de mettre le feu à la ville. Basilisque, épouvanté, sort de Constantinople, et se retire au palais de l'Hebdome ; il y est suivi de la foule du peuple qui l'accable de reproches. Dès le commencement de ces troubles, Elure étoit retourné à Alexandrie avec un ordre de l'empereur qui le rétablissoit, et Solofaciole fut obligé de lui céder la place et de se retirer dans un monastère de Canope. Pierre le Foulon avoit déjà repris possession du siège d'Antioche : il signala son entrée par des violences et des meurtres ; mais

c. 4, 5, 6, 7.  
*Theod. lect.*  
l. 1.

*Theoph. p.*  
104, 105.

*Marc. chr.*

*Vict. Tun.*

*Zon. p. 52.*

*Cedr. p. 352.*

*Anast. p. 45.*

*Baronius.*

*Pagi ad Ba-*  
*ron.*

*Till. Acace,*

*art. 7, 8,*

*10.*

*l'leury, hist.*

*ecclés. l. 29,*

*art. 45, 46,*

*47.*

il fut bientôt supplanté lui-même par une de ses créatures. Jean, qu'il avoit sacré évêque d'Apamée, ne pouvant faire recevoir dans sa ville épiscopale, revint à Antioche, chassa le patriarche, et s'empara de son église. En vain le pape Simplicius écrivit à Basilisque pour l'exhorter à défendre la foi dont il devoit être le protecteur; le prince n'écoutoit que les partisans de l'hérésie. Mais la crainte arracha bientôt à cette âme foible ce que les remontrances n'avoient pu obtenir.

*Zon. p. 52.  
Cedr. p. 351.  
Malela, p. 52.  
Suid. voce  
Μάλχος.  
Baronius.* Soit que ce fût un effet du mécontentement du peuple, soit par accident imprévu, le feu prit à un marché de Constantinople. L'incendie se répandit avec tant de rapidité, qu'il consuma en peu de temps plusieurs portiques et un grand nombre d'édifices publics et de maisons. Le palais de Lausus, orné de magnifiques statues, fut presque détruit par les flammes. Mais ce qu'on regretta davantage, ce fut la perte de la bibliothèque publique. Le portique où elle étoit placée fut réduit en cendres. Elle contenoit cent vingt mille volumes. On voyoit l'intestin d'un serpent long de cent vingt pieds sur lequel étoient écrits en lettres d'or les quarante-huit livres de l'Iliade et de l'Odyssée. On apprit vers le même temps que Gabala, ville de Syrie, venoit d'être ruinée par un tremblement de terre. Basilisque donna cinquante livres d'or pour la rétablir; et c'est la seule action louable qu'il ait faite pendant les vingt mois de son règne.

*Zon. 52.  
Niceph. Cal.  
l. 16, c. 2.  
Suid. voce  
Ζήνων.* Cependant Zénon, qui auroit été pour tout autre un ennemi méprisable, faisoit déjà trembler Basilisque. Il avoit trouvé dans les Isaures ses compatriotes tout le courage dont il manquoit lui-même. Les devins, qu'il écoutoit comme son unique conseil, lui prédisoient qu'au mois de juillet il se verroit dans Constantinople. Tous les Isaures étoient soldats; ils lui eurent bientôt formé un corps de troupes capable de tenir la campagne. Illus et son frère Troconde, ayant passé le Bosphore avec une armée, allèrent chercher les Isaures, et marchèrent



Isaurie, d'où Zénon n'avoit osé sortir. Il ne les y laissa pas, et s'alla renfermer dans une forteresse située sur une montagne de difficile accès. Les deux généraux y suivirent et l'y tinrent assiégé. On dit que cette ville se nommoit Constantinople; et que Zénon, lorsqu'il apprit, ne put s'empêcher de réfléchir sur la bêtise de son sort, et sur l'illusion de ces prédictions fausses qui trompent même lorsqu'elles se rencontrent dans la vérité.

Il avoit contribué à l'élévation de Basilius; mais il n'avoit été payé que d'ingratitude. A son départ de Constantinople, le mécontentement étoit général, et il recevoit tous les jours des lettres de Vérine et des principaux du sénat qui l'exhortoient à renoncer au service d'un tyran détesté, et à joindre ses troupes à celles de Marc. Après plusieurs mois de siège, il suivit ce conseil, s'étant réuni avec le prince fugitif, il lui rendit hommage, et s'offrit à le rétablir. Zénon, suivi de sa nouvelle armée, à laquelle se joignit un grand nombre d'Isaures et de Lycaoniens, marcha vers Constantinople. Ce fut alors que Basilius, pour regagner les esprits que sa déclaration en faveur de l'hérésie avoit perdus, rentra dans la ville, combla de caresses le peuple, et publia un nouvel édit par lequel il abolit le premier, proscrivoit l'hérésie, et ordonnoit l'obéissance entière aux décisions des conciles précédents. Il rassembla tout ce qui restoit de soldats en Isaurie, à Constantinople et aux environs; il y joignit les troupes du palais, et donna le commandement à Marc, après l'avoir engagé par des sermens horribles à garder une fidélité inviolable. Marc, à la tête d'une armée nombreuse, rencontra l'ennemi près de Constantinople. Il y eut une action fort vive, où les troupes de Zénon, ayant été maltraitées, ce prince sans courage se voyant fuir de nouveau en Isaurie, s'il n'eût été retenu

An. 477.

Evag. l. 3,

c. 8, 24.

Candid. p.

19.

Proc. Vand.

l. 1, c. 7.

Ennod. paneg.

Theod.

Marcel. chr.

Vict. Tun.

Chron. Alex.

Theoph. p.

106, 107.

Jorn. succes.

Anon. Vales.

Zon. p. 52.

Cedr. p. 301.

Niceph. Cal.

l. 16, c. 8.

Phot. p. 171.

Theod. lect.

l. 1.

Anastas. p.

46.

Joel, p. 172.

Munat. p.

61.

Malala, p.

52.

Codin. orig.

p. 41.

par Illus. Ce général lui représenta qu'il ne seroit pas difficile de gagner Harmace; qu'il falloit l'éblouir par de magnifiques promesses; et il se chargea de la négociation. Etant secrètement passé au camp d'Harmace, il convint avec lui qu'Harmace auroit pour récompense la charge de général de la milice de la cour, avec assurance d'en jouir toute sa vie; et que son fils, qui se nommoit aussi Basilisque, seroit honoré du nom de César et succéderoit à l'empire. A ces conditions, Harmace oublia ses sermens et sa maîtresse Zénonide; mais pour déguiser sa trahison, il prit une route différente de celle que l'ennemi devoit tenir, et le laissa passer comme par inadvertance. Zénon, qui comptoit sur l'amitié de Théodoric l'Amale, lui avoit écrit pour le prier de le favoriser par une diversion. Théodoric leva des troupes, et s'approcha de Constantinople; mais lorsqu'il arriva devant la ville, Zénon en étoit déjà maître. Jamais révolution ne fut plus prompte. L'empereur, accompagné de sa femme Ariadne, et suivi de son armée, trouva les portes de la ville ouvertes. Le sénat et le peuple vinrent au-devant de lui : Vérine s'empressoit à lui témoigner son zèle. Elle n'avoit pas eu moins de part au rétablissement de Zénon qu'à sa disgrâce; et Basilisque, qui soupçonnoit son changement, lui auroit ôté la vie, si Harmanac n'eût caché cette princesse dans sa maison pour la dérober à la fureur du tyran. Zénon, au milieu des acclamations de joie, se rendit à la grande église, et de là au palais. On eût dit qu'il rentroit en triomphe après une glorieuse campagne.

Basilisque, abandonné de tous, se réfugia dans l'église de Sainte-Irène avec sa femme et ses enfans, et, ayant déposé sur l'autel la couronne impériale, il s'enferma dans le baptistère. Zénon, n'osant violer cet asile, lui envoya Harmace, qui n'épargna pas les sermens pour l'assurer de la part de l'empereur qu'on lui laisseroit la vie.

atriarche contribua encore à lui persuader de s'en remettre à la clémence de Zénon. Dès qu'il fut sorti, l'empereur fit assembler le sénat et les évêques qui se trouvoient à Constantinople, comme pour les consulter sur le traitement qu'il devoit faire au rebelle, dont il avoit déjà prononcé dans son cœur la sentence de mort. Basilisque fut condamné à être relégué avec Zenonide et ses enfans dans le château de Limnes, près de Casteen Cappadoce. Ils y furent jetés nus dans une citerne, qui fut ensuite fermée et gardée par des soldats, de façon qu'on ne pût leur porter aucune nourriture. On les laissa quelque temps après morts de froid et de faim, sans s'être embrassés les uns les autres. Zénon crut n'avoir pas violé les sermens qu'il avoit faits de ne leur point ôter la vie.

Harmace, peu touché de la mort cruelle de Zénonide, et l'amour criminel avoit élevé sa fortune, jouissoit tranquillement du fruit de son parjure. Revêtu de la dignité qui lui avoit été promise, il voyoit son fils devenir César. Ce jeune enfant assista aux jeux du Cirque, et se fit sur un trône à côté de l'empereur; et partagea avec lui l'honneur de couronner les cochers victorieux; mais Zénon avoit trop promis à Harmace pour lui tenir parole. Il s'acquitta envers ce traître en le faisant assassiner dans le palais. Ariadne eut compassion du fils; elle obtint de Zénon qu'il se contentât de le dépouiller de sa qualité de César, et de l'engager dans le clergé. Il devint ensuite évêque de Cyzique, et il remplit cette charge plus dignement qu'une vocation forcée ne donnoit de l'espérer. Tout, dans la mort d'Harmace, portoit le caractère de sa perfidie. Le conseil en fut donné par l'empereur, qui l'avoit engagé à trahir Basilisque; il fut tué à main d'un barbare du pays de Thuringe, nommé Alphe, qui lui devoit sa fortune. Harmace, l'ayant reçu dans sa maison, l'avoit comblé de richesses; il lui avoit procuré la dignité de comte, et ensuite celle de

*Evag. l. 3,*

*Candid. p.*

*Proc. Vand.*

*l. 1, c. 7.*

*Theoph. p.*

*Chron. Alex.*

*Phot. p. 172.*

*Zon. p. 55.*

*Manus. p.*

*61.*

*Malela, p.*

*55.*

*Suid. voce*

*Αρμάνος.*

général des troupes d'Illyrie. Les biens d'Harmace furent confisqués.

*Evag. l. 3, c. 8, 11.*  
*Anon. Vales. Cod. Just. l. 1, tit. 2, leg. 16.*  
*Liberat. c. 15, 16.*  
*Theoph. p. 107.*  
*Vict. Tun. Cedr. p. 352.*  
*Anast. p. 46.*  
*Baronius. Till. Zénon, art. 10.*  
*Idem, Acace, art. 12, 14.*  
*Fleury, hist. ecclés. l. 29, art. 49, 50.*

Les leçons de l'adversité semblèrent d'abord avoir corrigé les vices de Zénon : il récompensa par des libéralités le zèle du sénat et du peuple. Constantinople retentissoit d'éloges ; on y voyoit de toutes parts élever des statues à l'empereur. Son premier soin fut d'aller avec l'impératrice visiter le saint solitaire Daniel, aux prières duquel il attribuoit le succès. Il fit bâtir à Séleucie en Isaurie une magnifique église de sainte Thècle, qu'il croyoit avoir vue en songe lui annoncer son rétablissement, et il la décora de riches présens. Il écrivit au pape Simplicius pour lui attester la pureté de sa foi ; et il en reçut à son tour des lettres de félicitation, où le pape l'exhortoit à chasser d'Alexandrie Timothée Elure, et à maintenir l'autorité du concile de Chalcédoine. En conséquence, Zénon cassa toutes les ordonnances rendues par Basilisque au préjudice de la foi et des évêques catholiques. Pierre le Foulon, déjà chassé d'Antioche par Jean d'Apamée, fut canoniquement déposé dans un concile, et relégué à Pityonte. Jean fut lui-même anathématisé : on élut à sa place Etienne, dont la doctrine étoit orthodoxe. Elure prévint l'orage qui alloit tomber sur sa tête, et s'empoisonna. Mais les hérétiques, qui étoient en grand nombre dans Alexandrie, firent élire, à la place d'Elure, Pierre, surnommé *Mongus*, c'est-à-dire *le bègue*, homme habile, mais perfide et sanguinaire, qui changeoit de foi selon ses intérêts. Il avoit eu part au massacre de Protérius et à tous les crimes d'Elure. Anthémios, préfet d'Egypte, reçut ordre de l'empereur de bannir cet indigne prélat ; ce qu'il exécuta par le ministère des moines, qui le chassèrent du palais épiscopal trente - six jours depuis qu'il s'en étoit emparé. Solofaciole fut rétabli ; mais Mongus demeura caché dans Alexandrie, où dans la suite il excita de nouveaux troubles. Zénon paroissoit animé d'un si grand zèle

pour les intérêts de l'Eglise, que dans une lettre à Solonise il lui reprochoit trop d'indulgence à l'égard des hérétiques.

Genséric étoit mort dès le vingt-cinquième de janvier de cette année, après un règne de cinquante ans. Ce fut le plus grand prince de son siècle. Invincible dans toutes les batailles, où il se trouva en personne, créateur d'une marine redoutable, maître de Carthage et vainqueur de Rome, aussi ferme à maintenir le bon ordre dans ses états qu'habile à troubler ceux de ses ennemis, après s'être établi par la guerre, il laissa son royaume puissamment affermi par la paix, et mourut dans tout l'éclat de sa gloire, au milieu d'une famille nombreuse. Sa mémoire seroit en honneur entre les plus fameux conquérans, s'il n'eût répandu le sang des catholiques, qu'il persécuta avec fureur, plutôt par un faux principe de politique que par zèle de religion. Avant sa mort il régla l'ordre de succession des rois vandales de la manière qu'il crut la plus propre à maintenir l'autorité royale, et à épargner à ses sujets les guerres civiles et les désordres ou la foiblesse des minorités : il ordonna que la couronne passeroit toujours à celui de ses descendans en ligne masculine qui se trouveroit le plus âgé. Cette loi, qu'il fit insérer dans son testament comme une loi fondamentale, devint funeste à sa famille. Le prince régnant qui desiroit de laisser la couronne à ses fils faisoit périr les autres princes de sa maison qui se trouvoient plus avancés en âge. Hunéric, fils et successeur de Genséric, usa le premier de cette barbare politique. Son frère Théodoric fut mis à mort, sous de faux prétextes, avec sa femme, ses enfans et tous ceux qui leur étoient attachés. Hunéric ne tenoit de son père que la naissance; il n'avoit aucune de ses grandes qualités : avide et impitoyable, il accabla ses sujets d'impôts; lâche et voluptueux, il laissa éteindre dans le cœur des Vandales cette ardeur guerrière qui les avoit rendus

*Proc. Vann*  
*l. 1, c. 7.*

*Isid. chron*  
*Vict. vita*

*1.*  
*Vict. Tull*

*Till. vie d*

*S. Eugène*

*Malc. p. 94*

la terreur des Romains. Il cessa d'entretenir ces armées et ces flottes que Genséric tenoit toujours prêtes pour prévenir par sa diligence les entreprises de ses ennemis. Les Maures révoltés se saisirent du mont Aurase en Numidie, à treize journées de Carthage, et s'y maintinrent en liberté tant que les Vandales demeurèrent en Afrique. Hunéric ne fit la guerre qu'aux catholiques qu'il traita d'abord avec douceur, et qu'il persécuta ensuite plus cruellement que n'avoit fait Genséric. Méprisé des étrangers, détesté de ses sujets, il mourut après un règne d'environ huit ans, et laissa son royaume tellement affoibli, qu'il ne continua de se soutenir que par la lâcheté et la foiblesse de Zénon et d'Anastase.

AN. 478. Les troubles de l'Orient avoient été utiles à Odoacre pour affermir sa nouvelle puissance. Lorsqu'il les v terminés par le retour de Zénon, il craignit que ce prince ne vînt lui disputer sa conquête; et, pour l'en dormir par une vaine apparence de soumission, ce barbare, plus habile que tous les Romains, et qui estimoit le pouvoir réel beaucoup plus que les titres, se conduisit avec l'adresse d'un politique consommé. Il ne doutoit point qu'il ne fût odieux et à Zénon et au sénat de Rome. Il se servit du sénat même pour amuser Zénon par de belles paroles, et d'Augustule, pour y engager le sénat. Le jeune prince, qui sans doute n'osoit rien refuser à son vainqueur, conjura les sénateurs d'envoyer une députation à Constantinople en faveur d'Odoacre; et par cette démarche il sembloit faire connoître qu'il étoit content de son sort, et que sa renonciation à l'empire étoit volontaire. Les députés furent chargés de remettre entre les mains de Zénon les ornemens impériaux et de lui dire que Rome n'avoit pas besoin d'un empereur particulier; que Zénon suffisoit seul pour soutenir ce noble auguste dans les deux empires; que le sénat avoit choisi Odoacre pour défendre l'Occident par sa prudence et par sa valeur; qu'il prioit l'empereur de conférer à

AN. 478.

Malc. p. 84, 93, 94.

Anon. Vals. Candid. p. 19.

Marcel. chr.

Cassiod. chr.

Phot. p. 172.

ministre la dignité de patrice , et de se reposer sur lui du gouvernement de l'Italie. Dans le même temps que ces députés arrivèrent à Constantinople , Zénon reçut d'autres députés de Népos qui venoient le féliciter de ses heureux succès , et le supplier d'aider leur maître à rentrer dans ses états. Ils lui représentoient que la cause de Népos étoit celle de tous les souverains ; que Zénon devoit avoir appris par sa propre expérience à terrasser les usurpateurs. Ils demandoient de l'argent et des troupes pour réussir dans une si juste et si noble entreprise. Entre deux députations si contraires , Zénon inclinoit du côté de Népos. La conformité de fortune et les sollicitations de Vérine , dont Népos avoit épousé la nièce , faisoient sur lui toute l'impression qu'il étoit capable de ressentir. Il répondit donc aux députés d'Odoacre que les empereurs d'Orient n'avoient pas à se louer des habitans de Rome et de l'Italie ; que , de deux princes que Constantinople leur avoit envoyés , ils avoient fait par Anthémius et chassé Népos ; que , leur souverain légitime vivant encore , ils n'avoient d'autre parti à prendre que de le rappeler et de lui obéir ; que , si la dignité de patrice stattoit Odoacre , il devoit la demander à Népos , qui étoit le maître d'en disposer , et qui ne lui refuseroit pas cet honneur , s'il se mettoit en devoir de le mériter ; que , pour lui , il savoit bon gré à Odoacre d'avoir pris l'habillement romain ; que , puisqu'il désiroit le nom de patrice , il ne lui restoit plus qu'à en montrer les sentimens , en remettant son souverain en possession de ses états. Ce qui s'accordoit mal avec cette réponse sage et mesurée , c'est que , dans la lettre que Zénon écrivoit à Odoacre , il lui donnoit le titre de patrice , qu'il lui rendoit de vive voix , tant ce prince étoit bizarre et inconsequent. Il répondit favorablement aux députés de Népos , et leur fit de belles promesses , qu'il n'exécuta pas. Népos vécut encore deux ans en Dalmatie , et fut tué en 480 , près de Salone , par deux de ses officiers , Viator

et Ovida. On soupçonna Glycérius, qu'il avoit fait évêque de Salone, après l'avoir dépouillé de l'empire de s'être vengé par cette trahison. Ovida, qui s'étoit voulu rendre maître de la Dalmatie, fut défait et tué par Odoacre l'année suivante.

*Evag. l. 3,* Tous les sujets de l'empire reconnoissoient Zénon  
*o. 25.*  
*Theoph. p.* Mais Théodoric le Louche, qui s'étoit déclaré en faveur  
*108.* de Basilisque, n'étoit pas de caractère à poser les armes sans faire acheter la paix. Après avoir ravagé toutes les campagnes de Thrace jusqu'à l'entrée du Pont-Euxin dans le Bosphore, il s'approcha de Constantinople. Il songeoit à l'assiéger, lorsqu'il découvrit un complot formé par ses principaux officiers pour le livrer à l'empereur. Effrayé de ce péril, il s'éloigna de la ville, et se retira dans les montagnes de la Thrace.

*Malc. p. 87,* Zénon envoya, pour le poursuivre, quelques troupes  
*88.*  
*Suid. voce* commandées par Héraclius, qui, dans la guerre contre  
*Ηράκλειος.* Genséric, avoit eu en Afrique des succès rapides, que Basilisque avoit mal secondés. Il étoit brave, mais téméraire, faisant consister la valeur dans une audace précipitée. Il fut enveloppé et pris dans une embuscade. L'empereur, ne voulant pas perdre un général si courageux, fit proposer une rançon à Théodoric, qui demanda cent talens; ce qui faisoit six cent cinquante-six mille livres de notre monnoie courante. Zénon, qui n'étoit pas assez généreux pour payer cette somme, la fit fournir par les parens d'Héraclius. Celui-ci, étant mis en liberté, marchoit vers Arcadiopolis, lorsqu'il fut attaqué par une troupe de Goths, dont l'un lui déchargea un grand coup d'épée sur l'épaule. Un soldat de l'escorte arrêtant le meurtrier: *Ne sais-tu pas, lui dit-il, quel est celui que tu frappes? Je le sais, repartit l'autre, et il ne nous échappera pas.* En même temps ses camarades, se jetant sur Héraclius, lui coupent la tête et les mains, en disant: *Voilà ce qu'il a mérité.* C'étoit la vengeance cruelle d'une aussi cruelle sévérité exercée par ce général.



quelques soldats goths qu'il avoit dans ses troupes, pour une faute légère, il avoit fait jeter dans l'eau et accabler de pierres par toute l'armée.

Il s'attendoit bien que Théodoric le Louche, ayant *Malc. p. 79, 87, 89, 90, 97, 100, de reb. get. c. 27.* repris les troupes qu'on avoit envoyées à sa poursuite, ne tiendrait pas long-temps éloigné de Constantino-

Zénon résolut de lui opposer Théodoric l'Amale.

Ce prince, qui étoit demeuré fidèle à Zénon pendant la révolte de Basilisque, gouvernoit tranquillement les siens, et paroissoit sincèrement attaché au service de l'empire. Aussi l'empereur l'avoit-il comblé d'honneurs; il avoit donné le rang de patrice et la charge de général des troupes du palais; il l'avoit même adopté pour fils d'armes. Cette sorte d'adoption, dont on trouve alors à voir des exemples dans l'histoire, et qui étoit conservée dans notre ancienne chevalerie, étoit sans doute un usage introduit par les Goths et par les nations germaniques. Le père d'armes donnoit ou envoyoit à son fils qu'il adoptoit des chevaux et une armure complète. Le fils adopté n'acquéroit pas le droit de succession; mais l'un et l'autre contractoient un étroit engagement de s'entre-aider dans les guerres qu'ils auroient à soutenir. Malgré ces démonstrations d'amitié, Zénon craignoit presque autant son allié que son ennemi. Il ne pouvoit compter sur une fidélité constante de la part du prince qu'il avoit adopté. Il sentoit que le voisinage des Goths, depuis leur établissement en-deçà du Danube, étoit une source perpétuelle d'alarmes; il conçut donc le projet de se délivrer de cette nation turbulente sans qu'il en coûtât rien à l'empire, et de détruire les deux Théodorics l'un par l'autre. C'eût été en effet un grand coup de politique, si Zénon eût été capable d'y réussir. Pour ce dessein, il somma Théodoric l'Amale de se joindre aux Romains pour combattre l'autre Théodoric. L'Amale, par une bravade de jeune guerrier, répondit d'abord que ses forces suffisoient seules pour dé-

faire cet ennemi ; mais , après y avoir plus mûrement réfléchi , il demanda du secours. Zénon affecta aussitôt à faire les plus grands préparatifs. Il fit venir les troupes cantonnées sur les bords du Pont-Euxin , tant en-deçà qu'au-delà du Bosphore. On assembla des chariots et des voitures de toute espèce ; on acheta du blé , des bœufs et toutes les provisions nécessaires pour une importante expédition. Marcien fut nommé général. Claude , commandant des troupes étrangères et des Goths qui étoient à la solde de l'empire , eut ordre de venir joindre l'armée.

Tout étant prêt pour le départ , l'empereur envoya dire à Théodoric l'Amale qu'il étoit temps de marcher à l'ennemi , et de remplir les obligations que lui imposaient les qualités de patrice , de général , de fils de l'empereur. Théodoric , qui connoissoit la foiblesse et l'inconstance de Zénon , répondit que rien ne l'arrêteroit pourvu que Zénon lui promît avec serment que jamais il ne traiteroit avec Théodoric le Louche. Zénon jurant qu'il ne s'écarteroit en rien des conventions , à moins que l'Amale ne les violât le premier. Sur cette assurance l'Amale partit avec ses troupes , qui étoient campées au près de Marcianople. On lui avoit donné parole qu'à l'entrée du mont Hæmus il trouveroit Marcien avec dix mille hommes de pied et deux mille chevaux ; que par Andrinople il seroit encore joint par un corps de vingt mille fantassins et de six mille chevaux , et que , s'il en désiroit davantage , on en tireroit autant qu'il en voudroit des garnisons d'Héraclée et des autres places. Toutes ces promesses furent sans effet. Théodoric l'Amale ne trouva pas un soldat au pied du mont Hæmus ni au près d'Andrinople. Les guides qu'on lui avoit donnés au lieu de le conduire par les chemins les plus sûrs et les plus commodes , engagèrent son armée dans des routes étroites , escarpées , bordées de précipices , jusqu'à ce qu'il fût arrivé au pied du mont Sondis. Cette montagne

ni faisoit partie du mont Rhodope, étoit si roide, qu'il étoit impossible de la franchir en présence d'un ennemi. Théodoric le Louche y étoit campé, et l'Amale fut obligé de se loger dans le vallon.

Ces deux guerriers, renfermés entre ces montagnes, ne pouvoient faire aucun mouvement sans combattre. C'étoient des escarmouches continuelles pour s'enlever mutuellement leurs chevaux, leurs troupeaux, leur fourrage. Souvent Théodoric le Louche, voltigeant autour du camp ennemi, insultoit l'Amale, l'appelant *un parjure, un traître, un enfant imbécille, qui ne voyoit pas que le dessein de l'empereur étoit de les armer l'un contre l'autre pour les détruire tous deux, et qu'il étoit indifférent aux Romains lequel des deux vainquoit l'autre, parce que le vainqueur, affoibli, ne pourroit éviter de périr à son tour. Ne devoient-ils pas se joindre à vous ?* ajoutoit-il. *Ils ne vous ont envoyé que des promesses trompeuses ; ils ne vous ont laissé que la honte d'avoir trahi votre nation.* Ces paroles faisoient une vive impression sur les soldats de l'Amale ; ils courent à sa suite : ils s'écrient *que ces reproches sont justes ; que c'est une folie de s'armer contre leurs parens pour servir des alliés perfides.* Le Louche, profitant de cette première émotion, monte le lendemain sur une éminence qui commandoit le camp de l'Amale, et de là élevant sa voix : « Fils indigne du brave Théodémir (dit-il), pourquoi traînes-tu à la mort tes compatriotes ? Combien as-tu déjà perdu de soldats ! et ceux qui te restent, à quel état les as-tu réduits ! Ils sont partis chacun avec deux ou trois chevaux ; je les vois maintenant à pied, se traînant à ta suite comme des esclaves au travers des rochers et des précipices. Vous êtes cependant, soldats, des hommes libres ; vous êtes tous d'une race aussi noble que la sienne. Vous viviez dans l'opulence avant cette guerre malheureuse, et vous périssez maintenant de faim et de misère. » Frappé de ces discours, tout

le camp gémit et se soulève contre l'Amale; ses soldats demandent en tumulte qu'il fasse la paix avec leurs compatriotes; s'il le refuse, ils menacent de l'abandonner. L'Amale, irrité lui-même de la perfidie des Romains, envoie proposer une entrevue à Théodoric le Louche. Les deux chefs confèrent ensemble sur les bords d'une rivière qui les séparoit, et conviennent de vivre en paix.

Après avoir confirmé cette réconciliation par leur serment, ils envoyèrent tous deux des députés à Constantinople. L'Amale reprochoit à Zénon de lui avoir manqué de parole, et de l'avoir réduit à la nécessité de traiter avec l'ennemi; il demandoit qu'on fournît des vivres à ses troupes jusqu'au temps de la récolte, qu'autrement elles ne pourroient subsister que de pillage. L'autre Théodoric rappeloit le traité conclu avec Léon; il exigeoit l'exécution, et les arrérages des deux mille livres d'or qu'on étoit convenu de lui payer tous les ans. On ne dit pas ce qui fut répondu aux députés de Théodoric le Louche; Zénon répondit à ceux de l'Amale, en rejetant sur leur maître le reproche d'infidélité, que les généraux romains étoient en marche pour le joindre, lorsqu'ils avoient appris qu'il trahissoit l'empire et qu'il se réunissoit avec l'ennemi. S'il vouloit abandonner son nouvel allié, on lui promettoit sur-le-champ mille livres d'or, dix mille livres d'argent, et une pension annuelle de dix mille pièces d'or, qui font près de quarante mille francs de notre monnoie; on lui offroit en mariage Julienne, fille d'Olybre, qui avoit été empereur d'Occident, ou telle autre Romaine qu'il voudroit choisir dans les maisons les plus illustres. D'ailleurs Zénon traita avec assez de mépris les députés de l'Amale quoique ce fussent des officiers d'un rang distingué. Il lui envoya de son côté Philoxène et Julien pour l'engager à rompre avec l'autre Théodoric.

Leurs efforts furent inutiles. L'Amale persista dans

la foi qu'il avoit jurée, et cette nouvelle répandit l'alarme dans Constantinople. L'un des deux Théodoric avoit été jusqu'alors un ennemi redoutable; comment pourroit-on résister à leurs forces réunies? Dans ce découragement général, Zénon publia qu'il alloit marcher lui-même à la tête de ses troupes, et partager avec elles tous les périls de la guerre. Il n'en fallut pas davantage pour relever les courages abattus. Chaque soldat brûloit d'ardeur de se signaler sous les yeux de son souverain. Ceux qui auparavant achetoient de leurs avares généraux la dispense du service militaire s'empressoient alors de s'enrôler. Déjà les partis des deux Théodoric étendoient leurs pillages jusqu'à la Propontide; un détachement de l'armée romaine surprit et fit prisonniers les coureurs de Théodoric le Louche. Une cohorte de Théodoric l'Amale s'étant avancée jusqu'à la longue muraille qui fermoit la Chersonèse, fut taillée en pièces. Mais la suite ne répondit pas à ces heureux commencemens. Zénon se replongea bientôt dans sa mollesse naturelle, et renonça au dessein de se mettre en campagne. Peu s'en fallut que cette lâcheté ne lui coûtât la couronne et la vie; les soldats, indignés, s'attroupoient; tout le camp qui étoit aux portes de Constantinople retentissoit de murmures. *Pourquoi, disoient-ils, aussi lâches que votre empereur, souffrons-nous l'avilissement du nom romain? Pourquoi, ayant les armes à la main, laissons-nous tomber et expirer dans l'ignominie les forces de l'état?* La révolte alloit éclater, et se seroit sans doute communiquée au peuple de la ville, si Zénon, par l'avis de Marcien, ne se fût hâté de congédier l'armée, sous le prétexte que la paix étoit faite.

C'étoit en effet l'unique ressource qui restât à Zénon. *Malc. p. 9* Comme il avoit trouvé l'Amale inflexible, il s'adressa *91.* à Théodoric le Louche, qui, sans s'embarrasser de son allié, fit en cette occasion la loi à l'empereur. La paix fut conclue avec lui, à condition qu'on lui entreten-

droit une armée de treize mille hommes, tels qu'il leur voudroit choisir; qu'il auroit le commandement de deux compagnies de la garde impériale, et une des deux charges de général des troupes du palais; qu'on lui rendroit tous les titres et toutes les dignités qu'il avoit reçus de Basilisque; que les enfans d'Aspar, s'il en restoit, rentreroient en possession de leurs biens, et pourroient habiter en sûreté dans la ville qu'il plairoit à Zénon de leur assigner pour demeure. En conséquence de ce traité, Zénon dépouilla l'Amale de la charge de général pour en revêtir Théodoric le Louche, auquel il envoya aussi de l'argent pour le distribuer à ses soldats.

Cet accommodement piqua Théodoric l'Amale d'une furieuse jalousie. Il étoit encore indigné qu'un allié dont on n'avoit pu le détacher par les offres les plus avantageuses eût traité séparément avec Zénon. Il résolut de faire sentir à l'empereur que la paix qu'il venoit de faire ne pouvoit lui procurer aucun repos. Il vint donc à la tête de ses troupes dans les plaines voisines du mont Rhodope, la plus belle et la plus fertile contrée de la Thrace, pillant, massacrant, détruisant par le fer et par le feu ce qu'il ne pouvoit emporter. L'autre Théodoric, apprenant ces ravages, loin de courir au secours de ses nouveaux alliés, se réjouissoit de leurs désastres, disant *qu'il falloit laisser faire l'ami et le fils de l'empereur; que la seule chose qui l'affligoit, étoit de voir périr de pauvres laboureurs tandis que Zénon et Vérine dormoient tranquillement.*

AN. 479. Le mépris que Zénon s'attiroit par sa lâcheté lui sus-  
Evag. l. 3, c. 26.  
Theod. lect. l. 1.  
Malc. p. 86,  
87.  
Candid. p. 10, 20.  
Theoph. p. 109.  
 cita, au commencement de l'année suivante, un nouveau rival dans la personne de Marcien. Ce général étoit fils d'Anthémius, qui avoit régné en Occident. Sa mère Euphémie étoit fille de l'empereur Marcien, dont il portoit le nom. Il avoit épousé Léoncie, seconde fille de Léon, et ce mariage fondeoit les prétentions qu'il avoit

pire. Léoncie étant née lorsque Léon étoit déjà *Proc. Arc.*  
trône, Marcien, quoique naturellement doux et *C. 12.*  
nille, se laissa persuader que la couronne lui ap- *Suid. voce*  
soit à meilleur droit qu'à Zénon, qui n'y étoit *Παμπρίπιος.*  
nu que par son mariage avec Ariadne, née avant  
son fût empereur : prétention aussi ancienne que  
le, et renouvelée toutes les fois que l'ambition de  
r n'a en besoin que d'un prétexte. Ses frères Pro-  
et Romule entrèrent dans le complot, qui fut con-  
avec beaucoup de secret. Marcien étoit aimé des  
de guerre : il en gagna un grand nombre. Ce qui  
ait de partisans de Bâsilisque se joignit à lui ; et, au  
marqué, les conjurés s'étant rendus en armes dans  
place de Constantinople, il se mit à leur tête et  
cha vers le palais. Au premier bruit de cette émeute,  
t, maître des offices, rassembla promptement toutes  
troupes de la garde, et vint à la rencontre des ré-  
és. Il y eut un combat dans lequel Illus fut repoussé  
: un grand carnage, et obligé de se renfermer dans  
alais. Marcien l'y assiégea ; et s'il eût profité de l'ar-  
r de ses soldats, il étoit maître du palais et de l'em-  
: Illus étoit prêt à se rendre, et il ne fut retenu que  
un philosophe païen, nommé Pamprépius, qu'il  
toit comme un grand prophète, et qui l'assura que  
iel se déclaroit pour Zénon. La nuit étant survenue,  
rien, qui se croyoit déjà empereur, remit l'attaque  
endemain ; et pendant qu'il passoit le temps à boire  
dormir, Illus lui débaucha par argent une grande  
tie de ses soldats. Ses deux frères, aussi imprudens  
lui, furent pris cette nuit même dans les thermes  
Leuxippe, où ils se baignoient. Le lendemain Illus,  
et sorti, battit à son tour Marcien, qui, se voyant  
ndonné, s'enfuit dans l'église des Apôtres. Zénon,  
affectoit encore un caractère de clémence, le fit or-  
ner prêtre par le patriarche, et l'envoya sous bonne  
de à Césarée en Cappadoce. Peu de temps après,

Marcien, s'étant évadé, et excitant de nouveaux troubles en Galatie, fut pris dans un monastère où il s'étoit caché, conduit à Tarse, et enfermé avec sa femme Léontie dans le château de Papyre en Isaurie, où il finit ses jours. Procope et Romule s'échappèrent des mains d'Héraclius, et se réfugièrent auprès de Théodoric le Louche. Après la mort de ce prince, ils se retirèrent à Rome. On ne sait duquel des trois frères étoit fils Zénon qui vivoit du temps de Justinien, et qui mourut sans enfant peu de temps après avoir été nommé préfet d'Egypte. Ce fut en sa personne que s'éteignit la postérité de l'empereur Marcien, et celle d'Anthémius.

*Malc. p. 186.  
Marcel. chr.*

Théodoric le Louche n'avoit fait la paix qu'en attendant une occasion favorable de recommencer la guerre. Dès qu'il apprit la révolte de Marcien, il rassembla des troupes, comme pour venir au secours de l'empereur. Il croyoit trouver Constantinople divisée au-dedans par la guerre civile, et sans défense contre les ennemis du dehors. Il se flattoit même d'être reçu à bras ouvert par le peuple, qui détestoit les Isaures, dont Zénon avoit rempli la ville. L'empereur, qui pénétoit ses intentions, alarmé de ce nouveau péril, lui dépêcha un courrier pour le remercier de sa bonne volonté, et pour lui dire que, la révolte étant étouffée, il n'avoit plus besoin de son secours; et que, dans l'agitation où les esprits étoient encore, la vue d'une armée étrangère ne seroit capable que d'y exciter de nouveaux troubles. Théodoric répondit que ses troupes étoient trop fatiguées pour retourner sur leurs pas sans avoir pris quelques jours de repos, et il continua sa marche jusqu'au promontoire d'Anaple sur le Bosphore, à quatre milles de Constantinople. Zénon, dont la frayeur croissoit à mesure qu'il voyoit approcher cet allié formidable, força son avarice pour satisfaire celle de Théodoric et des Goths. Il fit partir Pélage le silencieux, officier fidèle et intelligent, qui, à force d'argent et de promesses, vint à bout d'en-



perger les Goths à s'en retourner, et délivra la ville d'un grand danger. L'entrée de Théodoric y auroit infailliblement allumé une guerre sanglante. Les Isaures étoient bien résolus de disputer opiniâtrément le terrain; ils avoient même déjà préparé de longues perches garnies d'étoupes soufrées, et d'autres matières inflammables, à dessein de mettre le feu aux édifices, s'ils étoient forcés d'abandonner la ville.

Les Goths tenoient Zénon dans de perpétuelles inquiétudes. Les deux Théodorics, l'un allié perfide, l'autre ennemi déclaré, étoient pareillement à craindre. S'ils eussent agi de concert, c'en étoit fait de l'empire; mais, par une sorte de fatalité, ils se servoient mutuellement de contre-poids; et, balançant leurs forces, attachés tour à tour et opposés à Zénon, ils se jouoient également de la faiblesse de ce prince. Pendant que Théodoric le Louche, chargé des présens de l'empereur, se retiroit dans ses états, Théodoric l'Amale ravageoit la Macédoine. Il pilla Stobes, une des principales villes de cette province, et fit passer la garnison au fil de l'épée. Comme il approchoit de Thessalonique, les habitans, qui ne recevoient aucun secours de l'empereur, s'imaginant que Zénon lui-même les trahissoit, se soulevèrent, abattirent ses statues, coururent à la maison du gouverneur pour y mettre le feu, et l'auroient brûlé ou massacré, si les ecclésiastiques et les magistrats ne l'eussent sauvé des mains de ces furieux en le faisant sortir de la ville, blessé de plusieurs coups. On eut beaucoup de peine à calmer cette fougue populaire; les habitans se déterminèrent enfin à se mettre en défense; ils confièrent les clefs de Thessalonique à leur évêque, et se donnèrent un chef.

*Malc. p. 78  
79, 80.*

Zénon, informé de cette émeute, prit le parti de traiter avec l'Amale. Il lui députa Artémidore, et Phocas, qui avoit en même temps le titre de général et celui de secrétaire du prince. Ces envoyés rappelèrent à Théodoric les bien-

faits de Zénon ; ils lui reprochèrent son ingratitude à l'égard de ce prince, qu'ils tâchèrent de justifier ; ils l'exhortèrent à suspendre les hostilités et à députer à son cour, lui faisant espérer qu'il obtiendrait toute justice. Théodoric se laissa persuader ; il envoya avec eux des députés, et défendit à ses troupes d'employer le fer ni le feu ; mais, comme il ne pouvoit subsister qu'aux dépens des campagnes, il en exigea des contributions. S'étant éloigné de Thessalonique, il alla camper aux portes d'Héraclée, surnommée Sintique, près du fleuve Strymon. L'évêque racheta la contrée du pillage en s'obligeant à nourrir l'armée de Théodoric. Les envoyés, de retour à Constantinople, firent sentir à Zénon qu'il n'avoit point de temps à perdre, et que Théodoric ne pourroit long-temps contenir des barbares avides de butin. Sur cet avis, l'empereur fit partir le patrice Adamance, qui avoit été préfet de Constantinople ; et, pour lui donner encore plus de considération, Zénon le revêtit des honneurs du consulat, mais sans lui conférer cette charge. Il lui donna ordre d'offrir à Théodoric, en toute propriété, Pautalie et son territoire. Cette place étoit située sur la frontière de l'Illyrie et de la Thrace ; et, selon la politique de Zénon, l'Amale, dans cette position, pouvoit servir les Romains, mais ne pouvoit leur nuire : il auroit tenu en échec Théodoric le Louche, et n'auroit pu remuer lui-même sans s'attirer sur les bras les troupes de l'Illyrie et celles de la Thrace, qui se seroient réunies pour l'écraser. Comme Zénon prévoyoit que l'Amale demanderoit pour cette année des subsistances, les terres n'ayant pas étéensemencées, il mit entre les mains d'Adamance deux cents livres d'or, avec ordre de les remettre au préfet d'Illyrie, qui auroit soin de faire transporter des vivres à Pautalie. Adamance partit et s'arrêta à Thessalonique pour y rétablir le bon ordre.

*Malc. p. 80, 81, 82.*

Cependant Théodoric, campé près d'Héraclée, conçut le dessein de s'emparer de Dyrrachium, capitale de la

de l'Épire, aujourd'hui Durazzo, en Albanie. C'était un port commode sur le golfe Adriatique ; et la possession de cette place lui ouvrait la conquête de l'Épire.

Sidimont, de la nation des Goths et de la race Amale, s'était marié dans ce pays, et possédait de vastes terres dans le voisinage de cette ville. Comme il recevait une pension de l'empereur, et qu'il était cousin germain de ses domestiques, et favori de Vérine, il était très-attaché au service de l'empire. Ce fut lui qui s'adressa Théodoric : il le conjuroit, au nom de leurs communs ancêtres, de trouver un moyen de le remettre en possession de Dyrrachium et de l'Épire, où il pouvait enfin se reposer de tant de courses et de fatigues. Théodoric, préférant l'intérêt d'un parent à celui des Romains, se mit en devoir de le satisfaire. Il vint à Dyrrachium, où il avait un grand crédit, et jeta l'alarme parmi les habitants : « C'est (disait-il) par bienveillance que je viens vous avertir du danger où vous êtes. Vous avez abandonné votre ville à Théodoric l'Amale en propriété. Vous allez être traités en esclaves. Si vous voulez sauver votre liberté et vos biens, vous avez tout à faire ; prenez tout ce que vous possédez, et retirez-vous dans les îles du golfe ou dans quelque place éloignée ; il en est encore temps ; ne tardez pas. Vous avez peut-être appris qu'Aspar est parti de Constantinople ; c'est pour établir ici le prince des Goths. Si vous entreprenez de résister, vous aurez à la fois pour ennemis Aspar et Théodoric. » La terreur qu'il inspira aux Romains se communiqua à la garnison, composée de mille hommes, qui pouvaient défendre la ville, dans une attaque imprévue. Tous se hâtèrent de fuir : on eût dit qu'un ennemi vainqueur avait levé son camp sur leurs têtes. Dyrrachium demeura dépourvu.

Aspar envoya un courrier à Théodoric pour l'a-

vertir de se hâter. Théodoric ayant reçu ce message fait dire aux habitans d'Héraclée qu'il veut bien s'engager d'eux; mais qu'il a besoin de vivres, et qu'ils sont à lui fournir sur-le-champ une certaine quantité de blé et de vin, s'ils ne veulent y être forcés. Les habitans effrayés de cette menace, quittent aussitôt la ville et se renferment avec tous leurs effets dans la citadelle, qui étoit bien fortifiée; ils répondent ensuite qu'ils ont consommé toutes leurs provisions à faire subsister les Goths, et qu'ils sont hors d'état de fournir ce qu'on leur demande. Théodoric, irrité, met le feu à la ville, et prend le chemin de la nouvelle Epire. C'étoit une route étroite et difficile, dans des gorges de montagnes, défendue de plusieurs châteaux capables d'arrêter long-temps une nombreuse armée. Il envoya devant lui des cavaliers pour reconnoître les passages. Ils les trouvèrent si bien gardés, et jetèrent tant d'épouvante, que l'armée qui le suivoit n'eut d'autre obstacle à surmonter que la difficulté des lieux. Les troupes de Théodoric marchoient en trois corps. Il conduisoit lui-même l'avant-garde. Soas, son lieutenant-général, commandoit le corps du milieu; Theudimont, frère de Théodoric, l'arrière-garde. Les chariots et les bagages suivoient avec une escorte de cavaliers. Mais lorsque Théodoric vit qu'il n'étoit pas poursuivi, et qu'il n'avoit point à craindre d'être attaqué, il détacha l'escorte, et, l'ayant jointe au corps qu'il commandoit, il s'avança vers Lychnide, d'où il fut repoussé: c'étoit une grande ville, riche et avantageusement située entre des sources et des marais. Il auroit souhaité de s'en rendre maître, parce qu'elle avoit de grands magasins de blé; mais, dans une conjoncture où le temps étoit plus précieux pour lui que tout le reste, il ne s'arrêta pas à l'assiéger. En passant, il s'empara de la ville de Scarpes, qu'il trouva abandonnée; et de là étant arrivé à Dyrrachium, il s'y établit en attendant le reste de ses troupes, qu'il avoit devancées de plusieurs journées.

Cette entreprise avoit été conduite avec tant de diligence, qu'Adamance étoit encore à Thessalonique lorsqu'il apprit que Théodoric, qu'il croyoit aux portes d'Épigradée, étoit dans Dyrrachium. Il lui dépêcha aussitôt un de ces courtiers de l'empereur qu'on nommoit *negotriens*, pour se plaindre qu'il eût, par cet acte d'hostilité, rompu le cours de la négociation. Il le sommoit de ne faire à la ville aucun dommage, de ne point toucher aux vaisseaux qui étoient dans le port, et de s'arrêter, jusqu'à la conclusion des conférences, toutes choses dans l'état où elles se trouvoient. Il offroit de se transporter à Dyrrachium, mais il demandoit une sûreté pour sa personne. Après ces dépêches, il partit de Thessalonique, et alla porter à Sabinien, qui étoit pour lors à Edesse en Macédoine, le brevet par lequel l'empereur le nommoit général des armées d'Illyrie. C'étoit un guerrier de grande réputation, regardé comme le seul capable de faire tête à un prince aussi brave et aussi habile que Théodoric l'Amale. Observateur exact de la discipline militaire, on le comparoit aux anciens généraux romains, et les auteurs de ce temps-là le nomment *le grand Sabinien*. Il envoya aussitôt des ordres à toutes les troupes dispersées dans les garnisons de l'Illyrie de se rassembler à Lychnide.

Déjà le courrier d'Adamance étoit revenu avec un *père arien* pour lui donner par serment toute sûreté de la part de Théodoric. Adamance s'étoit rendu à Lychnide avec Sabinien : mais, ne se fiant pas assez à sa parole, quoique confirmée par serment, il fit proposer au prince des Goths de le venir trouver à Lychnide, ou de l'attendre à Dyrrachium, où il se rendroit, pourvu que Théodoric envoyât à Lychnide les capitaines Soas et Dagithée en otage. Théodoric les fit partir sur-le-champ; mais il leur ordonna de s'arrêter à Scarpes, et d'envoyer de là demander à Sabinien qu'il s'engageât par serment à les remettre en liberté dès qu'Adamance

*Malc. p. 82.  
Marvel. chr.*

*Malc. p. 82,  
83, 84.*

seroit de retour. Ce fut une nouvelle difficulté. Sabinius protesta qu'il ne jureroit pas; que, conformément à l'Evangile, il s'en étoit fait une loi inviolable. En vain Adamance lui représenta que ce préliminaire étoit indispensable, et qu'un scrupule si mal entendu alloit renverser toutes les espérances de paix; Sabinius demeura inébranlable. Dans cet embarras, Adamance résolut de risquer sa personne, mais avec autant de précaution qu'il seroit possible. Il partit sur le soir avec deux cents cavaliers; et, ayant pris un grand détour par des chemins impraticables, où jamais des chevaux n'avoient passé, il arriva à un château situé près de Dyrrachium, sur une hauteur escarpée et bordée d'un vallon au fond duquel couloit un ruisseau large et profond. Il envoya aussitôt avertir Théodoric, qui, étant sorti de Dyrrachium à la tête de ses troupes, les fit arrêter à quelque distance de la ville, et s'avança jusqu'au bord du ruisseau avec quelques cavaliers. Adamance, après avoir posté les siens au pied de la colline pour se tenir en garde contre les surprises, descendit seul dans le vallon, et pria Théodoric de faire aussi éloigner son escorte, afin qu'ils pussent s'entretenir sans témoin. Théodoric parla le premier. Il représenta *qu'il vivoit en paix, résolu de servir fidèlement l'empire, lorsque Zénon l'avoit appelé à son secours contre l'autre Théodoric, promettant des renforts considérables; que, loin de lui tenir parole, il avoit tenté de le faire périr avec toute son armée en lui donnant des guides qui l'avoient engagé dans des défilés et des précipices où sa perte étoit infaillible, si l'ennemi eût été aussi impitoyable que Zénon étoit infidèle.* Ces reproches étoient justes; et Adamance n'y put faire que des réponses vagues, peu capables de satisfaire Théodoric. Il se rabattit sur les bienfaits dont Zénon l'avoit comblé; sur la qualité de fils, qui lui imposoit la loi du respect et de l'obéissance. Il lui reprochoit comme un attentat la surpris

Dyrrachium, dont il s'étoit emparé dans le temps même qu'on traitoit avec lui; il lui conseilloit de ne pas abuser plus long-temps de la patience de l'empereur. «Doutez-vous (lui disoit-il) que les Romains, qui vous tiennent enveloppé de toutes parts, ne viennent enfin à bout de vous accabler? Ne vous flattez pas qu'on vous laisse le maître de ce pays, qui fait partie de l'ancien patrimoine de l'empire. Retirez-vous en Dardanie; vous y trouverez des contrées fertiles qui s'attendent que la culture. L'empereur est prêt à vous les abandonner; la terre vous y prodiguera des trésors qui ne vous coûteront point de sang.» Théodoric répondit qu'il acceptoit ses offres; mais que son âme, qui commençoit à se remettre de ses fatigues, ne pourroit consentir à entreprendre sur-le-champ un long voyage; qu'il falloit la laisser passer l'hiver en Epire, où il promettoit de demeurer en repos, sans faire ni ravage ni nouvelle entreprise; qu'au commencement du printemps il prendroit la route de la Dardanie avec les commissaires que l'empereur lui enverroit pour l'en mettre en possession. Il ajouta que, si c'étoit la volonté de l'empereur, il déposeroit dans telle ville que Zénon voudroit indiquer tous les bagages et tous les Goths hors d'état de combattre, et qu'il donneroit un otage sa mère et sa sœur pour répondre de ses promesses. Ce qu'il promettoit étoit d'entrer en Thrace avec six mille de ses meilleurs soldats, et de se joindre à l'armée de l'empire pour exterminer ce qu'il y avoit de Goths dans cette province. En récompense de ce service, il demandoit qu'on lui rendit la charge de général dont on l'avoit dépouillé pour en revêtir Théodoric le Louche, et qu'il lui fût permis de venir à la cour, et d'y vivre à la romaine. Il offroit encore d'entrer en Dalmatie, si l'empereur le jugeoit à propos, et d'en chasser Népos, qui prétendoit y exercer les droits de la souveraineté. Adamance lui répondit qu'il n'étoit

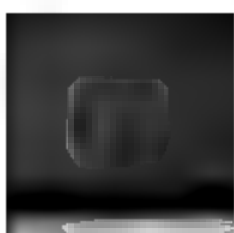
*autorisé à rien conclure avec lui tant que les Goths resteroient en Epire ; qu'il alloit informer l'empereur de ses propositions , et qu'il attendroit à Lychnide la réponse du prince.* La conférence s'étant ainsi terminée ils se séparèrent.

*Malc. p. 84 ,  
85, 86.*

*Marc. chr.*

Mais comme Théodoric avoit rompu la première négociation en s'emparant de Dyrrachium, Sabinien rendit la seconde inutile par la défaite d'une partie de Goths. Les troupes auxquelles il avoit donné rendez-vous à Lychnide étoient rassemblées lorsqu'on vint l'avertir qu'un corps considérable de Goths, suivi de chariots et d'équipages, traversoit la Candavie, près de Lychnide. La Candavie est cette chaîne de montagnes qui s'étendent par le travers de la Macédoine, depuis Dyrrachium jusqu'au golfe de Therme, sur la mer Egée. Ces Goths faisoient l'arrière-garde de Théodoric, commandée par son frère Theudimont. Ils étoient restés bien loin derrière, parce qu'étant chargés de bagage dans des chemins presque impraticables, ils ne marchaient qu'à petites journées. Sabinien envoya ses gens de pied faire le tour de la montagne, après les avoir avertis du lieu où ils devoient s'embusquer. Il retint avec lui les cavaliers, et, partant à l'entrée de la nuit, il atteignit au point du jour les ennemis, qui étoient en marche, et fondit sur eux. Theudimont, surpris de cette attaque imprévue, n'eut rien de plus pressé que de sauver sa mère dont il étoit accompagné ; et, ayant mis entre les Romains et lui un fossé profond et large, il fit rompre le pont sur lequel il l'avoit passé. La plupart de ses soldats qui n'avoient pu passer avec lui, se voyant enfermés entre le fossé et l'ennemi, se jetèrent d'abord en désespérés sur la cavalerie romaine, qui les serroit de près ; mais, lorsqu'ils aperçurent l'infanterie qui descendoit de la montagne pour venir tomber sur eux, ils perdirent courage, et se laissèrent égorger sans résistance. Sabinien se trouva maître de deux mille chariots, d'un grand butin et de





de cinq mille prisonniers. Après avoir brûlé une  
des chariots, qu'il étoit difficile de conduire au  
rs de ces montagnes, il revint à Lychnide, où il  
a Adamance de retour. Il fit mettre aux fers les pri-  
ers les plus distingués, et distribua les autres aux  
s, ainsi que le butin. Il avoit demandé aux villes  
isinage une certaine quantité de chariots pour  
e de l'armée; il les dispensa de cette contribution.  
ance manda à l'empereur ce qui s'étoit passé dans  
férence. Sabinien, de son côté, lui rendit compte  
victoire, et lui conseilla de ne point faire de paix  
le barbare, qu'il espéroit chasser du pays, ou faire  
avec ses troupes. Zénon suivit ce conseil, et envoya  
à Adamance de revenir à Constantinople, et de  
de sa part à Sabinien et à Genton que tout accord  
rompu avec Théodoric, et qu'ils eussent à lui faire  
erre sans aucun ménagement. Genton étoit un Goth  
puissant en cette contrée, et dévoué au service des  
ains. Adamance donna de grands éloges aux soldats,  
sur promit de la part de l'empereur des récom-  
es dignes de leur courage. Il partit ensuite au milieu  
acclamations de l'armée. Sabinien, pendant cette  
ée et la suivante, continua la guerre contre Théo-  
c; mais il avoit affaire à un guerrier infatigable,  
joignoit à l'activité et à l'audace de la jeunesse la  
dence et l'habileté de l'âge avancé. Il ne put lui arra-  
r sa proie en le chassant de Dyrrachium; mais il  
pêcha d'étendre ses conquêtes, et mourut en 481,  
la gloire d'avoir sauvé la Grèce et relevé l'honneur  
l'empire.

La mort de Genséric avoit délivré Zénon d'une grande  
agude. Hunéric ne paroissoit occupé qu'à vexer ses  
ts et à se livrer à ses plaisirs. Cependant, comme  
éric s'étoit toujours réservé des prétextes de guerres  
r les faire valoir dans l'occasion, Zénon craignoit

AN. 480.  
*Vict. vit. l.*  
*Malc. p. 95,*  
*96.*  
*Baronius.*  
*Till. vie de*

S. Eugène,  
art. 20, 27.

qu'il ne prît envie à son successeur de troubler le repos de l'empire. Genséric avoit toujours prétendu que Louis étoit emparé des biens de Placidie, qui devoient appartenir à Hunéric en vertu de son mariage avec Eudoxie, fille de Placidie et de Valentinien. De plus, il n'avoit cessé de demander des dédommagemens pour des vaisseaux de Carthage saisis pendant la guerre. Pour ne laisser subsister aucun sujet de rupture, Zénon envoya en Italie une ambassade à Hunéric. Il choisit pour cette commission Alexandre, intendant de Placidie, veuve d'Olympe et sœur d'Eudoxie, parce que cette princesse avoit conservé du crédit auprès du roi des Vandales son beau-frère. Alexandre trouva Hunéric disposé à entretenir la paix, et revint à Constantinople avec des ambassadeurs de ce prince, chargés d'assurer l'empereur qu'*Hunéric vouloit contracter avec lui une amitié inviolable; qu'il renonçoit pour toujours à toutes les prétentions de son père; qu'il ressentait vivement le traitement honorifique que l'empereur faisoit à sa belle-sœur, et qu'il ne pouvoit avoir aucune occasion d'en marquer sa reconnaissance.* Zénon renvoya ces ambassadeurs chargés de présens pour récompenser Alexandre d'une si heureuse négociation, il le fit intendant de son domaine. Alexandre avoit obtenu d'Hunéric qu'il permettroit d'élire un évêque à Carthage, dont le siège étoit vacant depuis vingt-quatre ans. Mais cette consolation accordée aux catholiques ne fut pas de longue durée; ils virent bientôt chasser les évêques, et ils essuyèrent une persécution plus cruelle que celle de Genséric. Ce fut en vain que, pour adoucir la barbarie d'Hunéric, Zénon, à la prière du pape Félix, lui députa Vrane en 484. Non-seulement Vrane ne put rien obtenir, mais même Hunéric fit border d'échafauds de chevalets et de bourreaux les rues par où le sénat romain devoit se rendre au palais, afin qu'il fût témoin lui-même des horribles supplices de ceux pour lesquel-

venoit demander grâce. Ces cruautés ne se terminèrent qu'à la mort de ce méchant prince, qui, cette année même, expira rongé de vers.

On peut, selon quelques auteurs, rapporter à l'an 480 un grand tremblement de terre, que d'autres historiens placent plus tôt ou plus tard. Il arriva le 24 ou 25 de septembre. Il ne s'étendit pas beaucoup dans la ville de Constantinople; mais il fut violent, et dura quarante jours à diverses reprises. Deux portiques, quelques églises, et grand nombre de maisons écrasèrent sous leurs ruines beaucoup d'habitans. La statue du grand Théodose, posée sur une colonne dans la place de Taurus, fut abattue, un pan des murailles de la ville s'écroula. Ce tremblement infecta l'air d'une odeur qui se fit sentir durant plusieurs jours. Nicomédie et Héliénopolis en Bithynie eurent éprouvé le même malheur, Zénon fit de grandes dépenses pour réparer les dommages que ces deux villes avoient soufferts.

L'empereur ne pouvoit être tranquille tant qu'il voyoit en Thrace Théodoric le Louche, toujours ennemi dans le cœur, toujours prêt à profiter des désordres de l'empire. Procope et Romule, frères de Marcien, qui s'étoient réfugiés auprès de ce prince, donnoient de l'inquiétude à Zénon. Il les fit demander à Théodoric, qui répondit qu'il ne desiroit rien tant que de satisfaire l'empereur; mais que les Goths, ainsi que toutes les nations du monde, se croiroient coupables d'une lâcheté criminelle s'ils laissoient à la mort ceux qui étoient venus chercher un asile entre leurs bras: que Procope et Romule étoient bien résolus de n'offenser personne, à moins que l'empereur ne se tint offensé de voir vivre des malheureux. Cette réponse irrita Zénon. Il apprit en même temps que Théodoric se préparoit sourdement à la guerre. Afin de s'assurer des intentions de ce prince, il lui envoya des députés pour lui dire que l'empereur vouloit bien le abandonner par un traité perpétuel et irrévocable

Marc. chr.  
Theoph. p.  
108.  
Cedr. p. 352,  
353.  
Chron. Alex.  
in ann. 487.  
Malela, p.  
35.

AN. 481.  
Malc. p. 87,  
88, 94, 95.

*tout le pays dont il s'étoit emparé , à condition qu'il n'entretiendrait plus de troupes , qu'il feroit serment de fidélité à l'empire , dont il se reconnoîtroit le vassal , que , pour assurance de sa sincérité , il donneroit son fils en otage. Théodoric répondit que se laisser désarmer seroit se trahir lui-même ; qu'il ne pouvoit faire subsister ses soldats que par la guerre , et que l'incertitude des combats ne l'effrayoit point ; que cependant , si l'empereur s'engageoit à lui fournir l'entretien de ses troupes , il promettoit de ne point commencer les hostilités , et qu'il étoit prêt à mettre son fils entre les mains de Zénon comme un gage de sa bonne foi. Il envoya aussi de part des députés à l'empereur , pour lui protester qu'il ne demandoit qu'à vivre en repos , sans former aucune entreprise : il le prioit de réfléchir sur la différence qu'il devoit mettre entre lui et Théodoric l'Amale , et de considérer lequel des deux avoit fait plus de mal à l'empire : que , pour lui , quoiqu'il fût beaucoup plus en état de nuire , il avoit toujours ménagé les Romains , même au temps même qu'il étoit forcé de leur faire la guerre.*

La jalousie que Théodoric le Louche faisoit paroître contre l'Amale venoit de ce que celui-ci étoit en termes d'accommodement avec les Romains. Sabinien étoit mort ; mais il avoit assez vécu pour faire sentir à Théodoric l'Amale qu'il lui étoit impossible de résister longtemps aux forces romaines , et qu'il succomberoit enfin à une puissance si supérieure. Ces réflexions l'avoient déterminé à renouer la négociation. Il consentoit à sortir de Dyrrachium ; mais il demandoit un autre établissement , de l'argent et des vivres. Zénon , qui craignoit la guerre , auroit bien voulu satisfaire les deux Théodoric. Il consulta le sénat , qui lui représenta *que les revenus publics ne pouvoient suffire à rassasier l'avidité des deux princes ; qu'à la vérité ses sujets avoient jusqu'alors porté avec zèle le fardeau des contributions , mais , qu'étant épuisés , il ne pouvoient qu'à peine sou*

pour l'entretien des troupes de l'empire ; que cependant ils faisoient un effort pour fournir de quoi contenter l'un des deux Théodoric ; que c'étoit à l'empereur à décider lequel des deux méritoit la préférence. Sur cette réponse, Zénon , ayant rassemblé dans le palais les officiers de ses gardes et ceux des autres corps de troupes qui se trouvoient à Constantinople , leur exposa ses sujets de plainte contre Théodoric le Louche. « Ce barbare, ingrat et cruel (ajouta-t-il), héritier de toute la haine que ses prédécesseurs ont portée au nom romain , ne cesse de ravager la Thrace ; il fait couper les mains aux prisonniers ; il détruit les laboureurs et ruine la culture des terres ; il a été le principal auteur de la révolte de Basilisque ; il m'a voulu engager moi-même à congédier toutes les troupes romaines pour ne prendre à mon service que des Goths ; l'ambition de ce fourbe est de se faire nommer seul général pour se rendre maître des forces de l'empire et les anéantir. Je vous ai convoqués pour savoir votre sentiment sur le parti que je dois prendre ; je sais qu'un prince ne peut trouver de meilleur conseil que dans le zèle et l'expérience de ses officiers. » La vivacité de ces paroles les officiers sentirent ce qu'ils avoient à répondre. Ils s'écrièrent tout d'une voix *qu'il faisoit traiter en ennemi Théodoric le Louche et tous ceux qui le favorisoient*. Zénon toutefois ne se pressa pas de rendre réponse aux députés de ce prince ; il voulut auparavant s'assurer du succès de la négociation avec Théodoric l'Amale.

Dans cet intervalle on découvrit une correspondance que Théodoric le Louche entretenoit à Constantinople. Anthime , médecin , Marcellin et Etienne l'avertissoient de tout ce qui se passoit à la cour. Pour l'encourager davantage , ils lui envoyoit même de fausses lettres , qu'ils faisoient être des principaux officiers , qui l'exhortoient à marcher au plus tôt vers Constantinople , où il trouveroit quantité d'amis prêts à se joindre à lui. Ces

lettres ayant été interceptées, les coupables furent mis entre les mains d'Illus, maître des offices, qui, assisté de trois sénateurs, instruisit leur procès. On se contenta de les condamner à être frappés de verges et bannis perpétuité : Zénon se faisait encore un honneur de ne point prononcer d'arrêt de mort.

*Marcel. chr. Evag. l. 5, c. 25. Theoph. p. 108, 112. Jorn. de reb. get. c. 57, et de regn. success.* Un accident imprévu tira Zénon d'embarras, et renversa tous les projets de Théodoric le Louche. C'étoit la coutume des Goths de suspendre devant la tente du général une javeline à deux fers, les deux pointes vers la terre, à la hauteur de cinq ou six pieds. Théodoric, voulant s'exercer, se fit amener son cheval, et ayant sauté dessus avec son impatience naturelle, avant qu'il fût affermi sur la selle, le cheval, qui étoit fougueux, se dressa sur les pieds de derrière, et le porta sous la javeline, où Théodoric s'agitant violemment se perça les flancs. Il mourut de cette blessure peu de jours après. Zénon, délivré d'un si dangereux ennemi, devint moins attentif à ménager Théodoric l'Amale, que nous nommerons désormais du seul nom de *Théodoric*. La négociation fut rompue, et le roi des Goths, auquel, selon les apparences, se donnèrent les troupes de l'autre Théodoric, vint ravager la Macédoine et la Thessalie, où saccagea la ville de Larisse, qui en étoit la capitale. L'empereur prit enfin le parti de l'apaiser à force de bienfaits. Il le déclara général des milices de la cour et préfet de Thrace. L'ayant engagé à venir à Constantinople, lui fit dresser une statue équestre devant le palais, et désigna consul pour l'année 484. En échange de Dyrachium, que Théodoric rendit à l'empereur, Zénon céda en propriété une partie de la Dace inférieure et la basse Moésie, où le roi des Goths établit sa résidence dans la ville de Noves.

*As. 182. 483. Liberat. c. 17, 18.* La paix étoit rendue à l'empire; mais la faiblesse, l'ignorance de l'empereur, qui prétendoit décider souverain des dogmes de la foi, excitoient de grand

les dans l'église d'Orient. Nous allons réunir ici  
 de mots ce qui se passa sur ce sujet jusqu'à la fin  
 du règne. Comme nous faisons l'histoire de l'em-  
 pire, et non pas celle de l'Eglise, notre dessein, dans tout  
 ouvrage, est de ne toucher les matières ecclésiastiques  
 tant qu'elles ont eu d'influence sur les affaires de  
 l'Etat. L'ambition d'Acace, évêque de Constantinople,  
 première source de tous ces maux. Ce prélat, vou-  
 lant faire valoir les nouvelles prétentions de son siège  
 contre l'opposition de Rome, se détacha des papes,  
 qu'il avoit auparavant respectés comme chefs de l'Eglise  
 universelle, et s'appuya de deux hérétiques turbulents et  
 fâcheux, qu'il avoit lui-même condamnés. Nous par-  
 lerons d'abord tout de suite et sans interruption les  
 troubles que Pierre le Foulon excita dans Antioche; et  
 nous parlerons ensuite de ceux dont Pierre Mongus  
 agita la ville d'Alexandrie, et dont les suites furent  
 encore plus durables et plus pernicieuses.

Etienne, évêque d'Antioche, étant mort trois ans  
 après son élection, eut pour successeur un autre Etienne,  
 qui, après un an d'épiscopat, fut assassiné dans une  
 église par les partisans de Pierre le Foulon. Les meur-  
 triers furent punis par ordre de l'empereur, qui fit élire  
 un évêque pour Antioche. Cette élection se fit à Con-  
 stantinople, à cause des troubles dont Antioche étoit  
 agitée. Calendion fut sacré par le patriarche Acace, et  
 gouverna son église pendant quatre ans, après lesquels  
 Acace fit rappeler Pierre le Foulon, et le rétablit sur le  
 siège épiscopal. Calendion fut relégué dans l'Oasis. On  
 s'efforçoit d'avoir favorisé Illus, dont nous raconterons  
 bientôt la rébellion. Mais son véritable crime étoit de  
 vivre en communion avec le pape, dont Acace s'étoit  
 déclaré l'ennemi. Pierre le Foulon, ayant gagné à force  
 d'argent la faveur du prince et des courtisans, leva l'é-  
 tandard contre le concile de Chalcédoine. Il s'associa de  
 sentiments avec Pierre Mongus, et se porta aux dernières

*Theod. lect.*  
*l. 2.*

*Evag. l. 3,*  
*c. 12 et seq.*

*Theoph. p.*

*110, 112,*

*113, 114.*

*115.*

*Candid. p.*

*19.*

*Vict. Tun.*

*Anast. p.*

*46, 47.*

*Cedr. p. 353.*

*Malela, p.*

*55.*

*Baronius.*

*Pagi ad Ba-*

*ron.*

*Mansi ad*

*Baron.*

*Till. via*

*d'Acace, art.*

*17 et suiv.*

*Fleury, l.*

*29, art. 56 et*

*suiv. l. 30,*

*art. 14 et*

*suiv.*

*Oriens*

*christ. p. 726.*

violences, chassant, proscrivant, massacrant ceux qui refusoient de communiquer avec lui. Il soutint, et évêque d'Hiérapolis Xénaïas, esclave perse, maniché qui n'avoit pas même reçu le baptême, et qui brûla les images : digne précurseur des iconoclastes. Le Fou mourut en 488, frappé des anathèmes de l'église de Rome. Il eut Pallade pour successeur de sa dignité de ses erreurs.

Alexandrie n'étoit pas dans un état moins déplorable. La mort de Timothée Solofaciole jeta cette église dans un désordre qui dura plus de cinquante ans, et on peut dire que les effets funestes subsistent encore. Ce prélat, sentant que sa fin approchoit, écrivit à l'empereur, et lui envoya Jean Talaïa, prêtre respecté par sa science et sa vertu. Timothée prioit Zénon de faire en sorte qu'on lui donnât un successeur catholique. L'empereur accorda une si juste demande ; il combla de louanges Talaïa dans une lettre qu'il écrivit au clergé d'Alexandrie ; et ces éloges, joints au mérite de Talaïa, déterminèrent les suffrages en sa faveur. Il fut canoniquement élu après la mort de Timothée. Mais Acace, qui tournoit à son gré l'esprit de l'empereur, détruisit bientôt les favorables dispositions de ce prince. Ce patriarche étoit irrité contre Talaïa, parce que, n'ayant pas reçu de lui de lettres synodales, selon l'usage, il se croyoit méprisé. Il n'y avoit cependant d'autre faute de la part de Talaïa que d'avoir adressé à Illus, son ancien ami, les lettres qu'il écrivoit à l'empereur et au patriarche après son installation. Le courrier qu'il envoyoit, n'ayant plus trouvé Illus à Constantinople, alla lui porter ses lettres à Antioche, et la révolte d'Illus fut cause qu'elles ne furent pas rendues. Ce fut assez pour porter un prélat hautain et vindicatif à ruiner Talaïa. Acace n'eut pas de peine à persuader à l'empereur que cet évêque, entièrement dévoué au perfide Illus, n'étoit entré dans l'épiscopat que par brigue et par cabale ; que, dans



lous qui partageoient Alexandrie, il falloit sur ce  
un esprit souple et insinuant; et que Pierre Mon-  
soit plus propre que tout autre à ramener la con-  
Zénon en écrivit au pape Simplicius, qui répon-  
fermeté qu'il ne consentiroit jamais au réta-  
ment de Mongus, hérétique déclaré, et tout-à-fait  
de l'épiscopat.

Zénon, offensé de ce refus, passa outre, et pour pré-  
les voies à Mongus, il publia le fameux édit ap-  
*l'hénotique*, c'est-à-dire *l'édit d'union*, par lequel  
vendoit ramener tous les Orientaux à la même  
face. Ses flatteurs lui persuadoient qu'il devoit être  
tre de la foi, et qu'il en savoit plus que tous les  
sa. L'édit étoit adressé aux évêques, aux ecclésiasti-  
aux moines, et aux peuples d'Alexandrie, d'Egypte,  
Cyrie, et de la Pentapole cyrénaïque. L'empereur y  
voit qu'il ne falloit admettre d'autre symbole que  
i de Nicée; il anathématisoit Nestorius et Eutychès,  
et il ne parloit du concile de Chalcédoine que pour  
toncer anathème contre tous ceux qui, soit dans ce  
cile, soit dans tout autre, auroient avancé des opi-  
nions contraires au formulaire de foi qu'il proposoit.  
Formulaire, à la vérité, ne contenoit rien que de con-  
forme aux dogmes catholiques. Zénon exhortoit tous les  
les à se réunir dans le sein de l'Eglise; il leur pro-  
toit la faveur de Dieu et la bienveillance du prince.  
L'édit, composé sans doute par Acace, fit beaucoup  
ruit. Presque tous les orthodoxes le rejetèrent, parce  
il sembloit attribuer des erreurs au concile de Chal-  
cédone, et que d'ailleurs il n'appartenoit pas à un em-  
pereur de faire des définitions de foi. Cependant Zénon  
écrivit dans une lettre au pape Felix, successeur de  
Simplicius, qu'il étoit inviolablement attaché aux dogmes  
arrêtés par le concile de Chalcédoine; il ne souffroit  
qu'on les condamnât publiquement; mais en même  
temps il laissoit impunis tous les attentats contre la foi

de ce concile; il en protégeoit même les plus violents adversaires, Pierre le Foulon et Pierre Mongus. Ce fut à cause de cet édit que le nom de ce prince fut, après sa mort, effacé des diptyques, du consentement de toute l'Eglise, lorsque la paix fut rétablie entre les évêques d'Orient et ceux d'Occident, sous le règne de Justinien. Toutefois l'Eglise n'a jamais directement condamné l'hénotique de Zénon. Pergamius, qui commandoit l'Egypte, et Apollonius, gouverneur de la province, furent chargés de chasser Talaïa, de rétablir Mongus, et de faire souscrire l'édit de l'empereur. Talaïa avoit déjà pris la fuite. Il se réfugia d'abord à Antioche, ensuite à Illus, et de là en Italie, où le pape Félix, après avoir fait de vains efforts pour le remettre en possession de son église, lui conféra l'évêché de Nole en Campanie. Mongus fut le premier à souscrire l'hénotique; il fit plus, il prononça publiquement anathème contre le concile de Chalcédoine; le corps de Timothée Solofaciolo fut déterré par son ordre, et jeté hors de la ville, dans un lieu désert. Aussi fourbe que violent et emporté, lorsqu'Acace, indigné de ces attentats, lui eut envoyé un exprès pour s'informer de la vérité, il nia hardiment les faits; il écrivit d'une part à Zénon, au pape et au patriarche Acace, qu'il recevoit avec respect le concile de Chalcédoine; et de l'autre il mandoit à Pierre le Foulon et aux autres prélats hérétiques, qu'il le rejetoit absolument.

L'édit d'union fut une féconde semence de division et de discorde. On en vit naître un essaim de nouvelles hérésies qui déchirèrent le sein de l'église d'Orient. On compte jusqu'à dix sectes différentes d'acéphales. C'étoient une sorte de sectateurs d'Eutychès, qui n'avoient point de chef particulier. Les uns trouvoient Pierre Mongus trop outré, les autres trop doux et trop condescendant. En vain l'empereur s'efforça de rétablir la paix; Cosmas et Arsène, qu'il envoya pour cet effet, ne purent y réussir.

Le pape Félix députa deux évêques à Constantinople, des lettres pour Zénon et pour Acace ; il leur repré-  
senta ce qu'ils avoient fait autrefois contre Mongus, et  
exhortoit à ne pas se déshonorer eux-mêmes en sou-  
tenant celui qu'ils avoient si justement condamné. Les  
deux évêques étant arrivés à Abyde furent arrêtés, jetés en  
prison, et menacés de mort, s'ils ne consentoient à com-  
muni-quer avec Mongus. On employa pour les corrompre  
l'argent et les présens ; on leur jura que, s'ils se prê-  
toient au désir de l'empereur, la cause seroit réservée en  
tout son jugement au saint-siège. Séduits par ces pro-  
messes, et fatigués des mauvais traitemens, ils succom-  
bèrent enfin. Mais, étant revenus à Rome couverts d'i-  
gnominie, rapportant au pape des lettres de Zénon et  
remplies de plaintes d'injures contre Talaïa et d'éloges de  
Mongus, ils furent déposés et excommuniés par le pape  
dans un synode. Félix, après avoir inutilement tenté  
les voies de douceur, prononça l'excommunica-  
tion contre Acace dans un concile de soixante-sept  
évêques. Il en donna avis à l'empereur ; et quoique  
l'empereur eût fait garder les chemins pour empêcher que  
l'excommunication ne parvînt à Constantinople, il se trouva des  
hommes assez hardis pour la signifier au patriarche. Ils  
furent punis de cette hardiesse, les uns par la prison, les  
autres par des supplices. Toutefois il y eut, dans Con-  
stantinople même, des abbés et des monastères entiers  
qui demeurèrent attachés au saint-siège. Ils éprouvèrent  
de la part de Zénon et d'Acace les plus indignes traite-  
mens. Presque tout l'Orient suivit Acace, et cette divi-  
sion dura trente-cinq ans. La mort de Pierre le Foulon,  
en 488, celle d'Acace et de Mongus l'année suivante, ne  
furent pas fin à ces troubles. Fravita, évêque de Con-  
stantinople après Acace, imita sa conduite, et ne tint le  
siège que quatre mois. Ses successeurs, quoique catho-  
liques, ne furent point admis à la communion de l'église  
romaine jusqu'au règne de Justin, parce qu'ils ne vou-

lurent point effacer des diptyques le nom d'Acace. A Pierre Mongus, le siège d'Alexandrie fut successivement rempli par sept prélats hérétiques, qui l'occupèrent jusqu'en 358.

As. 484.  
Candid. p.  
19.  
Theoph. p.  
110.  
Phot. p.  
1049, 1057,  
1072.  
Suid. voce  
Παμπρέπιος.  
Till. Zénon,  
art. 19.

Zénon ne couroit aucun risque en persécutant les catholiques. Mais le ressentiment d'Illus, auquel il donna son rétablissement, lui suscita un ennemi beaucoup plus dangereux. Illus, maître des offices, recommandable par ses grandes qualités, jouissoit de la plus haute faveur l'auroit toujours méritée, s'il ne se fût laissé séduire par un imposteur nommé Pamprépius, dont j'ai déjà dit un mot en passant, mais que je dois ici faire connaître. C'étoit un païen né à Panopolis en Thébaïde; esprit muant, hardi, ambitieux. Après avoir enseigné la grammaire dans la ville d'Athènes, il se livra aux chimères de la théurgie, qui faisoit toute la philosophie païens de ce temps-là, et vint à Constantinople avec réputation d'un homme extraordinaire. Marse l'Illirien, ce même guerrier que nous avons vu se signaler en Afrique sous le règne de Léon, l'introduisit chez Illus, qui se piquoit de littérature. Illus se laissa éblouir par les talens d'un homme qui étoit à la fois grammairien, poète, orateur, politique, et surtout grand astrologue. Il lui assigna des pensions, lui en procura la part de l'empereur, et le fit entrer dans le sénat. Ayant été obligé de faire un voyage en Isaurie, il le laissa à Constantinople. Le prétendu philosophe, éloigné de son protecteur, ne tint pas long-temps contre ses envieux, qui persuadèrent à l'empereur que ce païen employoit les secrets de la magie noire pour inspirer à Illus des desseins criminels. Zénon le chassa de la ville, et Pamprépius se retira à Perse. Dès qu'Illus eut appris la disgrâce de son ami, il s'attacha à le faire revenir. Il fit venir en Perse, et le fit venir en Constantinople. Tout cela s'

*Marcel. chr.*  
*Phot. p.*  
 1057.  
*Zon. p. 53.*  
*Malela, p.*  
 35, 36.  
*Jorn. suc-*  
*cess.*  
*Josue Styli-*  
*tes, apud.*  
*Assemani,*  
*bibl. orient.*  
*p. 262.*

Illus par ses prières et par ses larmes: il fut inexorable. Il alla même jusqu'à outrager l'impératrice, en lui disant qu'il n'ignoroit pas qu'elle s'ennuyoit de voir sa couronne sur la tête de son mari. La princesse, pleine de colère, alla se plaindre à Zénon, lui déclarant qu'elle ne pouvoit choisir qui d'elle ou d'Illus devoit rester au palais. Zénon, qui souhaitoit lui-même la perte d'Illus, et que la crainte seule retenoit, permit à la princesse de satisfaire sa vengeance, si elle pouvoit y réussir, sans qu'il parût y avoir part. Le reproche d'Illus à l'impératrice étoit d'autant plus capable de l'irriter, qu'il étoit fondé. On soupçonnoit dès-lors une intrigue d'Ariadne avec Anastase le silencieux. Selon Jornande, l'empereur avoit donné avis à l'empereur, et Zénon avoit chargé de ses officiers de tuer Ariadne. Mais, la nuit même destinée pour cet assassinat, l'impératrice, ayant été avertie à temps, se réfugia secrètement dans la maison d'un évêque; et le lendemain Zénon, qui croyoit la chose exécutée, se tenant renfermé comme s'il eût été plongé dans une profonde tristesse, fut fort étonné de voir entrer Acace qui lui représenta l'atrocité de ce forfait et l'innocence de la princesse. Zénon consentit qu'elle vînt au palais; et, à son retour, elle obtint la permission de se venger d'Illus. Tel est le récit de Jornande et tout est croyable d'une princesse telle qu'Ariadne et d'un empereur tel que Zénon. Tous les auteurs conviennent sur la manière dont la vengeance fut prise. Ariadne donna ordre à Urbice, son chambellan, de la défaire de son ennemi. Un soldat de la garde, au moment qu'Illus montoit l'escalier du Cirque, et se déchargea un coup d'épée qui ne lui abattit que l'oreille droite, un des gardes d'Illus ayant détourné le coup. Zénon crut se laver du soupçon en faisant mourir l'assassin, et en jurant à Illus qu'il n'avoit eu aucune connaissance du dessein formé contre lui.

*Evag. l. 3,*  
 c. 27.

Mais ni ce serment, ni la mort du meurtrier ne

et Illus. Après avoir manqué deux fois de perdre  
il vit bien qu'il n'y avoit pour lui nulle sûreté  
ar. Il résolut de se venger ; et, sous prétexte d'a-  
goïn de changer d'air pour achever la guérison  
lessure, il demanda la permission de passer en  
. Non-seulement Zénon lui accorda sa demande,  
même, pour lui témoigner plus de confiance, il  
ama général des troupes d'Orient, et lui donna  
tination des commandans subalternes. Il lui per-  
more d'emmener avec lui tous les sénateurs qu'il  
à propos, et, entre autres, Léonce, qui, selon la  
de d'Illus, devoit aller retirer Vérine du château  
pyre, et la ramener à Constantinople. Le général,  
son accompagné par l'imprudence de l'empereur,  
fit à Antioche avec son frère Troconde, qui avoit  
en 462, Léonce, Marse et Pamprépius, qui  
mettoit de la part de ses dieux les plus heureux  
. Il rassembla toutes les troupes d'Orient, et, se  
à la tête d'une puissante armée, au lieu de  
re pour lui le titre d'empereur, il le donna à  
ce. Celui-ci étoit un Syrien né à Chalcis, habile  
les lettres et dans le métier de la guerre : il avoit  
été de la charge de général des troupes de Thrace.  
qui étoit l'âme et le chef de l'entreprise, ne lui  
sans doute l'autorité souveraine que pour un  
p, bien résolu de détruire sa créature et de s'em-  
parhi-même de l'empire quand la révolution seroit  
affermie. Pour colorer cette usurpation par une  
du moins apparente, ils allèrent chercher Vérine  
sa prison ; et, l'ayant gagnée par les plus belles  
mises, ils l'amènèrent à Tarse, où cette princesse,  
présence de l'armée, mit elle-même la couronne  
triale sur la tête de Léonce, et le proclama empe-  
Elle adressa ensuite une lettre circulaire à tous  
gouverneurs et commandans de l'Orient, de l'Egypte  
la Libye ; elle étoit conçue en ces termes : « Vérine,

*Liberat. c.*

17, 18.

*Candid. p.*

20

*Vict. Tun.**Theod. lect.*

l. 2.

*Theoph. p.*

110, 111.

*Anast. p.*

46.

*Zon. p. 53.**Jorn. suc-**cess.**Malela, p.*

36.

*Josue Still-**tes.**Till. Zénon,**art. 21.*

« Auguste, à tous nos préfets et nos peuples salut :  
 « savez que l'empire nous appartient, et qu'après le d<sup>e</sup>  
 « de Léon notre époux, nous avons élevé à la pu  
 « sance souveraine Trascalissée, qui a pris le nom  
 « Zénon. Nous espérions qu'il rendroit nos pe  
 « heureux. Mais, voyant que, par son insatiable av  
 « il n'est propre qu'à les accabler, nous avons cru m<sup>e</sup>  
 « saire de vous donner un empereur vraiment chr<sup>e</sup>  
 « qui, se conformant aux règles de la religion et d  
 « justice, sût relever l'état penchant vers sa ruine,  
 « verner les peuples, et contenir nos ennemis. A  
 « causes, nous avons couronné le très-pieux Léon.  
 « Ayez à le reconnoître pour empereur des Romains  
 « que quiconque lui refusera obéissance soit traité com  
 « rebelle. » Cette lettre fut reçue avec de grandes  
 clameurs ; la plupart des villes de Syrie se soulevèrent  
 à Léonce. Vérine fut mal récompensée de sa comp  
 sance. Dès qu'illus n'eut plus besoin de son autorité,  
 il la renferma de nouveau dans le château de Papyre  
 où elle mourut quelque temps après. Sa fille Ariadne  
 fit dans la suite rapporter son corps à Constantinople.

*Theod. lect.*

*l. 1.*

*Theoph. p.*

*111.*

*Proc. ædif.*

*l. 3, c. 1.*

*Jorn. suc-*

*cess.*

*Codin. orig.*

*p. 43.*

*Josue Styli-*

*tes.*

Le nouvel empereur étant retourné à Antioche et  
 Illus, se mit en campagne à la tête de soixante et  
 mille hommes. Il avoit tiré de Papyre de grandes  
 sommes d'argent, que Zénon y avoit mises en réserve  
 comme dans une place de sûreté, en cas qu'il lui arrivât  
 encore quelque disgrâce. Les Isatures, jusqu'alors attachés  
 à Zénon leur compatriote, s'étoient donnés à Léonce,  
 qui les avoit attirés par une solde plus considérable que  
 celle qu'ils recevoient de Zénon. Les petits princes de  
 l'Arménie romaine, qui étoient vassaux héréditaires de  
 l'empire, vinrent se joindre à lui ; et ce fut en punition  
 de cette félonie que Zénon les destitua dans la suite,  
 qu'il établit dans ce pays des commandans sans droit  
 d'hérédité comme dans le reste de l'empire. Léonce et  
 Illus, suivis d'une si nombreuse armée, firent de gran

Ils prirent Chalcis de Syrie, patrie de Léonce, sans le conseil de Pamprépius, ils tâchèrent d'attacher leur parti le roi de Perse à force d'argent. Ils n'eurent pas le temps de consommer cette négociation, elle fut éteinte par une peste qui fut très pernicieuse à l'empire. Ils remportèrent une grande victoire. Longin, frère de Zénon, combattit contre eux; la bataille se livra près d'Antioche: Longin fut entièrement défait et se sauva presque seul. Il se réfugia dans sa fuite, et enfermé dans une forteresse. Il fut envoyé par Léonce à la tête de cinq cents hommes pour surprendre Edesse; mais cette entreprise fut sans succès.

La prospérité d'Illus ne fut pas de longue durée. L'année suivante, Théodoric, qui sortoit du consulat, fut envoyé contre les rebelles avec des troupes de terre et de mer, dont les Goths faisoient partie. Zénon lui donna pour collègues Cottais et Jean surnommé le Goth, apparemment parce qu'il étoit Goth d'origine; mais les auteurs de ces temps-là désignent souvent les Goths par le nom de *Scythes*. L'armée de Léonce et de Longin fut taillée en pièces dans une sanglante bataille de Séleucie en Isaurie. Cette victoire délivra Longin de sa prison. Il revint à Constantinople, où l'empereur le fit signer consul et le nomma chef du sénat. Des revers si mal placés, loin d'effacer sa honte, la gravèrent plus profondément dans l'esprit des peuples. Illus, Longin et Troconde se réfugièrent dans le château de Marse avec Pamprépius leur oracle. Marse étoit mort de maladie dans le cours de cette guerre. La puissance d'Illus n'avoit duré qu'un an.

La situation du château de Papyre le rendoit invincible. Il étoit bâti sur un rocher qui s'élargissoit par le haut, et que l'on comparoit au col d'un chameau qui porte une tête d'éléphant. On n'y pouvoit monter que par un chemin fort étroit pratiqué dans le roc, et une poignée de soldats pouvoit défendre contre la multitude.

AN. 445  
Erag. l. 5,  
c. 27.  
Liberat. c.  
18.  
Theoph. p.  
111, 112,  
116.  
Malala, p.  
56.  
Cassin orig.  
p. 95.  
Marcel chr.  
Chr. Edess.  
apud Asse-  
mann, bibl.  
orient. 1, 1.  
406.  
Fugit ad Ba-  
ron.

Candid. p.  
20.  
Theod. lect.  
l. 2.  
Erag. l. 5,  
c. 27, 30.  
Marr. chr.  
Hist. l'un.  
Theoph. p.



112, 113,  
114, 116.  
*Phot. p.*  
1049, 1060.  
*Mulela, p.*  
37.  
*Jorn. suc-*  
*cess.*  
*Josue Styli-*  
*tes.*

plus forte armée. Comme il n'étoit possible de le prendre par famine, Théodoric, ayant formé le blocus, laissa devant cette place Jean le Scythe et Cottar. Il retourna à Constantinople avec ses Goths. Dès le commencement du siège, Illus avoit fait sortir son fils Troconde, qu'il avoit chargé de rassembler des troupes pour forcer les retranchemens et lui ouvrir un passage. Troconde fut pris par les assiégeans, qui lui coupèrent la tête. Comme les assiégés ignoroient cet événement, Pamprépius les amusoit par ses prédictions, leur permettant de jour en jour que Troconde alloit arriver avec le secours. Enfin, après trois ans de patience, la disette augmentant tous les jours, Illus et Léonce, qui avoient perdu toute espérance sans perdre le courage, découvrirent que Pamprépius lui-même les trahissoit. Ils firent trancher la tête à ce perfide, qui étoit l'auteur de tous leurs maux, et la jetèrent dans les retranchemens des ennemis. Ils se seroient laissé mourir de faim plutôt que de se rendre, sans une autre trahison, qui eut plus de succès. Le frère de la femme de Troconde alla, par ordre de Zénon, se renfermer avec eux. On le reçut avec joie, comme un homme que la mort de son beau-frère animoit d'une juste vengeance. Il trouva un moyen de faire monter de nuit les ennemis, et de leur rendre maîtres du château. Les vainqueurs firent couper les mains aux soldats de la garnison qu'ils avoient prise, et les renvoyèrent dans ce triste état. Illus et Léonce furent décapités : leurs têtes, portées à Constantinople, furent promenées dans le Cirque, et plantées sur des pieux dans le quartier de Syques, au-delà du golfe, où elles donnèrent au peuple un affreux spectacle pendant plusieurs jours. On pleuroit la triste destinée d'Illus, à qui ses grandes qualités sembloient promettre une fin glorieuse. Il n'avoit échappé à la fureur des impératrices que pour être le jouet d'un vil imposteur, qui, après avoir altéré toutes ses vertus, l'avoit en-

ses espérances, et précipité dans un abîme de malheur. L'empereur, pour regagner les Isavares, fut obligé d'assigner sur l'épargne une pension annuelle de mille livres d'or.

Théodoric, de retour à Constantinople, ne se crut pas longtemps en sûreté dans la cour d'un prince détesté et jaloux. Il se retira à Noves en Mœsie, lieu de son ordinaire. La qualité de général de la Thrace le bientôt à prendre les armes pour éloigner de sa province un nouvel orage qui la menaçait. Les Huns avançaient le long du Pont-Euxin, et marchaient vers le Danube. C'est la première fois que ces Huns sont nommés dans l'histoire. Ils avoient pris leur nom du fleuve Volga, dont ils avoient habité les bords. Le nom d'*Hunogundures*, qu'ils portèrent d'abord, prouve que leur origine a quelque rapport à celle des Huns. Théophraste les joint avec les Huns, et leurs mœurs diverses, procédant toujours d'orient en occident, confirment cette conjecture. On les trouve d'abord du Volga; on les voit ensuite établis vers les Méotides, sur les bords du fleuve Cophin ou Koubouk, qui est l'ancien Hypanis du Bosphore. Enfin ils atteignent le Tanaïs, et firent craindre à l'empire les ravages qu'il avoit éprouvés de la part des Huns. L'apparition, dès qu'elle se fit connoître, jeta la frayeur dans le cœur des Romains. Les auteurs en parlent comme d'un envoyé de Dieu pour châtier les princes et les peuples. Les Bulgares étoient tous égaux : on ne méritoit rien chez eux qu'en tuant un ennemi. Accoutumés à porter la faim, ils se nourrissoient du lait de leurs chevaux, et leurs chevaux étoient habitués à demeurer longtemps sans nourriture. Théodoric, en servant l'empire dans une circonstance si périlleuse, n'attendoit que la reconnaissance de Zénon. Mais pour un cœur comme le sien le péril avoit des attrait, et la gloire étoit une assez riche récompense. Il marcha contre ces

*Finrod. pa-*

*ney.*

*Theoph. p.*

*157.*

*Jorn. de reb.*

*get c. 5.*

*Const. Por-*

*phyr. Them.*

*p. 21.*

*Du Cange,*

*sum. b. 2. p.*

*305.*

*M. de Gui-*

*gues, hist.*

*des Huns, l.*

*6, p. 514.*

*et Mémoire*

*de l'acadé-*

*mie, t. 30,*

*p. 242.*

barbares, dont le nom seul faisoit trembler l'empereur dans son palais; il passa le Danube, les alla chercher sur les bords du Borysthène, les défit, et blessa en combat leur chef, nommé Libertem, qui ne lui échappa que par la fuite.

*Ar. 486.  
Sigon. de  
imp. occid.  
l. 15.*

L'année suivante 486 vit expirer dans la Gaule le dernier reste de la puissance romaine. Syagrius, n'ayant plus de ressource que dans sa valeur, avoit pris le titre de roi; et quoique environné des armes françoises s'étoit conservé un petit état dont Soissons étoit la capitale. Clovis régnoit depuis cinq ans. Ce jeune prince avide de combats et de conquêtes, attira Syagrius à bataille. Le général romain signala son courage, mais il fallut céder à la fortune et à la valeur de Clovis. S'étant couvert le visage de son sang pour n'être point connu, il s'enfuit à Toulouse, où régnoit Alaric des Visigoths, qui venoit de succéder à son père. Le vainqueur l'arracha de cet asile, en menaçant Alaric de lui déclarer la guerre. Syagrius, livré à ses ennemis, eut la tête tranchée; et avec lui fut à jamais détruit le dernier empire romain dans cette contrée.

*Chron. Alex.  
in Proc.  
edif. l. 5, c.  
7.  
Malela, p.  
33, 34, 37.*

La défaite d'Illus avoit rétabli la tranquillité dans l'Orient. La Syrie étoit rentrée dans l'obéissance, quoiqu'elle se vit de nouveau embrasée par les fureurs du fanatisme. Zénon étoit passionné pour les jeux de hasard. Ce prince, aussi frivole que lâche et voluptueux, prenant parti dans les courses de chars, s'étoit engagé pour la faction verte; et cette faction, devenue insatiable par la faveur, s'emportoit souvent aux excès dont elle étoit capable des esprits brutaux lorsqu'ils se flattent de l'impunité. Dans la ville d'Antioche, les cochers de cette livrée et leurs partisans s'étant attroupés, firent main basse sur les Juifs; pas un ne fut épargné. L'empereur, l'ayant appris, se contenta de rappeler Théodore, évêque d'Orient, et de le dépouiller de sa charge. Mais il ne put se résoudre à faire un exemple des meurtriers, comme il

qu'après avoir égorgé les Juifs, on avoit brûlé  
davres *E: t pourquoi*, repartit-il, *ne les avoir pas*  
*nifs, ainsi qu'ils l'auroient mérité?* Une parole  
maine et si indigne d'un prince qui doit être le  
e tous ses sujets mit les Juifs au désespoir. Les  
itains, toujours entêtés des superstitions judaïques,  
dièrent : ils prirent pour roi un chef de brigands  
é Justusa, et, s'étant assemblés en armes sur le  
Garisim, ils descendirent dans la ville de Néa-  
aujourd'hui Naplouse, et anciennement Sichem,  
au pied de cette montagne. C'étoit le jour de la  
cte : ils massacrèrent dans l'église ce qu'ils y trou-  
de chrétiens; se jetèrent sur l'évêque Térébinthe,  
broit le sacrifice, lui portèrent plusieurs coups  
lui coupèrent les doigts, et profanèrent les saints  
res. De là ils coururent à Césarée, capitale de la  
sine, où ils égorgèrent un grand nombre de chré-  
et brûlèrent l'église de Saint-Procope. Justusa,  
du diadème, fit célébrer devant lui les jeux du  
en signe de triomphe. Mais il n'avoit pas assez  
tes pour soutenir sa révolte. Asclépiade, comman-  
des troupes de Palestine, et Rhége, dont la fonc-  
toit de poursuivre les brigands, vinrent fondre sur  
la tête des cohortes nommées *arcadiennes*. Il fut  
et pris dans le combat. On lui coupa la tête, qui  
royée à Zénon avec son diadème. L'évêque Téré-  
le, couvert de blessures, alla en même temps se  
ner à l'empereur, qui confisqua les biens des prin-  
Samaritains, mit une forte garnison dans leur  
et flétrit la nation entière en déclarant tout Sa-  
in incapable de porter les armes. L'église de  
Procope fut rebâtie. On changea la synagogue du  
Garisim en une église de la sainte Vierge, tou-  
gardée par dix soldats. Une autre garde fermoit  
habitans l'accès de la montagne.  
les précautions retinrent les Samaritains tant que

Zénon vécut. Mais, sous l'empire d'Anastase, il s'éleva une nouvelle émeute, dont les suites furent moins funestes. Une troupe d'habitans, animés et conduits par une femme, monta sur le mont Garisim par des chemins escarpés, pour éviter les soldats qui défendaient le chemin. Ils massacrèrent la garde de l'église, et ils s'emparèrent. Ils appelèrent ensuite à grands cris leurs concitoyens; mais ceux-ci ne jugèrent pas à propos de se joindre à eux, et demeurèrent tranquilles. Cette sédition fut bientôt étouffée par la prudente fermeté et le courage de Procope d'Edesse, gouverneur de la province, qui, s'étant saisi des rebelles, les punit du dernier supplice. Justinien, quelques années après, engagea la plupart des Samaritains à embrasser la religion chrétienne, rétablit les églises qu'ils avaient détruites, et ajouta des fortifications à celle du mont Garisim, qu'il mit hors d'insulte. Il vouloit détruire la secte samaritaine; mais elle s'est conservée, et elle existe encore aujourd'hui.

## RE TRENTE-SEPTIÈME.

Goths s'ennuyoient de la paix. Peu accoutumés à la charrue, ils avoient long-temps vécu aux dépens de l'empire, et le pillage leur avoit tenu lieu de culture des terres. Resserrés depuis cinq ans dans un coin de la Dace et de la Mœsie, ils languissoient dans l'inertie et dans l'indigence. *Que deviendrons-nous ? disoient-ils ; l'empereur est notre ennemi naturel ; la Thrace est notre magasin de vivres ; c'est en la moissonnant avec nos épées que nous avons subsisté. Maintenant notre prince est un des généraux de l'empire ; il nous défend la Thrace, et s'est obligé à la défendre ; nos honneurs de Théodoric font notre misère ; on lui a dressé des statues à Constantinople, et nous mourons ici de faim. Périßons, notre roi, devenu consul romain, nous a ôtés l'empire de notre perte.* Ces murmures vinrent aux oreilles de Théodoric ; il résolut sur-le-champ de rompre avec Zénon. Cet empereur, qui étoit plus à craindre de ceux qui l'avoient servi avec plus de zèle, lui en avoit sans cesse occasion par les mauvais desseins qu'il tramait contre les Goths et contre Théodoric lui-même. Le roi des Goths se mit donc en campagne avec ses troupes : il brûla tout ce qui se rencontroit sur son passage ; et, ayant surpris la garnison de Sélymbrie, dont il prit le maître, il s'avança jusqu'au bourg de Melitæ, à quatre lieues de Constantinople. Il fit couper le conduit qui fournissoit de l'eau à la ville, et demeura plusieurs jours en ce lieu, s'occupant de tous les préparatifs d'un siège.

Zénon, qui se sentoît peu de forces, et encore moins de courage, crut qu'il étoit plus facile d'apaiser cet en-

AN. 487.  
 MAUR. CHR.  
 PROC. GOTH.  
 L. 1, c. 1, l.  
 2, c. 6.  
 THEOPH. p.  
 112, 113.  
 PAUL. DIAC.  
 L. 6.  
 MALETA, p.  
 34.  
 SIGON. de  
 IMP. OCCID.  
 L. 15.

ANON. VALES.  
 PROC. GOTH.  
 L. 1, c. 1, l.  
 2, c. 6.

*Theoph. p. 113.*  
*Jorn. de reb. get. c. 57.*  
*Idem de success. regn. Sigon. de imp. occid. l. 15.*  
*Baronius. Vales. rerum franc. l. 5.*

nemi que de le vaincre. Il lui fit proposer une entrevue ; et Théodoric, sans autre sûreté que la timidité l'empereur et la terreur qu'inspiroient ses troupes toujours prêtes à forcer la ville, entra dans Constantinople, et se rendit au palais. Il se défendit des reproches de Zénon par la nécessité où son peuple étoit réduit : et comme l'empereur paroissoit l'écouter avec bonté, et l'invitoit même à lui suggérer les moyens de procurer aux Goths une meilleure fortune, *il ne vous en coûtera que des paroles*, repartit Théodoric. *L'Italie appartenoit à vos prédécesseurs : c'est le berceau de votre empire. Pourquoi l'abandonnez-vous aux Turcilinges et aux Hérules ? Permettez-moi d'en faire la conquête : si je réussis dans cette entreprise, vous en partagerez l'honneur, je tiendrai de vous mon nouveau domaine : si je périssais, vous y gagnerez la pension annuelle que vous vous étiez engagé à nous payer. Ne vous sera-t-il pas plus glorieux de voir Rome entre les mains de votre fils que de la laisser en proie à un tyran ?* Cette proposition plût à l'empereur ; il éloignoit de lui des alliés incommodes, presque toujours ennemis ; il espéroit que les Alpes seroient le tombeau des Goths ; et si, contre toute espérance, ils venoient à réussir, il ne croyoit pas perdre ses droits. Il conféra donc à Théodoric par une pragmatique la possession de l'Italie, et lui en donna l'investiture en le couvrant d'un voile, que Paul diacre appelle *un voile sacré*. Il lui recommanda le sénat et le peuple romain.

*Conc. labb. t. 4, p. 1436.*  
*Baronius. Cass. l. 2, ep. 1.*  
*Spon. miscell. sect. 8.*

Les auteurs ne s'accordent pas sur la nature de cette concession. Les Romains ont prétendu que Zénon n'avoit donné l'Italie à Théodoric que comme son lieutenant pour la conquérir et la remettre à l'empereur après la conquête ; ou que, s'il en cédoit le domaine, utile aux Goths, ce n'étoit qu'une donation à vie, qui ne tendoit pas à la postérité de ce prince. Les Goths, au contraire, ont toujours soutenu que c'étoit une cession

et perpétuelle. Ce qu'il y a de certain, c'est qu'après la conquête, les empereurs d'Orient conservèrent sur l'Italie une apparence de souveraineté. On vit écrire au sénat de Rome, et le sénat, en leur répondant, reconnoît leur domaine suprême. Voici le commencement d'une lettre du sénat à l'empereur Anastase, en 515 : *Invincible empereur, si la soumission des rois des souverains est ce qui leur plaît devant vous, vous seriez satisfait de la joie avec laquelle votre majesté a reçu vos oracles sacrés. Nous y avons encore été encouragés par notre maître l'invincible roi Théodoric, votre roi, qui nous a ordonné de vous obéir; et nous regardons comme le comble de vos bienfaits l'honneur que vous faites de nous croire dignes de recevoir des ordres de votre part.* Ce langage n'est-il pas celui de la soumission, et même de la plus basse servitude? Théodoric se donna beaucoup de mouvement pour obtenir de l'empereur la confirmation du titre de *roi d'Italie*, qui fut long-temps refusé par Anastase. Il reste encore des inscriptions de monumens érigés en Italie sous son règne, dans lesquelles le nom de *Zénon Auguste* est placé avant celui du *roi très-glorieux, Théodoric*. Je suis porté à croire que Zénon, prince inconsideré et imprévoyant, qui d'ailleurs doutoit fort du succès de son entreprise, abandonna au hasard toutes les suites de cette concession; et que Théodoric, devenu maître d'Italie, sentant son indépendance réelle, voulut bien, pour éviter d'être troublé dans sa possession, condescendre à des formalités sans conséquence, et laisser les empereurs se repaître de déférences chimériques. Il faisoit nommer les consuls par le sénat de Rome; mais il donnoit avis de leur élection à l'empereur, et lui demandoit son agrément. Ces ménagemens empêchèrent pas le roi des Goths de prendre les armes contre l'empereur, lorsqu'il s'y crut obligé, soit pour venger son honneur, soit pour défendre ses états. Ses



successeurs ont manifestement reconnu le domaine-prême des empereurs. On conserve de leurs monnaies qui portent leur nom au revers de la tête de Justinien.

*Ennod. paneg.*

*Cassiod. chr.*

*Anon. Vales.*

*Paul. diac.*

*de gestis.*

*Lang. l. 1. c.*

*19.*

*Sigon. de*

*imp. occid.*

*l. 15.*

*Baronius.*

*Vales. re-*

*rum franc.*

*l. 5.*

*Till. Odoac.*

*art. 17.*

Théodoric, charmé du projet d'une si brillante expedition, retourna aussitôt à Noves pour se disposer à conquérir la Moésie. Il étoit jaloux de voir que les Hérules, nation inconnue, se fussent rendus maîtres de l'Italie, et qu'Odoacre y dominât tranquillement depuis dix ans, tandis que les Goths, qui en avoient été les premiers conquérans, n'y avoient pas conservé un pouce de terrain. C'étoit la conquête d'Alaric qu'il prétendoit reconquérir. Frédéric, fils du roi des Ruges, qui s'étoit réfugié auprès de lui après la défaite de son père, l'animoit encore contre Odoacre. Les Ruges habitoient au-delà du Danube, à-vis du Norique, dont ils occupoient une partie, et ils soloient le reste par des incursions continuelles. Odoacre marcha contre eux, les défit dans une sanglante bataille, et emmena en Italie grand nombre de prisonniers, entre lesquels étoit leur roi Féléthée, nommé aussi Phéba ou Fava, parent de Théodoric, et Gisa, femme, princesse arienne, et très-cruelle à l'égard des catholiques. Le vainqueur rentra dans Ravenne avec toute la pompe d'un triomphe. Féléthée, chargé de chaînes, marchoit devant le char; il eut ensuite la tête tranchée, selon l'ancien usage des Romains. Gisa fut enfermée dans une prison. Mais Frédéric leur fils, qui s'étoit échappé de la défaite, étant revenu dans le pays, Odoacre envoya contre lui son frère Onulphe avec une puissante armée; Frédéric prit la fuite, et se retira près de Théodoric, qu'il pressa vivement de passer plus tôt en Italie.

AN. 488.

*Ennod. paneg.*

*Anon. Vales.*

*Marcel. chr.*

*Jorn. de reb.*

*get. c. 57.*

L'année suivante fut employée presque tout entière à faire les préparatifs d'une si importante expédition. L'hiver étoit déjà venu lorsque Théodoric se mit en chemin. Ce n'étoit point la marche d'une armée, mais d'une nation entière qui alloit conquérir un nouveau

nement. Les Goths, pleins de confiance dans la  
 et dans la valeur de leur chef, abandonnent avec  
 de joie les villes et les campagnes de la Dace et  
 Mœsie; ils se rendent à Noves sous les drapeaux  
 roi, et partent ensemble chargés de leurs armes,  
 et toute leur espérance, et suivis des vieillards,  
 femmes et des enfans, qu'ils transportent sur des  
 avec leur bagage. Il y en eut cependant, mais  
 petit nombre, qui, soit par attachement pour les  
 de leur naissance, soit par défiance du succès,  
 accompagnèrent pas Théodoric. Quelques-uns remon-  
 vers le Bosphore cimmérien, où, sans bâtir ni  
 ni villages, ils vivoient dispersés dans les campa-  
 s'occupant de la culture. Alliés fidèles des Ro-  
 ms, ils conservèrent dans ce climat fertile la don-  
 de leur caractère sans rien perdre de leur bra-  
 ve. Du temps de Justinien, ils étoient au nombre de  
 mille, aussi bons soldats que bons laboureurs, et  
 prêts à servir l'empire. Pour les mettre à cou-  
 d'insulte de la part des barbares voisins, Justinien  
 élever de murailles les gorges des montagnes dont  
 étoient environnés.

Je pourrois abandonner ici Théodoric, et me con-  
 tenter de marquer en un mot le succès de son entreprise.  
 Mais le détail où je vais entrer sur ses actions guer-  
 res et sur sa conduite politique est regardé comme  
 une digression dans mon ouvrage, on la pardonnera  
 à peine à l'importance de la matière; et j'espère même  
 que le lecteur me saura gré de le détourner pendant  
 quelque temps de la vue de Zénon et de son successeur  
 pour fixer ses yeux sur un des princes les plus accom-  
 pli qui furent jamais. D'ailleurs l'histoire des Goths en  
 a des rapports si essentiels avec celle des empe-  
 reurs, qu'elle en est presque inséparable. Pour ne pas  
 rompre le fil de ces événemens, je les détacherai de  
 l'histoire de l'empire; et, après avoir raconté de suite

*Proc. Goth.**l. 1, c. 1.**Idem, pars.**l. 1, c. 8.**Idem, de**edif. l. 3, c.**Paul. diac.**l. 6.**Coch. vita**Theod. c. 4.**Sigon imp.**occid. l. 15.**Valex. re-**rum franc.**l. 5.*

les exploits de Théodoric, je donnerai une idée de gouvernement, excellent modèle d'une monarchie d'équitable, pleine de vigueur, et se soutenant : gloire, moins encore par ses forces que par les grandes qualités du souverain.

Théodoric partit pendant l'hiver pour arriver en Italie au commencement du printemps. Comme il manquait de vaisseaux pour traverser la mer Adriatique, il prit la route de Sirmium. Les Goths, qui ne comptoient guère que sur les moissons d'autrui, n'avoient emporté les provisions nécessaires pour un voyage long, et retardé encore par le passage des rivières et les incommodités de la saison. Après avoir, en peu de jours, consumé leurs subsistances, ils se virent réduits à vivre de pillage et de chasse ; et ces deux ressources ne suffisant pas pour une si nombreuse multitude, la famine se fit sentir, et causa la peste. Tel étoit l'état de l'armée lorsque, arrivés à la rivière d'Ulca, ils virent la rive ultérieure hérissée de piques et de javelots. Ce étoient les Gépides, qui, à la sollicitation d'Odoacre, venoient fermer le chemin à Théodoric. Leur roi Thrasilla, successeur d'Ardaric, se montrait sur le bord, à la tête de ses soldats ; et le passage sembloit impossible. Pendant la faim et le désespoir précipitèrent les Goths dans cette rivière fangeuse, où, se trouvant engagés dans la vase et pouvant à peine se remuer, ils demeurèrent exposés à une grêle de traits. L'eau étoit teinte de sang ; ils reculoient déjà, et alloient prendre la fuite lorsque Théodoric accourant aux bords de la rivière, leur cria : *Si vous voulez passer au travers des ennemis, s'écrit-il, que les plus braves me suivent ; la valeur n'a besoin d'une multitude de bras ; peu acquièrent la victoire, tous en profitent : levez vos étendards ; je veux être connu des ennemis ; je veux être en butte à leurs traits, comme ils vont l'être à mes coups ; qu'ils sachent à qui ils doivent se rendre.* En même temps il dema

re, et s'élance dans le fleuve. La vigueur de son  
 le porte en un moment à l'autre rive. Tout tombe  
 à lui, on prend la fuite; il poursuit les ennemis  
 ardeur, d'abord presque seul, bientôt accompagné  
 troupe nombreuse. Le roi des Gépides meurt en  
 attant; la nuit sauva les débris de leur armée; on  
 ara des magasins, et les Goths y trouvèrent abon-  
 dent de quoi soulager leur faim et se nourrir pen-  
 le reste du voyage. Un escadron de Sarmates passa  
 té du vainqueur et suivit sa fortune. Busa, roi  
 bulgares, ayant passé le Danube dans le même des-  
 que Trasilla, n'eut pas un sort plus heureux; il  
 la vie dans la bataille. Après avoir surmonté tous  
 obstacles, Théodoric arriva dans la Vénétie au mois  
 mars 489.

Italie étoit tranquille sous la domination d'Odoacre, *Ennod. pa-*  
 craignoit rien tant qu'un libérateur. Elle avoit *neg.*  
 à toutes ses forces sous les étendards de ce prince, *Idem. l. 1,*  
 étoit avancé au bord du fleuve Sontius, aujourd'hui *p. 18.*  
 à Sonzo, entre Aquilée et les Alpes juliennes, pour *Anon. Vales.*  
 l'entrée de ses états. Il étoit campé à la tête *Jorn. de reb.*  
 pont, vis-à-vis de l'endroit où est maintenant la *set. c. 57.*  
 de Goritz. Le fleuve étoit profond, le camp bien *Paul. diac.*  
 inde, et plusieurs rois barbares étoient venus join- *l. 6.*  
 leurs troupes à celles d'Odoacre. Théodoric campa *Sigon imp.*  
 autre côté, et demeura quelques jours dans cette *occid. l. 15.*  
 fertile à refaire ses hommes et ses chevaux. Dès *Emmanuel,*  
 furent repris vigueur, il brusqua le passage du *Tesoro 1°*  
 re, livra bataille, défit Odoacre, et l'obligea de se *regno d'Ita-*  
 dans son camp. Il se disposoit à l'y forcer, lors- *lia, c. 6.*  
 Odoacre, n'espérant pas tenir long-temps derrière  
 palissades contre un ennemi si vif et si impétueux,  
 à la faveur de la nuit; et comme les villes d'alen-  
 ruinées par Attila, ne pouvoient lui donner de re-  
 assurée, il gagna Vérone, et s'y renferma. Le  
 lemain 28 de mars, Théodoric entra dans le camp

abandonné, et crut dès-lors prendre possession de l'Italie. C'est de ce jour-là qu'il datoit le commencement son règne, dont l'histoire ne compte les années que la prise de Ravenne en 493.

*Ennod. paneg.*

*Cassiod. chr.*

*Anon. Vales.*

*Jorn. de reb.*

*get. c. 57.*

*Paul. diac.*

*l. 6.*

*Sigon. imp.*

*occid. l. 15.*

*Vales. re-*

*rum franc.*

*l. 5.*

Pour ne point laisser d'ennemis derrière lui, il envoya sommer les villes du voisinage, qui se rendirent sans résistance. Il alla ensuite chercher Odoacre; après quelques jours de marche, il arriva pendant la nuit, et campa près de Vérone, résolu de l'assiéger. Odoacre, ayant reçu de nouveaux renforts, avoit redoublé le courage à ses soldats; et, pour leur montrer plus d'assurance, dès qu'il aperçut au point du jour les pavillons de Théodoric, il sortit de la ville, et marcha en diligence pour surprendre l'ennemi dans son camp. A l'approche, les Goths, sans attendre l'ordre, courent aux armes; exercés depuis long-temps à toutes les évolutions militaires, ils se rangent en bataille; les trompettes donnent la charge; on éveille Théodoric qui reposoit dans sa tente; sa femme et sa mère, qu'il conduisoit avec lui, effrayées de cette attaque imprévue, poussent des cris de désespoir. Il les rassure en prenant ses armes; il va à la tête des combattans, et trouve ses Goths enfoncés, prêts à fuir. Sa présence les ranime, et porte la terreur dans le cœur des soldats d'Odoacre; ceux-ci fuient à leur tour; des bataillons entiers sont précipités dans le Rigo d'Égée, et engloutis dans ses eaux. Odoacre, après les plus grands efforts de valeur, est entraîné dans Vérone avec les fuyards. Les vainqueurs, acharnés à la poursuite, entrent pêle-mêle avec les vaincus; et les habitans saisis d'effroi, se soumettent au roi des Goths, tant qu'Odoacre traverse la ville et s'enfuit par la porte opposée avec le peu de troupes qui avoient échappé au fer ennemi.

*Anon. Vales.*

*Ennod. paneg.*

*Idem. vita*

*Epiph.*

*Paul. diac.*

*l. 6.*

Dans cette extrémité, Odoacre courut à Rome, persuadé que s'il conservoit cette ville, l'empire de l'Italie n'étoit pas perdu pour lui; mais il en trouva les portes fermées; et les habitans lui déclarèrent du haut des murs

ne reconnoissoient pour maître que celui envoyé l'empereur. Irrité de cet affront, il fit le dégât dans les environs, et regagna Ravenne, l'unique place où il défendit. Cependant Théodoric étendoit sa conquête; il marcha vers Milan, où commandoit Tufa, général des armées d'Odoacre. Dans la consternation où étoient les habitans, que l'évêque Laurent exhortoit à soutenir le bras de Dieu dans la défaite d'Odoacre, osa soutenir un siège; il se rendit avec ses troupes, et fit de les employer au service de Théodoric. Epiroscus, évêque de Pavie, craignant pour son troupeau, vint rendre hommage au vainqueur. Ce prince le reçut avec respect; et la première fois qu'il le vit : *Voici, dit-il à ses officiers, le plus fort rempart de Pavie; cet ouvrage, dont l'extérieur est si simple, n'a pas son semblable dans l'univers. C'est pour nous un grand avantage de l'avoir vu. Nous pouvons lui confier nos femmes, nos enfans, et ne songer qu'à la guerre.* Tufa ne se livra à Théodoric que pour mieux servir Odoacre; il sut si bien s'insinuer dans la confiance de son nouveau maître, que Théodoric lui laissa le commandement des troupes avec lesquelles il s'étoit rendu. Il lui donna même d'en prendre une partie pour aller rétablir Faënza, qui n'étoit qu'à six lieues de Ravenne. Ses officiers de l'armée des Goths voulurent accompagner Tufa dans cette expédition, espérant profiter du pillage. Odoacre, sur les avis secrets de son général, étoit venu s'enfermer dans cette place comme pour la défendre; mais, dès que Tufa fut en présence, il remit entre les mains d'Odoacre et les troupes et les officiers qui l'avoient suivi. Ils furent chargés de fers, et renfermés dans les prisons de Ravenne. Cette trahison inspira une cruelle défiance à Théodoric; il fit massacrer le reste des soldats de Tufa, qu'il avoit repartis en divers quartiers; et ayant rassemblé ses troupes affoiblies par deux batailles, il se retira dans Pavie. C'étoit

*Anon. Cusp.  
Sigon. de  
imp. occid.  
l. 15.  
Till. Odoac.  
art. 13.*

la place la plus forte de cette contrée; et Théodoric ajouta de nouvelles fortifications. Mais la ville étoit trop petite pour loger commodément tant de soldats, qui sans compter leur famille, traînoient avec eux un grand nombre de prisonniers; en sorte que les habitans éprouvoient tous les jours des insultes et des mauvais traitemens de la part des Goths. Epiphane remédioit à tous ces maux; il nourrissoit les indigens, rachetoit les prisonniers, prenoit soin des blessés et des malades, adoucissoit par ses largesses la dureté des vainqueurs. Tant que dura cette guerre il sut se maintenir entre les deux princes rivaux; et malgré la haine qui animoit les deux partis, il s'en fit également aimer par l'universalité de son zèle et sa charité épiscopale.

*Ennod. vit.*  
*Epiph.*  
*Idem de Laurentio.*  
*Idem. eucharist.*  
*Paul. diac. l. 6.*  
*Vales. rerum franc. l. 5.*  
*Till. Odoac. art. 14.*

Théodoric, pendant l'hiver qu'il passa dans Pavie s'occupa des préparatifs de la campagne suivante. Il procura le secours d'Alaric, roi des Visigoths, qui permit de lui envoyer ses meilleures troupes dès que la saison auroit ouvert le passage des Alpes. Mais Gondobaud, roi des Bourguignons, qui espéroit s'enrichir par le ravage, fut plus prompt à se mettre en mouvement. Sous prétexte d'accourir au secours d'Odoacre, il passa en Ligurie, pillant les villes et les campagnes, massacrant une partie des habitans, réduisant l'autre en esclavage. Il entroit comme ami dans les villes, et traitoit en ennemi. Enfin, chargé de butin, et traînant avec lui une multitude de prisonniers, il repassa les Alpes, ne laissant aux deux princes qui se disputoient la possession de cette contrée que des villes désertes et des campagnes désolées. Les évêques jusqu'à ce temps n'avoient secouru leur troupeau que par les armes spirituelles; ils ne leur avoient ouvert d'autre asile que les églises. Ils commencèrent alors à bâtir des forteresses et des châteaux pour mettre leurs peuples à l'abri de la violence. Honorat, évêque de Novare, en donna l'exemple; et dans la suite ces châteaux devinrent souv.

de défense contre les légitimes souverains.

Le jour de Tufa et la retraite de Théodoric dans Crémone, et s'avança jusqu'à Milan, qu'il sac-

pour punir les habitans d'avoir reçu Théodoric.

Le Laurent ressentit les effets de sa colère ; cepe-

prince, naturellement porté à la clémence, lui

vic. Ensuite il alla mettre le siège devant Pavie,

odoric se défendit avec vigueur : Odoacre avoit

ge du nombre des troupes ; mais tout sembloit

er contre ce malheureux prince. Les pluies con-

ruinoient ses travaux ; la division se mit dans

lée, et ses soldats étoient plus acharnés à s'entre-

à combattre les ennemis ; ce qui le força de

siège. En ce moment arriva le secours d'Alaric.

bric, se trouvant assez fort pour tenir la campa-

mit à la poursuite d'Odoacre. Les deux armées

contrèrent au bord de l'Adda, le 11 août 490. Le

ut fut opiniâtre, et le carnage affreux de part et

Enfin Odoacre, vaincu, s'enfuit à Ravenne, ré-

se y défendre jusqu'à la mort, sans tenter désor-

la fortune des batailles. Cette victoire assuroit à

odoric la conquête de tout le pays. Il envoya aussi-

Zénon Festus Niger pour lui demander la per-

mission de prendre le titre de roi d'Italie. Mais Zénon,

des succès de Théodoric, différa de jour en jour,

ne put avant que d'avoir donné sa réponse.

Enfin, de retour à Pavie, laissa sous la garde

Théodoric, sa mère, sa femme et sa sœur, avec les

enfants, les vieillards et les bagages inutiles

au siège. Il laissa dans la ville une garnison de

qui étoit une nation féroce ; mais le saint évêque

parvint à bien les adoucir, que trois ans après ils ne purent

partir sans verser des larmes. Après ces dispositions,

Théodoric alla mettre le siège devant Ravenne. Plus il

se rendoit difficile d'attaquer cette ville environnée de fleuves

*Ennod. vit.*

*Epiph.*

*Anon. Vales.*

*Cassiod. chr.*

*Vales. re-*

*rum franc.*

*l. 5.*

*Till. Odoac.*

*art. 14.*

*Cassiod. chr.*

*Proc. Goth.*

*l. 1, c. 1.*

*Anon. Vales.*

*Ennod. pa-*

*neg.*

*Idem. vit.*

*Epiph.*

*Jorn. de reb.*

*get c 57.*

*Anon. Cusp.*

*Paul. diac.*

*l. 6.*

*Sigon. de*



*imp. occid.*  
*l. 15.*  
*Baronius.*  
*Vales. re-*  
*rum franc.*  
*l. 5*  
*Till. Odoac.*  
*art. 14, 15.*

et de marais, plus aussi il étoit aisé d'en former l'usage. Théodoric, s'étant campé à trois milles, ferma les passages, en partageant ses troupes en trois corps : l'un dans un lieu nommé *Pinetum*, à cause d'une forêt de pins ; un autre près d'une maison de camp des empereurs, qu'on nommoit *le Petit-Palais*, troisième à la tête d'un pont appelé *le pont Candidus* sur le fleuve nommé *Ulis*. Comme la ville étoit pourvue de vivres, et que le port, quoiqu'en grande partie déjà bouché par les sables, donnoit néanmoins encore entrée à des barques légères, le siège dura six ans et demi. Odoacre faisoit pendant la nuit de fréquentes sorties ; et quoiqu'il fût toujours repoussé, il ne trouvoit guère dans la ville sans avoir signalé son combat et causé quelque perte aux assiégeans. Le 15 de juillet vers la fin de la première année du siège, étant sorti de nuit à la tête des Hérules, il vint attaquer le quartier du pont Candidus. Il força les retranchemens, et les Hérules fuyoient devant lui, lorsque Théodoric, qui campoit à *Pinetum*, accourant à toute bride, rendit le cœur aux soldats, et repoussa les ennemis dans la ville avec grand carnage. Levila, chef des Hérules, fut tué en sortant l'*Ulis*.

Théodoric, prévoyant que le siège seroit long, donna ses ordres pour le continuer avec sûreté ; et, laissant devant Ravenne une partie de ses troupes, il partit avec le reste, à dessein de réduire les villes qui tenoient encore pour Odoacre. Il étoit le vingt-deuxième d'août qu'il arriva à Pavie ; et il passa une année à soumettre les places de tous deux côtés du Pô, dans toute la longueur de ce fleuve. S'étant rendu maître de Rimini, il y trouva des barques qu'il fit conduire à Ravenne pour fermer l'entrée du port, et ôter à la ville toute communication avec la mer. Tout lui obéissoit dans l'Emilie et la Flaminie, à l'exception de Césène, où commandoit Libérius, officier brave et fidèle. La terreur s'étoit répandue jusqu'au

de l'Italie. Un grand nombre de villes, et Rome même, envoyèrent des députés au roi des Goths pour leur soumission. Gondamond, roi des Vandales, successeur de son oncle Hunéric, regrettant la Sicile que Genséric avoit cédée à Odoacre, mit de la reconquérir. Les succès de Théodoric ont ses ravages : il lui demanda la paix, et l'obtint au prix de ses prétentions.

Le siège continuoit avec lenteur. Les assiégés et les assiégeans étoient également fatigués. Depuis que le port étoit fermé, la famine se faisoit sentir dans la ville ; elle étoit parvenue à un tel point, que le boisseau de blé valoît six livres d'or, qui font environ quatre-vingts livres de notre monnaie, et que les habitans furent réduits à manger de l'herbe et tout ce qu'une faim extrême peut transformer en aliment. Théodoric étoit revenu devant Ravenne avec toute sa famille, le 29 d'août, au commencement de la même année du siège, et il pressoit la ville avec une nouvelle vigueur. Jean, évêque de Ravenne, après long-temps exhorté Odoacre, lui persuada enfin de traiter avec Théodoric, et se chargea de la négociation. Après de longs débats, Odoacre se réduisit à céder la ville et toute l'Italie, à condition qu'il partageroit

*Anon. l'alex. Custod. chr. Marcel. chr. l'annod. vit. l'apoph. Proc. Goth. l. 1. c. 1. Journ. de reb. get. c. 57. Theoph. p. 115.*

*Anon. Cusp. Hist. miscell. l. 15. Paul. diac. l. 6.*

*Sagen imp. occid. l. 15. Laronius. l'alex. rerum franc. l. 1. Till Odoacre. act. 15.*

Théodoric le titre de roi et les honneurs de la couronne ; il donna son fils Thélane en otage. Cet accord fut conclu le 27 de février 493, et confirmé par le serment des deux princes. Le cinquième de mars suivant, Théodoric entra dans Ravenne, précédé de l'évêque et de ses collègues, qui étoient venus au-devant de lui, portant des croix et des reliques des saints. Il prit aussitôt le titre de roi, sans attendre l'agrément de l'empereur Anastase, que Festus, son agent, sollicitoit à Constantinople. Anastase succéda à Zénon, mort en 491. Odoacre fut d'abord en amitié avec Théodoric dans le palais ; mais on ne vit jamais plus sensiblement combien jalouse et cruelle la jalousie de la souveraineté. Peu

de jours après, Théodoric ayant invité Odoacre à repas, le tua de sa propre main. Le fils, les parens principaux officiers de ce prince infortuné furent n sacrés le même jour avec leurs enfans; meurtre barbare que les auteurs favorables à Théodoric tâchent d'excuser en disant qu'il avoit découvert un complot formé contre sa vie. Mais des écrivains qu'on ne peut soupçonner de partialité traitent ce forfait d'assassinat commis contre la loi des sermens. Il a fallu trente ans de vertus et d'actions les plus éclatantes pour couvrir une tache noire, et les derniers temps de la vie de Théodoric présenteront encore des cruautés. Héros accompli dans le cours d'un long règne, il le commença et le finit comme un tyran. Une fin si tragique relève la mémoire d'Odoacre. Ce conquérant, qui, de tous les princes de ce temps-là, étoit le plus semblable à son vainqueur, paroît encore plus grand parce qu'il fut malheureux.

*Ennod. paneg.*

*Idem. vit.*

*Epiph.*

*Idem de Laur.*

*Cassiod. l. 2, ep. 16; l. 4, ep. 2.*

*Proc. Goth. l. 1, c. 1.*

*Paul. diac. l. 6.*

*Baronius.*

*Vales. rerum franc. l. 5.*

*Emmanuel.*

*Tesoro 1º regno d'Italia, c. 6.*

Après la mort d'Odoacre, Théodoric n'eut plus besoin de tirer l'épée. Toute l'Italie le reconnut pour maître. Libérius rendit Césène. La Rhétie, le Norique, la Euphratie se rangèrent sous ses lois. Les Siciliens et les Byzantins refusoient seuls de lui obéir; mais Cassiodore, pendant qu'il étoit retiré sur ses terres à l'extrémité méridionale de l'Italie, fit usage de son éloquence pour les déterminer à se soumettre, leur représentant qu'il y auroit de la folie de prétendre se maintenir contre des forces qui avoient abattu Odoacre. Frédéric, après avoir servi Théodoric pendant la guerre, étoit retourné dans ses états avec les Ruges qui avoient gardé Pavie. Il ne se vit pas plus tôt rétabli, qu'à l'imitation de son père, il se mit à ravager le Norique. Théodoric envoya contre lui une armée qui le défit, chassa les Ruges de la contrée, et les fit passer en Italie pour repeupler les pays que la guerre avoit désolés. Les Hérules et les Turcilinges, soldats d'Odoacre, ne pouvoient que donner de perpétuelles inquiétudes comme ils étoient en droit d'accuser Théodoric de p

les sermens n'étoient capables de l'assurer de leur . Il prit le parti de les éloigner, et leur assigna en demeure le pays qu'on nomme aujourd'hui *le Pié-* . Il étoit resté en Germanie d'autres Hérules qui n'ont pas suivi Odoacre; Théodoric fit alliance avec eux adoptant leur roi pour son fils d'armes. A l'exemple d'Odoacre, il établit les Goths en leur donnant le tiers de toutes les terres d'Italie; partage plus équitable que celui des Visigoths, qui, dans les provinces conquises en Gaule et en Espagne, n'avoient laissé que le tiers des terres aux anciens habitans. Ce fut alors que, du mélange de la langue romaine et des différens idiomes germaniques se forma le jargon barbare qui a donné naissance à la langue italienne, devenue ensuite, grâces aux heureuses circonstances qui l'ont cultivée, une des plus parfaites et des plus agréables de l'Europe. Telle fut en Italie la fondation du royaume des Ostrogoths, qui ne subsista que quarante ans. Comme Théodoric prévoyoit que la jalouse ambition des empereurs ne le laisseroit pas jouir paisiblement de sa conquête, il préféra le séjour de Ravenne à celui de Rome, parce que le voisinage de la mer Adriatique étoit plus à portée de s'opposer à leurs entreprises. Je vais maintenant tracer le portrait de ce grand prince, et faire connoître son gouvernement, autant que les auteurs de ce temps-là, dans leurs ébauches confuses, peuvent nous en fournir de lumières sur un sujet digne d'être traité par les plus habiles historiens.

Théodoric se nommoit, dans la langue de sa nation, *Thiudis*, comme son père Théodémir s'étoit nommé *Thiudis*. Les auteurs septentrionaux l'appellent *Théodoric*. Les auteurs septentrionaux l'appellent *Théodoric* de Vérone, parce qu'ayant remporté près de Vérone la victoire qui décida de son établissement en Italie, il choisit cette ville, y fit quelquefois sa demeure, et y finit de l'embellir. Il avoit le teint vif et animé, un nez majestueux, une taille avantageuse, le regard serein. Il étoit terrible dans sa colère, doux et aimable dans la

*Cass. l. 2, ep. 10; l. 4, ep. 1.*  
*Anon. Vales. Proc. Goth. l. 1, c. 2.*  
*Theoph. p. 112.*  
*Jorn. de i. c. b. get. c. 5.*  
*Ennod. paneg.*  
*Vales. rerum franc. l. 5.*

*Cochl. vit.  
Theod. c. 1.  
P-rings-  
kindel ud  
Cochl. p.  
241.*

société. Libéral et même magnifique, il n'estimoit richesses que pour les répandre à propos. Aussi grand politique que grand capitaine, il chercha la paix et faire la guerre. La plupart des écrivains ont avancé, la foi d'un auteur anonyme, que Théodoric n'avoit aucune teinture des lettres; qu'il ne savoit même ni lire ni écrire; qu'il se servoit d'une lame d'or percée à travers des cinq lettres *Théod*, et que, passant la plume dans les trous, il formoit ainsi sa signature; ils ajoutent, d'après Procope, qu'il ne vouloit pas que les Goths envoyassent leurs enfans aux écoles, disant *qu'ils ne verroient jamais sans crainte la pointe d'une épée, s'ils avoient une fois appris à trembler sous la férule*. Mais Procope s'attache moins au vrai qu'au merveilleux; et le récit de l'anonyme est visiblement copié d'après ce qu'on rapporte de l'empereur Justin, dont l'ignorance n'est pas douteuse. Théophane dit au contraire que Théodoric étoit fort instruit, et que pendant les dix années qu'il avoit passées à Constantinople dans sa première jeunesse, il avoit pris les leçons des plus habiles maîtres: ce qui en est beaucoup plus conforme à son génie actif, pénétrant et avide de gloire. Ce prince remit les arts en vigueur, il fonda des prix pour ceux qui s'y distinguoient. Comme il savoit faire de grandes choses, il honoroit ceux qui les faisoient. Il fit écrire et les transmettre à la postérité. Il fit instruire sa fille Amalasonte et sa fille Amalaberge. Son neveu Théodat se livra sous ses yeux à l'étude des lettres et de la philosophie. Ce fut la science qui procura la faveur de Théodoric et la dignité de consul au célèbre Boèce. Dans la lettre que ce philosophe écrivit à Vénantius, en lui conférant la charge de gouverneur des domestiques, il le loue de son attachement à l'étude; il dit que *les lettres ajoutent un nouveau lustre à la haute naissance: que leur suffrage rend un homme digne des plus grands honneurs*. Il l'exhorte à continuer de cultiver, pour mériter encore de nouvelles récompenses.

et le même langage dans plusieurs autres de ses  
 2. C'étoit, à la vérité, Cassiodore qui écrivoit au nom  
 de Théodoric ; mais le secrétaire n'auroit-il pas rendu  
 tout ridicule s'il eût mis des éloges si pompeux de  
 l'érudition dans la bouche d'un prince ignorant ? Dail-

les Goths étoient fort éloignés de cette grossièreté  
 barbare leur attribue. Dion Cassius, qui avoit com-  
 posé une histoire générale des Goths, séduit apparem-  
 ment par la prévention qu'inspire à un historien l'amour  
 de son propre ouvrage, alloit jusqu'à les comparer aux  
 Grecs pour la science et la sagesse.

Le mauvais gouvernement des derniers empereurs  
 fit de l'Italie un théâtre de sanglantes révolutions.  
 On peut dire que les barbares, en s'en rendant les maîtres,  
 en avoient été les libérateurs. Elle commençoit à  
 respirer sous Odoacre ; sa tranquillité devint plus assurée  
 sous le règne de Théodoric : elle se crut libre, parce  
 qu'elle se vit gouvernée par des lois. Les Goths ne traitèrent  
 pas l'Italie comme les autres barbares avoient  
 traité les leurs conquêtes : ils ne touchèrent pas à la condi-  
 tion des personnes. Théodoric ne voulut pas régner en  
 tyran, mais en roi. Il honora le sénat ; les charges  
 furent données aux plus dignes ; il avançoit les descen-  
 dants des maisons nobles, et comptoit pour services ren-  
 dus à sa personne ceux que leurs ancêtres avoient ren-  
 dus à l'état. Il déclara que les naturels du pays lui seroient  
 plus chers que ses anciens sujets, et qu'il ne donneroit  
 aucune préférence qu'à ceux qui seroient plus fidèles à obser-  
 ver les lois : *Nous détestons, dit-il, les oppresseurs ;  
 ce n'est pas la force qui doit régner, c'est la justice.  
 Pourquoi établissons-nous des tribunaux, si ce n'est  
 pour désarmer la violence ? Vous êtes réunis sous le  
 même empire ; que vos cœurs soient unis ; les Goths  
 doivent aimer les Romains comme leurs voisins et leurs  
 amis ; et les Romains doivent chérir les Goths comme  
 leurs défenseurs.* Les Goths, après avoir reçu le tiers des

*Cassiod.* l. 1,  
 c. 1 ; l. 2,  
 c. 24, 25 ;  
 l. 3, c. 20,  
 23, 43 ; l.  
 4, c. 14 ; l.  
 7, c. 3.  
*Proc. Goth.*  
 l. 2, c. 6.  
*Anon. Vales.*  
*Chron. Alex.*  
*Sigon. imp.*  
*occid. l. 15.*  
*Vales. re-*  
*rum franc.*  
 l. 5.  
*Giannone,*  
*hist. neap. l.*  
 3, c. 2.  
*Suet. Claud.*  
 c. 15.

fonds , prétendoient être exempts , et rejetoient les taxes sur les Romains. Théodoric les obligea de payer la quote-part : *Ils ont mauvaise grâce , disoit-il , de vouloir s'affranchir des tributs ; j'en paie plus qu'eux : je regarde comme un tribut les soulagemens que je donne à ceux qui sont dans l'indigence.* Il n'imposoit sur ses sujets que des taxes proportionnées à leurs forces ; sans examiner s'il étoit en droit de les exiger , il les recevoit comme des présens. Ayant appris que les sénateurs se dispensoient des contributions , et que le fardeau des charges publiques retomboit entièrement sur les pauvres , il leur en fit une forte réprimande , et leur ordonna , par un édit , de remplir leurs obligations , promettant de faire droit sur les plaintes des pauvres , et même de prévenir par une prompte justice. Il fit fleurir le commerce , que les troubles précédens avoient entièrement ruiné , et prit un soin particulier d'attirer en Italie des marchands étrangers. Le trésor public , qu'il trouva vidé , fut bientôt rempli par une sage économie. L'abondance revint sous un gouvernement équitable ; soixante sacs de blé ne se vendoient le plus souvent qu'une pièce d'or qui faisoit treize à quatorze francs de notre monnaie. C'étoit aussi le prix ordinaire de trente amphores de vin , c'est-à-dire , d'environ quatre de nos muids. Il veilloit avec tant de soin à la sûreté publique , que la nuit comme le jour on pouvoit voyager sans crainte ; les maisons de campagne étoient aussi assurées que des forteresses. Les portes des villes furent inutiles pendant son règne. Ce n'étoit que pour se donner un air d'autorité qu'Anastase recommandoit souvent à Théodoric de ménager le sénat , de suivre les lois des empereurs , et de maintenir la concorde entre ses sujets. Cet empereur avoit lui-même plus besoin de ces avis que le roi des Goths.

Les lois romaines n'éprouvèrent d'autre changement que d'être exécutées avec plus d'exactitude. *Notre soin ,* dit ce prince dans une de ses lettres , *n'est pas*

Enquérir, mais de rendre : les ureux. Notre  
 triomphe est de faire régn. e. s propres lois.  
 Quels fruits retireront-ils de re. u ; que gagne-  
 ront-ils à être délivrés des s s'ils ne trouvent en  
 nous que d'autres barbares ? s'ils ne trouvent en  
 nous usages et à leurs cou nes ? Où la justice tient le  
 compte, les droits ne sont, confondus. Le défenseur  
 la liberté ne se propose p faire des esclaves. Que  
 d'autres conquérans pillent détruisent les villes dont  
 ils se sont rendus maîtres : nous, notre intention  
 est de traiter les vaincus de nière qu'ils regrettent de  
 n'avoir pas été vaincus p tôt. Dans ces principes, il  
 subsistait les dispositi du droit romain ; l'édit  
 qu'il publia en cent cinquante-quatre articles  
 est presque entièrement conforme. Il prit l'habillem  
 ent romain ; il conserva les mêmes magistrats, et ne  
 fit aucun changement à la police ni à la division des  
 provinces ; elles continuèrent d'avoir leurs consulaires,  
 leurs correcteurs, leurs présidens, qui étoient choisis  
 entre les Romains. Il établit de plus dans chaque ville  
 et dans chaque bourg, grand ou petit, un comte ou ma-  
 gistrat inférieur, afin d'épargner aux habitans la peine  
 et la dépense de se transporter au loin pour l'expédition  
 des affaires courantes. Il permit aux Goths de conserver  
 leurs coutumes particulières. Mais, pour les objets im-  
 portans, tels que les successions, les contrats, les délits et  
 les peines, il voulut que les Goths mêmes fussent soumis  
 à la loi romaine. Tel étoit l'ordre judiciaire : dans chaque  
 comte, le comte goth jugeoit seul les différends qui surve-  
 noient entre deux Goths ; si la querelle étoit entre un  
 Goth et un Romain, le comte prenoit un assesseur ro-  
 main, si les deux plaideurs étoient Romains, ils s'adres-  
 soient aux juges romains délégués dans toutes les pro-  
 vinces. Il donnoit toute son attention à choisir des  
 magistrats intègres et éclairés ; s'il se trouvoit trompé  
 dans son choix, il punissoit sévèrement leurs injustices,



sans épargner même les préfets du prétoire. Rien ne paroisoit plus indigne que d'abuser du pouvoir pour opprimer les inférieurs, et ce crime étoit irrémédiable. Il ne pardonnoit pas plus aux juges qui, soit par négligence, soit par une collusion criminelle, différoient de rendre justice aux opprimés, et favorisoient ainsi injustes prétentions des personnes puissantes. On rapporte un exemple louable dans le principe, mais préhensible par l'excès de sévérité. Pendant qu'il étoit à Rome, une veuve vint se plaindre à lui de ce qu'après depuis trois ans un procès contre un sénateur nommé Formus, elle n'avoit pu encore obtenir de jugement. Il fit aussitôt appeler les juges : *Si vous ne terminez demain cette affaire, leur dit-il, je vous jugerai vous mêmes.* Le lendemain, la sentence fut rendue. La veuve étant venue remercier le prince un cierge allumé à la main, selon la coutume de ce temps-là : *Où sont les juges ?* dit Théodoric. On les amena devant lui : *pourquoi, leur dit-il avec indignation, avez-vous prolongé pendant trois ans une affaire qui ne vous a coûté qu'un jour de discussion ?* Après ce reproche, leur fit trancher la tête. Cet exemple mit en activité tous les tribunaux. On lui attribue un jugement semblable à celui que l'empereur Claude avoit rendu d'une occasion pareille. Une femme mariée en secondes noces refusoit de reconnoître son fils du premier mari. Théodoric, après avoir interrogé le jeune homme, demeura persuadé qu'elle étoit véritablement sa mère ; comme elle s'obstinoit à le nier : *Eh bien, dit-il, puisqu'il n'est pas votre fils, je casse votre second mariage et je vous ordonne de l'épouser.* La mère frémit d'horreur, et avoua la vérité. La fureur des duels régnoit en Pannonie ; les diverses colonies de Huns, de Suèves de Gépides qui depuis long-temps se répandoient dans ce pays, y avoient introduit cette coutume barbare ; les procès civils se décidoient souvent par l'épée. Théodoric

ric s'efforça d'étouffer ce monstre naissant. En envoyant le comte Colossée pour gouverner la Pannonie et le Sarmatie, dont il venoit de se rendre maître, il lui recommanda de détruire cet usage, qu'il nomme abominable, et de montrer que les Goths joignent l'humanité romaine à la valeur nationale : *Que les contestations civiles, lui dit-il, ne nous soient pas aussi funestes que les guerres ; à l'égard de nos compatriotes, les armes ne sont faites que pour les défendre. Si l'indigence porte un malheureux à cet excès de rage, retirez-le de la misère ; retirez-vous-même pour le conserver : quoi qu'il vous en coûte, ce ne sera pas perdre que de gagner la vie d'un homme. Inspirez à ces âmes féroces la douceur de notre empire ; et que par vos bons traitemens ils s'accoutument à supporter la vie.* Ce fut peut-être pour arrêter le cours des assassinats, que les derniers troubles avoient rendus plus communs en Italie, qu'il défendit aux Romains de porter aucune arme, pas même un couteau.

Sa sévérité dans l'exercice de la justice procédoit d'un fonds de bonté qui lui inspiroit l'horreur des actions cruelles. Il étoit naturellement porté à pardonner. Loin de dépouiller ceux qui avoient combattu pour Odoacre, il répandoit sur eux ses bienfaits. Il est vrai qu'après sa victoire il vouloit d'abord ne donner la liberté romaine qu'à ceux qui avoient suivi son parti, et tenir les autres sous une sorte d'esclavage en leur ôtant le pouvoir de voter et de disposer de leurs biens. Mais Epiphane de Pavie et Laurent de Milan n'eurent pas de peine à le détourner de ce projet, et à obtenir de lui une amnistie générale. Il favorisa le généreux dessein de ces deux prélats, qui, voyant leurs villes ruinées en partie et presque dépeuplées par les fureurs de la guerre, entreprirent de les rétablir lorsque la paix fut rendue. Leurs exhortations et leurs aumônes rappelèrent leurs peuples dispersés. Milan et Pavie recouvrèrent leur ancien lustre. La Ligurie avoit été désolée par l'irruption de Gonde-

*Ennod. po-  
nex.  
Idem, vita  
Epiph.  
Idem, ab  
Laurentio.*

baud; un nombre infini d'habitans de cette province traînés au-delà de Alpes, gémissaient dans l'esclavage. Théodoric, pour les en délivrer, employa le ministre d'Epiphane. Ce prélat, respecté des rois, engagea Gondobaud à renvoyer gratuitement ceux qu'il tenoit en possession; il paya la rançon des autres, qui étoient tombés en partage aux soldats; et l'argent de Théodoric ne suffisant pas, il trouva dans la charité d'une dame gauloise, nommé Syagria, et dans celle d'Avitus, évêque de Vienne, de quoi satisfaire l'avidité des Bourguignons. Il repassa les Alpes, suivi de cette multitude de Liguriens délivrés, et la province fut repeuplée. Quelque temps après, en 496, ce bon prélat mourut des fatigues qu'il avoit essuyées dans un voyage fait à Ravenne pendant l'hiver, pour solliciter la diminution d'un impôt dont la Ligurie étoit surchargée. Il avoit obtenu de Théodoric la remise des deux tiers.

*Anon. Vales.  
Theoph. p.  
123.*

*Baronius.  
Vales. re-  
rum franc.  
l. 6.*

*Fleury, hist.  
ecclés. l. 30,  
art. 28.*

*Till. vie  
d'Euphème,  
art. 6.*

Depuis la bataille de l'Adda, Festus Niger, député à la cour d'Orient, y avoit passé cinq ans à solliciter d'abord Zénon et ensuite Anastase, de confirmer à Théodoric le titre de roi, et de lui rendre les ornemens impériaux qu'Odoacre avoit envoyés à Constantinople. La négociation avoit été sans succès; et Festus étoit revenu à Ravenne en 495. Il fut renvoyé deux ans après; et, sans la promesse qu'il donna de lui-même, et sans y être autorisé par Théodoric, d'engager le pape à recevoir l'hénotique de Zénon, ce qu'Anastase avoit fort à cœur, il obtint la faveur qu'il demandoit. D'ailleurs Anastase avoit alors sur les bras la guerre d'Isaurie; et, sans renoncer au dessein secret qu'il avoit formé de dépouiller Théodoric, il feignit d'accepter les excuses que ce prince lui faisoit, de n'avoir pas attendu son agrément pour prendre le titre de roi d'Italie.

*Cassiod. chr.  
Idem. l. 1,  
ep. 25, 28;  
l. 2, ep. 7;  
l. 3, ep. 48.*

Le nouveau monarque, voulant rétablir le calme dans Rome, se rendit, l'année 500, dans cette ancienne capitale de l'empire. Son entrée fut un triomphe. Le pape



deux cents livres d'or, à prendre tous les ans sur la caisse de l'imposition des vins. Il rétablit les greniers publics, et ces vastes souterrains qui aboutissent au Tibre, et qui, depuis Tarquin le superbe, font encore l'admiration de l'univers. Pour consacrer la mémoire d'un prince si bienfaisant, le sénat lui éleva une statue. Procope fournit ici un trait singulier qui ne se trouve point ailleurs. Il dit que Théodoric, voulant conserver une image de la majesté impériale, laissa subsister le palais de Rome les soldats de la garde des empereurs qu'Odoacre apparemment n'avoit pas détruite. Ils étoient en grand nombre, sous les différens noms de *silentiarii*, de *domestiques*, de *scholaires*. Théodoric, sans les occuper à aucun service, continua de leur faire payer leur solde, et ordonna que cette pension alimentaire parviendrait à leurs fils et à leurs petits-fils. Il ajoute que cet établissement fut aboli par Justinien. Pendant que Théodoric étoit à Rome, il découvrit qu'un de ses courtisans nommé Odoïn, formoit des desseins contre sa vie. Il lui fit trancher la tête dans le palais Sessorien, et retourna à Ravenne, après avoir fait à Rome un séjour de six mois. Les autres villes de l'Italie ne furent pas oubliées. Il en fit relever les murailles. Ce que la guerre ou le nombre des années avoit détruit, ce que la négligence des princes avoit laissé dépérir fut réparé par la solidité et la magnificence. Ravenne, Vérone, Pavie, furent ornées de palais, de portiques, de thermes, d'arcades, d'amphithéâtres. L'Italie sortoit de ses ruines après un siècle de désordres, de ravages et d'incendies. Elle sembloit renaître de ses cendres avec son ancien éclat. Théodoric ne s'occupoit pas moins de sa sûreté que de sa splendeur : il élevoit des forteresses pour servir de barrière contre les barbares du nord. La plus célèbre fut celle de Vérucæ, qu'il fit bâtir au bord de l'Adige, sur un rocher qui avoit la forme d'une haute tour, plus large par le haut que par le pied. Tant d'

ne coûtoient rien à ses peuples. Son économie, son intelligence, et la fidélité des subalternes dans le recouvrement des deniers publics, étoient un fonds inépuisable.

Il mit conquîs l'Italie par les armes. Pour y rétablir l'ordre, il avoit besoin de la paix. Environné de guerrières, il résolut de les attacher à lui par des alliances. Il épousa Audeflède, sœur de Clovis. Il eut déjà deux filles d'une concubine; l'une, nommée Sigolthe, fut femme d'Alaric, roi des Visigoths. Il eut l'autre, nommée Ostrogothe, à Sigismond, fils d'Amalabaud, roi des Bourguignons. Sa sœur Amalfride, veuve d'un seigneur de la nation, duquel elle eut deux enfans, Théodat et Amalberge, fut demandée par Trasamond, roi des Vandales. Théodoric fit venir cette princesse avec un magnifique cortège. Il lui donna pour sa garde mille Goths, nobles de naissance, et pour le service de sa maison cinq mille hommes, tous gens de guerre. La ville et le promontoire de Lilibeth en Sicile lui furent abandonnés pour sa dot. Ce mariage fut heureux tant que Trasamond vécut; mais Amalric, son successeur, fit enfermer Amalfride et massacra tous ses Goths, sur le soupçon d'une conjuration faite contre lui. Théodoric, qui vivoit encore, ne se trouva pas en état d'équiper une flotte assez puissante pour porter la guerre en Afrique, laissa cette violence impunie. Amalfride mourut en prison, et les Goths soupçonnèrent que ce n'étoit pas de mort naturelle. Amalric, successeur de Théodoric, en fit des reproches à Trasamond, le menaçant de la guerre, s'il ne satisfaisoit à la famille royale des Goths, et à la patrie. On ne voit dans l'histoire aucun effet de ces menaces. Amalberge, fille d'Amalfride et nièce de Théodoric, fut mariée à Hermanfroi, roi de Thuringe. L'union qu'elle avoit reçue ne corrigea point son caractère ambitieux et cruel. Elle porta Hermanfroi à

*Ennod. vit. Epiph. Anon. f. alet. Cassiod. chr. Idem l. 2, ep. 41; l. 5, ep. 1, 24; l. 4, ep. 1; l. 5, ep. 45; l. 8, ep. 1; l. 9, ep. 3. Proc. Vand. l. 1, c. 8, 9; l. 2, c. 5. Idem, Goth. l. 1, c. 5, 12. Jorn. de reb. get. c. 58. Sigon. imp. occid. l. 16.*

dépouiller ses frères pour être seul maître de la **Tyrrénie** ; et à manquer de parole à **Thierry**, roi des **Frisons**, qui l'avoit aidé dans cette guerre, à condition de partager la conquête. Par cette infidélité, **Amalbe** fut cause de la mort de son mari, que **Thierry** fit périr, et se vit obligée de se retirer en Italie, où elle passa le reste de ses jours dans l'obscurité.

La princesse la plus illustre de la famille de **Théodoric** fut **Amalasonte**, qu'il eut de son mariage avec **Audèle**. Elle hérita des vertus de son père ; et, comparée elle-même aux plus grands rois, elle soutint l'honneur de la nation pendant la minorité de son fils **Athalaric**. Nous aurons occasion dans la suite de faire l'histoire de cette princesse. **Théodoric**, qui n'avoit point d'enfant mâle, ne voulut point la marier à un roi, de peur d'y servir les **Goths** à un prince étranger, en lui donnant droit à sa succession. Le mérite d'**Eutharic**, surnommé *Cillica*, qui vivoit en Espagne à la cour des rois **Visigoths**, déterminâ **Théodoric** en sa faveur. **Eutharic** petit-fils de **Bérimond**, dont j'ai parlé, étoit de la race des **Amals**. **Théodoric** le fit venir à sa cour ; et, ayant reconnu par lui-même ce qu'il avoit appris de la renommée, il lui donna sa fille, et lui destina son trône. La valeur de ce prince, son adresse dans les exercices militaires, son caractère franc, généreux, libéral, gagnèrent bientôt le cœur des peuples et l'estime de l'empereur **Anastase**, qui l'adopta pour son fils d'armes comme il avoit déjà adopté **Théodoric**. **Justin**, successeur d'**Anastase**, leur fit à tous les deux le même honneur et accepta **Eutharic** pour collègue, la première fois qu'il prit lui-même le consulat en 519. **Eutharic**, étant venu à Rome pour y prendre possession de cette dignité, fut reçu avec la pompe qui convenoit à l'héritier présomptif de la couronne. Il signala son entrée par des grâces et des largesses. Il donna au peuple romain, pendant plusieurs jours, de magnifiques spectacles, où l'on vit

nombre d'animaux jusqu'alors inconnus, que le landales lui avoit envoyés d'Afrique. Symma-  
bassadeur de Justin, et qui se trouva pour lors  
, fut étonné de l'opulence et de la politesse des  
pe les Romains orientaux méprisoient encore  
barbares. Ce fut avec regret qu'on vit partir  
, lorsqu'il retourna à Ravenne, où il renouvela  
les fêtes avec encore plus de splendeur. Mais les  
furent beaucoup plus vifs et plus sensibles  
on apprit, quelque temps après, la mort de ce  
qui faisoit espérer un règne doux et glorieux.

Politique ordinaire des princes ambitieux est d'ar-  
puissances étrangères les unes contre les autres  
éviter de leurs divisions. Celle de Théodoric étoit  
de et plus digne d'un grand roi. Tandis qu'il  
voir ses peuples des douceurs de la paix, il tra-  
la maintenir entre les autres princes; et, lors-  
pouvoit calmer leurs querelles, il savoit en tirer  
sans s'engager dans des expéditions pénibles et  
à ses sujets. En prenant le parti des opprimés,  
l'art de risquer peu et de gagner beaucoup; et  
putation de justice et de sagesse il s'étoit rendu  
de l'Europe. Après la bataille de Tolbiac, une  
es Allemands se réfugia dans ses états; il leur  
les terres en Italie, et les mit à couvert des pour-  
Clovis. Il écrivit même à ce prince pour l'exhor-  
re un usage modéré de la victoire, et à traiter  
vanité les peuples vaincus. Lorsque les premières  
s de division éclatèrent entre Clovis et Alaric,  
ric fit tous ses efforts pour les réconcilier; il prit  
deux jeunes monarques le ton de l'autorité pa-  
; il leur écrivit des lettres pressantes; et, pour  
plus de poids à sa médiation, il implora celle  
les rois voisins. Il invita Gondebaud et les rois  
ales, des Varnes, des Thuringiens, à se joindre  
or engager Clovis à rester en paix, ou pour l'y

*Camod. l. 3.  
ep. 1, 2, 3,  
4.  
Sigon. imp.  
occid. l. 16.*



, contraindre par les armes. La fierté opiniâtre du roi François ayant rendu ses démarches inutiles, et sa vanité ayant bientôt décidé la querelle par la défaite et la mort d'Alaric, Théodoric sauva les débris du royaume des Visigoths en se chargeant de la tutelle de son petit-fils Amalaric, fils d'Alaric et de Theudigothe.

*Cassiod. chr. l. 5, ep. 43, 44.* Clovis s'étoit rendu maître de Toulouse, de Bordeaux, d'Angoulême et de beaucoup d'autres villes ; son fils Thierrî assiégeoit la ville d'Arles. Théodoric envoya le duc Ibas à la tête d'une armée. Ce général leva le siège d'Arles, battit Thierrî dans une rencontre et se mit en possession de tout le pays entre les Alpes, le Rhône, et envoya à Ravenne un grand nombre de soldats françois. Théodoric mit garnison dans les villes qu'il attacha cette partie de la Gaule au royaume des Ostrogoths, et recommanda aux gouverneurs de se comporter de manière que les nouveaux sujets se félicitassent de voir changé de maître. Il s'empara de Narbonne, il chassa Gondebaud, qui s'y étoit établi à la faveur des troubles. Il reprit Toulouse et toute la Septimanie, leva le siège de Carcassonne ; et, par ses conquêtes, étendit jusqu'aux Pyrénées, il s'ouvrit un passage en Espagne. Amalaric s'y étoit retiré après la mort de son père. Mais ce jeune prince, qui n'avoit encore que quinze ans, ne put empêcher Gésalic, fils naturel d'Alaric, de se faire proclamer roi par une partie des Visigoths. Il reçut ordre de marcher contre l'usurpateur, qui, malgré son courage, n'osa l'attendre à Barcelonne où il avoit sa résidence, et s'enfuit en Afrique à la cour de Trasamond. Ce prince, beau-frère de Théodoric, ne laissa néanmoins attendrir par les larmes de Gésalic, et lui donna une grande somme d'argent, avec laquelle celui-ci fugitif, ayant repassé en Gaule, y leva une armée. Théodoric en fit des reproches à Trasamond ; celui-ci s'excusa sur ce qu'il avoit été surpris par les artifices de l'usurpateur ; et, pour donner plus de force à ses raisons

accompagna de riches présens. Théodoric lui rendit ses présens sans rejeter ses excuses, et voulut bien, en considération de sa sœur, ne pas rompre avec le roi des Goths. Gésalic, à la tête des troupes qu'il avoit rassemblées, entra en Espagne, fut défilé par Ibas à quatre lieues de Barcelonne, s'enfuit au-delà des Pyrénées, et fut atteint près de la Durancer et mis à mort par ceux qui le poursuivoient. Depuis cette victoire, Théodoric resta maître absolu de l'Espagne, quoiqu'il laissât à son petit-fils le titre de roi. Il disposoit des revenus, des charges, des garnisons. Les actes se datent de son règne. Il envoya un de ses écuyers nommé Théodis pour faire les fonctions de tuteur d'Amalaric; cet officier s'acquitta tant d'estime par sa sagesse et par son courage, que Théodoric, qui en conçut de la débauche, ne le rappela point, et qu'après la mort du jeune Amalaric, Théodis fut élevé sur le trône, du consentement unanime de la nation.

Je ne parle ici que des actions de Théodoric qui se rapportent à l'Occident, et qui n'ont aucun rapport aux affaires de l'empire: je raconterai les autres dans l'histoire de Justin. Depuis que Théodoric se vit établi en Italie, il ne marcha plus à la tête de ses armées. Il étoit en apparence dans Ravenne; mais toujours éveillé, toujours les yeux ouverts sur ses peuples et sur ses états voisins, dont sa politique faisoit monvoir les ressorts, il confioit ses armes à de excellens généraux qu'il avoit formés, dont il connoissoit le caractère, et qu'il choisioit selon la nature de l'entreprise. Aussi tous les succès de ce prince, conduits par sa prudence, exécutés par l'habileté de ses capitaines et par la valeur de ses soldats, réussirent au gré de ses desirs. Au milieu de la paix, il avoit soin d'entretenir par de fréquens exercices la vigueur de ses troupes. Ravenne présentoit de toutes parts l'image de la guerre. Tous les spectacles étoient militaires; c'étoit un apprentissage des combats :

*Ennod. paneg.*

*l. 1, c. 1.*

*ep. 34, 40.*

*l. 2, ep. 8.*

*l. 3, ep. 49.*

*l. 4, ep. 15.*

*l. 5, ep. 15.*

*l. 6, ep. 16.*

mais il en avoit banni la cruauté; on n'y voyoit point de gladiateurs. Une jeunesse guerrière et bien disciplinée apprenoit à trembler devant les lois, et à être impide devant les ennemis. Les Allemands ayant fait courses en Rhétie, il envoya des troupes qui les allèrent chercher au-delà du Danube, les battirent, et firent conquête de la Souabe. Il réduisit ce pays en forme de province, y établit des gouverneurs, et accoutuma le peuple à l'obéissance par la douceur du commandement. La dernière expédition de Théodoric en Occident est plus utile que brillante; elle caractérise un politique adroit, et peut-être artificieux, qui, laissant aux autres tout le péril du combat, sait retirer sa part de la victoire. Sigismond, roi des Bourguignons, avoit fait mourir son fils Sigéric, qu'il avoit eu d'Ostrogothe, fille de Théodoric. C'étoit à ce prince à demander raison de la mort de son petit-fils. Il profita du ressentiment des fils de Clovis, que leur mère Clotilde excitait à venger la mort de son père et de sa mère, assassinés autrefois par un de Gondebaut, père de Sigismond. Théodoric fit avec ces princes une alliance offensive, dont la condition étoit que tous les alliés partageroient également la conquête et que ceux-mêmes qui n'y auroient pas contribué, leurs armes seroient admis au partage, en donnant, en outre, une somme d'argent. Il fait aussitôt partir son armée sous les ordres de Tolonic, un de ses meilleurs généraux; mais il lui recommande de ralentir sa marche, et de ne joindre les François qu'après la bataille. Sigismond est vaincu et fait prisonnier. Tolonic, après la victoire, et s'excuse sur la difficulté du passage des Alpes. Il compte aux princes françois la somme d'argent venue, et, en conséquence du traité, il prend possession d'Apt, de Genève, de Carpentras, d'Avignon et de plusieurs autres villes considérables. Ce fut là le principal avantage que la ruse italienne remporta sur la vanité ingénue des François. C'étoit, dit Cassiodore, une

plaintes à Théodoric. Le prince, irrité de ces violences, ordonna que les chrétiens réparassent les synagogues, leurs dépens, et que ceux qui ne seroient pas en état de payer leur part, fussent fouettés publiquement. L'évêque Pierre fut chargé de recueillir l'argent, et Eutharic de tenir la main à l'exécution. Par forme de représailles, Théodoric fit abattre l'oratoire et l'autel de Saint-Etienne qui étoit aux portes de Vérone. La colère fit alors perdre le respect qu'il portoit aux églises catholiques : il se faisoit honneur de les décorer.

*Cassiod. l. 1, ep. 8.  
Cochl. vita.  
Theod. c. 9.  
Sizon. imp.  
occid. l. 16.*

Mais il avoit encore plus de respect pour les évêques recommandables par leur vertu. C'étoit entre leurs mains qu'il déposoit les libéralités qu'il vouloit répandre dans les provinces, croyant ne pouvoir choisir de distributeurs plus fidèles et plus équitables. Trasamond, roi des Vandales, arien comme lui, mais fanatique et persécuteur, avoit relégué en Sardaigne les évêques catholiques de ses états ; et ces généreux prélats se trouvoient réduits à une extrême misère. Théodoric leur envoya d'abondantes aumônes, soulageant avec humanité les plus grands adversaires de sa secte. Césaire, évêque d'Arles, injustement persécuté par ses ennemis, fut conduit à Ravenne pour y être accusé devant le prince. A la première vue de ce prélat, Théodoric, saisi d'une secrète vénération, se leva, le salua avec respect, ne s'entretenant avec lui que de la conduite que les Goths tenoient dans la Gaule, et de l'état de la ville d'Arles. L'ayant ensuite congédié avec honneur : *C'est un ange plutôt qu'un homme*, dit-il à ses courtisans ; *où sont ses accusateurs. je les ferai repentir des inquiétudes qu'ils lui ont suscitées.* Aucun d'eux n'osa paroître. Il fit porter à l'hôtellerie de Césaire un bassin d'argent de grand prix : c'étoit un dédommagement de l'insulte que le prélat avoit reçue. Après la levée du siège d'Arles, Césaire avoit employé tout ce qu'il possédoit pour racheter, autant qu'il avoit pu, de François et de Gaulois qui étoient

abes entre les mains des Goths. Il s'en trouvoit encore un grand nombre qu'on avoit transportés à Ravenne. Le roi vendit ce bassin précieux pour les délivrer d'esclavage : trait de générosité, qui fit tant d'impression sur les Goths, que les sénateurs et les personnes riches lui apportèrent à l'envi de grosses sommes, le priant d'en faire l'usage que sa charité lui inspiroit. Il revint en Italie accompagné d'une foule de prisonniers rachetés, rapportant la valeur de cent mille livres de notre monnaie. il se rendit aussitôt à Carcassone pour y décharger le reste des François que l'on gardoit dans cette ville.

La conduite que tint Théodoric pendant le schisme qu'il causa l'Eglise romaine prouve la liberté qu'il laissa aux catholiques, et la répugnance qu'il sentoit à se mêler des affaires de religion. Ce ne fut qu'à la prière des deux partis, et pour mettre fin aux troubles qui agitoient Rome de séditions et de carnage qu'il prit part à cette querelle, mais sans entreprendre de la terminer. Il ne fit usage de son autorité que pour appuyer l'un des évêques. Festus, revenu de Constantinople en 483, vouloit accomplir la promesse qu'il avoit faite à l'empereur d'engager le pape à souscrire l'hénotique de Mian. Le pape Anastase II étant mort dans ce temps-là, Symmaque fut canoniquement élu pour lui succéder. Mais Festus, ne le croyant pas favorable à son dessein, avoit formé une cabale contraire et répandu beaucoup d'argent. Une partie du clergé et du peuple se déclara pour le prêtre Laurent. Les deux partis prétendoient soutenir leur élection ; on prit les armes, et le sang coula dans Rome pour décider quel seroit celui qui la principale fonction est de maintenir la paix dans l'Eglise. Enfin on convint de part et d'autre de s'en rapporter à Théodoric. Ce prince, sans vouloir entrer dans cette contestation, répondit qu'il falloit pour évêque de Rome celui qui comptoit le plus

*Theod. loc. l. 2.  
Theoph. p. 123.  
Anast. p. 49.  
Sigon. imp. occid. l. 16.  
Fleury, hist. ecclés. l. 50, art. 47, 48, 49.  
l'assiod. l. 8, ep. 15.*

de suffrages et qui avoit été élu le premier. Ce jugement donnoit gain de cause à Symmaque ; il se crut tranquille et il assembla un concile qui défendit les brigues et violences qu'on avoit déjà vues naître plusieurs fois à l'occasion de l'élection des papes. Deux ans après, la sédition se réveille en faveur de l'anti-pape. Théodoric donne aux évêques de s'assembler à Rome : Symmaque est encore reconnu pour pape légitime ; Laurent est évêque de Nocère en Campanie, et le schisme semble être entièrement éteint. L'arrivée de Théodoric à Rome achève d'y rétablir la tranquillité. Symmaque fait tenir un concile où l'on déclare nulle une ordonnance d'Ilariole, qui, pour la validité de l'élection des papes, exigeoit qu'elle fût confirmée par le prince. Théodoric ne paroît pas offensé de cette atteinte portée à son autorité. Mais le feu de la discorde n'étoit qu'assoupi ; il se ralluma en 503 ; les massacres recommencent ; on force les églises, les monastères ; le faux zèle ne connaît rien de sacré. On envoie à Ravenne des libelles et des accusateurs contre Symmaque, qu'on noircit par les calomnies les plus atroces. Théodoric se laisse prévenir ; il exile Symmaque à Rimini ; mais, quelques jours après, le pape étant retourné à Rome sans ordre, le roi n'y témoigne aucun ressentiment. Laurent y reparoît aussitôt et la capitale du monde chrétien devient un champ de bataille, où les deux factions se déchirent avec fureur. Théodoric convoque un concile à Rome, du consentement de Symmaque, qui demande d'être rétabli dans son siège avant que de se justifier ; le roi veut qu'il se justifie avant que d'être rétabli, et Symmaque y consent. Le pape, après avoir assisté à la première session, étant en chemin pour se rendre à la seconde, est attaqué par les séditeux au milieu des rues de Rome : il se sauve à peine sa vie, et refuse de s'exposer de nouveau pour comparoître devant les évêques. Le concile se sépare, et l'anti-pape dispute encore pendant quatre

Symmaque l'autorité pontificale. Dans cet intervalle, c'est le théâtre d'une guerre civile qui se renouvèle à plusieurs reprises. Enfin, en 507, les évêques ont recours à Théodoric, qui leur répondit *que c'est leur devoir de pacifier les troubles de l'Eglise; qu'à l'égard de Symmaque, ils peuvent prendre tel parti qu'ils jugent à propos, pourvu qu'ils fassent cesser une discorde indolente*. Les évêques déclarent Symmaque innoce-  
 nt pape légitime; et le prince prête son autorité pour faire exécuter la décision des évêques. Festus reçoit l'ordre de mettre Symmaque en possession de toutes les terres de Rome; il obéit à regret, et donne à Laurent une étroite sur ses terres. Cet anti-pape mourut peu de temps après; et ce ne fut que sa mort qui put assurer la fin du schisme. Le schisme avoit duré huit ans. Quoique Symmaque eût fait déclarer par un concile que l'élection des papes seroit entièrement indépendante des souverains, l'ordonnance d'Odoacre continua cependant d'être observée pendant près de deux siècles. Ce ne fut qu'en l'an 530, sous le pontificat de Benoît II, que Constantin Porphyrogénète dispensa les papes d'obtenir l'agrément des empe-

reux d'avoir tracé le tableau du gouvernement de Théodoric, il est à propos de faire connoître ceux dont l'usage a secondé les intentions de ce grand prince. Comme ils ont contribué à sa gloire, ils méritent de la postérité. Théodoric, invincible dans les combats, se servoit à vaincre par les bons conseils; il savoit gré de la coopération même, quand elle étoit appuyée de la raison et de la justice. Celui qui se présente d'abord comme un ancien-  
 nement attaché au roi des Goths fut moins ministre qu'un favori, titre plus flatteur pendant la vie mais moins honorable dans l'histoire. Cependant la confiance d'Artémidore et le caractère de son maître lui rendent toute la considération que le nom de favori pourroit lui ôter. Artémidore, Grec d'origine et d'une nais-

*Cassiod. l. 1, ep. 5, 4, 42, 43, 44; l. 2, ep. 15, 16; l. 8, ep. 6, 9, 10; l. 9, ep. 24, 27; l. 11, ep. 7. Ennod. paneg. Idem, parænes. didasc. Jorn. de reb. get. c. 58. Vie de Cassiod. par Sainte-Marthe.*

sance illégitime, s'étoit lié d'amitié avec Théodoric, lorsque ce prince étoit à la cour de Constantinople. Quoiqu'il fût allié de l'empereur, et qu'il pût aspirer aux premières charges de l'empire, il voulut suivre le roi des Goths en Italie; il étoit attaché à sa personne plutôt qu'à sa dignité. Il ne se mêla jamais des affaires d'état; il borna ses soins à délasser le prince par les agrémens de sa conversation, et à lui procurer des plaisirs innocens, et vive amusant, mais courtisan vertueux, et vraiment utile pour la gloire du souverain. On vit alors un favori profiter de son crédit pour servir les gens de mérite, soulager les malheureux, et n'en jamais abuser ni parler mal de personne; c'est Théodoric lui-même qui lui rend ce témoignage. Comme ce prince connoissoit dans Artémidore un heureux mélange de douceur et de fermeté, il le crut propre à calmer les séditions qu'avoit fait naître le schisme de Laurent. Il le nomma préfet de Rome; et quoique cette charge donnât par elle-même la juridiction souveraine sur la ville et sur les provinces qu'on nommoit *suburbicaires*, Théodoric, pour assu-  
 davantage dans cette conjoncture critique l'autorité de préfet, fit spécialement exprimer dans le brevet qui chargeoit Artimédore de protéger les citoyens tranquilles et de punir les séditieux.

Festus Niger avoit des talens moins agréables, mais plus solides. C'étoit un sénateur des plus distingués de la ville de Rome. Aussitôt après la bataille de Véronne il sentit qu'Odoacre alloit périr, et vint offrir ses services à Théodoric, qui lui donna la charge de maître des offices. Savant, vertueux, du moins en apparence grave et parlant peu, mais souple, pénétrant et adroit à faire parler les autres, Théodoric le jugea propre aux négociations. Il l'employa avec succès à la cour de Constantinople. Festus faisoit profession de la doctrine catholique; mais plus politique que religieux, il passa par l'histoire du schisme de Laurent qu'il étoit



volens sur le choix des moyens pour parvenir à ses fins. Aussi Théodoric l'occupa moins au-dedans qu'au-dehors, et fit plus d'usage de ses talens que de ses con-  
seils. Il ne fut pas ainsi de Libérius : vertueux sans pose, il étoit perdu, s'il n'eût trouvé un vainqueur aussi généreux que lui-même. Il servoit Odoacre ; et, au lieu de l'abandonner dans ses malheurs, il lui demeura fidèle après que ce prince infortuné se fut lui-même livré à son rival. Enfermé dans Césène, Libérius ne cessa de défendre cette ville, quoique toute l'Italie se fût déjà soumise à Théodoric ; il ne la rendit qu'après la mort d'Odoacre, et ne voulut reconnoître pour nouveau maître que lorsqu'il eut perdu le premier. Un homme de ce caractère ne pouvoit être malheureux, ni dans la disgrâce ; le faire repentir de sa vertu, étoit un effort qui passoit le pouvoir du vainqueur. Libérius fut un honneur pour l'Italie, et pour Théodoric même, que ce prince sentit le mérite d'une âme pareille à la sienne ; il sut gré à Libérius de sa généreuse ré-  
sistance, et le fit préfet du prétoire. La conduite du préfet justifia la confiance du roi. Aussi fidèle à Théodoric qu'il lui avoit été opposé, il se comporta dans sa charge avec une intégrité à toute épreuve, augmentant les revenus publics sans diminuer ceux des particuliers, et multipliant les richesses du prince par sa économie, et par la simplicité et la fidélité du recouvrement. Jamais, sous son ministère, les armées ne manquèrent de munitions de guerre et de bouche, sans aucune charge aux provinces. Il établit la discipline parmi les barbares qui ne connoissoient que la force. C'est lui dont le roi fit choix pour partager les terres entre les anciens habitans et les Goths ; et il sut mettre de l'équité et de douceur dans ce partage, que ce qui étoit devoir être une source de querelles et de contentions devint le lien de la concorde des deux pen-

plés. Les Italiens, en cédant le tiers de leurs biens, crurent acheter des défenseurs pour le reste; et les Goths se contentèrent de la part qui leur étoit assignée, sans chicaner les anciens possesseurs. Il fut envoyé plusieurs fois en Gaule pour rétablir cette province, où il eut la charge de préfet du prétoire sur la fin du règne de Théodoric, et au commencement de celui d'Athalaric. Amalasonte le fit revenir à Ravenne pour profiter de ses conseils. Elle le combla de faveurs.

La principale science de Théodoric étoit l'art de gouverner les hommes. Il ne nomma guère de magistrats qui n'aient justifié son choix; jamais il ne mit à la tête de ses armées de général qui ne soit revenu victorieux. L'histoire nomme quatre généraux de Théodoric; qui vainquit les François, et qui soutint Amalaseque en Espagne par la défaite de Gésalic; Pitzia et Héraclius, qui subjuguèrent les Gépides, défirent les troupes de l'empire et conquièrent la Pannonie, ainsi que je l'exposerai dans la suite; et Tolonic ou Tolum, qui, plus jeune que les autres, ne commanda les armées que vers la fin du règne de Théodoric. Ce dernier mérite une attention particulière. Il sortoit d'une des plus nobles familles des Goths. Dès sa première jeunesse, il fut reçu entre les chambellans du prince, et se distingua par son zèle pour son maître, par sa discrétion, et par l'étude qu'il faisoit de la science militaire. En 504, il fit ses premières armes dans la guerre contre les Bulgares et les Bulgares, et eut grande part à la victoire. Elevé dans le palais, il se montra aussi infatigable que les guerriers les plus exercés. A son retour, Théodoric le fit maître des offices, et l'admit à ses conseils. Il consultoit sur les affaires les plus épineuses; et ce prince, si habile dans l'art du gouvernement, trouvoit en Tolonic de nouvelles lumières dans la pénétration de Tolonic et de nouvelles sources dans son génie. Cet officier n'usa jamais de détours où les courtisans s'enveloppent; ami de la v

entoit au prince ; il s'attachoit surtout à démasquer sa colouie, et à détruire ses impostures. Son zèle, d'airé que sincère, le portoit quelquefois à s'opposer aux volontés de son maître, qui l'en aima davan-tyant épousé une femme de la race des Amales, l'honneur de devenir l'allié de Théodoric. Il partit bas pour combattre les François ; et, durant le l'Arles, il signala sa valeur à la défense d'un pont ennemis attaquoient avec opiniâtreté ; il les re-et rentra dans la ville couvert de blessures et de. Nous avons parlé de la conduite qu'il tint pour pr avec les François les déponilles des Bourgui-tans exposer ses troupes. L'amour que lui portoit l'ric parut dans une occasion très-périlleuse. Ils deux sur la mer Adriatique, près d'Aquilée, leurs barques séparées. Une furieuse tempête étant me, la barque du roi gagna le rivage ; mais celle l'onic coula à fond, et tous ceux qu'elle portoit péri, il fut redevable de son salut à sa vigueur rinaire ; soutenant son fils d'une main et nageant lre, il toucha le bord dans le moment où Théo-e jetoit dans sa barque, pour retourner, malgré pête, chercher son ami au milieu des flots. To-murvécut ce bon prince, et reçut d'Athalaric la é de patrice.

ne reste à parler de Cassiodore, le modèle des tes qui ne font pas de la politique un art opposé meur et à la vertu. Il naquit à Squillace, dans des Brutiens, vers l'an 470. Il se nommoit Au-Cassiodorus Sénator. Sa famille, connue par ses richesses, avoit déjà produit des hommes re-metables. Son aïeul avoit sauvé la Sicile de l'in-des Vandales, et nous avons vu son père secrétaire le Valentinien III, et ambassadeur auprès d'Attila. l'ore étoit un esprit profond et universel. Il de ses études avec les talens de tous les grands

hommes dont il avoit lu l'histoire, et capable de remplacer. Il n'avoit pas encore dix-huit ans lorsque Odoacre le fit intendant de son domaine : sa sagesse et son intelligence, l'élevèrent bientôt à la charge d'intendant des finances. Ses vertus croissoient avec ses ans. Après la mort d'Odoacre, il se retira sur ses terres pour se livrer entièrement à l'étude. Mais le service qu'il rendit à Théodoric, en détournant par son éloquence les Siciliens et les Brutiens du dessein qu'ils avoient formé de se défendre contre les Goths, le fit connoître à ce prince, qui lui donna le gouvernement de la Lucanie et du pays des Brutiens. C'en étoit pour rendre ces provinces heureuses : le gouverneur obtint une diminution d'impôts, et rendit la perception du reste plus douce et plus légère. Ses jugemens étoient dictés par la plus exacte justice. Sa réputation croît tous les jours, Théodoric l'appela à la cour, et, après avoir reconnu ses talens, il le choisit pour son secrétaire. Cassiodore s'acquitta de cette fonction pendant la grande partie du règne de ce prince. Les lettres qu'il écrivit au nom de Théodoric sont un trésor de sagesse politique ; c'est l'âme de Théodoric qui parle ; mais la main du secrétaire se montre trop souvent ; il a trop à faire parade de la science ; il prête à un grand un ton de déclamateur qui le dépare. A cet emploi honorable Théodoric ajouta la dignité de questeur, dont les fonctions répondoient à celles de chancelier parmi les Romains. Elles eurent encore plus d'étendue entre les mains de Cassiodore. Il ne fut pas seulement l'organe du prince ; on peut dire qu'il le représentoit dans toutes les parties du gouvernement ; et, sans porter le nom de premier ministre, qui n'étoit pas encore connu, il en eut toute l'autorité. C'étoit un poste laborieux sous un prince vigilant et infatigable, dont il falloit égaler la vigueur, l'activité et suivre ce coup-d'œil rapide qui pénétrait dans toutes les parties de l'état. Néanmoins tant d'occupations

neut pas les forces de Cassiodore, et ne remplis-  
sant tous ses momens. Il en trouvoit pour étudier  
la loi sainte, où il puisoit ses maximes de politique.  
Après avoir partagé les travaux de son maître, il con-  
tribua à son délassement; Théodoric aimoit à se reposer  
de ses conversations aussi agréables que savantes. Les  
hommes de toutes les dignités se rassembloient à sa  
cour; il étoit naturel de lui en conférer les titres;  
il étoit maître des offices, et enfin patrice. Le consulat n'é-  
toit qu'une décoration; le prince ne voulut pas qu'elle  
fût à son ministre : il le nomma consul en 514.  
Théodoric étant mort, Cassiodore servit avec le même  
zèle son petit-fils qui lui succédoit. Tant qu'Athalaric  
fut gouverné par sa mère Amalasonte, il écouta les con-  
seils de ce sage ministre; il lui conféra la dignité suprême  
de patrice du prétoire; il lui donna même le comman-  
dement des troupes qui gardoient les côtes de l'Italie,  
et le nomma nouveau général, supérieur à tous les emplois,  
dans celui-ci la capacité d'un homme de guerre  
et l'activité d'un homme d'état. Il soulagea le prince  
et le peuple en faisant subsister les troupes à ses propres  
dépenses. Les débauches et la mort d'Athalaric, l'indigne  
gouvernement fait à Amalasonte, l'incapacité de Théodat,  
et les troubles, qui ne se terminèrent que par la destruction  
de l'empire en Italie, ne ralentirent pas le zèle de Cas-  
siodore. Il continua de servir l'état tant qu'il crut pou-  
voir retarder sa chute. Enfin, voyant que le désordre  
de l'état rendoit ses conseils inutiles, et qu'après un  
si glorieux il ne lui restoit que d'être le spectateur  
de la ruine de ses maîtres, âgé de soixante et dix ans,  
plus de cinquante ans de travaux continuels, il se  
retira à Squillace sa patrie, fit bâtir le monastère de Vi-  
viane, et consacra le reste de ses jours à la prière, à  
l'instruction de ses moines et à des ouvrages utiles à la re-  
ligion. On croit qu'il vécut plus de cent ans. Outre les  
ouvrages que nous avons de lui, il avoit composé l'histoire

des Goths en douze livres, dont la perte n'est point parée par l'abrégé qu'en a laissé Jornandès. Tel fut ce personnage mémorable, qui mérita, ainsi que son maître, le surnom de *grand*; ministre vraiment digne du roi qu'il servit, et qui peut encore par ses écrits et par ses exemples éclairer les conseils des princes, et plaider la cause des peuples.

Απ, 489.  
 Phot. p.  
 1049, 1072.  
 Suid. voce  
 Ἀγάπιος,  
 Ἰσίδιος, Ζω-  
 σίμος,  
 Ἡραίσκος,  
 Ἰσιδωρος,  
 Μαρίνος,  
 Πραελος,  
 Σεβηρίανος.  
 Cod. Just. l.  
 6, tit. 49,  
 leg. 6.  
 Anthol. l. 2,  
 c. 48.  
 Till. Anast.  
 c.

Ce n'est qu'à regret que je m'éloigne de Théodose pour retourner à Zénon, prince aussi méprisable que le roi des Goths est digne de mémoire. On vit en ce temps-là l'idolâtrie terrassée faire en Orient quelques faibles efforts pour se relever. Elle étoit bannie des temples, mais elle régnoit encore dans les écoles des philosophes; ceux-ci n'étoient plus que des rêveurs métaphysiques, qui repaissoient leurs disciples de chimères. Conduits à l'obscurité, ils prétendoient être les maîtres de la nature par leur commerce avec les esprits; ils se van- toient d'opérer des prodiges; ils s'admiroient mutuellement; ils écrivoient la vie et les miracles les uns des autres: la cabale en faisoit des héros. La grossièreté du paganisme, entièrement corporel, subtilisée par Platon et par Jamblique, s'étoit évanouie en fumée; n'en restoit plus que les vapeurs d'une sombre métaphysique, qui tournoit la tête à d'orgueilleux mais imbécilles raisonneurs. Proclus, qui enseignoit à Athènes, et son successeur, Isidore, disciple de tous deux, et l'historien Damascius, Héraïsque, Gésis, Agapius, Apolladaire, Ammonius, Erythræus, s'encensoient, se citaient sans cesse, et regardoient en pitié tous les hommes excepté leurs adeptes. Sévérien de Damas, sorti de ces écoles, s'étoit fait un nom à Constantinople par l'universalité des connoissances et des talens que ses admirateurs lui attribuoient. On dit même que Zénon, ce prince n'a rien d'incroyable, lui avoit offert la première dignité de l'empire, s'il vouloit se laisser baptiser. Sévérien refusa la considération obscure, mais flatteuse, qu'il :

parti : il forma même un complot pour forcer l'empereur à rétablir l'idolâtrie, et peut-être pour le tuer, car le détail de cette conspiration est inconnu. Seulement que Sévérien, autrefois ennemi mortel et de son fils Ardabure, eut l'imprudence de faire son dessein à Erménaric, fils d'Aspar, qui en avertit Zénon, et qu'il fut obligé de prendre la fuite pour éviter le dernier supplice. Héraïsque, autre fanatique de la même faction, fut vivement poursuivi; mais que sa réputation dans la médecine avoit rendu si noble et plus puissant que les autres, s'exposa lui-même pour le sauver : il le cacha dans sa maison; et, quelque temps après, Héraïsque étant mort de maladie, Zénon, qui ne craignoit plus rien pour son ami, et fort de son courage lui-même, lui rendit publiquement les honneurs. Agapios, qui avoit ouvert une école à Constantinople, et plusieurs autres de ces prétendus philosophes, furent pris et mis entre les mains du préteur, nommé Dioscore. On ne sait quel fut leur sort. Il en coûta la vie à Zosime, sophiste de Gaza, et à son frere, que je ne crois pas le même que l'historien Zosime. M. de Valois semble le penser. Gésius, qui même osé aspirer à l'empire sur la foi de deux songes, fut puni de mort. Sa folle entreprise donna lieu à plusieurs épigrammes satiriques que nous avons

de cette cabale séditieuse méritoit l'indignation du peuple. Mais Zénon, aussi peu sensé que ceux qu'il punissoit, consultoit lui-même leurs semblables pour savoir quel seroit son successeur. Comme il n'avoit point de fils, il souhaitoit fort de laisser le diadème à son frere, Longin, consul alors pour la seconde fois. Longin, qui n'étoit pas digne de l'empire, déshonoroit l'empereur par sa stupidité et par ses débauches. Zénon, voyant les différentes têtes de la cour opposées au dessein qu'il avoit de le nommer César, soupçonna quelque intrigue.

An. 490.  
*Marc. chr.*  
*Chron. Alex.*  
*Theoph. p.*  
*116.*  
*Manas. p.*  
*61.*  
*Malela, p.*  
*57.*  
*Cedr. p. 354.*  
*Suid. voce*  
*Διόσκωρος.*  
*Till. Zénon,*  
*art. 27.*

Pour s'en éclaircir, il s'adressa au comte Maur grand astrologue, qui lui répondit que sa femme et sa couronne passeroient après sa mort à un des silencieux. Il est très-vraisemblable que cet astrologue plus instruit que Zénon du commerce secret déjà établi entre Ariadne et Anastase. Mais les soupçons de l'empereur tombèrent sur le patrice Pélage. Il avoit été sénatorial, et c'étoit en effet l'homme de la cour le plus digne de la pourpre. Vertueux, zélé pour la justice, sans gêne pour parler librement à Zénon, il tâchoit d'adoucir cet esprit farouche, qui s'abandonnoit à sa cruauté naturelle depuis que la crainte d'Illus ne le retenoit plus. C'étoit ce même Pélage qui, onze ans auparavant, avoit arrêté Théodoric le Louche lorsqu'il venoit attaquer Constantinople. Il joignoit les talens à la vertu; et, sans parler de plusieurs beaux ouvrages qu'il avoit écrits sur l'histoire de l'empire depuis Auguste. Zénon ne lui pardonna pas tant de mérite, et fut bien aise de se défaire d'un censeur. Il le fit arrêter, sous prétexte que c'étoit un païen déguisé; il confisqua ses biens sans aucune forme de justice, et l'envoya prisonnier à Panorme, en Sicile. Ses gardes avoient ordre de l'étrangler dans la prison dès qu'il y seroit arrivé. Il dit que Pélage, à la vue des bourreaux, levant les mains au ciel, s'écria : *Dieu juste, vous connoissez mon innocence, et vous voyez mon supplice; on me punit pour avoir tant de fois arrêté la violence d'un tyran, et pour l'avoir empêché de déshonorer le titre de César en le donnant à son frère : Seigneur, armez votre justice pour punir mes barbares meurtriers.* Ces paroles, sous le voile du christianisme, respiroient les sentimens de vengeance toute païenne. Le corps de Pélage fut jeté dans la mer. Arcadius, ancien préfet du prétoire, apprenant la mort d'un homme si estimable, ne put retenir son indignation; il éclata en invectives contre l'injustice et la cruauté de l'empereur, qui, en étant informé,



au palais, et donna ordre de le tuer dès qu'il y  
 atré. Arcadius, averti de ce dessein, monta dans  
 t, comme pour se rendre auprès de l'empereur ;  
 and il fut arrivé devant l'église de Sainte-Son-  
 s'y réfugia, et ne voulut plus sortir de cet asile.  
 ainsi une mort certaine, et se vit quatre mois  
 flivré par celle de Zénon. Ce prince fit encore  
 , sous divers prétextes, plusieurs personnages  
 , et entre autres Cottais, qui, joint avec Jean  
 he, avoit forcé Illus dans la forteresse de Pa-

n ne survécut Pélage que de quelques mois. Les  
 ne s'accordent pas sur le genre de sa mort. Les  
 ent qu'il expira dans les douleurs d'une cruelle  
 rie, en répétant sans cesse le nom de Pélage. Le  
 es autres est plus tragique et moins vraisemblable.  
 prince, disent-ils, étoit sujet à l'épilepsie ; et ce  
 : mal l'attaquoit surtout dans l'ivresse, dont il  
 fait une habitude. La nuit du 9 avril 491, après  
 sde table, il tomba dans une syncope si violente,  
 chambellans, après l'avoir dépouillé, le crurent  
 t le laissèrent étendu sur une planche. Au point  
 on lui jeta un linceul sur le corps, et Ariadne  
 orter promptement et sans pompe à la sépulture  
 pereurs, où le tombeau fut fermé d'une grosse  
 Elle y posa des gardes, avec défense, sur peine  
 de, de laisser approcher personne, ni d'ouvrir  
 mes le tombeau, quoi qu'il pût arriver. Ils obéi-  
 t, malgré les cris lamentables de Zénon, qu'ils en-  
 nt quelques heures après, ils n'osèrent lui donner  
 secours. Le tombeau ayant été ouvert après plu-  
 jours, on trouva que ce misérable prince étoit  
 dans un excès de rage, en se déchirant les bras  
 et dents. Ce récit ne se trouve que dans les Grecs  
 leurs ; les anciens n'en ont rien dit. Zénon avoit  
 tize ans et demi, depuis la mort du jeune Léon :

*Ax. 491.*

*Evag. l. 3, c. 29.*

*Marcel. chr.*

*Vict. Tun.*

*Caesiod. chr.*

*Chron. Alex.*

*Theoph. p.*

*116.*

*Anon. Vales.*

*Ced. . p. 555.*

*Zon. t. 2,*

*p. 55.*

*Malela, p.*

*37.*

*Manas. p.*

*62, 63.*

*Anon. Band.*

*imp. orient.*

*t. 1, p. 7,*

*105.*

*Anthol. l. 4,*

*c. 4.*

*Pagi ad Ba-*

*ron*

*Till. vie*

*d'Euphème,*

*art. 1.*

il en vécut 65. Son nom fut dans la suite effacé du catalogue des empereurs catholiques par ordre de Justin, la sollicitation du pape Hormisdas. Malgré tous ses vices, la flatterie lui avoit érigé des statues à Constantinople, ainsi qu'à sa femme Ariadne. Il en avoit aussi de Rome, Odoacre lui laissant volontiers ces honneurs pourvu qu'il ne prît sur lui aucune autorité. Aux bonnes actions de ce prince, qui ne sont ni éclatantes, en grand nombre, on ajoute celles-ci qui méritent peine d'être rapportées. Il fit consacrer en l'honneur la sainte Vierge le temple du Dindymène, proche Cyzique, qu'on disoit avoir été bâti par les Argonautes. Jean, évêque de Colonie, dans la première Arménie, prélat depuis célèbre entre les solitaires de Palestine sous le nom de *Silentieux*, s'étant venu plaindre à son beau-frère Pasinique, gouverneur de la province qui ne respectoit pas le droit d'asile des églises, obtint justice de Zénon à la prière d'Euphémios, patriarche Constantinople.

## LIVRE TRENTE-HUITIÈME.

## ANASTASE.

Longin se fût rendu si odieux par ses désordres, même après la mort de Pélage, Zénon n'aurait pu le nommer César, cependant il n'avoit pas l'espérance de succéder à son frère. Il comptoit sur le secours des Isaires établis en grand nombre à Constantinople, et sur l'affection d'un autre Isaire, maître des offices, compagnon de ses débauches, et aussi méchant que lui. Ariadne rompit toutes ces mesures. L'eunuque Urbice, ministre de cette princesse, sut agir si puissamment auprès du sénat et du peuple, que le 11 d'avril, deux jours après la mort de Pélage, Anastase le Siléntiaire fut proclamé empereur. On rencontroit un obstacle dans la fermeté d'Euphémios, patriarche de Constantinople. Ce prélat connoissoit l'attachement d'Anastase aux erreurs d'Eutychès; il l'avoit même chassé de l'église, pour l'empêcher de troubler l'enseignement public, en débitant la doctrine hérétique; et Zénon, qui n'aimoit pas Anastase, ne donna point de pouvoir au patriarche de traiter ce téméraire comme il jugeroit à propos, Euphémios l'avoit même osé de lui couper les cheveux, s'il continuoit, et de le mener à la risée du peuple. C'étoit apparemment dans l'attente d'une punition ecclésiastique. Rejetant donc Anastase comme infecté des dogmes d'Eutychès, et incapable de régner sur des catholiques, il refusoit opiniâtement de le couronner. Il ne se rendit aux instances du sénat et du peuple qu'après qu'Anastase

AN. 491.  
Theod. 1, l. 2.  
Evag. l. 3, c. 29.  
Marc. chr. l. 1, c. 29.  
Chron. Alex. Theoph. p. 115, 116, 117.  
Anast. p. 48.  
Cedr. p. 354, 355.  
Zon. p. 53.  
Jorn. succes.  
Suid. voce Euphémios.  
Baronius. Pagi ad Baron.  
ron.

eut déclaré par écrit qu'il recevoit comme règle de l'empire les décrets du concile de Chalcédoine, et qu'il promettoit de ne rien innover contre la doctrine de l'Eglise. Cette protestation, signée de sa main, fut confiée à Marcédonius, garde du trésor de l'église de Constantinople et déposée dans les archives. Euphémios, après cette précaution, consentit à le couronner. Anastase étoit dévot sans être chrétien; il alloit à l'église avant le jour, n'en sortoit que quand le peuple étoit retiré; il jeûnoit et il faisoit de grandes aumônes. La multitude, toujours dupe de l'hypocrisie, admiroit sa vertu; et la première fois qu'il se montra dans le Cirque avec les ornemens de la dignité impériale, tout retentissoit d'acclamation. On s'écrioit de toutes parts: *Régnez; prince, comme vous avez vécu.* On comparoit Ariadne à Pulchérie, qui avoit élevé Marcien sur le trône par préférence aux personnages les plus illustres. Mais Anastase ne ressembloit point mieux à Marcien qu'Ariadne à Pulchérie. La joie des manichéens et des ariens étoit mieux fondée que celle des catholiques. La mère d'Anastase étoit zélée pour les manichéens, et Cléarque, son oncle maternel, pour l'hérésie arienne. Le nouvel empereur fit, selon la coutume, des largesses aux soldats.

Sa naissance ni ses qualités personnelles ne lui avoient jamais permis d'espérer une si haute élévation. Il étoit né à Dyrrachium, d'une famille obscure. Ses parents l'ayant amené à Constantinople dans son enfance, s'avança dans le service du palais, et parvint au rang de silentiaire; office de médiocre considération, et souvent au grand-chambellan. La faveur de l'impératrice acheva la fortune d'Anastase. Il étoit bien fait, d'une taille haute et dégagée; la différente couleur de ses yeux, dont l'un étoit noir, l'autre bleu, lui fit donner le surnom de *Diocore*. N'étant parvenu à l'empire qu'à l'âge de soixante ans, il avoit alors les cheveux blancs, et étoit presque chauve. Ce fut un prince médiocre, sans caractère.

*Evag. l. 3, c. 29, 34, 42.*  
*Anon. l'ales.*  
*Marcel. chr. Phot. p. 104.*  
*Joann. ant. p. 852.*  
*Proc. bel. Pers. l. 1, c. 8, 11.*  
*Idem. bell. goth. l. 3, c. 21.*  
*Idem hist. art. c. 19, 25.*  
*Anon. Band. imp. or. t. 1, p. 47, 165.*  
*Jorn. succes.*

décidé, sans principe fixe, et si peu d'accord avec  
 lui-même, qu'on ne peut le louer presque d'aucune  
 chose sans avoir à le blâmer du vice contraire. Paci-  
 fique et persécuteur, avare et libéral, répandant d'une  
 main des aumônes, et ravissant de l'autre les biens des  
 mêmes possesseurs; abolissant publiquement la véna-  
 lité des charges, et continuant de les vendre en secret;  
 il mit-il souvent en place des magistrats voués à l'in-  
 nocence. Il retira des provinces les troupes employées à  
 la sûreté pour épargner la dépense de l'entretien. C'é-  
 st par l'argent et non par les armes, qu'il garantis-  
 sait les états des attaques des barbares. Il se faisoit rendre  
 le tiers des biens des personnes riches qui mouraient,  
 et n'en laissoit aux héritiers que la portion qu'il ju-  
 geoit à propos. Il ruinoit les habitans des villes, tandis  
 qu'il en réparoit les statues et les édifices. Ce fut aux dé-  
 pens de ses compatriotes qu'il fit élever autour de  
 Myrrachium, sa patrie, une triple enceinte de murailles.  
 Il épouisa les provinces en les obligeant de fournir en ar-  
 gent, à très-haut prix, ce qu'elles fournissoient aupara-  
 vant en nature pour l'entretien des troupes. Il étoit d'u-  
 sage que les corps municipaux fissent la répartition et  
 la levée des impôts; il en chargea des commis et des  
 perceveurs, qu'il envoyoit dans chaque ville; ce qui pro-  
 duisit trois maux à la fois: les corps de ville perdirent  
 leur splendeur et leur considération; ces commis s'en-  
 richirent de la misère publique, et les reveus du  
 prince diminuèrent par l'appauvrissement des particu-  
 liers. Justinien corrigea ce désordre, et rétablit l'an-  
 cienne forme de perception. Anastase avoit pour principe  
 qu'un prince peut mentir, et même se parjurer pour  
 raison d'état: maxime détestable, puisée dans la morale  
 perverse des manichéens, que sa mère lui avoit ensei-  
 gnée. Il n'étoit pas plus délicat sur la reconnaissance  
 que sur la vérité. Jean Talaïa l'avoit autrefois secouru  
 dans un besoin pressant. Anastase ayant fait naufrage

*Theoph. p.*  
 116, 118,  
 125, 131,  
 138.  
*Chron. Alex.*  
*Zon. p. 53,*  
 54.  
*Vict. Tun.*  
*Cedr. p. 337.*  
*Manas. p.*  
 62.  
*Anast. p. 48.*  
*Malala, p.*  
 58.  
*Codin. orig.*  
*p. 46, 47.*  
 50.  
*Baronius.*  
*Pagi ad Ba-*  
*ron. wil-*  
*them indipt.*  
*Leod. p. 50.*  
*Du Cange,*  
*fam. byz.*  
*Anastas.*  
*Till. Anast.*  
*tase, art. 5.*  
*Le même,*  
*vie d'Eus-*  
*ephine, art.*  
 1.

près d'Alexandrie, Talaïa l'avoit recueilli avec charité et n'avoit rien épargné pour réparer son infortune. Devenu depuis ce temps-là évêque de cette grande ville, et obligé par la faction hérétique de se réfugier en Italie, lorsqu'il apprit l'élévation d'Anastase, il espéra d'en obtenir justice, et se mit en chemin pour Constantinople. Dès que l'empereur sut que cet évêque approchoit, il lui fit dire de sortir au plus tôt de ses états. L'eunuque Amantius, son chambellan, sectateur ardent des erreurs d'Eutychès, avoit tout pouvoir sur son esprit et l'aigrissoit sans cesse contre les catholiques.

C'est aux conseils de cet eunuque et à ceux de Marin principal ministre d'Anastase, qu'on doit attribuer la plus grande partie des maux de son règne. Marin étoit un Syrien grossier, brutal, outrageux en paroles, insupportable à l'égard des malheureux, et grand ennemi de l'Eglise. Il abusoit de l'ascendant qu'il avoit pris sur le maître pour satisfaire son avidité, et celle de toute sa famille. Les Maziques ravageoient la Libye et l'Egypte, mais le plus grand fléau de ces provinces furent les parens de Marin, qui les avoient choisies, par préférence, pour s'y enrichir, comme les plus éloignées des yeux du prince. Elles eurent d'abord pour préfet un neveu de Marin, encore fort jeune, et déjà grand concussionnaire. Les confiscations injustes, le sang même d'innocens ne lui coûtoient rien pour assouvir son avarice. Après lui, ces provinces furent gouvernées par Bassianus fils de Marin; celui-ci surpassa tellement son cousin par ses excès et ses violences, qu'il vint à bout de le faire regretter. Les richesses amassées en Egypte et en Libye par ces deux gouverneurs y attirèrent tous les parens du ministre, qui formoient un essaim nombreux et affamé; ils sucèrent le reste du sang de ces peuples, leurs amis même s'y rendoient en foule pour avoir leur part du pillage.

Ces vices d'Anastase, car je mets Marin son minis-

ombre de ses vices, étoient cependant rachetés par ses vertus, du moins apparentes. Il avoit l'exté-  
rieur de la piété; il fonda beaucoup d'églises à Constan-  
tinople; sa vie paroissoit régulière, quoiqu'on lui connût  
le naturel. Il respectoit les ecclésiastiques et les  
moines, même catholiques; et dans la persécution qu'il  
fit aux orthodoxes, il évita toujours de verser du sang  
chrétien; mais la licence qu'il laissa prendre aux  
soldats, causa d'horribles massacres. Il bannit de  
Constantinople tous les délateurs. Il montrait assez de  
force et d'intelligence dans la conduite des affaires.  
Il donnoit rien à ses plaisirs; et ce qui rendoit ses  
lois un peu moins odieuses, c'est que l'argent qu'il  
exigeoit de ses sujets ne se dissipoit pas en folles dépenses:  
de sorte qu'il laissa son successeur en état de soulager les  
peuples. Nous rapporterons plusieurs exemples de sa  
célérité. Les villes qui avoient éprouvé les désastres de  
la guerre en étoient dédommagées par la remise des  
impôts. L'eau ayant manqué à Constantinople dans  
un temps de sécheresse, il fit construire une nouvelle  
citerne, qui fut nommée la citerne *de Moce*, à cause  
de l'église de Saint-Moce dont elle étoit voisine. Les  
modérations qui se trouvent dans le caractère d'Anastase  
sont moins difficiles à concilier, si l'on distingue les  
temps de son règne; il eut le sort des princes foibles, et  
dont les vertus n'ont point de racine; la puissance sou-  
veraine altéra et détruisit enfin le peu qu'il avoit de  
ces qualités.

Le peuple n'attendit que quarante jours après la mort  
de Zenon pour épouser Anastase, qui n'avoit point  
eu de femme légitime. Afin de rendre ce mariage  
légal aux peuples, le prince accorda, par un édit, la  
remise des sommes qui étoient dues au fisc. Il n'eut point  
d'enfants; mais sa famille, qu'il tira de l'obscurité, étoit  
nombreuse. Outre sa mère, qui vivoit encore, et son  
frère Cléarque, il avoit deux frères, l'un nommé Paul

ou Paulin, qu'il fit consul en 496, l'autre appelé Hypace, et une sœur nommée Magna, qui avoit déjà plusieurs enfans de Secondin, qu'il fit patrice et consul en 500. On connoît trois neveux d'Anastase : Pompée fils d'Hypace; un autre Hypace, et Probe, fils de Magna et de Secondin. Irène, fille de Magna, épousa Olybre, qui étoit consul l'année même qu'Anastase fut couronné. Olybre étoit fils d'Aréobinde et de Julienne, fille de l'empereur Olybre et de Placidie. Il ne paroît pas que tous ces parens d'Anastase aient eu d'autre mérite que d'appartenir à cet empereur. Il n'étoit plus question de trouver à cette famille une illustre origine; un peu de ce temps-là n'y fut pas embarrassé; il fit descendre Anastase du grand Pompée, et prouva cette généalogie par la raison qu'Anastase, ainsi que Pompée, subjugué les Isaures et les peuples habitans du mont Taurus.

*Marc. chr.  
Cod. Just. l.  
1, tit. 22,  
leg. 6; l. 7,  
tit. 59, leg.  
4, 5, 6; l.  
10, tit. 27,  
leg. 1, 2, 5;  
l. 11, tit. 61,  
leg. 14.*

Dès la première année de son règne, il s'éleva dans la ville impériale une sédition dont on ne dit pas la cause. C'étoit peut-être un effet de cette jalousie furieuse qu'excitoit parmi le peuple l'émulation des diverses factions du Cirque. Zénon avoit protégé la faction verte; Anastase se déclara pour la faction rouge; c'en étoit assez pour allumer une guerre civile. Une partie du Cirque et de la ville même fut consumée par les flammes. Quand on considère les massacres et les incendies que causèrent dans ces temps-là les factions du Cirque, on s'étonne que les empereurs n'aient pas entièrement abandonné des jeux si souvent funestes, ou du moins qu'ils n'aient pas armé toute la force des lois pour en arrêter les désordres. Mais ces princes, passionnés eux-mêmes pour les spectacles, et aussi frivoles que leurs peuples, craignoient de donner la moindre atteinte à leurs divers amusemens, tandis qu'ils ne respectoient pas la religion même; et, regardant cette plaie comme incurable, parce qu'ils n'osoient y toucher, ils portoient leur attention sur tout autre objet de législation. Anastase fit pub



un grand nombre des lois très-sages et très-importantes. Le premier de juillet, il adressa au préfet Matronien une lettre aux juges d'avoir égard à aucun rescrit particulier du prince, de quelque nature qu'il pût être, si ce n'étoit contraire au droit généralement établi ou à l'utilité publique, leur ordonnant de s'en tenir alors aux lois générales. Plusieurs autres lois du 29 et du 30 du même mois établissent la prescription de quarante ans en faveur de ceux qui, pendant ce nombre d'années, auront par eux-mêmes ou par leurs auteurs possédé avec titre ou sans titre quelque fonds que ce soit, en auront joui d'exemption de taille. Cette loi avoit une plus d'étendue que celle de Théodose le jeune, qui n'étoit établie que la prescription de trente ans; elle embrassoit tous les objets que la loi de Théodose avoit embrassés; toute action, soit du public, soit des particuliers, étoit éteinte par la possession paisible de quarante années. On n'exceptoit que les fonctions municipales, les contributions civiles qui ne se pouvoient prescrire, et plus que l'obligation de fournir sa quote-part des impôts qu'on exigeoit des provinces dans les nécessités publiques. Nulle dispense surprise au prince n'étoit admissible en ce cas; les fonds et les officiers de l'empereur même et de l'impératrice n'en étoient pas exempts.

Longin, frère de Zénon, ne pouvoit voir sans dépit sur la tête d'Anastase la couronne qu'il croyoit lui appartenir. Il tramoit des intrigues secrètes avec l'autre Longin, maître des offices; et les Isaures, dont plusieurs occupoient les premières charges, étoient dévoués à ses projets. Ces barbares, que la faveur de Zénon avoit rendus puissans, méprisoient le nouvel empereur, et insultoient le peuple avec insolence. Pour éviter la confusion en cet endroit de l'histoire, il faut distinguer trois Longins, tous trois Isauriens et ligüés ensemble : l'un le favori de Zénon, l'autre maître des offices, le troisième nommé *Sélinontien*, parce qu'il étoit de Sélinonte

AN. 492.

Evas. l. 3, c. 29, 35.

Theod. lect. l. 2.

Marc. chr. Theoph. p.

117, 118, 119.

Zon. p. 55. Malela, p.

38, 39. Jorn. succes.

Pagi ad Baron.

Xiphil. in Trajano.

dans la Cilicie montueuse, alors confondue avec l'Isaurie. Cette ville se nommoit aussi *Trajanople*, de ce que Trajan y étoit mort. Anastase ayant découvert les mauvais desseins du frère de Zénon, l'exila en Egypte et fit ordonner prêtre ce scélérat flétri des plus infâmes débauches : horrible abus de ces siècles malheureux par une clémence sacrilège, pour enchaîner l'audace et l'ambition des hommes les plus criminels, on les condamnoit à recevoir le sacerdoce. Longin déshonorant sept ans ce sacré caractère, et mourut à Alexandrie. Anastase, après l'avoir éloigné, donna ordre à tous les Isavares de sortir de Constantinople, et de se retirer dans leur pays, leur déclarant qu'il ne leur paieroit la pension annuelle que sur le pied où elle étoit avant qu'illus et Zénon l'eussent augmentée.

Cet affront mit ces barbares en fureur; mais il fallut leur obéir : Anastase avoit eu la précaution de rassembler dans Constantinople des forces supérieures. Ils sortirent en menaçant, et se rendirent à Nicée. Les deux Longins se mirent à leur tête. Lorsqu'ils furent arrivés en Phrygie, ils s'arrêtèrent, et firent venir d'Isaurie les armes et les trésors que Zénon avoit mis en réserve dans ces places fortes; car ce prince, qui, depuis leur rébellion de Basilisque, craignoit toujours quelque nouvelle révolution, avoit regardé ce pays comme une retraite assurée. Au signal de la révolte accourut une foule de barbares et de brigands répandus en grand nombre dans les montagnes de l'Asie mineure. Ils eurent bientôt sous les armes cent cinquante mille hommes. A ces deux généraux se joignirent Indus, un des principaux de la nation, Athénodore, qui avoit tenu à Constantinople le rang de sénateur, et Lilinge, que Zénon avoit fait gouverneur de l'Isaurie. Ce dernier étoit un guerrier renommé, aussi habile pour le conseil que brave et hardi dans l'exécution; et, quoiqu'il ne pût marcher à cause de ses infirmités, et qu'il fût obligé d'être to

cheval, il passoit pour terrible dans les batailles. Le plus remarquable entre les généraux des Isaures, mon, évêque d'Apamée en Syrie. Dès qu'il apprit ses compatriotes avoient pris les armes, il abandonna son troupeau pour courir au secours de sa nation, de pontife de paix, il devint soldat et chef de guerre : voilà, je pense, le premier exemple que l'on ait en Orient d'un ecclésiastique portant les armes. Cette armée formidable, mais sans discipline, ravagea la Phrygie, prit et saccagea plusieurs villes.

L'empereur avoit tout à craindre. Il fit promptement rassembler en Asie toutes les troupes de la Thrace, et les troupes qui étoient restés dans l'empire. Il mit à leur tête deux généraux : Jean le Scythe, qui s'étoit déjà signalé par la défaite d'Illus; un autre Jean, surnommé le Jeune, commandant de la maison du prince, et Diogène, oncle et parent d'Ariadne. Ils rencontrèrent les ennemis de Cotyée, dans les vastes plaines de la Phrygie. Les chefs des Isaures déférèrent le commandement général à Lilinge, dont ils reconnoissoient la capacité militaire; et si ce vaillant capitaine n'eût été tué dès le commencement du combat, il y a lieu de croire qu'il eût sorti vainqueur, ou auroit vendu bien cher l'honneur de sa défaite. Sa mort jeta la consternation et le désordre dans ses troupes, dont on fit un grand carnage. Ceux qui purent échapper se sauvèrent en Isaurie au travers des montagnes, par des chemins impraticables. Cette bataille mit fin à la guerre, si les Romains ne s'étoient arrêtés à faire le camp et à partager les dépouilles. Ils laissèrent aux Isaures le temps de se retrancher dans les postes difficiles, où ils se défendirent pendant six années.

L'armée victorieuse s'avança dans leur pays, et y An. 495.  
l'année suivante, sans faire aucun exploit digne de Marcel. chr.  
marque. Les Isaures, maîtres des sommets du mont Taurus, et accoutumés à courir sur ces montagnes dont ils connoissoient les détours, échappoient à toutes les

entreprises des Romains, et les tenoient dans des an-  
mes continuelles. Pendant ce temps-là, les facti-  
jetoient le trouble dans Constantinople; ils portè-  
l'insolence jusqu'à renverser les statues de l'empereur  
de l'impératrice, et à les traîner par les rues. Les  
bares d'au-delà du Danube venoient piller la Thrace  
qu'on avoit dégarnie de troupes pour les envoyer contre  
les Isaures. Julien, maître de la milice, ayant rassemblé  
quelques soldats pour s'opposer à ces ravages, s'engagea  
dans un combat de nuit, où il perdit la vie.

AN. 494.  
*Marcel. chr.*  
*Theoph. p.*  
119.  
*Malela, p.*  
38.

Il y eut l'année suivante en Syrie un tremblement  
de terre qui renversa tout à la fois Laodicée, Héraclée  
et Tripoli. Antioche, capitale de cette province,  
agitée d'une autre manière. Les factions du Cirque,  
causoient tant de troubles à Constantinople, régnoient  
aussi dans les grandes villes de l'empire. La faction  
verte se souleva dans Antioche, et Calliopius, comte  
d'Orient, ne sauva sa vie que par la fuite. L'empereur  
instruit de ce désordre, envoya en sa place Constant  
de Tarse, homme ferme et intrépide, et lui donna plein  
pouvoir sur les séditiens. Le nouveau comte reprit  
leur insolence par de sévères punitions, et rétablit l'autorité  
des magistrats. Les troupes impériales remportèrent  
une seconde victoire sur les Isaures. Diogène occupa  
pris la ville de Claudiopolis, située dans une plaine  
entre le Taurus et l'anti-Taurus. Les Isaures, pour  
recouvrer, descendirent de la montagne en grand nombre,  
et vinrent assiéger Diogène, renfermé dans la ville.  
Ils se rendirent maîtres de tous les passages, et le comte  
fut si long-temps bloqué, qu'il couroit risque de mourir  
de faim avec ses troupes. Enfin Jean le Bossu ayant  
forcé une des gorges du Taurus, tomba sur les assiégés.  
Il fut secondé par Diogène, qui fit en même temps une  
sortie, en sorte que les Isaures furent enveloppés. L'évêque  
Conon reçut dans ce combat une blessure dont il mourut  
peu de jours après.

La défaite des Ismaures n'altéra pas leur courage. Ils gagnèrent leurs retraites, et ne cessèrent de fatiguer les vainqueurs par de fréquentes alarmes. Cependant les Romains étant les maîtres de la plaine, les vivres ne venient enfin manqué à ces rbares, si Longin de Séleucie, située sur le mont Caus, au bord de la mer. de là il faisoit partir des vaisseaux, qui, revenant chargés de vivres, entretenoient l'abandon sur les stériles montagnes de l'Isaurie.

Cette guerre servit de prétexte à l'empereur pour se débarrasser d'Euphémios, patriarche de Constantinople, qu'il regardoit depuis long temps comme son ennemi. Anastase, en montant sur le trône, ne s'étoit pas d'abord déclaré contre les catholiques; il paroissoit ne désirer que la paix, et ne cherchoit qu'à calmer les troubles qui, sous le regne de Zénon, avoient agité l'Eglise. Cette impartialité apparente augmenta les divisions. Le concile de Chalcedoine, l'hénotique de Zénon, et l'opinion qu'on devoit avoir d'Acace, mort hors de la communion de l'Eglise romaine, étoient les trois causes de discorde. Tout l'Occident recevoit le concile, rejetoit l'hénotique, et anathématisoit la mémoire d'Acace. Il y avoit peu d'évêques en Orient qui fussent d'accord sur ces trois points. Euphémios s'accordoit avec les papes sur les deux premiers; mais il ne pouvoit se résoudre à flétrir la mémoire de son prédécesseur, et à effacer son nom des sacrés diptyques. Dès qu'on apprit à Rome l'élection d'Anastase, le pape Félix lui écrivit pour le féliciter, et l'engager à défendre la foi catholique. Mais, ne sachant pas encore quelle conduite il tiendrait dans les affaires de l'Eglise, et s'il ne marcherait pas sur les traces de son prédécesseur, il ne l'admit pas à sa communion. Gélase, ayant l'année suivante succédé à Félix, écrivit aussi à l'empereur, et n'en eut point de réponse; mais il reçut une lettre de félicitation de la part

An. 491.

An. 491.

Evang. l. 3, c. 30.

Theod. lect.

L. 2. Theoph. p.

119, 120.

Anast. p. 48,

49.

Marc. chr.

Vict. Tun.

Zon. p. 54.

Cedr. p. 338.

Baronius,

Pagi ad Ba-

ron.

Fleury, hist.

eccles. l. 30,

art. 28, 31,

39.

Till. vie de

Felix.

Le même,

vie d'Euphémios,

art. 2, 3, 4, 10.

Le même,

vie de Ma-

cedonius,

art. 10.

d'Euphémios, qui, en montrant un grand désir de réunion, témoignoit cependant qu'il n'étoit nullement disposé à effacer des diptyques le nom d'Acace. Gélase d'un caractère inflexible, répondit avec une fermeté qui rompit tout commerce entre lui et Euphémios. Le pape fit de vains efforts pour persuader à l'empereur que cette obstination en faveur d'Acace étoit un attentat contre les canons de l'Eglise; il ne gagna rien sur l'esprit de ce prince, qui, las de se contraindre, commença des-lors à manifester son penchant pour la secte d'Eutychès.

Euphémios étoit fort opposé à l'hérésie. Une indisposition de sa part fournit à l'empereur occasion de le perdre. Anastase, ennuyé de la guerre des Ismaures, qui duroit depuis cinq ans, s'ouvrit au patriarche sur le désir qu'il avoit de la terminer : *mais il faut, lui dit-il, sauver l'honneur de l'empire; engagez comme de vous-même les évêques qui se trouvent à Constantinople à venir ensemble me prier de pardonner aux Ismaures, et de leur accorder la paix.* Euphémios, dépositaire de ce secret, eut l'imprudence de le révéler au patriarche Jean, beau-père d'Athénodore, un des chefs des Ismaures. Le dessein du prélat étoit seulement de calmer les inquiétudes du beau-père en lui faisant connoître les intentions pacifiques de l'empereur à l'égard de son gendre. Mais Jean, par une noire perfidie, alla sur-le-champ découvrir à l'empereur la confidence que lui avoit faite Euphémios. Le prince en fut irrité, et ne douta point que le patriarche n'entretînt des liaisons secrètes avec les rebelles. Peu de jours après, comme Euphémios passoit par une rue de Constantinople, un assassin voulut lui porter un coup d'épée sur la tête mais Paul, défenseur de l'église, qui se trouvoit pour lors à côté de lui, homme de grande taille et très-vigoureux, reçut le coup, et tua sur-le-champ l'assassin. Euphémios évita encore une fois la mort. Un jour qu'il

à une assemblée ecclésiastique, on vint l'avertir que des hommes apostés l'attendoient à la porte pour le prendre quand il sortiroit; il prit l'habit d'un laïc et sortit sans être reconnu.

Le prétoire ne dit pas qu'Anastase fût l'auteur de ces mesures trop indignes d'un souverain; mais sa conduite envers d'Euphémios donne lieu de le soupçonner.

Après avoir reçu la nouvelle d'un avantage remporté sur les Perses, il fit dire au patriarche *que ses prières en faveur de ses amis n'avoient pas été exaucées*. Il assembla les évêques, et l'accusa devant eux, mais sans preuve, de tenir des intelligences avec les ennemis. Ces prétendus faits à la faveur, sans aucun examen, prononcèrent contre Euphémios la sentence de déposition; et l'empereur fit élire à sa place Macédonios. Le peuple, qui aimoit Euphémios, courut en foule au Cirque, demandant à grands cris qu'on lui rendît son évêque. L'empereur fut inexorable; il exila le patriarche à Eusèbe en Paphlagonie.

Les préfets du prétoire profitoient de la foiblesse des empereurs pour étendre les droits de leur charge, et pour faire aux empereurs la connoissance de toutes les affaires. Anastase resserra leur autorité, et la réduisit à ses bornes. Les rois de l'Inde lui firent présent, cette année, d'un éléphant et de deux giraffes : ces animaux extraordinaires servoient à l'amusement du peuple aux spectacles du Cirque. On croit que l'Inde dont il est parlé en ce lieu, est l'Ethiopie. Paul, frère d'Anastase, fut consul cette année. A l'occasion de cette promotion, l'empereur fit des largesses aux soldats.

La guerre des Ismaélites fut enfin terminée en 497, après avoir duré six ans. Athénodore, et un des deux Longins, furent pris par Jean le Scythe, qui les fit mourir et enleva leurs têtes à Constantinople. L'empereur fit porter sur un piquet la tête de celui d'Athénodore : elle fut plantée au bout d'une pique aux portes de cette ville. Tarse, capitale de

*Marc. chr. Cod. Just. l. 10, tit. 16, leg. 13. Scal. de emendat. temp. l. 7.*

*An. 497. Evag. l. 3, c. 35. Marc. chr. Theoph. p. 120. Jorn. succes. Till. Anastase, art. 8.*

la Cilicie, étoit voisine de l'Isaurie : on vouloit par ce spectacle intimider ce qui restoit encore de rebelles. La tête de Longin demeura exposée à Constantinople dans le faubourg de Syques. Le peuple voyoit avec plaisir la punition des Isaures, qui, sous le règne de Zénon, avoient dominé avec insolence. Il y eut cette année une éclipse de soleil, le dix-huitième d'avril.

AN. 498.

Jean le Scythe eut pour récompense le consulat l'année suivante. Il restoit cependant des semences de guerre dans l'Isaurie. La ville d'Antioche, sur le Cratée, tenoit encore pour les rebelles : elle fut emportée par Jean le Bossu, aidé du comte Priscus. Indus et Longin de Sélinonte y furent pris. On les conduisit à Constantinople, où ils furent promenés dans le Cirque et dans les rues de la ville, chargés de chaînes et exposés aux insultes du peuple. Indus eut ensuite la tête tranchée. On traita Longin avec plus de rigueur : transporté à Nicée, où la révolte avoit commencé, on le fit mourir dans les tourmens. Toute la nation fut punie : on rasa les places fortes ; une partie des Isaures fut transplantée dans la Thrace, et la pension annuelle que leur payoient les empereurs fut supprimée pour toujours. Jean le Bossu fut aussi récompensé du consulat pour l'année 499.

*Proc. hist. arc. c. 6, et ibi not. Alaman.*

Ce fut dans cette guerre que commença de se faire connaître notre Justin, qui devoit succéder à Anastase. Personne alors n'eût osé lui promettre une si éclatante fortune, il ne l'auroit pas cru lui-même. Il étoit né à Bédérium sur les confins de la Thrace et de l'Illyrie. Fils d'un pauvre paysan, il passa ses premières années à labourer la terre. Enfin, accablé de misère, il quitta sa charrue et fit partie, avec deux de ses camarades, nommés Zémarque et Ditybiste, aussi pauvres que lui, d'aller chercher un meilleur sort. Ils partirent à pied, portant leurs habits sur leurs épaules, sans argent, et sans autre provision qu'un pain bis dans leur besace. Arrivés à Constantinople, ils s'enrôlèrent. Ils étoient âgés de vingt ans.



faits de leur personne ; ce qui attira sur eux les regards de Léon qui vivoit encore. Il les fit entrer dans les prisons. Justin servit en Isaurie sous Jean le Bossu, sous le titre de capitaine. Ce général, qui maintenoit la discipline avec une extrême vigueur, le fit mettre en prison pour une faute que l'histoire ne spécifie point ; il le condamna même à perdre la vie, ce qui devoit être exécuté le lendemain. Mais, la nuit étant passée, il le mit en liberté, sans qu'on en alléguât d'autre raison qu'une vision miraculeuse rapportée par Procope, et qu'il n'osât pas croire. Justin parvint sous Anastase à la dignité de sénateur, de patrice et de commandant de la maison du prince. Lorsqu'il fut empereur, il eut de ses anciens camarades ; et l'on voit Zémarque d'Orient sous Justinien.

Les séditions devenoient fréquentes à Constantinople, parce que les empereurs s'étoient abaissés jusqu'à prendre parti entre les factions du Cirque. La faction verte, jalouse de la préférence qu'Anastase donnoit à la faction rouge, commit quelques violences. Le préfet de la ville fit mettre en prison les plus mutins. Quelques jours après, l'empereur, assistant au spectacle, la faction verte demanda avec des cris tumultueux l'élargissement de ses prisonniers. Au lieu de la satisfaire, il la fit charger de chaînes et de gardes. Le peuple prit parti pour les factieux ; on jeta des pierres ; et un Maure, confondu dans la foule, osa se lever hardi pour en lancer une contre l'empereur, mais il évita le coup qu'en prenant la fuite. Les gardes se précipitèrent aussitôt sur ces audacieux, et les mirent en prison. Une si prompte vengeance, loin d'intimider le peuple, alluma sa fureur : il mit le feu au Cirque : deux temples furent brûlés. Les soldats en étant venus aux mains avec les habitans, il se fit un grand carnage. Enfin la punition de plusieurs séditeux arrêta les autres ; et le calme ne fut entièrement rétabli que par une sorte de satisfaction que l'empereur fit à la faction

*Chron. Alex.  
Malela, p.  
59.*

verte, en conférant la charge de préfet de la ville à de ses partisans, nommé Platon.

*Evag. l. 5, c. 36.*

*Theoph. p. 121.*

*Till. Anastase, art. 10.*

*Cellar. geog. ant. l. 3, c. 14, §. 2, art. 45.*

*Cellar. geog. ant. l. 3, c. 14, §. 2, art. 45.*

*Cellar. geog. ant. l. 3, c. 14, §. 2, art. 45.*

*Cellar. geog. ant. l. 3, c. 14, §. 2, art. 45.*

*Cellar. geog. ant. l. 3, c. 14, §. 2, art. 45.*

*Cellar. geog. ant. l. 3, c. 14, §. 2, art. 45.*

*Cellar. geog. ant. l. 3, c. 14, §. 2, art. 45.*

*Cellar. geog. ant. l. 3, c. 14, §. 2, art. 45.*

*Cellar. geog. ant. l. 3, c. 14, §. 2, art. 45.*

*Cellar. geog. ant. l. 3, c. 14, §. 2, art. 45.*

*Cellar. geog. ant. l. 3, c. 14, §. 2, art. 45.*

*Cellar. geog. ant. l. 3, c. 14, §. 2, art. 45.*

*Cellar. geog. ant. l. 3, c. 14, §. 2, art. 45.*

*Cellar. geog. ant. l. 3, c. 14, §. 2, art. 45.*

*Cellar. geog. ant. l. 3, c. 14, §. 2, art. 45.*

*Cellar. geog. ant. l. 3, c. 14, §. 2, art. 45.*

*Cellar. geog. ant. l. 3, c. 14, §. 2, art. 45.*

*Cellar. geog. ant. l. 3, c. 14, §. 2, art. 45.*

*Cellar. geog. ant. l. 3, c. 14, §. 2, art. 45.*

*Cellar. geog. ant. l. 3, c. 14, §. 2, art. 45.*

*Cellar. geog. ant. l. 3, c. 14, §. 2, art. 45.*

*Cellar. geog. ant. l. 3, c. 14, §. 2, art. 45.*

*Cellar. geog. ant. l. 3, c. 14, §. 2, art. 45.*

*Cellar. geog. ant. l. 3, c. 14, §. 2, art. 45.*

*Cellar. geog. ant. l. 3, c. 14, §. 2, art. 45.*

*Cellar. geog. ant. l. 3, c. 14, §. 2, art. 45.*

*Cellar. geog. ant. l. 3, c. 14, §. 2, art. 45.*

*Cellar. geog. ant. l. 3, c. 14, §. 2, art. 45.*

*Cellar. geog. ant. l. 3, c. 14, §. 2, art. 45.*

*Cellar. geog. ant. l. 3, c. 14, §. 2, art. 45.*

*Cellar. geog. ant. l. 3, c. 14, §. 2, art. 45.*

*Cellar. geog. ant. l. 3, c. 14, §. 2, art. 45.*

*Cellar. geog. ant. l. 3, c. 14, §. 2, art. 45.*

*Cellar. geog. ant. l. 3, c. 14, §. 2, art. 45.*

*Cellar. geog. ant. l. 3, c. 14, §. 2, art. 45.*

*Cellar. geog. ant. l. 3, c. 14, §. 2, art. 45.*

*Cellar. geog. ant. l. 3, c. 14, §. 2, art. 45.*

*Cellar. geog. ant. l. 3, c. 14, §. 2, art. 45.*

*Cellar. geog. ant. l. 3, c. 14, §. 2, art. 45.*

*Cellar. geog. ant. l. 3, c. 14, §. 2, art. 45.*

*Cellar. geog. ant. l. 3, c. 14, §. 2, art. 45.*

Les Arabes ou Sarrasins Scénites, ainsi nommés parce qu'ils campoient sous des tentes des deux côtés de l'Euphrate, faisoient des courses sur les frontières de la Syrie euphratésienne. Ces brigands étoient vassaux des Perses et avoient à leur tête Naaman, chef d'une tribu. Eugène qui commandoit dans cette contrée, guerrier actif et intrépide, les chercha, les atteignit près de Bithrap qui est, selon les apparences, la même ville que Bithra ou BIRTHA sur l'Euphrate, à l'orient de Thapsaque, les défit dans une bataille. Deux autres chefs de Sarrasins, Gamale et Agare, s'étoient jetés séparément en Palestine, et la ravageoient. Non contents de brûler les villages et d'insulter les villes, ces barbares poursuivoient la pauvreté même; ils alloient chercher les solitaires dans leurs déserts, renversoient leurs cellules, massacroient ou traînoient en esclavage ceux qui n'étoient pas assez tôt avertis pour prendre la fuite. Romain, gouverneur de la Palestine, défit d'abord Gamale, et le chassa du pays. Ensuite il marcha contre Agare, le battit et le fit prisonnier. Profitant de cette victoire, il alla reprendre, dans le golfe Arabique, l'île Jotabé, que Léon avoit cédée au Sarrasin Amorcèse. Après plusieurs combats, ils chassèrent les Sarrasins, et y rétablirent les comptoirs des Romains. Les marchands domiciliés dans ces îles faisoient le commerce de la mer Rouge; ils se gouvernoient en république, et ne payoient à l'empereur qu'une taxe sur les marchandises qu'ils recevoient des Indes, selon le tarif qui en fut dressé.

*An. 499.*

*Marcel. chr.*

*Theoph. p. 125.*

*Zon. p. 56.*

*Cedr. p. 558.*

*Jorn. de reg. success.*

Les Bulgares passèrent le Danube l'année suivante et vinrent ravager la Thrace. Ariste, commandant d'Asie Mineure, marcha contre eux avec quinze mille hommes. Il les rencontra sur les bords d'une rivière que les historiens nomment *Zurle* ou *Zorle*. Ariste fut battu, et perdit plus de quatre mille soldats, les uns dans le combat

À la fuite, les autres dans la rivière où ils s'étoient pour gagner l'autre bord, qu'ils ne purent franchir de sa hauteur. Dans cette occasion périrent les principales troupes de l'Illyrie avec les comtes Nicostrate, Pat et Aquilin. Les Romains, pour diminuer leur gloire, prétendirent que les Bulgares s'étoient procuré leur victoire par des enchantemens et des invocations magiques. Une comète, qui avoit paru quelque temps auparavant, fut regardée après la défaite comme l'annonce du malheur. On remarqua aussi qu'avec les Bulgares survint une nuée prodigieuse de corbeaux qui couvrirent devant leur armée.

En septembre de cette année, il y eut en plusieurs contrées de l'Orient des tremblemens de terre qui détruisirent plusieurs villes. Néocésarée, dans le Pont, fut rasée, à la réserve de l'église où saint Grégoire le Grand avoit été inhumé. Les eaux de l'Euphrate se desséchèrent tout à coup englouties, et le lit de ce fleuve demeura quelques momens à sec, près de la ville d'Edesse. Jérusalem, qui étoit l'ancienne Emmaüs en Palestine, fut consummée en une nuit : l'église seule fut conservée ; et de tous les habitans il ne resta que l'évêque et ses deux disciples, qui s'étoient endormis avec lui dans le sanctuaire.

La chronique d'Edesse marque sur cette année l'éclipse au 23 d'octobre.

Après le consulat d'Hypace, neveu d'Anastase, ce prince fit quelques largesses aux soldats d'Illyrie pour relever le courage abattu par leur défaite. Nous voici arrivés à la dernière année de ce malheureux siècle, qui avoit vu régner sur l'empire d'Occident, et qui, de six empereurs qu'il en avoit fourni qu'un seul vraiment digne de porter le diadème. Tant de désastres se terminèrent par une nouvelle calamité. Une nuée de sauterelles couvrit toutes les campagnes, depuis les frontières de l'Asie jusqu'à la mer Méditerranée, depuis Nisibe jusqu'à l'Égypte. Ce fléau produisit une cruelle famine. Plus

AN. 500.  
Marc. chr.  
Asseniani  
bibl. orient.  
t. 1, p. 207,  
271.

sieurs villes furent abandonnées. L'empereur, qui fut pas assez touché de ces malheurs, se contenta faire quelques remises peu considérables. On vit alors sacrilège horrible, et qui n'avoit point d'exemple. Les misérables, que la faim rendoit furieux et impies, brisèrent des églises et mangèrent l'Eucharistie comme un pain commun. D'autres déterrèrent des cadavres et les dévorèrent. La peste vint ensuite; et comme ce fut fait plus de peur aux princes que la famine, Anastase devint alors plus sensible, et répandit d'abondantes aumônes. Pour rassembler tous les maux qui peuvent détruire les hommes dans le sein même de la patrie, l'hiver suivant le froid fut excessif. Les églises étoient remplies de pauvres couchés sur la paille, mourant de maladies, de faim et de froid, la charité des pasteurs ne pouvant suffire à soulager à la fois tant d'infortunés. La colère du ciel ne cessa de désoler cette vaste étendue de pays depuis le mois de novembre jusqu'au mois d'avril, et la mortalité fut si grande, que dans la seule ville d'Edesse il ne se passa pas de jour qu'on ne vît périr cent à cent trente personnes.

AN. 501. A Constantinople, le commencement du sixième siècle s'annonça par une sédition plus sanglante que celles dont nous avons parlé. La faction verte, après avoir pris querelle avec la faction bleue, forma le complot de la détruire par un massacre général. Un jour qu'elle célébroit les jeux, elle fit porter dans les galeries du Cirque des corbeilles couvertes de fruits, comme pour les vendre aux spectateurs; mais ces fruits ne servoient qu'à cacher des armes. Dès que les jeux furent commencés, les séditieux s'élancent hors de leurs places, jettent sur les armes, frappent, blessent, tuent leurs ennemis. Tout fuit devant eux : on se presse, on se renverse, on se foule aux pieds. La présence de Probstantius, préfet de la ville, ne peut ni retenir les séditieux, ni rassurer les autres. Dans cette affreuse journée

*Theod. lect.*  
*l. 2.*

*Marc. chr.*

repentir , et de reconnoître qu'il avoit agi avec trop de précipitation , en faisant tarir une des sources les plus abondantes des revenus de l'état. Il fit venir devant lui les receveurs ; il leur témoigna son regret , et le désir qu'il avoit de rétablir cette taxe ; il leur ordonna de faire une exacte recherche de tous les papiers qui concernoient l'imposition. Ces hommes avides , affligés de la félicité publique qui ruinoit leur fortune , se prêtèrent à ce travail avec une ardeur incroyable. Ils se hâtèrent de fouiller tous les bureaux de recette , et apportèrent à l'empereur une ample moisson de titres , de tarifs , de seignemens de toute espèce , lui protestant avec joie qu'il ne restoit dans toute l'étendue de l'empire aucun autre monument de ce tribut. Le prince les loua de leur zèle et fit allumer un grand feu , et y jeta tous ces malheureux mémoires , comme des semences capables de reproduire des fruits pernicioeux. L'abolition du chrysargyre causa une joie universelle ; on en fit à Edesse une fête publique. Une action si louable éleva pour un moment le cœur d'Anastase ; elle fut suivie de deux autres qui méritent des éloges. La vénalité des charges s'étoit introduite , non par un établissement légal , mais par l'avarice des princes et des préfets du prétoire , qui vendoient les nominations ; les titulaires tiroient aussi de l'argent pour faire obtenir le brevet à leurs successeurs. Anastase proscrivit cet indigne trafic : il défendit de donner et de recevoir aucuns deniers pour une charge , sous quelque prétexte que ce fût. Mais l'inégalité de son caractère ne lui permit pas d'être lui-même constamment fidèle à la loi ; son avarice naturelle reprit de temps en temps dessus ; et on l'accuse de s'être encore quelquefois laissé gagner par les présens pour conférer les magistratures des sujets indignes ; car il n'y avoit que ceux-là qui achetassent ce que le mérite devoit donner. Il abolit en même temps les combats sanglans des hommes contre les bêtes. Cependant , comme la dignité consulaire n'

plus d'autre fonction que celle de donner au peuple des divertissemens, on continua de représenter des combats dans l'amphithéâtre, mais sans effusion de sang humain; elles ne consistoient plus qu'à éviter, par l'adresse et par la légèreté du corps, les attaques des bêtes et des hommes.

En l'année suivante de grands tremblemens de terre, accompagnés de grêle, et d'éclairs dont le ciel fut long-temps embrasé. Le 22 d'août, on vit en l'air une comète pendant la nuit, du côté du septentrion, une grande flamme de feu qui disparut aux approches de l'aurore; et dans le jour la côte de Phénicie depuis Béryte jusqu'à Haïfa ressentit de violentes secousses. Les spectateurs observèrent que ce fut ce jour-là même que le roi des Perses rompit la paix avec les Romains en entrant en Arménie. Les Bulgares firent des courses dans la Thrace et dans la Thracie. L'empereur, qui n'avoit point de troupes à leur opposer, les éloigna à force d'argent. Les Sarrasins recommencèrent à ravager la Syrie. Agare, chef étoit mort : mais son frère Badicarim étoit encore plus incommode. Toujours à la tête de sa cavalerie, on le voyoit sans cesse accourir, piller, et emporter son butin, revenir ensuite avec tant de richesses, que Romain, gouverneur de Palestine, ne put le joindre. Anastase fut obligé de traiter avec lui, père d'Agare et de Badicarim; il lui envoya un ambassadeur de l'historien Nonnose, qui fit la paix, et rendit la tranquillité à la Phénicie, à la Palestine et à l'Arabie.

Les Perses commencèrent cette année une guerre sanglante. La haine que cette nation avoit conçue contre les Romains depuis l'entreprise téméraire de Crassus ne pouvoit s'éteindre. La puissance des Parthes, et ensuite celle des Perses, servirent de barrière au reste de l'Orient pour empêcher les armes romaines; et la paix ne régna entre les nations que par intervalles. Cette antipathie mutuelle subsista jusqu'à ce que les Sarrasins eussent ren-

*An. 502.*

*Marcel chr.*

*Fact. Tun.*

*Theoph. p.*

*125, 124.*

*Anast. p. 50.*

*Phot. p. 5.*

*Zon. p. 55.*

*Baronius.*

*Assemani.*

*Bibl. orient.*

*p. 272.*

*Marcel. chr.*

*Evag. l. 3,*

*c. 57.*

versé le trône des Sassanides. Pour faire connoître quel état se trouvoit la Perse au commencement de la guerre que je vais raconter, il est à propos de remonter jusqu'à la mort de Pérose.

*Proc. bel. pers. l. 1, c. 54.*

*Eutych. t. 2. p. 109 et seq.*

*Agath. l. 4.*

*Theoph. p. 105.*

*Ceirr. p. 355.*

*Assemani, bibl. orient.*

*t. 1, p. 265 et seq. t. 2, p.*

*57, t. 3, p. 398.*

*Pagi ad Baron.*

*M. de Guignes, hist. des Huns, l. 4.*

Sous le règne de Léon, Pérose, roi de Perse, avoit combattu les Huns Cidarites ou Nephtalites avec divers succès. Vaincu et fait prisonnier, il avoit recouvré la liberté à la sollicitation de l'empereur, en promettant qu'il se tiendrait tranquille dans ses états sans inquiéter ses voisins. Mais ce prince turbulent avoit bientôt recommencé la guerre : il y avoit été plus heureux, et les Nephtalites s'étoient vus obligés de traiter avec lui à des conditions peu avantageuses. Ils les observoient fidèlement, lorsque Pérose prit de nouveau les armes au sujet d'une contestation sur les limites, qu'il est impossible de fixer avec un voisin injuste et ambitieux. Zénon n'ignoit alors ; il avoit auprès de Pérose un ambassadeur nommé Eusèbe, homme sage, et qui, s'étant rendu agréable au roi, le suivit dans cette expédition. A la vue de l'armée des Perses, celle des Huns, feignant d'être épuisée, prit la fuite pour les attirer dans un piège. C'étoit une longue et profonde vallée environnée de hautes montagnes couvertes de forêts, et qui n'avoit point d'issue. Pérose s'y engagea témérairement, ne voyant que des Huns qui fuyoient devant lui, sans apercevoir ceux qui filant derrière les montagnes, vinrent occuper l'entrée du vallon. Ses officiers reconnurent avant lui qu'ils étoient enfermés ; mais, redoutant les emportemens de sa colère, ils n'osoient l'en avertir. Ils engagèrent Eusèbe à se charger de cette commission, dangereuse auprès d'un prince violent et impétueux. L'ambassadeur prit un détour, lui fit entendre par un apologue le péril où il étoit. Pérose, au désespoir, ne pouvant ni fuir ni combattre, trouva d'autre ressource que de traiter avec le roi des Huns. Ce prince, après lui avoir reproché sa mauvaise foi et son imprudence, consentit à le laisser sortir.



avec ses troupes à condition qu'il lui paieroit mille talens pour sa rançon, qu'il le reconnoîtroit son souverain en se prosternant devant lui, et qu'il jurerait par serment à ne jamais mettre le pied sur les terres des Nephtalites. La coutume de ces peuples de jurer en tenant dans leur main une poignée de fer étoit la forme de serment la plus inviolable. Ces conditions paroissent dures et humiliantes; Pérose devoit même se prosterner devant le roi des Huns tomber dans une idolâtrie criminelle, selon ses principes, le feu étant, suivant la doctrine de Zoroastre, le seul objet qu'il fût permis d'adorer. Il consulta ses conseillers; ceux-ci, moins scrupuleux que le roi, qui cependant n'étoit guère, répondirent *que, pour le serment, il ne devoit pas s'en mettre en peine; qu'à l'égard de l'idolâtrie, il étoit aisé de donner le change à l'ennemi en affectant d'intéresser sa conscience; que c'étoit l'usage des Perses d'adorer le soleil levant; que Pérose n'avoit qu'à se prosterner devant le roi des Nephtalites au lever du soleil; et que ce prince prendroit pour lui l'hommage qu'il rendoit à cet astre.* Pérose suivit ce conseil. On ne craignoit que ces casuistes orientaux étoient assez hardis pour se parjurer, et qu'on avoit déjà l'adresse de sauver la conscience en dirigeant l'intention. Le roi de Perse, vaincu par ses guerres, ne put trouver dans ses trésors vingt mille talens: il donna des otages pour la sûreté du reste.

Pérose sortit des mains des Nephtalites, n'emportant avec lui que le souvenir de sa honte. Docile à la morale de ses otages, il oublia son serment, et ne s'occupa que de vengeance. Il avoit déjà remis sur pied une grande armée, lorsque les Huns lui envoyèrent plusieurs députés pour le sommer de sa parole. Comme il les remettoit de jour en jour, une partie d'entre eux demeura auprès de lui, tandis que les autres reprirent le chemin de leur pays. Le roi fit massacrer ceux qui restoient, et envoya



poursuivre les autres, qui échappèrent par leur diligence. Après un si horrible attentat contre le droit sacré des nations, Pérose se mit en campagne à la tête de toutes ses troupes. Il étoit ennemi des chrétiens, qu'il persécutoit cruellement ; il en avoit fait tuer trois cents en un jour. En partant il commanda au marzabane, c'est ainsi que les Perses appeloient les gouverneurs, de détruire pendant son absence toutes les églises. Ses fils le suivirent dans cette expédition ; ils étoient au nombre de trente. Il ne laissa en Perse que Cabade, le plus jeune de tous. Les principaux seigneurs d'entre les Huns, apprenant sa marche, allèrent en grand tumulte trouver leur prince, lui reprochant de se laisser jouer par un ennemi perfide ; quelques-uns même osèrent l'accuser de s'entendre avec les Perses pour la perte de sa nation. *Et qu'avez-vous perdu jusqu'à présent*, leur dit froidement Achanouar. C'étoit le nom du roi des Huns : *le temps*, répondirent-ils ; *et c'est le temps qui décide des succès*. Ils vouloient sur-le-champ marcher à l'ennemi ; le roi les retint en disant que *Pérose n'étoit pas encore sorti de la Perse, que la guerre ne deviendrait légitime que lorsque le prince, au mépris de ses sermens, seroit entré sur les terres des Huns*.

Le roi de Perse avançoit à grandes journées. Arrivé sur la frontière, comme il avoit juré de ne jamais passer au-delà d'une certaine pierre qui marquoit les limites, par un nouveau scrupule de conscience, il la fit charger sur un chariot et traîner à la tête de son armée. Cependant Achanouar, prince sage, et aussi rusé qu'il est permis de l'être dans la guerre, n'avoit pas perdu le temps comme l'en accusoient ses officiers. Sachant par quel endroit Pérose entreroit dans son pays, et qu'il ne pourroit prendre d'autre chemin qu'une grande plaine bordée à droite et à gauche de montagnes escarpées, il avoit envoyé secrètement un grand nombre de pionniers pour couper d'un profond et large fossé toute la largeur d

plaine, laissant seulement au milieu le passage de  
cavaliers de front. On avoit ensuite recouvert ce fossé  
de bûches, et d'une légère couche de terre. Lorsqu'il  
fut que Pérose approchoit de Gorgo, la première ville  
du côté de la Perse, il fit marcher ses troupes ;  
lorsqu'il fut arrivé au lieu où le traité avoit été juré, il y  
fit brûler de l'encens, priant le ciel de se déclarer contre les  
ennemis. Un cavalier portoit au bout d'une pique, à la  
tête de l'armée, l'original du traité, et le sel sur lequel  
ils avoient prêté le serment. A la suite de cet étendard  
le reste de l'armée marchoit en bon ordre. Le roi fit faire halte à  
une certaine distance de la tranchée, et il instruisit alors les  
officiers de son stratagème. Il donna ordre à quelques esca-  
drons de défilér dans la plaine au-delà du fossé pour atti-  
reren l'ennemi, de prendre la fuite dès qu'ils le verroient  
s'enfuir, et d'observer surtout de bien enfiler le sentier  
par lequel ils marchent que sur dix de front. L'ordre s'exécute ;  
les Perses les poursuivent sans soupçonner aucun piège ;  
portés par leur ardeur, la terre se dérochant tout  
à coup sous leurs pieds, ils se précipitent dans le fossé,  
hommes et chevaux : les rangs fondent et disparaissent ;  
pressés les uns contre les autres, ils se percent mutuellement, et ne s'aper-  
çoivent de leur chute que lorsque, enterrés dans cet abîme,  
ils se sentent fracassés, entassés les uns sur les autres, ils se  
font à se débarrasser ce qui leur reste de vie par les traits  
qui tombent sur eux, et par les pierres dont on les ac-  
cable, et qui achèvent de combler ce vaste sépulcre. Le  
roi périt avec tous ses fils. On perdit alors la plus  
grande perle qui fût connue dans l'univers ; elle servoit  
ordinairement d'oreille à Pérose, selon l'usage des rois de  
Perse. Les Huns la cherchèrent en vain pendant plusieurs  
jours pour la vendre à l'empereur ou à Cabade, qui,  
l'un et l'autre à l'envi, en offroient un prix excessif. Ceux  
qui tombèrent dans le fossé furent pris par les Perses.  
Cette horrible défaite fit une telle impression sur  
l'esprit des Perses, qu'on défendit par une loi solen-

nelle, de jamais poursuivre les ennemis dans leur pays même après la victoire la plus complète. Pérose avoit régné vingt-quatre ans : ainsi sa mort doit être arrivée dans l'année 485.

*Theod. lect.*

*l. 2.*

*Theoph. p.*

*106.*

*Eutych. t.*

*2, p. 127.*

*Agath. l. 4.*

*Cedr. p. 355.*

*Assemani,*

*bibl. orient.*

*t. 1, p. 263,*

*et seq. t. 3,*

*p. 400.*

*M. de Gui-*

*gues, hist.*

*des Huns, l.*

*4.*

Cabade, le seul qui restoit des trente fils de Pérose parut trop jeune pour lui succéder. Les Perses mirent la couronne sur la tête d'Obale, nommé aussi Balas ou Blasès, frère de Pérose. Ce prince, d'un caractère doux et pacifique, trouvant le royaume épuisé d'hommes et d'argent, n'entreprit pas de venger la mort de son frère. Soupharaï, gouverneur des provinces de Perse limitrophes de l'Inde, conclut avec les Nephtalites un traité par lequel les Perses se soumirent à payer tribut à leurs vainqueurs. Cabade fut donné en otage, et cet assujettissement honteux dura deux ans. L'indigence que se voyoit réduit le roi de Perse le força d'avoir recours à Zénon. Dans le traité par lequel Jovien avoit autrefois cédé Nisibe à Sapor, il étoit stipulé qu'au bout de cent vingt ans les Romains pourroient rentrer en possession de cette ville, en payant aux Perses une certaine somme. Obale fit demander cet argent, mais sans offrir de rendre Nisibe. Zénon, occupé alors de la guerre contre Illus et Léonce, loin d'être disposé à racheter Nisibe, auroit voulu retirer l'argent que Pamprépius avoit fait donner à Pérose pour l'engager à secourir les révoltés. Il répondit aux députés que les Perses devoient être contents qu'il les laissât en possession de Nisibe. Deux années se passèrent encore sans qu'Obale se vît en état de lever des troupes; ce qui lui attira le mépris de ses sujets. Enfin Soupharaï, qui avoit été employé à conclure avec les Huns ce traité déshonorant, entreprit d'en affranchir la Perse. Il leva des troupes à ses dépens dans son gouvernement, qui étoit très-étendu, et marcha contre les Huns à la tête de cent mille hommes. Etant arrivé sur la frontière, il écrivit à leur roi une lettre menaçante. Achanouar répondit en rejetant sur la perfidie de Pérose

des malheurs dont la Perse étoit justement ac-  
 Les deux armées s'approchèrent, et en vinrent  
 bataille, où les Huns furent défaits. Le monarque  
 lité, de peur d'exposer son pays aux mêmes dé-  
 que la Perse avoit éprouvés, ne s'obstina pas  
 la fortune. Dès le lendemain de sa défaite, il de-  
 la paix, offrant de rendre les prisonniers qu'il  
 entre les mains, et de renoncer au tribut, à con-  
 que les Perses rendroient aux Huns leurs bagages,  
 victoire les avoit rendus maîtres. Ces conditions  
 acceptées. Soupharaï revint triomphant, mais le  
 n fut que plus méprisable. Il eut encore l'impru-  
 de s'attirer la haine des mages, toujours redou-  
 à leurs souverains. Il voulut faire construire des  
 , ce qui parut une entreprise sacrilège; les mages  
 tant l'eau comme l'élément le plus sacré après le  
 l croyant que c'étoit un crime de s'en servir pour  
 les ordures du corps. Ils conspirèrent contre lui la  
 même année de son règne, se saisirent de sa per-  
 , et lui crevèrent les yeux. C'étoit un supplice or-  
 re en Perse : on versoit dans les yeux de l'huile  
 hote, ou on les perçoit avec une aiguille rougie  
 a Cabade fut mis sur le trône.

prince, aussi turbulent que son père, et l'un des *Proc. bel.*  
 méchans rois qui aient jamais régné en Perse, es- *pers. l. 1, c.*  
 d'étranges révolutions. Cruel et intraitable, il *5.*  
 ses sujets en esclaves. Il bouleversa d'abord son *Agath. l. 4.*  
 me, abolissant les coutumes anciennes, établissant *Theod. lect.*  
 ris bizarres, ou plutôt ne reconnoissant d'autres *l. 2.*  
 ne ses passions et ses caprices. Entêté des systèmes *Theoph. p.*  
 agans d'un imposteur nommé Mazdac, qui s'an- *106.*  
 nait comme le réformateur de la religion reçue, il *Cedr. p. 356.*  
 rença par rompre le lien primordial de la société *Assemani.*  
 une en détruisant l'union conjugale : il déclara par *Pagi ad Ba-*  
 ai que les femmes seroient communes, et il permit *ron.*  
 mmes les plus distinguées de se prostituer; ce qui *M. de Guignes, hist.*  
*des Huns, l.*

jeta le désordre et la confusion dans toute la Perse. C'étoit un de ces esprits audacieux qui , réprochant toutes les maximes de la sagesse , toutes les pratiques de raison , s'enivrent de leur propre folie ; et , fiers de contredire les siècles précédens , dont ils ramassent les idées de rebut , absurdes législateurs , ne trouvent de vertu que dans le vice , de lumières qu'en eux-mêmes , de police que dans une vie brutale et sauvage. Dès le commencement de son règne , il prétendit se faire un droit de l'injuste demande que son prédécesseur avoit faite à Zénon. Il lui envoya un grand éléphant , et lui demanda la somme dont ce prince , disoit-il , étoit convenu avec Obale. Ses ambassadeurs , arrivés à Antioche , lui mandèrent que Zénon étoit mort , et qu'Anastase lui avoit succédé : ils lui apprirent en même temps la révolte des Isaures. Cabade crut l'occasion favorable ; il lui donna ordre de presser Anastase , et de lui déclarer guerre , s'il refusoit de payer la somme exigée. Anastase sans s'effrayer de cette bravade , répondit *qu'il ne donneroit pas ce que son prédécesseur avoit refusé avec justice ; que , si Cabade demandoit cet argent comme un emprunt , il consentoit à le lui prêter ; que , s'il l'exigeoit comme une dette , l'empire ne lui devoit rien*. Sur cette réponse , Cabade auroit pris les armes , si son caractère violent n'eût pas déjà mis en feu son royaume et toutes les nations voisines. Il avoit fait mourir Souphan , auquel la Perse devoit sa délivrance. Les Arméniens , sujets de la Perse , éprouvoient une sanglante persécution parce qu'étant chrétiens , ils refusoient d'adorer le faux Dieu. Lassés de mauvais traitemens , ils devinrent infidèles à la loi de l'Evangile , qu'ils prétendoient soutenir , et révoltèrent contre leur prince légitime. Ils renversèrent les pyrées , massacrèrent les mages et les autres Perses , taillèrent en pièces une armée que Cabade envoyoit contre eux , et députèrent à l'empereur pour le prier de les recevoir comme sujets de l'empire. Anastase n'accepta

milieu, craignant de fournir à Cabade une juste cause pour faire la guerre. Dans le même temps, les Cardes se soulèvent, et tentent de s'emparer de Nisibis. Les Tamyréniens, qui habitoient entre des montagnes inaccessibles, accablés de tributs par l'avarice de leur prince, prennent les armes, et ravagent les contrées voisines. Les Arabes, voyant tout en désordre, sortent de leurs déserts, et pillent la Mésopotamie.

Les plus grands seigneurs de la Perse, indignés de la tyrannie du prince, et surtout de la loi qui prostituait les femmes, n'étoient pas mieux disposés. Ils conjurent contre Cabade la onzième année de son règne, et le font jeter dans une prison. Ils choisirent pour roi un jeune prince, un frère de Pérose, qui restoit encore, nommé Artaban. Ce prince, aussi doux et aussi clément que son père étoit cruel et emporté, ne voulut pas tremper ses mains dans le sang de son neveu : il assemble la nation pour délibérer sur le traitement qu'il lui devoit faire au roi détrôné. La plupart opinoient à le laisser vivre, lorsque Gusanastade, un des premiers seigneurs de la Perse, qui commandoit sur la frontière limitrophe des Nephtalites, s'avancant au milieu de l'assemblée, et tirant un couteau dont les Perses se servent pour rogner leurs ongles : *Vous voyez, dit-il, un si petit instrument ; tout petit qu'il est, il peut faire un grand coup, et nous tirer d'inquiétude ; si vous ne me permettez pas de m'en servir aujourd'hui pour le repos de la Perse, vingt mille soldats armés de toutes pièces pourront faire autant dans la suite.* Cette proposition fut reçue avec horreur : le roi surtout s'y opposa. On se condamna à condamner Cabade à une prison perpétuelle dans le château de Poubli, ainsi nommé, parce qu'il étoit défendu, sous peine de la vie, de prononcer même le nom de ceux qu'on y avoit renfermés.

Cet homme si violent et si impétueux auroit bientôt succombé à ses malheurs, si la tendresse de sa femme n'eût

*Proc. bel. pers. l. 1, c. 3.*

*Agath. l. 4. Theod. lect. l. 2.*

*Just. l. 2, p. 1-6.*

*Theoph. p. 116.*

*Codren. p. 116.*

*Lucoph. St. moral. l. 4, c. 6.*

*Assenmani.*

adouci son désespoir. Elle obtint la permission de visiter, et de lui porter des alimens. Le commandant du château devint sensible à la beauté de cette prisonnière infortunée, et il osa lui déclarer sa passion. Elle en fut irritée, et s'en plaignit à son mari. Cabade, moins délicat sur l'honneur que passionné pour la liberté, et tout pour la vengeance, lui ordonna de se rendre aux vœux de l'insolent officier. Il espéroit se délivrer à ce prix; mais sa complaisance ne fit que procurer à sa femme une liberté entière d'entrer dans la prison, et d'y rester aussi long-temps qu'elle vouloit. Cependant, un seigneur perse, nommé Séosès, ami fidèle de Cabade, étoit venu loger près du château pour épier le moment de sauver son maître. Il lui fit savoir par la prisonnière que, s'il pouvoit s'échapper, il trouveroit des chevaux et une escorte dans un certain lieu qui n'étoit pas éloigné. La nuit étant venue, Cabade engagea sa femme à changer d'habit avec lui, et à demeurer à sa place. Il sortit sous ce déguisement sans être reconnu par les gardes, qui ne s'aperçurent de leur méprise qu'au bout de quelques jours, lorsque leur prisonnier étoit déjà hors de la Perse. On ne dit pas ce que devint la prisonnière; mais Cabade, accompagné de Séosès, alla se jeter entre les bras du roi des Nephthalites. Ce prince généreux le reçut avec bonté; il prit soin d'adoucir ses chaînes en lui procurant tous les plaisirs conformes à son caractère. La chasse, la bonne chère, l'ivresse, la magnificence des habits et des équipages, auroient consolé Cabade, si l'ambition pouvoit se consoler de la perte d'une couronne. Le roi des Huns porta la bienveillance jusqu'à lui faire épouser une de ses filles; elle étoit née d'une sœur de Cabade, qui avoit été prise dans une guerre contre Pérose. Ce fut de ce mariage que sortit d'abord le grand Chosroës. Achanouar mit le comble à ses bienfaits en donnant à son gendre trente mille hommes pour reconquérir ses états.

Après ne se mit point en peine de lever des troupes et les opposer à cette armée : il ne voulut faire résistance. Porté malgré lui sur le trône, il en fut sans regret. Il alla se rendre auprès de son père et lui remit la couronne, préférant les douceurs de la vie privée aux embarras de la royauté. Cabade étoit redevable de la vie, montra cette fois de la reconnaissance : il le laissa vivre en liberté, réservant sa colère pour punir les conjurés, qui avoient fui. La première province qu'il rencontra dans ses états, étoit celle où commandoit Artabade : le roi dit, en y entrant, qu'il en donnoit le gouvernement au premier Perse qui viendrait à lui rendre hommage. A peine eut-il parlé, un jeune homme se présenta et se prosterna devant lui. Cabade le fit monter sur son trône et lui rendit hommage. A peine eut-il parlé, le jeune homme se prosterna devant lui et le reconnut pour roi, le légat Artabade, jeune seigneur, renommé par sa valeur, et parent de Gusanastade. Ainsi le roi put, malgré les murmures, le récompenser comme il promit. Il continua sa route sans rencontrer autre obstacle : tout plia devant lui. Il fit mourir Gusanastade et les autres conjurés dans les plus affreux supplices. Il créa pour le fidèle Séosès une dignité nouvelle qui lui donnoit une autorité suprême sur tous les états et sur toutes les troupes du royaume. Séosès fut le premier et le dernier qui occupa un poste si élevé près du trône. Cabade régna encore trente ans, comprenant le temps de sa prison et de son exil. Il ramena dans l'obéissance les Cadusiens et les Tamyariens. Les Arabes firent avec lui une nouvelle alliance, et s'engagèrent à lui fournir des troupes contre les Romains. L'Arménie fut pacifiée dès qu'il eut accordé aux

*Entyc. t. 2, p. 127, 131. Proc. bet. pers. l. 1, c. 6. Azath. l. 4. Theod. lect. l. 2. Theoph. Simocat. l. 4, c. 6. Udr p. 356. Anemum.*



habitans liberté de religion. Les leçons de l'a furent pas inutiles à ce prince : il en devint déré ; les anciens usages reprirent leur cours, nêteté publique eut toute seule la force , loi monstrueuse qui avoit permis la comm femmes.

*Proc. bel.*  
*pers. l. 1, c.*  
*7.*

*Idem de*  
*adif l. 3, c.*  
*2, 5.*

*Evag. l. 3,*  
*c. 57.*

*Theoph. p.*  
*124.*

*Assemani.*

Il falloit de l'occupation à Cabade. Il se cr prisé d'Anastase , et tourna ses armes contre Le 23 d'août de l'au 502 , il entra dans l'Armie aux Romains , à la tête d'une grande armée et de Huns auxiliaires. Il assiégea la forteressi dosiopolis, et la prit par la trahison d'un sénate Constantin , qui y commandoit. Elle fut pil que les villes voisines auxquelles elle servoit Cabade y laissa garnison sous les ordres de Constantin, et marcha vers Amide. A dix lieu place , près du fleuve Nymphée , étoit située polis, ville épiscopale et assez grande , mais défense qu'une foible muraille de vingt pieds de quatre d'épaisseur. Théodore , satrape de nène , en étoit gouverneur. Les Romains , à l des Perses , donnoient alors le nom de *satrape* mandans des provinces voisines du Tigre. Les pour se rendre , n'attendirent pas qu'ils fussen ils sortirent, Théodore à leur tête , portant à 4 clefs de leur ville et le tribut de deux années, te payoient aux Romains. Le roi , satisfait d'une s soumission , les traita comme ses sujets ; et causer aucun dommage , il leur laissa Thé gouverner au nom des Perses.

A une journée d'Amide , quelques officiers lui racontèrent qu'il y avoit dans le voisinage extraordinaire , qui n'avoit pour demeure de cage convertie d'un petit toit , soutenu d plantées en terre , et assez écartées l'une le laisser voir de tous côtés ; qu

fit mettre aux fers , continua de battre la place , et voya Naaman , chef des Arabes , ravager le pays de Haran. Cette ville est la même que les Grecs et les Romains ont nommée *Carrhes* , célèbre par la défaite de Crassus.

Alypius ou Olympius commandoit un corps de troupes aux environs de Constantine. Je me suis trompé dans l'histoire de Constance en disant , d'après Cellarius , que Constantine étoit l'ancienne *Nicéphorium* sur le phrate ; c'étoit l'ancienne Anthémunte , nommée Antipolis , à laquelle Constance donna son nom , l'a réparée et agrandie en 350. Les historiens du pays la placent entre Amide et Nisibe , à cinquante-six stades environ deux lieues et demie de l'une et de l'autre. Les Arabes l'ont nommée *Tela-Mauzalat*. Ce nom *Tela* ou *Tel* , donné à quantité de villes en Mésopotamie et en Syrie , signifie , en langue syriaque , *montagne* ou *colline*. Olympius étoit un guerrier brave et actif : il avoit pris soin de fournir de vivres pour longtemps Amide et toutes les places d'alentour. Il se joignit à Eugène , gouverneur de Mélitine ; dans la petite Arménie , et tous deux réunis battirent , le 19 de novembre , le détachement de Naaman. Mais , pendant qu'ils étoient à partager les dépouilles , ils furent surpris et battus à leur tour à Tel-Besme , village près de Constantine. Naaman fit le dégât depuis Haran jusqu'à Edesse , dont les habitans travaillèrent avec ardeur à réparer leurs murailles et à se mettre en état de défense. Le prince arabe se contenta de piller les environs , et retourna au camp devant Amide avec plus de dix mille prisonniers. Les deux généraux romains , n'ayant pu rallier leurs troupes , ne se sentant pas assez forts pour tenir la campagne , se séparèrent. Olympius renferma dans Constantine : Eugène entra dans l'Arménie , et reprit Théodosiopolis.

L'attaque et la défense d'Amide continuoient avec

Le vigneux. Les béliers battoient la muraille de toutes parts; les habitans rabattoient les coups avec des poutres, suspendues par les deux bouts à des poulies, venoient se braver en travers sur la tête des béliers. D'ailleurs les murailles étoient d'une si forte structure, qu'ils résistoient à la violence des machines. Cabade, rebuté du peu d'effet de ses batteries, fit élever une plate-forme de terre beaucoup plus haute que les murs, et d'où la ville étoit à découvert. Pour rendre encore ce travail inutile, les assiégés pratiquèrent un souterrain, et le conduisirent sous la terrasse, qu'ils creusèrent dans l'intérieur, la soutenant par des étais à mesure qu'ils enlevaient la terre, en sorte que la surface subsistoit dans le même état sans s'affaisser. Lorsqu'ils y virent les Perses rasés en grand nombre, et lançant de là dans la ville traits et des pierres, ils abattirent ou brûlèrent les étais; et la terrasse, s'éboulant tout à coup, ensevelit ceux qu'elle portoit. Il ne restoit plus d'espérance à Cabade que dans un assaut général. Il fait appliquer les échelles à plusieurs endroits à la fois. Les habitans se défendent avec fureur; les pierres, la poix bouillante, le plomb fondu, pleuvent de toutes parts sur les assaillans; les uns prennent la fuite; Cabade les force à coups de javalotte de remonter à l'escalade; il tue de sa propre main ceux qui refusent d'obéir. Le second assaut n'a pas un meilleur succès: plein de dépit et de rage, il est contraint de faire sonner la retraite.

Le siège meurtrier duroit depuis trois mois. Les assauts sanglans et inutiles, les fréquentes sorties, les machines dont la muraille étoit bordée, et qui foudroyoient l'armée des Perses, désespéroient Cabade, qui jusqu'alors n'avoit pas épargné ses soldats: on dit qu'il en coûtoit déjà cinquante mille hommes. Il prit enfin le parti de lever le siège, et donna l'ordre pour décamper le lendemain. Les habitans en furent instruits par des espions; et, se livrant à une joie effrénée, ils com-

AN. 563.

mencèrent à insulter Cabade, l'accablant des injures plus outrageantes; les femmes surtout, dépouillant la pudeur, portèrent l'effronterie aux excès les plus incens. Cabade, outré de colère, résolut de périr ou de venger; et ses mages lui promirent qu'il seroit bientôt maître de cette populace insolente. En effet, deux jours après, un soldat ayant remarqué l'entrée d'un anneau souterrain, qui n'étoit bouché que de petites pierres entra pendant la nuit, et reconnut qu'il aboutissoit à l'intérieur d'une tour, dont on avoit confié la garde des moines. Il en avertit Cabade, qui, la nuit suivante fit couler des soldats. C'étoit le 10 de janvier; il faisoit un grand froid, et il tomboit une grosse pluie. Les moines s'étoient enivrés la veille à l'occasion d'une fête et dormoient profondément. Ils furent égorgés à l'insu. Quelques auteurs rapportent que ce furent les moines eux-mêmes qui trahirent la ville en donnant à Cabade connoissance du souterrain, et que, pour récompense de leur perfidie, ils furent égorgés les premiers. On trouva les postes abandonnés, les sentinelles, pour éviter le froid et la pluie, s'étant retirés dans les niches. Les soldats qui étoient entrés brisèrent les portes et Cabade ordonna de passer tous les habitans au fil de l'épée. Cet ordre cruel fit périr plus de quatre-vingt mille personnes, sans compter ceux qui furent noyés dans le Tigre, jetés dans des puits, ou mis à mort par quelque autre manière qui fit disparaître leurs cadavres. Pendant que Cabade, étincelant de rage, traversoit la ville, monté sur son éléphant, et animant la fureur de ses soldats, un prêtre d'Amide, courbé de vieillesse, jeta au-devant de lui, en s'écriant : *Songez, prince, que vous êtes indigne d'un puissant monarque d'égorger des vaincus. Et pourquoi, dit Cabade, m'avez-vous opiniâtrément résisté? Hélas!* répondit le vieillard, *Dieu vouloit que vous dussiez votre conquête à votre valeur, et non pas à notre lâcheté.* Cette réponse fit

ité de Cabade, et calma sa colère; il fit cesser le  
 tre, permettant seulement le pillage. Il prit pour  
 plus distingués des prisonniers, et abandonna les  
 à ses soldats. Les historiens de Syrie rapportent  
 l qui n'est pas hors de vraisemblance. Au moment  
 prise d'Amide, un roi sarrasin, qui étoit chrétien,  
 de Cabade qu'on ne fît aucun mal à ceux qui se  
 réfugiés dans l'église principale dédiée à Dieu,  
 invocation des quarante martyrs. Cabade, étant  
 dans cette église, y aperçut une image de Jésus-  
 , et demanda ce que c'étoit; ses gens lui répon-  
 que c'étoit l'image du Dieu des nazaréens. Le roi  
 a en disant : *C'est vraiment là celui qui m'a ap-  
 et qui m'a dit : Reste, et reçois de moi la ville  
 habitants, parce qu'ils m'ont offensé.* Il ne laissa  
 piller l'église; mais il épargna ceux qui s'y étoient  
 . Ayant ensuite établi dans la ville une garnison  
 is mille hommes sous les ordres d'Eglon, il alla  
 r au mont Sigar, entre Amide et Nisibe, et ren-  
 vint à l'empereur pour lui porter la nouvelle de  
 e d'Amide. Cet événement répandit tant d'alarme  
 a Mésopotamie, que les habitans se préparoient à  
 r le pays, et à passer l'Euphrate. Mais Jacques,  
 nmé *le Voyageur*, fameux dans cette contrée par  
 trages d'éloquence et de poésie, rassura par une  
 circulaire les peuples consternés, en leur inspirant  
 fiance en Dieu.

qu'Anastase avoit appris qu'Amide étoit assiégée, *Proc. bel.*  
 levé en Thrace une armée de cinquante-deux *pers. l. 1, c.*  
 hommes, composée surtout de Besses et de Goths. *8.*  
 avoit donné le commandement à trois chefs, *Marcel. chr.*  
 et son neveu, Patrice le Phrygien, et Aréobinde. *Theoph. p.*  
 -ci étoit fils de Dagalaïphe, consul en 461, et petit- *125.*  
 : cet Aréobinde qui s'étoit signalé dans la guerre *Josue Styli-*  
 re, sous le règne de Théodose le jeune. Du côté *tes apud As-*  
 mère Dagisthée, il étoit petit-fils d'Ardabure, que *semant, p.*  
*275 et seq.*  
*Till. Ana-*  
*stase, art. 15.*

Léon avoit fait massacrer. Son mariage le rendoit encore plus illustre; il avoit épousé Julienne, fille de l'empereur Olybre, et il en avoit eu Olybre, consul en 447. C'étoit le meilleur général de l'empire, et les historiens l'appellent le grand Aréobinde. Il auroit sans doute été plus heureux, s'il n'avoit point eu de collègues. Hypocrate et Patrice, plus courtisans que capitaines, aimèrent mieux traverser les succès d'Aréobinde que de vaincre par ses conseils; et leur jalousie fit avorter les grands projets de cette campagne. Jamais armée à son départ de Constantinople n'y avoit laissé de plus brillantes espérances; celle-ci réunissoit toute la bravoure et toute la gloire militaire de l'empire. On y distinguoit le comte Justin, et Zémarque, son compagnon de fortune, et aussi un brave que lui; Patrice, fils d'Aspar, qui avoit osé régner depuis la mort de Zénon, et qui prenoit le nom modeste de *Patriciole*, avec son fils Vitalien; Romulus, que nous avons vu vainqueur des Sarrasins en Palestine et en Arabie; Boruse, Timostate, le comte Pierre et plusieurs autres officiers célèbres par leur valeur. On voyoit aussi des capitaines étrangers de grande réputation; Pharasmane le Lazique, Gogidascle, et Sbésas, commandoient les Goths; Asnade, chef d'une tribu d'Arabes. Si le mérite des subalternes pouvoit suppléer à l'incapacité des généraux, ou réparer les maux que cause la jalousie, il y avoit dans cette armée assez de valeur pour faire la conquête de la Perse. Afin qu'elle manquât d'aucune des choses nécessaires au succès des expéditions, Anastase avoit nommé pour intendant et trésorier des troupes l'Egyptien Apion, homme qui étoit déjà élevé au rang de patrice; et comme il connoissoit son zèle pour le bien public, son activité et sa prudence, il lui avoit donné l'autorité la plus étendue dans l'exercice de sa commission, le déclarant indépendant des généraux, et tenant en cette partie la place de l'empereur.

Lorsque l'armée romaine passa l'Euphrate, Am

déjà prise, et Cabade étoit campé près de Nisibe. La première faute que firent les généraux fut de se séparer. Hypace et Patrice prirent avec eux quarante hommes, et marchèrent du côté d'Amide, comme pour l'assiéger : ils ne laissèrent que douze mille hommes à Artabande, qui marcha vers Nisibe. Apion fit de la ville d'Edesse le magasin de l'armée, et prit de sages mesures pour la sûreté des convois. Les deux généraux, voyant Amide en état de défense, n'osèrent l'assiéger, et se bornèrent à ravager le pays. Mais Artabande, avec sa petite armée, harceloit sans cesse les Perses : attentif à choisir des postes avantageux, il ne laissoit passer aucune occasion de les battre; il les attaquoit fréquemment. Dans une rencontre, il défit un corps de douze mille hommes, et poursuivit les fuyards jusqu'aux portes de Nisibe. Un soldat goth ayant tué dans ce combat le premier des généraux de Cabade, se saisit de son épée et de son bracelet enrichi de pierreries, et vint offrir à Artabande, qui les envoya à l'empereur avec un témoignage de sa victoire. Enfin Cabade, après avoir perdu une grande partie de ses troupes, fut obligé de s'éloigner de Nisibe.

Il attendoit un renfort considérable de Perses, de Scythes et d'Arabes, qui arrivèrent au mois de juillet. Il forma une nouvelle armée dont il donna le commandement à Constantin. Ce traître, s'étant échappé de Théopolis, lorsque cette ville fut reprise par Eugène, étoit allé se réfugier dans le camp de Cabade. Au contraire, Artabande, que Cabade avoit laissé dans Martyropolis, qu'il quitta cette ville dès qu'il s'étoit vu en liberté, et se rendit au camp devant Amide. Aussi Anastase, au lieu de la guerre, loin de le punir, le loua d'avoir évité, par une feinte soumission, les habitans d'une ville qui n'eût pas manqué d'être emportée d'assaut. Avec les nouvelles troupes, Constantin alla chercher Artabande, qui, se sentant trop foible, eut recours à ses

deux collègues. Ceux-ci, sous prétexte du siège d'Amide qu'ils ne faisoient pas, refusèrent de le secourir. Ce brave général, se voyant abandonné, vouloit repasser l'Euphrate et retourner à Constantinople. Apion vint à bord de le calmer, et lui persuada de demeurer en Mésopotamie. Il se retira en diligence à Constantine, avec perte de ses bagages, qui furent enlevés par les Perses. Hypace et Patrice, charmés de cette disgrâce, voulurent en tirer avantage; ils marchèrent à Constantin, qu'ils surprirent en forces. Celui-ci, s'étant retiré à leur approche, alla rejoindre Cabade, qui s'avançoit avec toutes ses troupes. Les deux généraux n'étant pas instruits de la marche du roi, et croyant n'avoir affaire qu'à Constantin, rencontrèrent les coureurs de l'armée : c'étoient huit cents Néphtalites, que Pharasmane et Théodore taillèrent en pièces. Le brave Naaman qui les conduisoit échappa avec une blessure mortelle, et alla porter cette nouvelle à Cabade. Aussitôt le roi, redoublant de vitesse, accourut avec toute sa cavalerie. Hypace et Patrice, glorieux de ce premier succès, s'étoient arrêtés près du château de Suphrin ou Aspharin, à quinze lieues d'Amide; ils ne songeoient qu'à se reposer et à se réjouir de leur victoire. Leurs soldats désarmés, assis au bord d'un ruisseau, préparoient leur repas; quelques-uns se baignoient : les généraux étoient à table, lorsque leurs coureurs vinrent à toute bride leur annoncer que les Perses arrivoient. Les soldats, dans un extrême désordre, ont à peine le temps de prendre leurs habits et leurs armes; les Perses fondent sur eux avec furie : plupart sont passés au fil de l'épée; les autres sont faits prisonniers; quelques-uns se sauvent sur les montagnes voisines; mais l'épouvante dont ils sont saisis trouble leurs yeux et glace leurs cœurs : ils roulent dans les précipices. De toute cette grande armée il n'échappa presque que les deux généraux, qui prirent la fuite les premiers et qui, courant toujours sans regarder derrière eux, s'en-



rent l'Euphrate et se retirèrent à Samosate. Le comte Pierre, réfugié avec quelques soldats dans le château de Suphrin, fut livré par les habitans à Cabade, qui égorgea les soldats, et garda le comte prison-

pendant les Arabes, portant partout le fer et le sang, et désoloient la Mésopotamie. Ceux qui suivoient les Romains se jettent sur les terres de Naaman, pillent les troupeaux, tuent les bergers, obligent la multitude de s'enfuir au fond du désert. Les Arabes et les Perses attaquent la ville de Chabour, et sont repoussés par Timostrat, qui commandoit dans Callinopolis. Mais Alamondare, chef de la plus considérable tribu, se signaloit par ses ravages. Ce nom d'*Alamondare* est déjà fameux dans les guerres de Perse sous les rois précédens. C'étoit un nom commun aux rois de la ville d'Assyrie à trois milles de Capha. Ces princes, qui nommoient aussi *Monder*, étoient de la tribu des Minites, qui descendoient de Lachem, petit-fils de Jectan. Naaman étoit de cette famille. Alamondare, ennemi mortel des Romains, ne bornoit pas ses incursions à la Mésopotamie; il passoit souvent l'Euphrate, couroit jusqu'en Palestine, brûloit les villages, pilloit les campagnes, et ne revenoit jamais de ses courses sans amener des milliers d'esclaves. Les solitaires, qu'il n'épargnoit pas coutume d'épargner, fuyoient dans les villes. Le Silentieux demeura seul exposé aux insultes des Arabes, et il en fut respecté.

Alamondare, irrité de sa blessure, conseilloit au roi d'attaquer Edesse. La prise de cette place faisoit tomber tous les autres, et rendoit les Perses maîtres de la Mésopotamie entière. Aréobinde s'y étoit renfermé. Mais il ne rassuroit davantage les habitans, c'étoit la promesse qu'ils croyoient que Jésus-Christ avoit faite au roi Abgare, qu'Edesse ne seroit jamais prise. Cette persuasion, quoique mal fondée, leur inspi-

roit un merveilleux courage, et les rendoit en effet invincibles. Elle s'étoit communiquée aux peuples voisins et, malgré les instances de Naaman qui n'écoutoit que sa colère, Cabade s'éloigna d'Edesse. Ce prince superstitieux avoit encore une autre raison de défiance : arrivant devant Edesse, il s'étoit adressé à ses magiciens pour savoir s'il viendrait à bout de s'en rendre maître. Ils s'étoient accordés à lui répondre qu'il ne la prendroit pas, parce qu'en leur montrant la ville il avoit étendu la main droite ; ce qui étoit, disoient-ils, un signe de salut. Il tourna donc ses armes vers Constantinople, où il ménageoit une secrète intelligence avec les Juifs. Comme leur synagogue touchoit aux murailles, ils y avoient pratiqué des souterrains pour introduire les Perses pendant la nuit. Le comte Pierre, prisonnier dans le camp de Cabade, ayant découvert cette trahison, feignit qu'il avoit laissé quelques hardes en dépôt chez Léonce, gouverneur de la ville, et obtint la permission d'aller les redemander. Il s'approcha des murs, avertit les Romains du dessein des Juifs, et demanda des habits, qu'on lui jeta en effet pour déguiser sa robe. Léonce punit les coupables, et redoubla de vigilance. Barhadade, évêque de Constantinople, prélat aussi intrépide que respectable par sa sainteté, partage les travaux du commandant ; il fait la ronde des sentinelles, anime les habitans, leur administre l'eucharistie sur les murailles, afin qu'ils ne soient pas obligés de quitter leur poste ; enfin, résolu de s'exposer lui-même pour sauver son peuple, il les assemble : *Je vais, leur dit-il, traverser l'ennemi pour l'engager à s'éloigner de notre ville ; j'ai confiance que le Tout-puissant donnera de la force à mes paroles ; mais quoi qu'il m'arrive, quand vous me verriez expirer au pied de vos murs dans les plus cruels supplices, ne vous effrayez pas ; mes derniers soupirs imploreront pour vous le secours du ciel : défendez-vous avec courage.* Il sort en même temps de

portant au roi de Perse des présens de peu de valeur : c'étoit du vin , des figues sèches , du miel , des grains de froment. Sa présence étonna Cabade , et ses soldats , fortifiées de la grâce divine , firent une vive impression sur ce fier monarque. Le prélat lui représenta que *Constantine étoit une ville pauvre , habitée par des peuples , négligée même par les Romains , qui , n'en ayant aucun cas , n'y avoient pas laissé de garnison ; que la conquête des autres places l'en rendroit maître sans coup férir ; que ce seroit déshonorer son armée de l'arrêter devant une bicoque si méprisable.* Cabade , toujours occupé du dessein de prendre Edesse , se laissa persuader par ce discours ; et , pour récompenser le prélat de son miel et de ses figues , il lui fit présent de toutes les provisions qu'il avoit amassées pour un siège.

Il retourna donc devant Edesse , et campa , vers la fin du mois d'août , au bord de la rivière de Galab , qu'on nommoit aussi le fleuve des Mèdes. Il y demeura vingt jours. Les habitans , résolus de se bien défendre , traquèrent à se fortifier ; et , pour ne rien laisser au-delà de leurs murs dont l'ennemi pût tirer avantage , le 6 septembre ils mirent eux-mêmes le feu à leurs faubourgs , après en avoir retiré les reliques des martyrs. Trois jours après , Cabade fit proposer à Aréobinde une conférence pour traiter de la paix , lui donnant le choix de laisser entrer dans la ville Aspebède , qui étoit revêtu de la charge d'astabide (ce mot signifioit chez les Perses le général de la cavalerie) , ou de venir lui-même à l'église de Saint-Serge , qui n'étoit pas éloignée d'Edesse. Aréobinde se rendit au lieu indiqué : mais , comme le roi demandoit dix mille livres d'or , et qu'Aréobinde n'offroit que sept mille , l'entrevue fut sans effet. Tant que Cabade étoit campé devant Edesse , Patriciole , avec son fils Vitalien , qui s'étoient retirés à Samosate à la suite de Patrice et d'Hypace , passa l'Euphrate à la

tête de quelques troupes légères. Il surprit un détachement de l'armée des Perses, et le tailla en pièces. Son dessein étoit de se jeter dans Edesse; mais, trouvant passages fermés, il revint à Samosate. Dans ce même temps Naaman mourut de sa blessure, blasphémant dieu qui protégeoit les chrétiens. Sa mort jeta dans le cœur de Cabade une nouvelle terreur; il décampa et marcha vers Haran, qui n'étoit qu'à une journée d'Edesse. Il envoya devant lui une troupe d'Arabes dans la campagne. Les Haranites sortent sur eux, en nombre de soixante, et prennent le général des Huns, qui s'étoit joint à ces Arabes. C'étoit un seigneur des plus nobles de sa nation, et fort aimé de Cabade, qui promit de ne point attaquer la ville, si on lui rendoit le prisonnier. Les habitans le renvoyèrent aussitôt; et, pour montrer au roi de Perse qu'ils étoient en état de se défendre, ils firent en même temps présent de cinquante béliers. Les Arabes ravagèrent le pays jusqu'à l'Euphrate: c'étoit qu'ils appeloient la terre de Sarug, parce que cet ancien patriarche, bisaïeul d'Abraham, y avoit fait sa demeure. Dans cette décadence de l'empire, les contrées orientales reprenoient leurs anciens noms, que les conquêtes des Macédoniens leur avoient fait perdre, mais qui s'étoient toujours conservés dans la langue des Arabes. Le 17 septembre, Cabade revint encore se présenter devant Edesse: il désiroit ardemment de s'en emparer; mais la vue de cette ville sembloit le glacer d'effroi. Cette impression, qui s'étoit communiquée à ses troupes, inspiroit, au contraire, tant de confiance aux habitans, que ceux-ci laissèrent pendant un jour entier leurs portes ouvertes à la vue de l'armée, sans qu'aucun des Perses osât y entrer pour essayer la vérité de l'oracle. On dit même que des enfans, sortis de la ville, alloient impunément insulter les ennemis. Sur le soir, Cabade alla camper au bourg de Cubes. Le lendemain Aréobinde lui fit dire qu'il devoit enfin reconnoître qu'Edesse étoit sous

*Tout-puissant*. Le roi répondit qu'il se contenteroit de deux mille livres d'or, pourvu qu'on lui rendût tous les prisonniers faits depuis le commencement de la guerre. Le général romain demanda une trêve de trois jours pour avoir le temps de consulter ses collègues. Il obtint en rendant quatorze prisonniers, et en otage le comte Basile. Cabade se retira plus près du bourg de Dahabana ; mais, dès le lendemain, il envoya Hormisdas pour demander sur-le-champ les mille livres d'or. Aréobinde, irrité de cette inconvénience, répondit que le roi n'avoit qu'à rendre le comte et qu'on étoit prêt à soutenir le siège. Cabade le 24 septembre, et s'étant cette fois approché de la ville, comme il dressoit ses batteries, les habitans lui firent une si furieuse sortie, que, sans perdre un homme, ils le repoussèrent avec grand carnage. Perdant toute espérance, il pillâ les églises et les maisons des environs ; et, tournant vers l'Euphrate, vint assiéger le maître de Batnes. Aréobinde récompensa le roi des Edessiens, en leur distribuant à chacun cent deniers ; ce qui faisoit environ cent soixante deniers de notre monnoie. Après la prise de Batnes, Cabade se disposa à attaquer Callinique. Timostate, ayant fait une sortie, prit le général, et tailla en pièces les soldats. L'hiver approchoit, et la saison n'étoit pas favorable pour la guerre, quoique la valeur du commandant devoit rendre le siège difficile. Le roi, qui ne cherchoit qu'à sauver le royaume d'une retraite, fit dire à Timostate que, si Cabade rendoit son général, il promettoit de se retirer ; sinon, il détruiroit la ville jusqu'aux fondemens. Timostate renvoya le prisonnier ; et Cabade, après une campagne si fatigante, dont il ne remportoient d'autre avantage que la prise d'Amide, qui lui avoit coûté une armée, voyant que les Huns avoient rompu la paix, et qu'ils étoient entrés dans ses états, repassa le Tigre, laissant à Timostate et à Hormisdas le soin de continuer la guerre. Il emmena

prisonniers Olympius, qu'il avoit pris dans une rencontre le comte Pierre, et Basile d'Edesse, qu'il retenoit contre le droit des gens. On dit qu'ayant éprouvé la commodité des bains d'Amide, à son retour en Perse il se fit construire dans toutes les villes de son royaume des bains, qu'il vint à bout de vaincre sur ce point la répugnance des mages.

Pendant que les armées romaines réussissoient si peu en Mésopotamie par la division des généraux, Anastase voyoit Constantinople en proie à la fureur des factieux. Le Cirque fut encore cette année inondé de sang. Le fils naturel de l'empereur y perdit la vie, et sa mort fut vengée par le supplice des plus séditeux, et par le bannissement des autres. Le prince, mécontent de ses généraux, rappela Hypace; il laissa Patrice, qui se fit honneur lorsqu'il fut seul. Apion, voyant que la mauvaise conduite des commandans rendoit ses soins inutiles, demanda et obtint son rappel. Calliopius de Bérée, aujourd'hui Alep, fut chargé à sa place des fonctions commandant de l'armée. Hypace fut remplacé par Céler, maître des offices. Céler étoit Illyrien et compatriote de l'empereur, qui lui donna encore un collègue nommé Théodote. Ce prince timide se croyoit plus en sûreté sous l'abri d'une multitude de généraux : il ignoroit que l'aristocratie de commandans est tout-à-fait opposée au bien du service, et que c'est surtout dans la guerre que se vérifie ce paradoxe, *qu'un seul homme de mérite vaut mieux que plusieurs*. Céler étoit homme d'esprit et de courage, général : Anastase lui donna une nouvelle armée, et lui donna quelque supériorité sur les autres généraux. Les troupes, s'étant mises en marche, apprirent à Hiérapolis la retraite de Cabade; et, comme on étoit à la fin de décembre, Céler leur distribua des quartiers dans les villes de la Syrie et de l'Euphratésie, de l'Arménie et de l'Osrhoène. Pour soulager la Mésopotamie, et pour engager les peuples à demeurer fidèles à l'empire,

Il fit à cette province la remise des impositions de l'année.

Ant l'hiver la garnison d'Amide ne craignant An. 504.

Romains, ouvrit les portes de la ville, et permit aux habitans de se répandre aux environs pour faire leur commerce comme en pleine paix. Il y avoit d'ordinaire par saison une foire célèbre aux portes d'Amide. Les Indes perses s'y rendirent de toutes parts, et y apportèrent quantité de marchandises. Patrice, qui étoit gouverneur à Mélitine, en étant averti, passe l'Euphrate, marche en diligence vers Amide. Les Perses, qui avoient des troupes dans le voisinage, vont à sa rencontre avec des forces supérieures. Patrice prend d'abord la fuite; mais, poursuivi par les ennemis, et rencontrant sur son passage un fleuve rapide nommé Calat, qui, augmenté par les pluies, qu'il n'étoit guéable en cet endroit, il devient brave par désespoir, retourne à l'attaque sur les Perses, les renverse, fait leur chef mourir, et les mène battant jusqu'à Amide, qu'il assiége. Céler, informé de ce succès imprévu, rassemble ses troupes au mois de mars; et, ayant passé l'Euphrate vis-à-vis de Callinique, il va camper à Rhésène. Par son ordre, court avec six mille cavaliers et les troupeaux qui païssoient en grand nombre sur le mont Sigar, et les mène au camp. Au mois de Céler va joindre Patrice devant Amide. Un corps de mille Perses, qui venoit au secours de la ville, s'approche et s'arrête à Nisibe. Apion fut envoyé par d'Alexandrie près d'Issus, nommé aujourd'hui *Andrette*, pour y recevoir les vaisseaux chargés de blé qui venoient d'Egypte, et faire partir les convois. Apion, qui résidoit à Edesse, fit fournir cette année aux habitans huit cent mille boisseaux de froment, l'année suivante six cent trente mille. Les Romains tentèrent d'abord de prendre la ville de force; mais, voyant que leurs efforts étoient sans succès, et que les

attaques ne leur coûteroient  
 en avoient coûté à Cal  
 quer pour la réduire  
 renfermé dans Amir  
 hison, s'il attendoit  
 deux femmes per  
 lui avoit donné  
 mains, et am  
 quelques A  
 l'ayant fait  
 il le fit o  
 fense de  
 chef d'A  
 passa da  
 longueur,  
 dans l'Arza  
 châteaux, qu  
 et passant les  
 pont du Tigre,  
 ses soldats charg  
 Arcobinde fit une co  
 hommes, et entien  
 retour, il tailla en piè  
 Perses qui s'y étoient re  
 battre. Massacés, seigneur  
 le service de Cabade pour  
 trice voulut à son tour se si  
 passa le Tigre, et porta le ra  
 due de pays.

*Proc. bel.* La ville d'Edesse fournissoit  
*Proc. bel. 1, c.* à l'armée romaine. L'évêque P  
*Proc. bel. 1, c.* joncture, alla trouver l'  
*Proc. bel. 1, c.* remise du tribut pour  
*Proc. bel. 1, c.* primandé  
*Proc. bel. 1, c.* présence  
*Proc. bel. 1, c.* étendi



attaques ne leur coûteroient pas moins de sang qu'en avoient coûté à Cabade, ils prirent le parti de la quer pour la réduire par famine. Constantin se trou renfermé dans Amide : craignant d'être puni de sa hison, s'il attendoit la prise de la ville, il en sortit deux femmes perses de la première noblesse, que Cal lui avoit données. Il fut pris par les coureurs des mains, et amené au camp. On le mit sous la garde quelques Arabes pour le conduire à Edesse : l'empereur l'ayant fait venir à Constantinople, lui laissa la vie ; et il le fit ordonner prêtre, et l'envoya à Nicée, avec l'ordre de rentrer jamais dans la ville impériale. Adas, chef d'Arabes, déserta aussi du service des Perses, passa dans le camp des Romains. Le siège traînant longueur, Céler laissa Patrice devant la place, et se retira dans l'Arzanène. Il y fit un horrible ravage, ruinant châteaux, qui n'étoient bâtis que de brique et de terre, et passant les habitans au fil de l'épée. Il pénétra jusqu'au pont du Tigre, qu'on nommoit *le pont de fer*, et ramena ses soldats chargés de butin. Pendant le même temps, Aréobinde fit une course en Persarménie : il tua dix mille hommes, et en emmena trente mille prisonniers. A son retour, il tailla en pièces, près de Nisibe, les dix mille Perses qui s'y étoient retirés, et qui vinrent pour le combattre. Maflacès, seigneur puissant en Arménie, qui étoit au service de Cabade pour se soumettre à l'empire, Patrice voulut à son tour se signaler par une expédition : il passa le Tigre, et porta le ravage dans une grande étendue de pays.

*Proc. bel.  
pers. l. 1, c.  
6.*

*Idem hist.  
arab. c. 25.*

*Marc. chr.  
Theoph. p.  
127.*

*Isacmani.*

La ville d'Edesse fournissoit des vivres en abondance à l'armée romaine. L'évêque Pierre, profitant de la conjuncture, alla trouver l'empereur, et lui demanda la remise du tribut pour cette année. Anastase, l'ayant primandé d'avoir quitté son poste dans un temps où sa présence étoit nécessaire, lui accorda sa demande, et étendit cette grâce à toute la Mésopotamie tant qu'il

voit la guerre. Mais la famine étoit extrême dans la ville assiégée. Dès les premiers jours du siège, la garnison s'étoit saisie de tous les magasins de vivres, sans en faire part aux habitans, en sorte que ces indigens, après avoir consommé leurs provisions, et faites les choses que la rage de la faim convertit en nourriture, se virent réduits à manger les cadavres, et même à dévorer les uns les autres. Eglon, commandant de la place, homme dur et impitoyable, tenoit en bride les désespérés, et se rendoit encore plus redoutable que la mort, qui chaque jour en emportoit un grand nombre. Après avoir vu périr tant de malheureux, il périt lui-même par son imprudence. Un paysan du voisinage, nommé Gadamas, avoit coutume de se glisser de nuit dans la ville, où il apportoit à Eglon du gibier et des fruits sans être aperçu des sentinelles. Il alla trouver le prince, et offrit de lui mettre entre les mains le commandant et deux cents hommes de la garnison, si on lui faisoit récompense. On lui promit tout ce qu'il vouloit. La nuit étant venue, il déchira ses habits, se fit une légère blessure, et se rendit dans la ville à l'ordinaire. Il dit à Eglon, *qu'il avoit été rencontré par des bandes du camp des Romains; qu'il s'étoit échappé de leurs mains après en avoir été maltraité; que leur coutume étoit de rôder de nuit aux environs d'Amide par bandes de quatre ou cinq, pour voler et massacrer ceux qu'ils rencontroient; mais qu'il seroit facile d'en débarrasser le pays; qu'il ne foudroit qu'en surprendre deux ou trois bandes pour rendre les autres plus timides.* Eglon lui ayant demandé ce qu'il falloit faire: *Je commanderai,* dit Gadamas, *leur rendez-vous ordinaire; j'irai tout prochainement à la découverte, et lorsqu'il sera temps, j'en prendrai vous avertir: cinquante hommes vous suffisent; mais, comme il se pourroit faire que cinq ou six bandes de ces voleurs se joignissent ensemble, pour être plus redoutable à coup sûr, prenez deux cents hommes; mais*

*ne vous fiez à personne ; je ne répondrais pas de l'activité ni de la bravoure d'aucun autre. Je vous conduirai par des routes qui me sont connues, hors de la vue des sentinelles.* Eglon, moins rusé que vaillant, qui s'ennuyait de demeurer si long-temps enfermé dans Amide sans rien faire, prit cette petite expédition pour une partie de chasse. Gadamas alla rendre compte à la trice, qui fit poster mille soldats en embuscade dans le lieu indiqué. La nuit suivante, Eglon et ses deux compagnons donnèrent dans le piège ; mais ils se défendirent si opiniâtrément, qu'il fallut les tuer tous sur la place sans en pouvoir prendre un seul.

AN. 555.

Les deux partis désiroient également la paix. Outre la guerre des Huns, qui occupait les forces de Cabade, la famine désolait la Perse. Les Cadusiens s'étoient soulevés, et l'on apprenoit tous les jours quelque nouvelle révolte dans les provinces éloignées. La garnison d'Amide étoit à la veille de manquer de vivres ; les officiers cachotent avec grand soin la disette, et faisoient bonne contenance ; mais ils sentoient bien qu'ils n'avoient de ressource que dans un prompt accommodement, et ils étoient prêts à l'accepter à des conditions honorables. D'un autre côté, les Romains se rebutoient de la longueur du siège ; ils craignoient de rester dans les lignes, exposés à toutes les incommodités de l'hiver, la situation avantageuse de la ville et la force de ses murailles leur ôtoient toute espérance de l'emporter d'assaut ; et, ne connoissant pas l'état de la place assiégée, ils la croyoient assez pourvue de vivres pour attendre du secours. Cabade fut le premier à proposer la paix. Il envoya Aspebède, son astabide, c'est-à-dire le général de sa cavalerie, pour entrer en conférence avec Céler. On convint d'abord d'une suspension d'armes, à condition que les prisonniers seroient rendus d'une part et d'autre, et que les Romains laisseroient entrer un convoi dans Amide. Ces deux conditions furent ju-

et les généraux et par tous les officiers. L'échange des prisonniers fut exécuté fidèlement. Le comte Pierre de Edesse furent remis entre les mains de Céler. Le comte étoit mort dans sa captivité; son corps fut mis dans un cercueil; l'astabide et les valets même ne purent protester qu'il étoit mort de maladie, et les Perses n'avoient usé d'aucune violence à son égard. Mais Céler manqua de bonne foi sur l'article du pillage d'Amide. Il avoit exprès éloigné de la ville un officier nommé Nonnose, afin qu'il ne pût être engagé par le serment. Ce capitaine attaqua le convoi, qui consistoit en trois cents chameaux chargés de butin et de vivres, s'en saisit, et massacra les conducteurs. Sur les plaintes qu'en fit l'astabide, Céler répondit qu'il n'avoit aucune part à cette action; qu'il n'en connoissoit pas même l'auteur, et qu'il l'abandonnoit à la vengeance des Perses, s'ils pouvoient le découvrir. Aspebède, ne pouvant sembler de se payer de ces mensonges, et continuant à travailler au traité de paix. Mais, comme la négociation se prolongeoit, et que les neiges incommodoient fort l'armée romaine, Céler ne laissa dans la ville qu'autant qu'il falloit de soldats pour les garder, et renvoya le reste en quartiers dans Constantine, dans Edesse et dans Edesse. Aspebède, voyant les forces romaines ainsi divisées, profita de la conjoncture pour proposer à Céler que, s'il ne concluoit la paix sans délai, il falloit l'y contraindre par les armes; et il se mit à la tête de son armée. Il avoit eu soin de rassembler, par des ordres secrets, tout ce qu'il y avoit de troupes dans les diverses garnisons. Céler voulut en vain résister aux siennes; il envoya dans les quartiers le comte Pierre, qui ne put vaincre l'opiniâtreté des soldats; ils refusèrent de se mettre en campagne dans une saison si rigoureuse; et Céler, craignant d'être accablé par les Perses, accepta enfin à regret les conditions proposées. Il convint que les Romains donneroient onze mille

livres d'or; que les Perses rendroient Amide, et toutes les places prises dans cette guerre, et qu'il y auroit entre les deux nations une trêve de sept ans. On ne trouve ici que mille livres d'or énoncées dans les historiens de l'empire; mais je crois devoir m'en rapporter aux auteurs de l'histoire de Syrie, parce que la somme qu'ils expriment s'accorde mieux avec l'importance de la guerre que les Perses vendoient aux Romains. Armonius, secrétaire d'état, député pour cet effet, signa le traité, mais sous la condition qu'il seroit approuvé de l'empereur. Cet accommodement n'étoit pas honorable pour l'empire. Les Romains rachetoient Amide que Cabade leur avoit enlevée de vive force. Mais Anastase se vit mal servi. Il ne tarda pas d'envoyer la ratification même des présents à Cabade, l'assurant qu'il souhaitoit que la paix devînt perpétuelle. Les Romains, en entrant dans Amide, la trouvèrent au même état où elle étoit lorsqu'elle avoit été prise par les Perses. Ils n'avoient détruit ni endommagé aucun édifice, excepté l'église Saint-Siméon. Eglon y avoit logé, et, après sa mort son fils, transporté de colère, y avoit mis le feu. Dans les magasins, on fut étonné du peu de provisions qui s'y trouvèrent. Il y avoit long-temps que la ration du soldat avoit été tellement diminuée, qu'il ne recevoit pas même le nécessaire. Cependant, en supputant le nombre des Perses qui composoient la garnison, et la mesure des vivres qu'on leur distribuoit chaque jour, on trouva qu'il ne restoit de subsistance que pour sept jours. Les généraux romains ne purent s'empêcher d'admirer la constance des Perses, et de reprocher aux soldats romains leur lâcheté et leur impatience, qui leur avoit fait perdre l'honneur de forcer les ennemis à se rendre à discrétion. C'est ainsi que la guerre de Perse, qui avoit duré trois ans sans relâche, se termina au commencement d'avril 505.

*Assen an*, Pour repeupler Amide, devenue le tombeau de se

, et pour récompenser Edesse des secours qu'elle <sup>l. 1, p. 368</sup> fournis pendant le siège, l'empereur accorda pour <sup>et seq. l. 2, p. 50.</sup> ns à la ville d'Amide une exemption totale de s, et déchargea de la moitié la ville d'Edesse. Content de cette libéralité, il fit porter en Mésopotamie grandes sommes d'argent pour le soulagement des pauvres; et Flavien, patriarche d'Antioche, y envoya aussi d'abondantes aumônes. Mais Anastase, après avoir remédié aux maux dont Amide étoit affligée, la perdit par son imprudence le repos de cette église. L'évêque d'Amide, étoit mort avant le siège. Pour lui succéder, les habitans avoient demandé à Flavien d'Antioche le prêtre Nonnus, et Flavien y avoit consenti. Le nouveau prélat envoya Thomas, son chapelain, à Constantinople, pour rappeler les habitans qui y étoient retirés au commencement de la guerre. Mais, au lieu de s'acquitter de sa commission, sollicitant pour lui-même auprès de l'empereur l'évêché d'Amide, comme s'il eût encore été vacant, et l'obtint par ses intrigues. Anastase écrivit à Flavien en sa faveur, et exigea de lui qu'il confirmât l'élection faite contre les règles à Constantinople. Un procédé si peu régulier eut cependant son effet. Thomas chassa Nonnus et usurpa son église. Le prélat dépossédé eut recours à Flavien, qui, n'osant s'opposer aux volontés de l'empereur, dédommagea Nonnus, en lui conférant l'évêché de Séleucie. Treize ans après, Thomas étant mort, Nonnus rentra en possession de l'église d'Amide.

Les Arabes, nation inquiète et ennemie de la paix, n'ont pas quitté les armes. Sujets, les uns des Perses, les autres des Romains, ils continuoient leurs incursions et leurs ravages. Céler, qui étoit revenu à Apamée, donna l'ordre à Timostate de contenir ceux qui obéissent aux Romains; et le commandant de Nisibe obligea les autres de rentrer dans le devoir. Mais une autre armée d'ennemis ravageoit la Mésopotamie. Les bêtes

féroces, qui, dans le cours d'une guerre meurtrière, étoient accoutumées à se repaître de cadavres, infestèrent les chemins, attaquoient et dévoroient les voyageurs ; se jetoient en troupes non-seulement dans les métaux et dans les villages, mais même dans les villes, qu'ils remplissoient de carnage. Il fallut armer des troupes pour leur faire la guerre pour les repousser dans leurs repaires.

*Proc. bel.  
pers. l. 1, c.  
10.  
Idem de  
ædif. l. 5, c.  
5.  
Assemani.*

Quoique la paix avec la Perse parut assurée pour long-temps, Anastase ne négligea pas de fortifier la frontière de l'empire. Euloge, gouverneur d'Edesse, donna deux cent vingt livres d'or pour réparer les murailles de cette ville, et pour l'embellir au-dedans par de nouveaux édifices. Pharasmane y fut laissé avec un corps de troupes pour veiller à la sûreté du pays. Les murailles de Batnes, qui étoient tombées en ruine, furent réparées. Théodosiopolis, en Arménie, n'étoit qu'un château ; Anastase en fit une ville, ayant environné d'une muraille la colline sur laquelle le château étoit bâti. Cette muraille étoit fort large, mais elle n'avoit que trois pieds de hauteur, ce qui la rendoit facile à escalader, surtout aux Perses, qui, étant très-légers, se servoient de fort longues échelles, et sembloient voler comme des oiseaux vers le haut des murs les plus élevés. D'ailleurs elle étoit commandée par un rocher voisin. Justinien répara ces défauts dans la suite : il éleva la muraille double de la hauteur que lui avoit donnée Anastase ; l'environna d'une fausse-braie et d'un fossé large et profond ; il fit escarper le roc, et le rendit inaccessible de sorte que cette ville, qui fut la résidence du général des troupes d'Arménie, devint le plus fort boulevard de l'empire du côté de la Perse. Anastase avoit voulu donner son nom ; mais il éprouva que les princes, maîtres de la fortune et de la vie même de leurs sujets, n'ont pas le même empire sur le langage : la place conserva son nom de *Théodosiopolis*.

## RE TRENTE-NEUVIÈME.

et la guerre de Perse, les Zanes, resserrés entre  
 que et l'Ibérie, étoient sortis de leurs montagnes  
 ent des courses dans le Pont. Pour les repous-  
 ussifisoit de les joindre. Mais un ennemi encore  
 redoutable en apparence donna bien plus d'exer-  
 p Romain, et leur attira une guerre qui les con-  
 honte. Mondon, qui descendoit d'Attila, après  
 éattaché à Traséric roi des Gépides, tomba dans  
 lre de ce prince, s'enfuit au-delà du Danube, et  
 d'abord les campagnes à la tête de quelques  
 h. Sa troupe grossissant toujours, il se vit bien-  
 a fort pour s'emparer du château de Herta, sur  
 du Danube, du côté de la Pannonie, et il osa  
 e le titre de roi. Mais, trop foible pour se défendre  
 les Gépides, il implora le secours de Théodoric,  
 se déclara le vassal. Les Gépides s'étoient rendus  
 de la basse Pannonie; leur roi Traséric, fils  
 neur de Trasilla, faisoit sa résidence à Sirmium,  
 étoit la capitale. Cette province étant à la bien-  
 le Théodoric, il ne laissa pas échapper l'occasion  
 unir au royaume d'Italie. Mais, en habile poli-  
 il usa d'adresse pour s'en faciliter la conquête.  
 on des Gépides étoit divisée en deux peuples,  
 ient chacun leur roi; et ces deux rois étoient ja-  
 n de l'autre. Traséric croyoit amuser Théodoric  
 fréquentes ambassades: il se trompa lui-même.  
 que ses envoyés étoient traités avec honneur à  
 de Ravenne, le roi des Goths travailloit sourde-  
 gagner l'autre roi, nommé Gundéric; et lorsqu'il  
 si, il fit partir une armée sous la conduite de

An. 505.

Ennod. pa-  
neg. Theod.Cassiod.chr.  
lilem, var.

l. 3, ep. 23;

l. 4, ep. 49;

l. 5, ep. 14;

l. 6, ep. 10.

Jorn. de reb.

get. c. 58.

Idem de

success.

Sigon. imp.

occid. l. 16.

Till. Ana-

stase, art. 19.



Pitzia et d'Herduic. Traséric, pris au dépourvu, d'autre ressource que d'abandonner la Pannonie, oser combattre, et de se retirer au-delà du Danube. Goths se mirent en possession de Sirmium; et c'est alors que la Pannonie inférieure changea de nom, prit celui de la rivière de Save, qui la traversoit : nomma *la Savie*. Théodoric envoya Colossée à Sirm pour gouverner la province; et comme il restoit dans le pays un grand nombre de Gépides, il en composa la suite une armée, qu'il fit passer dans la Gaule, défendre ce qu'il y possédoit entre le Rhône et le Rhin, contre les entreprises des François et des Bourguignons.

Sabinien commandoit alors les troupes d'Illyrie. Sabinien, sous le règne de Zénon, s'étoit signalé en combattant contre Théodoric. Le fils reçut ordre d'aller d'assiéger Herta, et de délivrer la province des brigandages de Mondon. Sabinien rassembla ce qu'il avoit de troupes. Les Bulgares, ennemis naturels de l'empereur, ne laissèrent pas de se joindre aux Romains pour venger sur un vassal de Théodoric la défaite et la mort de leur roi Bésa, vaincu et tué par les Goths. Avec ce secours, l'armée, composée de dix mille hommes, et d'un grand nombre de chariots chargés d'armes et de vivres, marcha vers le château d'Herta. Mondon ne pouvoit tenir contre des forces si supérieures; il fit promptement savoir aux généraux de Théodoric le danger qu'il étoit. Pitzia accourut aussitôt à la tête seulement de mille hommes de pied, et de cinq cents chevaux. Il surprit les ennemis sur les bords du fleuve Margus, se jetoit dans le Danube près de la ville du même nom. Dès qu'il les aperçut, il fit faire halte, et, se tournant vers ses soldats : *Camarades*, dit-il, *vous connoissez votre roi; nos ennemis le connoissent aussi; ils ne craignent point de le voir combattre. Montrez-leur que vous lui ressemblez; ils ne vous voient, tout absent qu'il est : rien ne lui échappera.*

ions de bravoure que vous allez faire. En même temps, malgré l'inégalité du nombre, il fait sonner la trompe. Les Goths, résolus de vaincre ou de mourir, s'élancent avec furie; ils s'attachent surtout aux Bulgares, et leur opposent une plus opiniâtre résistance. Les Romains, vaincus, mais les deux nations barbares, acharnées l'une contre l'autre, se disputent quelque temps la victoire. Enfin les Goths, par de prodigieux efforts, viennent à se faire terrasser les Bulgares. Sabinien, ayant perdu toutes ses troupes, se sauve dans un château, nommé Nato. Pitzia, pour faire honneur à sa victoire, en montrant que les Goths n'étoient avides que de butin, fait jeter tous les chariots dans le fleuve, et ne se livre qu'à dépecer les morts; il les laisse tout armés sur le champ de bataille, comme autant de trophées de victoire. Cyprien, qui parvint aux premières nouvelles de la cour des Goths, signala son courage dans le combat. Tolonic et Vitigès y donnèrent les premières preuves de cette haute valeur qui fit dans la suite conquiesce à Tolonic la dignité de général, et qui éleva Vitigès sur le trône de sa nation. Une défaite si honteuse ébranla le courage du soldat romain, et lui fit long-temps redouter les Goths comme des ennemis invin-

endant on élevoit des statues en l'honneur d'Anastase, et comme la flatterie redouble d'efforts à mesure qu'elle se sent plus opposée à la vérité et à la raison, l'archevêque d'Antioche, nommé Jean, et surnommé *Caiphe*, intendant-général des finances, imagina quelque chose de monstrueux pour honorer le prince. Il obtint la permission de faire fondre plusieurs des statues d'or dont Constantin avoit dépouillé les villes de l'Asie pour décorer la nouvelle Rome. De ces statues des plus grands maîtres on fit une statue colossale d'Anastase. Elle fut posée dans la place de Taurus, sur une haute colonne, où l'on voyoit auparavant la sta-

AN. 506.  
Mare, c. 10.  
Zu. pl. p.  
127, 128.  
M. 1014, 7.  
C. de p. 502.

tue du grand Théodose, qu'un tremblement de  
avoit abattue et brisée.

*Evag. l. 3, c. 57.* Le traité de paix conclu avec Cabade ne paro  
*Theod. lect. l. 2.* pas une sûreté suffisante contre son caractère bou  
*Proc. bel. pers. l. 1, c. 10, 16.* et impétueux, Céler conseilla à l'empereur d'élev  
*Idem de ædif. l. 2, c. 1.* une forteresse sur la frontière; et Thomas, évêque d'An  
*Theoph. p. 129.* détermina ce prince à choisir l'emplacement de  
*Chron. Alex. Cedr. p. 359.* C'étoit un bourg peu considérable, bâti, disoit-on  
*Malela, p. 41.* Alexandre, situé à cinq lieues de Nisibe, environ  
*Niceph. Cal. l. 16, c. 37.* lieue de la frontière des Perses. Anastase en ag  
*Assemani, bibl. orient. t. 2, p. 58.* l'enceinte; il y fit construire des églises, des bai  
blocs, des portiques, des magasins de vivres, des cit  
et tout ce qui peut contribuer, soit à la comm  
soit à l'ornement d'une ville du premier ordre. Il  
vironna de murailles, et lui accorda de grands  
léges. On y vit bientôt les statues du prince, q  
donna le nom d'*Anastasiopolis*, et fit transférer h  
de l'apôtre saint Barthélemi, qu'on venoit de déc  
dans l'île de Chypre. Cette place devint dans l  
aussi importante que Théodosiopolis: ce furent le  
boulevards de l'empire du côté de la Perse, k  
Justinien eut réparé les défauts des fortificatio  
Dara. Il avoit fallu d'abord les achever à la hâte,  
que les Perses s'opposoient à leur construction. Ca  
occupé pour lors de la guerre contre les Huns, n  
pas plus tôt terminée, qu'il fit porter ses plaintes à  
pereur de l'infraction du traité fait avec Théod  
par lequel les deux princes s'engageoient mutuell  
à ne fortifier aucune place sur la frontière. Il fit en  
temps filer vers Dara les troupes qu'il avoit en M  
tamie. Pharasmane, de son côté, partit d'Edesse  
couvrir les travailleurs; il laissa dans cette ville un  
nison de Goths sous le commandement de Romai  
eut beaucoup de peine à réprimer les violences q  
barbares exerçoient sur les habitans pendant l'abse  
Pharasmane.

étoit au-delà de l'Euphrate, où il faisoit fortifier *Tha* et *Europus*. Dès qu'il apprit les mouvemens des Arabes, il passa promptement à Edesse avec ses troupes, et fit dire à l'astabide que les Romains ne craignoient pas les batailles; mais qu'il seroit sans doute plus sage d'épargner le sang des deux nations. Il attendit la réponse pendant cinq mois. *Aspebède* mourut, et son successeur désiroit que la guerre se déclarât entre les deux peuples, pour avoir occasion de faire usage de son pouvoir. Pendant ce séjour, *Céler* prit avec lui les soldats une licence extrême; ce qui irrita tellement les Edessiens, qu'ils affichèrent des injures injurieuses contre le général dans les lieux les plus fréquentés de la ville. Cependant, par l'ordre d'*Aspebède*, qui ne vouloit point de guerre, *Céler* se transporta d'Edesse à *Dara* pour s'aboucher avec l'astabide. Par le don d'argent, il obtint de *Cabade* qu'il laissât subsister les fortifications de *Dara*. Le traité fut renouvelé; et *Céler*, étant revenu à Edesse, dont il avoit résolu de punir les habitans, leur fit grâce, à la prière de *Basile*, évêque de *Constantine*. Les Edessiens réparèrent leur insolence par les honneurs qu'ils lui prodiguèrent à son arrivée; et trois jours après il repassa en Perse.

L'empire étoit en sûreté du côté de la Perse; mais les troubles de religion, dont nous parlerons dans la suite, affaiblissoient ses entrailles, et la foiblesse du gouvernement encourageoit la licence. *Basile* d'Edesse, honoré de la charge de comte d'Orient depuis son retour de Perse, résidoit à *Antioche*. Il n'eut pas assez d'autorité pour réprimer l'audace d'un cocher du Cirque, nommé *Maxime*. Ce misérable, étant venu de *Constantinople* dans cette ville, y porta l'esprit de sédition, aisé à répandre dans un grand peuple. Toujours vainqueur aux courses des chars, il fut bientôt l'idole de cette multitude oisive et frivole, qui adore ceux qui la diver-

AN. 507.

Malela, p. 40.

tissent. Fier de cette vaine réputation, après s'être signalé dans les jeux olympiques qui se célébroient à Daphné, il se mit à la tête des spectateurs, qui, pour couronner la fête, saisis d'un enthousiasme meurtrier, coururent à la synagogue que les Juifs avoient en cette ville, en massacrèrent plusieurs, pillèrent la synagogue, y plantèrent une croix, et prétendirent en faire une église en l'honneur du martyr saint Léonce. L'empereur, apprenant ces excès, rappela Basile, et nomma comte d'Orient Procope, auquel il donna un lieutenant plein de fermeté et de vigueur, nommé Ménas. A l'arrivée de Procope, les séditieux se retirèrent dans une église de Saint-Jean, hors de la ville. Ménas s'y étant transporté avec une troupe de soldats, n'y trouva plus qu'un certain Eleuthérius, qui s'étoit réfugié sous l'autel. Il le perça d'un coup de lance, lui fit couper la tête, et en passant sur le pont d'Antioche, il la jeta dans l'Oronte. Cette exécution sévère mit les factieux en fureur, ils coururent à l'église de Saint-Jean, enlevèrent le cadavre d'Eleuthérius, et le rapportent dans la ville sur un brancard, comme le corps d'un martyr. Ménas marche contre eux; il se livre un sanglant combat au milieu de la ville; le lieutenant est accablé par le nombre. Deux portiques, deux portiques, le prétoire du comte d'Orient sont détruits par les flammes. Le comte s'enfuit: Ménas est pris, mutilé, traîné par les rues, pendu à une tour de bronze au milieu de la place publique, enfouie hors de la ville, et réduit en cendres. La rage épuisée, et la crainte du châtimement avoit succédé à la fureur, lorsque le comte Irénée, natif d'Antioche, arriva avec des ordres sévères. Tout trembla devant lui, et la punition des coupables n'excita plus que la terreur.

*Theoph. p. 127. Eccl. n. 559. Malala, p. 50.* A mesure que l'ignorance s'établissoit, l'imposture en tout genre prenoit crédit, et le nombre des dupes multiplioit. Un alchimiste, nommé Jean, de la

, se fit estimer dans Antioche comme un premier ordre qui avoit trouvé la transmutation des métaux. Il fit accroire aux orfèvres de la quelques morceaux d'or qu'il leur montra en composition, et qu'il s'étoit fait un grand par cet artifice grossier, il trompa une infinité d'hommes en leur vendant de faux or. Sa renommée aux oreilles de l'empereur, qui voulut voir ce songe. Jean lui fit présent d'une bride toute semée de pierres précieuses. Mais, peu de près, l'empereur, ayant reconnu la supercherie barlatan, le relégua à Pétra en Arabie, où il de misère, maladie inévitable à ces hommes lieux.

Les Huns et les Goths avoient souvent porté l'alarme aux portes de Constantinople. Les Bulgares ne oient pas moins à redouter. Les environs de la e de l'empire étoient peuplés de bourgs et de s de plaisance remplies de richesses. Afin de les à couvert des incursions des barbares, Anastase truire une muraille qui, s'étendant du Pont- à la Propontide, jusqu'au midi de Sélymbrie, longueur de dix-huit lieues, fermoit tout l'es- compris entre les deux mers et le Bosphore. Elle loignée de douze ou treize lieues de Constanti- et avoit partout vingt pieds de largeur. Cet ou- monument de la grandeur et de la foiblesse ro- ; étoit flanqué de tours qui communiquoient les aux autres. Justinien fit dans la suite boucher ces unications, afin que, si les ennemis pénétroient l'enceinte, chaque tour devînt une forteresse qu'il ôt forcer séparément.

On peut rapporter au même temps la conversion des irènes, peuple d'Arabie sujet des Perses. Suivant ancienne tradition, c'étoit dans l'origine une peu- e d'Israélites que la reine de Saba avoit amenés

*Proc. adif.*  
*l. 4, c. 9.*  
*Evag. 2, 3,*  
*c. 38.*  
*Zon. p. 58.*  
*Chron. Alex.*  
*Suid. voce*  
*A'rasaotus.*  
*Gyl. de Con-*  
*stant. l. 1, c.*  
*21.*

*Theod. lect.*  
*l. 2.*  
*Ancoph. Cal.*  
*l. 16, c. 37.*

avec elle à son retour dans ses états ; mais ils étoient venus idolâtres. On ignore de qui et à quelle occasion ils reçurent, sous le règne d'Anastase, la lumière de l'Evangile. Peut-être furent-ils instruits par les Hérétiques leurs voisins, qui, depuis plus de cent siècles, avoient embrassé la foi chrétienne. Ils envoyèrent des ambassadeurs à Anastase pour lui demander un évêque.

AN. 508. L'empereur Léon avoit refusé à Pérose de se joindre à lui pour garder le passage de Derbent, nommé les portes Caspiennes. Ambasuc, chef d'une horde de Huns, s'en empara. Ce prince, ami de l'empereur, se voyant dans une extrême vieillesse, ne voulut pas de vendre aux Romains ce défilé important. Mais Anastase, considérant la difficulté d'entretenir une garnison dans un lieu désert et stérile, séparé du territoire de l'empire, le remercia de sa bienveillance, et n'accepta point ses offres. Ambasuc étant mort peu de temps après, ses fils furent chassés par Cabade, qui se rendit maître de la possession du défilé. Le refus d'Anastase fut loué alors comme l'effet d'une sage politique. On le blâma sept ans après comme un défaut de prévoyance. Les Huns Sabirs ayant forcé le passage, vinrent piller l'Arménie, la Cappadoce, la Galatie et le Pont ; pénétrèrent jusqu'à la ville d'Euchaïtes, et aux frontières de la Lycie, et s'en retournèrent chargés de butin. L'empereur, qui n'avoit pas pris les précautions nécessaires pour empêcher ces ravages, eut au moins le soin de récompenser par ses libéralités ceux qui en avoient le plus souffert. On environna de murailles les bourgs les plus considérables de la Cappadoce ; on y construisit des fortifications, et ces provinces furent exemptées d'impôts pour trois ans. Ce fut à l'occasion de cette course des Huns qu'Euphémus, exilé à Euchaïtes, se sauva de ce lieu, et alla mourir à Ancyre. Son successeur Justinien I<sup>er</sup>, exilé dans cette même ville, comme nous

AN. 508.

*Proc. bel. pers. l. 1, c. 10, 16.*

*Evang. l. 5, c. 43.*

*Marc. chr. Theoph. p. 158.*

*Cedr. p. 561. Anast. p. 55.*

*Malela, p. 44.*

*Till. vie d'Euphème, art. 12.*

*M. de Guignes, hist. des Huns, l. 4, p. 519.*

dans la suite, se retira pour lors à Gangres, où  
temps après il finit aussi ses jours. On soupçonna  
leur de les avoir fait périr l'un et l'autre.

défaite de Sabirien irritoit Anastase. Il différa Jorn. success.  
Marc. chr.  
lant sa vengeance pendant trois ans, jusqu'à ce  
lt les troupes de Théodoric occupées contre les  
is. Alors il envoya sur les côtes d'Italie une flotte  
x cents voiles commandée par Romain, comte  
mestiques, et par Rustigne, capitaine de la garde.  
nille soldats débarquèrent en Calabre, ravagèrent  
pays jusqu'à Tarente, qu'ils attaquèrent inoti-  
t. Après cette expédition, plus convenable à des  
qu'à des Romains, ils repassèrent la mer. Théo-  
pour mettre hors d'insulte les côtes de la mer  
ique, employa le reste de cette année et le com-  
ment de la suivante à faire construire mille bâ-  
légers, également propres à la guerre et au trans-  
et il leur donna ordre de se rendre le treizième  
dans le port de Ravenne. Ces précautions arrê-  
empereur qui se préparoit à une nouvelle descente.  
s, pour piquer la jalousie de Théodoric, en relevant Greg. Tur.  
l. 2. c. 38,  
et ibi Rui-  
nart.  
val, il affecta de combler d'honneurs Clovis, seul  
le de balancer la puissance du roi d'Italie. Il lui Aimoin. l.  
1, c. 22.  
Sigeb. chr.  
Sigon. imp.  
occid. l. 16.  
Vales. re-  
rum franc.  
l. 6.  
Pagi ad Ba-  
ron.  
Mém. acad.  
t. 20, p. 174.  
a le brevet de consul, avec le manteau consulaire.  
fit encore présent d'une tunique de pourpre, et  
couronne d'or enrichie de pierreries. C'étoit un  
let honoraire, et quelques critiques pensent même  
ne faut entendre ici que le titre de patrice, dont  
pereurs prétendoient honorer les rois étrangers,  
Grégoire de Tours aura confondu avec le con-

Quoi qu'il en soit, ces honneurs ne prouvent en  
e manière que Clovis reconnut la souveraineté  
pereurs; mais seulement qu'Anastase cherchoit  
tacher ce conquérant pour tenir en échec Théo-  
. Le roi des François reçut ces présents à Tours,  
l'église de Saint-Martin, avec beaucoup de solennité,



et prit dans la suite le titre de consul et celui d'Auguste. Ces noms étoient agréables à ses nouveaux sujets, qui avoient été si long-temps soumis à l'empire. Il envoya la couronne à Rome pour être placée dans la basilique de Saint-Pierre, non pas comme un hommage qui faisoit de sa puissance au pape, ainsi que l'ont ridiculement avancé des auteurs ultramontains, mais comme un témoignage de sa dévotion pour le prince des apôtres. Quelques-uns reculent de deux ans le consulat de Clovis. Ce qui rend cette date incertaine, c'est que les consulats honoraires ne sont point marqués dans les fastes; ce n'étoit qu'un titre sans fonction, qui n'étoit point notifié aux sujets de l'empire.

AN. 509,  
510, 511.  
*Marcel. chr.*  
*Theoph. p.*  
142.  
*Oriens*  
*christ. t. 2*,  
*p. 796.*

Les incendies faisoient beaucoup de ravage à Constantinople. Il y en eut deux considérables dans deux années 509 et 510. Le second fut si violent qu'une statue de bronze, dans la place du Stratège, fut trouvée fondue en partie. Anastase fit mettre à sec et nettoyer le port de Julien, que les amas de vase avoient presque comblé. Apion, qui avoit rendu de si bons services à l'empire pendant le siège d'Amide, encourut disgrâce de l'empereur, et fut ordonné malgré lui évêque de Nicée. On regarda dans la suite cette ordination comme nulle. Justin, étant parvenu à l'empire, ayant rappelé ceux qu'Anastase avoit injustement exilés, fit revenir Apion à la cour; et, connoissant sa capacité et sa droiture, il le nomma préfet du prétoire. Le perfide Constantin avoit été fait prêtre; l'empereur, qui renversoit toute la discipline ecclésiastique, ne le craignoit pas encore assez enchaîné par la prêtrise: pour l'exclure plus irrévocablement de tout emploi civil ou militaire, et comme pour aggraver sa punition, il le fit sacrer évêque de Laodicée. Justin, dès son arrivée à l'empire, chassa de cette église cet indigne prélat, qui, conservant toujours son caractère de traître, s'étoit vendu aux sectateurs d'Eutychès.

Pendant l'année 512 le ciel parut souvent embrasé du côté du nord ; c'étoient sans doute des aurores boréales. On marque en cette année une éclipse de soleil le 19 de janvier. Mais un événement plus intéressant pour l'empire, ce fut l'établissement des Hérules fugitifs sur les terres des Romains. Pour expliquer à quelle occasion l'empereur leur donna un asile, je suivrai le récit de Procope, préférablement à celui de Paul diacre, qui, par sa coutume, débite ici beaucoup de fables. Les Hérules, qui étoient demeurés en Germanie, avoient acquis une grande puissance dans cette vaste contrée. Ils avoient vaincu et rendus tributaires les Lombards et les peuples voisins. Enfin, faute d'ennemis, ils furent obligés de poser les armes. Mais ils ne purent long-temps supporter le repos, qui leur sembloit une sorte de léthargie. Au bout de trois ans, la nation éclata en murmurs, et bientôt en invectives contre son roi, nommé Rodolphe. Les rois des Hérules n'en avoient guère que le nom : ils étoient absolus dans la guerre, mais très-peu respectés dans la paix ; il falloit qu'ils reçussent à leur table tous ceux qui vouloient manger avec eux, et qu'ils payassent les emportemens de leur ivresse. Un prince stable n'étoit plus qu'un convive, qu'on pouvoit insulter impunément. C'étoit là que les Hérules outrageoient Rodolphe. Ce n'étoit, à les entendre, qu'un lâche, un efféminé, qui laissoit abâtardir leur courage. Rodolphe, piqué au vif de ces reproches, résolut de faire la guerre sans avoir d'ennemis. La nation des Hérules n'étoit pas assez civilisée pour se ménager ces prétextes que les nations polies ont toujours sous la main pour justifier une guerre injuste. Ils avoient la bonne foi d'être ouvertement déraisonnables. Rodolphe n'avoit aucun sujet de se plaindre des Lombards, qui remplissoient fidèlement les conditions du traité. Toutefois il se prépara à les aller attaquer dans leur pays. Les Lombards, informés de ces dispositions, lui firent demander humblement pour

An. 512.  
*Marc. chr*  
*Proc. bel*  
*goth. l. 2, c*  
*14. Paul. diac*  
*de gestis*  
*lang. l. 1, c*  
*20. Till. Ana*  
*stase, art. 22*

quelle raison il vouloit leur faire la guerre : *Si l'on peut*, disoient-ils, *nous convaincre d'avoir soustrait quelque portion du tribut que nous devons payer, nous sommes prêts à satisfaire avec usure : si le tribut vous semble trop léger, nous consentirons à l'augmenter.* Rodolphe ne répondit que par des menaces, et marcha vers la frontière. Une seconde députation ne fut guère mieux écoutée. Enfin, pour la troisième fois, ils dirent au roi des Hérules *que, puisqu'il venoit les attaquer sans aucun prétexte, ils alloient à regret prendre les armes pour se défendre ; qu'ils s'en rapportoient au jugement de Dieu, qui peut donner à la plus légère vapeur assés de force pour abattre toute la puissance des hommes, et que sa justice décideroit de la victoire.* Ces paroles n'excitèrent que la risée. Les deux armées se rangent en bataille. Les Hérules, fiers de leurs succès passés et de la supériorité de leurs forces, marchent aux ennemis avec mépris : ils sont enfoncés, taillés en pièces ; le roi est tué ; il n'en échappe à l'épée des vainqueurs qu'un très-petit nombre.

Une si grande perte les mit hors d'état de se maintenir en possession du pays dont ils s'étoient emparés. Ils l'abandonnèrent ; et, traînant avec eux leurs femmes et leurs enfans, après s'être arrêtés quelque temps dans la contrée qu'avoient habitée les Ruges, comme ils ne trouvoient qu'une solitude inculte, pressés par la famine ils s'approchèrent des Gépides. Ceux-ci les souffrirent d'abord dans leur voisinage ; ils les reçurent même sur leurs terres. Mais, bientôt la compassion se tournant en mépris, ces hôtes barbares devinrent des maîtres cruels et leur firent éprouver les traitemens les plus inhumains, enlevant leurs troupeaux, abusant de leurs femmes, et aggravant leur infortune par les outrages. Les Hérules, aussi impatiens dans l'esclavage qu'ils avoient été insolens dans la prospérité, passèrent le Danube, et cherchèrent un refuge sur les frontières des



a. Ils y trouvèrent de l'humanité ; mais il falloit peuple féroce fût accablé , ou qu'il accablât les . Dès qu'ils eurent commencé à respirer , ils re- à leur insolence naturelle. Pour arrêter leurs Anastase fut obligé d'envoyer contre eux une Les Romains les défirent , et en tuèrent un grand : Ils pouvoient détruire la nation entière ; mais i avoient échappé au carnage vinrent se jeter aux les généraux , demandant grâce , et promettant ir désormais fidèlement l'empire. Anastase en ie : il leur accorda la vie et un territoire près mbe. Ils ne tinrent pas parole , et jamais ils ne l'aucun secours aux Rom ns. Nous verrons , sous e de Justinien , des traits leur perfidie.

échec et les sauterelle oient la Palestine. aux en produisirent deux autres , la famine et la ce qui dura pendant cinq années , jusqu'à la fin ne d'Anastase. L'empereur , informé du malheu- tat de cette province , la déchargea des impôts. par le conseil de ses ministres , il en rejeta le far- sur les provinces voisines. Elles n'étoient guère misérables. Le fameux solitaire saint Sabas se nt à Constantinople pour les affaires de l'Eglise. nt implorer la justice de l'empereur , et lui re- ta si vivement la misère des peuples , qu'Anastase t touché , et paroissoit disposé à porter lui-même e des impositions qu'il remettoit à la Palestine. Marin , son principal ministre , homme dur et ayable , fit échouer ce bon dessein , en disant que i trouvoient ces impôts trop onéreux étoient au- e nestoriens. Ce nom seul faisoit horreur au foible e , infatué des erreurs d'Eutychès. L'imputation 'orianisme étoit pour les méchans un moyen sûr ir dans son esprit la vertu même. Dès-lors il ne les entendre parler d'adoucissement. Sabas me- vin de la justice divine. Le ministre n'en tint

AN. 513.

Surius in  
sto. Saba. 5<sup>e</sup>  
dec.

Baronius.  
Fleury, hist.  
ecclés. l. 51,  
art. 13.

compte ; mais , peu de temps après , le peuple , indigné de la violence avec laquelle son zèle politique fait triompher le parti d'Eutychès , se souleva , piller , biens , brûla sa maison , et lui auroit ôté la vie , s'il se fût dérobé par la fuite à la fureur des séditeux .

AN. 514.

On commença pour lors à violer les plus saintes maximes de la morale chrétienne pour soutenir la catholicité ; on vit un faux zèle combattre l'hérésie , la rébellion : premier exemple de ces guerres civiles où une orthodoxie meurtrière consacre ses efforts à la religion qui la désavoue , et prétend défendre la cause de Dieu en se révoltant contre Dieu même , dont les princes , quoique impies et hérétiques , sont lieutenans dans la sphère des choses temporelles. L'Eglise , née sous le glaive des persécutions , avoit apprit dès le berceau , à demeurer soumise aux puissances tyranniques qui s'efforçoient de la détruire. Pendant la tyrannie de l'arianisme , sous le règne sanguinaire de l'idolâtrie renaissante , elle avoit respecté l'autorité de Constantine , de Julien et de Valens. Elle venoit de souffrir sans murmure les caprices de Zénon. Mais l'ignorance effaçant peu à peu les maximes de l'Evangile , Vital trouva soixante mille hommes disposés à croire sur parole qu'ils devoient en conscience prendre les armes contre un prince qui favorisoit l'erreur. Pour développer les causes de cette guerre , il est à propos de mettre sous les yeux du lecteur la conduite qu'avoit jusqu'à présent tenue Anastase au sujet de la religion.

*Evag. l. 5 , c. 51 , 52.* Après l'injuste déposition d'Euphémios , Macédoire avoit été placé sur le siège de Constantinople. Quoiqu'il fût attaché à la doctrine de l'Eglise , et qu'il fit profession de respecter le concile de Chalcédoine , il avoit souscrit l'hénotique de Zénon , n'y voyant rien qui blessât directement la foi catholique. Cette molle complaisance ne put lui sauver la disgrâce du prince. C'est entre ses mains qu'Euphémios avoit déposé la protocr

*Theoph. p. 122 , 123.*  
*Anast. p. 49.*  
*Cedr. p. 558.*  
*Baronius.*  
*Fleury, hist. ecclès. l. 30, art. 47.*  
*Till. vie de Macéd. art. 6, 10.*



sur laquelle Anastase, avant que de recevoir le me, s'étoit engagé à maintenir les décisions du e. Dès que Macédonius fut patriarche, l'empereur le manda cet acte, qu'il démentoit par sa conduite. ince alléguoit pour prétexte qu'un écrit de cette e déshonorait la majesté impériale. Le refus con- du prélat piqua vivement l'empereur, qui n'avoit vnement consenti à l'élévation de Macédonius que l'espérance de retirer plus aisément de ses mains èce si importante. Cependant Anastase dissimula ine pendant quelque temps. Il parut même savoir a patriarche des démarches qu'il faisoit pour réu- s esprits; mais il ne se rapprochoit pas lui-même communion du saint-siège. En vain le pape Ana- n, successeur de Gélase, le pressoit de se réconci- ver l'église romaine, en abandonnant l'hénotique énon, et en condamnant la mémoire d'Acace. maque, qui avoit succédé au pape Anastase, ne fut lus heureux : l'empereur ne répondit à ses lettres par des reproches; et, pour témoigner le mépris faisoit de ses remontrances, il envoya dans les de l'Orient des ordres sévères contre les ortho- : qui refusoient de communiquer avec les secta- d'Eutychès. Il empêcha Macédonius d'adresser au une lettre synodique pour marque de commu- ; et Pallade, patriarche d'Antioche, étant mort, nommer Flavien, qu'il croyoit favorable à l'hé- ; mais il y fut trompé.

guerre de Perse suspendit pour quelque temps les ais desseins d'Anastase. Dès qu'elle fut terminée, s'occupa plus que de celle qu'il faisoit à l'Eglise. différent de Théodoric, qui, tout arien qu'il étoit, geoit les catholiques, et savoit tellement contenir ecte naturellement impérieuse, qu'aucune dispute gion ne troubla la paix de ses états, Anastase entre-

*Theod. lect.*

*l. 2.*

*Theoph. p.*

*198.*

*Anast. p. 50.*

*Zon. p. 56.*

*Cedr. p. 559.*

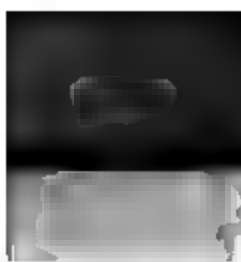
*Fleury, hist.*

*ecclés. l. 50,*

*art. 56.*



prenoit de forcer les consciences ; il attisoit le feu de division en mettant en place des esprits turbulents. Ce prince, qui ne pensoit que d'après ses ministres et ses favoris, prétendoit à force de mauvais traitements contraindre les autres hommes à penser d'après lui. Comme il joignoit les erreurs de Manès à celles d'Épiphane et d'Épiphane, il fit peindre dans la chapelle de son palais quelques-unes de ces figures bizarres et monstrueuses qu'on voit encore aujourd'hui sur les pierres nommées *abraxas*, et qui ne sont que des allégories extravagantes inventées par les gnostiques, et renouvelées par les manichéens. Ces peintures soulevèrent le peuple, accoutumé à ne voir dans les églises que des images édifiantes. Le trouble étoit en trouble à Constantinople. Les hérétiques, avec la faveur du prince, insultoient les catholiques dans leurs assemblées : les catholiques se défendoient avec animosité. Les empereurs avoient jusqu'alors assisté à l'office de l'église et aux processions publiques avec d'autres gardes que leur majesté même, soutenue du respect qu'inspire la religion. Anastase, craignant pour sa personne, se fit escorter par le préfet, à la tête de ses gardes ; et cette précaution, qui révolta d'abord les esprits, passa en coutume, et fut observée par ses successeurs. Pour accroître encore l'agitation et le tumulte, il fit venir à Constantinople Xénaïas le manichéen, et Pierre le Foulon avoit fait évêque d'Hiéraple, et soulevoit toute la Syrie contre le patriarche Flavien. L'empereur comptoit beaucoup sur l'audace de ces sectaires. Mais son arrivée révolta tellement le clergé, les moines et le peuple entier, qu'on fut obligé, peu de jours après, de le faire secrètement évader. Il n'étoit pas difficile à l'empereur de trouver des prélats courtisans ; mais il lui fut impossible de faire plier Macédonius, résolu de s'en défaire. On suborna pour l'assassiner un scélérat nommé Acholius, qui manqua son coup.



ouvert. Le patriarche, loin de poursuivre la vente de ce crime, prit le criminel sous sa protection, et s'efforça de le faire subsister à ses dépens.

Le zèle évangélique ne toucha point l'empereur. *Evag. l. 3 ; c. 33.* Il ne voulut pas de chercher les moyens de perdre Macédonius. *Theod. lect. l. 2.* Il avoit entrepris d'anéantir le concile de Chalcedoine. *Liberat. c. 18.* Flavien d'Antioche déguisoit ses sentimens par une fausse complaisance; Jean Nicéote, patriarche d'Antioche, prélat violent et séditionnaire, étoit hautement pour l'hérésie; il promettoit même à l'empereur mille livres d'or, s'il venoit à bout de faire condamner le concile. Anastase ne trouvoit aucune

raison ouverte que de la part de Macédonius. Lui en marquer son ressentiment, il ôta le droit à son église, et le transféra aux églises des hérétiques.

Mais ce qui fortifia le parti d'Eutychès, fut l'arrivée des moines de Syrie, qui vinrent à Constantinople à dessein d'en chasser le patriarche. Ils avoient pour chef un moine audacieux et turbulent, nommé Eutychès, qui fit un grand rôle dans ces troubles. Il étoit originaire de Pisidie, et avoit exercé à Béryte la profession d'avocat : païen de naissance il le fut toujours de cœur, et n'embrassa en apparence la religion chrétienne que pour éviter le châtimement qu'il avoit mérité par ses crimes; il se fit moine, et fut chassé du monastère à cause de son opiniâtreté à défendre les erreurs d'Eutychès. S'étant retiré à Alexandrie, il devint secrétaire de Pierre Mongus, et troubla toute la ville, se créant une division entre les hérétiques mêmes; ce qui donna lieu à de sanglantes querelles. Enfin les magistrats, pour faire arrêter ce perturbateur, il prit la fuite, et se réfugia à Constantinople à la tête de deux cents moines comme lui d'un zèle furieux et meurtrier. L'empereur le reçut avec joie, comme un renfort propre à servir ses desseins. Mais peu de jours après on vit arriver de Palestine un essaim de moines orthodoxes aussi

*Theod. lect. l. 2.*

*Liberat. c. 18.*

*Theoph. p. 150, 152, 154.*

*Anast. p. 5, 51.*

*Fleury, hist. ecclésiast. l. 51, art. 10, 11.*



nombreux, qui venoient pour combattre le parti Sévère, et pour secourir Macédonius : si le patriarche eût été aussi violent que ses ennemis, Constantin seroit devenue le théâtre d'une guerre civile.

*Theoph. p. 152, 153, 154, 155, 156.* Les esprits s'aigrissoient de plus en plus. Les schismatiques, au milieu de l'office divin, mêloient aux prières de l'Eglise des paroles qui renfermoient le venin de l'hérésie ; et les catholiques, irrités, voulant leur imposer silence, éclatoient en injures, et s'échappoient à des violences qui augmentoient le tumulte. Enfin le patriarche indigné des affronts dont on accabloit le patriarche s'assembla en foule autour du palais. Tout retentit d'invectives atroces contre l'empereur ; on l'appeloit manichéen, tyran indigne de régner. Anastase, effrayé, fit fermer les portes, et donna ordre de lui tenir un vaisseau prêt pour le transporter en Asie. Il avoit juré qu'il ne verroit plus Macédonius. Dans l'après-midi, il le manda, et le prélat vint au palais au travers des applaudissemens du peuple et des schismatiques mêmes, qui l'encourageoient et le combloient de bénédictions. Il parla avec fermeté à l'empereur, lui reprochant d'être ennemi de l'Eglise ; le prince, abattu par la crainte, feignit d'être touché de ses reproches, et promit de rétablir la paix. Ce n'étoit pas son intention ; peu de temps après, il mit entre les mains du patriarche la profession de foi captieuse et insuffisante, à laquelle Macédonius se laissa tromper ; ce qui jeta l'alarme parmi les catholiques ; et le prélat fut obligé de se justifier publiquement en protestant de son attachement au concile de Chalcedoine. Ce concile étoit le fléau des partisans d'Eutychès et de Dioscore. Anastase voulut se saisir des actes originaux déposés dans le trésor de l'église de Constantinople. Céler, maître des offices, alla les lui demander de la part de l'empereur ; et comme, sur le refus du prélat, il menaçoit de les enlever de force, Macédonius, après avoir enveloppé ce sacré dépôt, le



ceux, et le plaça sur l'autel, le mettant ainsi  
garde de Dieu même. Céler n'osa y porter la  
mais l'eunuque Calépodius, économiste de l'église,  
va la nuit suivante, et les porta à l'empereur, qui  
en pièces et les jeta au feu. Croyant avoir dé-  
monument redoutable à l'hérésie, il ne songea  
à se défaire de Macédonius. Deux imposteurs  
accusèrent le prélat de crimes infâmes. Ce fut  
que l'accusé confondit la calomnie en prouvant  
être eunuque. Le peuple, le sénat, l'impératrice  
se, s'intéressaient vivement pour le patriarche, à  
de la pureté de sa foi, et de la sainteté de ses  
s. Mais nulle considération ne put arrêter Ana-  
Comme il craignoit la sédition, il le fit enlever  
et la nuit, et conduire à Euchaïtes, où étoit son  
seigneur Euphéminus.

Timothée, trésorier de l'église, fut placé le lendemain  
siège de Constantinople. C'étoit un prêtre décrié  
par ses débauches, qui lui avoient même attiré des  
crimes infâmes, mais d'un caractère très-propre à  
r dans des temps de trouble. Sans foi comme sans  
honneur, tantôt il admettoit, tantôt il rejetoit le concile  
alcédoine, et nioit hardiment, selon ses intérêts  
s, qu'il eût jamais fait l'un ou l'autre. La plupart  
des ecclésiastiques orthodoxes ou prirent la fuite, ou  
jetés dans les prisons. On fit le procès à Macé-  
dédjà exilé; il fut condamné sans être entendu,  
s évêques courtisans, tout à la fois accusateurs,  
s et juges. Plusieurs prélats de l'Orient, la meil-  
leurtie du clergé, des moines et du peuple de Con-  
stantinople, lui demeurèrent attachés. Timothée en fit  
tirer un grand nombre dans l'Oasis. Ce patriarche  
et cruel attroupa des paysans brutaux, et, s'étant  
leur tête, il força les monastères qui lui étoient  
s, renversa les autels, fit fondre les vases sacrés, et  
craya les moines. Mais ni sa tyrannie, ni la faveur

que le prince prêtoit à ses violences, ne purent intimider les personnes les plus vertueuses de la cour. Julien, femme d'Olybre, refusa constamment de le reconnaître malgré ses artifices, soutenus des plus vives sollicitations de l'empereur. Pompée, neveu d'Anastase, aima mieux encourir la disgrâce de son oncle que de trahir la cause d'un prélat qu'il respectoit. On s'empressoit d'envoyer à Macédonius des soulagemens qui surpassoient ses besoins. A la cour d'Anastase, le patriarche conservoit plus d'amis que n'en avoit l'empereur. Quelque temps après, Macédonius ayant été obligé, par une incursion des barbares, de quitter Euchaites, se retira à Gangres, comme il étoit près de mourir, chargea un de ses clercs de dire à l'empereur : *alloit l'attendre devant le tribunal du juge des sains de la terre*. Macédonius respectoit l'église romaine. Pour terminer les disputes, il avoit demandé plusieurs fois à l'empereur un concile général, auquel présider l'évêque de Rome. Néanmoins il mourut hors de communion des papes, parce qu'il ne voulut jamais effacer des diptyques le nom d'Acace. On ne le laisse de le compter parmi les saints.

Après la mort de ce patriarche, l'empereur croyoit plus trouver d'obstacle au triomphe de la doctrine eutychès. Ce prince ignorant se piquoit à la fois de théologie et de bel esprit. Il entreprit de réformer les saints Evangiles, disant qu'ils avoient été composés par des gens sans lettres. Ebloui des sophismes de l'hérésie, il n'étoit que Timothée et les théologiens du parti, dont leur téméraire l'exposoit sans cesse à de nouveaux dangers. Le ministre Marin, et Platon, préfet de Constantinople, allèrent par son ordre à la grande église un dimanche, et, montant à la tribune, ils entonnèrent une formule hérétique qui blessait les oreilles des orthodoxes. Ceux-ci les interrompirent, et furent chargés même temps par une troupe de soldats qui en tuèrent

ra dans l'église même, et entraînent quelques-uns les prisons, où on les laissa mourir de faim et de misère. Les mêmes excès se renouvelèrent peu de temps après dans l'église de S<sup>t</sup> Thomas, et il y eut encore plus de sang répandu. Le lendemain, jour de procession solennelle, les catholiques, aigris par les cruautés qu'ils venoient d'exercer contre eux, se rendent en foule au Cirque; et tandis que les ecclésiastiques, les enfants et les femmes y chantent des prières conformes à l'ancienne liturgie; les autres se dispersent dans la ville, cherchent les moines que Sévère avoit amenés; et, de concert avec les soldats, portent au milieu du Cirque les enseignes militaires, comme pour établir en ce lieu le camp de la religion. La psalmodie se change en cris séditieux; on charge de malédiction Anathème, les uns demandent pour empereur Aréobinde, les autres Vitalien. On abat les statues du prince. Céler et ses collègues se présentent pour apaiser le peuple: une grêle de pierres les met en fuite. On pille la maison de Marin, brûle ainsi que celle de Platon. On trouva dans la bibliothèque un moine chéri de l'empereur; après qu'on l'eut étranglé, on promena sa tête au bout d'une pique, en disant: *Voilà l'ennemi de la Trinité*. On poignarda une jeune femme, parce qu'elle étoit en crédit auprès du prince. Les cadavres, liés ensemble, furent traînés par les rues et réduits en cendres. Marin et Platon auroient eu les mêmes effets de la rage populaire, s'ils eussent été couverts. On cherchoit Aréobinde pour le proclamer empereur; mais ce sage officier avoit passé le Bosphore dès le commencement du tumulte.

Malgré toutes ces violences, la multitude, teinte de sang, se rassemble dans le Cirque; ils se rangent en procession et marchent au palais, portant des croix et le livre des Évangiles, et chantant les prières catholiques. Ils les interrompent bientôt pour demander à grands cris qu'on ouvre Marin et Platon, auteurs de tous ces maux:

ils vont, disent-ils, les faire dévorer par les bêtes. Heureusement l'empereur, pour se dérober à cette foule impétueuse, s'étoit allé cacher dans le faubourg de Biquernes, où sa femme Ariadne l'accabloit de reproches. La révolte dura trois jours, pendant lesquels le Cirque offroit le spectacle d'une dévotion rebelle et fanatique : des croix et des enseignes, des litanies et des cris séditieux. Enfin, la fureur se ralentissant peu à peu, Anastase hasarda de se montrer au peuple sans aucune marque de sa dignité, dans une contenance humble et suppliante. Il fit crier par un héraut qu'il étoit prêt à déposer son diadème. Dès qu'il parut sur les degrés du Cirque, il fit un grand silence ; alors, élevant sa voix : *Si vous pouvez, dit-il, voir la couronne sur ma tête, ce n'est pas sans doute que vous prétendiez vivre sans empereur : choisissez-en un autre. Fasse le ciel qu'il soit heureux ! du moins n'aura-t-il pas un plus sincère ennemi que vous le soyez vous-mêmes.* Ces paroles entrecoupées de sanglots touchèrent le peuple : ceux qui auparavant ne parloient que de le mettre en pièces versèrent des larmes avec lui, et le prirent de reprendre le diadème. Il leur protesta de son côté, avec serment, qu'il ne les troublera plus ni dans leur culte ni dans leurs dogmes. Toute cette multitude se sépara satisfaite de ses promesses, qu'Anastase ne pouvoit accomplir tant qu'il n'auroit un ministre tel que Marin, et des directeurs de conscience tels que Sévère, Timothée et Jean d'Alexandrie. Les jours suivans furent employés à la recherche des chefs de la sédition. On en fit mourir un grand nombre ; le peuple, qui avoit secondé leur rage avec chaleur, assista froidement à leur supplice, et ne remporta qu'une impression de terreur.

Il ne tint pas à Sévère qu'une scène si affreuse ne renouvelât dans la ville d'Antioche. Le patriarche Julien avoit usé d'artifice pour sauver sa foi sans s'attirer la persécution. Sa politique fut inutile. Le furieux

Il vouloit dominer en Syrie, où il avoit autre-  
fois souffert des affronts bien mérités, persuada au prince  
rien étoit un ennemi caché. Il arma contre le  
même espèce de soldats qu'il avoit employés à  
Constantinople contre Macédonius. On vit arriver à An-  
ténas, suivi d'une foule de moines schisma-  
tiques, qui mençoient Flavien des dernières violences,  
prononçoit anathème contre le concile et contre  
le pape Léon. D'autres moines, zélés pour Fla-  
vien pour la doctrine catholique, accoururent aussi  
avec dessein de s'opposer aux ennemis du prélat. La  
ville se bientôt embrasée du feu d'une guerre civile.  
On jeta dans l'Oronte un grand nombre de  
schismatiques. Il fut aisé à Sévère de faire passer Flavien  
pour le chef de la sédition. L'empereur envoya ordre de  
le saisir, et de le conduire à Pétra en Arabie, et avec  
lui plusieurs évêques, des ecclésiastiques et des moines,  
tous tirés de la ville chargés de fers. Sévère fut installé  
à l'antique place, et devint le tyran de l'église de Syrie. Il y  
eut pendant des évêques qui refusèrent d'accepter ces  
synodiques; et il s'en trouva deux assez hardis  
pour faire signifier une sentence d'excommunication.  
Côme d'Epiphanée, et Sévérin d'Aréthuse. Un  
moine, déguisé en femme, mit la sentence entre les mains  
de Côme, et s'échappa au travers de la foule avant que  
le nouveau patriarche pût savoir ce qu'on lui présentait.  
Sévère, informé de cette hardiesse, ordonna au gouver-  
neur de la Phénicie, nommé Asiaticus, de chasser de leurs  
sièges Côme et Sévérin. Mais cet officier lui ayant  
dit que ces deux prélats avoient beaucoup de parti-  
sans, et que, pour exécuter ses ordres, il faudroit tirer  
sang, Anastase lui récrivit de n'en rien faire; et ce fut  
qu'il leur dit cette parole mémorable, qui lui seroit  
d'un grand honneur, s'il y eût été plus fidèle, mais qui deve-  
nit ridicule dans sa bouche: *Je croirois payer trop cher*

*le succès de l'affaire la plus importante, s'il en coûtait à mes sujets une goutte de sang.*

Sévère, en possession du siège d'Antioche, voulait faire des conquêtes au parti d'Eutychès jusque chez les barbares. Cabade, roi de Perse, d'abord persécuté du christianisme, après avoir versé beaucoup de sang, avoit enfin reconnu que les vrais chrétiens sont les fidèles sujets des princes même qui suivent une autre croyance. Il avoit donné dans ses états liberté de religion. Alamondare, le plus puissant des rois sarrasins sujet de la Perse, s'étoit fait instruire des principes du christianisme ; et, ayant trouvé cette religion plus raisonnable que celle de ses pères, il avoit reçu le baptême. Sévère se fit un point d'honneur de gagner à sa secte un guerrier dont le nom faisoit trembler la Syrie et la Palestine. Il lui envoya deux évêques pour lui inspirer les erreurs d'Eutychès, dont la principale consistoit à reconnoître en Jésus-Christ qu'une seule nature ; la nature divine, à laquelle devoient s'attribuer la naissance, les souffrances et la mort du fils de Dieu. Le Sarrasin après les avoir écoutés, leur promit de se décider le lendemain. Pendant la seconde entrevue, un de ses officiers étant venu lui dire un mot à l'oreille, il se fit de tomber tout à coup dans une profonde tristesse. Comme les prélats lui en demandoient respectueusement la cause : *Hélas !* leur dit-il, *j'apprends que l'archange Michel vient de mourir.* Les prélats lui représentant pour le consoler, qu'on le trompoit, et qu'un ange étoit mortel de sa nature : *Et quoi !* leur répliqua-t-il, *vous voulez bien me persuader que la nature divine a subi la mort !* Cette brusque réfutation, appuyée d'un regard d'un ton militaire, déconcerta les deux convertis. Ils prirent sur-le-champ congé d'un prince aussi enflammé dans les discussions théologiques que dans ses excursions guerrières.

art d'Éutychès reçut à Jérusalem un autre af-  
 fecté lui fut beaucoup plus sensible. L'empereur  
 ait depuis long-temps de gagner Elie, patriarche  
 ville. Irrité de sa résistance, il avoit enfin ré-  
 le chasser de son siège; mais le saint solitaire  
 étant allé à Constantinople, avoit trouvé moyen  
 r le prince. En vain Sévère, devenu patriarche  
 che, essaya de surmonter la constance d'Elie.  
 ont aussi peu touché de ses menaces que de ses  
 , il eut recours à l'autorité impériale, et fit venir  
 lots pour chasser Elie de Jérusalem. Sabas, à la  
 ses moines, força les soldats d'abandonner la  
 mastase donna ordre à Olympius, duc de Pa-  
 , de s'y transporter avec ses troupes. Elie céda à  
 ace, et les schismatiques mirent en sa place un  
 é Jean. Sabas revient avec ses moines; il agit si-  
 nement sur l'esprit du nouvel évêque, qu'il le dé-  
 la parti de Sévère. L'empereur en est bientôt in-  
 Un de ses courtisans, nommé aussi Anastase,  
 ette occasion pour se faire donner le commande-  
 n Palestine; il s'engage à payer à l'empereur trois  
 ivres d'or, s'il ne vient pas à bout de faire rentrer  
 les la communion de Sévère. Il ne convenoit pas  
 majesté impériale d'accepter de pareilles offres;  
 'empereur aimoit l'argent, et c'étoit un moyen  
 dre cette place en paroissant la donner. Il révoque  
 Olympius; et le nouveau commandant, arrivé à  
 lem, commence par se saisir de la personne de  
 qu'il met en prison, en lui protestant qu'il n'en  
 qu'après avoir signé sa réunion avec Sévère. Le  
 che feint de céder à la persécution; il promet au  
 anathématiser publiquement le concile de Chal-  
 e, pourvu qu'on le mette en liberté. Deux jours  
 , le duc s'étant rendu à l'église pour être témoin  
 écution de cette promesse, est fort surpris d'en-  
 : Jean prononcer anathème contre les adversaires

*Theoph. p.  
131, 136.*

*Niceph. Cal.  
l. 16, c. 52,  
54.*

*Baronius.  
Fleury, hist.  
ecclés. l. 31,  
art. 15, 20.*

*Till. vie de  
Macédonius,  
art. 28.*



du concile. Les moines assemblés en grand nombre à la suite de Sabas et de l'abbé Théodose, et soutenus par tout le peuple, font craindre une sédition pareille à celle de Constantinople. Anastase se retire couvert de confusion. A cette nouvelle, l'empereur se disposoit à exiler Jean, Sabas et Théodose. Les deux abbés lui écrivent une lettre que nous avons encore, dans laquelle ils se plaignent de l'abus que les hérétiques font de son autorité; ils le supplient d'arrêter les violences; et, sans ménager Sévère, qu'ils représentent comme le fléau de la religion, ils protestent qu'ils ont résolu de perdre la vie plutôt que de trahir la foi. Anastase, occupé pour lors de la guerre contre Vitalien, perdit de vue les affaires de la Palestine.

*Evag. l. 3, c. 43.*    *Theoph. p. 134, 137, 138.*    *Marc. chr. Vict. Tun. Jorn. succ. Cedr. p. 360, 361.*    *Anast. p. 54, 55.*    *Zon. p. 55.*    *Malela, p. 42, 45, 44.*    *Niceph. Cal. l. 16, c. 38.*    *Hist. miscel. l. 15.*    *Baronius. Pagi ad Baron.*

Tel étoit l'état de l'église d'Orient lorsque Vitalien, fils de Patriciole et petit-fils d'Aspar, emporté par son zèle aveugle qui, dans les siècles postérieurs, a causé tant de maux, entreprit de défendre la religion par les armes. Il avoit gagné le cœur des catholiques, en clamant sans cesse contre la persécution qui leur étoit suscitée. L'exil de tant d'évêques, et surtout de Meletius et de Flavien, fut en apparence la principale cause de sa révolte; il demandoit que ces prélats fussent rétablis dans leur siège. Quoiqu'on ait prétendu justifier ses intentions, on peut cependant soupçonner la témérité que la religion n'étoit qu'un voile dont il couvroit son ambition; elle n'a jamais eu de plus mauvais emploi auprès des chefs de parti; et Vitalien devoit s'être contenté de profiter de l'affection que le peuple avoit pour lui dans la sédition de Constantinople, en le demandant pour empereur au lieu d'Anastase. Les habitans de la Thrace, de la Moesie et de la petite Asie, l'invitoient depuis long-temps à se déclarer défenseur de la foi; ils accoururent avec joie sous ses enseignes. Deux corps nombreux de Huns et de Bulgares attirés par l'amour du pillage, se joignirent à lui;



ors il assembla soixante mille hommes. C'étoit rier d'une capacité médiocre; mais il eut affaire néraux encore moins habiles; et si l'on excepte lgares et les Huns, dont la férocité naturelle it le courage, ses troupes étoient animées par le me. Il les équipa d'abord, et les fit subsister aux d'Anastase. Un convoi considérable de vivres, it, d'armes et de toutes sortes de munitions, que leur envoyoit aux armées de Thrace et d'Illyrie, entre ses mains, et lui fut d'un grand secours. Marcha vers Constantinople en ravageant tout le Hypace, neveu de l'empereur, vint au-devant de la tête de soixante-cinq mille hommes. Cette fut mise en déroute. Hypace fut pris, chargé alnes, et enfermé par dérision dans une cage de qu'on portoit à la suite des troupes victorieuses. ien força la longue muraille, et vint camper ebdome. De là il étendit ses quartiers dans l'es- de sept milles, jusqu'à la Porte dorée, près du de Cérus, de sorte que son armée bordoit toute la du triangle qu'occupe le terrain de Constantinople e la Propontide et le golfe. Il y demeura huit jours, ant lesquels Anastase ne cessa de lui faire porter Théodore des paroles qu'il n'avoit pas dessein de r, quoiqu'il les confirmât par les sermens. Vitalien aissa tromper, et reprit la route de Mœsie. peine fut-il éloigné, qu'il apprit qu'Anastase, ayant é ses troupes, avoit mis Cyrille à leur tête. Le nou- général alla chercher Vitalien au fond de la ace. Il y eut une bataille sanglante, dont le succès douteux. Mais Cyrille ayant eu depuis l'avantage plusieurs rencontres, Vitalien se retira vers le mont nus; et Cyrille, croyant la campagne finie, alla se xer à Odessus. Plongé dans les plus infâmes dé- ches, il ne songeoit qu'à se divertir, lorsque Vita- , après avoir corrompu par argent les soldats qui



les soldats qu'il faisoit prisonniers, et les vendoit pour une obole par tête. Il établit son camp près de la ville de Sosthène sur le Bosphore, à deux lieues et demie d'Constantinople. Son dessein étoit de s'emparer de la ville du côté de la mer, en forçant l'entrée du port.

Le basileus avoit fait venir d'Athènes le philosophe Proclus; ce n'est point le fameux platonicien dont il reste encore plusieurs ouvrages; il ne vivoit plus depuis longtemps mort vers 485. Celui dont il s'agit étoit un jeune homme de même nom, auquel les Grecs attribuent le succès de ces opérations merveilleuses. Je le raconterai sans m'en rendre garant. Il rassura d'abord l'empereur, qui avoit perdu courage, et lui conseilla de rassembler tout ce qu'il avoit de troupes dans la ville et dans les environs, de les embarquer, et de faire attaquer la flotte ennemie. S'adressant alors à Marin, qui étoit présent : *Je mettrai entre les mains, lui dit-il, de quoi tirer la flotte ennemie.* Il se fit en même temps apporter une grande quantité de soufre vif; et après l'avoir coupé et divisé en menues parcelles : *Vous n'aurez pas besoin d'autre secours, ajouta-t-il, livrez le combat dès le lever du soleil, et vous verrez réduire en cendres les vaisseaux où vos flèches porteront quelque chose de cette matière.* Marin, qui n'étoit pas homme à se laisser aller à de telles assertions, pria l'empereur de le faire accompagner de l'un des généraux. Anastase manda Patrice le patrice, et Jean, qui n'est désigné que par la qualité de *comte* Valériane. Il leur donna ordre de faire embarquer tout ce qu'on avoit assemblé de soldats, et d'aller chercher la flotte ennemie. Mais ces deux officiers, se jetant aux pieds de l'empereur, le supplièrent de les dispenser d'un engagement dont ils se reconnoissoient incapables. *Nous n'entendons rien aux combats de mer, disoient-ils; nous ne pouvons mieux nous avilir nous-mêmes par cet aveu, d'exposer par une présomption criminelle le salut de la ville et de l'empire.* Cette sincérité généreuse, qui,

au défaut de la capacité, est la chose du monde la plus estimable, ne fit qu'irriter l'empereur. Ce prince, pensoit sans doute que la commission du souverain de le talent qu'elle exige, les chassa de sa présence et indignation, et chargea Marin seul de l'entreprise.

Le ministre, devenu général, rassembla dans le port tous les vaisseaux et toutes les barques qui se trouvoient dispersés tant sur le golfe de Céras que sur le Bosphore et sur les côtes de la Propontide. Il les garnit de tout ce qu'il fallut, et aux quelles il distribua cette matière inflammable que lui avoit donnée Proclus, et il leur enseigna la manière d'en faire usage. Vitalien, de son côté, fit embarquer les Huns et les Goths de son armée, et fit voile pour Constantinople. Marin n'étoit pas encore sorti du port, en sorte que les deux flottes se rencontrèrent entre le faubourg de Syques et la ville. Le combat commença sur la troisième heure du jour, et Marin fut heureux d'avoir affaire à un ennemi si peu expérimenté. Dès que Vitalien vit ses vaisseaux en feu, il prit la fuite, et gagna son camp. La plupart des barques embrasées firent échouer au rivage de Syques. Les matelots et soldats gagnèrent la terre; mais il n'en échappa qu'un petit nombre. On passa tout le jour à poursuivre et massacrer ces malheureux. Vitalien décampa la nuit suivante, et fit tant de diligence, que Marin perdit l'espérance de l'atteindre le lendemain. Le vainqueur entra dans la ville au milieu des acclamations des flatteurs, glorieux lui-même d'une victoire qui ne avoit pas coûté plus de peine qu'une promenade sur le golfe. J'ignore si cette invention de Proclus a quelque rapport au feu grégeois. Ce seroit la première fois qu'il paroîtroit dans l'histoire. On ne commença d'en faire usage que cent cinquante ans après, sous le règne de Constantin Pogonat. Ce qu'il y a de certain, c'est qu'il y avoit du soufre dans la composition du feu grégeois. Les auteurs grecs disent qu'il n'étoit pas besoin de me



à la composition de Proclus, et que le mouvement, joint à l'ardeur des rayons du soleil, suffisoit l'enflammer.

En Zéphyre, ce fut par le moyen de miroirs ardents la flotte de Vitalien fut embrasée. Proclus en avoit tre d'airain, et les avoit suspendus aux murailles de Constantinople, vis-à-vis de la flotte ennemie. Ils opérèrent le même effet que ceux d'Archimède avoient autrefois produit sur la flotte romaine devant Syracuse, si l'on en croit des auteurs postérieurs à Archimède de quatre cents ans; car les plus anciens et les plus graves écrivains n'en parlent pas. Il seroit aussi très-possible que les prétendues inventions de Proclus fussent copiées par les historiens grecs du moyen âge, passées pour le merveilleux; disposition très-voisine du songe. Cet événement n'est rapporté que par Zosime et par Maléla. Ils ajoutent qu'après ce service important, Proclus demanda la permission de retourner à l'école d'Athènes; qu'il refusa quatre cents livres que l'empereur lui offroit pour récompense, et qu'il mourut peu de temps après.

En Asie, sur la côte du Pont-Euxin, entre Mésémbrie et Apollonie, étoit la place d'armes de Vitalien. S'y étant retiré après la perte de sa flotte, il y faisoit de nouveaux préparatifs. L'empereur, encore effrayé du péril qui venoit de courir, résolut d'apaiser ce zéléteur à quelque prix que ce fût. Il lui fit porter par des sénateurs des propositions d'accommodement. Vitalien demanda le rappel des évêques, et un concile général, où le pape présideroit, pour y réformer tout ce qu'il avoit fait contre l'intérêt de l'Eglise catholique. La sûreté de ces conditions il ne se contentoit pas d'en demander à l'empereur, il exigeoit encore celui du peuple, des magistrats et des principaux d'entre le clergé. Anastase, que cette défiance déshonorait, consentit à tout. Le traité fut conclu. Vitalien fut comblé

de présens et déclaré général des troupes de la Thrace qu'il avoit ravagée. Hypace étoit détenu dans un château de la Mœsie. Pendant le cours de la guerre, Vitalien avoit refusé de l'échanger contre un de ses lieutenans nommé Uranius, quoiqu'on lui offrît de retour de deux cents livres d'or. La paix étant faite sans qu'Anastase qui craignoit les incidens, eût rien stipulé en faveur de son neveu, Secondin, père d'Hypace, obtint par ses prières et par ses larmes la liberté de son fils, pour lequel Vitalien se contenta de quatre-vingt livres d'or. Il alla lui-même le tirer de sa prison, et le renvoya à son oncle. Ainsi se termina cette guerre entreprise contre l'esprit du christianisme, sous prétexte de défendre la catholicité. Elle ne fut utile qu'à ce qu'elle fit acheter la paix. La religion, loin d'y rien gagner, perdit le mérite de la soumission et de la patience chrétienne.

*Marc. chr.  
Vict. Tun.*

*Ennod. p.  
rænes.*

*Theoph. p.  
157, 138,*

*159.  
Anast. p. 54,*

*55.  
Cedr. p. 360.*

*Hist. miscel.  
l. 15.*

*Cod. Just. l.  
1, tit. 2, leg.*

*18.  
Sigon. imp.*

*occid. l. 16.  
Baronius.*

*Fleury, hist.  
ecclès. l. 51,*

*art. 21 et  
suiv.*

Dès que la paix fut conclue, Anastase chercha des moyens d'en éluder les conditions. Il avoit témoigné au pape Hormisdas un grand désir d'apaiser les troubles de l'Eglise, et convoqué un concile à Héraclée. Le pape lui envoya cinq légats chargés d'une réponse, dans laquelle, après avoir loué le dessein de l'empereur, il mandoit qu'il étoit prêt à se rendre lui-même à Constantinople, si le prince étoit vraiment résolu de réparer les maux passés, d'anathématiser les hérétiques, de recevoir le concile de Chalcédoine, et de condamner Anathème. L'instruction que le pape donna à ses légats est une œuvre de politique chrétienne : toutes leurs démarches y sont compassées, toutes leurs paroles y sont réglées avec une extrême sagesse. Théodoric se joignit au pape et ce prince arien, mais généreux, voulut bien contribuer au rétablissement de la concorde dans l'Eglise catholique. Il envoya le préfet de Rome, nommé Agapetus, pour y exhorter Anastase. Le sénat romain chargea les légats d'une lettre dans laquelle il reconnoissoit



né de l'empereur. J'en ai parlé dans l'histoire  
le Zénon. Cette compagnie rendoit témoignage  
et le saint pontife étoit animé pour la réu-  
nion de Théodoric fut le seul qui ne perdit  
temps auprès d'Anastase il n'obtint rien pour  
l'Eglise ; mais il conclut un traité par lequel  
renonçoit à toute reprise sur l'Italie. Le  
ces légats fut entièrement inutile. L'empereur,  
sur les conseils du patriarche Timothée, ne cher-  
cha à regagner le peuple de Constantinople. Il y  
paraissant consentir à tout, excepté à la con-  
damnation d'Acace, dont la mémoire étoit chère au peu-  
ple, et son bon gré de son attachement à l'honneur  
flat. On blâmoit, au contraire, l'inflexibilité du  
des ses légats. Le prince les amusa de belles pa-  
rolles relint jusqu'à l'été suivant, en les traitant  
avec honneur ; et, pour marquer davantage la  
force de ses sentimens, il les fit accompagner à leur  
partir par Théopompe, comte des domestiques, et par  
un conseiller d'état. Ces deux députés portoient  
de la part de l'empereur, une profession de foi  
orthodoxe ; mais ils demandoient en même temps  
pour éviter le scandale, la mémoire d'Acace fût  
oubliée. Cette demande étoit jetée exprès pour rom-  
père négociation. Aussi le pape, convaincu de la dup-  
licité d'Anastase, renvoya les députés sans rien con-

La seconde légation du pape n'eut pas un plus heu-  
reux succès. Anastase, après avoir en vain tenté de cor-  
riger les légats, les congédia, avec défense d'entrer dans  
la ville. Ayant appris qu'ils avoient répandu des  
fausses nouvelles dans les provinces, il rompit ouvertement  
avec le pape ; et comme on lui représentoit que, par  
ce procédé, il violoit le serment qu'il avoit fait à Vi-  
ence fut à cette occasion qu'il répondit que les  
conseillers d'état dispensoient un prince de tenir sa pa-



role, fût-elle confirmée par un serment. Pour acheter de gagner le peuple de Constantinople, il fonda un revenu de soixante-dix livres d'or, qui devoient être employées aux frais des enterremens, en sorte qu'il n'en restât rien aux particuliers. Croyant alors pouvoir le faire sans aucun danger, il congédia deux cents évêques qui s'étoient déjà rendus à Héraclée pour le concile, et vint à Constantinople les principaux évêques catholiques d'Illyrie. Les mauvais traitemens qu'ils y reçurent révoltèrent leurs collègues, qui, au nombre de quarante, recoururent à la communion de Dorothee, évêque de Thessalonique, leur métropolitain, et s'unirent au pape. Les violences recommencèrent de toutes parts. Sévère, patriarche d'Antioche, suivi d'une troupe de scélérats, attaqua un grand nombre de moines de Syrie qui étoient en chemin pour se rendre à un monastère où ils devoient délibérer sur l'état de l'Eglise. On en tua trois cent cinquante, on en blessa plusieurs; on les poursuivit jusque dans les églises où ils se refugioient. En vain ceux qui échappèrent de ce carnage portèrent leurs plaintes à l'empereur, ils en furent rebutés avec mépris. Ils s'adressèrent au pape, qui ne put leur envoyer que des consolations. C'est ainsi que ce prince, qui se vançoit d'épargner le sang des catholiques, le prodiguoit en effet par la multitude qu'il donnoit de le verser impunément.

*Marc. chr.* Ariadne mourut au milieu de ces troubles. Quoique cette princesse fût déréglée dans ses mœurs, elle demeura toujours attachée à la doctrine catholique, dont elle avoit reçu les instructions dans le palais de l'empereur Léon son père. Souvent elle avoit traversé les machinations des deux princes qu'elle épousa successivement. Elle étoit secondée dans ses bonnes intentions par Magna, sœur d'Anastase, par son neveu Pompee par Anastasie, femme de ce dernier. Mais l'affection pour le parti d'Entychès l'emportoit dans le cœur du prince sur celle qu'il avoit pour sa famille. Ari

*Vict. Tun.*  
*Theoph. p.*  
159.  
*Evag. l. 3,*  
*c. 45.*  
*Cedr. p. 361.*  
*Malela, p.*  
42, 44.



et épousé Zénon en 468, devoit avoir environ - cinq ans lorsqu'elle mourut en 515. Cette année la ville de Rhodes fut renversée par un tremblement de terre. C'étoit, depuis sa fondation, la première fois qu'elle éprouvoit ce malheur. Pour la relever de ses ruines, Anastase fit distribuer une somme d'argent à ce qui restoit d'habitans.

Pendant long-temps les rois des Bourguignons se faisoient honneur des titres de dignité qu'ils recevoient des empereurs. Gondiac avoit porté celui de maître de la maison. Ses quatre fils avoient hérité de ce titre. Gondemar, qui resta le dernier, étant mort en 516, son fils Théodoric députa un de ses officiers à l'empereur pour lui annoncer son avènement à la couronne, et lui demander sa bienveillance. Théodoric, qui avoit alors un sujet de querelle avec Sigismond, quoique ce fût son gendre, refusa le passage au député. Anastase prévint le nouveau roi; il lui confirma les titres qu'il lui avoit déjà conférés du vivant de son père, et en ajouta de nouvelles. Sigismond, dans ses lettres, se déclare officier de l'empereur; il parle même de son sujet de l'empire: on lui donne les qualités de comte et de comte des largesses.

Anastase n'avoit accordé à Vitalien le commandement des troupes de Thrace que pour satisfaire le peuple de Constantinople, qui chérissoit ce général. Lorsqu'il crut que l'affection publique refroidie, il lui ôta cette charge pour la donner à Rufin. Vitalien n'en murmura pas, et parut même volontiers le repos d'une vie privée. On rappela à ce même temps une leçon hardie qu'un évêque fit à l'empereur. Anastase croyoit être grand théologien, et les flatteries du parti nourrissoient en lui cette ridicule vanité. Il entendit parler d'un évêque catholique, nommé Eniande, comme d'un homme invincible dans la dispute. Il le fit venir, et se mit en devoir de le combattre, ajoutant à ses raisons des promesses qu'il sa-

An. 516.  
*Vales. ro-  
rum franc.  
l. 7.  
Till. Anast.  
art. 23.*

*Marc. chr.  
Cedr. p. 361.  
Niceph. Cal.  
l. 16, c. 38.*

voit par expérience être encore plus persuasives. Eniade après l'avoir écouté, lui dit avec courage : « Prius  
 « n'est pas votre majesté que je viens d'entendre,  
 « Eutychès, Dioscore et Sévère. Il n'est pas besoin  
 « leur répondre : ils ont été cent fois confondus. Et  
 « pourpre impériale dont vous êtes revêtu donne à  
 « la force à vos paroles; mais vous ne la porterez pas  
 « tribunal du souverain juge : votre foi y paraîtra  
 « nue. Vous l'avez laissé corrompre par l'imposture.  
 « instruisez-vous : songez que vous êtes empereur  
 « non pas évêque. Votre fonction est d'écouter et de  
 « protéger l'Eglise que Jésus-Christ a rachetée par son sang.  
 « c'est le répandre de nouveau que de la persécuter.  
 L'empereur, confus, tâcha de couvrir son embarras  
 une affectation de douceur. Il offrit au prélat une somme  
 d'argent considérable. Eniade, quoique fort pauvre,  
 se retira sans vouloir rien accepter.

AN. 517. Le peuple d'Alexandrie n'étoit occupé, depuis l'an  
*Theoph. p. 139, 140.* score, que de disputes de religion. Le parti d'Eutychès  
*Anast. p. 55.* dominoit dans la ville; les successeurs de Pierre Mo  
*Malela, p. 42.* s'étoient toujours mis à la tête, et les magistrats, dévoués  
*Fleury, hist. ecclés. l. 51, art. 29.* aux volontés du prince, le soutenoient avec chaleur. Les  
 catholiques n'en montroient pas moins à défendre la pureté  
 rité; et l'esprit de mutinerie, naturel aux Alexandriens,  
 aigrissoit les contestations. Cette animosité mutuelle  
 éclata l'an 517, au sujet de la mort du patriarche  
 Nicéote. Les magistrats, par ordre d'Anastase, prirent  
 sur le siège épiscopal Dioscore, cousin de Théodore  
 thée Elure. Une ordination si peu régulière révolta les  
 habitants de la campagne : ils accoururent en grand  
 nombre, criant qu'on fouloit aux pieds les saints cano  
 nons; qu'ils ne pouvoient reconnoître pour patriarche  
 qu'un homme élu dans la ville par les évêques d'Egypte.  
 Pour apaiser ces clameurs, Dioscore se fit élire de nouveau  
 par le clergé d'Alexandrie. Théodore, préfet d'Egypte, fils du patrice Calliopius

commandant des troupes , vint à cette cé-  
 le. Le préfet , voulant haranguer l'assemblée , dé-  
 gna un éloge de l'empereur. Bientôt une foule de  
 l'interrompit, on l'accusa d'insolence ; les plus  
 ardens montent à la tribune où il étoit, se saisissent  
 de lui, qui étoit assis auprès lui, le jettent en bas, et  
 le tuent. Acace, à la tête des soldats, dissipe les sé-  
 ditionnaires, arrête les plus mutins, et les fait punir de mort.  
 L'empereur, informé de ce désordre, se préparoit à  
 quitter toute la ville. Dioscore, s'étant trans-  
 porté à Constantinople, se fit un mérite d'apaiser sa  
 colère. Mais bientôt le peuple, aigri par le châtement,  
 se porta sur Théodose même. L'huile manqua dans  
 les lampes : c'étoit alors une des nécessités de la vie, parce  
 que l'huile étoit d'un grand usage pour les bains. Le  
 feu se ralluma ; Théodose est massacré, et cette sé-  
 dition termina, comme la première, par la mort des  
 coupables.

Les troubles de l'empire attiroient les barbares. Une  
 multitude de peuples inconnus passa le Danube, défit près  
 de Constantinople Pompée, neveu de l'empereur, ravagea  
 l'Asie-Mineure, et pénétra dans la Thessalie, d'un côté  
 jusqu'aux Thermopyles, de l'autre jusqu'aux frontières  
 de l'Épire. Comme ils traînoient à leur suite une mul-  
 titude de prisonniers, Anastase envoya mille livres d'or  
 au préfet d'Illyrie, pour les racheter. Mais, cette  
 somme ne suffisant pas, les barbares en retinrent un  
 nombre, qui ne revirent jamais leur patrie; ils  
 brûlèrent plusieurs à la vue des villes qui refusoient  
 d'ouvrir leurs portes. Timothée, patriarche de  
 Constantinople, étant mort, eut pour successeur Jean  
 d'Antioche. Quoique syncelle de Timothée, Jean  
 étoit très-pieux dans le cœur; mais l'empereur ne per-  
 mit pas son élévation qu'après l'avoir obligé de souscrire la  
 condamnation du concile de Chalcédoine. Anastase,  
 cette année avec Agapit, ne doit pas être con-

*Marc. chr.  
 Vict. Tun.  
 Jorn. succres.  
 Wilh. dipt.  
 Leod. p. 6.  
 Du l'ange,  
 sum. byz.  
 Pagi ad Be-  
 ron.*

fondue avec l'empereur. Il en étoit le petit-neveu, **Pompée**. On conserve encore deux diptyques de consulat, l'un à Bourges, l'autre à Liège. **Agapit**, préfet de Rome que **Théodoric** avoit envoyé à **Constantinople**.

AN. 518.  
*Marcel. chr.*

La **Dardanie**, qui faisoit partie de l'**Illyrie**, s'étend depuis la **Mœsie supérieure** jusqu'au mont **Hæmus**, noit de voir ses campagnes désolées par les barbares. Ses places, qui avoient servi de retraite aux habitants, furent détruites l'année suivante par un tremblement de terre, le plus épouvantable dont l'histoire fasse mention. De vingt-quatre, tant villes que bourgades et forteresses, deux furent entièrement abîmées, et les autres ruinées en grande partie; **Scupes**, capitale de la province, fut détruite tout entière : il n'y périt personne, parce qu'elle étoit abandonnée dès l'année précédente. La terre s'ouvrit, et il en sortit des étincelles et des flammes comme d'une fournaise ardente. Un goufre, large de douze pieds, et d'une immense profondeur, s'étendoit l'espace de dix lieues. Sur toute la rive, les montagnes se fendirent, les rochers, les arbres des forêts, les édifices, furent engloutis dans un abîme, qui ne se referma qu'après plusieurs jours.

*Proc. ædific.*  
*l. 3, c. 4.*  
*Zon. p. 562.*  
*Cedr. p. 562.*

L'empereur, âgé de quatre-vingt-sept ans accomplis, avoit conservé sa santé et sa force. Il s'occupoit alors à enfermer d'une enceinte **Mélitine**, capitale de la province d'**Arménie**. Cette ville, voisine de l'**Euphrate**, s'étend ainsi que plusieurs autres, formée d'un camp romain. **Auguste** avoit placé en ce poste une légion pour garder la frontière de **Cappadoce**. **Trajan** y fit bâtir. Ce lieu peupla peu à peu, et devint enfin la principale habitation de la contrée, qu'on nommoit alors *l'Arménie neuve*. Mais la ville n'avoit point encore de murailles. **Anastase** entreprit cet ouvrage, qui fut interrompu par sa mort, mais achevé dans la suite par **Justinien**. Une conspiration vraie ou supposée causa la mort de

officiers du palais. On conjecture que ce n'étoit qu'un prétexte pour perdre ceux qu'on savoit être les plus attachés à la doctrine catholique. Justin et Justinien furent accusés, mis en prison, et coururent un grand risque ; mais ils trouvèrent les moyens de se justifier, et furent élargis.

La Providence les réservoir pour réparer les maux que l'empereur Anastase avoit causés à l'empire et à l'Eglise. Ce prince, après un règne de vingt-sept ans et près de trois mois, mourut le 1.<sup>er</sup> de juillet. Sa mort est diversement rapportée. Quelques historiens disent simplement qu'il mourut de maladie. D'autres ajoutent que, par punition de ses crimes, il tomba en démence, quelque temps avant sa mort. Mais cet accident n'auroit rien de miraculeux dans un vieillard presque nonagénaire. Selon d'autres, un prophète avoit prédit qu'il seroit tué par le tonnerre. Pour éviter ce malheur, on avoit construit, par ses ordres, une voûte souterraine qu'il croyoit impénétrable ; et l'on y avoit conduit des canaux de la citerne du palais dans les appartemens pour éteindre l'incendie. Un grand orage étant survenu, mêlé d'éclairs et de tonnerres effroyables, le prince, abandonné de ses officiers, fut tué d'un coup de foudre comme il cherchoit à gagner sa retraite. Ses obsèques ne furent remarquables que par l'insulte du peuple. Il fut inhumé sans aucun appareil, auprès de sa femme Ariadne, qui lui avoit donné son empire, pour lequel il n'étoit pas né, et dont il auroit dû se défaire, s'il n'eût aboli le chrysargyre. Cette action demande grâce à la postérité pour une partie de ses vices. Quelques auteurs lui donnent soixante-vingt-dix années de vie : suivant l'opinion la plus commune, il étoit dans sa quatre-vingt-huitième année, lorsque son successeur eut rendu la paix à l'Eglise, et son nom fut effacé des diptyques ; et le pape Nicolas 1.<sup>er</sup>, transférant à l'empereur Michel III, le met au rang des persécuteurs de la foi avec Néron, Dioclétien et Con-

*Anon. Valet.*  
*Marcel chr.*  
*Pict. Tun.*  
*Evag. l. 3,*  
*c. 43.*

*Theoph. p.*  
*141.*  
*Conc. l. 4,*  
*p. 365.*  
*Zon. p. 57.*  
*Anast. p. 56.*  
*Jorn. succes.*  
*Theod. lect.*  
*l. 2.*  
*Cedr. p. 362,*  
*365.*

*Manas. p.*  
*61, 62.*  
*Act. p. 172.*  
*Conl orig. p.*  
*18, 60.*  
*Josué Styli-*  
*tes opud As-*  
*semani*  
*Pagi ad Ba-*  
*r. II.*  
*Land. imp.*  
*or. t. 1, p.*  
*10, 27.*  
*Till. Ana-*  
*stase, art.*  
*26.*

stance. On dit que, sous le règne d'Anastase, en creusant le terrain de l'église de Saint-Ménas, dans la cité de Constantinople, on découvrit une grande fosse renfermoit quantité d'os de géans, et que l'empereur les fit transporter dans le palais.

## LIVRE QUARANTIÈME.

## JUSTIN.

JUSTIN laissoit trois neveux, qui étoient c  
 resses, honorés des premiers al par  
 mariages aux plus nobles maisons de l'en  
 milieu de cet éclat emprunté, et ils  
 leur donnoient si peu de considération, qu'ils avoient  
 en besoin de trouver, comme le oncle, une  
 main qui les portât sur le trône. Leur ambition ne  
 leur attira ni partisans, ni même l'honneur dangereux  
 de donner de la jalousie ou de l'inquiétude aux successeurs : ce ne fut qu'au bout de quatorze ans que le peuple, irrité contre Justinien, se rappela le souvenir de ces  
 princes, et causa leur perte. Les souverains tels qu'Anastase confondent leur maison avec l'état, et laissent leurs  
 principaux domestiques disposer des affaires de l'empire. Amantius, grand-chambellan, avoit tant de pouvoir, qu'il ne se croyant exclus du trône que parce qu'il étoit  
 étranger, il entreprit d'y placer une de ses créatures, qui s'appeloit Théocrète, sous le nom duquel il comptoit régner. Il s'adressa donc à Justin, capitaine de la garde, qui lui confia une grande somme d'argent pour acheter à Théocrète les suffrages des soldats et du peuple. Il croyoit Justin assez accrédité pour travailler avec succès en faveur d'un autre, mais trop peu pour abuser de cette confiance en se recommandant lui-même. Amantius se trompa. Justin, malgré son éducation grossière, avoit de la souplesse et la ruse d'un courtisan délié; ce n'étoit pas sans doute sa seule bravoure qui de la charrie

An. 518.

Eug. l. 4,

c. 1, 2.

Proc. Vand.

l. 1, c. 9.

Idem de

edif. l. 4, c.

Idem, hist.

arc. c. 6, 9,

et ibi Alun.

Theoph. p.

141.

Anast. p. 56.

Chron. Alex.

Jorn. succes.

Marc. chr.

Eug. l. 1, c.

Zon. l. 1, c.

p. 58.

Munat. p.

63, 64.

Eug. p. 563.

Joel. p. 172.

Malala, p.

46.

Cod. orig.

p. 19.

Buronius

Pagi ad Bu-

ron.

Vales. re-

rum franc.

l. 7.

Du Cange,

fam. byz. p.

95.

Spanheim.

de usu et

præst. num.

l. 2, p. 315.

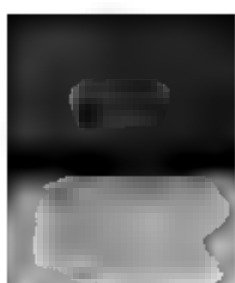
Lucianus in

Toxaru.



l'avoit fait parvenir au commandement de la garde impériale. Il distribua en son propre nom l'argent d'Anastus; et sa grande réputation dans les armées, soutenue de ses largesses, lui gagna aussitôt le cœur des soldats du peuple, et du sénat, dont il étoit membre. Il fut proclamé empereur le neuvième de juillet. Un nom Jean, dont on ne sait que le nom, eut aussi quelques partisans qui le revêtirent de la pourpre; mais ce prétendant tomba de lui-même. Justin ne daigna pas le poursuivre sérieusement. Toutefois, selon la mauvaise politique de ce temps-là, pour ôter toute espérance à ce rival concurrent, il le fit, deux ans après, sacrer évêque d'Arclée en Thrace. La dévotion de Justin n'étoit pas superstitieuse; il essaya de couvrir la bassesse de sa naissance en prenant le nom d'*Anice*. Peut-être s'étoit-il déjà adopté dans cette illustre famille avant que d'être empereur. Il voulut même cacher l'artifice dont il s'étoit servi pour s'élever à l'empire. On voit, par les lettres respectives de Justin et du pape Hormisdas, que le pontife tâchoit de persuader qu'on lui avoit fait violence, et que le pontife feignoit au moins de le croire.

Justin étoit d'une taille au-dessus de la médiocre; son extérieur annonçoit un tempérament robuste; il avoit un visage large et haut en couleur, les traits réguliers, un regard fier, la mine guerrière. L'âge de soixante-huit ans étoit pour lui un nouveau titre de recommandation. Les Romains orientaux, craignant les malheurs qu'ils avoient éprouvés sous les règnes d'Arcadius et de Théodose II, qui étoient montés jeunes sur le trône, sembloient être déterminés à n'y placer que des vieillards. Les deux derniers empereurs avoient commencé fort tard à régner, et nous verrons celui-ci se déterminer avec peine à prendre pour collègue son neveu, parce qu'il n'étoit que d'environ quarante ans. Justin, ignorant jusqu'à savoir ni lire ni écrire, se servoit pour signer son nom d'une lame d'or pareille à celle dont j'ai parlé de



ire de Théodoric. Concentré jusqu'alors dans la  
ire, il étoit peu au fait des affaires politiques; mais  
étoit la science propre des princes, celle qui, chez  
mplée à toutes les autres, le grand art de connoître  
nmes et de mettre en œuvre leurs talens. Il se gui-  
ir les lumières de son questeur Proclus. Cet offi-  
conduoit, par son intégrité, les bonnes intentions  
maître, et le remplaçoit par sa capacité. Un tel  
re convenoit à un prince d'un esprit doux et d'un  
généreux. On raconte de Justin un trait mémo-  
qui, dans un siècle grossier et corrompu, retra-  
heureuse simplicité des mœurs antiques. Eulalius,  
avoir été fort riche, étoit devenu extrêmement  
2. Se voyant près de mourir, il institua l'empereur  
ritier : il laissoit trois filles en bas âge; outre qu'il  
étoit le prince de les faire élever et de les doter, il  
étoit encore d'acquitter ses dettes. Justin, se regardant  
le père de ses sujets, accepta la succession : il  
lit avec fidélité toutes les conditions du testament.  
admira également la confiance naïve du sujet et la  
générosité du prince; et la Grèce se crut pour un  
ent ramenée à ces jours heureux où Corinthe  
vu faire et accepter comme un legs précieux une  
le donation testamentaire.

tinien, neveu de l'empereur, partageoit les soins  
gouvernement. Il avoit trente-cinq ans lorsque Justin  
st à l'empire. Il étoit né à Taurésium, bourgade  
rdanie, voisine de Bédériane, patrie de son oncle.  
toit dans son pays le nom d'Uprauda. Son père se  
soit Istok, et sa mère Biglénisse, noms barbares,  
s Romains traduisirent par ceux de Justinien, de  
sius et de Vigilantia. Lorsque Justinien fut empe-  
il fit de Taurésium une ville qui prit le nom de  
pyrgie, à cause de ses quatre tours. Auprès de cette  
il en fit bâtir une autre qu'il nomma *la première*  
*nienne*, et qui devint capitale de la province, et

résidence du primat d'Illyrie. Son enceinte, qui étoit fort étendue, renferma tout ce qui peut contribuer à la splendeur d'une cité principale; des églises magnifiques, des aqueducs, de superbes édifices, de vastes portiques, des places, des fontaines, de larges rues, des bains publics. Elle fut bientôt peuplée d'une multitude d'habitants. Justinien, pour honorer Bédériane, où son oncle, avancé dans les emplois militaires, lui avoit procuré une éducation meilleure que celle qu'il avoit lui-même reçue, la rebâtit tout entière, et y ajouta des fortifications. Il rétablit Ulpiane, qui tomboit en ruine, et la nomma *seconde Justinienne*: à peu de distance, il bâtit encore Justinopolis, en mémoire de son oncle; et pour mettre cette province à couvert des incursions des barbares, non seulement il borda le Danube de forts et de châteaux dans toute la longueur de son cours, mais même il construisit dans les campagnes des redoutes fort près l'une de l'autre, pour servir de défense aux habitans du voisinage, supposé que les barbares vinssent à vouloir passer le Danube par force ou par surprise. Ainsi l'élévation d'une famille obscure fit la sûreté et l'ornement de cette contrée, exposée auparavant à tant de ravages et presque déserte.

La femme de Justin se nommoit Lupicine. Elle étoit née chez les barbares. Justin, dans les premières années de son service, l'avoit achetée comme esclave, et en avoit fait sa concubine. C'étoit le nom que portoient les femmes du second rang, dont le mariage étoit conforme aux règles de l'Eglise, quoique les lois romaines refusassent le titre d'épouses. Son mari, devenu empereur, la fit couronner; et, dans les acclamations du peuple, on lui donna le nom d'*Euphemia*, qu'elle retint en y ajoutant ceux d'*Ælia Marcia*, pour s'ennoblir davantage. Mais ces beaux noms ne corrigeoient point le caractère rustique et grossier qu'elle tenoit de sa naissance, et qui n'avoit pu se polir à la suite de son mariage.



nichéens fussent exhumés et privés de sépulture. Alors Jean de Cappadoce, qui, sous le dernier règne, s'était demeuré dans le silence, monta dans la tribune, protesta de sa soumission aux quatre conciles généraux et notamment à celui de Chalcédoine. A ces paroles le peuple renouvela ses acclamations ; mais il exigea plus que le patriarche dît anathème à Sévère, et qu'il réparât les insultes faites au saint concile, et qu'il lui rendre un hommage éclatant, on en célébra la fête solennelle. Le patriarche prononça l'anathème sur-le-champ, et dès le lendemain on fit la fête du concile de Chalcédoine, que l'on solennise encore aujourd'hui dans l'église grecque. Le peuple, plus nombreux même que la veille, commença par demander hautement qu'on rapportât à Constantinople les os d'Euphème et de Macédonius ; qu'on insérât leur nom dans les diptyques, ainsi que celui du pape saint Léon, en mémoire du concile de Chalcédoine ; qu'on rappelât les évêques exilés pour la foi, et qu'on chassât du pays Amantius, le persécuteur des orthodoxes. Le patriarche leur représenta que, pour procéder canoniquement, falloit assembler un synode : mais le peuple redoubla ses cris, et ne permit pas de commencer le saint sacrifice qu'on n'eût inséré dans les diptyques ce qu'il exigeoit. Quatre jours après, le patriarche assembla les évêques, qui se trouvoient pour lors à Constantinople au nombre de quarante. Ils confirmèrent authentiquement ce que le peuple avoit exigé. Cependant les hérétiques faisoient leurs efforts pour perdre les catholiques dans l'esprit du nouveau prince, en les accusant de nestorianisme, selon leur artifice ordinaire ; mais Justin ne prit pas le change. Après d'exactes informations, il fit publier un édit qui ordonnoit la soumission au concile, le rappel des évêques orthodoxes et l'expulsion des intrus. Par un second édit, il défendit aux hérétiques d'exercer aucune charge publique, et il les exclut

militaire. Ces ordres du souverain changèrent à face de l'Orient. La liberté étant rendue, on de toutes parts des conciles où la vérité, auparavant abattue par les intrigues et par les violences, se relevoit avec gloire.

En avoir si heureusement commencé la réunion d'Orient, l'empereur s'occupa du second c'est-à-dire, de la réconciliation avec l'église romaine. Le premier d'août il écrivit au pape Hormisdas lui annoncer son avènement à l'empire; il mandoit l'assistance de ses prières. Le pape lui écrivit en l'exhortant à procurer à l'église une paix durable. Par une seconde lettre, datée du septième septembre, l'empereur prioit le pape d'envoyer des évêques pour travailler à la réunion. Cette lettre étoit accompagnée de deux autres, l'une de Justinien, l'autre du pape de Constantinople. Elles furent portées à Constantinople par Gratus, comte du consistoire. A son arrivée, le pape assembla un synode pour délibérer sur les divisions des Orientaux. Quoique le pape désirât ardemment la paix, il déclara qu'il n'accorderoit sa communion à Jean de Constantinople qu'après qu'il auroit condamné la mémoire d'Acace. Il exigeoit même qu'on effaçât des diptyques les noms d'Eusèbe et de Macédonius, parce que ces prélats, si irréprochables dans la foi, avoient persisté à conserver dans les diptyques le nom d'Acace; ce qui selon le pape, étoit un ménagement criminel et une collusion avec les hérétiques.

C'est l'article le plus délicat. Comment engager le pape de Constantinople à proscrire en quelque sorte la mémoire de deux évêques, recommandables par la pureté de leur vie, et par la persécution même qu'ils avoient soufferte en défendant la doctrine catholique? Mais le pape étoit résolu de ne rien relâcher, surtout, de la rigueur inflexible de ses prédécesseurs.

Après avoir consulté Théodoric, qui, selon les maximes d'une saine politique, désiroit la paix dans l'Église, quoiqu'il en fût lui-même séparé, Hormisdas, au commencement de l'année suivante, envoya cinq légats chargés de lettres pour l'empereur, pour le patriarche pour les catholiques en général, et en particulier pour toutes les personnes qui pouvoient par leur crédit contribuer au succès de cette affaire. Ces légats trouvèrent dans leur voyage les esprits disposés à rentrer dans la communion de l'église romaine, excepté à Thémistocle, dont l'évêque Dorothee se défendit de souscrire le formulaire dressé par le pape avant que la question eût été décidée à Constantinople. Justin avoit envoyé à leur rencontre deux personnes distinguées, Etienne et Léonce, qui les trouvèrent à Lychnide. Ils entrèrent à Constantinople le vingt-cinquième de mars, accompagnés de Justinien, de Pompée, de Vitalien, et de plusieurs sénateurs, qui étoient venus au-devant d'eux avec une foule de peuple, jusqu'à trois lieues de la ville. L'empereur leur donna audience dans le sénat; il reçut avec respect la lettre du pape. Le patriarche, après quelques débats, consentit, pour le bien de la paix, à souscrire le formulaire qui lui étoit présenté, et à inscrire sur des diptyques le nom d'Acace et ceux de ses successeurs, ainsi que ceux de Zénon et d'Anastase. Les évêques qui se trouvoient à Constantinople et les supérieurs des monastères donnèrent aussi leur souscription. On se rendit ensuite à la grande église; tout retentissoit d'actions de grâces et d'acclamations qui réunissoient les louanges de l'empereur et celles du pape. Justin fit publier cette heureuse nouvelle dans les provinces; elle causa la plus grande joie dans tout l'Orient. Le pape et l'empereur s'en félicitèrent mutuellement par lettres. Ce fut ainsi que la division qui subsistoit depuis trente-cinq ans fut terminée le vingt-huitième de mars 519, jour du Jeudi saint. Au reste, Eupl

et Macédonius, quoique effacés des diptyques, ne pas crusés excommuniés. Leur mémoire continua en vénération ; elle fut même honorée dix-sept ans, dans le concile de Constantinople, sous le pape Mennas ; ils y furent déclarés de très-saints en présence des légats, qui n'y firent aucune objection. Dorothee, évêque de Thessalonique, avoit pu se réunir quand il l'eût commodément seroit à Constantinople. Un légat partit avec le préfet Licinius pour le sommer de sa parole : mais il ne fut pas reçu ; le peuple, soulevé par l'évêque, se jeta sur lui, le blessa, et l'aurait mis en pièces, s'il ne se réfugié dans une église. On tua deux de ses domestiques, et un habitant qui avoit logé les légats à leur départ. L'empereur en fut irrité ; il donna ordre d'amener Dorothee à Héraclée, et de l'y garder, en attendant qu'il instruisit son procès. Mais ce prélat, riche et influent, trouva moyen de corrompre ses juges. Il fut relâché à Thessalonique, et il en fut quitte pour faire écrire, par lettres, une satisfaction légère, qui consistoit à nier les faits dont il étoit coupable.

L'église catholique avoit dans la personne de Sévère, archevêque d'Antioche, un adversaire beaucoup plus redoutable. Ce chef de parti, secondé de ses deux satellites, Eusèbe d'Hiéraple et Pierre d'Apamée, se promettoit de troubler l'accord conclu à Constantinople, en vue de s'occuper d'entretenir en Syrie la guerre cruelle qu'il avoit faite aux orthodoxes. Mais il ne put tenir contre la puissance de Vitalien. Ce général, rappelé à la cour, étoit alors de la plus haute considération ; il venoit d'être nommé maître de la milice, et désigné consul pour l'année suivante. Il détestoit Sévère, comme le chef d'une faction hérétique ; il entroit aussi dans sa haine un sentiment de vengeance, parce que ce prélat violent le traitoit par ses invectives dans ses sermons. Il obtint de l'empereur un ordre de chasser Sévère, et de lui cou-

*Evag.* l. 4, c. 4.  
*Liberat.* c. 19.  
*Marc. chr. Theoph.* p. 141, 142, 143, 146.  
*Anast.* p. 56.  
*Jorn. succes.* Zon. p. 58, 59.  
*Cedr.* p. 363.  
*Baronius.* *Pagi ad Baron.*  
*Fleury, hist. eccles.* l. 51, art. 44, 45, 48, 52.



per la langue. Le comte Irénée, chargé de faire exécuter cet ordre, se rendit à Antioche; mais, malgré les mesures qu'il avoit prises, Sévère eut le bonheur de s'échapper et de se sauver à Alexandrie, où il fut reçu avec des ouvertures par le patriarche Timothée, qui venoit de succéder à Dioscore. Il y trouva Julien d'Halicarnasse, chassé pareillement de son siège. Ces deux esprits turbulents ne demeurèrent pas long-temps unis. Possédés de la fureur des controverses, ils s'embarrassèrent dans des disputes théologiques, qui allumèrent entre eux la division; et la répandirent dans la ville d'Alexandrie. Xenodorus et Pierre d'Apamée furent bannis. Les hérétiques fuyant de toutes parts; les évêques catholiques revenant à leurs églises. Paul fut placé sur le siège d'Antioche; mais deux ans après, se voyant décrié pour ses mœurs, craignant d'être poursuivi juridiquement, il abdiqua, et Euphrasius fut élu en sa place.

L'empereur travailloit à guérir les plaies qu'Alaïre stase avoit faites à l'Eglise. Il joignoit à la fermeté une adresse politique. Les bienfaits accompagnoient les châtimens et en adoucissoient la rigueur. En même temps qu'il chassoit les évêques hérétiques, il répandoit des libéralités dans leurs diocèses. Antioche reçut pour sa part mille livres d'or; et les autres villes furent gratifiées à proportion. L'ordination d'Apion, que sa diocèse avoit fait évêque, fut déclarée nulle et illusoire. Justin, qui connoissoit son mérite, le rappela auprès de lui, et l'honora de la charge de préfet du prétoire. Après une suite de violentes agitations, le calme revint enfin dans l'Eglise; et, par un juste tempérament de sévérité et de douceur, tout se balança de telle sorte, que chaque chose reprit sa situation naturelle. Mais, quoique la tempête fût apaisée, les flots n'étoient pas entièrement tranquilles. Des moines de Scythie, orthodoxes à la doctrine, mais querelleurs, au lieu d'éviter tout sujet de dispute, affectoient des expressions hardies et singulières.

toient les esprits. Vitalien leur étoit favorable ; il étoit assez pour que Justinien, jaloux du crédit de Vitalien, leur fût opposé. Ils allèrent à Rome, espérant voir au pape que, dans leurs subtilités métaphysiques, il s'agissoit des plus grands intérêts de la religion. Hormisdas ne les écouta pas ; et ils furent en leur grand regret, réduits au silence. D'un autre côté, les nestoriens triomphoient de la défaite du parti orthodoxe. Il y eut dans la ville de Cyr des fanatiques qui amenèrent dans un char l'image de Théodoret, et regardoient mal à propos comme un des chefs de l'hérésie. Ils célébrèrent la fête de Nestorius, à qui ils donnèrent le titre de martyr. Toutes ces étincelles de schisme furent promptement éteintes. L'empereur ayant donné l'ordre de faire des informations et de punir les auteurs de ces mouvemens, Sergius, évêque de Cyr, fut arrêté et banni.

Les affaires de l'Eglise n'occupoient pas tellement l'empereur qu'il négligeât celles de l'état. Il répara les fautes du dernier règne. Les généraux Diogénien et Philoxène, exilés par Anastase, furent rappelés et rétablis dans leurs dignités. Philoxène fut honoré du consulat en 525. Mais une affaire plus intéressante, parce qu'elle étoit personnelle, devoit partager l'esprit de Justinien. Amantius ressenoit et causoit tout à la fois de grandes inquiétudes. L'empereur et l'eunuque ne pouvoient se pardonner l'un à l'autre, le premier, l'entrée de l'eunuque pour se donner un maître à son tour ; le second, l'artifice par lequel Justinien avoit rompu leurs liaisons et s'étoit rendu son maître. Ils se craignoient l'un et l'autre ; et la crainte devoit rendre l'eunuque entreprenant, et l'empereur circonspect, mais attentif à le surprendre. Une conspiration vraie ou fausse servit à Justinien pour raison ou de prétexte pour se débarrasser d'un sujet si dangereux. Amantius fut arrêté avec Théocrète, sa créature, et les chambellans André, Ardabure et Misaël,

*Evag. l. 4,*

*c. 2.*

*Proc. hist.*

*liv. c. 6, et*

*ibid. Alam.*

*Marcel. chr.*

*Vict. Tun.*

*Chron. Alex.*

*Jorn. succes.*

*Zon. p. 58.*

*Cedr. p. 36.*

accusés d'être ses complices. André eut la tête tranchée avec Amantius : Justin se contenta d'exiler à Sardes Misaël et Ardabüre. Mais Théocrite, qui avoit osé résister à l'empire, fut traité avec plus de rigueur. On le somma dans la prison à coups de pierres et de bâtons, et son cadavre fut jeté dans la mer. Procope prétend qu'Amantius n'étoit coupable d'aucun autre crime que d'avoir insulté de paroles Jean de Cappadoce. Justin tout-puissant auprès de son oncle, chérissoit ce patriarche; il favorisoit son ambition, qui fut portée à un excès, que Jean osa le premier s'attribuer le titre de *patriarche œcuménique*; titre fatal, qui d'orgueil ses successeurs, et qui prépara, quoiqu'à loïn, ce schisme funeste par lequel l'église d'Orient se sépara de l'église romaine au milieu du neuvième siècle. Justinien appuya lui-même ces prétentions mal fondées, en donnant dans ses Constitutions le nom d'*œcuménique* au patriarche de sa ville impériale. C'est le second degré d'ambition dans les évêques de la nouvelle Rome. Ils s'étoient d'abord élevés au-dessus des évêques d'Alexandrie et d'Antioche; et deux conciles généraux, celui de Constantinople et celui de Chalcédoine, avoient attribué cette préséance malgré l'opposition du saint-siège : ici ils prennent un titre qui devoit donner de la jalousie à l'ancienne Rome elle-même.

AN. 520. S'il est vrai que Jean de Cappadoce ait été la cause de la mort d'Amantius, il ne jouit pas long-temps de sa vengeance. Il mourut au commencement de l'année suivante, et eut pour successeur Epiphane, son synode. Le supplice du grand-chambellan, universellement testé, parce qu'il protégeoit ouvertement les mécréans, n'excita aucun murmure. Mais l'assassinat de Vitalien qui suivit de près révolta tous les esprits. C'étoit par crainte plutôt que par sentiment d'estime de bienveillance que Justin l'avoit rappelé à la cour; il vouloit éclairer de près les démarches d'un hom-

AN. 520.

*Evag. l. 4, c. 5.*

*Proc. hist. arc. c. 6, et ibi Alam.*

*Marc. chr. l'ict. Tun.*

*Theoph. p. 142.*

*Jorn. succes. Zon. p. 59.*

*Pagi ad Baron.*

puissant pour faire trembler son souverain. Afin d'ôter toute défiance, il le combloit d'honneurs et prit part aux affaires les plus importantes. Vitalien fut employé dans les négociations avec le pape à réunir les deux églises; il étoit actuellement du conseil. Ces distinctions offensoient l'orgueil arien; il ne pouvoit pardonner à Vitalien la préférence que le peuple donnoit à ce général. Dans les synodes de Tyr et d'Apamée, on avoit souhaité, par action, une longue vie à Vitalien l'orthodoxe sans le seul mot de Justinien; ce qui piqua celui-ci d'une telle jalousie, qu'il résolut de perdre ce concurrent. Pour mieux cacher son dessein, il avoit juré à Vitalien une amitié fraternelle en participant avec lui aux mystères. C'étoit une énorme profanation qui s'institua dans ce temps-là, et qui subsista long-temps. Les peuples idolâtres avoient cimenté leurs traités et alliances en buvant du sang humain. Par une coutume sacrilège, les chrétiens, pour assurance d'une union indissoluble, buvoient ensemble dans la coupe; ce qui s'appeloit *jurer la foi fraternelle*, serment étroit et souvent violé. Il le fut en cette occasion. Des eunuques apostés par Justinien percèrent Vitalien de coups de poignard, comme il sortoit du palais. Ses amis, Paul et Célérien, furent assassinés avec lui.

Justinien, chargé de l'indignation publique, lui succéda dans la dignité de maître de la milice. Il aimoit les spectacles; et sa passion déclarée en faveur de la faction bleue inspira tant d'audace à ceux qui la composoient, que pendant trois années plusieurs villes de l'empire, et surtout Constantinople et Antioche, éprouvèrent tous les désordres et toutes les cruautés des guerres civiles les plus sanglantes. La faction verte, qui étoit pauvre et puissante, devenue furieuse de la préférence que Justinien donnoit à ses rivaux, s'emporta à

*Proc. hist. arc. c. 7, et ibi Alam. Marc. chr. Theoph. p. 142. Anast. p. 56. Zon. p. 59. Cedr. p. 364. Malala, p. 49.*

toutes sortes d'excès; et les châtimens ne faisoient qu'aggraver ces séditeux. L'animosité étoit si violente entre deux partis, qu'ils avoient juré de s'exterminer mutuellement. Les bleus, pour se distinguer, s'avisèrent de prendre un extérieur et un vêtement qui les rapprochoient des barbares, dont ils avoient déjà la féroce. Laissant croître leurs moustaches et leur barbe à la manière des Perses, ils se rasoient le devant de la tête et conservoient les cheveux de derrière à la mode des Huns et des Sarrasins. Ils portoient des robes très-riches dont les manches, d'une excessive largeur, venoient se resserrer au poignet. Le reste de leur habillement étoit celui des Huns. D'abord ils ne sortoient armés que la nuit; pendant le jour, ils ne portoient que des poignards cachés sous leur robe, et ils n'attaquoient que leurs adversaires. Bientôt leur audace s'étant accrue par l'impunité, ils devinrent brigands de profession. S'attroupant à l'entrée de la nuit, ils dépouilloient les passans, et souvent même ils les massacroient de peur d'être dénoncés. La terreur étoit si grande, qu'on n'osoit sortir après le soleil couché. Comme les magistrats évitoient de se mêler à ceux de cette faction, dans la crainte d'encourir la disgrâce de Justinien, elle acquéroit chaque jour de nouvelles forces. Toute la jeunesse dissolue, tous les bandes s'y jetèrent en foule; presque toute la faction verte se rangea pour se ranger de ce parti; les autres furent massacrés, ou mis à mort par la justice, ou obligés de fuir et de se cacher. Alors les bleus, demeurés maîtres du champ de bataille, redoublèrent de méchanceté et de violence; ils se vendoient aux scélérats qui voulaient faire assassiner leurs ennemis. Tout homme dont on leur avoit payé la mort devenoit pour eux de la faction verte. Ce n'étoit plus la nuit, c'étoit en plein jour qu'ils égorgoient, qu'ils massacroient, souvent même devant les yeux des magistrats. Ils s'étoient exercés à tuer un homme d'un seul coup, et s'en faisoient honneur con-

effet d'adresse. Il n'y avoit plus de sûreté en aucun lieu; les églises n'étoient plus des asiles; ces meurtriers se tenoient au pied des autels pendant la célébration des saints mystères. Les créanciers étoient forcés de se faire aux débiteurs leurs obligations, les maîtres de leur liberté à leurs esclaves, les pères d'abandonner leurs biens à leurs fils enrôlés parmi ces brigands, les pères et les femmes de se livrer à leur brutalité. On raconte qu'une femme, se promenant avec son mari le long du Bosphore du côté de Chalcédoine, fut enlevée par une troupe de ces forcenés, qui la jetèrent dans leur mer; et que, pour prévenir la perte de son honneur, elle se précipita dans les flots à la vue de son époux, qui s'espéroit sur le rivage.

Justin déguisoit à l'empereur ces horribles excès, et ce n'est qu'au bout de trois ans qu'il ouvrit enfin les yeux; pour remédier à tant de maux, il nomma préfet de Constantinople un homme ferme, vigilant, incorruptible, nommé Théodote, qui avoit été comte d'Orient. Ce magistrat intrépide opposa à cette audace effrénée la rigoureuse sévérité. Il fit décapiter, pendre, brûler un grand nombre de ces scélérats. Persuadé que le châtiement des illustres criminels est plus propre que tout autre à désarmer le crime, il fit mourir un certain Théodote, surnommé *Sticca*, jeune homme distingué par sa force et par la noblesse de sa famille. Mais comme l'impunité étoit le privilège de la haute fortune, les grands seigneurs qui n'avoient pu ni fléchir, ni corrompre la fermeté du magistrat, vinrent à bout de séduire la foiblesse de l'empereur. Justin, trouvant mauvais que Théodote n'eût pas pris des ordres particuliers pour sa sévérité si éclatante, le priva de sa charge, et le renvoya en Orient. Théodote, se voyant exposé au ressentiment de tant de coupables, alla se cacher à Jérusalem, où il vécut dans une obscurité que sa bonne conscience rendoit préférable à ses honneurs passés. Justin

mit à sa place Théodore , surnommé *Taganistès*, avoit été consul quinze ans auparavant. Celui-ci , voyant le mal déjà fort assoupi , acheva de calmer peu à peu la fureur des factieux , et fit enfin cesser de si affreux ordres. La tranquillité fut aussi rétablie dans Antioche par le préfet Ephrem , natif d'Amide. L'empereur , pour éviter tout ce qui pouvoit rallumer ces cruelles dissensions , interdit les spectacles du Cirque pour le reste de cette année. Les acteurs et les danseurs furent bannis de toutes les villes d'Orient , excepté d'Alexandrie , où le peuple innombrable , également séditieux et passionné pour le théâtre , n'auroit pu souffrir cette privation. Les jeux olympiques établis à Antioche depuis le règne de Commode , furent abolis pour toujours.

AN. 521.

Marc. chr.

Justinien , consul l'année suivante , voulut dédommager le peuple de l'interruption des jeux du Cirque par la magnificence du spectacle qu'il donna à son entrée dans le consulat. Il y dépensa près de huit millions de livres , selon notre manière de compter , soit en distributions d'argent , soit en machines , soit en animaux roces , et en courses de chars. On vit paroître à la fois dans l'amphithéâtre vingt lions et trente léopards , sans compter d'autres animaux moins rares. Outre les récompenses ordinaires , Justinien fit présent aux cochers et aux chevaux mêmes avec lesquels ils avoient couru , et à leurs harnois , qui étoient d'une grande richesse. Le peuple , enivré d'une joie extravagante , troubla lui-même ses plaisirs ; le spectacle fut interrompu par le tumulte , et la dernière course de chars ne put être exécutée. Le consulat de Justinien ne fournit point d'autre événement. Dans les siècles de foiblesse , les divertissemens et les fêtes deviennent l'affaire la plus sérieuse et la plus mémorable. Elle remplit toute la capacité des esprits et fait oublier tout le reste ; elle tient alors auprès des princes le même degré d'importance qu'auprès des femmes et des enfans dans les siècles de vigueur.



bonne intelligence de Justin et de Théodoric par ce que l'empereur ne nomma point de consuls l'année 522, et qu'il laissa le roi d'Italie maître de ser du consulat. Ce prince conféra cette dignité à Basque et à Boèce, tous deux fils du célèbre Boèce, illustre sénateur qui, peu de temps après, tomba en disgrâce dont sa vertu auroit dû le garantir, que nous le raconterons dans la suite. Mais si Justin étoit tranquille du côté de l'Occident, il vit rallumer la guerre entre l'empire et la Perse. Les rois de Lazique étoient l'ancienne Colchide, avoient été vassaux de l'empire. Ils ne payoient aucun tribut, et la seule marque de leur dépendance consistoit en ce qu'après la mort du roi, l'empereur envoyoit au successeur les ordres de la royauté. C'étoit une sorte d'investiture. Les princes étoient même dispensés de fournir aux Romains des troupes auxiliaires; mais ils étoient chargés de garder les passages du mont Caucase, et d'empêcher les Perses de pénétrer dans les provinces de l'Asie. Comme la Colchide avoit autrefois appartenu aux Perses, Justin prétendoit rentrer dans les droits de ses anciens successeurs; sous le règne d'Anastase, il avoit traité avec les Lazes, et s'étoit mis à la place des empereurs; il avoit même exigé que le nouveau roi vînt recevoir la couronne en Perse. Anastase avoit fermé les yeux sur cette usurpation, et Justin suivoit son exemple. Cabade, couronné Damnazès, le dernier roi, peut-être petit-fils de ce Gobaze qui étoit venu à Constantinople sous le règne de Léon en 466. Cette inauguration étoit accompagnée de cérémonies conformes à la religion des Perses. Après la mort de Damnazès, son fils Zathius, qui avoit embrassé le christianisme, au lieu de se rendre en Perse, vint à Constantinople prier Justin de lui faire donner le baptême et de le couronner, afin qu'il ne fût obligé de prendre part à des cérémonies païennes, et de recevoir la couronne des mains du roi de Perse.

AN. 522.

Proc. pers.

l. 2, c. 15.

Theoph. p.

143, 144.

Anast. p. 56,

57.

Chron. Alex.

Zon. p. 59.

Cedr. p. 363,

364.

Malala, p.

47, 48.

Hist. miscel.

l. 15.

Baronius.

Pagi ad Ba-

ron.

M. de Guignes, hist.

des Huns, l.

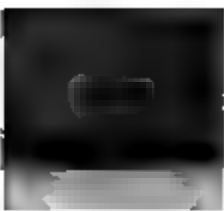
4.



Justin se rendit à ses désirs. Pour l'attacher davan-  
aux Romains, il lui fit épouser Valériane, fille du  
trice Nomus, et le renvoya comblé de riches présen-

Cabade, irrité de ce procédé de Justin, lui fit  
*qu'apparemment il s'ennuyoit de la paix, puisqu'il*  
*rompoit en débauchant ses vassaux; qu'il devoit*  
*voir que de temps immémorial les rois des Lazes étoient*  
*sujets de la Perse.* Justin, qui ne jugeoit pas à pro-  
de rompre avec Cabade, évita d'entrer en éclairci-  
ment au sujet de la Lazique; il répondit seulement  
*qu'il n'avoit jamais pensé à usurper les droits d'autre*  
*que, Zatius étant venu à Constantinople pour être ad-*  
*mis au nombre des adorateurs du Dieu unique et véritable,*  
*il auroit cru faire un crime de le rebuter; qu'après l'avoir*  
*initié aux mystères du christianisme, il l'avoit ren-*  
*versé dans ses états.* Cette réponse n'étoit rien moins que  
satisfaisante; aussi Cabade se prépara-t-il à la guerre.  
Justin, de son côté, songea à se mettre en défense  
s'appuya du secours de Ziligdès, roi des Huns, établi  
au nord du défilé de Derbend. Il acheta l'alliance de  
ce prince, qui s'engagea par serment à servir l'empereur  
contre la Perse. Mais il apprit bientôt que Ziligdès avait  
accepté les mêmes propositions de la part de Cabade  
qu'il étoit allé le joindre en personne avec un corps  
de vingt mille hommes.

Cette perfidie eut le succès qu'elle méritoit. Justin  
instruisit Cabade par une lettre, et lui fit entendre que  
le roi des Huns étoit payé pour trahir les Perses lors-  
que la bataille seroit engagée. Il s'exprimoit ensuite en  
ces termes : *Etant frères comme nous sommes, ne vaut-il*  
*pas mieux demeurer unis que de nous exposer à se*  
*faire de jouet à ces chiens ?* Sur cet avis, le roi manda Zil-  
igdès; et l'ayant convaincu, par son propre aveu, de sa  
trahison, il le tua sur-le-champ. La nuit suivante, il fit massacrer  
les Huns, qui, n'étant pas informés de la mort de leur  
roi, reposoient tranquillement dans leurs tentes.



e, satisfait de la franchise de Justin, lui envoya  
un ambassadeur pour renouveler le traité. Il crut que la  
réponse seroit favorable à l'exécution d'un projet  
utile, mais nécessaire, à ce qu'il croyoit, pour  
le présent, et pour maintenir après sa mort l'ordre qu'il  
venoit d'établir dans sa succession. Ce prince, outre un  
grand nombre d'enfans naturels, avoit quatre fils légi-  
times, Caosès, Zamès, Chosroës et Phthasouarsan. Il  
portoit contre l'aîné une aversion d'autant plus  
violente qu'elle n'étoit fondée que sur le caprice. Le second,  
estimé de toute la nation pour ses qualités héroï-  
ques, étoit borgne, et tout défaut corporel exceptoit du  
service de la Perse. Cabade aimoit tendrement Chosroës,  
qui avoit eu de la fille du roi des Huns, sa femme chéri-  
e, et le destinoit pour être son successeur. Mais il  
ne pouvoit, pour ce fils bien-aimé, le droit de Caosès,  
qui étoit échu à Zamès. Il voulut donc lui as-  
surer la protection de l'empire, et chargea l'ambassa-  
deur qu'il envoyoit à Justin d'une lettre conçue en ces  
termes : *Vous n'ignorez pas les justes sujets que j'ai  
à vous plaindre. Je suis néanmoins disposé à tout ou-  
vrir, si vous remportez une glorieuse victoire que de sa-  
tisfaire l'ambition des droits qu'on est en état de pour-  
suivre. Je vous demande en récompense une faveur qui  
non seulement doit nous unir à jamais, mais encore  
entre les deux nations une liaison fraternelle  
et une alliance inaltérable. C'est d'adopter pour votre fils  
Chosroës, l'héritier de ma couronne.*  
Cette proposition si brillante éblouit d'abord Justin et  
Célestin. Ils alloient l'accepter avec joie, et dresser l'acte  
de l'adoption, si le questeur Proclus, ce sage ministre,  
s'en garda contre les nouveautés les plus sédui-  
santes. Il leur eût représenté que cette demande si  
flatteuse couvroit un dessein pernicieux ; qu'adopter  
Chosroës, c'étoit l'admettre à la succession impériale.  
« Vous donc, grand prince, dit-il à Justin, être

*Proc. pers.  
L. 1, c. 11.  
Theoph. p.  
243.  
Zon. p. 59.*

*le dernier empereur romain ? Et vous , seigneur , ajo-*  
*t-il en s'adressant à Justinien : Voulez-vous pronon-*  
*cer contre vous-même une sentence d'exhérédation ? Le*  
*droit de Justin aura plus de droit à l'empire que son neveu.*  
*Les lois des barbares s'accordent en ce point avec*  
*nos nôtres , et le suffrage des nations appuiera l'ambassade*  
*de votre rival. Songez qu'en donnant dans ce parti*  
*vous renoncez à vos légitimes espérances , et que vous*  
*reconnoissez dès aujourd'hui Chosroës pour votre*  
*père. Et si vous lui disputez dans la suite un droit*  
*que vous lui aurez cédé , que de sang il faudra répandre.*  
Ces réflexions leur ouvrirent les yeux. Ils ne délibérèrent  
plus que sur le parti qu'il falloit prendre pour élire  
la proposition de Cabade , lorsqu'ils en reçurent la  
seconde lettre par laquelle il prioit Justin de régler les  
formalités de l'adoption , et de prescrire les démarches  
que son fils devoit faire selon les usages des Romains.  
Cet empressement confirma les soupçons que leur insinua  
roit Proclus. Il leur conseilla d'envoyer au plus tôt des  
députés pour consommer l'ouvrage de la paix , et pour  
répondre au roi que l'adoption par les armes étoit  
seule en usage à l'égard des étrangers. Cette espèce  
d'adoption ne donnoit aucun droit à l'hérédité.

Justin fit donc partir Hypace , neveu d'Anastase ,  
le patrice Rufin. Cabade envoya de son côté Séosès  
plus puissant seigneur de la Perse , et le général Mébo.  
Ils se rencontrèrent sur la frontière. Chosroës s'étoit  
même avancé jusqu'aux bords du Tigre , à deux jours  
de Nisibe , à dessein de se rendre à Constantinople ,  
que les députés seroient d'accord. Dans le cours de la  
conférence , Séosès proposa , entre autres articles ,  
que les Romains renonçassent pour toujours à toute préten-  
tion sur la Lazique , et qu'ils reconnussent les rois de  
Perse pour les souverains légitimes de ce pays. Hypace  
rejeta cette demande avec indignation , et déclara , de son  
côté , que Chosroës ne pouvoit être adopté que par

; ce qui fut également rejeté par les Perses. Ces conditions firent rompre la conférence. Chosroës, de dépit, retourna en Perse, et jura qu'il se venge de cet affront.

Séosès, ce Perse généreux qui avoit autrefois rendu la vie à Cabade, jouissoit de la plus grande autorité dans le royaume de Perse. Ce rang élevé suffisoit pour exciter des jaloux, et son caractère fier et hautain lui en avoit attiré une foule d'ennemis. Son désintéressement, son courage et son zèle ardent pour la justice ne leur avoient donné jusqu'alors aucune prise. Ils profitèrent de la faiblesse de Chosroës et du mécontentement de Cabade. Séosès avoit eu plusieurs entretiens tête à tête avec Hypace, Mébodès, jaloux de cette distinction, et jaloux aussi d'être entendu avec le député du Lazique, qui étoit lui-même malintentionné, d'avoir rompu la négociation, et mis en avant l'article du Lazique, dont il n'étoit point chargé par ses fonctions. Les ennemis de Séosès ajoutoient *que c'étoit un impie, qui fouloit aux pieds les lois divines, et adoroit des divinités inconnues; que, par la loi expresse qui défendoit d'enterrer les morts, depuis peu perdu sa femme, il l'avoit fait enterrer sans sépulture*. Ces prétendus crimes, incapables par eux-mêmes de produire une mauvaise impression sur un prince aussi peu scrupuleux que Chosroës, furent envenimés par le poison de l'envie. Le sénat de la Perse, où Séosès avoit presque autant d'ennemis que de juges, s'assembla pour juger ou pour condamner à mort le plus grand homme de l'empire. Cabade, ingrat et perfide, feignit d'être affligé du malheur de son ami, mais de n'oser lui sauver la vie par respect pour les lois. Cette injuste sentence fut exécutée, et la charge suprême dont Séosès étoit honoré, et qui l'élevoit au-dessus de tous les grands et de tous les officiers du royaume, fut supprimée pour toujours. On avoit donné à cette dignité

le nom d'*adrastadaransalane*. Rufin, à l'exemple de Mébodès, voulut aussi faire périr Hypace. Il l'accusa d'avoir agi d'intelligence avec Séosès pour renouveler la guerre. Hypace fut heureux de vivre sous un prince plus humain, et dans un pays où l'on suivoit une forme de procédure plus régulière. Ses officiers ayant souffert les plus rigoureuses tortures sans le charger d'aucune infidélité, il en fut quitte pour la perte de ses emplois ; mais on les lui rendit dès l'année suivante, par la faveur de Justinien.

AN. 523. Le refus d'adopter Chosroës autrement que par les armes devoit attirer une guerre sanglante. Cabade s'y préparoit, et Justin se disposoit à la soutenir. Dans ces conjonctures, le roi de Perse découvrit une intrigue tramée par les manichéens dans ses états. Ces sectaires avoient fait de grands progrès dans la Perse, à la faveur du dogme des deux principes, conforme à la doctrine de Zoroastre. Ils avoient des prosélytes entre les plus grands seigneurs. Phthasouarsan, fils de Cabade, qui l'avoit eu de Sambucé, sa propre fille, étoit dès l'enfance infecté de leurs erreurs : *Nous sommes en état*, lui dirent-ils, *d'engager votre père à vous céder dès à présent le diadème, si vous nous promettez de faire régner en vous la doctrine céleste de Manès*. Le jeune prince le donna sa parole. Cabade, informé de ce complot, feignit d'y donner les mains ; il convoqua une assemblée générale des états de la Perse pour assister au couronnement de son fils ; il ordonna aux manichéens de s'y rendre tous avec leur évêque, leurs femmes et leurs enfans ; donna le même ordre aux mages, à leur chef Glona et à Banazès, évêque des chrétiens, qu'il aimoit parce qu'il le croyoit excellent médecin. Lorsqu'on fut rassemblé, il dit aux manichéens *qu'il approuvoit le dogme, et qu'il savoit bon gré à son fils de les avoir embrassés ; qu'en conséquence il alloit lui transmettre la couronne. Séparez-vous donc des profanes*, ajouta-t-

Theoph. p.

115, 116.

Cedr. p. 364.

Zon. p. 59.

Hist. miscel.

l. 15.

ier vous que je veux qu'il soit proclamé. A ces s, les manichéens, transportés de joie, se réunirent ble, laissant un grand intervalle entre eux et le des Perses. Aussitôt Cabade fait avancer un corps npes qu'il tenoit toutes prêtes, et qui, se jetant à la main sur les manichéens, les taillent en pièces ie des mages et de l'évêque. Cabade envoya sur- nip dans toute la Perse ordre d'arrêter les mani- qu'on pourroit découvrir, et de les brûler vifs urs livres, et de confisquer leurs biens.

dant le même temps les manichéens n'étoient *Cod. Just. l. 1, tit. 5, leg. 12.* argnés dans l'empire. C'étoient à juste titre, de s hérétiques, les plus abhorrés; et les empereurs *Theoph. p. 146.* ient toujours distingués des autres sectaires par *Cedr. p. 354.* rité du traitement. Anastase, imbu de leurs er- les avoit au contraire protégés. Justin voulut en ses états; il les bannit par un édit, qui portoit ux qu'on découvreroit dans la suite auroient la nchée. Les autres hérétiques, les païens, les Juifs, naritains furent exclus des charges et de tout ser- oit dans les armées, soit dans le palais. Il en ex- les Goths, sans doute par ménagement pour oric. Hypace, rétabli dans la dignité de général, ivit les manichéens avec chaleur en Orient. Il endant moins cruel à leur égard que n'avoit été

essein du roi de Perse étoit de marcher en La- *Proc. pers. l. 1, c. 12.* our chasser Zathius et s'emparer du pays. Mais *Idem de edif. l. 5, c. 7.* obligé de tourner ses armes du côté de l'Ibérie. égion, située à l'orient de la Lazique, étoit peu- chrétiens très-zélés, qui avoient constamment é leur religion sous la domination des Perses. , naturellement dur et intolérant, envoya ordre ène, roi d'Ibérie, de se conformer au culte reçu Perse, lui défendant expressément d'enterrer ts, dont il falloit, disoit-il, abandonner les

*cadavres aux chiens et aux oiseaux de proie , pour pas souiller un des élémens.* Gurgène , attaché à la religion chrétienne , implora la protection de Justin , lui promit de le secourir ; et , pour tenir parole , l'empereur envoya Probus , neveu d'Anastase , à la ville du Bosphore , avec une grande somme d'argent , qui devoit être employée à soudoyer les Huns établis sur la Chersonèse cimmérienne. Le Bosphore étoit une ville maritime , située sur la droite du détroit qui communique des Palus-Méotides au Pont - Euxin. Elle a pris son nom de ce détroit , nommé *le Bosphore cimmérien*. Elle s'étoit de tout temps gouvernée en république ; les Huns s'en étoient emparés depuis quelque temps ; mais elle venoit de se donner à Justin. Probus n'ayant pu réussir dans sa commission , l'empereur envoya en Lazique le général Pierre , avec un corps de Huns auxiliaires , pour secourir Gurgène.

Ce secours étoit trop foible pour résister à une nombreuse armée de Perses qui entra dans l'Ibérie sous la conduite de Boas. Gurgène , accompagné de ses frères et de sa femme et de ses enfans , dont l'aîné se nommoit Pérane , prit la fuite avec toute la noblesse de son état et gagna les frontières de Lazique. Il s'arrêta entre deux montagnes qui séparent les deux royaumes ; et , s'étant retranché dans des lieux inaccessibles , il se défendit contre les Perses , qui ne purent forcer les passages. Mais bientôt , contraint d'abandonner entièrement le pays par faute de subsistances , il passa en Lazique , et se rendit ensuite à Constantinople. L'empereur ayant rappelé Pierre , voulut engager les Lazes à défendre eux-mêmes leurs frontières contre les Perses , déjà maîtres de l'Ibérie. Sur le refus qu'ils en firent , il envoya le général Irénée avec des troupes. L'entrée de la Lazique du côté de l'Ibérie n'étoit fermée que par deux châteaux , les naturels du pays avoient gardés jusqu'alors. Il étoit très-difficile d'y faire subsister une garnison. Le

ne pouvoit ni blé, ni vin, ni aucun des alimens ordinaires; et les chemins étoient tellement impraticables, qu'on ne pouvoit y faire porter des subsistances que par mule. Les Lazes vivoient de millet, le seul grain qu'on pouvoit cultiver entre ces montagnes. Mais cette nourriture n'étant pas propre aux Romains, et les Lazes s'étant lassés de porter des vivres, il fallut abandonner les châteaux, dont les Perses s'emparèrent.

L'empereur avoit envoyé deux autres corps de troupes, l'un en Persarménie, l'autre en Mésopotamie. Le premier étoit conduit par Sittas et par Bélisaire, qui allèrent dans la suite à la tête des armées de l'empire. Ils étoient alors tous deux dans leur première jeunesse, sans autre grade que la qualité d'officiers de la cour de Justinien. C'est ici la première fois que l'histoire fait mention de Bélisaire, le plus grand capitaine de son siècle, et qu'on peut appeler le *Scipion du bas-empire*. Il étoit né en Dardanie. Sa première expédition ne fut pas heureuse. Etant entré avec Sittas en Persarménie, il y fit d'abord beaucoup de ravage; mais peu de temps après il fut battu par Narsès, joint à son frère Aratius. Il ne faut pas confondre ce Narsès avec le fameux eunuque qui rendit depuis son nom si célèbre. Celui dont nous parlons est un autre général du même pays, qui se distingua par ses succès, et que nous aurons plus d'une fois occasion de faire connoître. Tel fut le succès de l'expédition de Persarménie. L'armée de Mésopotamie marcha vers Nisibe, sous la conduite d'un Thrace nommé Licélaire. C'étoit un lâche, qui, frappé d'une panique, prit la fuite sans avoir vu l'ennemi, et laissa sur ses pas. L'empereur lui ayant ôté le commandement, envoya Bélisaire à Dara pour garder une place importante, et lui donna pour secrétaire l'historien Procope. Voilà ce qui se passa du côté de la Perse jusqu'à la fin du règne de Justin.

En même temps, à l'extrémité méridionale de l'Asie, les Perses firent une expédition dans le pays des Sarmates, et s'emparèrent de plusieurs villes importantes.



*bibl. orient.*  
t. 1, p. 559  
et seq.

*Proc. pers.*  
l. 1, c. 19.

*Theoph. p.*  
144, 148.

*Niceph. Cal.*  
l. 17, c. 6.

*Zon. p. 59,*  
*Cedr. p. 364.*

*Joel. p. 172.*  
*Scal. emend.*

*temp. l. 7.*  
*Fleury, hist.*

*eccles. l. 51,*  
*art. 60.*

*Oriens*  
*christ. t. 2,*

*p. 428, 665.*

dionale du monde alors connu , une guerre sanglante à laquelle Justin prit quelque part. Les Arabes nommés *Homérites* avoient laissé perdre les heureuses semences du christianisme établi chez eux sous le règne de Constantin. Le judaïsme , qui avoit depuis long-temps pris dans leur pays de profondes racines , reprenoit le dessus , et leur roi , nommé Dimion , étoit Juif. Sous prétexte de venger sa religion proscrite dans l'empire , il fit marcher une caravane de marchands romains qui , suivant leur coutume , traversoient ses états pour aller trafiquer en Ethiopie. Cette action barbare fit cesser le commerce. Le roi d'Ethiopie en fut irrité. Il se nommoit Elisbaan ; les historiens de Syrie l'appellent Aidoc. Théophastrate le nomme Adad , et recule cet événement à la seizième année de Justinien. Ce roi faisoit sa résidence à Auxum , ville capitale de l'Ethiopie , et située , selon Procope , à douze journées du golfe Arabique , à la même hauteur que le pays des Homérites. Quoiqu'elle soit aujourd'hui déserte , ses ruines font connoître son ancienne grandeur ; on y trouve des inscriptions en caractères inconnus , et les croix éthiopiennes dont elles sont accompagnées prouvent l'ancienneté de la religion chrétienne en ce pays. Cependant Elisbaan étoit païen , le christianisme s'éteignoit dans ces régions éloignées , depuis le règne du grand Constantin , qui l'y avoit introduit par les instructions du saint évêque Frumentius. Ce prince , excité par Justin , se mit en marche à la tête d'une armée , et traversa le golfe Arabique. Cette navigation se faisoit sur des barques légères , dont les planches n'étoient jointes ensemble qu'avec des cordes , parce que les Ethiopiens n'avoient point de fer , et qu'il étoit défendu aux Romains , sous peine de la vie , d'en faire passer chez les nations barbares. Ayant débarqué à Boulicas , port des Homérites , il alla chercher Dimion , le tua dans une bataille , prit le pays , et plaça sur le trône un nouveau roi , qui étoit chrétien. Il avoit promis à Dieu , avant le combat , d'

chrétien lui-même s'il étoit vainqueur. Fidèle à sa messe, il députa vers Justin deux des principaux rois d'Ethiopie pour le prier de lui envoyer un évêque et des clercs. Justin leur permit de choisir ceux qu'ils jugeroient à propos. Ils s'adressèrent au patriarche d'Antiochie, qui leur donna un nommé Jean, après l'avoir sacré évêque d'Auxume. Elisbaan reçut le baptême sous le nom de ce prélat, fit instruire ses sujets, et bâtir un grand nombre d'églises. Le christianisme se répandit en peu de temps, et se rétablit en Ethiopie.

Le nouveau roi des Homérites n'ayant pas sur-le-champ-temps, les Juifs reprirent l'avantage : ils firent de leur secte, nommé Dunaan, massacrer un grand nombre de chrétiens, et changèrent les églises en synagogues. Au nord du pays des Homérites étoit une ville grande et puissante, nommée Nagra, peuplée de Juifs. Aréthas, prince de cette ville, payoit tribut aux rois des Homérites. Dunaan, suivi de cent vingt mille soldats, alla faire le siège de Nagra ; et l'ayant inutilement attaquée pendant plusieurs jours, il jura aux Juifs de ne leur faire aucun mal, s'ils lui ouvroient leurs portes. Mais ce prince, perfide et cruel, ne fut pas tôt entré, qu'il leur enleva toutes leurs richesses, brûla l'église avec les prêtres, et le peuple qui s'y étoit réfugié. Les habitans, qui refusèrent de renoncer à leur religion, furent mis à mort avec leurs femmes et leurs enfans. Aréthas, sa femme Rouma, ses filles, et trois cent quarante des principaux citoyens, souffrirent le martyre avec une constance héroïque.

Monodare ou Monder, successeur de ce prince, étoit le même dont nous avons parlé dans l'histoire d'Anastase. Il n'avoit pas, ainsi que son prédécesseur, embrassé la religion chrétienne. Justin lui avoit envoyé un député pour l'engager à cesser ses incursions et à vivre en paix avec l'empire. Le député se trouvoit à la cour de Constantinople lorsque Monder reçut une lettre de Dunaan,

qui lui rendoit compte du massacre qu'il avoit fait chrétiens, et qui lui conseilloit de suivre son exemple. Monder y étoit assez disposé. Mais le grand nombre de chrétiens qu'il avoit dans son armée lui faisoit craindre que la chose ne fût de difficile exécution ; et cet obstacle l'arrêta tout-à-fait, ce fut la résolution d'un de ses principaux officiers. Comme Monder exhortoit ses soldats à renoncer au christianisme, cet officier plein d'un courage qui se ressentoit beaucoup de la férocité sarrasine, prit la parole pour tous les autres : *Songe*, lui dit-il, *que nous étions chrétiens avant que d'être tes sujets. Je ne sais ce que pensent mes camarades. Pour moi, je ne suis appris à craindre qui que ce soit. Je ne connois personne assez puissant sur la terre pour me forcer à faire ce que je ne crois point, ni à déguiser ce que je crois, et, s'il faut en venir aux effets, je ne pense pas qu'il y ait d'épée plus longue que la mienne.* Monder jugea pas à propos d'entrer en dispute avec un si fier adversaire : il laissa liberté de religion.

Le roi d'Éthiopie, indigné des cruautés de Dunaan, se rendit volontiers aux sollicitations de l'empereur qui l'exhortoit à venger le sang des chrétiens. Il joignit à ses troupes les secours qui lui vinrent de l'Égypte, et reprit une seconde fois la conquête du pays des Homérites. Après avoir passé le golfe, il taille en pièces les Juifs qui s'opposoient à la descente ; il marche droit à la capitale nommée *Taphar* ou *Pharé*, s'empare de toutes les richesses, fait la reine prisonnière ; et, laissant une garnison dans la ville, il va combattre Dunaan, défait son armée, et le tue avec tous ses parens. Il reprend Nagd dont il donne la principauté au fils du martyr Aréth et laisse pour roi aux Homérites un chrétien nommé Abraham. L'évêque Grégoire, successeur de Jean, que l'Eglise a mis au nombre des saints, donna des lois aux habitans du pays des lois qui furent publiées au nom du nouveau roi. Elishaan, de retour en ses états, d

du trône, envoya à Jérusalem; comme un homme de sa piété, sa couronne d'or enrichie de pierre- il embrassa la vie monastique, et passa le reste jours au fond d'une solitude, dans les austérités pénitence. Il eut pour successeur Hellesée, dont aurons occasion de parler sous le règne de Jus-

zèle de Justin en faveur de la religion fut moins en Occident, et causa de grands troubles en

Si Théodoric eût vécu plus long-temps, l'arianisme, maltraité par l'empereur, mais protégé par le roi des Goths, auroit, selon toute apparence, excité une guerre. Quoique la loi de Justin contre les hérétiques exceptât nommément les Goths, Théodoric n'en fut pas moins irrité. Il regarda comme une insulte la persécution des ariens qui étoient exclus de leurs églises, du palais et des armées. Il croyoit leur avoir accordé la liberté de conscience dans l'empire en la laissant aux catholiques dans ses états. Dès qu'il vit que Justin commençoit d'attaquer les ariens, il lui écrivit plusieurs lettres pour le retenir. Il lui représentoit *que de prétendre dominer sur les esprits, c'étoit usurper les droits de la Divinité; que, par la nature même des choses, la puissance des plus grands princes se borne à la police extérieure; qu'ils ne sont en droit de punir que ceux qui violent l'ordre public, dont ils sont les conservateurs, et que, en bonne politique, l'hérésie la plus dangereuse est celle d'un prince qui sépare de lui une partie de ses sujets; uniquement parce qu'ils ne croient pas ce qu'il croit lui-même.* Justin répondoit qu'il ne prétendoit pas contraindre les consciences, mais qu'il étoit le maître de choisir par qui il vouloit être servi; et que, l'ordre public exigeant l'uniformité du culte extérieur, il étoit en droit de n'ouvrir les églises qu'à ceux qui s'accordoient avec lui dans les exercices de religion. Ces réponses pouvoient être tournées contre les catholiques de l'Italie.

AN. 524.

Anon. Vales.

Marcel. chr.

Cassiod. l. 2,

ep. 6; l. 3,

ep. 28.

Boët. cons.

Phil. l. 1.

Proc. goth.

l. 1, c. 1.

Theoph. p.

145.

Anast. p. 57,

et vita Joan.

pape.

Hist. miscel.

l. 15.

Paul. diac.

l. 7.

Cochl. vita

Theod. c.

18.

Sigon. imp.

occid. l. 10,

vita Boët.

Pallin.

Baronius.

Pagi ad Ba-

ron.

Vales. re-

rum franc.

l. 7.

Fleury, hist.

ecclès. l. 51,

art. 58; l.

52, art. 5, 7.

Mais Théodoric, porté à la douceur et à la tolérance, résolut de députer à Justin pour lui inspirer les mêmes sentimens ; et, dans le dessein de rendre cette ambassade plus solennelle, il y voulut employer le chef de la religion catholique. Le pape Hormisdas étoit mort l'année précédente, et Jean lui avoit succédé. Théodoric l'ayant fait venir à Ravenne, lui ordonna de partir pour Constantinople, et de demander à Justin qu'il rendît aux ariens leurs églises, qu'il leur laissât liberté de religion, et qu'il remît entre leurs mains ceux qui les avoient quittés pour se faire catholiques ; car il prétendoit que ces nouveaux prosélytes n'avoient changé de communion que par contrainte. Il menaçoit le pape, s'il ne réussissoit pas, d'user de représailles sur les catholiques, et de les traiter avec autant de rigueur qu'il leur avoit jusqu'alors montré de douceur et de clémence. En vain le pape le supplia de le dispenser d'une commission peu conforme au caractère qu'il devoit soutenir ; le roi voulut être obéi ; il joignit au pape cinq évêques, et fit accompagner de quatre sénateurs, Théodore, Fortunus, et deux autres nommés tous deux Agapès, dont l'un étoit patrice, et distingué par son savoir et par son éloquence. Théodoric l'envoyoit pour se mettre à tête aux plus habiles d'entre les catholiques, s'il étoit question de dispute.

Les mauvais traitemens que les ariens éprouvoient en Orient répandirent de sombres nuages dans l'esprit de Théodoric. Après avoir été pendant plus de trente années le modèle des princes justes, sages, bons et généreux, il devint à l'âge de soixante et dix ans défiant et cruel. Cette altération dans son caractère éloigna de sa personne les hommes vertueux, et rapprocha ces indignes courtisans toujours attentifs à profiter des foiblesses de leur maître pour servir les propres passions. Cassiodore se défit de toutes ses charges et se retira de la cour. Théodoric, qui sentit bientôt

qu'il avoit de ses talens, le rappela; mais il paroît  
 e le consulta plus. Boèce, issu d'une famille  
 ancienne et comblée d'honneurs, et plus recom-  
 ble encore par sa vertu, par son éloquence, par  
 e étendue de ses connoissances, avoit mérité la  
 ce du prince et l'estime universelle. Elevé dès  
 e au rang de patrice, consul en 510, il avoit  
 522, ses deux fils revêtu eusemble du consulat.  
 e de maître des offices l'approchoit du prince;  
 it entre ses mains tous e emplois de la cour.  
 la mort de sa première femme, fille de Festus,  
 r illustre, il avoit épousé la fille de Symmaque  
 , consul en 485, et chef du sénat. Il s'étoit rendu  
 par des ouvrages de rhétorique, de mathéma-  
 t de philosophie. Il avoit fait une profonde étude  
 religion; et non content de l'honorer par ses  
 , il la défendoit par ses écrits. Son intrépide  
 ! fut cause de sa perte. Protecteur déclaré de  
 ence, il s'attira la haine des oppresseurs. Cyprien,  
 référendaire (c'étoit le garde des sceaux), Coni-  
 et Triguilla, devenus puissans auprès du roi,  
 qu'il prêtoit l'oreille à la calomnie, se liguerent  
 ble pour se défaire d'un censeur incommode qui  
 soit à leurs concussions. Le préfet du prétoire  
 t, dans un temps de disette, surcharger la Cam-  
 déjà trop foulée. Boèce plaïda devant le roi la  
 de cette malheureuse province, et l'emporta sur  
 let, qui, par vengeance, se joignit à ses ennemi:  
 sa Paulin, personnage consulaire, dont ces ca-  
 iteurs espéroient d'envahir les biens. Enfin Boèce,  
 avoir tant de fois fait triompher la justice, suc-  
 a lui-même sous les efforts de la cabale. Cyprien  
 a le patrice Albin, consul en 493, d'entretenir de  
 intelligences avec Justin pour le rendre maître  
 lalie. Boèce, persuadé de son innocence, osa dire  
 présence du roi : *Si Albin est coupable, je le suis*

*moi-même avec tout le sénat.* Ces paroles, qui tendent à justifier l'accusé, furent empoisonnées par la malignité des délateurs ; on les fit remarquer à Théodoric comme l'insolent aveu d'une conspiration formée par Boèce et par le sénat. On suborna trois scélérats, nommés Basile, Opilon et Gaudence. Basile, officier du palais, en avoit été chassé pour ses débauches ; on lui promit de payer ses dettes. Les deux autres avoient été condamnés à l'exil pour différens crimes ; et comme ils différoient d'obéir, Théodoric leur prescrivit un terme au-delà duquel, s'ils se trouvoient dans Ravenne, seroient marqués au front et chassés de la ville. Le jour même que cet ordre leur fut signifié, on leur accorda leur grâce, et l'on admit leur requête contre Basile. Ils l'accusèrent de trahison, et produisirent en preuve des lettres contrefaites, sur lesquelles Théodoric les condamna. Boèce fut enfermé dans le château de Calidone, entre Milan et Pavie. Ce fut là que ce vertueux prisonnier composa le célèbre ouvrage intitulé *Consolation de la philosophie*, dont l'objet est de justifier la Providence divine, qui semble quelquefois abandonner la vertu à d'injustes persécutions. On y trouve quelques traits contre Théodoric qui ont besoin d'être expliqués, et qui démentent un peu les belles leçons que donne l'auteur. La conduite que le pape Jean tenoit à Constantinople, irrita de plus en plus Théodoric ; et ses ennemis de Boèce aigriront tellement ce prince, qu'après six mois de prison, il le fit appliquer à la torture pour tirer de sa bouche l'aveu d'une conjuration chimérique. On lui serra si violemment le crâne avec des coins, que les yeux lui sortoient de la tête ; et comme il persistoit à nier ce crime imaginaire, on l'assomma de coups de bâtons. Son beau-père Symmaque, enveloppé dans la même accusation, fut conduit en prison à Ravenne, et eut la tête tranchée l'année suivante : exemple funeste à tous les princes, puisqu'il est capable d'écar-



personne la vérité, et d'effrayer ce nombre  
de pusillanimes, qui estiment la vie plus  
que l'ice et l'honneur.

Jean apprit avec une extrême douleur la  
mort et la détention de Symmaque. Il n'étoit  
affligé de la négociation dont il étoit chargé.  
Il vint à Constantinople avec les plus grands hon-  
neurs la première fois qu'on y voyoit un évêque.

AN. 525.

Le sénat, le clergé, le peuple, précédés de  
portant des cierges, allèrent au-devant de lui  
à six milles de la ville. L'empereur sortit hors des  
portes, se prosternant à ses pieds, lui demanda sa  
mission. Epiphane, l'ayant invité à faire l'office, il  
fut consentir qu'à condition qu'il auroit dans  
la place d'honneur au-dessus du patriarche; ce  
fut accordé. Le jour de Pâques, qui tomboit  
l'année 525 au trentième de mars, il célébra la  
messe en latin, selon le rit de son église. Tous les  
catholiques conviennent qu'il fut très-attentif à soutenir les  
droits de son siège; mais il ne s'accordent pas sur  
la manière dont il exécuta sa commission. Les uns disent  
qu'il acquitta de bonne foi, et que, pour conserver  
aux catholiques d'Italie le repos dont ils jouissoient, il  
fit de Justin liberté de religion en faveur des ariens,  
restitution de leurs églises; mais qu'il ne demanda  
rien aux ariens convertis fussent rendus à leur secte.  
Mais on croit les autres, il fit tout le contraire de ce  
qui étoit ordonné. Loin d'engager Justin à rendre  
aux ariens leurs églises, il consacra lui-même à l'usage  
catholiques celles qui se trouvèrent dans les lieux  
où il séjourna. Tous ces historiens prétendent faire hon-  
neur au pape; ils tirent également son éloge de ces  
faits contradictoires; ce qui prouve qu'on pour-  
roit aussi facilement y trouver matière à la censure;  
le respect pour le jugement de l'Eglise, qui honore  
le pape comme un martyr, doit nous imposer silence.



*cadavres aux chiens et aux oiseaux de proie , pour pas souiller un des élémens.* Gurgène , attaché à la religion chrétienne , implora la protection de Justin , lui promit de le secourir ; et , pour tenir parole , l'empereur envoya Probus , neveu d'Anastase , à la ville de Bosphore , avec une grande somme d'argent , qui devoit être employée à soudoyer les Huns établis dans la Chersonèse cimmérienne. Bosphore étoit une ville maritime , située sur la droite du détroit qui communique des Palus - Méotides au Pont - Euxin. Elle avoit pris son nom de ce détroit , nommé *le Bosphore cimmérien*. Elle s'étoit de tout temps gouvernée en république ; les Huns s'en étoient emparés depuis quelque temps ; mais elle venoit de se donner à Justin. Probus n'ayant pu réussir dans sa commission , l'empereur envoya en Lazique le général Pierre , avec un corps de Huns auxiliaires , pour secourir Gurgène.

Ce secours étoit trop foible pour résister à une nombreuse armée de Perses qui entra dans l'Ibérie sous la conduite de Boas. Gurgène , accompagné de ses frères et de sa femme et de ses enfans , dont l'aîné se nommoit Pérane , prit la fuite avec toute la noblesse de ses états et gagna les frontières de Lazique. Il s'arrêta entre deux montagnes qui séparent les deux royaumes ; et , s'étant retranché dans des lieux inaccessibles , il se défendit contre les Perses , qui ne purent forcer les passages. Mais bientôt , contraint d'abandonner entièrement le pays par faute de subsistances , il passa en Lazique , et se rendit ensuite à Constantinople. L'empereur ayant rappelé Pierre , voulut engager les Lazes à défendre eux-mêmes leurs frontières contre les Perses , déjà maîtres de l'Ibérie. Sur le refus qu'ils en firent , il envoya le général Irénée avec des troupes. L'entrée de la Lazique du côté de l'Ibérie n'étoit fermée que par deux châteaux , que les naturels du pays avoient gardés jusqu'alors. Il étoit très-difficile d'y faire subsister une garnison. Le p

produisoit ni blé, ni vin, ni aucun des alimens ordinaires; et les chemins étoient tellement impraticables, qu'on ne pouvoit y faire porter des subsistances que par des charrues. Les Lazes vivoient de millet, le seul grain qui croissoit entre ces montagnes. Mais cette nourriture n'étoit pas propre aux Romains, et les Lazes s'étant lassés de porter des vivres, il fallut abandonner les charrues, dont les Perses s'emparèrent.

L'empereur avoit envoyé deux autres corps de troupes, l'un en Persarménie, l'autre en Mésopotamie. Le premier étoit conduit par Sittas et par Bélisaire, qui marchèrent dans la suite à la tête des armées de l'empereur. Ils étoient alors tous deux dans leur première jeunesse, sans autre grade que la qualité d'officiers de la cour de Justinien. C'est ici la première fois que l'histoire fait mention de Bélisaire, le plus grand capitaine de son siècle, et qu'on peut appeler le *Scipion du bas-empire*. Il étoit né en Dardanie. Sa première expédition ne fut pas heureuse. Etant entré avec Sittas en Persarménie, il y fit d'abord beaucoup de ravage; mais peu de temps après il fut battu par Narsès, joint à son frère Aratius. Il ne faut pas confondre ce Narsès avec le fameux eunuque qui rendit depuis son nom si célèbre. Celui dont nous parlons est un autre général du même pays, qui se distingua pareillement à Justinien, et que nous aurons plus d'une fois occasion de faire connoître. Tel fut le succès de l'expédition de Persarménie. L'armée de Mésopotamie marcha vers Nisibe, sous la conduite d'un Thrace nommé Licélaire. C'étoit un lâche, qui, frappé d'une terreur panique, prit la fuite sans avoir vu l'ennemi, et se précipita sur ses pas. L'empereur lui ayant ôté le commandement, envoya Bélisaire à Dara pour garder une place importante, et lui donna pour secrétaire l'historien Procope. Voilà ce qui se passa du côté de la Perse jusqu'à la fin du règne de Justin.

On faisoit dans le même temps, à l'extrémité méridionale de l'Assemani,

*bibl. orient.*  
t. 1, p. 559  
e. seq.

*Proc. pers.*  
l. 1, c. 19.

*Theoph. p.*  
144, 148.

*Niceph. Cal.*  
l. 17, c. 6.

*Zon. p. 59,*  
*Cedr. p. 364.*

*Joel. p. 172.*  
*Scal. emend.*

*temp. l. 7.*  
*Fleury, hist.*

*eccl. l. 51,*  
*art. 60.*

*Oriens*  
*christ. t. 2,*

*p. 428, 665.*

dionale du monde alors connu , une guerre sanglante à laquelle Justin prit quelque part. Les Arabes nommés *Homérites* avoient laissé perdre les heureuses semences du christianisme établi chez eux sous le règne de Constantin. Le judaïsme , qui avoit depuis long-temps pris dans leur pays de profondes racines , reprenoit le dessus et leur roi , nommé Dimion , étoit Juif. Sous prétexte de venger sa religion proscrite dans l'empire , il fit massacrer une caravane de marchands romains qui , selon leur coutume , traversoient ses états pour aller trafiquer en Ethiopie. Cette action barbare fit cesser le commerce. Le roi d'Ethiopie en fut irrité. Il se nommoit Elisbaan ; les historiens de Syrie l'appellent Aidoc. Théophauste le nomme Adad , et recule cet événement à la seizième année de Justinien. Ce roi faisoit sa résidence à Auxoum , ville capitale de l'Ethiopie , et située , selon Procope , douze journées du golfe Arabique , à la même hauteur que le pays des Homérites. Quoiqu'elle soit aujourd'hui déserte , ses ruines font connoître son ancienne grandeur ; on y trouve des inscriptions en caractères inconnus , les croix éthiopiennes dont elles sont accompagnées prouvent l'ancienneté de la religion chrétienne en ce pays. Cependant Elisbaan étoit païen , le christianisme s'éteignoit dans ces régions éloignées , depuis le règne du grand Constantin , qui l'y avoit introduit par les instructions du saint évêque Frumentius. Ce prince , excité par Justin , se mit en marche à la tête d'une armée , et traversa le golfe Arabique. Cette navigation se faisoit sur des barques légères , dont les planches n'étoient jointes ensemble qu'avec des cordes , parce que les Ethiopiens n'avoient point de fer , et qu'il étoit défendu aux Romains , sous peine de la vie , d'en faire passer chez les nations barbares. Ayant débarqué à Boulicas , port des Homérites , il alla chercher Dimion , le tua dans une bataille , prit le pays , et plaça sur le trône un nouveau roi , qui étoit chrétien. Il avoit promis à Dieu , avant le combat , de



chrétien lui-même s'il étoit vainqueur. Fidèle à sa messe , il députa vers Justin deux des principaux rois d'Ethiopie pour le prier de lui envoyer un évêque et des clercs. Justin leur permit de choisir ceux qu'ils jugeroient à propos. Ils s'adressèrent au patriarche d'Antiochie , qui leur donna un nommé Jean , après l'avoir sacré évêque d'Auxome. Elisbaan reçut le baptême sous le nom de Jean , fit instruire ses sujets, et bâtit un grand nombre d'églises. Le christianisme se répandit en ce temps, et se rétablit en Ethiopie.

Le nouveau roi des Homérites n'ayant pas surong-temps, les Juifs reprirent l'avantage : ils firent à la fin de leur secte, nommé Dunaan, massacrer un grand nombre de chrétiens, et changèrent les églises en synagogues. Au nord du pays des Homérites étoit une grande et puissante ville, nommée Nagra, peuplée de Juifs. Aréthas, prince de cette ville, payoit tribut aux rois des Homérites. Dunaan, suivi de cent vingt mille hommes, alla faire le siège de Nagra; et l'ayant inutilement attaquée pendant plusieurs jours, il jura aux Juifs de ne leur faire aucun mal, s'ils lui ouvroient leurs portes. Mais ce prince, perfide et cruel, ne fut pas tôt entré, qu'il leur enleva toutes leurs richesses, brûla l'église avec les prêtres, et le peuple qui s'y étoit réfugié. Les habitans, qui refusèrent de renoncer à leur religion, furent mis à mort avec leurs femmes et leurs enfans. Aréthas, sa femme Rouma, ses filles, et trois cent quarante des principaux citoyens, souffrirent le martyre avec une constance héroïque.

Monodare ou Monder, successeur de ce prince, étoit un païen dont nous avons parlé dans l'histoire d'Anastase. Il n'avoit pas, ainsi que son prédécesseur, embrassé la religion chrétienne. Justin lui avoit envoyé un député pour l'engager à cesser ses incursions et à vivre en paix avec l'empire. Le député se trouvoit à la cour de Justin lorsque Monder reçut une lettre de Dunaan,

qui lui rendoit compte du massacre qu'il avoit fait chrétiens, et qui lui conseilloit de suivre son exemple. Monder y étoit assez disposé. Mais le grand nombre chrétiens qu'il avoit dans son armée lui faisoit craindre que la chose ne fût de difficile exécution ; et cet l'arrêta tout-à-fait, ce fut la résolution d'un de ses principaux officiers. Comme Monder exhortoit ses soldats à renoncer au christianisme, cet officier plein d'un courage qui se ressentoit beaucoup de la férocité sarrasine, prit la parole pour tous les autres : *Songe*, lui dit-il, *que nous étions chrétiens avant que d'être tes sujets. Je ne sais ce que pensent mes camarades. Pour moi, je ne suis appris à craindre qui que ce soit. Je ne connois personne assez puissant sur la terre pour me forcer à croire ce que je ne crois point, ni à déguiser ce que je crois, et, s'il faut en venir aux effets, je ne pense pas qu'il y ait d'épée plus longue que la mienne.* Monder jugea pas à propos d'entrer en dispute avec un si fier adversaire : il laissa liberté de religion.

Le roi d'Éthiopie, indigné des cruautés de Dunaan, se rendit volontiers aux sollicitations de l'empereur qui l'exhortoit à venger le sang des chrétiens. Il joignit à ses troupes les secours qui lui vinrent de l'Égypte, et entreprit une seconde fois la conquête du pays des Homérites. Après avoir passé le golfe, il taille en pièces les Juifs qui s'opposoient à la descente ; il marche droit à la capitale nommée *Tophar* ou *Pharé*, s'empare de toutes les richesses, fait la reine prisonnière ; et, laissant une garnison dans la ville, il va combattre Dunaan, défait son armée, et le tue avec tous ses parens. Il reprend Naxos dont il donne la principauté au fils du martyr Aréthas, et laisse pour roi aux Homérites un chrétien nommé Abraham. L'évêque Grégentius, successeur de Jean, que l'Eglise a mis au nombre des saints, donna aux habitans du pays des lois qui furent publiées au nom du nouveau roi. Elishaan, de retour en ses états, de

trône, envoya à Jérusalem; comme un homme de piété, sa couronne d'or enrichie de pierres précieuses embrassa la vie monastique, et passa le reste de ses jours au fond d'une solitude, dans les austérités de la pénitence. Il eut pour successeur Hellestée, dont nous aurons occasion de parler sous le règne de Jus-

tin. Le zèle de Justin en faveur de la religion fut moins efficace en Occident, et causa de grands troubles en Italie. Si Théodoric eût vécu plus long-temps, l'arianisme maltraité par l'empereur, mais protégé par le roi des Goths, auroit, selon toute apparence, excité une guerre. Quoique la loi de Justin contre les hérétiques exceptât nommément les Goths, Théodoric n'en fut pas moins irrité. Il regarda comme une insulte la séquestration des ariens qui étoient exclus de leurs églises, du palais et des armées. Il croyoit leur avoir accordé la liberté de conscience dans l'empire en la laissant aux catholiques dans ses états. Dès qu'il vit que Justin vouloit d'attaquer les ariens, il lui écrivit plusieurs lettres pour le retenir. Il lui représentoit que de prévaloir sur les esprits, c'étoit usurper les droits de la divinité; que, par la nature même des choses, la puissance des plus grands princes se borne à la police intérieure; qu'ils ne sont en droit de punir que ceux qui violent l'ordre public, dont ils sont les conservateurs, et que la bonne politique, l'hérésie la plus dangereuse est celle d'un prince qui sépare de lui une partie de ses sujets, uniquement parce qu'ils ne croient pas ce qu'il croit lui-même. Justin répondoit qu'il ne prétendoit pas contraindre les consciences, mais qu'il étoit le maître de choisir par qui il vouloit être servi; et que, l'ordre public exigeant l'uniformité du culte extérieur, il étoit en droit de n'ouvrir les églises qu'à ceux qui s'accordoient avec lui dans les exercices de religion. Ces réponses pou-  
voient être tournées contre les catholiques de l'Italie.

AN. 524.

Anon. Vales.

Marcel. chr.

Cassiod. l. 2,

ep. 6; l. 3,

ep. 28.

Boët. cons.

Phil. l. 1.

Proc. goth.

l. 1, c. 1.

Theoph. p.

145.

Anast. p. 57,

et vita Joan.

pape.

Hist. miscel.

l. 15.

Paul. diac.

l. 7.

Cochl. vita

Theod. c.

18.

Sigon. imp.

occid. l. 16,

vita Boët.

Vallin.

Baronius.

Pagi ad Ba-

ron.

Vales. re-

rum franc.

l. 7.

Ficury, hist.

eccles. l. 3,

art. 58; l.

52, art. 5, 7.

Mais Théodoric, porté à la douceur et à la tolérance, résolut de députer à Justin pour lui inspirer les mêmes sentimens ; et, dans le dessein de rendre cette ambassade plus solennelle, il y voulut employer le chef de la religion catholique. Le pape Hormisdas étoit mort l'année précédente, et Jean lui avoit succédé. Théodoric l'ayant fait venir à Ravenne, lui ordonna de partir pour Constantinople, et de demander à Justin qu'il rendît aux ariens leurs églises, qu'il leur laissât liberté de religion, et qu'il remît entre leurs mains ceux qui les avoient quittés pour se faire catholiques ; car il prétendoit que ces nouveaux prosélytes n'avoient changé de communion que par contrainte. Il menaçoit le pape, s'il ne réussissoit pas, d'user de représailles sur les catholiques, et de les traiter avec autant de rigueur qu'il leur avoit jusqu'alors montré de douceur et de clémence. En vain le pape le supplia de le dispenser d'une commission peu conforme au caractère qu'il devoit soutenir ; il voulut être obéi ; il joignit au pape cinq évêques, et fit accompagner de quatre sénateurs, Théodore, Marportunus, et deux autres nommés tous deux Agapetus, dont l'un étoit patrice, et distingué par son savoir par son éloquence. Théodoric l'envoyoit pour tête aux plus habiles d'entre les catholiques, s'il y avoit question de dispute.

Les mauvais traitemens que les ariens éprouvoient en Orient répandirent de sombres nuages dans l'esprit de Théodoric. Après avoir été pendant plus de trente années le modèle des princes justes, sages, bons et généreux, il devint à l'âge de soixante et quelques ans défiant et cruel. Cette altération dans son caractère éloigna de sa personne les hommes vertueux, et rapprocha ces indignes courtisans toujours attentifs à profiter des foiblesses de leur maître pour servir les propres passions. Cassiodore se défit de toutes ses charges et se retira de la cour. Théodoric, qui sentit bientôt



n'il avoit de ses talens, le rappela; mais il paroît le consulta plus. Boëce, issu d'une famille ancienne et comblée d'honneurs, et plus recom- le encore par sa vertu, par son éloquence, par étendue de ses connois sances, avoit mérité la e du prince et l'estime universelle. Elevé dès se au rang de patrice, consul en 510, il avoit 22, ses deux fils revêtus ensemble du consulat. ge de maître des offices l'approchoit du prince; oit entre ses mains tous les emplois de la cour. a mort de sa première femme, fille de Festus, r illustre, il avoit épousé la fille de Symmaque, consul en 485, et chef du sénat. Il s'étoit rendu par des ouvrages de rhétorique, de mathéma- t de philosophie. Il avoit fait une profonde étude religion; et non content de l'honorer par ses t, il la défendoit par ses écrits. Son intrépide t fut cause de sa perte. Protecteur déclaré de nce, il s'attira la haine des oppresseurs. Cyprien, référendaire (c'étoit le garde des sceaux), Coni- et Triguilla, devenus puissans auprès du roi, qu'il prêtoit l'oreille à la calomnie, se liguèrent ble pour se débarrasser d'un censeur incommode qui soit à leurs concussions. Le préfet du prétoire t, dans un temps de disette, surcharger la Cam- déjà trop foulée. Boëce plaida devant le roi la de cette malheureuse province, et l'emporta sur et, qui, par vengeance, se joignit à ses ennemis: m Paulin, personnage consulaire, dont ces ca- teurs espéroient d'envahir les biens. Enfin Boëce, avoir tant de fois fait triompher la justice, suc- lui-même sous les efforts de la cabale. Cyprien le patrice Albin, consul en 493, d'entretenir de s intelligences avec Justin pour le rendre maître alie. Boëce, persuadé de son innocence, osa dire sence du roi: *Si Albin est coupable, je le suis*



*moi-même avec tout le sénat.* Ces paroles, qui'tendaient à justifier l'accusé, furent empoisonnées par la malignité des délateurs ; on les fit remarquer à Théodoric comme l'insolent aveu d'une conspiration formée par Boëce et par le sénat. On suborna trois scélérats, nommés Basile, Opilon et Gaudence. Basile, officier du palais, en avoit été chassé pour ses débauches ; on le fit promettre de payer ses dettes. Les deux autres avoient été condamnés à l'exil pour différens crimes ; et comme ils différoient d'obéir, Théodoric leur prescrivit un terme au-delà duquel, s'ils se trouvoient dans Ravenne, seroient marqués au front et chassés de la ville. Le jour même que cet ordre leur fut signifié, on leur permit leur grâce, et l'on admit leur requête contre Boëce. Ils l'accusèrent de trahison, et produisirent en preuve des lettres contrefaites, sur lesquelles Théodoric le condamna. Boëce fut enfermé dans le château de Caltiane, entre Milan et Pavie. Ce fut là que ce vertueux prisonnier composa le célèbre ouvrage intitulé *Consolation de la philosophie*, dont l'objet est de justifier la Providence divine, qui semble quelquefois abandonner la vertu à d'injustes persécutions. On y trouve quelques traits contre Théodoric qui ont besoin d'explication et qui démentent un peu les belles leçons que donne l'auteur. La conduite que le pape Jean tenoit à Constantinople, irrita de plus en plus Théodoric ; ses ennemis de Boëce aigrirent tellement ce prince, qu'après six mois de prison, il le fit appliquer à la torture pour tirer de sa bouche l'aveu d'une conjuration chimérique. On lui serra si violemment le crâne avec des coins, que les yeux lui sortoient de la tête ; et comme il persistoit à nier ce crime imaginaire, on l'assomma de coups de bâtons. Son beau-père Symmaque, enveloppé dans la même accusation, fut conduit en prison à Ravenne, et eut la tête tranchée l'année suivante : exemple funeste à tous les princes, puisqu'il est capable d'écraser



personne la vérité, et d'effrayer ce nombre d'âmes pusillanimes, qui estiment la vie plus que la justice et l'honneur.

Le pape Jean apprit avec une extrême douleur la mort de Boèce et la détention de Symmaque. Il n'étoit pas affligé de la négociation dont il étoit chargé. Il vint à Constantinople avec les plus grands honneurs. C'étoit la première fois qu'on y voyoit un évêque romain. Le sénat, le clergé, le peuple, précédés de torches et portant des cierges, allèrent au-devant de lui à dix milles de la ville. L'empereur sortit hors des murs, se prosternant à ses pieds, lui demanda sa bénédiction. Epiphane, l'ayant invité à faire l'office, il refusa de consentir qu'à condition qu'il auroit dans la place d'honneur au-dessus du patriarche; ce qui fut accordé. Le jour de Pâques, qui tomboit l'année 525 au trentième de mars, il célébra la messe en latin, selon le rit de son église. Tous les évêques conviennent qu'il fut très-attentif à soutenir les maximes de son siège; mais il ne s'accordent pas sur la manière dont il exécuta sa commission. Les uns disent qu'il s'en acquitta de bonne foi, et que, pour conserver aux catholiques d'Italie le repos dont ils jouissoient, il refusa de Justin liberté de religion en faveur des ariens, restitution de leurs églises; mais qu'il ne demanda que les ariens convertis fussent rendus à leur secte. On en croit les autres, il fit tout le contraire de ce qui étoit ordonné. Loin d'engager Justin à rendre aux ariens leurs églises, il consacra lui-même à l'usage catholique celles qui se trouvèrent dans les lieux où il séjourna. Tous ces historiens prétendent faire honneur au pape; ils tirent également son éloge de ces récits contradictoires; ce qui prouve qu'on pourroit aussi facilement y trouver matière à la censure; le respect pour le jugement de l'Eglise, qui honore le pape comme un martyr, doit nous imposer silence.

AN. 525.

La rigueur avec laquelle il fut traité à son retour plutôt à croire qu'il n'avoit pas rempli les intentions de Théodoric. Dès que les députés furent revenus à Ravenne, Théodoric les fit mettre en prison. Le pape mourut le vingt-septième de mai de l'année suivante. Son corps fut porté à Rome dans l'église de Saint-Pierre et ses funérailles furent d'autant plus solennelles que ce zèle pour honorer sa mémoire étoit une sorte de vengeance que le peuple tiroit du prince et des ennemis du saint prélat. Il eut pour successeur Félix III, à la recommandation de Théodoric.

*Evag. l. 4, c. 8.* En cette année 525 plusieurs villes furent ravagées par des inondations, ou par des tremblemens de terre.  
*Proc. ædific. l. 2, c. 7.* Une nuit le Scirtus, qui traversoit Edesse, s'enfla d'un coup si prodigieusement, qu'il inonda toute la contrée, dont il renversa une partie considérable, et fit périr plusieurs milliers d'habitans. Cette rivière étoit d'une grande commodité pour Edesse; mais elle en fut aussi le fléau jusqu'à ce que Justinien eut fait creuser un canal pour recevoir une partie des eaux dans le temps des débordemens, n'en laissant couler dans la ville que le volume ordinaire. Justin soulagea par d'abondantes largesses la misère des Edesseniens; il fit rebâtir les édifices ruinés et voulut qu'Edesse portât son nom; mais l'ancien nom persista toujours. Il donna aussi le nom de *Justinopolis* à la ville d'Anazar, métropole de la seconde Cilicie; elle avoit été abîmée tout entière par un tremblement de terre, c'étoit la quatrième fois depuis sa fondation. Justin la rétablit. La moitié de Pompeïopolis, autrefois une autre ville de Cilicie, fut engloutie avec ses habitans. Ces horribles secousses se firent sentir pendant toute l'année entière en des lieux très-éloignés les uns des autres. Dyrrachium et Corinthe périrent en peu de temps. Constantinople ne fut pas exempte de crainte, mais elle éprouva moins de dommage. Tous ces malheurs furent réparés par les libéralités de l'empereur.

*Theoph. p. 146.*

*Cedr. p. 365, 366.*

*Zon. t. 2, p. 60.*

*Malela, p. 50.*

*Niceph. Cal. l. 17, c. 3.*

*Glyc. p. 266.*

*Chr. Edess. apud Assemani, p. 412.*

dis que la terre se couvroit de ruines depuis les  
 de l'Euphrate jusqu'aux rivages de la mer Adria-  
 le feu ravageoit la ville d'Antioche. On ne put  
 découvrir ni la cause ni l'origine de cet embrasement.  
 Il éclata d'abord dans l'église de Saint-Etienne.  
 Les hommes s'élevèrent presque aussitôt en d'autres en-  
 lieux éloignés : c'étoit à la fois plusieurs incendies qui  
 brûlèrent un grand nombre de maisons. Justin, à la  
 prière du patriarche Euphase, envoya deux mille li-  
 vres d'or pour réparer le dommage. A peine ce travail  
 étoit-il commencé, qu'un désastre beaucoup plus affreux  
 frappa la ville entière un monceau de pierres et de cen-  
 dres. Le vingt-neuvième de mai, lendemain de l'Ascen-  
 sion, à l'heure de midi, la terre, par de violentes se-  
 isses, renversa les édifices de la partie occidentale, et  
 bientôt se communiquant avec rapidité de proche  
 en proche, tout s'écroula, hormis les bâtimens soutenus  
 par une montagne, qui ne fut point ébranlée. Comme les  
 foyers des cuisines étoient alors allumés dans toutes les  
 maisons, les flammes se répandirent de toutes parts. En  
 même temps une fournaise souterraine, qui faisoit  
 monter le sol de la ville, exhaloit de brûlantes va-  
 peurs. Les cendres ardentes, emportées en l'air par un  
 vent furieux, retomboient en pluie de feu, et enflam-  
 maient le toit des maisons, tandis qu'un autre incendie  
 dévorait des parties inférieures. La grande église bâtie  
 par Constantin résista pendant deux jours à la violence  
 du feu qui dévorait tous les édifices d'alentour : enfin,  
 consumée de flammes et comme calcinée, elle tomba  
 avec un horrible fracas. Le mal fut si subit et si im-  
 mense, que peu de personnes purent échapper par une  
 fuite précipitée ; et cette grande ville, la plus peuplée de  
 l'empire, et où la fête avoit rassemblé tous les habitans  
 de la contrée, devint le tombeau de deux cent cinquante  
 mille personnes. La plupart périrent par la chute des  
 édifices, d'autres furent consumés par le feu. Mais le

An. 526.  
 Evag. l. 4,  
 c. 56.  
 Proc. pers.  
 l. 2, c. 14.  
 Theoph. p.  
 147, 148.  
 Marcel. chr.  
 Phot. p. 774.  
 Cedr. p. 363,  
 366.  
 Malala, p.  
 49, 50, 51.  
 Anast. p. 57.  
 Hist. miscel.  
 l. 15.  
 Pagi ad Ba-  
 ron.  
 Garner.  
 pref. ad Li-  
 beratum.  
 Fleury, hist.  
 ecclés. l. 32,  
 art. 9.

plus horrible de tous ces désastres, c'est qu'il se trouva des brigands assez inhumains pour accourir des campagnes, et venir chercher dans le sein de la mort la proie d'un cruel pillage. Le spectacle déplorable d'une ville d'assaut et saccagée par de barbares ennemis ne présente que foiblement la désolation d'Antioche. Une foule innombrable de malheureux, estropiés, brisés, demi-brûlés, à demi-morts, courant éperdus au travers des rues et des places pour se sauver des flammes et des débris, rencontroient des meurtriers qui leur arrachent avec la vie les misérables restes de leur fortune, et bientôt après tomboient eux-mêmes écrasés avec leur butin détestable. On parle surtout d'un officier de l'armée, du corps des silentiaires, nommé Thomas, qui ayant fait de ses domestiques autant d'assassins, se fit établir à une lieue de la ville, et les envoyoit de là piller et massacrer ceux qui fuyoient d'Antioche, dont on apportoit les dépouilles. Ce scélérat ne vécut que quelques jours dans ce brigandage; il fut frappé de mort au milieu de son magasin, qui fut aussitôt pillé par le peuple. Dans toutes les calamités générales, il se voit contre des miracles de bonheur. Quelques habitants furent assez heureux pour se trouver ensevelis dans leurs demeures sans être écrasés; on retira, au bout de six et même de trente jours, de dessous les décombres des hommes qui vivoient encore, et dont plusieurs exhortés sortirent dès qu'ils furent en plein air; des femmes qui, enceintes, avoient accouché sous les ruines, et y avoient même allaité leurs enfans. Ces infortunés, abîmés par leurs maisons, s'étoient nourris des provisions qu'ils trouvoient. Ce tremblement, le cinquième depuis la fondation d'Antioche, et le plus funeste de tous, dura six jours avec la même violence; il se renouvela pendant six mois à plusieurs reprises, quoique avec moins de furie; mais pendant un an et demi, le terrain n'a pas entièrement affermi. On ressentit encore de t

aps diverses secousses dans l'étendue de sept lieues environs d'Antioche. Daphné et Séleucie furent détruites.

L'empereur, sensiblement affligé, fit cesser tous les jeux à Constantinople ; il quitta le diadème et se revêtit d'un sac et se couvrit de cendre : il aimoit Antioche, où il avoit autrefois servi comme simple soldat, dans ce printemps de la vie que l'homme regrette, même sur le trône. Pendant la semaine de la Pentecôte, il alla tous les jours en procession à l'Hebdome, à la tête du sénat et du peuple habillés de deuil, fondant en larmes, et implorant la pitié du Tout-puissant. Il ne se borna pas à ces témoignages d'une profonde douleur ; il envoya d'abord à Carin, avec cinq mille livres d'or, pour subvenir aux besoins les plus urgents ; il se chargea de faire relever les décombres, fouiller dans les ruines, et rendre aux possesseurs tout ce qu'on pourroit retrouver de leurs effets. Il fit partir ensuite les patrices Phocas et Eusèbe avec de beaucoup plus grandes sommes, pour rebâtir les édifices, les aqueducs et les ponts de l'Oronte. Les historiens antérieurs disent qu'il y employa cinquante mille livres. Il s'agissoit de bâtir une nouvelle ville. Les conseillers paternels de l'empereur furent heureusement servis par le comte d'Orient. C'étoit Ephrem, magistrat savant et religieux, animé de cette charité active qui descend à tous les besoins de l'humanité. Le patriarche Euphrase avoit été écrasé sous les ruines de son église, d'où ses plaintes s'étoient fait entendre pendant un jour entier, sans qu'il eût été possible de le retirer. Le clergé et le peuple, plein de reconnaissance, choisirent Ephrem pour évêque, avec l'agrément de l'empereur. Il passa des emplois civils aux fonctions ecclésiastiques, créa un ministère, et s'en acquitta en grand prélat, protégeant l'église par sa piété, la défendant par ses écrits,

et se montrant le père de ce peuple qu'il avoit de la mort.

*Proc. Goth.*

*l. 1, c. 1.*

*Anon. Vales.*

*Sigon. imp. occid. l. 16.*

*Baronius.*

Théodoric ne fut pas long-temps à se repentir de sa cruauté à l'égard de Boèce et de Symmaque. Le plaisir qu'il en conçut le plongea dans une sombre mélancolie qui lui causa la mort. Je ne m'arrête pas aux fables que des historiens trop crédules ont écrites à ce sujet. Se voyant près de sa fin, il fit assembler les principaux d'entre les Goths et les Romains, qui se trouvoient à Ravenne, et, leur présentant Athalaric, fils d'Eutharic et de sa fille Amalasonte, il le déclara son successeur. Il leur ordonna de prêter serment de fidélité à ce jeune prince, qui n'avoit encore que huit ans, et leur recommanda de le respecter, de ménager le sénat et le peuple romain, et d'entretenir la paix avec les barbares. Il mourut le trentième d'août, âgé de soixante-trois ans, après trente-trois ans d'un règne très-glorieux si l'on en excepte les deux dernières années. Guerrier vaillant et intrépide, conquérant juste et humain, politique habile, il sut, par un heureux mélange de sévérité et de douceur, contenir ses sujets victorieux dans une sage discipline, et se faire chérir des peuples vaincus. Il fit faire de son vivant un mausolée, qu'on voit encore à Ravenne, et dont le dôme est d'une seule coupole d'Istrie, et d'une masse énorme. La difficulté du transport et de la pose a dû surpasser tout ce que l'antiquité a fait en ce genre dans les prodigieux travaux des Egyptiens.

*Proc. Goth.*

*l. 1, c. 2, 15.*

*Cassiod. l. 8,*

*ep. 1, 2, 5,*

*4, 5, 6, 7, 8;*

*l. 9, ep. 21;*

*l. 11, ep. 1.*

*Sigon. imp.*

*occid. l. 17.*

Amalasonte prit la tutelle de son fils. L'impression de respect que Théodoric laissoit dans l'esprit des Goths, donnoit une grande autorité à sa fille, et cette autorité étoit, par ses qualités personnelles, tellement au-dessus de son sexe, qu'une nation fière et délicieuse se fit gloire de lui obéir. Un air majestueux annonçoit l'élévation de son âme, son esprit vif et pénétrant, mais sage, ferme et n



ait son caractère. Cet heureux naturel avoit été cultivé par une éducation mâle et sérieuse. Outre le grec et le latin, elle possédoit la langue de toutes les nations qui étoient en commerce avec les Goths, et répondoit à tous les envoyés sans avoir besoin d'interprète. Avec un grand fonds de connoissances, et beaucoup de facilité pour s'exprimer, elle parloit peu; mais ses paroles étoient pleines de sens. Active et toujours tranquille au milieu des importantes affaires. Un secret impénétrable surmontoit les obstacles et assuroit le succès de ses entreprises. Affable, libérale, fidèle à ses promesses, elle étoit le cœur des peuples, qui n'aiment pas toujours les rois qu'ils adjoignent. A son entrée dans la régence, elle fit aucun changement dans le ministère; uniquement occupée du bien de l'état, elle n'avoit pas besoin de se servir de créatures. Elle employa les excellens officiers que Théodoric avoit choisis; et Cassiodore prit la part qu'il avoit eue autrefois aux affaires publiques. Les Rois des Goths furent traités avec beaucoup de douceur; et tant qu'elle gouverna, ils n'eurent rien à souffrir de l'humiliation et violente des Goths. Elle rendit aux enfans de Boèce et de Symmaque l'héritage de leurs pères. Pour donner à son fils une éducation romaine, elle fit qu'il fréquentât les écoles publiques, et lui donna pour gouverneurs trois vieillards, les plus sages et les plus éclairés de la nation des Goths. On négligeoit de faire les appointemens des professeurs de Rome, elle fit que le sénat veillât à leurs intérêts : *Il n'est pas permis, disoit-elle, qu'ils soient exposés à essuyer des insultes, ni qu'ils perdent leur temps en sollicitations. Ce qui caractérise les nations policées et les distingue des nations barbares, c'est l'estime des lettres et de ceux qui les cultivent et les enseignent.* Amalaric, roi d'Espagne, le fils de Théodoric, se plaignoit de son partage. Elle évita tout sujet de guerre entre deux peuples unis



par leur origine , Amalasonte lui céda la partie de Gaules située entre les Pyrénées et le Rhône , réservant seulement aux Ostrogoths ce qui s'étendoit du Rhône aux Alpes, dont elle abandonna même quelque portion aux François. Elle lui rendit aussi toutes les richesses que Théodoric avoit enlevées de Carcassonne et le dispensa du tribut qu'il payoit pour l'Espagne.

Aussitôt après la mort de Théodoric, elle envoya au sénat de Rome le comte Sigismer pour recevoir le serment des sénateurs, et pour leur jurer au nom du nouveau prince la conservation de leurs privilèges. Elle fit aussi prêter serment au peuple romain, à toutes les villes de l'Italie, de la Dalmatie, et de la partie de Gaules qui dépendoit du royaume des Ostrogoths, promettant, de son côté, un gouvernement équitable, et que les Goths et les Romains ne seroient distingués que parce que les premiers supporteroient les fatigues de la guerre pour la défense des autres. Elle notifia en particulier aux évêques l'avénement de son fils à la couronne ; elle leur demanda le secours de leurs prières, les exhorta à la vigilance pour maintenir entre les peuples la concorde et la pureté des mœurs. Suivant les dernières instructions de Théodoric, elle ne négligea pas l'amitié de l'empereur ; elle lui envoya des ambassadeurs pour renouveler les traités, en lui rappelant que son père avoit été honoré du consulat à Constantinople et du titre de roi d'Italie ; que son mari avoit été adopté par Justin même, et qu'en conséquence son fils avoit droit de compter sur la protection de l'empereur. Justin n'étoit pas dans des dispositions favorables. La querelle survenue au sujet des ariens l'avoit aigri contre Théodoric ; il faisoit même secrètement agir les Lombards, qui, s'étant établis depuis plus de trente ans dans le pays auparavant habité par les Ruges au-delà du Danube, se jetèrent dans la Pannonie occupée par les Ostrogoths. Mais Amalasonte sut prendre de si justes mesures, qu'elle

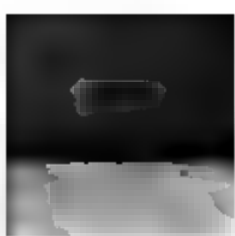
rent reponssés. Justin, ayant échoué dans cette entreprise, écouta les propositions de la princesse, et lui envoya des ambassadeurs pour l'assurer de sa bienveillance.

Il ne manquoit à Justinien que le nom d'empereur; il n'avoit toute l'autorité. Il étoit patrice, général des armées; son oncle, en l'adoptant pour son fils, l'avoit nommé nobilissime; mais il ne se hâtoit pas de le prendre pour collègue. Un jour que le sénat, croyant sans doute le flatter, le supplioit de conférer le titre d'Auguste à un prince qu'il avoit déjà honoré de tous les autres, il répondit en montrant son manteau de pourpre. *Priez Dieu de ne jamais voir un jeune homme revêtu de cet habit.* C'étoit ainsi qu'un prince presque légendaire nommoit un homme de quarante ans. Cependant, étant tombé malade, il manda les sénateurs le Jeudi saint, premier jour d'avril 527, et, en leur présence, il associa Justinien à l'empire, en lui donnant la qualité d'Auguste, ainsi qu'à sa femme Théodora. C'est le jour-là que Justinien comptoit le commencement de son règne, comme on le voit par la loi qu'il fit onze ans après, pour ordonner que tous les actes fussent datés de l'année du règne de l'empereur actuellement sur le trône. Le jour de Pâques suivant, le prince et la princesse reçurent solennellement la couronne des mains du patriarche Epiphane. Ils allèrent ensuite se montrer au peuple assemblé dans le Cirque, et furent reconduits au palais avec de grandes acclamations. Suivant l'opinion qui me paroît la plus probable, Justinien avoit alors quarante-cinq ans; car l'année de sa naissance n'est pas certaine. On sait seulement que le onzième de mai il célébroit l'anniversaire par des jeux publics.

Justin ne survécut que quatre mois. Il mourut le premier d'août d'un ulcère au pied, causé par un coup de fêche qu'il avoit autrefois reçu dans une bataille, et qui, mal guéri, se rouvrit à la fin de ses jours. Il étoit

*An. 527.  
Evang. L. 4,  
c. 9.  
Marc. chr.  
Vict. Tun.  
Theoph. p.  
148.  
Anast. p. 58.  
Inst. nov.  
117, tit. 2.  
Zon. p. 60.  
Proc. pers.  
L. 1, c. 12.  
Idem hist.  
arc. c. 6, 9,  
et ibi Alam.  
Chron. Alex.  
Jorn. succes.  
Cedr. p. 366.  
Joel, p. 173.  
Cod. orig. p.  
60.  
Pagi ad Ba-  
ron.  
Du Cange,  
sum. byz.  
p. 95.  
Baul. imp.  
orient. t. 1,  
anon. p. 54,  
t. 2, p. 717,  
718, 811.*

âgé de soixante-dix-sept ans, et avoit régné neuf ans et vingt-trois jours. Son corps ne fut pas porté dans l'église des Saints-Apôtres, sépulture ordinaire des empereurs : il avoit voulu être inhumé auprès de sa femme, dans l'église de Sainte-Euphémie. Le règne de ce prince se ressentit de sa vieillesse. Il avoit épuisé sa vigueur à mériter la couronne : il n'y parvint que lorsqu'il fut à peine en état de la soutenir.



## VRE QUARANTE-UNIÈME.

## JUSTINIEN.

On partageoit depuis quatre mois l'autorité souveraine, et son oncle sembloit n'être monté sur le trône que pour lui apprendre à commander. Tout annonçoit une florissant et glorieux. Le nouvel empereur étoit au à cet âge où l'esprit dans sa force est en état d'écarter les conseils de l'expérience et de la sagesse. Justinien, né dans l'obscurité, n'avoit reçu aucune éducation ; mais il n'avoit pas négligé de procurer à son neveu le plus précieux avantage. Un des plus savans hommes de ce siècle-là, nommé Théophile, fut chargé de l'instruire, et ses soins eurent un succès assez heureux. Justinien eut la facilité de parler et d'écrire. Aussi, lorsqu'il fut empereur, se passoit-il ordinairement du ministère de l'écriturier ; il parloit lui-même dans le sénat. Instruit de jurisprudence, il présidoit à la composition de ses lois, après avoir pris connoissance des causes importantes, il dictoit souvent aux juges leurs arrêts, et les faisoit par écrit dans les provinces. Non content de ce qui convient proprement à un prince, il se fit habile dans l'architecture et dans la musique ; il faisoit le plan des édifices qu'il faisoit construire. Il étoit même d'une hymne que les Grecs chantent encore à la louange de Dieu. Il voulut même être théologien ; et cette fantaisie, si déplacée, souvent dangereuse dans un souverain, lui fit plus d'une fois perdre de vue ses devoirs les plus essentiels. Il laissoit périr ses armées et gémoient ses peuples sous le fardeau accablant des impôts, tandis

An. 527.

Evang. L. 4,

c. 9.

Proc. anec. L.

c. 14, 18, et

ibid. Alaman.

Pagi ad Bo-

ron.

qu'il s'amusoit à disputer contre les hérétiques, et écrire sur les points controversés. Enfin, présumant de ses lumières théologiques, il s'embarrassa dans des questions épineuses, et finit par prendre le mauvais parti.

*Proc. anecd.* Ce prince étoit d'une taille au-dessus de la médiocrité.  
*c. 8.* Malela, p. 53. il avoit les traits réguliers, le teint haut en couleur, la poitrine large, l'air serein et gracieux. On dit que ses oreilles étoient mobiles, et qu'il ressembloit de physionomie à Domitien, dont il n'eut pas les vices; ce qui donna occasion à des railleries populaires dans les satires qui s'élevèrent sous son règne. Procope lui reprochoit d'avoir pris plaisir à imiter l'habillement des barbares.

*Proc. anecd.* Le caractère de Justinien est devenu un problème. La plupart des jurisconsultes, admirateurs de ses lois, et qui font le principal objet de leurs études, ont combattu avec chaleur pour défendre l'honneur de ce prince.  
*et ibi Alaman.* Idem de ædific.  
*Niceph. Cal.* D'autres auteurs, et surtout les écrivains ecclésiastiques, mécontents de sa conduite dans les affaires de l'Eglise, en ont dit beaucoup de mal. Les uns et les autres s'appuient également du témoignage de Procope, contemporain de cet empereur. Procope étoit un homme de beaucoup d'esprit, né à Césarée en Palestine, où il exerça la profession d'avocat. S'étant ensuite attaché au service de Bélisaire, il accompagna ce guerrier dans toutes ses expéditions, et personne ne devoit mieux connoître la cour. Il a composé trois ouvrages, qui se démentent mutuellement. Le premier renferme l'histoire des guerres de Justinien. L'auteur y paroît assez impartial; il y expose sans passion les actions louables et blâmables de cet empereur. Dans le second, intitulé *Anecdotes*, il déchire d'une manière cruelle la réputation de Justinien; il lui impute les actions les plus atroces, il noircit celles qui paroissent louables, en leur supposant des motifs odieux et criminels. A l'entendre,

ce est un monstre; et, par la satire jusqu'à l'avagance, il avance sé- nent que c'est un dé- gnisé sous la figure , et il entreprend de prouver. On devine ai- ent qu'un pareil ouvrage n'ait pas le jour du vivant Justinien, qui survécut l'auteur. Quatre ans après la composition des Anecdotes, le même Procope publia les livres où il se propose de rendre compte des édifices innombrables que l'empereur fit bâtir ou réparer. Cet écrit comble Justinien des plus grands éloges. Tout est divin dans sa personne; ce n'est plus un démon, mais un ange bien- tant, envoyé de Dieu pour le salut de l'humanité. Quel fond peut-on faire sur un témoin si opposé à lui-même? Quelques critiques révoltés de ces contradictions, se sont hasardés à dire sans preuve que le livre des Anecdotes est faussement attribué à Procope. Mais, entre les témoignages formels de Nicéphore et de Suidas, quiconque entend la langue dans laquelle Procope écrivit, et connoît sa manière fort supérieure à celle de tous les historiens grecs postérieurs à Constantin, ne peut le méconnoître dans cet ouvrage. S'il étoit besoin de chercher des raisons pour prouver qu'un homme est capable de se contredire, j'adopterois la conjecture d'un écrivain du dernier siècle. Il suppose que Procope, secrétaire de Bélisaire, n'étant pas payé de ses pensions, et par l'infidélité des trésoriers, soit à cause des besoins de l'état, ce qui a dû souvent arriver sous Justinien, soit de l'humeur contre le prince, et composa ses Anecdotes, qu'il n'acheva pas, parce que sa pension fut révoquée. Pour rendre raison des louanges outrées qu'il prodigua depuis au même empereur dans les livres des édifices, j'ajouterois que, son écrit satirique ayant transpiré, il voulut dissiper le soupçon par des éloges non moins hyperboliques : ce ne seroit pas la dernière fois qu'on auroit vu une flatterie basse et tremblante s'efforcer de réparer l'outrage d'une satire indiscrete. Au reste

les Anecdotes de Procope ne sont pas inutiles pour l'histoire ; elles peuvent y servir lorsque l'auteur s'accorde avec lui-même et avec les autres historiens. Souvent les faits sont véritables ; mais la malignité les empoisonne par les circonstances ou par les motifs. Ce n'est donc pas sur cet ouvrage qu'on doit se former une idée de Justinien ; il faut la chercher dans les premiers écrits de Procope , ou dans ceux des auteurs contemporains , et plus encore dans les actions mêmes du prince.

*Proc. pas-sim.* Si l'on juge ainsi du caractère de cet empereur , on verra un prince médiocre , dont les vertus ni les vices n'ont rien d'éclatant ; plus capable de concevoir de grands projets que d'en suivre l'exécution ; plus heureux qu'habile dans le choix de ses capitaines , et trop foible pour les soutenir contre les attaques de l'envie ; doux , chement , humain , mais asservi aux caprices d'une femme hautaine , vindicative et cruelle ; vain jusqu'à s'arroger des titres de victoire sur des nations qu'il n'avoit pas vaincues , et qui se vengèrent de son orgueil par de sanglans ravages ; il se vante dans ses lois d'être le maître de l'Europe , de l'Asie et de l'Afrique ; magnifique au dépens de ses sujets , il ne cessa , pendant un long règne de construire des villes , des églises , des bâtimens de toute espèce ; et l'on peut dire que tous les empereurs ensemble ont à peine élevé ou établi autant d'édifices que le seul Justinien. Mais ces dépenses sans bornes consumoient la subsistance des peuples ; la construction d'une ville ruinoit une province ; et ces énormes bâtimens écrasoient l'empire. Les présens qu'il prodiguoit aux barbares pour acheter la paix , fut une autre source de dépense. Trois cent vingt mille livres pesant d'or qu'Anastase avoit laissées dans le trésor impérial furent bientôt dissipées ; il fallut exiger les anciennes impositions avec rigueur ; en établir de nouvelles ; se saisir des sommes que les villes réservoient pour leur entretien ; chicaner les soldats sur leur paie ; priver les pauvres

tributions de pain établies par les autres empereurs altérées cet aliment en employant de mauvais, idre les emplois et les grâces ; chercher des préteurs à valoir la fortune des particuliers ; en un mot en œuvre tous les moyens de remplir le pui s'épuisait sans cesse, et prêter l'oreille aux ruineux de ces hommes avides qui achètent du, au plus bas prix qu'ils peuvent, la liberté d'un se et cruel pillage. Ces vexations, qu'il se rendit ires, l'ont fait taxer d'avarice, quoiqu'il ne prit ar répandre, et que ses lois fournissent des pren- son inclination libérale. Sa législation a rendu m immortel ; elle seroit irréprochable, si sa va- patiente n'eût précipité la rédaction de cet im- t : ouvrages s'il en eût confié la direction à un e moins corrompu que Tribonien, et s'il n'eût uvent changé ses propres lois : inconstance qui lieu de croire que sa justice étoit versatile, et ploïit au gré de l'intérêt. Il étoit sobre, mangeoit moit peu, se levait souvent au milieu de la nuit ravailer, soit aux affaires de l'état, soit à celles sive. Son zèle pour la religion s'enflamma jus- mscuter d'abord les païens, les Juifs, les hérési- snite les orthodoxes mêmes, dont il s'éloigna s recherches trop subtiles. Sa piété se montrait lat : dès qu'il fut empereur, il fit présent à l'E- le tous les biens qu'il possédoit auparavant, et dans sa maison un monastère. Pendant le carême rité de sa vie égaloit celle des anachorètes ; il ne oit point de pain, ne buvoit que de l'eau, et se toït, pour unique nourriture, de prendre de deux un une petite quantité d'herbes sauvages assai- s de sel et de vinaigre. Ses veilles et ses absti- auroient sans doute été d'un plus grand mérite, in de les cacher, il n'eut pris soin d'en instruire trs dans ses Nouvelles. Les églises, les monastères,



les hôpitaux, annonçoient de toutes parts sa magnificence; mais, dit un auteur de ce temps, pieux monumens ne sont d'aucun prix dès lors qu'ils sont le fruit des rapines et des injures que la sainteté de la vie ne répond pas à ces extérieures d'une piété équivoque. Quoique tout guerrier, Justinien ne fut nullement guerrier; les exploits de son règne sont uniquement dus à son courage et à la conduite de Germain, de Bélisaire, de Théodora et des autres capitaines qui se formèrent sous la main de ces trois héros. L'empereur, qui avoit conçu le projet de se remettre en possession de l'empire, apporta lui-même le principal obstacle à l'exécution. Renfermé dans son palais auprès de sa femme Théodora, qui le tenoit comme enchaîné, il sembla oublier ses armées dès qu'elles étoient sorties de Constantinople. Il falloit que ses généraux fissent leurs troupes sans paie, sans munitions, sans argent; mais Bélisaire et Narsès eurent à combattre non-seulement les Perses, les Vandales et les Goths, mais encore la négligence du prince et la jalousie des courtisans cessèrent de traverser leurs succès; et si, malgré ces puissans obstacles, ils vinrent à bout de reconquérir l'Afrique et l'Italie, on ne peut guère douter qu'ils n'eussent rendu à l'empire toutes les provinces que les Perses avoient enlevées.

*Evag. l. 4, c. 10.* Le mariage de Justinien avec Théodora suffi-  
*Niceph. Cal. l. 17, c. 28.* deshonorait son règne. Cette fille, élevée sur le  
*Cod. l. 5, tit. 4, leg. 23, 29; tit. 5, leg. 7; tit. 27, leg. 1.* attiroit les regards par l'éclat de sa beauté. Just-  
*Novel. Marciani, 4.* laissa prendre; mais sa mère Vigilance et sa tante  
*Novel. Just. 8, c. 1, et juris-juran-* phémie, femme de Justin, s'opposèrent, tant  
 qu'ils vécurent, à ce mariage honteux. Après la mort  
 de ces deux princesses, il vint à bout d'arracher le  
 voile du vieil empereur. Les lois romaines avoient  
 prohibé les alliances qui corrompent le sang des

es; il étoit défendu aux sénateurs et à toutes per-  
 sonnes élevées en dignité d'épouser des filles de théâtre.  
 Justin et Marcien avoient renouvelé cette défense;  
 Justin en obtint la révocation, et depuis il eut soin  
 de confirmer dans ses Nouvelles cette liberté si contraire  
 à l'unité publique. Il épousa donc Théodora; et  
 comme hautaine, quoique née dans la poussière,  
 tant de rôle sans changer de caractère, avare et  
 pe, dissolue et zélée en apparence pour la con-  
 sistance de ses semblables, dévote sans religion; fière  
 de son nom, charitable sans humanité, fut la cause  
 de tous les désordres qui troublèrent l'état et  
 sa vie. Elle éleva des temples, et persécuta les pa-  
 gans; elle fonda des hôpitaux, et fit par ses injustices  
 un grand nombre de misérables. Implacable dans sa haine,  
 elle poursuivit les enfans des malheureux qu'elle avoit  
 fait mourir. Maîtresse absolue de l'esprit de son mari, elle  
 gouvernoit des finances, des tribunaux, des armées. Mal-  
 gré à ceux que l'empereur honoroit de quelque em-  
 ploi, sans avoir pris son agrément; ils perdoient bien-  
 tôt leur emploi et la vie. L'empereur protégeoit les  
 philosophes, l'impératrice les hérétiques; et l'on douta  
 si n'étoit pas une convention politique entre le mari  
 et l'empereur. Ils s'étoient en effet partagés entre les deux  
 principales factions du Cirque, afin de les tenir en éche-  
 c, balançant l'une par l'autre. Justinien étoit accessi-  
 ble aux derniers de ses sujets; Théodora traitoit avec hau-  
 teur les personnes les plus éminentes; elle exigeoit d'eux  
 une fidélité servile; c'étoit pour eux une faveur signalée  
 que d'être admis à lui baiser les pieds. Elle avoit rassemblé  
 autour d'elle plusieurs de ses anciennes compagnes de  
 jeunesse, une Chrysomale, une Indara, une Macé-  
 doine, qui faisoient du palais impérial un lieu de prosti-  
 tution. Justinien, aveuglé par ses charmes, fut son es-  
 clave tant qu'elle vécut. On croit qu'elle influa même  
 sur la législation, et que ce fut par complaisance pour

*di formula.**Novel. 89, c.**15.**Novel. 117,**c. 6.**Digest. l. 23,**tit. 2, leg.**14.**Proc. anecd.**pref. tit. 9,**10, 13, 15,**et ibi Al-**man.**Idem, adif.**l. 1, c. 11.**Anthol. l. 4.**c. 5.**Vict. Tuna.**Zon. t. 2,**p. 51.**Anast. in**Sylvio.**Suidas.**Xpersuad.**Aimoin. l. 1,**c. 5.**Gifanins in**Justiniano.**Ludwig, vi-**ta Justiniani**§ 9, 10, 11,**12, 13.*

elle que ce prince fit tant de lois favorables aux femmes. A la tête d'une de ses Nouvelles il déclare qu'il a consacré *la très-respectable épouse que Dieu lui a donnée* ; dans la formule du serment qu'il prescrit aux magistrats, il exige qu'ils jurent sincère obéissance et fidèle service à l'empereur et à sa femme Théodora. J'avoue que plusieurs des traits que j'ai réunis pour former le portrait de cette princesse sont tirés des Anecdotes de Procope, et je n'en aurois fait aucun usage, s'ils s'accordoient parfaitement avec la suite de l'histoire, avec le témoignage des auteurs les plus dignes de foi. Cependant Théodora conserve encore des courtisans, qui ne respectent pas la mémoire de la femme de Justinien, c'est, selon eux, un attentat contre l'honneur du Code et du Digeste. Un savant jurisconsulte d'Allemagne, très-versé dans la connoissance du droit romain et germanique, a fait de grands efforts pour justifier cette impératrice ; mais son apologie nous a paru avoir plus de faiblesse que de force. Pour disculper Théodora, il a été obligé de noircir Amalasonte, de chercher des couleurs favorables pour excuser les vices les plus révoltans ; de donner le démenti aux auteurs contemporains, et d'outrager la mémoire de saint Sabas, dont la sainteté est en vénération dans l'Eglise.

Il ne sortit aucun fruit de ce mariage. Mais Théodora, dans sa débauche, avoit eu plusieurs enfans. Procope fait connoître un fils de cette princesse, nommé Jean l'Arabe. Le père de cet enfant, qui craignoit le mauvais naturel de Théodora, l'avoit emmené avec lui en Arabie, et il ne lui révéla le secret de sa naissance que lorsqu'il vit près de mourir. Le jeune homme, étant allé à Constantinople se présenter à sa mère devenue impératrice, disparut presque aussitôt, et on ne douta point qu'il ne l'eût fait périr. On parle encore d'une fille qui vécut assez long-temps pour avoir un fils, nommé Anastase. Théodora aimoit celui-ci ; et, pour lui assurer une gra-



re, elle lui fit épouser dès son bas âge Joannine, et l'unique héritière de Bélisaire et d'Antonine. Ce mariage, fait contre le gré des parens, qui avoient imment refusé d'y consentir, ne dura que pendant la vie de l'impératrice. Cette princesse eut deux sœurs, Constantine, son aînée, aussi fameuse qu'elle par ses débauches, et Anastasie, dont l'histoire ne dit point de mal. Justinien Sittas, un de ses meilleurs généraux, d'épouser la fille, et, pour récompense, il le fit roi d'Arménie. On sait de laquelle de ces deux princesses tiraient Jean, empereur d'un des siècles de l'empereur, et Sôphronie qui épousa Justin II. L'histoire de ce temps fait souvent mention de Justinien. On lui connoît une sœur, Irène, qui fut sa mère, et qui eut plusieurs enfans de son mariage. Justinien avoit un frère dont le nom est inconnu, mais dont les fils sont célèbres. Nous les verrons dans la suite. Il y a beaucoup d'autres personnes qui eurent encore d'autres frères et d'autres sœurs.

Dès avoir tracé cette idée générale du gouvernement de Justinien, il faut entrer dans le détail des événemens de son règne. L'histoire ne fournit rien de mémorable pendant le reste de l'année 527. Le premier jour de l'année suivante, l'empereur prit le titre de consul, sans se faire de collègue. Il célébra son entrée dans ce second état par des largesses qui surpassèrent toutes celles de ses prédécesseurs, et l'on put dès-lors augurer qu'il ménageroit pas les trésors que lui avoient laissés Anastase et Justin.

Cette pompeuse cérémonie fut suivie d'une autre, qui attira pas moins les regards. Grétès, roi des Hérules, fils par Anastase sur les bords du Danube, vint à Constantinople offrir ses services et ceux de ses sujets. Pour cimenter plus fortement cette alliance, il demanda en mariage l'impératrice, et le reçut le jour de l'Epiphanie, avec douze mille parens et toute sa cour. L'empereur voulut être

*Ar. 528.  
Theoph. p. 148.  
Cedr. p. 366.  
Chron. Alex.*

*Evag. l. 4, c. 19.  
Proc. Vand. l. 2, c. 14.  
Idem, Goth. l. 2, c. 14.  
15, et l. 4, c. 25.  
Theoph. p. 14.  
Cedr. p. 367.*

*Malela*, p.  
54.  
*Anast. p.*  
*Miscel* 58.  
l. 16.

son parrain, et le combla de présents. A l'exemple du  
le reste de la nation embrassa le christianisme; m  
Procopé observe que la religion ne corrigea ni la p  
fidie naturelle des Hérules, ni leur inclination aux p  
brutales débauches. Peu de temps après ils assassi  
rent leur roi Ochon, successeur de Grétès, sans au  
raison que le désir de vivre en liberté. C'étoit cepend  
de tous les peuples barbares, celui dont le roi avoit  
moins d'autorité. Ils ne furent pas long-temps à s'ap  
cevoir qu'ils avoient besoin d'un maître. Ils résolur  
d'envoyer dans l'île de Thulé pour en faire venir  
prince de la race royale. Voici à quelle occasion  
partie des Hérules se trouvoit alors établie dans l'île  
Thulé, qui, selon la description de Procopé, ne p  
être que la grande presque-île de la Scandinavie. Ap  
la sanglante défaite qu'ils avoient essuyée de la part  
Lombards du temps d'Anastase, plusieurs d'entre eux  
la suite de leurs princes, refusèrent de passer le Danu  
avec leurs compatriotes; et, regardant les terres de l'e  
pire comme un pays de servitude, ils remontèrent v  
le nord, traversèrent les vastes contrées alors habité  
par les Esclavons, arrivèrent dans le pays des Dano  
passèrent par mer dans l'île de Thulé, et s'y arrêter  
Les députés des Hérules méridionaux, après avoir cher  
dans ce pays un prince de la race royale, étoient  
chemin pour revenir, lorsque ce prince mourut  
maladie. Etant retournés sur leurs pas, ils en emm  
nèrent un autre, nommé Todas. Aord, frère de Toda  
voulut l'accompagner avec deux cents hommes. Comm  
ce double voyage consumoit beaucoup de temps, l  
Hérules de Pannonie ayant changé de pensée, déput  
rent à l'empereur pour lui demander un roi. Il le  
envoya un homme de leur nation, nommé Suarton  
établi depuis long-temps à Constantinople. Ces bar  
bares le reçurent avec joie; mais leur soumission ne fi  
pas de longue durée. Ayant appris que les députés q

ient de Thulé approchoient du Danube, ils  
t les armes, et marchèrent à leur rencontre sous  
res de Suartuas. Ils n'étoient us éloignés les uns  
tres que d'une journée c lorsque les  
s de Suartuas désertèrent ant la nuit pour  
joindre Todas. Le prince, aba , s'enfuit à  
ntinople; et comme l'e r se préparoit à  
blir, les Hérules, désespé it de résister seuls à la  
ce romaine, se liguèrent avec les Gépides, dont  
ient auparavant séparés. L'empereur, occupé de  
lus pressans, négligea de leur faire la guerre, et  
magea le roi détrôné en lui donnant le comman-  
t des troupes établies à Constantinople.

la fin du règne de Justin les Romains avoient  
n échec en Persarménie, par la mésintelligence  
iciers, jaloux les uns des autres, et dont quelques-  
onoient avis à l'ennemi de tous les mouvemens  
mée. Pour réparer cet affront, Justinien envoya  
éral Pierre. Ce guerrier, dont nous parlerons  
it, étoit né dans l'Arzanène, province sujette de la  
au-delà du fleuve Nymphée. Il fut pris dans  
et emmené comme esclave par Justin, alors un  
éraux de l'armée. Pierre, encore fort jeune, fut  
avec bonté. Son maître, l'ayant fait instruire dans  
res, l'éprouva dans la fonction de secrétaire. Ce  
omme montra des talens supérieurs. Justin, étant  
sur le trône, l'employa dans ses armées, et lui  
enfin le titre de général. Pierre étoit brave, mais  
l'argent et plein d'arrogance. Il fut heureux dans  
remière campagne, et remporta sur les Perses  
nde victoire avec le secours des Lazes. Un auteur  
porain attribue cette gloire à Cyriaque, comte  
at, guerrier aussi pieux que vaillant, qui voulut,  
ue de joindre l'armée, aller à Jérusalem visiter  
Théodoric, et reçut de lui un cilice, dont il se  
comme d'une cuirasse à toute épreuve.

*Proc. pers.*

*l. 1, c. 13,  
15, et l. 2,  
c. 15, 26.*

*Cyrrill. vita  
sancti Sabæ.*

*Novel. 1, et  
28.*

*Chron. Alex.  
Theoph. p.*

*148, 149.*

*Malela, p.  
54.*

*Cedr. p. 366.*

*Agath. l. 5.*

Animé par l'exemple de ce succès, Sittas, à la tête d'un autre corps de troupes, pénétra dans le pays des Zanes, qui habitoient vers la source du Phase, dans les neiges du mont Taurus. Ces barbares féroces et indépendans, ne trouvant pas de quoi subsister dans les montagnes, infestoient, par des incursions continuelles, les provinces voisines du Pont-Euxin; et quoiqu'ils fussent à la solde de l'empire, puis Théodose II ils recevoient l'argent, et ne laissoient pas de ravager la frontière. Ils étoient quelquefois rencontrés par les troupes romaines; mais, se débandant aussitôt, ils étoient à la faveur des chemins impraticables et des détours du mont Taurus. Sittas, après les avoir plusieurs fois mis en fuite sans pouvoir les subjuguier, prit parti d'employer la douceur pour apprivoiser ces esprits sauvages. Il leur envoya des officiers adroits et intelligens, qui, à force de caresses et de présens, vinrent à bout de leur faire entendre qu'ils seroient bien plus heureux de servir l'empereur et de partager les commodités et les avantages dont jouissoient les soldats de l'empire. Ils s'enrôlèrent dans l'armée de Sittas, embrassèrent la religion chrétienne; et, s'étant humanisés par le commerce des Romains, ils servirent depuis ce temps-là avec autant de fidélité que de bravoure. Julien acheva de les civiliser en faisant bâtir plusieurs villes dans leurs pays.

En sortant de cette contrée, on arrivoit au mont Casius par une vallée profonde et bordée de rocs escarpés, mais peuplée et fertile. Elle appartenoit à l'empire d'Orient à une longueur de trois journées de chemin. A l'orient de ce vallon étoit la Persarménie, où se trouvoient des mines d'or, dont un homme du pays, nommé Syméon, étoit fermier pour le roi de Perse. Lorsqu'il vit la guerre allumée, il résolut de s'en rendre propriétaire, et se rendit aux Romains, qui lui laissèrent le produit des mines, se contentant d'en priver l'ennemi. Syméon



ait en même temps entre dans la forteresse  
ange, qui défendoit c o c rée. Cabade fit  
une bre porte, qui lui fut pas moins sen-  
Narsès et son frère Aratic es généraux, qui,  
ma auparavant, avoient it itas et Bélisaire,  
reçu quelque méconter ement de leur maître,  
ent au service de l'empire, et vinrent à Constanti-  
avec leur famille. L'eun de Narsès, leur compa-  
, les reçut avec joie, et les combla de présens. Cet  
me ayant été pris dans les guerres de Perse, s'é-  
levé par l'effort de son génie ; il étoit alors garde  
sors de l'empereur, et n avoit pas encore fait con-  
ses talens militaires. La , frère de Narsès et d'A-  
, apprenant l'accueil he de fait à ses frères,  
leur exemple. Il intro ant la nuit des  
s romains dans le châtea de Bole, près de Théo-  
polis, et se retira aussi à Constantinople.

tinien n'épargnoit aucune dépense pour s'assurer  
cours des barbares voisins de la Perse. Il gagna à  
de présens Boarex, qui, après la mort de son  
Balach, régnoit sur les Huns Sabirs. Cette prin-  
guerrière se mit à la tête de cent mille hommes,  
recha à la rencontre de deux rois d'une autre partie  
luns qui traversoient ses états avec vingt mille  
nes pour aller joindre l'armée de Cabade. Elle les  
en pièces, tua dans la bataille l'un de ces rois  
né Glonès, fit prisonnier l'autre, appelé Styrax, et  
oya à Constantinople. L'empereur, sans avoir égard  
un de roi, respectable même dans un barbare, fit  
re ce prince à la vne de toute la ville, sur le bord  
alse, dans le quartier de Syques, lieu destiné aux  
nions.

ardas, roi des Huns qui habitoient la Chersonèse  
que, vint lui-même à Constantinople faire al-  
e avec l'empereur, et recevoir le baptême. Justi-  
, qui voulut être son parrain, lui fit de riches pré-

*Theoph. p.*  
*149.*  
*Malala, p.*  
*55.*  
*Cedr. p. 367.*  
*Anast. p. 58.*  
*Hist. miscel.*  
*l. 16.*

*Theoph. p.*  
*149, 150.*  
*Malala, p.*  
*56.*  
*Cedr. p. 367.*  
*368.*



*Anast. p. 58.  
Hist. miscel.  
c. 16.*

sens, et le chargea de veiller à la sûreté de la frontière et surtout à celle de la ville de Bosphore, nommée trefois *Panticapée*, où les Romains et les Huns entretenoient un grand commerce. Il y avoit dans cette ville une garnison romaine sous les ordres du tribun Demetrius. Gordas, de retour dans son pays, voulant imposer ses sujets au christianisme, fit fondre les statues d'or ou d'argent de leurs fausses divinités. Les Huns, attachés à l'idolâtrie depuis leur migration vers l'occident, se révoltèrent, tuèrent Gordas, et mirent sur le trône son frère Moager. En même temps, pour prendre la vengeance des Romains, ils marchent en diligence à la ville de Bosphore, la surprennent, égorgent le tribun et la garnison. L'empereur, ayant appris cette nouvelle, réunit à Odessus toutes les troupes de Thrace, et assembla une flotte nombreuse au promontoire Sacré, à l'entrée du Pont-Euxin, du côté de l'Asie. Il donna la conduite de cet armement à trois généraux : Jean, fils de Rufin et petit-fils de Jean le Scyte, Cerdillas et Badurius. L'armée de terre avoit ordre de nettoyer le Pont-Euxin jusqu'à la Chersonèse taurique. Les Huns n'attendirent pas les troupes romaines : effrayés de ces grands préparatifs, ils abandonnèrent Bosphore et toute la presqu'île, et s'enfuirent avec Moager dans l'intérieur des contrées septentrionales.

*Préc. Goth.  
l. 5, c. 40.  
Cang. Jam.  
éyz. p. 100.*

Ce fut dès ce temps-là que Germain commença à faire connoître sa valeur et les grands talens qu'il avoit pour la guerre. Ce prince, le plus aimable et le plus accompli de la cour de Justinien, étoit fils de ce fils de l'empereur dont le nom est ignoré. La haine que Théodora donnoit un nouveau lustre à ses brillantes qualités. Il avoit l'âme trop haute pour plaire à l'impératrice, qui ne protégeoit que ses adulateurs et ses esclaves. Il lui fallut tout ce qu'il avoit de mérite pour être employé par un prince que gouvernoit une femme ennemie de la vertu. Justinien le nomma général

de Thrace, et le chargea de repousser les  
qui venoient de passer le Danube. Germain les  
en pièces; et cette sanglante défaite rendit son  
indoutable aux barbares. Les Romains faisoient par-  
Eclavons, dont nous tâchons bientôt de déve-  
l'origine.

La ville n'avoit pas eu le temps de se relever de  
la destruction qu'elle avoit soufferte deux ans  
avant, lorsqu'un nouvel incendie, dont la cause  
est pareillement inconnu, commença le quin-  
ze novembre avec la même violence que le pre-  
mier fut encore suivie, quatorze jours après, d'un  
tremblement de terre. Le mercredi vingt-neuf  
septembre, trois heures après le lever du soleil, l'air  
fut tout à coup d'un bruit épouvantable, et la terre  
trembla pendant une heure. Les édifices s'écroulèrent  
ceux qui avoient résisté au tremblement précédent;  
les murs de la ville furent renversés; il sembloit que  
la ville s'obstinât à combattre les efforts que faisoient les  
Romains pour relever cette malheureuse ville. Quatre  
vingt cent soixante et dix personnes furent écrasées  
à Laodicée; les autres se sauvèrent dans les rues  
ou sur les montagnes. On prétendit alors  
qu'il seroit pas resté sur pied une seule maison,  
un habitant, en conséquence d'une révélation qu'il  
avoit eue en songe, n'eût fait écrire ces mots au-  
dessus des portes : *Demeurez debout, Jésus-Christ est*  
avec vous. Ce désastre fut suivi d'un froid excessif, qui  
tue pas les habitans échappés au péril de mar-  
cher pieds nus en procession autour de la ville, se  
couchant au milieu des neiges, et implorant la mi-  
sericorde divine. Laodicée et Séleucie subirent le même  
malheur : la moitié de chacune de ces deux villes fut détruite,  
on rapporte que ce fléau épargna les églises catholi-  
ques, tant à Laodicée qu'à Séleucie, sept mille cinq  
cent personnes. La nouvelle de tant de malheurs porta

*Evag. l. 4,*  
*c. 6.*  
*Theoph. p.*  
*151.*  
*Malela, p.*  
*60.*  
*Cedr. p. 368.*  
*Glycas, p.*  
*169.*  
*Anastas. p.*  
*58.*  
*Hist. miscel.*  
*l. 16.*  
*Chr. Edess.*  
*apud Assem.*  
*bibl. orient.*  
*t. 1, p. 415.*  
*Steph. in*  
*Θεόπολις.*

la consternation dans Constantinople ; on y fit des prières publiques, et l'empereur envoya de grandes sommes d'argent pour réparer ces cités fameuses et florissantes depuis plusieurs siècles. Il remit les impôts pour cinq ans ; et afin de retenir les principaux citoyens qui craignoient à s'établir ailleurs, il les honora du titre de *lustres*. Par le conseil d'un saint solitaire, nommé Théophraste le Thaumaturge, qui habitoit sur une colline dans la Syrie, il changea le nom d'Antioche en celui de *Théopolis*, c'est-à-dire, *la ville de Dieu*, nom qui sembloit mériter pour avoir été la première où les principes de l'Evangile ont pris le nom de *chrétiens*. Cette dénomination nouvelle fut adoptée avec joie par les habitants, qui la regardèrent comme un heureux augure pour l'avenir.

*Cod. Just.*

*l. 1, tit. 1,*

*leg. 5, 6, 7;*

*tit. 2, leg.*

*23, 24; tit.*

*3, leg. 42,*

*43; tit. 53,*

*leg. unic, et*

*ibi Gothof.*

*Novel. 9, 86,*

*111, 151.*

*Proc. anccd.*

*c. 28.*

*Theoph. p.*

*150.*

*Cedr. p. 366,*

*368.*

*Anast. p. 58.*

*Baronius.*

Justinien étoit naturellement réformateur ; et les ordres qu'il trouvoit répandus dans toutes les parties de l'état ouvroient à cette inclination une vaste carrière. Il régla l'ordre civil ; mais les mœurs, plus puissantes que les lois, perpétuèrent les abus ; et la vertu romaine, depuis long-temps altérée dans ses principes, ne put recouvrer son ancienne intégrité. Mon dessein n'est pas de rendre compte de la multitude des lois de ce prince ; ce détail passeroit les bornes de l'histoire ; je me contenterai d'indiquer en peu de mots les plus importantes de celles qui concernent l'ordre public. Dès le commencement de son règne, jetant les yeux sur les troubles dont l'Eglise étoit agitée, il publia sa profession de foi, entièrement conforme à la doctrine catholique, et menaça d'un sévère châtimement tous les hérétiques, nommément les sectateurs de Nestorius, d'Eutychès et d'Apollinaire. C'étoient les trois sectes qui divisoient les esprits. Quelque temps après, en l'an 533, il rendit compte au pape de la pureté de sa croyance, et, dans une constitution qu'il adressa sur le même sujet au patriarche de Constantinople, en même temps qu'il

bonne dans l'inscription le titre d'*œcuménique*, il ble qu'il ait voulu prévenir l'abus que les évêques ette église pourroient faire de ce nom; il lui déclare l a déjà instruit de sa foi le pape de l'ancienne ne, et qu'il se croit obligé de communiquer à ce et tout ce qui concerne l'état de l'Eglise, comme chef de tous les évêques; *d'autant*, ajoute-t-il, *que lise romaine a toujours réprimé par des décrets or- dres les hérésies qui se sont élevées dans les con- s de l'Orient*. Il témoigne dans sa lettre au pape les mes sentimens de respect : il proteste de l'union des ques orientaux avec le saint-siège, et même de leur mission à cette première église du monde, dont il met qu'il s'empressera toujours d'accroître l'honneur et l'autorité. Le pape (c'étoit alors Jean II) lui répondit par de grands éloges, lui déclarant que, de l'avis ses frères et coévêques, il confirmoit l'édit de l'em- pereur contre les hérétiques. Quoique dans la suite de son règne ce prince n'ait pas toujours respecté la per- sonne des papes, il respecta toujours l'église romaine; maintenant à la vérité l'évêque de la ville impériale n'eut le rang que celui-ci prétendoit depuis long-temps, au-dessus des patriarches d'Alexandrie et d'Antioche, ce que les papes n'approuvoient pas; mais il reconnoît néanmoins, dans une de ses Nouvelles, l'évêque de Rome pour le premier de tous les évêques; et celui de Constantinople, n'est placé qu'au second rang. Ces assertions formelles font connoître en quel sens on doit entendre le titre *œcuménique*, attribué au patriarche de Constantinople, et ce que le même empereur dit à l'occasion d'une de ses lois, que l'église de Constantinople est la première de toutes les églises. On voit évidemment que ces termes ne doivent s'entendre que de l'Orient. Il ôta aux hérétiques les églises qu'ils avoient usurpées, et les rendit aux catholiques. Comme plusieurs des principaux de la cour étoient infectés des er-

reurs d'Arius, il confisqua leurs biens pour intimider les autres, et déclara qu'il ne permettroit qu'aux orthodoxes d'entrer dans les charges. Il établit les évêques surveillans des tribunaux dans les provinces; il les obligea d'exhorter les juges à rendre justice, et de porter leurs plaintes à l'empereur, si leurs remontrances étoient sans effet. La prescription de trente ans étoit établie par la loi de Théodose II. Justinien déclara que les biens et les droits de l'Eglise ne pourroient être prescrits qu'au bout de cent ans. Procope prétend que cette loi fut surprise au prince par une fraude des agents de l'Eglise d'Emèse; et ce qui semble autoriser ce soupçon, c'est qu'elle fut abolie treize ans après par le même Justinien, qui réduisit au terme de quarante ans la prescription des biens ecclésiastiques. Mais s'il étendoit les privilèges de l'Eglise, il en voulut aussi resserrer la discipline. Il régla la forme de l'élection des évêques; défendit toute espèce de simonie; obligea les prélats à la résidence, en leur interdisant tout voyage à l'étranger sans sa permission; ordonna qu'ils ne pourroient disposer par testament ni par donation, que des biens qu'ils possédoient avant l'épiscopat; mais que les acquisitions postérieures tourneroient au profit de leur église. Il soumit à la même loi les administrateurs des hôpitaux. Pour épargner aux évêques la tentation d'appliquer les biens ecclésiastiques à l'avantage de leurs familles, il défendit de nommer à l'épiscopat ceux qui auroient des enfans; il ne pouvoit étendre la même défense aux ecclésiastiques ayant des neveux, qui sont devenus un des grands fléaux de l'Eglise; c'eût été restreindre l'éligibilité dans un cercle trop étroit; mais l'esprit de la sage loi n'est pas plus favorable aux neveux ni aux autres quelconques qu'il ne l'est aux enfans. Il ordonna aux clercs de chanter eux-mêmes l'office, et leur défendit d'employer à cette fonction des voix mercenaires; leur recommande l'assiduité, sous peine d'être ex-

clergé. Tel est le précis des deux lois de cette année, dont l'une est adressée au patriarche de Constantinople, l'autre au préfet du prétoire, chargé de tenir la main à l'exécution. Il songea en même temps à réprimer l'avidité des juges séculiers, défendant aux magistrats de Constantinople d'accepter aucune donation, sous quelque prétexte que ce fût, durant le cours de leur magistrature, et même d'acheter des maisons, non plus aucun meuble ou immeuble, sans une permission expresse de l'empereur. La défense étoit encore plus pressante à l'égard des magistrats des provinces; elle s'étendit pour les uns et les autres jusqu'à leurs domestiques et leurs assesseurs. Cette loi fut abrogée dans la suite par Léon le philosophe, et jamais elle n'a été observée dans les pays où les magistratures sont personnelles.

L'empereur annonça d'abord l'inclination qu'il avoit, à rétablir et augmenter les édifices anciens, soit à reconstruire de nouveaux. Il fit dans l'Hippodrome des embellissemens considérables. L'aqueduc d'Adrien fut réparé, et l'on creusa une vaste citerne pour en recevoir les eaux. Le faubourg de Syques étoit séparé de la ville par le golfe de Cédras; l'empereur en rebâtit les murailles; il fit construire sur le golfe un pont de communication avec la ville; il donna à ce faubourg le droit de cité et le nom de *Justinianopolis*. Son principal soin, dans cette année et dans les suivantes, fut de couvrir l'empire contre les attaques des Perses, les plus anciens et les plus opiniâtres ennemis du nom romain en Orient. Après avoir corrigé les défauts des fortifications de Dara, bâties à la hâte par Anastase, il garantit cette ville des inondations du fleuve Cordès. Il appuya les murs d'Amide par de nouveaux remparts. L'espace entre ces deux villes fut rempli de forteresses et de châteaux. Théopoliopolis, Constantine, Circèse, furent de nouveau fortifiées, ainsi que Carrhes, Callinique, Batnes et

*Proc. ædific.  
l. 2, passim.  
et l. 5, c. 2.  
Malela, p.  
54.*

Edesse. Ces places étoient en Mésopotamie. Dans l'Éphratésie, dite autrefois Comagène, sur les bords de l'Euphrate, étoit la ville de Zénobie, bâtie par la reine de ce nom, mais alors déserte et presque détruite. Justinien la rebâtit, la peupla, la mit en sûreté contre les inondations de l'Euphrate, et y établit une forte garnison. Les autres places de la même province, négligées jusqu'alors, Chalcis, Cyr, Sura, Europus, Hieraple, Zeugma, Néocésarée, furent mises en état de défense. Il fit une ville de Sergiopolis, qui n'étoit auparavant qu'une église en l'honneur du martyr saint Serge. Tout étoit en mouvement dans ces contrées. Ces villes, autrefois célèbres, alors presque ensevelies, relevoient de leurs ruines, et montraient aux Perses une barrière menaçante.

La plus célèbre réparation faite sur cette frontière fut celle de Palmyre. La ville de Palmyre, bâtie par Salomon, qui la nomma *Tadmor*, étoit située, comme on le reconnoît certainement par ses ruines, environ à soixante lieues de Damas, à près de trente lieues de Thapsaque, aujourd'hui El-dor, sur l'Euphrate, et cent vingt lieues de Babylone. Cette portion de terrain riche et fertile, arrosée de sources au milieu d'une vaste étendue de sables arides, sembloit avoir été mise en réserve par la nature pour servir de bornes aux deux grands empires des Romains et des Perses, qui dans leurs querelles, commençoient presque toujours par s'en disputer la possession. Palmyre avoit été détruite par Nabuchodonosor, lorsqu'il vint assiéger Jérusalem. Elle se releva depuis, et, après avoir été soumise à la puissance des Séleucides, elle se mit en liberté. Comme elle étoit riche et commerçante, Marc Antoine entreprit de la piller; mais les habitans le prévinrent, transportèrent leurs effets les plus précieux au-delà de l'Euphrate, dont ils défendirent le passage par le moyen de leurs archers, qui bordoient le fleuve. Adrien la r

*Regum.* l. 3, c. 9, v. 18.

*Paralip.* l. 2, c. 8, v. 4.  
*Jos. ant.*

*jud.* l. 8, c. 6.

*Pline,* l. 5, c. 21.

*Proc. ædific.* l. 2, c. 11.

*Malela,* p. 53.

*Steph.* Πάλμυρα.

*Ruines de Palmyre,* p. 58, 41.

*M. Danville,* troisième partie de la carte d'Europe.

et lui donna son nom, qu'elle ne conserva pas. Elle fut colonie romaine sous Caracalla, et fournit secours à Alexandre Sévère dans son expédition contre les Perses. Elle devint illustre sous Gallien, par la valeur héroïque d'Odenat et de Zénobie. Aurélien, après avoir pris la ville, passa au fil de l'épée presque tous les habitants. Dioclétien la rétablit, et l'orna de nombreux édifices. Elle avoit sous Théodose II une garnison considérable ; mais du temps de Justinien on n'y voyoit que des ruines. Au mois d'octobre de cette année, Justinien, ayant nommé comte d'Orient Patrice l'Arménien, lui donna une grande somme d'argent pour réparer Palmyre. Patrice releva les anciens édifices, en construisit de nouveaux, rassembla les eaux des sources qui s'égaroient dans les sables ; et comme le dessein de l'empereur étoit d'en faire non plus une ville de commerce, mais une place frontière, il en resserra l'enceinte, l'entoura de murailles, et y logea une garnison. Sous les ordres du duc d'Emèse, étoit destinée à défendre l'entrée de la Syrie et de la Palestine contre les incursions des Sarrasins. On voit encore aujourd'hui sur ce terrain des tombeaux, des colonnes et de nombreux débris de temples et de palais. On y distingue encore des murs que Justinien fit bâtir ; et, grâce à la facilité et à l'intelligence des voyageurs anglois, les ruines de Palmyre sont devenues dans ce siècle plus faciles à visiter que beaucoup de villes entières.

Les Sarrasins étoient pour la Syrie des voisins très-dangereux. Leurs courses fréquentes désoloient le pays, et le tenoient continuellement en alarme. Du côté de la Palestine, le golfe Arabique étoit bordé d'une vaste plaine, qui s'étendoit vers l'Orient l'espace de dix jours de chemin. Abocharab, chef de la tribu sarrasine qui habitoit ce canton, en abandonna le domaine à Justinien. Ce présent n'étoit considérable que par l'étendue du terrain ; d'ailleurs ce n'étoit qu'un désert de

*Proc. pers.*  
l. 8, c. 5.  
*Idem ædific.*  
l. 5, c. 8.



sables qui ne produisoit que des palmiers , dont la plaine avoit pris le nom. Cependant l'empereur , pour récompenser ce prince barbare , lui conféra le commandement général des Sarrasins de Palestine , qui étoient soumis aux Romains. Abocharab , dont le nom est devenu redoutable par sa valeur , arrêta de ce côté les courses des autres Arabes. Pour mieux assurer la frontière , Justinien fit élever au pied du mont une forteresse , où il plaça une nombreuse garnison. Cette montagne , très-escarpée et presque inaccessible , située à la pointe du golfe , étoit alors peuplée de chorètes et couverte de monastères. Mais le son dit Procope , en restoit inhabité , à cause d'un terrible qu'on y entendoit toutes les nuits , et qui , avec d'autres phénomènes , glaçoit les hommes d'effroi. Le récit de cet auteur n'est fondé que sur l'opinion populaire , à laquelle en effet il ne défère que trop souvent. Le moins est - il étonnant que l'impression de cette frayante tempête au milieu de laquelle Dieu donna sa loi aux Israélites se fût conservée pendant plus de deux mille ans dans un pays idolâtre.

AN. 529.  
*Proc. pers. l.*  
*1, c. 13.*  
*Chr. Marc.*

La guerre se faisoit depuis quelque temps en Arménie avec assez de lenteur. Mais , l'année suivante , elle ralluma vivement sur les bords du Tigre. Justinien chargea Bélisaire de la garde de Dara nouvellement construite. Justinien lui envoya ordre de construire une forte muraille dans la plaine de Mindone , sur la frontière , à la garde de Nisibe. Bélisaire se mit en devoir d'obéir ; et la multitude d'ouvriers qu'il employoit avoit élevé la muraille à une hauteur considérable , lorsque les Perses vinrent lui signifier qu'il eût à se désister d'une entreprise contraire aux traités , ou qu'ils alloient l'y contraindre par les armes. Bélisaire en informa l'empereur et lui représenta qu'il avoit trop peu de forces pour résister à un si puissant ennemi. Justinien fit aussitôt marcher en Mésopotamie Cuzès et Buzès , qui

andoient un grand corps de troupes sur le mont Liban. Ils étoient frères, nés en Thrace, jeunes, et pleins de cette valeur bouillante qui ne cherche que l'ennemi, sans savoir encore préparer la victoire. Les deux partis eurent à Mindone, les Perses pour détruire l'ouvrage commencé, les Romains pour le défendre. On combat avec chaleur; les Romains sont repoussés après un grand carnage; Cuzès est pris. Les Perses rasèrent la forteresse. Ils firent passer le Tigre aux prisonniers, et les enfermèrent dans des cavernes, où ils les tinrent enchaînés pendant le reste de la guerre.

Un si mauvais succès déterminâ l'empereur à tenter la voie de la négociation. Il fit sonder les dispositions de Cabade; mais ce prince étoit alors fort éloigné d'écouter aucune proposition. Il fondeoit de grandes espérances sur le soulèvement des Samaritains qui lui demandoient du secours, et lui promettoient de lui livrer Jérusalem et toute la Palestine, s'il vouloit les soutenir. Voici quelles furent les causes et les suites de cette révolte. Justinien, échauffé par un zèle que la prudence ne guideoit pas toujours, avoit renouvelé contre les hétérodoxes toutes les lois de ses prédécesseurs, et avoit ajouté peine de mort contre les infracteurs. Quoiqu'il se relâchât de cette rigueur dans l'exécution, il s'étoit attiré la haine des idolâtres, des hérétiques et des Juifs. Le dépouillement des temples, l'incapacité de posséder aucune charge, de transmettre et de recueillir les successions qui étoient dévolues au fisc, les portèrent à un tel désespoir, que les uns fuyoient hors des terres de l'empire, les autres se donnoient la mort. Quelques montanistes de Phrygie s'étant enfermés dans leurs églises, y mirent le feu, et se brûlèrent avec les édifices. Les Samaritains, plus hardis que les autres, irrités de la contrainte où les tenoit la garnison de Samarie depuis le règne de Zénon, ne purent sans fureur voir détruire leurs synagogues. Ils se joignirent aux manichéens, toujours

*Proc. anecd.*  
c. 11, et ibi  
*Alem.*

*Idem ædif.*  
l. 5, c. 7.

*Cyrill. vita*  
*sancti Sabæ,*  
*apud Su-*

*rium, 5 dec.*  
*Cod. l. 1, tit.*  
5, leg. 14,

17.  
*Novel. 129,*  
144.

*Theoph. p.*  
152.

*Malela, p.*  
62, 63, 66,  
67.

*Anast. p. 58.*

*Chron. Alex.*

*Cedr. p. 569.*

*Pagi ad Ba-*  
*ron.*

maltraités. C'étoient surtout les habitans de la campagne, gens grossiers et plus entêtés de leurs superstitions. Ils prirent les armes, au nombre de cinq mille, choisirent pour roi un brigand nommé Julien, entrèrent dans Scythopolis, dont ils brûlèrent les églises, s'emparèrent de Néapolis, où ils firent un horrible massacre, tuèrent l'évêque, mirent les prêtres en pièces, désolèrent tous les environs. Julien, ayant pris possession de cette ville, y fit célébrer en sa présence les jeux du Cirque. Un cocher, nommé Nicéas, qui l'avoit vaincu sur ses concurrens, se présenta au tyran pour recevoir la couronne selon la coutume. Mais Julien apprenant qu'il étoit chrétien, au lieu de le couronner, lui fit trancher la tête au milieu du Cirque. Théodose, qui commandoit les troupes de la Palestine, envoya des courriers à Constantinople, et rassembla ce qu'il avoit de soldats. Abocharab se joignit à lui; ils marchèrent contre Julien, qui abandonna Néapolis. L'ayant poursuivi avec ardeur, ils lui livrèrent bataille, définitivement son armée, le prirent, et lui firent trancher la tête, qu'ils envoyèrent à l'empereur avec son cadavre. Vingt mille Samaritains périrent dans ce combat. Les autres se sauvèrent sur le mont Garizim, ou dans les montagnes de la Thraconite. Le chef sarrasin reçut pour récompense vingt mille prisonniers, qu'il envoya vendre en Perse et en Ethiopie.

La nouvelle de la victoire arriva à Constantinople presque en même temps que celle de la révolte. L'empereur irrité contre Bassus, gouverneur de Palestine, de ce qu'il n'avoit pas prévenu, ou du moins réprimé ce désordre dans sa naissance, le dépouilla de sa charge, et le mit en prison. Il envoya en sa place le comte Irénée, qui alla chercher les Samaritains dans les montagnes où ils s'étoient réfugiés, en fit un grand carnage, et condamna les autres à des supplices rigoureux. Les habitans de Scythopolis se vengèrent eux-mêmes; ils brûlèrent

dans leur place publique un de leurs citoyens les distingués, nommé Sylvain, ennemi mortel des Juifs, et qui avoit eu la plus grande part aux cruautés exercées sur eux. Cette exécution étoit un nouvel attentat contre l'autorité du souverain, et peu s'en fallut qu'elle leur coûtât cher. Le comte Arsène, fils de Sylvain, se rendit à Constantinople avec sa femme, qui, s'étant insinuée dans l'amitié de l'impératrice, lui persuada que les Juifs de Palestine avoient été les agresseurs, et qu'ils s'étoient eux-mêmes attiré tous les maux qu'ils en souffrent. Théodora, toujours favorable au mauvais parti, agissoit fortement sur l'esprit de son mari; les Juifs couroient grand risque, si l'illustre saint Basile, âgé de plus de quatre-vingt-dix ans, ne fût venu en Palestine, à la prière de la province, pour détromper l'empereur. Justinien écouta avec respect ce pieux solitaire célèbre dans tout l'Orient par sa sainteté et par ses miracles. Il revint de ses préventions, et tourna sa colère contre les Samaritains, qu'il chassa de la Palestine. Il fit mourir les auteurs de la rébellion. Arsène, craignant pour lui-même, demanda le baptême à saint Basile. Au lieu des sommes d'argent que l'empereur offroit pour doter les monastères de Palestine, et que Sabas, le saint obtint une décharge d'impositions pour la province, la fondation d'un hôpital à Jérusalem, et l'établissement des églises. On raconte que Théodora, n'ayant point d'eufans de Justinien, conjurant Sabas d'obtenir un fils par ses prières, il éluda cette demande, en souhaitant à l'impératrice une vie sainte et pure, sans vouloir s'engager à aucune promesse; et les moines qui l'accompagnoient, paroissant étonnés de cette réserve, il leur dit que si Théodora avoit un fils, ce seroit un ennemi de l'Eglise, et qu'il lui feroit de mal que n'en avoit fait Anastase. Douze ans après cette révolte, à la prière de Sergius, évêque de Césarée, l'empereur rendit aux Samaritains le droit de

tester et de succéder. Mais l'expérience ayant fait reconnaître que ce peuple étoit intraitable, et que ceux qui recevoient le baptême ne se convertissoient qu'en apparence, Justin II, successeur de Justinien, révoqua cette concession, et rappela, par une loi nouvelle, toute la sévérité de la première. Les Samaritains conservèrent toujours dans le cœur une haine irréconciliable contre les chrétiens. Sous les gouverneurs attentifs et sévères ils la déguisoient avec soin; mais, dès qu'ils pouvoient flatter de l'espérance de l'impunité, ils la manifestaient sans réserve, et retournoient à leurs superstitions. Justinien fit fortifier le mont Garizim. Bélisaire surprit à son passage cinq députés, des premiers de Samarie, qui rapportoient de la cour de Perse la promesse d'un prompt secours; et, sur l'ordre qu'il en reçut de l'empereur, les fit mourir.

*Proc. anecd.*

*c. 11, 17, et  
ibi Alam.*

*Idem ædif.  
l. 1, c. 9.*

*Cod. l. 3,  
tit. 55, leg.*

*1, 2, 3; l.  
9, tit. 9, leg.*

*51.*

*Novel. 14,  
77, 141.*

*Theoph. p.  
151.*

*Malela, p.  
57, 58, 64.*

*Zon. p. 64.*

Pendant que les Samaritains immoloient à leur haine les ministres de la religion chrétienne, le crime et le supplice de deux évêques firent rougir la religion même. Isaïe et Alexandre, l'un évêque de Rhodes, l'autre de Diospolis en Thrace, furent déférés à l'empereur comme coupables des horreurs qui attirèrent sur Sodome la colère du ciel. Ils furent amenés à Constantinople, convaincus par une information juridique, et destitués de l'épiscopat par la sentence de Victor, préfet de la ville. L'éclat de leur punition ne fut pas moins scandaleux que leur crime. Après avoir été mutilés, ils furent promenés par toute la ville dans une litière ouverte, un héraut criant devant eux : *Apprenez, évêques, à ne pas souiller la sainteté de votre caractère.* On fit, à cette occasion, la recherche de ceux qui s'abandonnoient aux mêmes excès. Entre un grand nombre de coupables, il se trouva des sénateurs, et même des prêtres d'un rang honorable. Aucun d'eux ne fut épargné; ils furent conduits nus sur la place publique, traités comme Isaïe et Alexandre, et expirèrent dans ce honteux supplice. Pour déraciner

abominable, l'empereur renouvela toute la rigueur des lois précédentes. Il joignit les blasphémateurs à ceux qui seroient convaincus de cette infamie, et menaça de sa colère et de son indignation le préfet de la ville, s'il négligeoit de poursuivre les coupables. Cependant une si monstrueuse licence ne céda ni aux exemples les plus effrayans, ni aux lois les plus sévères. Quinze ans après, dans le commencement de l'an 544, Justinien fit une autre loi dans laquelle il attribue à la colère du ciel, irrité de ces abominations, la peste qui désoloit alors tout l'empire; il ordonne aux coupables des plus rigoureux châtimens, s'ils ne passent la fête de Pâques sans avoir expié leur crime par la confession et la pénitence. Il ne négligea point la réforme des autres dissolutions, qui, malgré les lois des empereurs précédens, continuoient d'infecter l'empire, et surtout la ville de Constantinople. Les jeux de hasard furent défendus, comme une source de blasphèmes. En 535, il fit publier un édit qui condamnoit au bannissement ceux qui faisoient actuellement commerce de prostitution, et à la mort ceux qu'on découvroit dans la suite. Il menaçoit de confiscation les propriétaires qui louoient leurs maisons pour ce trafic inhumain. Théodora voulut en cette occasion imiter le zèle de son mari pour la pureté des mœurs; et, soit pour masquer ses propres désordres, soit pour les expier aux dépens des autres, elle changea un ancien palais situé sur le Bosphore, du côté de l'Asie, en une maison de pénitence. Elle y fit renfermer les femmes publiques que l'indigence avoit plongées dans la débauche. Il s'en trouva près de cinq cents. Elle dota richement cette retraite, et la rendit magnifique et commode, pour doucir à ces malheureuses l'ennui d'une pénitence forcée. Malgré tant de ménagemens, il y en eut un grand nombre qui se précipitèrent dans la mer pendant la nuit, préférant la mort à une vie exempte de crime.

Justinien, vers ce temps-là, fit cesser un abus qui ou-

*Proc. Goth.  
l. 4, c. 5*

*Cod. l. 4*, trageoit la nature. Un luxe bizarre avoit depuis *tit. 12.* temps introduit dans le palais et chez les personnes  
*Novel. 142.* chez l'usage de se faire servir par des eunuques. La  
*Evag. l. 4*, part de ceux qu'on employoit alors étoient des Abasges.  
*c. 21.* Cette nation, qui conserve encore son ancien nom, habitoit la côte septentrionale du Pont-Euxin, depuis le Caucase jusqu'à plus de cent milles vers l'Occident. Les Tributaires des Lazes, ils étoient divisés en deux peuples et gouvernés par deux rois. C'étoit, dans cette barbare contrée, un malheur pour les pères de donner le jour à des enfans mâles bien conformés et d'une figure agréable. Ces princes avarés les enlevoient de force; et, après les avoir rendus eunuques, ils les envoyotent vendre bien cher sur les terres de l'empire. Par une précaution inhumaine, ils faisoient périr les pères pour se garantir de leur ressentiment. Justinien envoya à ces rois détachés un eunuque de leur pays, nommé Euphrate, qui servoit dans le palais, pour leur défendre ce comme barbare. Les Abasges reçurent cette nouvelle avec joie et en prirent avantage pour s'opposer à la cruauté de leurs souverains, dont ils secouèrent bientôt le joug. En se mettant en liberté, ils embrassèrent la religion chrétienne, qui inspiroit aux princes des sentimens conformes à l'humanité. Ils n'avoient jusqu'alors adoré que les forêts et les arbres. Justinien fit bâtir dans le pays une église sous l'invocation de *la Mère de Dieu*, y établit des prêtres, et prit soin de l'instruction de ces peuples. Douze ans après il étendit à tout l'empire la défense de faire des eunuques, sur peine du talion contre ceux qui auroient commis, commandé ou favorisé le forfait; et si les coupables ne perdoient pas la vie par cette opération dangereuse, ils étoient dépouillés de leurs biens, et relégués dans l'île de Gypse, en Ethiopie. Domitien, tout cruel qu'il étoit, avoit autrefois défendu cet attentat; Constantin et Léon l'avoient puni comme un homicide. Léon le Sage, dans la suite, p

outrager l'humanité en châtiant le crime, abolit l'ancien précepte par Justinien, et se contenta de punir les coupables à une amende de dix livres et au bannissement pour dix ans.

On peut rapporter à cette année un tremblement de terre qui renversa une partie d'Amasée et des bourgs dans la province du Pont; ainsi que de la ville de Perse, métropole de Lycie. L'empereur fit réparer ces villes et y distribua de grandes aumônes. Tout fut affligé de maladies, qui emportèrent beaucoup d'habitans.

L'exactitude des lois publiées contre les païens et les hérétiques, fit encore perdre à Justinien grand nombre de richesses. Il appliquoit au trésor public des villes les revenus des terres données aux temples des païens; mais il ne laissoit à son profit les biens-mebles et immeubles particuliers qui refusoient de se faire baptiser, leurs femmes, leurs enfans et leurs domestiques. Il supprima toute distribution publique, enjoignant aux magistrats de bannir les opiniâtres, et de punir de mort tant ceux qui oseroient sacrifier que ceux qui, après avoir reçu le baptême, persisteroient dans l'idolâtrie. Comme la ville d'Athènes étoit encore l'asile du païsane, il y fit fermer par édit les écoles de philosophie, d'astronomie et de jurisprudence. Ces rigueurs firent l'épouvante aux païens qui avoient échappé aux persécutions des empereurs précédens. La plupart se réfugia chez les barbares; quelques-uns se convertirent à la nouvelle foi; mais beaucoup d'autres, après avoir, en apparence, embrassé le christianisme, continuèrent de servir en secret leurs premières superstitions. Quelques auteurs contemporains taxent ici Justinien d'avare et de cruauté. Il est vrai qu'il appliquoit au profit de l'état la confiscation des lieux d'assemblée, soit des païens, soit des hérétiques; mais il s'emparoit des biens particuliers; et les supplices qu'il employoit à la

*Chron. Alex.  
Malala, p.  
63.*

*An. 520.  
Cod. l. 5,  
tit. 21, leg.  
9, 10.  
Novel. 9.  
Proc. anecd.  
11, et ibi  
Alam.  
Idem edific.  
l. 6, c. 2.  
Idem, pers.  
l. 1, c. 19.  
Theoph. p.  
153.  
Malala, p.  
63, 64.  
Codr. p. 369.  
Eichellii  
animad. in  
Anecd. Proc.*



conversion des infidèles étoient contraires à l'esprit du christianisme. Quoi qu'il en soit, ces derniers coups portés à l'idolâtrie achevèrent de l'anéantir. Ce prince poursuivit jusqu'aux extrémités de l'empire. A quelques journées de chemin de la Cyrénaïque, vers le midi, étoient deux villes anciennes, toutes deux nommées *Agila*, dont les habitans étoient fort attachés au paganisme. Ils adoroient Jupiter Ammon et Alexandre. L'empereur fit prêcher l'Evangile à ces peuples, et ses soins eurent un heureux succès. La ville de Borium, dans la Cyrénaïque, étoit remplie de Juifs, qui conservoient un ancien temple, dont la fondation, selon leurs traditions fabuleuses, remontoit au temps de Salomon. Ce temple fut changé en église. Narsès, le Persarménien, purgé l'île de Phyles de cette superstition opiniâtre, dont il avoit parlé sous le règne de Marcien. Lorsqu'il commandoit sur les frontières de l'Egypte et de l'Ethiopie, il détruisit, par ordre de l'empereur, le temple d'Isis; fit mettre en prison les prêtres qui s'y opposoient, et envoya à Constantinople la statue de la déesse et celles des autres divinités de cette île, où l'idolâtrie s'étoit conservée comme dans son dernier refuge. Il n'étoit pas si facile d'éteindre les hérésies. Pour les affoiblir de plus en plus, Justinien obligea les magistrats qui entroient en charge de jurer qu'ils étoient dans la communion de l'Eglise catholique, et qu'ils n'apporteroient par eux-mêmes ni ne permettroient qu'on apportât aucun obstacle aux décrets des conciles. Quoiqu'il ôtât aux hérétiques la liberté du culte public, il laissa cependant les ariens en possession des églises qu'ils occupoient. C'étoit la secte qu'avoient embrassée les Goths, qui, étant maîtres de l'Italie, auroient pu sans doute user de représailles contre les orthodoxes, comme Théodoric en avoit menacé Justin. Justinien rebâtit même en leur faveur l'église de Saint-Moïse, que le grand Théodose leur avoit autrefois accordée, mais qui, peu de temps après, étoit

en ruine. Le peuple témoigna pour lors, par une émeute et meurtrière, la haine qu'il portoit à la tyrannie introduite par l'empereur. La première fois que les Perses se rassemblèrent dans cette église, une foule de séditeurs s'y jeta à main armée, et fit un grand carnage qui s'y trouvèrent.

Shapur, affligé de la défaite des troupes romaines, Mindone, avoit renoué la négociation entamée l'année précédente. Il avoit envoyé en Perse Hermogène, maître des offices, avec des propositions. Cabade ne refusa pas; mais ces avances de sa part ne firent qu'accroître la fierté du roi de Perse. Il congédia Hermogène avec une lettre où, par ses titres de roi des rois, de fils du soleil, de souverain de l'Orient, il donnoit à l'empereur ceux du jour et de la lune et de maître de l'Occident. Il y avançoit que les rois de Perse n'avoient jamais manqué de traiter les empereurs comme leurs frères et de leur offrir leurs trésors. Il se plaignoit de ce que Anastase et Justin lui avoient refusé le même secours, et reprochoit eux la cause des guerres précédentes : *Vous rétiez, disoit-il; vous faites profession de piété; mais vous coulez donc le sang de tant d'innocens qui sont les victimes de votre avarice. Si vous tardez à me satisfaire, je vous mène à une guerre sanglante. Comme je ne puis vous en laisser dérober la victoire, je vous avertis que je ne vous laisserai respirer que jusqu'au printemps prochain.* Shapur craignoit aussi de l'invasion des mines d'or de Perse. L'empereur, ne désespérant pas encore d'un accommodement, fit partir le patrice Rufin, qu'il savoit agréable à Cabade; mais il lui commanda de s'arrêter à Hiéraple, et d'y attendre de nouveaux ordres. Il fit en même temps Hermogène porter à Bélisaire le brevet de général des troupes de l'Orient, et lui donna de rester auprès de lui pour veiller sur les mouvemens des Perses, et pour l'aider

*Proc. pers.*  
l. 1, c. 13,  
14, 15.  
*Idem ædif.*  
l. 1, c. 1.  
*Theoph. p.*  
151.  
*Malela, p.*  
65.

de ses conseils. Bélisaire rassembla promptement troupes, et les fit camper aux portes de Dara. Au commencement de juin, il apprit qu'une armée de quarante mille Perses, commandée par Pérose, approchoit de cette ville, dans le dessein de l'assiéger.

Bélisaire n'avoit que vingt-cinq mille hommes; il sut réparer l'infériorité du nombre par la disposition de son armée. A un jet de pierre de Dara, il fit creuser un fossé, en réservant des passages de distance en distance. Ce fossé, d'abord parallèle aux murs de la ville, avançoit en ligne droite vers les ennemis par ses extrémités, et, se repliant ensuite à droite et à gauche, s'étendoit au loin dans la plaine, en sorte que la jonction de ces directions formoit autant d'angles de sautoir. Bélisaire posta sur la gauche bon nombre de cavaliers commandés par Buzès, avec trois cents Hérules, sous les ordres de Pharas, entre le fossé perpendiculaire aux murailles et une éminence. A leur gauche, justement à l'angle formé par l'aile prolongée, il posta Sunica et Ascan, avec six cents cavaliers huns, pour prendre l'ennemi à dos, si Buzès et Pharas étoient enfoncés. La même disposition étoit rangée de la même manière. Jean, fils de Nicétas, Marcel, Cyrille et Germain y commandoient la cavalerie romaine; Simas et Ascan, les Huns. La ligne parallèle aux murailles étoit bordée du reste de la cavalerie et de toute l'infanterie. Bélisaire et Herménégilde étoient au centre.

Pérose avoit campé la veille à moins d'une lieue de la ville. Au point du jour, les Perses marchèrent contre les Romains avec assurance. Mais, lorsqu'ils virent de près le bel ordre des ennemis, ils firent halte, et furent surpris et embarrassés. Ils doublèrent leurs rangs, et se partagèrent en plusieurs colonnes pour passer dans les intervalles du fossé. Le jour étoit fort avancé quand les Perses détachèrent de leur aile droite un grand corps de cavalerie qui vint attaquer Buzès et Pharas. Ceux

lant devant eux pour les attirer en-deçà du fossé, Perses s'engagèrent dans le passage; mais bientôt, craignant d'être enveloppés, ils regagnèrent à toute bride les restes de leur armée, laissant sur la place sept de leurs guerriers. Pendant que les deux armées s'observaient sans faire aucun mouvement, un jeune cavalier perse, s'étant approché des Romains, défia le plus brave de leur camp à le combattre. Personne n'acceptoit le défi, lorsqu'il vit entrer dans la plaine un cavalier inconnu à l'armée; c'étoit le baigneur de Buzès, nommé André, qui avoit été maître d'escrime à Constantinople. Mais il n'avoit servi en qualité de soldat, et ni son général, ni aucun autre n'avoit eu la pensée de l'exciter à une démarche si hardie. Il courut à l'ennemi sans lui laisser le temps de se reconnoître, et l'ayant abattu d'un coup de lance, il lui coupa la tête, au grand étonnement des Romains qui pousoient des cris de joie. Les Perses, confus de cet affront, firent partir le plus brave et le plus expérimenté de leurs cavaliers, déjà avancé en âge, mais encore plein de vigueur, et d'une taille au-dessus de l'ordinaire. Il s'avança avec fierté, et proposa le même défi. Hermogène avoit défendu à André de proposer une seconde fois; mais, malgré cette défense, André, voyant que personne n'osoit combattre, s'élança hors des rangs, et va, pique baissée, heurter l'ennemi avec tant de furie, que la violence du choc renverse et tue les chevaux et les deux cavaliers. Plus dispos que son adversaire, il se relève le premier, lui plonge son épée dans le corps, et le laisse sans vie. Les cris redoublèrent du côté des Romains, et les Perses, dans un morne silence, se retirèrent à leur camp.

Le jour suivant se passa en messages réciproques de part des deux généraux. Bélisaire, aussi prudent que l'intrepide, préférant la paix à une victoire même assurée, écrivit à Pérose *qu'il falloit être ennemi de sa patrie pour l'engager dans des hasards qu'on pouvoit*

*éviter. Les deux princes étant en termes d'accablement, qu'étoit-il besoin d'ensanglanter par un les préliminaires de la paix ? Que Pérose se responsable aux yeux de toute la Perse du sang alloit verser. Pérose répondit par des reproches : ne vous, disoit-il, des conventions jurées par les Perses. Cette ville de Dara, qui vous sert aujourd'hui de retraite, bâtie et fortifiée, contre la foi des traités, ne vous accuse-t-elle pas d'infidélité ? Ce n'est que par les armes qu'on peut tirer raison d'un perfide ennemi, et nous sommes résolus de ne recourir que par la victoire ou la mort. Bélisaire repartit : la démarche qu'il venoit de faire pour épargner des deux nations, il s'assuroit que Dieu, et l'orgueil des Perses, combattoit pour les Romains. Qu'il alloit faire attacher au haut des enseignes envoyées de part et d'autre, comme les pièces d'un procès sanglant que Dieu alloit juger lui-même. Pérose répliqua que la Perse avoit ses dieux ; que demain le soleil, cette divinité puissante, n'éclaireroit pas seulement leur valeur, mais leur donneroit la victoire et les introduiroit dans la ville. Ayez soin, ajoutoit-il, de m'y préparer un bon repas digne du vainqueur.*

Aux premiers rayons du jour, les deux armées rangèrent leurs soldats en bataille, et les exhortèrent à bien faire. Pérose représentoit aux siens les succès de l'année précédente ; la timidité des ennemis qui les attendoit que derrière un fossé ; les récompenses et les punitions que le roi leur réservoir selon qu'ils combattaient avec courage ou avec lâcheté. Bélisaire animoit leur armée par l'exemple d'Asclépiade de Buzès, qui, sans être soldat, avoit tué deux des plus braves guerriers de la Perse. *Ce n'est ni la force, ni le courage qui vous ont manqué dans vos précédentes campagnes, disoit-il ; c'est la discipline.*

*us serez vainqueurs. Ne vous effrayez pas du re des ennemis ; ce n'est qu'une multitude de ns mal armés , qui ne savent que dépouiller les . Combattez aujourd'hui en Romains , et vous rez pour toujours l'orgueil des Perses.* L'armée ine étoit rangée dans le même ordre que le pre- jour. Pérose partagea la sienne en deux divisions, derrière l'autre, afin que, la première étant fatiguée, re vînt prendre sa place. Il mit en réserve la cava- des immortels, avec ordre de ne faire aucun mou- nt, jusqu'à ce qu'il leur donnât le signal. Il se plaça même à la tête du centre, donna à Pityase le com- dement de l'aile gauche. Les deux armées attendoient gual, lorsque Pharas vint trouver Bélisaire. *Si je eure, lui dit-il, avec mes Hérules dans le poste où m'avez placé, je ne vois pas que je vous puisse d'un grand secours : mais si je vais me poster dans allon derrière la colline, et que, dans la chaleur du bat, je vienne charger les Perses, j'espère ne vous pas inutile.* Bélisaire approuva cet avis, et Pharas écouta. Le combat ne commença qu'après midi ; les es ne prenant leur repas que le soir, et les Romains le matin, les uns ne vouloient pas commencer à battre de bonne heure, pour ne pas s'épuiser par longue bataille ; les autres différoient volontiers, s l'espérance d'avoir meilleur marché de l'ennemi, s'affoibissoit de plus en plus. Enfin les Perses firent ir de leurs arcs une nuée de flèches ; les Romains y ndirent, et l'air en étoit obscurci. Mais l'avantage t du côté des Perses, plus habiles à tirer de l'arc, et , se succédant les uns aux autres, ne laissoient aucun rvalle entre les décharges. Un vent violent qui s'éleva r lors favorisa les Romains en donnant à leurs hes autant de force qu'il en ôtoit à celles des en- nis. Les carquois étant épuisés, on en vint aux coups main, et la bataille fut terrible. Les Cadiséniens à la

suite de Pityase avoient enfoncé l'aile gauche des Romains, et elle alloit être entièrement détruite, si Sunica et Augan ne fussent venus prendre à dos les ennemis. En ce moment Pharas et les Hérules sortirent de l'embuscade, et chargèrent les Cadiséniens avec tant de vigueur, qu'ils se replièrent sur le gros de leur armée, laissant trois mille morts sur la place. Les plus grands efforts de Pérose étoient contre l'aile droite. Il y faisoit marcher les immortels; à la vue de cette redoutable cavalerie, Bélisaire fit passer de ce côté-là Sunica et Augan pour soutenir Ascan et Simas. Il les renforça encore d'une ligne de cavalerie qu'il tira du corps de bataille. Baresmane, à la tête de l'aile gauche des Perses, renversoit tout ce qui se trouvoit devant lui, lorsque les Huns fondirent avec furie sur ses escadrons, les rompirent, et, les ayant coupés, ils en mirent en fuite la moitié. Tandis que le reste, cessant de poursuivre les Romains, fit volte-face pour revenir sur les Huns. Les fuyards tournent bride aussitôt, et reviennent sur les Perses. Sunica perce jusqu'à la bannière des immortels, et tue celui qui la porte. Baresmane court en cet endroit pour sauver cette respectable enseigne; Sunica le renverse d'un coup de lance. La chute de ce guerrier jette l'épouvante parmi les Perses; ils fuient; les Romains rapprochent leur ailes, les enveloppent, et en tuent cinq mille. Tout se débande du côté des Perses; les fantassins jettent leurs boucliers pour fuir plus légèrement; la plupart sont massacrés. Comme les Romains avoient rompu leurs rangs dans la poursuite, et que le désordre étoit le même dans l'armée victorieuse et dans l'armée vaincue, Bélisaire fit sonner la retraite, de crainte que les Perses, après s'être ralliés, ne vinssent leur arracher la victoire. C'étoit aussi d'avoir appris aux Romains que l'ennemi n'étoit pas invincible. Cette action rabattit la fierté des Perses; ils n'osèrent hasarder une seconde bataille. On se contenta de part et d'autre de faire des courses, où les Romains surent

s supérieurs. Voilà ce qui se passa cette année opotamie.

de ne fut pas plus heureux en Arménie. Il y envoya une armée composée de Persarméniens et d'Alanes, peuple barbare, voisin du Caucase. Trois Sabirs s'étoient joints à ces troupes. Merméroës, chef de cette armée, vint camper à trois journées d'Édosiopolis. Dorothee, capitaine habile et expérimenté, commandoit les troupes de la province, et le général des armées de l'empire, étoit en Arménie. À la nouvelle de ces mouvemens, ils envoyèrent deux espions pour reconnoître les forces de l'ennemi. Ceux-ci, après s'être introduits dans le camp, le visitèrent tout entier, et furent rencontrés au retour par un parti de Perses au service des Perses; l'un des deux, nommé Sittas, fut pris; mais l'autre, s'étant échappé, vint rendre compte de ce qu'il avoit vu. Sur cet avis les généraux font prendre les armes à leurs soldats, et marchent en diligence au camp ennemi. Les Perses, surpris de cette attaque imprévue, ne songent qu'à prendre la fuite. Les Romains en font un grand carnage, pillent le camp, et retournent à leur premier poste.

Merméroës, après avoir rallié ses troupes, voulut se venger de cet affront par une entreprise éclatante. Il se dirigea vers l'Euphrate, et entra dans l'Arménie mineure. Sittas et Dorothee, instruits de son dessein, l'avoient prévenu; ils étoient campés à deux lieues et demie de la ville de Satala. À la nouvelle de son approche, Dorothee s'enferma dans la ville, et Sittas, avec un camp volant de mille hommes, alla se poster derrière une des collines qui avoisinent la plaine de Satala est environnée. L'armée de Perse étoit de trente mille combattans, et presque double de celle des Romains. Les Perses s'avancèrent jusqu'au pied des murs, et se préparoient à l'attaque, lorsqu'ils furent surpris par un corps de cavalerie qui descendoit d'une colline et marchoit droit à eux. C'étoit le détachement



de Sittas , que la surprise et la poussière excitée par un grand vent leur faisoient paroître beaucoup plus nombreux qu'il n'étoit en effet. Les Perses se réunissent , alignent leurs rangs , et marchent de ce côté-là. Tandis que les Romains , partagés en deux corps, les amusent par des escarmouches, ceux qui sont dans la ville font une sortie et les chargent vigoureusement par-derrière. Les soldats de Merméroës , effrayés de se voir attaqués en tête en queue , prennent la fuite ; mais bientôt , s'étant aperçus de la supériorité de leur nombre , ils font ferme et tournent visage. On combat avec chaleur ; et comme il n'étoit de part et d'autre que cavalerie , on fuyoit et revenoit alternativement à la charge. Un commandant d'escadron , nommé Florence , procura la victoire aux Romains. S'étant jeté au milieu des ennemis , il emporta l'enseigne générale , et , la tenant baissée , comme il retournoit joindre les siens , il fut atteint et haché en morceaux. Mais la confusion se mit dans l'armée des Perses lorsqu'ils ne virent plus leur enseigne ; ils prirent l'épouvante , et se sauvèrent dans leur camp avec une grande perte. Le lendemain ils se retirèrent sans être poursuivis , les Romains se tenant heureux d'avoir remporté avec un nombre fort inférieur une si glorieuse victoire.

L'empereur , qui souhaitoit la paix avec la Perse pour employer toutes ses forces à la conquête de l'Afrique , crut qu'une campagne si malheureuse auroit rendu le roi plus traitable. Il ordonna donc à Rufin d'y aller trouver. Cabade le reçut avec honneur ; mais , sur les propositions de Rufin , il répondit *qu'Anastase avoit par avarice refusé de partager la dépense nécessaire pour la garde des portes Caspiennes ; que les Perses y entretenoient une garnison considérable pour fermer le passage aux barbares , et qu'il n'étoit pas juste qu'ils fussent chargés à leurs frais de mettre à couvert les terres de l'empire. Je suis obligé , ajouta-t-il , de tenir la*



sur pied deux armées ; l'une pour l'opposer aux  
us du nord , l'autre pour arrêter les violences  
mains , qui ne font aucun scrupule de violer les

*N'est-ce pas contre les traités qu'ils ont bñti  
et entrepris d'élever une forteresse à Mindone ?  
leur peut choisir de la paix ou de la guerre ;  
l ne peut obtenir la paix qu'en contribuant à  
de des portes Caspiennes , ou bien en démolis-  
tro. Rofin porta cette réponse à Constantinople,  
mogène se rendit peu de temps après.*

inien ne fut pas moins heureux cette année du Chr. Marc.  
Malala, p.  
64.

l'Occident. Une multitude de barbares , que les  
ques de ce temps-là appellent Goths , et que ja-  
tre Esclavons , se jetèrent dans l'Illyrie , et les  
es dans la Thrace. Mondon , que nous avons vu ,  
règne d'Anastase , s'emparer du château de Herta ,  
ser au service de Théodoric , et faire la guerre  
mains , s'étoit donné à Justinien depuis la mort  
des Goths , et l'empereur lui avoit confié le com-  
ment des troupes d'Illyrie. Il marcha d'abord  
les Esclavons , et ce fut la première fois que les  
ins combattirent cette nation. Mondon les tailla  
ces , fit un grand butin , et prit un de leurs chefs ,  
envoya chargé de chaînes à Constantinople. Etant  
passé en Thrace , il défit les Bulgares dans un  
t où il leur tua cinq cents hommes , et les força  
asser le Danube.

leuve , qui avoit si long-temps servi de rempart Proc. Goth.  
l. 3, c. 14.  
res des Romains , étoit devenu , depuis l'affoi-  
sant de l'empire , le passage ordinaire des nations  
rd , qui venoient le ravager. C'étoit par là que  
ths , les Huns , les Gépides avoient inondé les  
Moesies , la Dace , la Pannonie. De nouveaux es-  
de barbares , peu connus auparavant , commen-  
à franchir ses bords. Les Esclavons et les Bulgares  
nt trembler la Thrace , et la menaçoient des mêmes

horreurs qu'elle avoit éprouvées sous Valens. Ce fut pour la mettre à couvert que Justinien donna le commandement de cette province à Chilbudius, brave guerrier qui s'étoit doublement signalé et dans le service du palais, par un désintéressement à toute épreuve, et dans les armées par sa valeur. L'empereur le chargea de garder les bords du Danube. Il se rendit si redoutable, qu pendant les trois années qu'il commanda dans ce pays les barbares qui se montroient souvent sur la rive opposée, n'osèrent jamais passer le fleuve. Il le passa lui-même plusieurs fois, alla chercher les Bulgares et les Esclavons, les tailla en pièces, et revint avec un grand nombre de prisonniers. Enfin, la troisième année de son gouvernement, s'étant hasardé au-delà du Danube avec peu de troupes, il fut enveloppé par les Esclavons, qui avoient réuni tout ce qu'ils avoient de combattans. Il fallut céder au nombre. Chilbudius périt après avoir fait des prodiges de valeur. Depuis ce temps le passage du Danube fut ouvert aux peuples du nord et toutes les forces de l'empire ne purent faire, comme Procope, ce qu'avoit fait un seul homme.

*Constant. Porph. de adm. imp. c. 29.*

*Cluver. germ. antiq. l. 1, c. 4, 5, et l. 5, c. 44.*

*Helmod. Chron. l. 1, c. 84.*

*Jorn. de reb. get. c. 5, 25.*

*Mauro orbini regno degli slavi.*

*Peringskiöld not. in vitam Theodorici à Conchlaro. p. 576.*

*Tesaurol. del. regno d'Italia.*

J'ai déjà parlé des Bulgares lorsqu'ils se montrèrent sur les bords du Borysthène, où Théodoric les défit en 485. Je vais rassembler ici en peu de mots ce que divers auteurs nous apprennent de l'origine, des progrès et des mœurs des Esclavons, nation puissante et nombreuse, qui s'est répandue par succession de temps dans la moitié de l'Europe, et dont la langue subsiste encore depuis la mer Caspienne jusqu'en Saxe, et depuis le golfe Adriatique jusqu'à la mer Glaciale, si l'on excepte la Hongrie. Son origine n'est pas moins difficile à démêler que celle des Goths, des Vandales, des Lombards, et des autres nations barbares, qui, n'ayant ni la connoissance des lettres, ni le loisir de s'en occuper, ont sans cesse fait la guerre à des voisins aussi barbares qu'eux, et ne se sont montrés aux yeux des Grecs

Romains que lorsque ceux-ci avoient eux-mêmes le goût des recherches littéraires. D'ailleurs il songer à leur résister plutôt qu'à étudier leur Lucius de regno Dalmat. l. 1, c. 11, 12, et l. 6, c. 4. e. Quelques écrivains, regardant la Scandinavie Dodwell. disert. in excerptorem Strabonis. ie la mère de tous les peuples barbares qui ont é le reste de l'Europe, font sortir les Esclavons de péninsule, dont la fécondité étoit, selon eux, iné- de. Ils placent cette première migration deux cents vant la guerre de Troie; c'est-à-dire, dans un où l'histoire profane ne présente que des obscures presque impénétrables. Les Esclavons, confondus avec les Goths, se répandirent dans la Sarmatie, subjuguèrent jusqu'au Tanaïs. La plupart des his- is, sans remonter à ces antiquités incertaines, les ent d'abord dans la Sarmatie septentrionale, entre alande et le fleuve Obi. Les Esclavons s'avancèrent te vers le midi, d'un côté jusqu'aux Palus-Méotides, de l'autre jusqu'à la Vistule, qui leur servoit de s à l'Occident. Ils sont les mêmes que les Vénèdes, abitoient les côtes de la mer Baltique: ce qui paroît rmé par le nom de *Windischmarck*, que les Alle- ls donnent encore à un canton situé sur la fron- de la Carniole et de l'Esclavonie, comme ils ap- nt *Wenden* un pays situé sur la côte de cette mer. nations belliqueuses et fières de leur bravoure ent le nom de *Slaves*, qui veut dire *braves et il-* es: ce n'est que par corruption que les Grecs et les nains les ont appelés *Sclaves*, *Sclabins*, *Sclavons*. marchèrent sur les traces des Vandales, et occupèrent essionnement toutes les contrées dont ceux-ci s'étoient lus maîtres avant eux. Enfin ils se fixèrent entre la nle et le Niester. Les Antes, qui étoient les plus es d'entre eux, s'établirent entre ce dernier fleuve e Danube. On les a confondus tantôt avec les Bul- s, tantôt avec les Abares, parce que, s'étant joints à peuples, ils ont souvent marché sous leurs étan-

dards. Ermanaric, le héros de la nation gothique, avoit soumis à son empire.

*Proc. Goth.*  
*l. 3, c. 14.*

*Leo tactic.*  
*c. 18.*

Les Esclavons ne reconnoissoient qu'un Dieu, maître de l'univers et du tonnerre. Ils lui immoloient des victimes, ils lui faisoient des vœux dans leurs maladies ; mais ils rendoient un culte subalterne aux fleuves, aux nymphes et à quelques autres divinités ; ils leur offroient des sacrifices , et les consultoient sur l'avenir. Ils n'avoient pour habitation que des cabanes fort éloignées les unes des autres, ce qui faisoit qu'ils occupoient grand terrain. C'est pour cette raison que les Grecs donnoient aux Esclavons et aux Antes, le nom commun *Spores*, c'est-à-dire, *dispersés*. Ils étoient de grande taille et robustes, avoient le teint basané et les cheveux roux. Ils supportoient avec patience la fatigue, la disette et toutes les incommodités de l'air et des saisons. Ils changeoient souvent de demeures , et choisissoient par préférence des lieux escarpés et impraticables, ce qui les rendoit très-agiles. Leur nourriture étoit grossière et sans apprêt , comme celle des Huns , auxquels ils ressembloient encore par la malpropreté et par la franchise. Le millet étoit le seul grain qu'ils cultivoient, méprisant d'ailleurs l'agriculture, et ne connoissant d'autre occupation que la guerre, ni d'autre mérite qu'une bravoure féroce. Dans les batailles, la plupart combattoient à pied, sans autres armes qu'une rondache et deux javalots fort courts. Ils se servoient aussi de flèches empoisonnées , et ce poison étoit si subtil, que si l'on n'apportoient un prompt remède, soit en avalant quelque antidote, soit en coupant la partie blessée, tout le corps étoit bientôt gangrené. Ils ne portoient point de cuirasse ; quelques-uns même , par ostentation de vaillance, alloient au combat nus jusqu'à la ceinture. Passionnés pour la liberté, ils se gouvernèrent en démocratie tant qu'ils demeurèrent au-delà du Danube ; lorsqu'ils l'eurent passé, ils refusèrent constamment de se soumettre aux



nes, aimant mieux être maltraités par un compa-  
que de vivre heureux sous un gouvernement étran-  
'étoit cependant le peuple du monde chez qui les  
de l'hospitalité étoient le plus respectés. Non  
us de recevoir humainement les étrangers, ils les  
oient dans leurs voyages; ils les défendoient contre  
insulte, et se faisoient un point d'honneur de  
re les armes pour les venger. Ils ne retenoient les  
miers en esclavage que pendant un certain temps,  
lequel ils leur permettoient de retourner en leur  
ou de vivre en liberté avec eux. Leurs femmes  
et chastes, et tellement attachées à leurs maris,  
dinairement elles se donnoient la mort plutôt que  
ir survivre.

Le mauvais succès de la campagne précédente affli-  
geoit Cabade : il s'en vengea sur Pérose, en lui faisant  
publiquement les marques de la dignité de mirrhane,  
c'est-à-dire de commandant général des troupes de  
Perse. Celui qui en étoit revêtu ne reconnoissoit de su-  
perieur que le roi, c'est-à-dire un cercle d'or enrichi  
de pierres précieuses. Tout étoit réglé dans l'habillement des  
officiers. Il n'étoit permis à personne de porter ni ceinture,  
ni baudrier, ni agrafe d'or, ni aucune sorte d'ornement,  
si ce n'étoit celui qu'il avoit reçu du prince. L'hiver ne se passa pas  
sans alarme pour les Romains. Alamondare, chef de  
les Sarrasins tributaires de la Perse, ne leur don-  
nant point de repos. Ce guerrier infatigable ne cessa  
de servir fidèlement la Perse, et  
l'empire des maux infinis. Il étendit ses rayages  
jusqu'aux frontières de l'Égypte jusqu'en Mésopotamie.  
Toujours à cheval, toujours le fer à la main, il pilloît  
les villes, détruisoit les édifices, entraînoit des  
troupes de prisonniers, dont il égorgoit les uns et ven-  
doit les autres. Il étoit presque aussi difficile de le joindre  
que de le vaincre. Prudent et circonspect dans les entre-  
prises les plus hardies, il ne s'engageoit qu'après avoir

An. 551.

*Proc. pers.*  
l. 1, c. 17.*Malela, p.*  
57, 61, 62,  
68.*Theoph. p.*  
151, 152,  
153.*Anast. p. 58.*  
*Hist. miscel.*  
l. 16.

dards. Ermanaric, le héros de la nation gothique, l'avoit soumis à son empire.

*Proc. Goth.*  
*l. 3, c. 14.*

*Leo tactic.*  
*c. 18.*

Les Esclavons ne reconnoissoient qu'un Dieu, maître de l'univers et du tonnerre. Ils lui immoloient des victimes, ils lui faisoient des vœux dans leurs maladies ; mais ils rendoient un culte subalterne aux fleuves, aux nymphes et à quelques autres divinités ; ils leur offroient des sacrifices , et les consultoient sur l'avenir. Ils n'avoient pour habitation que des cabanes fort éloignées les unes des autres, ce qui faisoit qu'ils occupoient un grand terrain. C'est pour cette raison que les Grecs donnoient aux Esclavons et aux Antes, le nom commun *Spores*, c'est-à-dire, *dispersés*. Ils étoient de grande taille et robustes, avoient le teint basané et les cheveux roux. Ils supportoient avec patience la fatigue, la disette, et toutes les incommodités de l'air et des saisons. Ils changeoient souvent de demeures, et choisissoient par préférence des lieux escarpés et impraticables, ce qui les rendoit très-agiles. Leur nourriture étoit grossière et sans apprêt, comme celle des Huns, auxquels ils ressembloient encore par la malpropreté et par la franchise. Le millet étoit le seul grain qu'ils cultivoient, méprisant d'ailleurs l'agriculture, et ne connoissant d'autre occupation que la guerre, ni d'autre mérite qu'une bravoure féroce. Dans les batailles, la plupart combattoient à pied, sans autres armes qu'une rondache et deux javelots fort courts. Ils se servoient aussi de flèches empoisonnées, et ce poison étoit si subtil, que si l'on n'apportoient un prompt remède, soit en avalant quelque antidote, soit en coupant la partie blessée, tout le corps étoit bientôt gangrené. Ils ne portoient point de cuirasse ; quelques-uns même, par ostentation de vaillance, alloient au combat nus jusqu'à la ceinture. Passionnés pour la liberté, ils se gouvernèrent en démocratie tant qu'ils demeurèrent au-delà du Danube ; lorsqu'ils l'eurent passé, ils refusèrent constamment de se soumettre aux Romains.

ines, aimant mieux être maltraités par un compa- que de vivre heureux sous un gouvernement étran- C'étoit cependant le peuple du monde chez qui les s de l'hospitalité étoient le plus respectés. Non ns de recevoir humainement les étrangers, ils les toient dans leurs voyages; ils les défendoient contre insulte, et se faisoient un point d'honneur de dre les armes pour les venger. Ils ne retenoient les onniers en esclavage que pendant un certain temps, lequel ils leur permettoient de retourner en leur , ou de vivre en liberté avec eux. Leurs femmes nt chastes, et tellement attachées à leurs maris, rdinairement elles se donnoient la mort plutôt que ar survivre.

s mauvais succès de la campagne précédente affli- nt Cabade : il s'en vengea sur Pérose, en lui faisant publiquement les marques de la dignité de mirrhane, -à-dire de commandant général des troupes de e. Celui qui en étoit revêtu ne reconnoissoit de su- ur que le roi, c'est-à-dire un cercle d'or enrichi ierreries. Tout étoit réglé dans l'habillement des es. Il n'étoit permis à personne de porter ni ceinture, meau, ni agrafe d'or, ni aucune sorte d'ornement, ne l'avoit reçu du prince. L'hiver ne se passa pas alarme pour les Romains. Alamondare, chef de les Sarrasins tributaires de la Perse, ne leur don- point de repos. Ce guerrier infatigable ne cessa ant cinquante ans de servir fidèlement la Perse, et l'empire des maux infinis. Il étendit ses rayages us les frontières de l'Egypte jusqu'en Mésopotamie. jours à cheval, toujours le fer à la main, il pilloît campagnes, détruisoit les édifices, entraînoit des liers de prisonniers, dont il égorgeoit les uns et ven- les autres. Il étoit presque aussi difficile de le joindre de le vaincre. Prudent et circonspect dans les entre- es les plus hardies, il ne s'engageoit qu'après avoir

AN. 531.

*Proc. pers.*  
l. 1, c. 17.

*Malela*, p.  
57, 61, 62,  
68.

*Theoph. p.*  
151, 152,  
153.

*Anast. p. 58.*  
*Hist. miscel.*  
l. 16.



fait reconnoître le pays, et se retiroit si à propos et avec tant de vitesse, qu'il étoit déjà bien loin avec son butin lorsque les officiers romains se mettoient en marche pour l'aller combattre. Un jour il enveloppa des troupes nombreuses qui le poursuivoient, et les fit toutes prisonnières avec leurs capitaines Jean, et Démocrate, frères de Rufin, dont il tira une riche rançon. Les chefs des Sassanides sujets de l'empire ne pouvoient tenir devant lui, et ce fut en vain que Justinien donna le commandement de plusieurs tribus d'Arabes à Aréthas avec le titre de roi. Aréthas, soit faute de courage ou de bonheur, soit par trahison, fut presque toujours battu. Alamondare s'avança jusqu'au voisinage d'Antioche, brûla les faubourgs de Chalcis, désola tout le pays, et au premier mouvement des troupes de Syrie, il regagna les déserts d'Arabie avec une foule de prisonniers. Peu de temps après, Diomède, commandant de Phénicie mécontent d'Aréthas, força celui-ci de sortir de la province. Alamondare profita de cette occasion pour venger d'Aréthas; il fondit sur lui, et l'obligea de se sauver, laissant à la merci de l'ennemi sa femme et ses enfans. A cette nouvelle, tous les officiers romains qui se trouvoient en Phénicie, en Arabie, en Mésopotamie, rassemblèrent leurs troupes; Aréthas se joignit à eux. Alamondare, hors d'état de résister à tant de forces réunies, s'enfuit dans le fond des déserts de l'Arabie, où jamais les armes romaines n'avoient pénétré. Son camp fut pillé. Outre une grande multitude de femmes, d'enfans, de troupeaux, de chameaux, il se trouva quantité d'étoffes de soie; c'étoient les dépouilles de la Syrie. On recouvra pour lors les prisonniers qu'on emmenoit; on avança jusqu'aux frontières de Perse, et les Romains brûlèrent quatre châteaux. Lorsqu'ils furent retournés en Syrie, Alamondare, outré de colère, rassembla en un seul lieu tous les prisonniers qu'il avoit enlevés dans les courses précédentes; il leur déclara



alloient payer de leur sang la perte qu'il venoit de leur faire, et fit sur-le-champ trancher la tête à plusieurs d'entre eux. Les autres, se jetant à ses pieds, lui demandèrent quelque délai pour envoyer dans leur patrie chercher de quoi payer leur rançon : il leur accorda quinze jours. Taizane, chef d'une tribu de Sarrasins, se fit d'humanité pour se rendre leur caution. Ils allèrent aussitôt à Antioche, pour y faire connoître leur situation, et pour demander du secours. Le patriarche, touché de leur requête étant lue publiquement dans la grande église, tira des larmes de tout le peuple. Le patriarche, les évêques, les magistrats donnèrent l'exemple d'une abondante charité, et les habitans s'empressèrent tous de contribuer, chacun selon ses moyens. Cet argent fut bientôt porté au Sarrasin, qui rendit la liberté aux captifs.

Après avoir arrêté par une diversion ces incursions continuelles, l'empereur entreprit de susciter aux Perses de nouveaux ennemis du côté de l'Arabie. Justin s'étoit lié d'amitié avec Elisbaan, roi d'Ethiopie; il l'avoit aidé dans la conquête du pays des Homérites, où ce prince étoit établi pour roi un chrétien nommé Abraham. Elisbaan ayant renoncé à la couronne pour mener une vie solitaire, Hellestée lui avoit succédé. Les Homérites, mécontents d'Abraham, qui n'étoit originairement qu'un simple facteur d'un marchand romain dans la ville d'Alexandrie, le détrônèrent, et mirent à sa place un Juif ou un Samaritain, dont on ignore le nom. Comme le nouveau roi traitoit les chrétiens avec une extrême rigueur, Hellestée vint lui faire la guerre : il défit ses troupes, le poursuivit dans le combat, et mit la couronne sur la tête d'un prince du pays, nommé Esimiphée, à condition qu'il payeroit tribut à l'Ethiopie. Après cette expédition, Hellestée retourna dans son royaume; mais il ne ramena avec lui que quelques-unes de ses troupes. La beauté du climat et la richesse du pays en retinrent un grand nombre. Peu de temps

*Proc. pers.*  
*l. 1, c. 20.*

*Malala, p.*  
*67, 68.*

*Pagi ad Ba-*  
*ron.*

*Nonnosus,*  
*apud Pho-*  
*tium, cod. 3,*  
*p. 6.*

après, ces déserteurs, ayant soulevé plusieurs habitants excitèrent une sédition contre Esimiphée ; ils se saisirent de sa personne, l'enfermèrent dans une forteresse, et mirent Abraham sur le trône. Hellestée, pour dissiper cette rébellion, envoya trois mille hommes commandés par un de ses parens. Mais ces soldats, charmés eux-mêmes de la fertilité de cette heureuse contrée, traitèrent secrètement avec Abraham, et, au moment de la bataille, ils tuèrent leur chef et se joignirent aux rebelles. Le roi d'Ethiopie envoya une seconde armée qui fut taillée en pièces. Enfin il prit le parti de laisser régner Abraham. Celui-ci, après la mort d'Hellestée, s'assura de la paix avec l'Ethiopie en se soumettant à payer un tribut.

Pendant qu'Hellestée régnoit en Ethiopie, et Esimiphée sur les Homérites, Justinien leur députa Julien, un de ses secrétaires, et Nonnose, pour représenter à ces deux princes qu'étant déjà unis avec lui par la profession du christianisme, ils devoient le secourir contre les Perses. Les députés étoient chargés d'inviter en particulier le roi d'Ethiopie à se rendre maître du commerce de la soie, qui jusqu'alors se faisoit par la Perse, et de tirer immédiatement des Indiens cette marchandise pour la transporter par le Nil à Alexandrie ; ce qui procureroit à ses états un profit immense, et aux Romains l'unique avantage de ne pas faire passer leur argent entre les mains de leurs ennemis. Ils devoient aussi engager le roi des Homérites à rendre à Caïse le commandement des Maaddéniens, et à l'envoyer à leur tête faire une excursion dans la Perse. Ce Caïse étoit un prince sarrasin très-vaillant, et fort attaché au service de l'empire. Son fils Mavias étoit même alors dans le palais de Justinien en qualité d'otage. Mais Caïse, ayant tué un parent d'Esimiphée, avoit été obligé de prendre la fuite, et mener une vie errante dans les déserts de l'Arabie. Les Maaddéniens étoient des Sarrasins, voisins et tributaires

Les envoyés alliés d'abord en Ethiopie, ils furent bien reçus. Un voisin de ce temps décrit ainsi cette audience. Le roi, monté sur un char à quatre roues couvert de laque d'or et attelé de quatre éléphans. Il étoit nu jusqu'à la ceinture, ne portant sur ses épaules qu'une tunique verte par-devant et ceint de perles. Il avoit des bracelets d'or. Sa tête étoit couverte d'un turban de toile de lin brochée d'or, d'où sortoient de chaque côté quatre chaînettes d'or. Il portoit un collier de même métal, et tenoit d'une main une rondache dorée, et de l'autre deux demi-piques. Autour de lui étoient rangés ses courtisans sous les armes, entremêlés de musiciens, qui jouoient de la flûte. Les ambassadeurs le saluèrent les genoux en terre; le roi ayant fait relever et approcher de lui, prit de ses mains la lettre de l'empereur, baisa l'empreinte du cachet, reçut les présens qui lui étoient offerts; et, après avoir fait lire la lettre par un interprète, il expédia sur-le-champ des ordres pour faire marcher ses troupes, et envoya par écrit au roi de Perse une déclaration de guerre. Ensuite, après avoir embrassé Julien et Nonnose, il le congédia avec honneur, et dépêcha de sa part un ambassadeur à Justinien, avec une lettre et de riches présens. Il paroît, par le récit de l'historien, que toutes ces opérations furent terminées dans une seule audience. Comme les députés alloient d'Alexandrie à Adulis, éloigné de quinze journées de chemin, d'où ils devoient partir en Arabie, ils rencontrèrent dans une vaste plaine un troupeau de cinq mille éléphans qui païssoient en liberté, et dont personne n'osoit approcher. Le roi des éthiopes promit aussi tout ce que l'empereur désiroit. Mais ce grand empressement ne fut suivi d'aucun effet de part ni d'autre. Les Ethiopiens ne pouvoient enlever aux Perses le commerce de la soie; ceux-ci, par le voyage de l'Inde, tirant cette marchandise dans leurs pays, ils ne pouvoient plus pénétrer dans la Perse.

qu'après un long et pénible voyage au travers des sables et des vastes déserts de l'Arabie. Cette même raison mit Esimiphée hors d'état de tenir parole. Dans la suite Abraham, après avoir affermi sa puissance, réitéra souvent à Justinien la même promesse : il se mit même un fois en marche; mais bientôt les difficultés le rebutèrent et il revint sur ses pas. Ce fut là tout le fruit que Justinien retira de cette ambassade. Quelque temps après Caïse, laissant le commandement de son pays à ses deux frères, se retira à Constantinople avec un grand nombre de ses sujets, et reçut de l'empereur le gouvernement de la Palestine.

*Proc. pers.*  
*l. 1, c. 18.*  
*Malela, p.*  
*69, 70.*  
*Jorn. de*  
*regn. succes.*

Cependant Alamondare, après les courses qu'il avait faites durant l'hiver, étoit retourné en Perse. Il rassura Cabade qui sembloit avoir perdu courage, lui représentant « que le moyen de vaincre les Romains n'étoit pas de les combattre en Mésopotamie, où leur frontière étoit défendue par des places fortes et de nombreuses garnisons; qu'il falloit aller les attaquer au delà de l'Euphrate, dans le cœur de leurs états, où l'on trouveroit des villes ouvertes et sans défense; qu'il pour se rendre maître d'Antioche, capitale de l'Orient, il ne seroit besoin que de se présenter; que cette ville voluptueuse, occupée sans cesse de fêtes et de spectacles, ne craignoit rien moins qu'une attaque soudaine. Prince (lui dit-il), vous verrez à vos pieds toutes les richesses d'Antioche et ses habitans enchaînés avant que les troupes romaines cantonnées en Mésopotamie aient reçu le premier avis de leur passage. Je connois le pays; je conduirai votre armée par la route la plus sûre et la plus commode. » Cabade, encouragé par ce conseil, nomma pour général Azaréthès, guerrier vaillant et habile; il ne voulut pendant lui donner que quinze mille hommes; mais ce furent les meilleures troupes de la Perse. Alamondare fut chargé de la conduite de l'armée. Les Perses pa-

et l'Euphrate en Assyrie, et remontèrent le long du fleuve vers la Comagène. Bélisaire, qui étoit en Mésopotamie vers Nisibe, n'eut pas plus tôt appris leur marche, qu'il garnit de soldats les places du pays pour les tenir en état de défense, en cas que Cabade les fît attaquer par une autre armée. Ayant ensuite rassemblé toute de ses troupes, il passa l'Euphrate à Samosate, et marcha en diligence à la rencontre des ennemis. Il étoit avec lui vingt mille hommes, dont deux mille étoient Isauraux et Lycaoniens. Les chefs de la cavalerie étoient les mêmes qu'à la bataille de Dara. Pierre commandoit l'infanterie ; Longin et Stéphanace les Isauraux. Athas joignit l'armée avec cinq mille Sarrasins. Bélisaire marcha jusqu'à Barbalisse près de Chalcis, dont les ennemis n'étoient éloignés que de cinq lieues. Ils campèrent au pied d'un château nommé Gabbule ; et, de crainte de surprise, ils avoient semé des chausse-trappes tout autour de leur camp, ne laissant qu'un seul passage. Surpris, à la tête d'un corps de quatre mille cavaliers, s'avança jusque sur leurs derrières, sans en avoir reçu d'avis, et tomba sur une troupe de Perses qui pilloient le pays. Il tua les uns, et enleva les autres pour en tirer des lumières sur les desseins de l'ennemi. Bélisaire sut à son gré à Sunica d'avoir agi sans ordre ; et ce général sévère sur l'observation de la discipline, alloit lui-même le commandement, lorsque Hermogène arriva avec le renfort de quatre mille hommes. Celui-ci obtint le commandement pour Sunica. Azaréthès et Alamondare, surpris de la diligence de Bélisaire, résolurent de retourner sur leurs pas : mais, avant que de partir, ils eurent la hardiesse de forcer pendant la nuit le château de Gabbule, qu'ils pillèrent ; et, chargés de butin, traînant à leur suite les prisonniers, ils regagnèrent l'Euphrate, et marchèrent le long du fleuve qu'ils avoient à leur gauche. Les Romains les suivoient à la distance d'une journée ; en sorte qu'ils campoient tous les soirs où les Perses

avoient campé la nuit précédente. Bélisaire ne vouloit pas les atteindre, se contentant de les faire sortir des terres de l'empire sans avoir exécuté leurs projets. Mais toute l'armée, tant les officiers que les soldats, brûloit d'impatience d'en venir aux mains; et, n'osant résister en face à leur général, ils murmuroient en secret, et taxoient de lâcheté.

Les Perses, poursuivis de si près, ne cherchoient qu'à passer le fleuve. Ils campèrent vis-à-vis de Callinique, et Bélisaire à Sura, trois ou quatre lieues au-dessus. Le lendemain les Romains s'étant mis en marche de grand matin, arrivèrent au moment que les Perses décampaient. C'étoit la veille de Pâques, qui, cette année, tomboit au vingtième d'avril. Ce jour-là les chrétiens observoient jusqu'au soir le jeûne le plus rigoureux dont les armées même ne se dispensaient pas. Bélisaire avoit pour maxime de ne jamais risquer une bataille lorsqu'il pouvoit réussir sans tirer l'épée. Voyant les soldats impatiens de combattre, il les rassembla pour leur faire entendre que cette ardeur étoit tout-à-fait à considérer : *Qu'est-il besoin, leur dit-il, de verser notre sang ? la terreur a déjà vaincu les ennemis. Ils fuient : pourquoi donc entreprendre de les mettre en fuite ? La victoire est entre nos mains ; nous voulons nous en saisir et l'abandonner au hasard d'une bataille. Dieu refuse son secours aux téméraires qui se jettent de grand cœur dans le péril. Qui sait si le désespoir n'inspirera pas de nouvelles forces aux ennemis, tandis que les nôtres sont affoiblies par le jeûne et par la fatigue d'une longue marche ?* Toute l'armée l'interrompit par des cris ; les plus séditieux, confondus dans la foule, l'accablent d'injures. Plusieurs officiers, par une fausse affectation de bravoure, imitent l'insolence du soldat. Bélisaire, voyant qu'il étoit impossible de résister à cette fougue impétueuse, et voulant du moins sauver l'honneur du commandement, change de langage : *Je va*

*avec votre courage, leur dit-il, je suis content, les, et vous allez l'être. Combattez avec autant que vous demandez la bataille.* Il range son io au bord du fleuve; il poste à l'aile droite et ses Sarrasins; il se place au centre à la tête valerie. Azaréthès, de son côté, anime ses gens nécessité de vaincre ou de mourir; il porte les à l'aile droite, les Sarrasins à l'aile gauche, et ser la charge.

e battit d'abord à coups de flèches, en quoi les us avoient l'avantage. Les Perses étoient plus et tiroient plus vite; mais leurs traits, rencon- : fortes cuirasses, des casques et des boucliers à re, n'y pouvoient pénétrer; au lieu que les arcs nains, tendus avec plus de force par des bras plus ux, décochoient des flèches meurtrières, les n'ayant point d'armes défensives, ou n'en ayant mauvaises. Dans les intervalles des décharges, aliers s'avançoient de part et d'autre entre les mées, et faisoient parade de leur valeur. Du côté ses, Andrazès et Naaman, fils d'Alamondare, tués dans ces combats singuliers. Du côté des as, Stéphanace y perdit la vie, et Abrus, capi- arrasin, fut fait prisonnier. Enfin les armées se nt; les deux tiers du jour étoient déjà passés, et ire étoit encore indécise, lorsque les plus braves ses, s'étant réunis pour former un escadron, fon- sur l'aile droite où étoit Aréthas avec ses Sarra- eux-ci prirent si promptement la fuite, qu'ils ent lieu de les soupçonner de trahison. La ter- communiqua aux Isaures et aux Lycaoniens; c'é- plupart des paysans tirés de la charrue, et qui nt jamais vu d'ennemis; ils ne firent pas même le leurs armes; ils avoient cependant crié plus se les autres pour demander la bataille et pour r Bélisaire. Ils périrent presque tous, soit par



l'épée des ennemis, soit dans l'Euphrate, où ils se précipitoient, espérant de le passer à la nage. Les Perses après avoir renversé ces escadrons, enveloppèrent la cavalerie romaine, et la prirent à dos. Elle fit peu de résistance; la plus grande partie se jeta dans le fleuve, gagna les îles voisines, tandis que les plus vaillans, nombre de huit cents, disputoient encore le terrain, vendoient bien cher leur vie. Avec eux périt Ascan, qui ne cessa de combattre jusqu'au dernier soupir. Bélisaire accompagné de Sunica et de Symmas, tint ferme dans son poste, et repoussa toutes les attaques tant qu'il fut secondé de la valeur d'Ascan. Mais, après la perte de ce brave officier, il se retira dans le gros de l'infanterie, qui, sous la conduite de Pierre, n'avoit pas encore été entamée. Bélisaire mit pied à terre, et commanda à d'autres cavaliers d'en faire autant. Ce bataillon, quoiqu'un peu nombreux, ayant reculé jusqu'au bord du fleuve pour n'être pas enveloppé, soutint avec un courage égal à tous les efforts des assaillans. Il ne fut pas possible de le rompre; serrés corps contre corps, hérissés de piques, couverts de leurs boucliers, les Romains mettoient de toutes parts un front redoutable, et portoient plus de coups qu'ils n'en recevoient. En vain les cavaliers perses s'abandonnèrent sur eux à plusieurs reprises ils furent autant de fois forcés de tourner bride; les chevaux, épouvantés du bruit des boucliers que les Romains frapportoient de leurs épées, se cabroient et renversoient leurs cavaliers. Dans ces chocs réitérés on tua aux Perses deux officiers-généraux, et Sunica fit prisonnier Andag, renommé pour sa valeur, après lui avoir abattu le bras d'un coup de sabre. On poursuivit même les Perses l'espace de deux mille pas. Mais, la nuit étant venue, les combattans se séparèrent. Les Perses retournèrent à leur camp, et Bélisaire ayant trouvé un bateau se retira dans une île du fleuve, où un grand nombre de fuyards s'étoient sauvés à la nage. Le lendemain



s de Callinique leur envoyèrent des barques pour transporter dans leur ville. Les Perses se remirent à l'œuvre après avoir dépouillé les morts, entre lesquels ne trouvèrent pas moins de leurs soldats que nias.

que cette bataille eût coûté beaucoup de sang et de larmes, elle étoit sans doute glorieuse à leur chef. Il défait une cavalerie presque double de la sienne, et rapporté un avantage sur un général auquel on ne pouvoit même céder sans honte. Toutefois, au lieu d'une récompense, il ne trouva qu'ingratitude auprès de Cabade. C'étoit en Perse une ancienne coutume qu'une armée prête à partir passât en revue devant le roi, et que chaque soldat jetât, en passant, une flèche dans des corbeilles, qu'on scelloit ensuite du sceau royal. Au retour de l'expédition, l'armée défiloit encore en présence du monarque, et chaque soldat reprenoit une flèche dans les corbeilles. On jugeoit du nombre des morts par les flèches qui restoient. La première fois que Azaréthès se présenta devant le monarque, Cabade lui demanda s'il avoit augmenté le domaine de la Perse par la prise de ces villes, ayant promis avec Almondare de faire la conquête d'Antioche. Azaréthès répondit qu'il n'avoit pris de ville, mais qu'il avoit vaincu Bélisaire et en pièces les Romains. Cabade fit défiler son arc et ses flèches, voyant qu'il restoit dans les corbeilles plus de flèches qu'on n'en avoit retiré, il jugea qu'il avoit perdu la moitié de ses troupes. Il fit au général de reproches d'avoir acheté si cher un succès si équivoque, et depuis ce moment, il le traita avec le dernier mépris.

Cabade fit aussitôt partir trois autres généraux, deux desquels étoit Merméroës, avec une nouvelle armée, pour attaquer les places de la Mésopotamie. Ils se mirent àassiéger Abgersate, forteresse de l'Osroène, autrefois par un Abgaré, dont elle conservoit le nom.

nom. La garnison se défendit du haut des murs à coups de traits, et il en coûta la vie à mille Perses. Lorsque les flèches furent épuisées, on fit usage de frondes, et abattirent encore un grand nombre d'ennemis. Les Perses, ainsi maltraités, prirent le parti de pratiquer un souterrain qu'ils poussèrent jusqu'à sous la muraille. Les habitans en ayant eu connoissance, contre-minèrent de leur côté, et rencontrèrent les travailleurs, qu'ils massacrèrent. Mais pendant qu'ils se battoient sous terre, les Perses s'emparèrent de la place par escalade, et passèrent au fil de l'épée les soldats et les habitans, dont n'échappa qu'un très-petit nombre.

*Proc. pers. l. 1, c. 21. Malala, p.* Hermogène, après la bataille de Callinique, a écrit à l'empereur, qui, pour être mieux instruit en détail, envoya sur les lieux Constantiole. Sur le rapport de celui-ci, Justinien rappela Bélisaire, qui ne fut jamais bien servi par les courtisans. Il donna ordre à Sittas, qui commandoit en Arménie, de venir prendre le commandement des troupes de Mésopotamie. Cependant Alamondare demanda aux généraux romains des passe-ports pour le diacre Sergius, qui portoit à l'empereur des propositions de paix. Justinien, disposé à profiter de cette ouverture, renvoya Sergius avec des présens pour Alamondare. Il en envoyoit aussi à Cabade et l'impératrice à la reine. Rufin et Stratège furent chargés de la négociation ; et, étant arrivés à Edesse, ils firent savoir au roi qu'ils attendoient ses ordres pour aller traiter avec lui. Cabade ne se pressa pas de leur répondre ; il formoit de nouvelles entreprises.

Un corps de six mille Perses étoit campé sur les bords du Nymphée près d'Amide, dans le dessein d'aller attaquer Martyropolis, qui en est à dix lieues. Buzès et Bésas, qui commandoient dans cette place, en ayant eu avis, sortirent à la tête de la garnison, et marchèrent aux ennemis. Lorsque le combat fut engagé, ils feignirent de prendre la fuite, mais en bon ordre et sans

leurs rangs. Les Perses s'étant débandés dans suite, ils retournèrent sur eux, et en tuèrent mille, enlevèrent leurs enseignes, et firent leurs indans prisonniers. Les autres se noyèrent dans nphée. Les Romains dépouillèrent les morts, et ent à Martyropolis.

Persarménie, Dorothee battit les Perses en plu- rencontres, et leur enleva plusieurs châteaux. Il arrêté que par une forteresse construite sur une r, dont le chemin étoit si étroit, qu'il n'y pouvoit qu'un seul homme. C'étoit par là que les habi- enoient puiser de l'eau dans une rivière qui couloit d de la hauteur. Les marchands du pays avoient tous leurs effets dans cette place. Dorothee, ayant le passage, les força par la soif à se rendre, à tion qu'ils auroient la vie sauve. Les richesses dont teresse étoit remplie furent déposées entre les s du chambellan Narsès, que l'empereur envoya les transporter à Constantinople.

bade, désespéré de ces revers, fit dire à ses géné- qu'il leur défendoit de revenir en Perse qu'ils *Proc. pers. l. 3, c. 21. / Mulela, p.* ~~se~~ pris Martyropolis. Ils allèrent donc attaquer 72.

ville, et mirent tout en usage pour s'en emparer. siégés se défendoient avec courage. Cependant, ne leurs murailles étoient foibles en plusieurs en- s, et que d'ailleurs ils étoient mal pourvus de vivres : machines, ils ne se flattoient pas de tenir long- u. Sittas étoit campé à quatre ou cinq lieues avec armée, mais avec des forces trop inégales pour rder une bataille. Un seul homme répara ces dés- ages. Un ingénieur romain, qui s'étoit enfermé la place, sut rendre inutiles tous les assants, toutes nines des assiégeans. Il opposoit aux tours que les es élevoient pour battre la ville des tours encore hautes. Faute de machines à lancer des pierres, il olissoit les édifices, et en faisoit transporter les co-

lonnes sur la muraille, d'où, les précipitant sur les ennemis, il en écrasoit un grand nombre. Les Perses, faisant tous les jours de nouvelles pertes, commencèrent à craindre que Sittas ne devînt assez fort pour les envelopper. Dans ces conjonctures, ils furent encore frappés d'une autre crainte. Un de leurs espions, qui les trahissoit, vint avertir Sittas que les Perses attendoient un grand renfort de Huns. Sittas, après s'être assuré de la vérité de cet avis, engagea l'espion, à force d'argent, à retourner au camp des Perses, pour dire au général qu'ils s'étoient laissé corrompre par les Romains pour l'attaquer au lieu de le secourir. Ce faux avis jetoit le général ennemi dans de mortelles inquiétudes.

*Proc. pers.*  
*l. 1, c. 21,*  
*et l. 2, c. 9.*  
*Agath. l. 4.*  
*Malela, p.*  
*72.*  
*Pagi ad Ba-*  
*ron.*

*Herbelot,*  
*bibl. orient.*  
*Chosroës. As-*  
*semaui, bibl.*  
*orient. t. 5,*  
*p. 405.*

Tant de mauvais succès causoient à Cabade beaucoup de dépit. On attribua au chagrin qu'il en conçut une paralysie dont il fut attaqué le huitième de septembre. Persuadé qu'il ne releveroit pas de cette maladie, il fit venir Mébodès, seigneur perse, en qui il mettoit sa principale confiance. Il lui déclara qu'ayant résolu de laisser sa couronne à Chosroës, le troisième de ses fils, il craignoit qu'après sa mort ses intentions ne fussent pas suivies. *Mettez-moi seulement entre les mains,* répondit Mébodès, *un acte authentique de vos dernières volontés, je suis bien sûr que les Perses n'oseront contredire.* Cabade lui dicta un testament par lequel il déclaroit Chosroës son successeur, et mourut le cinquième jour de sa maladie, après un règne de quarante et un ans. La cérémonie des funérailles étant achevée, Caosès, l'aîné de ses fils, prétendoit, selon la coutume, monter sur le trône par le droit de sa naissance : Mébodès s'y opposa, disant que nul titre ne donnoit droit à la couronne de Perse sans le suffrage des seigneurs de la nation. Caosès, se croyant assuré de l'affection publique, consentit à l'élection proposée. On assembla la noblesse du royaume. Tous les vœux se réunissoient

de Caosès. Mais, lorsque Mébodès eut fait la  
du testament de Cabade, ce prince absolu et re-  
e régnoit encore avec tant d'empire sur les es-  
que tous, d'une voix unanime, proclamèrent  
ès roi de Perse. L'histoire l'appelle le grand  
ès. Les Orientaux lui donnent le surnom d'*Anous-*  
, qui signifie *Âme généreuse*. C'est l'Alexandre  
ses. Ils le préférèrent pour ses victoires, sa grandeur  
et sa haute sagesse, à tous ses prédécesseurs, sans  
pter Cyrus. Il fut honoré du surnom de *Juste*,  
us glorieux pour un souverain que celui de *grand*.  
est l'idée que les historiens orientaux donnent  
osroës. Les auteurs grecs contemporains font de  
ce un portrait bien différent. Ne pouvant lui re-  
s qualités du conquérant, ils lui attribuent les  
s plus odieux du monarque, l'injustice, la cruauté,  
e, la perfidie. Ses victoires ont fait tant d'hon-  
ux Perses et tant de mal aux Romains, qu'on  
galement se défier de la flatterie des uns et de la  
les autres. Le caractère de Chosroës est un pro-  
insoluble, tant il est dangereux pour un prince  
de sa gloire d'irriter une nation savante qui  
rler à la postérité. Quoiqu'il soit injuste de s'en  
ter à des témoins ennemis, je suis cependant forcé  
vre ici les écrivains grecs, seuls monumens que  
ntre les mains. Mais j'avertis d'avance que je me  
moi-même de tous les traits dont ils noircissent  
ions de Chosroës. Je ne puis toutefois omettre un  
d'Agathias qui porte beaucoup de caractères de  
. Chosroës, avide de toute sorte de gloire, se piquoit  
ilosophie; il avoit fait traduire les ouvrages de  
et d'Aristote. Sept des plus célèbres philosophes  
npire, qui ne pouvoient goûter les dogmes de la  
n chrétienne, et qui craignoient la rigueur des  
se joignirent ensemble pour passer en Perse.  
e ils ne connoissoient la Perse que par la Cyro-

pédie, et qu'ils étoient prévenus des brillantes idées de Platon, ils s'attendoient à vivre heureux dans un pays où ils verroient un roi philosophe et des sujets si digne et si vertueux. Chosroës reçut avec complaisance cette savante colonie; il les admit dans sa familiarité la plus intime. Mais ils ne furent pas long-temps à revenir de leur enchantement. Ils s'aperçurent bientôt que l'application de philosophie n'étoit dans le prince qu'une vanité frivole; qu'il n'entendoit rien à leurs sublimes spéculations, et qu'à la place des préjugés, dont il prétendoit affranchi, il avoit reçu dans son âme les vices d'une éducation voluptueuse et d'un orgueilleux despotisme. Ses sujets leur parurent la nation du monde la plus corrompue, qui ajoutoit aux désordres communs à tous les peuples, des usages monstrueux et contraires à la nature. Ils résolurent de retourner dans leur patrie. En vain le roi mit tout en œuvre pour les retenir; ils aimoient mieux mourir en mettant le pied sur les terres de l'empire que de vivre honorés au milieu des Perses. Ils retirèrent néanmoins de leur voyage un fruit très-précieux à des hommes entêtés d'héniisme. Dans le premier traité que Chosroës fit avec les Romains, il stipula en leur faveur qu'ils ne seroient point inquiétés au sujet de la religion; et, sous la protection du roi de Perse, ils vécurent tranquilles au milieu de l'empire. Peu de temps après, Chosroës se crut avantageusement dédommagé de leur perte. Il y avoit à Constantinople un mauvais médecin, nommé Uranius, qui, faute de succès dans son art, s'avisa d'arborer le drapeau de la philosophie. Etant extrêmement ignorant, il choisit le pyrrhonisme, comme la secte la plus commode, qui, sans aucun frais d'étude, demandoit seulement une impudence intrépide, une voix forte et fatigable, une extrême volubilité de langue. Avec ces heureux talens, qu'Uranius possédoit au plus haut degré, il se fit bientôt un grand nom. Assis tout le jour d

atiques des libraires, il y débitoit ses leçons; c'étoit ces réduits que s'assembloient alors au sortir de ces métaphysiciens de Constantinople. Allumés par leurs excès du vin ou de la mélancolie, ils y traitoient et faisoient bruit les questions les plus relevées sur la nature de Dieu, sur l'éternité du monde, sur l'unité de la Divinité. La dispute se tranchoit toujours par des invectives ou des plaisanteries, et les décisions d'Uranus étoient regardées comme des oracles. S'ennuyant enfin de mépriser les autres, il résolut d'en essayer; et, sur la réputation de son mérite, il jugea fort sensément que la cour de ce roi étoit la seule au monde où la fortune pût attirer un philosophe tel que lui. Il s'insinua par insinuation à la suite d'un ambassadeur que l'empereur envoyoit en Perse. La gravité de son maintien et la pureté de son extérieur frappa d'abord le roi, qui le fit l'entretenir, et qui fut charmé de la profondeur de ses connoissances et de la hardiesse de ses décisions. Il se mit aux prises avec les mages, qu'Uranus déconfit. Il le combla de biens et d'honneurs; et, lorsque Uranus fut revenu comme en triomphe à Constantinople, le roi entretenoit avec lui un commerce philosophique. Uranus, ayant à raconter tant de merveilles, et à montrer tant de lettres du roi de Perse, en devint beaucoup plus insupportable, et Chosroës demeura plus ignorant, plus présomptueux qu'auparavant. Tel est le récit d'Ammien. Revenons aux affaires de Perse.

La nouvelle de la mort de Cabade arriva devant Antioche dans le temps que Sittas et Hermogène étoient avec le général des Perses pour l'engager à lever le siège. Cet événement, joint à la crainte des Romains, fit consentir Merméroës à s'éloigner et à délivrer ses passe-ports aux députés qu'on envoyoit à Chosroës pour lui faire des propositions de paix. Les Romains firent pour otages deux officiers de marque, Marc-Sénécus; et les Perses se rapprochèrent de Nisibe.

*Proc. pers.*  
l. 1, c. 21,  
22.

*Malela, p.*

72.  
*Chr. edess.*  
*apud Asse-*  
*mani.*



A peine furent-ils retirés, que les Huns Sabirs arrivèrent devant Martyropolis, comme ils en étoient convenus. N'y trouvant plus l'armée des Perses, ils se répandirent jusque dans la seconde Cilicie et dans la Comagène, et, portant partout le ravage, ils avancèrent jusqu'à quatre lieues d'Antioche. Comme ils retournoient chargés de dépouilles, Dorothee les attendit au passage des montagnes d'Arménie, les surprit dans plusieurs embuscades, et leur enleva une grande partie de leur butin.

*Proc. pers.*  
*l. 1, c. 22.*

*Malela, p.*  
*73, 76.*

*Theoph. p.*  
*153, 154.*

*Marc. chr.*  
*Jorn. succes.*

*Zon. p. 61.*  
*Chr. edess.*

*apud Asse-*  
*mani.*

Les troubles excités dans la cour de Perse au commencement du nouveau règne disposèrent Chosroës à écouter les propositions de l'empereur. Hermogène, accompagné de Rufin, d'Alexandre et de Thomas, allèrent le trouver sur le bord du Tigre. Dès qu'il les vit arriver, il donna ordre de relâcher les deux otages. Les ambassadeurs s'étant insinués dans l'esprit du prince par des adorations et des flatteries qui ne s'accordoient guère avec l'ancienne fierté romaine, Chosroës promit de cesser la guerre à ces conditions : *qu'on lui comptât onze mille livres d'or ; que le commandant de troupes de Mésopotamie ne résideroit plus à Dara mais à Constantine, comme autrefois ; que les Romains remettroient à Chosroës les forteresses de Pharange et de Bole, sans qu'il fût obligé de leur rendre aucune des places dont les Perses s'étoient emparés dans la Lazique.* Les ambassadeurs consentoient à tout, excepté au dernier article : ils ne pouvoient, disoient-ils, rien conclure sur ce point sans s'être assurés de l'intention de leur maître. Chosroës leur accorda pour cet effet un délai de soixante-dix jours ; et Rufin partit pour Constantinople où il obtint le consentement de l'empereur. Pendant son absence, le bruit courut en Perse que Justinien avoit rejeté avec indignation les conditions proposées et qu'il avoit même fait mourir Rufin. Sur cette fautive nouvelle, Chosroës s'étoit mis en marche avec son armée.

il approchoit déjà de Nisibe lorsqu'il rencontra qui revenoit en Perse avec l'agrément de l'empereur. Cette ville fut choisie pour les conférences, et les ambassadeurs y firent apporter la somme stipulée. A peine étoit-elle déposée dans la ville, qu'on reçut un ordre de Justinien qui révoquoit la permission qui avoit été donnée de céder aux Perses les places de la frontière. Cette variation de l'empereur excita la colère de Chosroës ; il déclara qu'il n'entendrait plus à aucune négociation. Rufin, au désespoir de voir le traité rompu entre les mains des Perses, se jeta aux pieds de Justinien, le suppliant de lui remettre cette somme, et de suspendre ses opérations militaires jusqu'à ce qu'il eût fait un nouveau voyage à Constantinople : *qu'il y alloit de sa vie si l'argent ne lui étoit pas rendu, et qu'il es-  
sayeroit d'amener l'empereur à des conditions dont le roi seroit satisfait.* Chosroës aimoit Rufin : ce négociateur étoit connu à la cour de Perse, où il avoit été député plusieurs fois ; il avoit gagné par des présents l'amitié de Justinien et des principaux seigneurs. La reine, mère de Chosroës, lui étoit aussi très-favorable, parce qu'il avoit été chargé de persuader à Cabade de laisser la couronne à son fils Chosroës au préjudice de ses aînés. Elle joignit donc ses instances à celles de Rufin, et obtint de son fils qu'il lui rendrait l'argent, et qu'il repasseroit le Tigre pour y porter la réponse de Justinien. Rufin et Hermogène prirent la route de Constantinople, et les autres ambassadeurs se retirèrent à Dara avec les onze mille livres d'or. Jaloux du grand crédit de leur collègue auprès de Chosroës, ils écrivirent à la cour que Rufin trahissoit l'empire. Mais l'empereur, loin d'ajouter foi à cette calomnie, renvoya bientôt Hermogène et Rufin avec les propositions qui furent sur-le-champ acceptées par Chosroës. On convint qu'on rendroit de bonne foi tout et d'autre toutes les places prises dans cette guerre, ainsi que tous les prisonniers ; que les forte-

resses de Pharange , de Bole , et les mines de Perse , seroient remises aux Perses ; que le commandant de Mésopotamie ne résideroit plus à Dara ; qu'on laisseroit aux Ibériens retirés à Constantinople la liberté de demeurer dans l'empire ou de retourner en Ibérie. Dans l'acte du traité les deux princes se donnoient réciproquement le titre de *frère* , et promettoient de s'aider mutuellement de troupes et d'argent. Ainsi se termina cette guerre qui duroit depuis trente ans. Le traité ne fut signé qu'en 533. Dagaris , qui avoit été pris en Arménie , fut échangé , et rendit dans la suite des services signalés ; il défit les Huns en plusieurs rencontres , et les chassa des provinces qu'ils infestoient par leurs courses.

*Proc. pers.*  
l. 1, c. 25.

Si l'on en veut croire les auteurs grecs, Chosroës tenoit de son père ce caractère violent, impétueux, inquiet, qui avoit fait le malheur de Cabade et de ses sujets. Dès les premiers mois du nouveau règne, les seigneurs de la Perse, mécontents du gouvernement, formèrent le dessein de se donner un autre roi. Zamès, second fils de Cabade, avoit gagné, par ses grandes qualités, le cœur de toute la nation ; mais, selon la coutume du pays, la perte d'un œil le rendoit inhabile à porter la couronne. On résolut de la donner au fils de Zamès nommé Cabade, ainsi que son aïeul. C'étoit un enfant dont Zamès devoit être le tuteur ; en sorte qu'une longue minorité procureroit à la Perse toutes les douceurs d'un heureux gouvernement. Zamès donna les mains à ce projet ; et l'on n'attendoit plus qu'une occasion de se débarrasser de Chosroës, lorsque le complot fut découvert. Chosroës fit massacrer Zamès, et tous ses frères avec leurs enfants mâles. Les seigneurs qui avoient trempé dans la conspiration furent mis à mort ; et Apebède, oncle du roi, ne fut pas épargné.

L'enfant auquel on destinoit la royauté ne périt pas dans ce massacre. Il étoit entre les mains d'Adergudon

le, qui le premier avoit reconnu Cabade pour roi, lorsqu'il étoit revenu dans ses états à la tête d'une armée d'Huns. Ce seigneur, puissant et renommé pour ses victoires, après avoir conquis et réuni à la Perse douze nations barbares, s'étoit retiré dans son gouvernement, où il élevait le fils de Zamès, que sa femme avoit elle-même allaité. Chosroës, n'osant user de violence contre un homme de ce caractère, et comptant d'ailleurs sur sa fidélité, lui manda de faire périr le jeune Cabade. Le gouverneur communiqua cet ordre cruel à sa femme, qui, se jetant à ses genoux, et fondant en larmes, obtint de lui qu'il épargneroit une vie pour laquelle elle étoit prête à sacrifier la sienne propre. Ils prirent le parti de cacher l'enfant, et de répondre au roi que ses ordres n'étoient exécutés. Ce secret n'étoit connu que de Varrhame leur fils, et d'un esclave. Lorsque Cabade fut devenu grand, Adergudumbade, craignant quelque indiscretion, lui donna une somme d'argent et la liberté d'aller chercher un asile hors de la Perse. Quelque temps après, Chosroës partit pour la Lazique, et se fit accompagner de Varrhame. L'esclave, qui étoit dans le secret, suivit le fils de son maître. Dans ce voyage, Varrhame découvrit tout au roi, et ce fils dénaturé prouva ce qu'il avançoit par le témoignage de l'esclave. Chosroës, quoiqu'il fût très-irrité, usa de feinte pour tirer Adergudumbade de son gouvernement, où il ne pouvoit sans péril entreprendre de le punir. A son retour, il écrivit à ce seigneur *qu'il alloit attaquer l'empire par deux endroits à la fois ; qu'il marcheroit lui-même à la tête d'une des deux armées ; et que, voulant lui confier l'autre, il lui ordonnoit de se rendre à la cour ; qu'il croyoit ne pouvoir trouver dans la Perse un général plus digne de partager avec son prince la gloire de cette expédition.* Le vieillard, flatté de la confiance de son maître, se mit aussitôt en chemin ; mais, affoibli par le grand âge, il tomba de cheval, et, s'étant rompu la cuisse, il fut obligé de s'arrêter dans

un village. Le roi s'y rendit comme pour le visiter, le fit transporter dans un château voisin, avec ordre à ceux qu'il envoyoit pour le servir de l'égorger dès qu'il y seroit entré. Le perfide Varrhame fût revêtu des dépouilles de son père. Le jeune Cabade alla chercher asile à Constantinople, où l'empereur le reçut avec bonté, lui fit un traitement très-honorable.

Chosroës ne fut pas moins ingrat que son père. Cabade avoit fait périr Soupharaï, le libérateur de Perse; Chosroës, pour un sujet très-léger, fit mourir Mébodès, auquel il étoit redevable de sa couronne. Un jour qu'il délibéroit sur une affaire importante, il crut avoir besoin du conseil de Mébodès, et il chargea un courtisan nommé Zabergane de l'aller avertir. Zabergane trouva Mébodès occupé à exercer ses soldats; celui-ci lui répondit qu'aussitôt après l'exercice il se rendroit auprès du roi. Le courtisan, qui haïssoit ce seigneur, vint rapporter au prince qu'il refusoit de venir, sous prétexte d'une autre affaire. Chosroës, outré de colère, fit aussitôt dire à Mébodès qu'il allât sur-le-champ au trépied. C'étoit un trépied de fer placé devant la porte du palais. Lorsqu'un homme avoit encouru l'indignation du prince, il n'y avoit aucun temple, aucun lieu sacré qui pût lui servir d'asile; il falloit qu'il allât s'asseoir sur ce trépied pour y attendre sa sentence, sans qu'il fût permis à personne d'en approcher pour lui donner aucun secours, ni le consoler. Mébodès demeura plusieurs jours dans cet état déplorable, jusqu'à ce que Chosroës le fit enlever et mettre à mort.

*Proc. pers.*  
*l. 2, c. 22.*

*Agath. l. 5.*

*Theoph. p.*  
*154.*

*Cedr. p. 569.*

*Zon. p. 61.*

*Sigon. de*  
*imp. occid.*  
*l. 17.*

Au mois de septembre de cette année 531, on aperçut du côté de l'occident, pendant vingt jours, une de ces comètes qu'on nommoit *lampadias*, parce qu'elles ressemblent à un flambeau qui darde vers la partie supérieure du ciel des rayons très-éclatans. Une superstitieuse ignorance regarda ce phénomène comme la cause ou du moins comme l'annonce d'une peste cruelle

tre qui commença cette année, et qui, pendant cinq ans, désola successivement la plus grande partie du monde alors connu. Elle parut d'abord en Ethiopie, à se répandant de proche en proche, elle réduisit toute l'étendue des provinces entières. Les observations les plus exactes ne purent apercevoir rien de réglé dans ses progrès, dans ses symptômes. Elle sembloit confondre toutes les saisons; meurtrière dans l'été, au même temps qu'elle disparoissoit en d'autres saisons. On eût dit qu'elle choisissoit les familles, attaquant la même ville certaines maisons, tandis qu'elle épargnoit pas dans les maisons voisines. Après une trêve de quelque temps, elle revenoit comme pour achever ses ravages, saisissant ceux qu'elle avoit la première fois épargnés. Quelques-uns étoient attaqués à plusieurs reprises. Les plus robustes ne résistoient d'ordinaire que jusqu'au cinquième jour. Les habitans qui se sauvoient des villes infectées périssoient seuls dans d'autres où le mal n'avoit pas pénétré. Plusieurs l'apportèrent aux autres sans en être eux-mêmes infectés; et même s'ils approchassent des malades, qu'ils les touchassent, qu'ils respirassent un air enpesté, et que dans le soir où les jetoit le trépas de leurs proches, ils fussent obligés de les suivre au tombeau, il sembloit que la mort se refusât à leurs desirs. La maladie se manifesta sous des formes diverses. Dans les uns elle affectoit les yeux; les yeux se remplissoient de sang; le visage se couvroit de tumeurs, et le mal, descendant à la gorge, suffoquoit. Les autres mouroient d'un flux de ventre; quelques-uns on voyoit sortir des charbons accompagnés d'une fièvre ardente. Ces charbons se formoient sous les aisselles, sur les cuisses, sous les aisselles, derrière les reins. S'ils venoient à suppuration, l'on guérissoit; s'ils persistoient leur dureté, c'étoit un signe infailible de mort. D'autres perdoient l'esprit; ils croyoient voir des démons qui les poursuivoient et les frapportoient rude-

*Pagi ad Baron.*

ment ; frappés de cette imagination , ils se barricadèrent dans leurs maisons , ou s'alloient précipiter dans la mer. Plusieurs étoient accablés d'une profonde léthargie. On en voyoit qui , sans aucun signe de maladie , tomboient morts dans les rues et dans les places. On remarque que les jeunes gens , et surtout les mâles , périrent en grand nombre ; les femmes paroissoient moins susceptibles de ce mal funeste.

*Malala , p. 72.*

Les ordres que l'empereur envoyoit dans tout l'empire de chasser des villes ceux qui ne communiquoient pas avec l'église catholique , excitèrent de grands troubles dans Antioche. Sévère y avoit laissé beaucoup de païens. Ils se réunirent , attaquèrent à coups de pierres le palais épiscopal , accablant d'injures le saint patriarche Ephrem. Le comte d'Orient accourut avec des soldats et dissipa à main armée les séditeux , dont plusieurs perdirent la vie. L'empereur , informé de cette émeute , fit arrêter les plus coupables qui furent punis de mort.

*Av. 532.*

Mais au commencement de l'année suivante on vit éclater à Constantinople une sédition beaucoup plus terrible. L'empereur se vit sur le point de perdre sa couronne et la vie. Cette capitale de l'empire fut inondée de sang , et devint un champ de bataille d'autant plus affreux , que l'incendie mêla ses ravages aux horreurs d'un cruel massacre. Depuis que les factions du Cirque , d'abord au nombre de quatre , s'étoient réunies en deux corps , les bleus et les verts , leur jalousie , plus vive parce qu'elle étoit moins partagée , s'étoit portée à des excès inouïs. Animées d'une haine implacable , les deux factions s'acharnoient à s'entre-détruire. Ces chimériques intérêts étouffoient dans les cœurs les sentiments de l'amitié , et ceux même de la religion et de la nature. Frères contre frères , ils sacrifioient toute affection à celle de leur livrée : ils bravoient et les lésions et les supplices ; la paix des familles étoit troublée ; quoiqu'un mari pût légitimement répudier sa femme.

*Proc. pers. l. 1 , c. 24, 25.*

*Idem, anecd. c. 12, 18, 20, 21, 29.*

*Chron. Alex.*

*Theoph. p. 154, 157, 158.*

*Cod. l. 5, tit. 17, leg. 8.*

*Pict. Tun.*

*Evag. l. 4, c. 51.*

*Cedr. p. 369.*

*Mar. el. chr.*

*Zon. p. 61, 62, 63.*

*Jorn. succes.*

*Malala , p. 59, 74, 75, 76.*

*Marius*

*Avent.*

*Du Cange ,*

*not. ad chr.*

*Alex. et ad*

*Zon. p. 33.*

assistoit aux spectacles du Cirque malgré lui, les  
 es prenoient parti contre leurs maris mêmes, et  
 ient une guerre domestique pour l'honneur de  
 roles combats, auxquels elles ne pouvoient prendre  
 ne par leur opiniâtreté et par leurs querelles. La  
 se d'esprit de l'empereur qui, au lieu d'étouffer  
 lles rivalités, y entroit lui-même, et qui avilissoit  
 rité impériale au point de favoriser de tout son  
 air la faction blene, augmentoit l'animosité mu-  
 , et donnoit à ces bagatelles un air d'importance.  
 pératrice, de son côté, se déclaroit pour la faction

*Proc. ad  
 edilif. l. 1, c.  
 1, 2*

*Glycas, p.  
 267.*

*Manas. p.  
 65, 66.*

*Novel. 85.*

Des raisons plus sérieuses dispoient en général  
 uple à la révolte. La faveur du prince se partageoit  
 trois favoris très-odieux; c'étoient Jean de Cap-  
 ce, préfet de prétoire, Tribonien, questeur, et  
 odius, chambellan et capitaine des gardes. Le pre-  
 , sorti de la poussière, étoit sans éducation, et  
 eut ignorant, qu'à peine savoit-il lire; mais il  
 regu de la nature un puissant génie, capable d'a-  
 voir d'un coup-d'œil le point décisif des affaires,  
 mpt à trouver des expédiens dans les conjonctures  
 us difficiles. Ces talens, qui auroient pu faire le  
 de l'état, n'étoient employés qu'à sa ruine. Sans  
 le de Dieu, sans égard pour les hommes, dur,  
 it, impitoyable, il ne travailloit qu'à s'enrichir;  
 ion du sang innocent, les vexations les plus odieuses  
 n coûtoient pas un scrupule. Ce n'étoit pas qu'il  
 sât des trésors; après s'être occupé la matinée à  
 iter des moyens de piller l'empire, il passoit le  
 du jour dans les excès de table, ou dans des dé-  
 bes plus criminelles. Tribonien de Pamphilie, fils  
 acédonien, étoit au contraire le plus savant homme  
 plus grand jurisconsulte de son siècle; enjoué,  
 , et du plus agréable commerce; mais, possédé de  
 our des richesses, il vendoit la justice; et le prince  
 eposant sur lui de la rédaction de ses lois, il en



faisoit un honteux trafic, inventant des lois nouvelles abrogeant ou altérant les anciennes au gré de son avarice. Calépodius, déjà puissant sous Anastase, ajouta toute l'insolence qu'inspire la faveur à une âme dure et hautaine. Le peuple gémissoit, et la matière étoit préparée pour s'enbraser à la première étincelle.

Le treizième de janvier, l'empereur assistant aux jeux du Cirque, il s'éleva une querelle entre les deux factions ; elles en vinrent aux mains. Les verts se plaignoient de la partialité du prince ; ils l'accabloient d'injures ; quelques audacieux s'écrièrent : *Plût à Dieu que Sabas ne fût jamais venu au monde, il ne nous auroit pas laissé un fils injuste et sanguinaire.* Le lendemain Eudémon, préfet de la ville, ayant recherché les auteurs de ce tumulte, en fit arrêter sept, dont quatre eurent sur-le-champ la tête tranchée ; trois furent condamnés à être pendus. Le premier fut exécuté ; les deux autres étant déjà attachés à la potence, le bois rompit deux fois ; l'un étoit de la faction bleue, l'autre de la verte. Les deux factions se réunirent pour les défendre ; une troupe confuse courut au palais demander la grâce à l'empereur, qui se tint renfermé sans vouloir répondre. Cependant des moines d'un monastère voisin enlevèrent ces deux hommes, leur firent passer le mur du cloître, et les enfermèrent dans l'église de Saint-Laurens qui étoit un asile inviolable. Le préfet envoya des soldats pour garder l'église, et empêcher les criminels de s'évader. Les factieux ne pouvant obtenir une réponse de l'empereur, coururent à la maison du préfet, demandant la délivrance de ces deux misérables ; et comme au lieu de les satisfaire, il fit sortir ses gardes pour les dissiper, on se jeta sur les gardes, on les tailla en pièces, on courut aux prisons, dont on enfonça les portes ; on mit le feu à la maison du préfet, et la flamme, poussée par un vent violent, se communiqua aux édifices voisins, en sorte qu'en peu de temps un

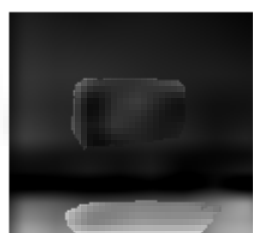
de partie de la ville fut embrasée. La vile populace, au lieu d'éteindre le feu, se joignit aux séditeux pour faciliter du pillage. La nuit se passa dans un affreux désordre. Les principaux citoyens, abandonnant leur fortune pour sauver leur vie, s'enfuirent au-delà du détroit, laissant la ville en proie aux fureurs d'une multitude enivrée. Au milieu du bruit des flammes et du fracas des maisons qui s'écrouloient, on entendoit de toutes parts crier *victoire* ; c'étoit le signal dont les factieux étoient convenus pour se reconnoître. Cette sédition en prit le nom, et les auteurs l'appellent communément la révolte des *victoriats*, ou de la *victoire*.

Les trois jours suivans se passèrent dans les mêmes excès. Tout retentissoit de cris, de blasphèmes, d'injures outrageantes contre l'empereur et ses ministres. On brûloit, on pilloit, on massacroit ceux qu'on croyoit attachés à la cour, et l'on traînoit leurs cadavres au travers de la ville pour les aller jeter dans la mer. Constantiole et le patrice Basilide, lieutenant d'Hermogène, maître des offices, eurent assez de résolution pour sortir du palais : ils étoient estimés du peuple, qui ne les confondoit pas avec les autres courtisans. S'étant présentés aux séditeux : *Que demandez-vous ?* leur dirent-ils, mille voix crièrent aussitôt : *Jean de Cappadoce, Sévérien, Eudémon et Calépodius*. L'empereur crut apaiser la sédition en éloignant les objets de la haine publique. Sans abandonner ces officiers à la fureur du peuple, il les dépouilla de leurs charges pour en revêtir le patrice Phocas, Basilide et Triphon. Mais cette modération, loin de calmer les séditeux, ne fit que les rendre plus fiers et plus insolens. Ils coururent à la maison de Probus, neveu d'Anastase, lui demandant des armes, et lui donnant le titre d'Auguste. Probus ne pouvant résister au point, on mit le feu à sa maison, qui ne fut brûlée qu'en partie, parce que, les furieux s'étant retirés, on eut le temps d'éteindre l'incendie. Hypace et

Pompée, les deux autres neveux d'Anastase, étoient alors dans le palais avec l'empereur, qui conçut contre eux des soupçons, et leur ordonna de se retirer. Comme ils craignoient que cette affection populaire pour la famille d'Anastase ne les mît eux-mêmes en danger pour l'offre de la couronne impériale, ils supplièrent l'empereur de leur permettre de ne pas l'abandonner dans un si grand péril. Leurs instances ne firent qu'augmenter la défiance; ils reçurent ordre de sortir sur-le-champ.

Cependant Bélisaire, ayant fait venir les troupes cantonnées dans les villes voisines, se mit à leur tête, se jeta au travers de la multitude mutinée, et en tua un grand nombre, sans épargner les femmes, qui du haut des toits lançoient sur les soldats des pierres, des tuiles et tout ce qui leur tomboit sous la main. Les rebelles, ne pouvant soutenir cette attaque, s'enfermèrent dans l'octogone : c'étoit une basilique environnée de huit portiques. Les soldats y mirent le feu, qui consuma les églises et les autres bâtimens d'alentour. Bélisaire, qui ne vouloit pas faire un bûcher de toute la ville, fit retirer ses troupes; et les factieux, étant sortis de l'octogone, allèrent brûler le palais de la Magnaure, à l'extrémité occidentale de la ville.

La nuit du samedi au dimanche, dix-huitième de janvier, se passa dans le palais en délibérations. L'empereur avoit déjà fait porter dans un vaisseau tout ce qu'il avoit d'argent; il songeoit à s'enfuir à Héraclée en Thrace, et à laisser Mondon et Constantiole avec trois mille hommes pour défendre le palais. Presque tous les officiers étoient de même avis. Thédora, aussi intrépide que Bélisaire, les fit rougir de leur timidité. *Dans les grands périls, leur dit-elle, les lâches fuient; les âmes courageuses résistent; et soit qu'elles les surmontent, soit qu'elles y succombent, leur gloire est égale. Je ne vois rien de plus contraire à nos intérêts qu'*



uite. *Il n'est pas nécessaire de vivre ; la mort est iné-*  
*ble ; mais il est nécessaire de ne pas survivre à son*  
*neur. Un empereur qui traîne dans l'exil une vie*  
*minieuse ne vaut pas un homme mort. Me pré-*  
*le ciel de vivre un seul jour dépourvue de cette*  
*pre dont il m'a revêtue ! Pour vous, prince, si vous*  
*résolu de fuir, partez, voilà des vaisseaux ; la Pro-*  
*vide vous ouvre son sein. Mais prenez garde qu'en*  
*chant les douceurs de la vie, vous ne trouviez les*  
*ombres de la mort. Je ne vous suivrai pas, je n'aban-*  
*derai point ce palais. Le trône est le tombeau le*  
*glorieux.* Ces paroles ranimèrent les courages abat-  
tus ; on ne songea plus qu'à se défendre dans le palais,  
sans d'attaque. La plupart des soldats, ceux-mêmes de  
garde du prince, étoient malintentionnés ; mais ils  
ne déclaroient pas, et attendoient l'issue du soulève-  
ment. L'empereur ne comptoit que sur Bélisaire et  
Mondon. Le premier étoit maître de tous les offi-  
ciers et de tous les soldats qui avoient servi sous ses  
ordres dans la guerre de Perse, et dont il avoit gagné  
l'affection. Mondon, arrivé depuis peu à Constantinople,  
avoit amené un grand nombre d'Hérules attachés à  
sa personne. Ces deux braves capitaines offrirent à l'em-  
pereur de le conduire au Cirque, et de le défendre des  
attaques du peuple, ou de mourir à ses pieds.  
Pendant qu'on délibéroit dans le conseil, les séditeux  
faisoient leurs ravages. Au point du jour, le bruit  
se répand dans la ville qu'Hypace et Pompée ont été  
chassés du palais, et que l'empereur s'est sauvé à Héra-  
clée avec sa femme Théodora. Aussitôt le peuple court  
en foule à la maison d'Hypace ; on le conduit par force  
à la place publique, suivi de sa femme, estimée de toute  
la ville par sa chasteté et sa vertu. Prévoyant les suites  
de ce triste honneur qu'on vouloit faire à Hypace, elle  
employoit tous ses efforts pour le retenir, fondant en  
larmes, appelant ses amis à son secours ; elle s'écrioit

d'une voix lamentable qu'on traînoit Hypace à l'On la sépara avec peine de son mari, qu'elle tenait brassé. Lorsqu'on fut arrivé à la place de Constantin on fit monter Hypace sur les degrés de la statue ; on le leva sur un bouclier. Tous le proclamèrent Auguste à faute de diadème , et malgré sa résistance, on le mit sur la tête un collier d'or. Les sénateurs, qui ne se voyoient pas alors avec l'empereur, entraînés par la multitude populaire, le reconnurent pour empereur ; plusieurs même étoient d'avis d'attaquer sur-le-champ le palais. Mais un des principaux d'entre eux, nommé Oribase, soit qu'il parlât de bonne foi, soit qu'il voulût flatter Justinien, leur représenta *qu'avant que d'entreprendre une action si décisive, il falloit se mettre en état de résister aux forces de l'empereur. Songeons, dit-il, à nous procurer des armes à cette multitude, qui n'en a point, et d'autres que son animosité et son courage. Un succès nous servira mieux qu'un emportement présumé. Justinien n'est pas hors du palais, comme le peuple s'en imagine ; mais il balance ; et bientôt sans doute il deviendra heureux de s'échapper pour sauver sa vie. Nous ne nous pressons pas de combattre, nous nous contentons de nous en défendre sans combat.* Hypace lui-même, qui commençoit à souffrir sur sa tête la couronne impériale, prit cet avis, et donna ordre qu'on le conduisît au Cirque, où il s'assit sur le trône du prince. Enfermer ainsi les séditieux dans le Cirque, où il étoit facile de les contenir et de les prendre comme dans un filet, c'étoit une action si imprudente, que plusieurs ont cru qu'Hypace avoit en effet dessein de les livrer à l'empereur.

Voilà ce qui se passoit dans une partie de la ville. Justinien, qui n'en étoit pas encore instruit, animé par le courage de sa femme, sortit escorté de ses gardes et d'un grand nombre d'autres soldats, auxquels il défendit de s'emporter à aucune violence. Il tenoit dans ses mains le livre des Evangiles, comme pour lui-même

garde, et dans un moment il se vit environné  
ple innombrable. Alors élevant sa voix : *Par ce  
é, leur dit-il, je proteste que je vous pardonne  
que vous me faites, et qu'aucun de vous n'en  
erché, si vous rentrez dans le devoir. Vous êtes  
; je suis le seul coupable. Ce sont mes péchés  
nt attiré ce malheur en fermant mes oreilles à  
tes légitimes.* Ce ton dévot, plus capable d'ani-  
solence que de la désarmer, ne lui attira que du  
on l'accabloit d'injures, et déjà les plus auda-  
menaçoient des dernières violences, lorsqu'il  
parti de rentrer dans le palais.

ce, qui craignoit un revers, et qui à tout événe-  
uloit se mettre à couvert de la part de l'empe-  
i envoya secrètement son confident Ephrémius,  
i dire qu'il avoit eu l'adresse de rassembler les  
c dans le Cirque, et que le prince étoit maître  
poser à son gré. Le messenger, approchant du pa-  
contra Thomas, médecin de Justinien, qui, ayant  
e lui où il alloit, lui dit qu'il pouvoit s'en épar-  
eine; que l'empereur étoit parti, et qu'il faisoit  
rs Héraclée. Ephrémius retourna aussitôt trou-  
pace : *Dieu, lui dit-il, vous donne l'empire ;  
n y a renoncé ; il abandonne Constantinople.*  
les tranquillisèrent Hypace ; il se trouva plus à  
sur le trône, et commença d'écouter avec plai-  
clamations dont on l'honoroit, et les malédic-  
nt on chargeoit Justinien. En même temps deux  
unes hommes, qui venoient de piller l'arsenal  
stance, arrivèrent bien armés et convertis de  
s, promettant de forcer le palais et d'y établir

ré, résolu de périr ou de venger l'empereur, se  
agner des soldats dont il étoit assuré, et voulut  
palais. Mais les gardes de la porte, qui balan-  
ore sur le parti qu'ils devoient prendre, et qui

attendoient l'événement, lui refusèrent le passage. Il se tourna vers l'empereur lui dire que tout étoit perdu, que ses propres gardes le trahissoient. Justinien lui conseilla de sortir par la porte d'airain, dont le vestibule s'ouvroit sur une rue qui conduisoit au Cirque. Bélisaire marcha de ce côté-là, et arriva au Cirque au travers des décombres et des débris des maisons ruinées par l'incendie. Mondon, Constantiole, Basilide et Narsès, chacun à la tête d'une troupe de soldats, entrèrent aussi par différentes portes. Lorsqu'ils arrivèrent, le peuple étoit déjà divisé en deux partis. Le chambellan Narsès avoit, par ses émissaires, regagné à force d'argent une partie de la faction bleue : les uns crioient de toute leur force, *vivent l'empereur Justinien et l'impératrice Théodora !* tandis que les autres crioient, *vivent Hypace et Pompée !* En même temps ils se battoient avec fureur ; mais ils furent bientôt confondus ensemble par un sanglant carnage. Bélisaire et les autres fondent sur eux, on les perce de traits, on les charge à grands coups d'épée. Tout fuit ; on se presse, on se renverse, on s'écrase. Les portes, trop étroites pour donner passage à tant de fuyards à la fois, laissent aux soldats le temps de les massacrer. Trente mille hommes périrent dans cette fatale journée ; et ce fut principalement au zèle et au courage de Bélisaire disgracié que Justinien fut redevable de sa conservation.

A la vue de cet horrible spectacle, Hypace, glané de frayeur, ne trouvoit pas assez de forces pour prendre la fuite. Boraïde et Juste, frères de Germain et neveux de Justinien, montèrent à lui, le précipitèrent du trône dans l'arène, et le traînèrent à Justinien avec son frère Pompée, qu'on trouva armé d'une cuirasse sous sa robe. Ces malheureux se jetèrent aux pieds de l'empereur, voulant profiter de la feinte dont ils avoient fait usage. *Seigneur, lui dirent-ils, nous sommes enfin venus à bout, mais non sans peine, de rassembler vos ennemis.*

*le Cirque pour les livrer à votre vengeance. Fort* répondit l'empereur : *mais, si vous saviez vous* *ire obéir, que ne m'avez-vous rendu ce service* *qu'ils eussent brûlé et saccagé la ville ?* Il com-  
la à ses gardes de les conduire dans la prison du  
. On les enferma dans le même cachot. Pompée,  
avoit jamais éprouvé aucun revers, s'abandonnoit  
émissemens et aux larmes. Hypace, plus accou-  
aux disgrâces, lui reprochoit sa foiblesse, disant  
*es pleurs étoient indignes de ceux qui mouroient*  
*ens ; qu'on les avoit malgré eux enveloppés dans*  
*olte, et qu'ils n'étoient coupables que d'avoir mé-*  
*affection du peuple.* Le lendemain on les étrangla  
la prison, et leurs cadavres furent jetés dans la mer.  
d'Hypace ayant été rejeté sur le rivage, l'empereur  
enterrer dans le lieu destiné à la sépulture des  
nels. Quelques jours après, il permit à ses parens  
transporter dans l'église de Sainte-Maure. On  
qua ses biens, ainsi que ceux de Pompée et des  
s sénateurs qui avoient pris part à la rébellion.  
nas le médecin, qui avoit trompé Ephrémius, eut  
e tranchée ; Ephrémius fut exilé à Alexandrie. De  
uit personnes qui portoient le titre, d'*illustres*, les  
urent bannis, les autres se renfermèrent dans des  
ou des monastères. On nomme entre eux un cer-  
Euloge, qui, de tailleur de pierre s'étant fait ana-  
ète, et ayant trouvé un trésor dans une caverne,  
quitté sa solitude pour venir à Constantinople, et  
it avancé jusqu'à la dignité de patrice et de préfet  
rétoire. Engagé dans cette malheureuse sédition, il  
la fuite ; et, dépouillé de tous ses biens, il retourna  
sa cellule, où il mourut saintement, après une  
re pénitence. Dans la suite, l'empereur fit grâce  
enfans d'Hypace, de Pompée et de tous les autres.  
or rendit même les biens de leurs pères, excepté  
dont il avoit fait donation. Probus étoit en grand



péril : on lui avoit offert l'empire ; et quoiqu'il n'eût pas répondu aux vœux du peuple, on l'accusoit d'avoir tenu contre l'empereur des discours injurieux. Sa cause fut examinée dans le conseil, en présence du prince ; il fut jugé coupable, et on alloit prononcer sa sentence lorsque Justinien prit en sa main les pièces du procès et les déchirant : *Je vous pardonne*, dit-il à Probus, *tout ce que vous avez dit et fait contre moi. Priez Dieu qu'il vous fasse la même grâce.* Tout le conseil donna de justes éloges à la clémence de l'empereur.

Le mardi vingt-deuxième de janvier, qui étoit le dixième jour depuis le commencement de la sédition, un profond silence régnoit dans la ville ; les rues étoient désertes ; les boutiques des marchands demeurèrent fermées, ainsi que les tribunaux. Le peuple, étonné de même des excès auxquels il s'étoit porté, restoit presqu'immobile, comme un furieux épuisé par un violent accès. Constantinople étoit dans le même état où l'avoit laissée l'ennemi le plus barbare après l'avoir prise d'assaut et saccagée. L'église de Sainte-Sophie, l'Augustéon, la salle du sénat, le prétoire, plusieurs portiques, le vestibule du palais, nommé *Chalcé*, parce qu'il étoit couvert d'airain doré, deux autres palais, le dépôt des archives et des registres publics, les bains de Zeuxippe, plusieurs églises, plusieurs hôpitaux, quantité de maisons particulières n'étoient plus que des amas de ruines fumantes ; et, ce qui étoit plus déplorable, les malades renfermés alors dans les hôpitaux avoient été dévorés par les flammes avec les édifices. L'empereur mit sur-le-champ la main à l'œuvre pour relever tant de superbes bâtimens. La plus grande perte étoit celle de l'église de Sainte-Sophie. Ce fut aussi celle que l'empereur voulut réparer avec plus de magnificence. Il en coûta six années de travaux continuels, poussés avec la plus grande activité. Nous tâcherons de donner une idée de ce célèbre édifice quand nous ferons l'histoire de l'année où il fut

ché. Pour fournir à tant de dépenses, Justinien fut obligé d'avoir recours aux ressources les plus fâcheuses. Ce fut alors qu'il supprima les pensions des professeurs, une mauvaise économie, qui réduisit les lettres au silence, et qui introduisit, dit Zonaras, l'ignorance et la barbarie. L'empereur fit publier dans tout l'empire la victoire qu'il avoit remportée sur les rebelles : vanité mal entendue, puisqu'il est beaucoup plus glorieux à un prince de ne jamais essuyer de rébellion que d'en sortir victorieux. Il fit construire des moulins, des greniers et des celliers dans l'enceinte du palais, pour y trouver, en cas de révolte, ce qui étoit nécessaire à la subsistance. Il chargea le préfet de la ville de rechercher surtout et de punir plus sévèrement ceux de la faction bleue, qui, malgré la faveur dont il les avoit honorés, s'étoient joints aux séditeux. Pour détruire ces funestes jalousies, le parti le plus sage et le seul efficace auroit été d'interdire absolument les jeux du Cirque. Il paroît du moins que sous le reste du règne de Justinien ils ne furent que rarement célébrés. L'histoire n'en parle point dans les quinze années suivantes, jusqu'à une nouvelle sédition qui s'éleva dans le Cirque en 547. La porte du Cirque, par laquelle on transporta les cadavres de ceux qui avoient péri dans cet affreux carnage fut nommée *la porte des morts*. Je crois que ce fut le souvenir de cette cruelle émeute qui porta le prince quelques années après à défendre à quelque particulier que ce fût de fabriquer des armes offensives et défensives, ne permettant cette fabrique qu'aux ouvriers publics employés dans les arsenaux. Il condamna ceux-ci à des peines rigoureuses, s'ils étoient convaincus d'en avoir vendu aucune. Lorsque la tranquillité fut revenue, l'empereur ne tarda pas longtemps à rétablir Jean de Cappadoce et Tribonien dans leur première dignité. Phocas et son successeur Bassus n'occupèrent que peu de temps la place de préfet du prétoire, quoique leur vertu les en rendît beaucoup plus

péril : on lui avoit offert l'empire ; et quoiqu'il n'eût pas répondu aux vœux du peuple , on l'accusoit d'avoir tenu contre l'empereur des discours injurieux. Sa cause fut examinée dans le conseil , en présence du prince ; il fut jugé coupable, et on alloit prononcer sa sentence lorsque Justinien prit en sa main les pièces du procès et les déchirant : *Je vous pardonne* , dit-il à Probus  *tout ce que vous avez dit et fait contre moi. Priez Dieu qu'il vous fasse la même grâce.* Tout le conseil donna de justes éloges à la clémence de l'empereur.

Le mardi vingt-deuxième de janvier, qui étoit dixième jour depuis le commencement de la sédition , un profond silence régnoit dans la ville ; les rues étoient désertes ; les boutiques des marchands demeurèrent fermées , ainsi que les tribunaux. Le peuple , étonné de même des excès auxquels il s'étoit porté, restoit presque immobile, comme un furieux épuisé par un violent accès. Constantinople étoit dans le même état où l'auroit laissée l'ennemi le plus barbare après l'avoir prise d'assaut et saccagée. L'église de Sainte-Sophie , l'Augustéon , la salle du sénat, le prétoire, plusieurs portiques, le vestibule du palais, nommé *Chalcé*, parce qu'il étoit couvert d'airain doré, deux autres palais, le dépôt de archives et des registres publics, les bains de Zeuxippe , plusieurs églises, plusieurs hôpitaux, quantité de maisons particulières n'étoient plus que des amas de ruines fumantes ; et, ce qui étoit plus déplorable, les malades renfermés alors dans les hôpitaux avoient été dévorés par les flammes avec les édifices. L'empereur mit sur-le-champ la main à l'œuvre pour relever tant de superbes bâtimens. La plus grande perte étoit celle de l'église de Sainte-Sophie. Ce fut aussi celle que l'empereur voulut réparer avec plus de magnificence. Il en coûta six années de travaux continuels, poussés avec la plus grande activité. Nous tâcherons de donner une idée de ce célèbre édifice quand nous ferons l'histoire de l'année où il fut

hevé. Pour fournir à tant de dépenses, Justinien fut obligé d'avoir recours aux ressources les plus fâcheuses. Ce fut alors qu'il supprima les pensions des professeurs, une économe économie, qui réduisit les lettres au silence, et qui introduisit, dit Zonaras, l'ignorance et la barbarie. L'empereur fit publier dans tout l'empire la victoire qu'il avoit remportée sur les rebelles : vanité mal entendue, puisqu'il est beaucoup plus glorieux à un prince de ne jamais essuyer de rébellion que d'en sortir victorieux. Il fit construire des moulins, des greniers et des étables dans l'enceinte du palais, pour y trouver, en cas de révolte, ce qui étoit nécessaire à la subsistance. Il chargea le préfet de la ville de rechercher surtout et de punir plus sévèrement ceux de la faction bleue, qui, malgré la faveur dont il les avoit honorés, s'étoient joints aux séditeux. Pour détruire ces funestes jalousies, le parti le plus sage et le seul efficace auroit été d'interdire absolument les jeux du Cirque. Il paroît du moins que sous le reste du règne de Justinien ils ne furent que rarement célébrés. L'histoire n'en parle point dans les quinze années suivantes, jusqu'à une nouvelle sédition qui s'éleva dans le Cirque en 547. La porte du Cirque, par laquelle on transporta les cadavres de ceux qui avoient péri dans cet affreux carnage fut nommée *la porte des morts*. Je crois que ce fut le souvenir de cette cruelle meute qui porta le prince quelques années après à descendre à quelque particulier que ce fût de fabriquer des armes offensives et défensives, ne permettant cette fabrication qu'aux ouvriers publics employés dans les arsenaux. Il condamna ceux-ci à des peines rigoureuses, s'ils étoient convaincus d'en avoir vendu aucune. Lorsque la tranquillité fut revenue, l'empereur ne tarda pas longtemps à rétablir Jean de Cappadoce et Tribonien dans leur première dignité. Phocas et son successeur Bassus n'occupèrent que peu de temps la place de préfet du prétoire, quoique leur vertu les en rendit beaucoup plus

dignes que Jean de Ca L'histoire ne parle  
de Calépodius. Si l'on en veut croire Procope dans  
Anecdotes, Eudémon dans la suite, intendait  
l'empereur, qui, à sa mort, s'empara de ses  
au préjudice de ses héritiers.

## LIVRE QUARANTE-DEUXIÈME.

DURANT le cours des négociations qui devoient terminer la guerre entre les Romains et les Perses, Justinien occupoit d'un projet encore plus important. Il songeoit à chasser les Vandales de l'Afrique, et à remettre l'empire en possession de cette riche et vaste contrée. Genseric s'en étoit rendu maître depuis le détroit de Cadix jusqu'à la Cyrénaïque; il y avoit ajouté les îles de Corse et de Sardaigne. Toute la puissance romaine n'avoit pu lui arracher sa proie. Zénon se vit obligé de conclure avec lui un traité de paix perpétuelle; et si les grandes qualités de ce conquérant eussent passé à ses successeurs, les Vandales se seroient vus en moins d'un siècle maîtres de la Sicile, de l'Italie et de la Grèce. Mais, au lieu d'acquérir de nouvelles forces, ils perdirent en peu de temps celles qu'ils avoient apportées. Cette chaleur guerrière, concentrée dans le cœur de ces peuples par les frimas du nord, se dissipa peu à peu sous les climats méridionaux. Les vainqueurs avoient reçu en propriété chacun leur part de la conquête, contre l'ancienne coutume des Germains, dont César fait l'éloge. De là vint le luxe et l'avarice qui efféminèrent leur courage. La terre et la mer leur fournissoient toutes les délices de la vie; ils changèrent leur façon de vivre : ils eurent de grandes habitations, des bains, des tables somptueuses, des habits tissus d'or et de soie. Les spectacles, les tournois faisoient leur occupation la plus sérieuse, et la chasse leur unique travail. De tous les arts, ils ne cultivoient que la musique et la danse : ils avoient passé d'un milieu d'une férocité barbare à une languissante mollesse. La plupart ne choisissoient pour demeure

AN. 552.

*Proc. Vand.*  
l. 2, c. 6.*Grotius, pro-*  
*leg. ad hist.*  
*goth.*

que des situations délicieuses, de riantes camp plantées d'agréables vergers, et arrosées de ruisseaux de fontaines. Ils épousèrent des Africaines spirituellement voluptueuses, adroites à subjuguier leurs maris. Ils contentèrent pas de ces femmes : ces peuples, si chastes, austères à leur arrivée, se plongèrent sans réserve dans l'ivresse des plaisirs, et l'Afrique vain vengea en leur communiquant tous ses vices.

*Proc. Vand.*

*l. 1, c. 8, 9.*

*Theoph. p.*

*159.*

*Isid. chron.*

*vand.*

*Zon. t. 2,*

*p. 64, et ibi.*

*Cang.*

La politique de Genséric se trompa dans l'ordre établi pour sa succession. Il avoit ordonné de ne toujours sur le trône celui de ses descendants qui seroit le plus âgé, sans avoir égard à la ligne de primogéniture. Son dessein étoit de donner à son peuple des souverains plus sages et plus expérimentés, et il remplît sa maison d'assassinats. Hunéric, pour faire tomber la couronne à son fils Hildica, fit massacrer ses frères et leurs enfans mâles. Cruel persécuteur, il s'abreuva du sang des catholiques avec plus de fureur que son père. Lâche et voluptueux il ne sut point faire d'autre guerre. Les Maures révoltés s'emparèrent du mont Aurès, et s'y maintinrent jusqu'à la fin du règne des Vandales. Ce mauvais prince, acharné pendant huit ans de son règne à la destruction de sa famille, n'avoit pu cependant faire périr deux des fils de son père, Genzon. Gondamond, l'aîné des deux, lui succéda par le privilège de l'âge. Il traita humainement les Juifs et les chrétiens, fit ouvrir leurs églises, et rappela leurs évêques. Il combattit les Maures, mais avec si peu de succès, que ceux-ci se rendirent maîtres de toute la côte, depuis le détroit de Cadix jusqu'à Césarée. Etant mort de maladie, après onze ans et neuf mois de règne, il eut pour successeur son frère Gondamond. Ce nouveau roi faisoit espérer un règne doux et heureux; il étoit fait de sa personne, généreux, spirituel; il aimoit les lettres. Il n'employa d'abord que la séduction et les récompenses, et l'attrait des honneurs et des grâces.

engager les catholiques à l'apostasie. Mais, voyant le peu de succès de ses artifices, il devint furieux, et ne fut plus en œuvre que les rigueurs et les supplices. Son mariage avec Amalfride, sœur du grand Théodoric, le rendit maître de Lilybée en Sicile. Il vécut en paix avec Anastase, et mourut, la vingt-septième année de son règne, du chagrin que lui causa une grande défaite de son armée vaincue par les Maures.

Hildéric, fils d'Hunéric, monta sur le trône le 24 de mai de l'an 523. Trasamond, au lit de la mort, portant encore dans le tombeau la haine dont il étoit animé contre les orthodoxes, l'avoit forcé de jurer que, lorsqu'il seroit roi, il n'ouvreroit pas les églises des catholiques, et qu'il ne rappelleroit pas leurs évêques exilés.

Hildéric, conservant dans son cœur les instructions qu'il avoit reçues de sa mère Eudocie, ne se crut pas obligé de garder ce serment impie. Mais, par une fausse subtilité, il crut l'éluder en ne prenant la couronne qu'après

avoir rappelé les évêques et fait ouvrir les églises. Ce prince étoit doux, affable, bienfaisant, mais si timide, qu'il ne pouvoit entendre parler de guerre. Il chargea son frère Hoamer du commandement des armées. Hoamer remporta plusieurs victoires sur les Maures; et sa valeur étoit si renommée, que les Vandales lui donnèrent le surnom d'*Achille*. Cependant l'armée vandale reçut un revers signalé; elle fut taillée en pièces par les Maures de la Byzacène, que commandoit Antalas. Hildéric, dès le vivant de Justin, avoit contracté avec Justinien une amitié très-étroite; et les deux princes entretenoient cette liaison par des ambassades fréquentes et des présents réciproques. Le roi des Vandales s'attendoit à recevoir bientôt des preuves de cette bonne intelligence par les succès dont il croyoit qu'il auroit incessamment besoin contre les Goths d'Italie. Sur le soupçon d'une conspiration formée contre lui, il avoit fait enfermer Amalfride, et massacrer les Goths qui avoient en grand nom-

*Proc. per*  
*l. 1, c. 9.*

*Isid. chron.*  
*vand.*

*Cassiod. va.*  
*l. 9, ep. 1.*

*Theoph. 1*  
*159.*

*Jorn. de rei*  
*get. c. 85.*

*Malela, 1*  
*68.*

*Zon. t. 2*  
*p. 65.*

*Manas. 1*  
*64.*



bre suivi cette princesse en Afrique. Théodoric étoit mort avant que d'avoir pu en tirer vengeance. Athalaric son successeur, demandoit une satisfaction éclatante, et menaçoit d'une sanglante guerre. Mais Hildéric se vit attaqué par un ennemi beaucoup plus proche, et dont il n'avoit aucun soupçon. Gélimer, fils de Gélaric, petit-fils de Genzon, et arrière-petit-fils de Genséric, tenoit le premier rang à la cour. C'étoit l'héritier présomptif de la couronne, comme le plus âgé des princes du sang royal. Il avoit toutes les qualités propres à faire une révolution : fourbe, remuant, ambitieux, hardi, il s'ennuyoit d'attendre la couronne, quoique Hildéric fût dans un âge avancé. Le roi lui-même aidait à sa propre perte, laissant Gélimer usurper l'autorité royale et disposer de tout en souverain. Gélimer engagea dans ses intérêts les plus braves d'entre les Vandales, en leur exagérant la défaite de l'armée battue par les Maures ; il leur fit entendre que le roi trahissoit la nation, et que, par jalousie contre la postérité de Genzon, il vouloit le priver du trône et livrer l'Afrique à Justinien, que c'étoit là le sujet de tant d'ambassades envoyées à Constantinople. Les seigneurs vandales, séduits par ces fausses insinuations, se donnent à Gélimer. Il se saisit d'Hildéric et de ses deux frères Hoamer et Evagès ; fait massacrer les officiers les plus attachés à leur prince légitime, et prend le titre de roi. Hildéric avoit régné sept ans et trois mois ; il fut détrôné au mois d'août de l'an 530.

Justinien, sensible au malheur de son ami, et encore plus animé sans doute par le désir de profiter de cette occasion pour reconquérir l'Afrique, sut mettre de son côté les apparences de douceur. Il écrivit à Gélimer pour lui représenter son crime : *Ne donnez pas, lui disoit-il, ce pernicieux exemple à votre successeur. Rétablissez Hildéric ; laissez à un vieillard l'ombre de l'autorité souveraine : vous en possédez déjà toute la réalité*

*as mieux arriver au trône par des voies légitimes que plus tard que de passer pour un usurpateur et pour un tyran dans toute la postérité ? Si vous n'avez pas un héritage qui ne peut vous échapper, vous n'avez pas en même temps l'alliance de l'empire et mon*

Gélimer ne répondit à cette lettre que par des faits. Il fit crever les yeux à Hoamer, qu'il craignoit et resserrer Hildéric ainsi qu'Evagès dans une prison étroite, sous prétexte qu'ils vouloient s'enfuir de Constantinople. Un mépris si manifeste des respects de l'empereur lui attira une lettre menaçante. L'empereur lui mandoit : « Que, s'il n'écoutoit ni la voix du sang, ni celle de la justice, du moins l'humanité l'obligeoit de ne pas refuser à ces malheureux la consolation de venir à Constantinople finir leurs jours entre les bras de leurs amis ; que, s'il s'obstinait à se montrer gratuitement cruel, en attendant la vengeance du ciel, il alloit attirer sur lui celle de la terre ; qu'en le poursuivant à outrance, l'empereur loin de rompre le traité fait autrefois avec Genséric prétendrait le cimenter de nouveau, puisqu'il seroit, non pas le successeur de ce prince, mais l'ami de sa postérité. » Gélimer, piqué de ces menaces, répondit : « Qu'on n'avoit point de violence à exercer contre un traître ; que les Vandales, indignés contre un prince qui trahissoit son pays et sa propre maison, étoient jugés à propos de lui ôter la couronne pour la donner à un autre, à qui elle appartenait de droit ; que chaque souverain ne devant s'occuper que du bien-être de ses propres états, l'empereur pouvoit épargner le soin de porter ses regards sur l'Afrique : qu'après tout, s'il aimoit mieux rompre les liens sacrés du traité fait avec Genséric, on sauroit résister, et que les sermens par lesquels Zénon avoit engagé ses successeurs ne seroient pas impunément violés. » L'empereur, irrité d'une réponse si

fière, ne songea plus qu'à terminer promptement la guerre de Perse pour tourner toutes ses forces contre l'Afrique. Il craignoit que Gélimer ne s'appuyât du secours des Goths, maîtres de l'Italie et de la Sicile : pria par lettre Athalaric de ne pas honorer ce tyran du titre de roi. Athalaric, quelque sujet qu'il eût de se plaindre d'Hildéric, écouta ce conseil, et refusa de donner audience aux ambassadeurs que lui envoyoit Gélimer.

*Proc. pers.*

*l. 1, c. 10,*

*11, 24.*

*Idem. ædif.*

*l. 6, c. 4.*

*Theoph. p.*

*160.*

*Cod. Just.*

*l. 1, tit. 27,*

*leg. 1.*

*Grotius pro-*

*leg. in hist.*

*goth.*

*Baronius.*

Dès que l'empereur eut appris que Chosroës se disposoit à signer le traité de paix, et que l'Orient étoit tranquille, il assembla son conseil, et lui fit ouvertur de son dessein. Il représenta que la conjoncture ne pouvoit être plus favorable pour se remettre en possession d'un riche et ancien domaine. L'insolence du tyran, la nécessité de venger un allié, l'affoiblissement des Vandales qui pouvoient à peine résister aux Maures révoltés, l'oppression des sujets naturels de l'empire, les dépouilles de Rome que l'on retrouveroit à Carthage, le cri de la religion persécutée, qui, depuis tant d'années au milieu des plus cruels supplices, appeloit les Romains à son secours : tous ces motifs furent présentés avec force : « Et si l'on se refusoit à des raisons si puissantes, pouvoit-on être sourd à la voix de ces généreux confesseurs auxquels le tyran Hunéric avoit arraché la langue jusqu'à la racine, et qui, par un prodige inouï, parloient librement au milieu de Constantinople, où ils s'étoient réfugiés ? Plusieurs d'eux vivent encore (disoit-il) ; et cette merveille n'est-elle pas tout à la fois un témoignage de la cruauté des Vandales et de la puissance divine qui déconcerte la barbarie, et qui vous exhorte à la vengeance ? » Il ajoutoit à cela les prédictions de saint Sabas, ce respectable vieillard qui avoit promis la victoire dans cette religieuse expédition. J'aurois passé sous silence le miracle dont il est ici question, quoiqu'il soit rapporté

crivains de ces temps là, si l'empereur ne l'eût é à la face de tout l'empire dans une de ses lois, onne lui-même pour témoin d'un fait sur lequel pouvoit ni tromper ni être trompé. Cet événement naturel réunit si fortement les preuves d'une torique, qu'il a été adopté par le judicieux Gré- l'incrédulité même n'oseroit taxer de supersti-

ereur ne trouva pas dans le conseil le même ment qu'il témoignoit pour cette entreprise. osition effrayoit la plupart des officiers. Ils se ent la funeste expédition de Basilisque, qui, oir perdu tant d'argent et de soldats, n'avoit que de l'ignominie. Le préfet du prétoire et l'épargne trembloient de voir que, le trésor put épuisé par la guerre de Perse, il faudroit four- nouvelles sommes pour les frais d'une guerre si ieuse. La fatigue et le péril alarmoient les capi- qui, sans avoir eu le temps de se remettre de ngs travaux, se voyoient obligés de courir sur nouveaux dangers qui leur étoient inconnus, et rser ensuite des sables brûlans pour aller com- ne nation redoutable. Cependant personne n'o- tredire l'empereur; il avoit trop clairement ma- ses intentions. Enfin Jean de Cappadoce, plus ue les autres, rompit le silence, et, après avoir au prince qu'il étoit entièrement soumis à ses s, il lui représenta « l'incertitude du succès, déjà prouvée par les malheureux efforts de Zénon; l'é- ement du pays, où l'armée ne pouvoit arriver par qu'après une marche de cent quarante jours; et ner, qu'après avoir essuyé les risques d'une lon- et dangereuse navigation, et franchi les périls débarquement qui trouveroit sans doute une vi- reuse opposition; qu'il faudroit à l'empereur près le année pour envoyer des ordres au camp et en re;

« cevoir des nouvelles ; que , s'il ré ssoit dans la  
« quête de l'Afrique , il ne pourroit la conserver , n'  
« maître ni de la Sicile , ni de l'Italie : que , s'il éch  
« dans son entreprise, outre le déshonneur dont ses a  
« seroient ternies , il attireroit la guerre dans ses pr  
« états. Ce que je vous conseille , prince (ajouta-t  
« n'est pas d'abandonner absolument ce projet ,  
« ment digne de votre courage , mais de prendre  
« temps pour délibérer. Il n'est pas honteux de cha  
« d'avis avant qu'on ait mis la main à l'œuvre : lor  
« le mal est arrivé , le repentir est inutile. »

Les raisons du préfet du prétoire , et plus encore la tristesse et le découragement de tout le conseil , étoient l'empereur. Il étoit prêt à renoncer à ce dessein lorsqu'un évêque d'Orient arrivant à Constantin lui demanda audience : *Prince*, lui dit ce prélat, *Dieu qui révèle quelquefois dans les songes sa volonté à ses serviteurs , m'envoie ici pour vous faire des reproches sur ce que , par une vaine timidité , vous laissez l'église catholique gémir sous la tyrannie des Vandales ; qu'il prouve les armes , m'a-t-il-dit , je combattrai pour lui , et le rendrai maître de l'Afrique.* Ces paroles ramenèrent l'empereur à sa première résolution ; il commença à lever des troupes , de construire et d'équiper des vaisseaux ; il nomma de nouveau Bélisaire général de ses armées , avec ordre de disposer tout pour l'expédition d'Afrique.

Deux événemens imprévus confirmèrent ses résolutions. Un habitant de la Tripolitaine , nommé Pudens , s'étant mis à la tête des Maures nommés Leucosyres se révolta contre les Vandales , les chassa de la province , saccagea la grande Leptis , et envoya demander du secours à l'empereur , lui promettant de le mettre en possession de tout le pays. Justinien fit aussitôt partir un officier hérule , nommé Tattimuth , avec quelques troupes ; et Pudens tint parole. Gélimer se

marcher de ce côté là, lorsqu'il fut arrêté par elle plus affligeante. Les Vandales possédoient une île, dont ils tiroient un grand tribut. Elle étoit gouvernée par un officier goth attaché depuis longtemps au service des Vandales. Il se nommoit Godas, homme hardi, entreprenant, et qui s'étoit justement distingué par son zèle pour Gélimer. Il s'en étoit vu recevoir des ordres, et prit le parti de retenir l'île, et de se rendre souverain. Pour s'appuyer d'un secours, il écrivit à l'empereur *qu'il n'avoit personnellement à se plaindre de son maître ; que les cruautés de Gélimer lui inspiroient une indignation, qu'il croiroit s'en rendre complice s'il venoit de lui obéir ; que, préférant le service d'un prince juste et équitable à celui d'un tyran, il se donnoit à lui-même, et qu'il le prioit de lui envoyer des troupes pour soutenir contre les Vandales.* Justinien, pour récompense de sa sincérité, lui dépêcha Euloge, avec une lettre, dans laquelle il louoit son zèle pour la justice et promettoit de lui envoyer incessamment un détachement de troupes pour le mettre en état de ne rien craindre. Lorsque Euloge arriva, Godas avoit déjà pris le titre de roi et tout l'appareil de la royauté. Il dit au député, qu'il seroit bien aise de recevoir ses ordres, mais qu'il n'avoit nul besoin de général. Avant que cette réponse fût parvenue à Constantinople, l'empereur avoit déjà fait partir Cyrille avec quatre cents hommes pour défendre l'île conjointement avec Godas. L'expédition fut évanouie par la diligence de Gélimer. Ce prince, ne pouvant plus attendre, mis à un autre temps l'expédition de la Triplice, ne songea qu'à recouvrer la Sardaigne. Son armée se mit en marche et partit avec cinq mille hommes dans cent cinquante jours. Il aborda au port de Carale, aujourd'hui Carthage, prit la ville d'emblée, et tailla en pièces Godas, et tous les autres dans le combat avec toutes ses troupes. Cyrille, après une longue navigation, trouvant les Vandales

maîtres de l'île, fit voile vers l'Afrique, et se rendit près de Bélisaire, qui étoit déjà dans Carthage.

AN. 553.

*Proc. V and.*  
*l. 1, c. 11, l.*  
*2, c. 7, 10.*  
*Theoph. p.*  
*161.*

*Suidas,*  
*Προξενιος.*

L'hiver s'étant passé en préparatifs, la flotte et l'armée se trouvèrent prêtes à partir à la fin du printemps l'année suivante, sous le troisième consulat de Justin Basilisque, pour une pareille expédition, avoit équipé toutes les forces de l'empire. Bélisaire ne fit embarquer dix mille hommes de pied et six mille chevaux habile capitaine n'aimoit pas les grandes armées ; n'avec peu de soldats qu'il savoit conduire, et des officiers qu'il savoit choisir, il faisoit ce que n'auroient pu faire des généraux tels que Basilisque à la tête de l'armée de Xerxès. Les barbares de son armée, tous cavaliers avoient pour commandans Dorothee, qui s'étoit signalé en Arménie, et Salomon, né sur la frontière orientale de l'empire, dans le lieu où fut ensuite bâtie la ville de Dara. Les autres chefs des barbares étoient Cyprien, Valerien, Martin, Althias, Jean, Marcel, auxquels Bélisaire joignit Cyrille, lorsque celui-ci fut arrivé en Afrique. La cavalerie romaine étoit commandée par Rufin, Augan, Barbatus et Pappus. Rufin passoit pour le plus brave officier de l'armée, et Bélisaire l'avoit choisi pour porter l'étendard général dans les batailles. Augan étoit Hun de nation ; il s'étoit distingué à la journée de Dara. Jean de Dyrrachium, commandant l'infanterie, avoit sous ses ordres Théodore, surnommé *Crénat*, Térance, Zaïde, Marcien et Sarapis. Excepté ceux dont je viens de marquer la patrie, tous les autres étoient de Thrace, province qui fournissoit alors les meilleurs soldats et les plus vaillans officiers. Plérome commandoit quatre cents Hérules ; Sinnion et Balas, nommés pour leur valeur, étoient à la tête de six cents cavaliers huns, armés d'arcs et de flèches. La flotte étoit composée de cinq cents bâtimens de transport, de diverses grandeurs, depuis le port de cinquante mille médimnes jusqu'à celui de trois mille. Le médimne étoit une

le six boisseaux. Ces barques, chargées des chevaux, agages, des munitions de guerre et de bouche, et servies par vingt mille matelots égyptiens, phéniciens, ciliciens. Le pilote général étoit Calonyme, d'Alexandrie. Il y avoit de plus quatre-vingt-douze vaisseaux armés en guerre, fort légers, à un seul rang de rames, couverts d'un pont, afin que les rameurs fussent à l'abri des traits. Ces rameurs étoient au nombre de dix mille, tous de Constantinople. Le patrice Archélaüs, qui avoit été deux fois préfet du prétoire, s'embarqua en qualité d'intendant de la flotte et de l'armée. L'empereur avoit une garde nombreuse, composée de soldats braves et expérimentés. L'empereur lui donna de vastes pouvoirs, et lui remit toute son autorité sur ce qui concernoit la guerre d'Afrique. Il fit partir avec Valérien et Martin, avec ordre d'attendre dans l'Asie-Mineure le reste de la flotte. Bélisaire se fit accompagner de sa femme Antonine et de Procope son fils, auquel il procura dans la suite le titre d'illustre, en récompense de ses services.

Vers le milieu du mois de juin, la flotte étant sur le point de faire voile, l'empereur fit amener au rivage et le palais le vaisseau amiral; le patriarche Euphrasius y monta; et, après avoir imploré la bénédiction du Seigneur, il fit entrer dans le vaisseau un soldat nouvellement baptisé, pour sanctifier cette grande entreprise. La flotte partit au bruit des acclamations et des vœux d'un peuple innombrable qui couvroit au loin le rivage, et vint mouiller à la rade d'Héraclée, où elle s'arrêta cinq jours, pendant qu'on rassembloit des haras de la Thrace et un grand nombre de chevaux, dont l'empereur faisoit présent à Bélisaire. D'Héraclée la flotte se rendit au port d'Abyde, où le calme la retint quatre jours. En ce temps deux cavaliers huns, s'étant enivrés, comme il étoit ordinaire à ceux de cette nation, prirent querelle avec les leurs camarades et le tuèrent. Bélisaire, sentant

*Proc. Vand.*  
*l. 1, c. 12.*



l'importance d'établir d'abord la discipline par un exemple imposant, les fit pendre sur le haut d'une colline aux portes de la ville. Cet acte de sévérité révolta les Huns; ils s'accordoient à dire qu'*en s'engageant par bienveillance au service des Romains, ils n'avoient pas prétendu s'assujettir aux lois romaines; que, suivant celles de leur pays, un emportement d'ivresse n'étoit pas puni de mort.* Les autres soldats, qui ne cherchoient qu'à introduire l'impunité, se joignirent à eux, et tout le camp retentissoit de murmures. Bélisaire, sans s'effrayer de cette émeute, les rassembla tous: « Qu'entends-je? » (leur dit-il) êtes-vous donc de nouveaux soldats qui, faute d'expérience, se figurent qu'ils sont maîtres de succès? Vous avez plusieurs fois taillé en pièces des ennemis égaux en valeur et supérieurs en forces. n'avez-vous pas appris que les hommes combattent que Dieu donne la victoire? C'est en le servant qu'on parvient à servir efficacement le prince et la patrie; et le culte principal qu'il demande, c'est la justice; c'est elle qui soutient les armées plus que la force du corps, l'exercice du courage, et les munitions de guerre. Qu'on ne me dise pas que l'ivresse excuse le crime: l'ivresse est elle-même un crime punissable dans un soldat, puisqu'elle le rend inutile à son prince et ennemi de ses compatriotes. Vous avez vu le forfait; vous en voyez le châtiment: abstenez-vous des querelles; abstenez-vous du pillage; il ne sera pas moins sévèrement puni. Je veux des mains pures pour porter les armes romaines. La plus haute valeur n'obtient point de grâce, si elle se déshonore par la violence ou par l'injustice. » Ces paroles, prononcées avec fermeté, portèrent dans les cœurs une impression de crainte qui tint les plus turbulents dans les bornes du devoir.

*Proc. Vand.*

*l. 1, c. 13,*  
22.

Bélisaire prit des précautions pour faire en sorte que la flotte allât toujours de conserve, et qu'elle abordât dans les mêmes ports. Il savoit qu'un grand nombre

aux, surtout lorsque les vents soufflent avec violence, se séparent pour l'ordinaire et s'écartent de leur rang. Pour y remédier, on marqua de rouge le bant des voiles du vaisseau amiral et de deux autres qui portaient les équipages de Bélisaire, et l'on attacha à l'avant des fanaux suspendus à de longues perches. Le chef de la flotte avoit ordre de suivre toujours ces trois vaisseaux, qu'il étoit aisé de distinguer de jour et de nuit. Quand il falloit sortir du port, on donnoit le signal par la trompette. D'Abyde ils arrivèrent à Sigée par un vent frais, qui leur manqua tout à coup, en sorte qu'ils mirent beaucoup de temps à traverser la mer jusqu'au cap de Malée. Mais ce calme les servit heureusement aux approches de ce dangereux pa-

Comme le port étoit fort étroit, les pilotes et les barlots eurent besoin de toute leur adresse pour empêcher les navires de se briser en se heurtant les uns les autres. Ils gagnèrent ensuite le port de Ténare, qu'on appeloit alors *Cænopolis*, c'est-à-dire la nouvelle ville; là à Méthone, aujourd'hui Modon, où ils trouvèrent Martin et Valérien qui les attendoient. Le vent

tombé tout-à-fait, Bélisaire fit débarquer ses troupes, et passa quelques jours à les exercer aux évolutions militaires. Pendant ce séjour, la maladie se mit dans le camp par un effet de la sordide avarice de Jean Cappadocien, préfet du prétoire. Pour gagner sur le pain des soldats, il ne l'avoit fait cuire qu'à moitié, afin qu'il pesât davantage. Lorsqu'ils furent à Méthone, ce n'étoit plus qu'une pâte moisie, qui se réduisoit en bouillie, en sorte qu'on leur distribuoit le pain, non pas par poids, mais par mesure. Ce mauvais aliment, joint à la chaleur du pays et de la saison, produisit des maladies qui emportèrent en peu de jours cinq cents hommes; il en auroit péri un plus grand nombre, si le général n'eût fait cuire du pain dans le lieu même. Lorsque Justinien en fut instruit, il loua Bélisaire; mais

Jean ne fut pas puni. De Méthone ils passèrent à Zacynthe, aujourd'hui l'île de Zante. Ils y trouvèrent les esprits cruellement ulcérés contre les Vandales. Les habitants n'avoient pas oublié l'horrible barbarie de Genséric l'égard de leurs aïeux. Dans une course sur les côtes de Péloponèse, ce prince ayant été repoussé avec perte devant la forteresse de Ténare, étoit venu, frémissant de dépit et de rage, aborder à Zacynthe ; et, après y avoir fait un sanglant carnage, il avoit chargé de fers et transporté dans ses vaisseaux cinq cents des principaux indigènes. S'étant ensuite embarqué, il les avoit fait hacher en pièces et jeter dans la mer. Les Zacynthiens reçurent Bélisaire comme s'il eût été envoyé de Dieu pour venger le sang de leurs pères et pour exterminer une nation inhumaine. Ils épuisèrent leur île pour augmenter les provisions de sa flotte, et le comblèrent, à son arrivée et à son départ, de bénédictions et de vœux. On puisa dans cette île de l'eau pour le reste du voyage jusqu'en Sicile. Le vent étoit si foible, qu'ils mirent seize jours à faire ce trajet, pendant lesquels l'eau de tous les vaisseaux se corrompit, excepté celle que buvoit Bélisaire. Sa femme avoit renfermé la sienne dans des flacons de verre, qu'elle enterra dans le sable au fond de son navire, afin que la chaleur du soleil n'y pût pénétrer. Cette précaution, encore inconnue dans ce temps-là, fit grand honneur à Antonine.

*Proc. Vand.*  
l. 1, c. 14.  
*Theoph. p.*  
161, 162.

On aborda sur une côte déserte au pied du mont Etna. Bélisaire, tout occupé de l'importance de son expédition, se trouvoit dans de grandes inquiétudes. Il ne connoissoit ni les côtes d'Afrique, ni les forces des ennemis, ni leur manière de faire la guerre. Les soldats disoient hautement *que, lorsqu'ils seroient à terre ils feroient le devoir des gens de cœur ; mais que, s'ils voyoient attaqués sur mer, ils ne balanceroient pas à prendre la fuite, n'étant pas instruits à combattre à fois les ennemis et les flots.* Dans cette perplexité, B

envoya Procope à Syracuse pour y acheter des vivres, et le chargea de s'informer de l'état présent des Vandalas ; s'ils se mettoient en état de venir au-devant de la flotte ou de s'opposer à la descente ; à quel endroit de la côte il étoit à propos d'aborder , et par où il falloit commencer la guerre. Il lui donna rendez-vous au port de Caucanes , à dix lieues de Syracuse, où il alloit faire rassembler sa flotte. Procope s'acquitta de sa commission. On lui donna autant qu'il voulut de vivres, selon les ordres de Placide, mère et tutrice d'Athalaric , qui, étant d'amitié avec Justinien, lui avoit promis d'ouvrir des magasins à la flotte romaine. Pour les informations que Procope étoit chargé de faire, un heureux hasard le servit au-delà de ses espérances. Il trouva dans Syracuse un de ses compatriotes qu'il avoit connu à Césarée en Palestine et qui s'étoit établi en Sicile, où il faisoit le commerce. Ce marchand lui amena un de ses facteurs arrivé à Carthage depuis trois jours. Celui-ci assura Procope que les Vandalas étoient dans une parfaite sécurité ; qu'ils ignoroient qu'il y eût en mer une flotte romaine ; que leurs meilleures troupes étoient parties pour la Sardaigne ; et que Gélimer, sans inquiétude pour Carthage et pour les autres villes maritimes , étoit allé passer la saison à Hermione en Byzacène, à quatre journées de mer ; que les Romains pourroient aborder où ils vouloient sans rencontrer aucun obstacle. Procope, prenant cet homme par la main , et l'amusant par diverses questions, le conduisit à son vaisseau, qui l'attendoit au port d'Aréthuse ; et, l'ayant fait monter avec lui sur le rivage pour l'entretenir encore un moment, il leva l'ancre, et cingla vers Caucanes. Il cria en même temps au marchand qui étoit demeuré sur le rivage qu'il le supplioit de lui pardonner cette innocente supercherie ; qu'il étoit nécessaire que son commis fût présenté au général pour l'instruire de vive voix, et pour guider la flotte en Afrique ; que, dès qu'elle seroit arrivée, on le

*renverroit à Syracuse avec une récompense considérable.*  
 En arrivant à Caucanes, Procope trouva la flotte d'un grand deuil. Dorothee venoit de mourir, et la perte de ce brave guerrier affligeoit sensiblement Bélisaire. Les nouvelles que lui donna le facteur adoucirent sa tristesse; il partit, et toucha à l'île de Malte, d'où bon vent le conduisit le lendemain à *Caputvada*, sur la côte d'Afrique, à cinq journées de Carthage. Ce lieu étoit ainsi nommé parce que c'étoit l'entrée d'un banc de sable qui s'étendoit dans la mer.

*Proc. Vand.*

*l. 1, c. 15.*

*Idem adif,*

*l. 6, c. 6.*

*Theop. p.*

*162.*

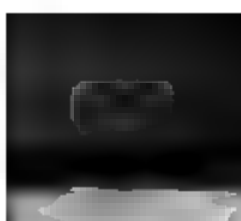
Bélisaire fit jeter les ancres, et assembla le conseil dans le vaisseau amiral pour délibérer sur le lieu du débarquement. Les avis étant partagés, Archélaüs présenta *qu'on ne pouvoit descendre en cet endroit, à cause qu'il exposeroit à un péril évident et la flotte et l'armée; qu'il n'y avoit aucun port dans l'étendue de neuf journées de chemin, et que la flotte resteroit à la merci des vents; que, les troupes étant débarquées, s'il survenoit un orage, les vaisseaux seroient dispersés en mer ou brisés contre les côtes; en ce cas, d'où les troupes tireroient-elles leur subsistance? Qu'on ne trouveroit dans le pays aucune place de sûreté, Genséric ayant fait démanteler toutes les villes, excepté Carthage; que c'étoit un terrain sans eau, où les soldats mourroient de soif; que son avantage étoit de gagner le port de l'Etang, à deux lieues de Carthage; qu'il étoit sans défense et assez spacieux pour contenir toute la flotte; que de là il seroit aisé d'attaquer Carthage, qui ne feroit nulle résistance à l'absence de Gélimer; et que la prise de la capitale rendroit les Romains maîtres de toute l'Afrique.* Bélisaire, qui étoit d'un sentiment contraire, parla en ces termes: « Ne pensez pas que je me sois réservé à parler le dernier pour vous forcer à suivre mon avis; je ne l'exposerai; et vous, sans prévention comme sans crainte, choisissez le plus avantageux. Souvenez-vous de ce que vous avez entendu dire à nos soldats, que, s'ils étoient

nés sur mer, ils ne rougiroient pas de fuir. Nous  
ions alors des vœux pour faire notre descente  
opposition. Quelle inconséquence de demander  
el une faveur; et de la rejeter quand elle est ac-  
ée! Si nous rencontrons une flotte ennemie sur la  
e de Carthage, à qui faudra-t-il nous en prendre  
i fuite de nos soldats? On nous allègue la crainte  
e tempête pour nous engager à ne pas quitter la  
e; mais lequel des deux est-il préférable, ou de  
re nos vaisseaux seuls, ou de nous perdre avec  
? Maintenant l'ennemi est pris au dépourvu; il  
s est facile de l'accabler; si nous lui donnons le  
ps de respirer, il se mettra en défense, et nous  
rons bien cher ce délai. Peut-être serons-nous  
gés de forcer la descente et de verser du sang pour  
mir l'avantage dont nous sommes en possession  
coup férir. Notre dessein n'est pas de rester ici;  
lotte et l'armée se rendront à Carthage; la question  
le savoir si l'armée, déjà maîtresse du rivage, doit  
marcher par terre sans péril, ou si, perdant son  
ntage, elle doit demeurer attachée à la flotte pour  
rir le hasard de périr ensemble. Pour moi, je  
se qu'il faut descendre à l'instant, débarquer nos  
vaux, nos armes, nos munitions; nous retrancher  
rière un fossé et une palissade, et nous mettre en  
de soutenir les assauts. Ne craignons pas de man-  
r de vivres, si nous ne manquons pas de courage.  
victoire porte avec elle tous les biens pour les dé-  
er entre les mains du vainqueur. » Le conseil re-  
ut sentiment du général. On prit terre le troisième  
depuis le départ de Constantinople.  
ne laissa dans chaque bâtiment qu'une garde de  
archers. Les vaisseaux de guerre se rangèrent au-  
des autres pour leur servir de défense en cas d'at-  
e. Les soldats et les matelots commencèrent aussitôt  
retrancher; et la crainte, jointe à l'activité de Béli-

saire, animant les travailleurs, le fossé fut achevé, la palissade plantée dès ce même jour. Ce qu'ils ignoient, beaucoup plus qu'ils ne redoutoient l'ennemi, c'étoit de mourir de soif dans ce lieu aride, comme toutes les plaines de la Bysacène. Ils furent délivrés de ce péril par un événement singulier, que Bélisaire ne put pas de peine à faire passer pour miraculeux. Un soldat en bêchant la terre, fit jaillir une source abondante qui forma bientôt un ruisseau capable d'abreuver les hommes et les chevaux de l'armée. Ce fut pour conserver la mémoire de cette faveur du ciel qu'après la guerre Justinien fit bâtir en ce lieu une ville consacrée à la déesse Minerve; cette contrée, déserte et sauvage, prit en peu de temps une face riante, et devint riche par la culture et par le commerce. L'armée passa la nuit dans le camp dont la tranquillité fut assurée par des patrouilles et par des gardes avancées.

*Proc. Vand.*  
*l. 1, c. 16.*  
*Theoph. p.*  
*162.*

Le lendemain, quelques soldats s'étant répandus dans les campagnes pour y piller des fruits, alors en maturité, le général les fit battre de verges, et prit cette occasion de représenter à son armée *que le pillage criminel en lui-même, étoit encore contraire à leurs intérêts; que c'étoit soulever contre eux les habitants de l'Afrique, Romains d'origine, et ennemis naturels des Vandales: quelle folie de compromettre leur sûreté et leurs espérances par une misérable avidité! Que leur en coûteroit-il pour acheter ces fruits que les possesseurs étoient prêts à leur donner presque pour rien? Ne vallez donc avoir pour ennemis et les Vandales et les naturels du pays, et Dieu même, toujours armé contre l'injustice. Votre salut dépend de votre modération: celle-ci vous rendra Dieu propice, les Africains affaiblis, et les Vandales faciles à vaincre.* Bélisaire voulant s'assurer de quelque place, apprit qu'à une journée du camp, sur le chemin de Carthage, étoit la ville de Syllecte, voisine de la mer, sans murail-



ont les habitans avoient fortifié leurs maisons : défendre contre les incursions des Maures. Il y eut un de ses gardes, nommé Moraïde, à la tête de ces soldats, avec ordre d'essayer de s'en rendre maître, mais de ne faire aucun tort aux habitans, et de déclarer que les Romains ne venoient que pour arracher du joug des barbares. Cette troupe arriva près de la ville, dans un vallon, où elle se tint pendant la nuit. Au point du jour ils entrèrent nuit avec des paysans des environs ; et, s'étant ouverts les portes, ils mandèrent l'évêque et les principaux habitans, qui, sur la parole de Bélisaire, leur rendirent les clefs de la ville. Le même jour, le directeur des postes conduisit au camp des Romains tous ceux dont il étoit maître. On arrêta un courrier vif. Bélisaire lui fit présent d'une somme considérable ; et, après en avoir tiré parole qu'il s'acquiesçoit fidèlement de la commission, il le chargea de porter à tous les commandans des Vandales des lettres latines, dont voici la teneur : « Nous ne prétendons pas faire la guerre aux Vandales, ni rompre le traité de paix conclu avec Genséric. Nous n'en voulons rien de votre tyran, qui, au mépris du testament de Genséric, tient dans les fers votre roi légitime. Celui-ci usurpateur, après avoir massacré une partie de la milice royale, a fait crever les yeux aux autres, et il ne diffère la mort que pour prolonger leurs tourmens. Aidez-nous à vous délivrer d'un si dur esclavage. Nous prenons Dieu à témoin que notre dessein est de vous rendre la paix et la liberté. » Ces lettres produisirent aucun effet, parce que le courrier, n'osant les rendre publiques, se contenta d'en faire part à ses amis.

Comme on ignoroit la situation des ennemis, l'armée romaine marcha vers Carthage en ordre de bataille, en côtoyant la mer qu'elle avoit à droite. Pour éviter toute sur-  
*Proc. Vandal. l. 1, c. 17. Theoph. p. 162.*



Zon. t. 2,  
p. 67.

prise, Bélisaire fit prendre le devant à trois hommes choisis, sous la conduite de Jean l'Arménien, intendant de sa maison, homme de tête et plein de courage. Cet officier avoit ordre de devancer tout d'une lieue, et d'avertir dès qu'il apercevrait l'ennemi. Les Huns marchaient à la même distance sur la gauche. Bélisaire suivait avec le reste des troupes, s'attendant à tous momens d'être attaqué par Gélimer, qui n'en doute viendrait d'Hermione fondre sur lui avec toutes ses forces. La flotte devoit accompagner la marche de l'armée sans s'en écarter. Lorsqu'on approcha de l'ennemi, Bélisaire défendit aux soldats d'y faire aucune violence, aucune insulte; ce qui gagna tellement le cœur des Africains, que, dans tout le reste de la route, les habitans venoient sans crainte offrir leurs denrées. On ne prenoit la fuite; nul ne cachoit ses provisions, et nul ne fermoit sa cabane. On eût dit que l'armée traversait les terres de l'empire. On faisoit quatre lieues par jour, et le soir on s'arrêtoit ou dans les villes ou dans des tranchemens aussi avantageux que la situation des lieux pouvoit le permettre. Après avoir passé la petite Leptis et Adrumète, on arriva à Grasse, éloignée de Carthage de seize lieues. C'étoit une maison de plaisance des Vandales. L'armée campa dans des vergers délicieux, arrosés de sources, et si abondans en fruits, que les soldats, après en avoir cueilli autant qu'ils voulurent, laissèrent encore les arbres chargés.

Dès que Gélimer eut appris à Hermione l'arrivée des Romains, il dépêcha un courrier à son frère Ammar, qui étoit à Carthage, pour lui donner ordre de se faire d'Hildéric et de tout ce qui restoit de sa famille faire prendre les armes aux Vandales et à tous les habitans capables de les porter, et de marcher à leur vers Décime, pour y attaquer de front les Romains, tandis qu'il les chargerait lui-même par-derrière. Décime étoit un défilé sur le chemin à dix milles de

Ammatas, suivant ses ordres, fit égorger Hildéric, et leurs amis. Hoamer étoit mort avant ce massacre. Les Vandales se tinrent prêts à partir lorsqu'il leur en eussent connoissance ; mais la nuit qu'ils partirent à Grasse, les coureurs des deux armées s'étant rencontrés et séparés après une escarmouche, ceux des Romains portèrent au camp la nouvelle de l'approche des Vandales. Le lendemain on perdit la flotte de vue, car le promontoire de Mercure, fort avancé dans la mer et bordé d'écueils, l'obligeoit à prendre un long détour ; Bélisaire fit dire à Calonyme de ne pas approcher de Carthage de plus de trois lieues jusqu'à nouvel ordre.

Pendant que Bélisaire détacha son neveu Gibamond avec deux mille hommes, et lui ordonna de prendre les Romains sur la gauche, afin d'envelopper les Romains, en arrivant à Décime, se trouveroient enfermés par la mer à leur droite, Ammatas devant eux, Gibamond à leur gauche, et derrière eux le gros de l'armée romaine. Une disposition si bien concertée auroit jeté Bélisaire dans un péril digne de lui, sans la précipitation d'Ammatas. Au lieu de venir avec toutes ses forces, et d'empêcher sa marche pour n'arriver à Décime qu'au moment où l'armée romaine s'engageroit dans le défilé, il se hâta de partir de Carthage avec un escadron de cavalerie, après avoir ordonné au reste de le suivre ; étant arrivé avant midi lorsque les Romains étoient encore éloignés, il rencontra Jean l'Arménien qu'il tua sur le champ. L'action fut vive entre les deux armées, mais elle ne dura pas long-temps. Ammatas, porté par une ardeur téméraire, se jette au milieu des Romains, tue de sa main douze des plus braves, et est tué lui-même ; ses cavaliers prennent la fuite, et causent l'épouvante parmi les autres Vandales qui viennent les joindre en désordre et par pelotons. Tous

*Proc. l'and.*  
*l. 1, c. 18.*  
*Theoph. p.*  
*163, 164.*

s'enfuirent vers Carthage croyant avoir déjà sur bras l'armée entière. Jean l'Arménien, avec ses trecent cavaliers, les poursuivit jusqu'aux portes de la ville, et, dans cet espace de mille pas, il fit un si grand carnage, qu'on auroit cru que les vainqueurs étoient moins au nombre de vingt mille. Gibamond n'eut pas un sort plus heureux. A deux lieues de Décime, dans une plaine stérile et déserte, où les eaux sont si salées qu'on la nommoit *la campagne de sel*, il rencontra un détachement des Huns qui couvroient la gauche de Bélisaire. Le cavalier hun, qui, suivant l'usage de la nation, avoit le privilège héréditaire d'aller le premier à l'attaque, s'avança seul pour combattre; et, comme les Vandales, étonnés de cette audace, demeuroident immobiles, il retourna vers les siens, en criant : *Chargez, camarades ; c'est une proie qui n'attend qu'à être dévorée*. Les Huns fondent avec furie sur les Vandales, et se débandent aussitôt, et périssent tous avec leur chef.

*Proc. Vand.*  
*l. 1, c. 19,*  
*25.*  
*Theoph. p.*  
*n. 104.*

Les deux armées ignoroient également la défaite d'Ammatas et celle de Gibamond. Bélisaire, arrivé à une lieue et demie de Décime, trouva un terrain propre pour un campement ; il y logea son infanterie, et ayant rassemblé toutes les troupes, il leur parla en ces termes : « Romains, et vous braves alliés, voici l'occasion de « montrer votre valeur. L'ennemi approche ; notre flotte « est éloignée ; toutes nos ressources sont dans notre « courage. Nous n'avons point de places de sûreté, point « de remparts pour nous couvrir après une défaite ; mais « si nous combattons aujourd'hui en gens de cœur, la « guerre est terminée. Que de motifs doivent animer « notre confiance ! Nous avons pour nous la justice : « l'Afrique est notre patrimoine : le ciel trahira-t-il une « entreprise si légitime ? Gélimer est un usurpateur couvert « vert du sang de ses rois. Quels efforts voudra faire « le soldat vandale pour un tyran qu'il déteste ? Depuis « un siècle que nos ennemis ont envahi l'Afrique

gés dans une molle oisiveté, ils ont perdu l'habitude de la guerre ; ils ne l'ont faite qu'aux Maures, non fuyarde, aussi désarmée et aussi timide que les coupeaux. Vous, au contraire, toujours dans les armes, vous n'avez cessé d'entretenir cette chaleur militaire qui décide du sort des combats. Ramassez aujourd'hui toutes les forces que vous avez tant de fois employées contre les Perses, et ne doutez pas que la victoire encore plus complète ne couronne vos efforts contre un ennemi beaucoup moins redoutable. »

Après les avoir animés par ces paroles, il laissa l'infanterie dans le camp, et sortit à la tête de ses cavaliers voulant reconnoître les forces de l'ennemi avant de livrer une bataille générale. Il fit prendre les deux escadrons des peuples alliés, et suivit avec la cavalerie romaine. Les alliés, étant arrivés à Décime, virent par terre les douze Romains qu'Ammatas avoit tués avec le cadavre d'Ammatas même, et, autour de lui, les Vandales. Ayant appris des paysans du voisinage qui s'étoit passé en ce lieu, ils ne savoient de quel côté diriger leur route pour rejoindre Jean l'Arménien. Comme ils jetoient les yeux de toutes parts, ils virent du côté du midi une nuée de poussière, au milieu de laquelle ils découvrirent bientôt toute la cavalerie vandale. Ils envoyèrent en diligence en donner avis à Bélisaire. Les uns vouloient, sans l'attendre, courir à l'ennemi ; les autres représentoient que la partie étoit trop inégale. Pendant cette contestation, Gélimer se trouvoit, et se trouvoit en présence. Il marchoit entre la cavalerie de Bélisaire et le corps des Huns, qui avoient pour chef Gibamond ; mais les coteaux qui les séparoient empêchoient de se voir les uns les autres. Au milieu de la plaine s'élevoit une colline dont les alliés Romains et les Vandales vouloient également s'emparer, comme d'un poste avantageux, soit pour se re-

trancher, soit pour fondre sur l'ennemi. Les Vandals gagnèrent de vitesse, et tombant de là sur la cavalerie des alliés, ils l'enfoncèrent, et la mirent en déroute. Les fuyards rencontrèrent, à une lieue de Décime, Vliargarde de Bélisaire, à la tête de huit cents cavaliers, formoient l'avant-garde. Vliaris, au lieu de rallier ceux qui fuyoient, prit lui-même la fuite, et tous ensemble saisis d'épouvante, allèrent joindre le général. C'en fut fait des Romains, si Gélimer, profitant de ce désordre, eût alors attaqué Bélisaire, fort inférieur en forces dont les troupes étoient effrayées. Il pouvoit en tourner vers Carthage, tailler en pièces les cavaliers de Jean l'Arménien, dispersés dans la campagne, où ils s'arrêtoient à dépouiller les morts, s'assurer de la ville, se rendre maître de la flotte romaine, qui n'en étoit éloignée, et de toutes les munitions de l'armée. Ce projet étoit égaré, et il étoit ravi aux Romains et les moyens de subsister en Afrique, et l'espérance d'en sortir. Il ne fit rien de ce qu'il devoit faire ; mais, à la descente de la colline, ayant aperçu le cadavre de son frère, il s'abandonna aux regrets et aux pleurs, et perdit des momens si précieux à rendre les honneurs funèbres. L'occasion de vaincre échappa et ne revint plus. Bélisaire, ayant rencontré les fuyards, les rallie, leur reproche leur lâcheté, et prend le succès de Jean l'Arménien, s'instruit de la situation des lieux et de l'état des ennemis, et, sans perdre un moment, il court aux Vandales. Ceux-ci, mal entendus, et plus occupés des funérailles que des dispositions nécessaires pour un combat, ne tiennent pas compte de cette attaque imprévue. Ils se débandent ; il en périt grand nombre, et la nuit seule mit fin au carnage. Gélimer, aveuglé par la terreur, au lieu de se sauver à Carthage ou dans la Bizacène, prit la route de l'Égypte, fuyant jour et nuit, et ne s'arrêta que dans les plaines de Bule, à quatre journées de Carthage. Le soir, Jean l'Arménien et les Huns se rendirent auprès

re ; et , après avoir appris sa victoire , et raconté  
 leurs succès , ils passèrent la nuit ensemble  
 : Décime dans la joie et dans le repos.

Le lendemain , l'infanterie étant venue les joindre , ils  
 marchèrent tous vers Carthage , où ils arrivèrent à l'en-  
 de la nuit. Ils trouvèrent les portes ouvertes. Les  
 gens avoient illuminé toutes les rues : ils célébroient  
 ment heureux comme celui de leur délivrance ,  
 que les Vandales éperdus se réfugioient dans les  
 , où , pâles de frayeur , ils tenoient les autels em-  
 . Pour recevoir la flotte romaine qu'on commen-  
 découvrir , on retira la chaîne qui fermoit l'entrée  
 rt. Cependant Bélisaire ne voulut pas entrer pour  
 ins la ville , soit par défiance de quelque trahison ,  
 s'il appréhendât qu'à la faveur des ténèbres les  
 ne s'abandonnassent au pillage. Il passa la nuit  
 que distance , auprès d'une église de Saint-Cyprien.  
 t la veille de la fête de cet illustre martyr , qu'on  
 oit à Carthage avec grande solennité le quatorze  
 otembre. Tandis qu'Ammatas étoit allé attaquer  
 romains à Décime , les prêtres ariens , établis en ce  
 depuis que les Vandales en étoient maîtres , se tenant  
 s de la victoire , avoient paré l'église de ses plus  
 ornemens pour la fête du lendemain. A la nou-  
 ve la défaite des Vandales , ils avoient pris la fuite ,  
 isaire trouva les catholiques déjà en possession de  
 e , et qui achevoient de tout préparer. Il posta des  
 s aux portes , et défendit aux soldats d'en appro-  
 Pendant cette nuit les prisonniers romains furent  
 és , sans être obligés d'attendre cette faveur de Bé-  
 . Dans le palais voisin du port étoit un cachot  
 et profond , où le tyran tenoit enfermés plusieurs  
 hands romains , qu'il accusoit d'avoir excité l'em-  
 r à la guerre. Il avoit déjà prononcé leur sentence ,  
 donné qu'on les réservât pour être mis à mort au  
 u de la pompe de son triomphe , lorsqu'il rentre-  
 roit

*Proc. Vanc*  
*l. 1 , c. 20*  
*21 , 23.*

*Cod. l. 1*  
*tit. 27 , leg*  
*1.*

*Theoph. p*  
*164 , 165 ,*  
*166.*

*Glycas , 1*  
*166.*

*Marc. ch*

victorieux. Le concierge , instruit de l'arrivée des Romains , descendit au cachot ; et , comme les prisonniers trembloient à sa vue , s'imaginant qu'il venoit les chercher pour les conduire au supplice : *Que me donnerez-vous , leur dit-il , si je vous rends la liberté ?* Tous répondirent qu'ils étoient prêts à lui abandonner ce qu'ils possédoient : *Eh bien ! ajouta-t-il , je ne vous demande ni or ni argent ; jurez-moi seulement que , quand vous serez libres , vous vous intéresserez de tout votre pouvoir en ma faveur auprès de vos maîtres et des miens.* En même temps , ayant ouvert une fenêtre , il leur fit voir , à la clarté de la lune , les vaisseaux romains qui entroient dans le port , et les mit en liberté.

Ces vaisseaux étoient ceux de Calonyme , qui , malgré la défense de Bélisaire , venoient piller la ville. Voici comment la chose arriva. Calonyme , ne sachant rien de ce qui se passoit à terre , envoya au promontoire de Mercure pour en apprendre des nouvelles. Instruit du succès de Bélisaire , il continua sa route vers Carthage. On n'en étoit qu'à sept lieues , lorsque Archelais fit jeter les ancres pour assembler le conseil , et délibérer sur le parti qu'on devoit prendre. Il vouloit , selon les ordres du général , s'arrêter à trois lieues en-deçà de la ville et les gens de guerre étoient de son avis. Mais Calonyme et les gens de mer représentoient *que tout ce parage n'avoit point d'abri , et qu'on étoit à la veille d'essuyer la violente tempête nommée la Cyprienne , parce qu'elle ne manquoit jamais de revenir tous les ans vers la fête de saint Cyprien ; qu'il n'en échapperoit pas un seul vaisseau.* Pour obéir à Bélisaire , autant qu'on le pouvoit sans danger , on fut d'avis de ne point aller jusqu'à Carthage , d'autant plus qu'on croyoit la chaîne entendue à l'entrée du port , qui d'ailleurs étoit trop petit pour contenir toute la flotte , mais de se mettre en sûreté dans le port de l'Étang , à deux lieues de la ville. Ils arrivèrent sur le soir. La nuit étant venue , Calonyme

quelques vaisseaux, sans avoir égard aux ordres de l'empereur, cingla vers Carthage, entra dans le port, et se rendit à terre avec ses soldats bien armés, et, après avoir pillé les magasins et les maisons voisines, il retourna, chargé de butin, rejoindre le reste de la flotte.

Le jour suivant Bélisaire fit débarquer les soldats de ses vaisseaux, et, les ayant joints aux autres troupes, il les mit en ordre de bataille, crainte de quelque surprise. Avant que d'entrer dans la ville, il fit faire halte, et recommanda aux soldats *qu'ils étoient redevables de leurs succès à leur modération à l'égard des Africains ; que Carthage étoit une ville romaine qui n'avoit subi que l'oppression du joug des Vandales ; qu'elle avoit gémi sous le poids de l'oppression des barbares, et que c'étoit pour l'en délivrer que l'empereur avoit entrepris la guerre ; qu'ils devoient observer la plus exacte discipline ; que ce seroit une tache criminelle de maltraiter des peuples qu'ils étoient chargés de mettre en liberté.* Il entra dans Carthage au milieu des acclamations, et marcha au palais, où il s'assit sur le trône de Gélimer. Les habitans, accourus en foule, regardoient le général romain comme un ange tutélaire ; ils embrassoient ses soldats ; ils s'embrassoient les uns les autres en versant des larmes de joie ; ils craignoient que ce ne fût un songe. Tout respiroit la plus vive allégresse. Mais ceux qui occupoient les maisons voisines du pillage de la nuit précédente. Bélisaire fit venir Calonymus, et l'obligea de jurer qu'il feroit rapporter tout ce qui leur avoit été enlevé. Calonymus jura, et retint tout ce qu'il put. Procope attribue à une punition divine l'accident qui survint peu après son retour à Constantinople : Calonymus tomba en frénésie, et mourut en se déchirant avec les dents.

Quelques jours avant l'arrivée de Bélisaire, on vit à Carthage



les apprêts d'un grand festin , qui devoit couronner la victoire de Gélimer. Le général, s'étant mis à table avec ses principaux capitaines, se fit servir les mêmes viandes dans la même vaisselle, par les officiers du roi des Vandales : spectacle frappant , qui faisoit sentir combien est caduque et passagère la propriété des possessions humaines. Le vainqueur fit connoître en ce jour qu'il n'avoit pas moins de force pour contenir ses troupes que pour vaincre les ennemis. Depuis la décadence de la discipline romaine , il sembloit impossible d'empêcher le désordre dans une ville où auroient seulement passé cinq cents soldats. L'armée entra dans Carthage comme elle seroit entrée dans Constantinople ; on n'entendit pas une parole outrageante , pas une plainte. Le commerce ne fut point interrompu ; les boutiques demeurèrent ouvertes ; les officiers de la ville contribuèrent tranquillement aux soldats des billets de monnaie , et les soldats payèrent les vivres qu'ils vouloient acheter. Bélisaire leur partagea les richesses qui furent trouvées dans le palais de Gélimer. Il donna par sa sùreté aux Vandales qui s'étoient réfugiés dans les églises. Aussitôt il s'occupa du rétablissement des murailles tellement ruinées, que la ville étoit hors d'état de tenir un siège. Comme il payoit libéralement les ouvriers, les brèches furent incontinent réparées, et les murailles environnées d'un fossé profond et d'une forte palissade. fut ainsi que les Romains rentrèrent dans Carthage quatre - vingt - quinze ans depuis qu'elle avoit été prise par Genséric.

Gélimer n'avoit pas encore perdu toute espérance. Il engagea par argent les paysans africains à massacrer les Romains qu'ils trouveroient dispersés dans les campagnes , leur promettant une récompense pour chaque tête qu'ils lui apporteroient. Ils en égorgèrent en effet un assez grand nombre ; mais ce n'étoient que des soldats de l'armée , qui s'écartoient du camp pour piller.

es voisins. Gélimer, croyant que c'étoient autant dats, paya ces têtes plus cher qu'elles ne valoient. Les gardes de Bélisaire, nommé Diogène, échappèrent par sa bravoure. Envoyé avec vingt-deux cavaliers pour reconnoître l'ennemi, il s'arrêta dans un lieu à deux journées de Carthage. Les habitans, ne étant pas assez forts pour se rendre maîtres de cette ville, en donnèrent avis à Gélimer, qui détacha sur-le-champ trois cents cavaliers, avec ordre de s'en saisir et les lui amener. Diogène, qui savoit que les ennemis étoient loin de là, s'étoit logé dans une métairie, et reposoit tranquillement. Les Vandales, arrivés le jour même, ne jugèrent pas à propos de forcer l'ennemi, craignant de se méprendre dans un combat de nuit, et de se tuer les uns les autres, tandis que l'ennemi leur échapperoit à la faveur de l'obscurité. Ainsi, pendant le jour, ils se contentèrent d'investir la ville. Un Romain, réveillé plus tôt que les autres, entendit un murmure et un cliquetis d'armes ; et, découvrant ce que c'étoit, il courut avertir Diogène et ses gardes. Ils se lèvent en diligence, prennent leurs armes, sellent leurs chevaux, et, s'étant rangés sans bruit derrière la porte, ils l'ouvrent tout à coup, et s'élançant au travers des gardes, se couvrant de leurs rondes, et frappant à droite et à gauche à grands coups d'épées. Diogène sauva ainsi sa troupe, dont il ne resta que deux cavaliers. Il reçut lui-même quatre blessures, qui ne se trouvèrent pas mortelles.

La possession de Carthage livroit aux Romains l'Afrique entière, où Genséric n'avoit pas laissé une seule ville fortifiée. Bélisaire dépêcha Salomon pour instruire l'empereur de ces heureux succès. Dès le commencement de la guerre, Gélimer avoit fait demander du secours à Alaric, qui régnoit avec gloire en Espagne sur les Goths. Ses députés, marchant à petites journées, traversèrent le détroit de Cadix, et se rendirent auprès

*Proc. Van  
l. 1, c. 27.*

du prince, qui les reçut avec honneur. Il étoit déformé de l'état de l'Afrique par un vaisseau mal parti de Carthage le jour même que les Romains étoient entrés; mais il avoit tenu cette nouvelle dans un grand repas qu'il donna aux députés, et demanda quelle étoit la situation de Gélimer. Ils laissèrent ce prince à la tête d'une belle armée, et ils racontèrent absolument tout ce qui s'étoit passé depuis le départ. Ils répondirent que Gélimer étoit à la tête d'une armée qui écraseroit une misérable poignée de brigands rois, s'il n'étoit pas même déjà vainqueur. *Quel est le sujet qui vous amène?* reprit Theudis. Comme ils pliquoient qu'ils venoient lui proposer une alliance avantageuse aux Visigoths qu'aux Vandales: *Retournez-leur dit-il, à Carthage, et informez-vous de l'état des affaires.* Ils prirent ce discours pour celui d'un ivre, dont les paroles ne méritoient pas d'être reçues. Mais le lendemain, ayant réitéré la même proposition, ils reçurent la même réponse, ils commencèrent à craindre qu'il ne fût arrivé quelque disgrâce à leur nation pendant, bien éloignés de croire le mal aussi grand qu'il étoit en effet, ils firent voile vers Carthage. A leur arrivée dans le port ils furent arrêtés et conduits à Bélisaire qui, sans leur faire aucun mal, apprit de leur bouche tout le secret de leur ambassade.

*Proc. Vaud.  
l. 1, c. 25.*

Le tyran, frustré de l'espérance qu'il avoit fondue sur le secours de Theudis, rassembla dans les plaines de Bule tout ce qu'il put de Vandales et de Maures, qui n'étoient que des brigands sans chef et en petit nombre. Tous les princes de Mauritanie, de Numidie et de l'Afrique avoient envoyé assurer Bélisaire de leur secours et lui avoient promis des troupes. Plusieurs d'eux lui donnèrent même leurs enfans en otage, et voulaient recevoir de lui les marques de la royauté. C'étoit l'ancien usage que les princes maures ne prissent le titre de rois qu'après avoir reçu de l'empereur

de sorte d'investiture; et parce que, depuis la conquête, ils ne la tenoient que de la main des Vandales, ils ne se voyoient pas solidement établis. Ces ornemens étoient un sceptre d'argent doré, un diadème d'argent orné de perles, un manteau blanc qui s'attachoit sur l'épaule droite avec une agrafe d'or, une tunique blanche, parsemée de diverses figures, et des brodequins relevés en broderie d'or. Bélisaire envoya ces parures avec une somme d'argent à chacun de ces petits princes, qui passaient sous la protection de l'empire. Cependant aucun d'eux ne lui fournit des troupes non plus qu'aux Vandales; ils gardèrent la neutralité, attendant la destruction fatale de l'un des deux partis pour se déclarer en faveur de l'autre.

La nouvelle d'une si soudaine révolution n'arriva en Sardaigne qu'avec les lettres de Gélimer. Son frère Zazon, après la défaite et la mort de Godas, lui avoit écrit en ces termes : *L'usurpateur a subi la peine due à ses forfaits ; nous sommes maîtres de l'île entière. Célébrez notre victoire par des fêtes. J'apprends que nos ennemis ont osé porter la guerre en Afrique : leur audace ne sera pas plus heureuse que n'a été celle de leurs pères.* Ceux qui furent chargés de cette lettre arrivèrent au port de Carthage sans nulle défiance. Ils furent bien surpris de se voir arrêtés et conduits devant Bélisaire, qui, après les avoir interrogés, les retint à Carthage sans leur faire aucun mauvais traitement. Cependant Gélimer, abattu par ses malheurs, résolut de rappeler Zazon, dont la valeur étoit célèbre, et dont il ignoroit encore les succès. Le Vandale chargé de sa dépêche trouva heureusement un vaisseau prêt à partir; et, étant arrivé à Carale, il remit à Zazon la lettre de son frère.

• Ce n'est pas Godas (disoit Gélimer), c'est la colère  
 • divine qui nous a enlevé la Sardaigne pour vous  
 • séparer de nous, et pour détruire plus facilement la  
 • maison de Genséric en lui ôtant le secours de votre

Proc. Fam.

L. 1, c. 2, p. 25

Theod. h. p. 16.

« valeur , et l'élite de nos guerriers. Votre départ a rendu  
« Justinien maître de l'Afrique. Nos désastres font bien  
« sentir que le ciel avoit résolu notre perte. Bélisaire  
« n'est descendu qu'avec peu de troupes; mais le courage  
« des Vandales a disparu, et notre fortune est  
« détruite. Ammatas et Gibamond ne sont plus; nos  
« villes, nos ports, Carthage et l'Afrique entière sont  
« aux ennemis. Les Vandales, insensibles à la perte  
« de leurs biens, de leurs femmes et de leurs enfans,  
« paroissent s'être oubliés eux-mêmes. Il ne nous reste  
« que la plaine de Bule, où nous vous attendons comme  
« notre dernière ressource. Laissez là le tyran, abandonnez-le;  
« donnez-lui la Sardaigne; venez nous joindre avec vos  
« braves soldats. Quand le cœur est en danger, c'est  
« tout perdre que de s'occuper à sauver les autres parties.  
« Venez, mon frère; en réunissant nos forces, nous résisterons  
« parerons nos infortunes, ou nous les adoucirons en les  
« partageant ensemble. » La lecture de cette lettre pénétra Zazon et ses Vandales d'une douleur aussi sensible qu'elle étoit imprévue. Ils s'efforcèrent néanmoins de cacher leur affliction aux habitans de l'île, et ce n'étoit qu'entre eux qu'ils donnoient un libre cours à leurs larmes. Après avoir mis ordre aux affaires de Sardaigne, ils partirent le plus promptement qu'il fut possible, ils s'embarquèrent, et arrivèrent en trois jours à la côte d'Afrique, sur les confins de la Numidie et de la Mauritanie. Ils marchèrent de là vers la plaine de Bule, où ils se réunirent au reste des troupes. Ce fut une douloureuse entrevue et capable d'attendrir leurs ennemis mêmes. Gélimer et Zazon se tenoient étroitement embrassés, et, s'arrosant mutuellement de leurs larmes, ils ne s'exprimoient qu'par leurs gémissemens et leurs sanglots. Les Vandales des deux armées s'abordèrent avec un empressement de désespoir; attachés les uns sur les autres, et ne pouvant se séparer, ils se rassasioient de la triste consolation de se communiquer leur douleur. Le sentiment de leur

Les grâces présentes avoit absorbé tous les autres. Ils ne demandèrent rien, les uns de l'Afrique, les autres de la Sardaigne; ils ne s'informoient ni de leurs femmes ni de leurs enfans, se persuadant que tout ce qu'ils ne voyoient plus étoit perdu pour eux.

Avec ces troupes réunies, Gélimer marcha vers Carthage. Lorsqu'il fut proche de la ville, il fit couper un aqueduc, ouvrage d'une structure admirable. Etant demeuré ce jour-là et le lendemain campé au pied des murs, quand il vit que l'ennemi s'y tenoit renfermé, il s'éloigna, et partagea son armée sur toutes les avenues pour couper la communication avec les campagnes et réduire la ville par la famine. Voulant se concilier l'affection des peuples, il défendit le pillage, ménageant les habitans des environs comme ses sujets. Il espéroit quelque trahison en sa faveur de la part des Carthaginois, et même des soldats ariens qui se trouvoient dans l'armée de Bélisaire. Les Huns étoient mécontents; la sévérité de la discipline romaine s'accordoit mal avec leur caractère brutal et indocile. D'ailleurs ils ne servoient qu'à regret en Afrique, où ils craignoient qu'on ne les laissât mourir, sans leur permettre de retourner dans leur pays. Gélimer profita de ces dispositions pour les corrompre. Leurs chefs, gagnés par des offres séduisantes, promirent de tourner leurs armes contre les Romains dès que le combat seroit engagé. Bélisaire, instruit de ces menées secrètes, différa de livrer bataille jusqu'à ce qu'il eût achevé la réparation des murailles. Il fit pendre un citoyen distingué, nommé Laurus, convaincu de trahison. Cet exemple intimida les autres, trompita les intelligences que l'ennemi entretenoit dans la ville. Le général romain sut si bien regagner les Huns par ses caresses, par ses libéralités, par le vin qu'il leur fit distribuer, et que cette nation aimoit passionnément, qu'il les amena au point de lui avouer eux-mêmes leur défiance, leur perfidie, et les promesses du roi des Van-

*Proc. Vand.*  
*l. 2, c. 1.*  
*Theoph. p.*  
*166.*

dales. Il les rassura en leur promettant avec serment que, la guerre finie, il leur donneroit la liberté de retourner dans leur patrie avec leur butin. Les Huns jurèrent de leur part qu'ils le serviroient avec fidélité.

*Proc. Vand.*  
l. 2, c. 2.

Gélimer entretenoit des espions dans Carthage. Informé du peu de succès de ses intrigues, et désespéré de réduire la ville par un blocus, il se détermina à livrer encore une bataille; et, pour y attirer l'ennemi, il alla camper à six lieues de là, dans un lieu nommé *Trimare*. Tous les Vandales que le désespoir n'avoit emportés dans l'intérieur de l'Afrique s'étoient réunis auprès de lui avec leurs familles; et son armée montoit à plus de cent mille hommes. Celle des Romains, quoique près dix fois moins nombreuse, avoit conçu tant de confiance en son général, et tant de mépris pour l'ennemi, qu'elle souhaitoit ardemment d'en venir aux mains pour terminer la guerre. Bélisaire, aussi capable d'enflammer le courage de ses soldats par son éloque guerrière que par l'exemple de sa bravoure, les ayant harangués selon sa coutume, fit sortir de Carthage l'Arménien avec l'infanterie légère et toute la cavalerie dont il ne réserva que cinq cents hommes. Il lui donna l'ordre d'inquiéter l'ennemi, et de le harceler par des escarmouches. Il partit lui-même le lendemain, et vint camper à deux ou trois lieues des Vandales. Pendant la nuit l'alarme fut grande dans le camp des Romains pour une cause fort légère. La plupart des piques plantées en terre sembloient jeter des flammes, et le fer rouissoit embrasé. Ce prétendu prodige fut regardé, après l'événement du combat, comme un pronostic de victoire; et, quelques années après, dans la guerre d'Italie le même phénomène causa autant de joie qu'il avoit causé d'inquiétude en Afrique.

*Proc. Vand.*  
l. 2, c. 25.  
*Theoph. p.*  
166, 167.

Le jour suivant Gélimer ordonna aux Vandales de se rassembler au centre du camp, quoiqu'il ne fût pas encore tranché, leurs familles et leurs équipages. Ensuite

avoir encouragé ses soldats, il les fit défilér au milieu des cris lamentables de leurs enfans et de leurs femmes. Les Romains ne s'attendoient pas à combattre sur-le-champ, et s'occupoient à préparer leur repas, quand des coureurs vinrent les avertir que les Vandales marchaient à eux. Entre les deux armées couloit un ruisseau au bord duquel Gélimer rangea ses troupes. Zazon se plaça au centre ; les Maures faisoient l'arrière-garde. Jean, courant au travers des rangs, exhortoit ses soldats à bien faire : il leur avoit déjà donné ordre de ne servir que de leurs épées, sans faire usage des armes à feu. Les Romains, exercés par Bélisaire à faire avec précision et promptitude toutes les évolutions, furent bientôt en bataille. A l'aile gauche étoit la cavalerie des Maures, à la droite la cavalerie romaine. Au centre, autour de l'enseigne générale, étoit un corps de cavalerie d'élite, les gardes de Bélisaire, sous les ordres de Jean Ménié. Les Huns, selon leur usage, formoient une brigade de réserve. Bélisaire conduisoit l'infanterie, qui formoit l'arrière-garde avec cinq cents cavaliers. Comme elle marchoit plus lentement, il en détacha les cavaliers, et vint lui-même à leur tête joindre le reste de la cavalerie, qui courut aussitôt à l'ennemi. Ils n'étoient plus séparés que par le ruisseau, lorsque Jean Ménié, à la tête d'un escadron, le passa par ordre de Bélisaire, et alla charger le centre de l'armée vandale. Zazon le reçut avec vigueur, et l'obligea de repasser le ruisseau sans oser le franchir lui-même. Jean Ménié alla à la charge avec un corps plus nombreux, et fut encore repoussé. Enfin, ayant pris avec lui l'enseigne générale, et se faisant suivre de tous les gardes de Bélisaire, il se lança une troisième fois avec tant de furie, poussant de grands cris, que les Vandales, malgré les vigoureux efforts, ne purent faire plier cette troupe invincible. Les plus braves y périrent, et Zazon avec eux. Dans ce moment toute la cavalerie de Bélisaire



s'étant ébranlée, franchit le ruisseau et chargea l'ennemi. Le centre étant enfoncé et rompu, les deux ailes, qui pouvoient aisément envelopper un si petit nombre de cavaliers, ne songèrent qu'à la fuite. Les Huns se joignirent au reste de la cavalerie pour tailler en pièces les fuyards. Mais la poursuite ne fut pas longue ; les vaincus eurent bientôt regagné leur camp où Bélisaire ne jugea pas à propos de les attaquer, l'infanterie n'étant pas encore arrivée. En l'attendant les vainqueurs dépouillèrent les morts qu'ils voyoient couverts de riches armures. Cette bataille, qui décida en un moment du sort des Vandales, ne coûta que cinquante hommes aux Romains et huit cents aux barbares. Une perte si légère causa la déroute d'une armée de cent mille hommes ; et, ce qui tient encore du prodige, c'est que Bélisaire remporta cette grande victoire avec sa seule cavalerie, qui n'étoit que de six mille hommes. Ce récit paroîtroit fabuleux, s'il n'étoit attesté par un historien intelligent et témoin oculaire. On peut dire à la vérité que les Vandales portoient d'avance dans le cœur la fuite et l'épouvante, et que la terreur du nom de Bélisaire, la valeur de Jean l'Arménien et la mort de Zazon ne firent qu'achever leur défaite. Mais malgré ces raisons, on ne peut s'empêcher de conclure que Gélimer étoit un très-mauvais général. Ce fut Bélisaire qui, le premier depuis Jule César, rendit aux Romains l'habitude de vaincre des ennemis très-supérieurs en nombre.

L'infanterie arriva lorsqu'il étoit déjà tard, et Bélisaire marcha sur-le-champ avec toutes ses troupes vers le camp ennemi. Dès que Gélimer en fut averti, il sauta sur son cheval, et, sans dire une parole, sans laisser aucun ordre, il s'enfuit à toute bride, et prit la route de Numidie, n'étant suivi que d'un petit nombre de parents et de ses domestiques. Les Vandales ne s'aperçurent pas d'abord de sa fuite ; mais le bruit s'en étai

mandu, ce ne fut plus parmi eux que désordre et que tumulte. Ils se précipitent en foule par toutes les portes, abandonnant leurs richesses et les personnes qui leur sont les plus chères, et qui ne peuvent les suivre que par leurs cris déplorables. Toute la plaine est remplie d'hommes, de chevaux, d'enfans, de femmes, de vieillards et de désespérés. Les Romains s'emparent du butin, et courent à la poursuite, massacrant les hommes, enlevant les femmes et les enfans. Le butin fut immense. Les dépouilles de l'Italie, de la Sicile et de la Grèce tant de fois pillées par Genséric; celles de Carthage et de toute l'Afrique; l'or et l'argent entassés pendant un siècle par une nation avare, dans un pays qui, sans avoir besoin de marchandises étrangères, nourrissait par sa fertilité inépuisable les nations voisines, tant les trésors accumulés furent la proie des vainqueurs. Cette dernière bataille se donna vers le milieu de décembre, trois mois depuis l'entrée de Bélisaire dans Carthage.

Ce général passa la nuit dans une grande inquiétude. Une bonne partie des troupes étoit hors du camp; il craignoit que les ennemis ne revinssent de leur épouvante, et ne fissent payer bien cher aux Romains la joie de la victoire. Dans le désordre où se trouvoient les vainqueurs, un corps de cinq à six mille hommes auroit suffi pour les tailler en pièces. Dispersés de toutes parts, seuls ou deux ou trois ensemble, ils s'enfonçoient dans les forêts, fouilloient les grottes et les cavernes, dans l'espérance d'y trouver quelque fuyard ou quelque trésor. Ivres de leur bonheur, éblouis de la beauté de leurs prisonnières, ils sembloient avoir oublié leur général et leur armée, et ne songeoient qu'à retourner à Carthage pour y jouir de leur nouvelle prospérité. Une fortune de quelques momens les rendoit déjà presque semblables aux Vandales. Dès que le jour parut, Bélisaire monta sur un tertre au bord du chemin. De là, à mesure qu'il

*Proc. Vandal.*  
*l. 2, c. 4.*  
*Theoph. p.*  
167, 168.

tier aux Vandales qui se seroient réfugiés dans les  
des environs, et de les conduire à la ville pour  
garder jusqu'à son retour. Il parcourut en pers  
campagnes avec ce qu'il avoit rassemblé de troupe  
surant les Vandales qu'il rencontroit, et leur  
parole qu'il ne leur seroit fait aucun mal. Les ég  
villages en étoient remplies; on se contentoit de  
armer, et de les envoyer à Carthage sous bonne  
par bandes séparées, de crainte qu'étant en tro  
nombre, ils ne se portassent à quelque violence  
avoir donné ordre à tout, il marcha lui-même  
gence avec une partie de ses troupes pour aller  
Gélimer.

Il y avoit déjà cinq jours que Jean l'Arménien  
suivoit sans relâche ce prince fugitif, et il étoit  
l'atteindre, lorsqu'un funeste accident le priva  
gloire que son éclatante valeur avoit bien mérité  
les officiers qui l'accompagnoient étoit Vliaris, g  
Bélisaire, homme de cœur et d'une force de corps  
dinaire, mais déréglé dans ses mœurs et fort ad  
vin. Le sixième jour, Vliaris, déjà ivre au leve  
leil, courroit derrière Jean l'Arménien, et voul

mitôt, arrosa le tombeau de ses larmes, le fit décorer de magnificence, et, pour l'entretien de ce monument, y assigna une rente annuelle. Toute l'armée pleura le généreux guerrier; il fut regretté des Carthaginois et des Romains l'étoient de sa bonté et de sa douceur que de sa grandeur d'âme et de son courage. Bélisaire vouloit faire punir Vliaris qui s'étoit réfugié dans une église; les cavaliers calmèrent sa colère en lui protestant que Jean leur avoit fait promettre avec serment qu'ils demanderoient grâce pour ce malheureux officier, qui n'avoit failli que par imprudence.

Ce retardement sauva Gélimer. Bélisaire arriva à Hippone, à dix journées de Carthage, apprit que ce prince avoit gagné le mont Pappuas, où il étoit en sûreté. C'est une montagne escarpée et presque inaccessible, à l'extrémité de la Numidie. Sur la croupe s'élevait une ville ancienne, nommée Médène, habitée par les Maures alliés de Gélimer, qui s'y renferma avec sa suite. Bélisaire, ne voulant pas demeurer long-temps éloigné de Carthage, où sa présence étoit nécessaire, donna commission à Pharas de tenir la montagne bloquée pendant l'hiver, et d'en garder si bien les accès, que Gélimer ne pût ni échapper, ni recevoir de vivres; ce que Pharas exécuta fidèlement. C'étoit un Hérule de race royale, homme actif, vigilant, exempt des vices qu'on reprochoit à sa nation. Il eut soin de choisir des soldats semblables à lui. Bélisaire trouva dans Hippone un grand nombre de Vandales des plus distingués, qui étoient retirés dans des asiles. Ils en sortirent sur sa parole, et furent envoyés à Carthage pour y être gardés jusqu'à son retour.

Le bonheur qui accompagnoit partout Bélisaire lui mit alors entre les mains les trésors que Gélimer s'étoit réservés comme une dernière ressource. Dès le commencement de la guerre, ce prince avoit confié ce qu'il possédoit de plus précieux à Boniface, son secrétaire,

dont il connoissoit la fidélité. Il l'envoya à Hippone, avec ordre de se retirer en l'île d'Alaigne auprès de Theudis, si la fortune se montreroit contraire aux Vandales. C'étoit l'asile qu'il avoit choisi pour lui-même. Tant que les affaires des Vandales ne furent pas dérangées, Boniface demeura dans Hippone; mais, après la bataille de Tricamare, il s'embarqua; et fit voile pour l'Espagne. Un vent impétueux l'ayant rejeté dans le port, il obtint des matelots, à force de prières et de promesses, qu'ils feroient tous leurs efforts pour gagner soit une île, soit quelque côte du continent: mais la tempête rendant la mer impraticable, il crut reconnoître la main de Dieu qui vouloit livrer aux Romains toutes les richesses des Vandales. Il jeta l'ancre, et se tint à l'ancre avec un grand danger. Lorsqu'il eut appris l'arrivée du général romain, il lui envoya un de ses gens pour lui offrir les trésors dont il étoit dépositaire, à condition qu'on lui laisseroit tout ce qui lui appartenoit. Bélisaire l'ayant promis avec serment, la chose fut sur-le-champ exécutée. Mais Boniface, si fidèle aux intentions de la Providence, ne se fit aucun scrupule de s'approprier une bonne partie de ce qu'elle abandonnoit aux Romains.

AN. 534.  
*Proc. Vand.*  
 l. 2, c. 5.  
*Theoph. p.*  
 168, 169.  
*Zon. t. 2,*  
 p. 66.

De retour à Carthage, Bélisaire déclara que les prisonniers feroient voile pour Constantinople au commencement du printemps. Il fit en même temps partir divers corps de troupes, pour remettre l'empire en possession de ce que les Vandales lui avoient enlevé. Comme les habitans de la Sardaigne doutoient encore de la défaite de Gélimer, et refusoient de se soumettre aux Romains, de peur d'éprouver le ressentiment des barbares, il y envoya Cyrille avec la tête de Zazon, et le commanda de passer ensuite en Corse, pour réduire cette île à l'obéissance. Cyrille ne rencontra aucun obstacle dans cette double expédition. Jean, à la tête d'une cohorte qu'il commandoit, fut envoyé à Césarée de

uritanie, ville maritime, grande et peuplée, à trente journées de Carthage. Un autre officier, qui portoit le même nom, marcha jusqu'au détroit de Cadix, et s'empara de la forteresse, nommée alors *Septum*, aujourd'hui Ceuta, bâtie autrefois par les Romains au bord du détroit. Apollinaire fut chargé du recouvrement de Majorque, Minorque et Ebuse, maintenant Yvice. Cet officier, né en Italie, ayant été transporté fort jeune en Afrique, s'étoit avancé à la cour d'Hildéric. Lorsque ce prince eut été détrôné et mis dans les fers, Apollinaire fut un de ceux qui allèrent implorer la protection de Justinien en sa faveur. Il repassa en Afrique à la suite de Bélisaire, et se signala dans toutes les rencontres. La confiance qu'il avoit méritée lui fit donner le gouvernement de ces îles. Bélisaire envoya aussi un corps de troupes dans la Tripolitaine, pour secourir Pudentius Tattimuth contre les Maures qui les fatiguoient par leurs attaques continuelles.

Il survint alors un différend entre les Romains et les Goths. Nous avons déjà rapporté que le grand Théodoric, en mariant sa sœur Amalfride à Trasamond, lui avoit donné en dot la ville de Lilybée en Sicile. Cette affaire importante étoit restée entre les mains d'Hildéric, même après la mort d'Amalfride, qu'on le soupçonnoit d'avoir fait périr, et les Goths n'en avoient point distrait le domaine à Gélimer. Mais après sa défaite ils s'en firent en possession, et refusèrent de la rendre au commissaire de Bélisaire. Ce général écrivit en Sicile aux commandans des Goths *que ce refus étoit une déclaration de guerre ; qu'ils agissoient contre les intérêts, et sans doute contre les intentions de leur maître, qui avoit recherché avec empressement l'amitié de l'empereur ; que c'étoit une injustice criante de refuser à Justinien ce qu'on avoit laissé sans contestation à Gélimer. Je souhaite*, ajoutoit-t-il, *que les Goths ne donnent jamais à l'empereur l'occasion de réveiller des querelles heureu-*

*sement assoupies ; mais si vous insistez à vous maintenir dans cette nouvelle invasion , vous devez craindre qu'on ne répète sur vous à main armée , non seulement Libybée, mais aussi tout ce que vous avez précédemment usurpé. Cette lettre ayant été remise entre les mains d'Amalasonte, les Goths répondirent, par ordre de cette sage princesse qu'ils étoient bien éloignés de vouloir offenser l'empereur, dont ils savoient que la bienveillance étoit précieuse à leur prince ; mais que la Sicile entière étoit sans exception du domaine des Goths, que, si Théodoric en avoit cédé quelque place aux Vandales, une pareille concession n'avoit pas chez eux force de loi, leurs princes n'étoient pas en droit d'aliéner aucune portion des dépendances de leur couronne ; qu'ils se feroient justice, s'il consentoit à terminer le différend par les voies amiables entre deux peuples amis ; que, pour eux, ils s'en rapporteroient au jugement de Justinien, et qu'ils s'y conformeroient de bon cœur ; qu'ils souhaitoient à leur tour que le général romain voulût bien ne rien précipiter, mais attendre la décision de son souverain. Bélisaire se rendit à une proposition si raisonnable, et en instruisit l'empereur.*

*Proc. Vand.  
l. 2, c. 6.*

*Theop. p.  
168.*

Pendant ce temps-là Pharas, qui tenoit Gélimer assiégé, s'ennuyant de passer l'hiver au pied d'une montagne stérile, essaya de s'en rendre maître. Il fit prendre les armes à ses soldats, et monta lui-même à leur tête. Mais les Maures, favorisés par la pente du terrain, les ayant repoussés avec perte de cent dix hommes, ils regagnèrent leur poste, et Pharas se contenta désormais d'établir de bonnes gardes pour fermer tous les passages. Gélimer, avec ses neveux et les fidèles compagnons de ses infortunes, se trouvoit réduit à d'affreuses extrémités. Les Vandales étoient alors la nation du monde la plus voluptueuse, et les Maures la plus misérable. Ceux-ci, renfermés dans des huttes étroites, où l'on respiroit à peine, ne connoissoient même aucun des préservatifs

par les hommes contre l'inclémence des saisons. n'avoient d'autre lit que la terre ; c'étoit être riche sans pouvoir étendre la peau d'un animal avec son poil. Couverts d'une tunique rude et grossière, et d'un pantalon de même étoffe, ils ignoroient l'usage du pain, et des autres alimens que prépare l'industrie des hommes. Le pays ne leur fournissoit que du seigle et de l'orge qu'ils broyoient avec les dents, sans le moudre et sans le cuire. Gélimer et ses compagnons succomboient aux horreurs d'une vie si sauvage ; ils ne songoient que la mort, et ne regardoient plus la captivité comme le dernier des maux.

Justinien, instruit de leur désespoir, écrivit ainsi à Gélimer : « Prince, je suis barbare comme vous, et je n'ai pu d'autres leçons que celles de la nature ; c'est elle qui me dicte ce que je vais vous écrire. Est-il possible que vous vous soyez plongé, vous et votre famille, dans cet abîme de misères au lieu de vous soumettre à votre vainqueur ? Vous chérissez la liberté, vous le direz-vous sans doute, et vous êtes résolu de mourir pour conserver un bien si précieux : mais pourquoi, moi, Gélimer ; n'êtes-vous pas actuellement esclave de la plus vile et de la plus misérable nation de l'Afrique ? Ne vaudroit-il pas mieux mendier chez les Juifs que d'être roi des Maures et souverain du Maroc ? N'appuez-vous pas sur l'appui de Justinien ? Il est donc honteux, selon vous, d'obéir à un prince auquel obéit Bélisaire ? Revenez de cette erreur. Je suis né prince, et je me fais gloire de servir l'empereur. Je sais que le dessein de Justinien est de vous combler d'honneurs, de vous donner de grandes richesses et beaucoup d'argent : Bélisaire vous sera garant de tous vos avantages. Peut-être pensez-vous qu'étant roi, vous êtes né pour supporter avec patience les caprices de la fortune ; mais si Dieu vous offre une source de richesses, pourquoi la refuser ? Les faveurs de la fortune ne sont-elles pas faites pour les hommes aussi-



« bien que ses rigueurs ? Etourdi coups si rudes  
 « vous n'êtes peut-être pas en état de prendre conseil  
 « vous-même : suivez le mien ; consentez à être heureux  
 « et ne vous faites pas plus de mal que l'ennemi  
 « voulu vous en faire. » Gélimer ne put lire cette lettre  
 sans la tremper de ses larmes. Il répondit en ces termes  
 « Je vous remercie de votre conseil ; mais je ne puis  
 « résoudre à me rendre l'esclave d'un injuste agresseur  
 « Si le ciel étoit disposé à m'écouter, je le prierois  
 « me mettre en état de me venger d'un homme qui  
 « sans avoir reçu de ma part aucune injure, ni de fait  
 « ni de parole, m'a poursuivi par une guerre cruelle  
 « Il m'envoie je ne sais d'où un Bélisaire pour dé  
 « vorer mes états et me déchirer moi-même. Il est  
 « prince, il est homme comme moi ; qu'il sache qu'il  
 « peut devenir comme moi la victime de l'infortune  
 « Je ne puis en écrire davantage ; le poids de mes mal  
 « heurs m'accable l'esprit. Adieu, cher Pharas ; envoyez  
 « moi, je vous en supplie, une guitare, un pain et une  
 « éponge. » Ces derniers mots sembloient une énigme  
 à Pharas, jusqu'à ce que le porteur de la lettre lui en  
 rendu raison d'une demande si singulière : « Gélimer  
 « (dit-il) demande du pain, parce qu'il n'en a ni goût  
 « ni même vu depuis qu'il est chez les Maures : il  
 « besoin d'une éponge pour nettoyer ses yeux, enfin  
 « par l'habitude des larmes jointe à la saleté de son habi  
 « tation : il aime à toucher la guitare, et, ayant  
 « composé une chanson pour adoucir ses malheurs,  
 « désireroit l'accompagner de cet instrument. » Pharas  
 attendri de cette triste peinture, lui envoya ce qu'il de  
 mandoit, et n'en fut pas moins attentif à garder toutes  
 les avenues.

*Proc. Vand.* Il y avoit trois mois que Gélimer étoit enfermé  
*l. 1, c. 25 ;* l'hiver approchoit de sa fin, et les maux de ce prince  
*et l. 2, c. 7.* et de sa famille croissoient de jour en jour. Agité de  
*Theoph. p.* continuelles alarmes, il croyoit à tous momens entendre  
 168.

Les Romains qui grimpoient sur les roches ; ses neveux s'efforçoient autour de lui de faim et de misère. Ce qui le toucha le plus sensiblement , fut de voir un des enfants de sa sœur , et un jeune Maure des plus misérables , se battre ensemble à outrance , et se prendre à la gorge pour s'arracher de la bouche un méchant gâteau d'orge durassé , à demi-cuit , tout brûlant et plein de cendres. Ce déplorable spectacle acheva de le dompter. Il manda Pharas qu'il étoit prêt à se mettre entre ses mains , et Bélisaire se rendoit caution des promesses de son lieutenant. Pharas fit porter cette lettre à Bélisaire , le priant de lui envoyer ses ordres. Le général , qui souhaitoit ardemment de conduire à l'empereur cet illustre prisonnier , fut ravi de joie , et dépêcha Cyprien pour porter parole à Gélimer , que non-seulement on lui conserveroit la vie , ainsi qu'à toute sa suite , mais même qu'il seroit traité avec honneur. Cyprien se rendit avec Pharas au pied de la montagne , où Gélimer les vint trouver ; et , sur la parole qui lui fut donnée avec serment , il partit avec eux pour Carthage.

A la vue de sa capitale , à laquelle la réparation des murs et des travaux avoit donné une face toute nouvelle , Gélimer ne put s'empêcher d'admirer l'intelligence et l'activité des Romains , et d'imputer ses malheurs à sa négligence. Bélisaire le reçut dans le faubourg d'Aclas , où ce général avoit choisi sa demeure. En l'abordant , le roi prisonnier fit un grand éclat de rire , que les Romains attribuoient à l'égarement de son esprit , ébranlé sans doute par les violentes secousses de sa mauvaise fortune. Mais les amis de Gélimer prétendoient , par une interprétation forcée , que c'étoit le ris d'un Démocrite ; et que ce prince , issu de race royale , roi lui-même , nourri dans la splendeur et dans l'opulence , ensuite vaincu , fugitif , accablé de misère , enfin captif , jugeoit avec raison que toutes les grandeurs et les fortunes humaines n'étoient dignes que de risée.

Bé... savo à J... il tenoit Gélime  
 ..., et la... de le condu  
 C... e. En idant la réponse de l'empe  
 il gar : les autres Vandales, do  
 n le i par un traitement très-b  
 le. Ce p e n oit joui que trois ans du fru  
 t

*Proc. Vard.*  
*l. 2, c. 8.*

*Idem anecd.*  
*c. 18.*

*Theoph. p.*  
*167.*

C'e été l'i érét l'empire que Bélisaire  
 meu Afriq : long - temps pour affermi  
 ci ué for l' sance les nations inquiè  
 tur M établir une forme égale  
 ti po , que ce génie supérieur n'entendoit  
 moins q la guerre. valeur héroïque, qui le fa  
 redouter étrangers; douceur et son équité in  
 ruptible, qui lui co lioit l'affection des peup  
 auroient épargné sans nte à l'Afrique les désor  
 les rébellions, les rivalit s funestes, qui furent les  
 tumultuenses d'une si p isible conquête; mais l'e  
 toujours ardente à se venger du mérite qui la déses  
 priva l'empire de cet avantage. Justinien étoit o  
 d'un nombreux essaim de ces courtisans oisifs,  
 craignant une comparaison peu honorable pour  
 font leur étude d'empoisonner les succès, lorsqu'ils  
 pu les traverser. Quelques officiers de Bélisaire,  
 telligence avec eux, mandèrent à la cour que leur gé  
 songeoit à se faire en Afrique un état indépen  
 Justinien, soit qu'il rendît justice à ce vertueux  
 taine., soit par politique, tint ce rapport secret  
 pécha Salomon pour offrir à Bélisaire le choix de re  
 à Constantinople avec ses prisonniers, ou de les en  
 et de demeurer en Afrique. Bélisaire n'avoit gar  
 balancer sur le parti qu'il devoit prendre. Un h  
 heureux l'avoit instruit de la malignité de ses env  
 Les ennemis qu'il avoit entre ses officiers avoient  
 deux lettres à la cour, et fait partir deux messager

différens vaisseaux , pour mieux assurer le message. Cette précaution leur fut utile ; et plus encore à Bélisaire. L'un des deux émissaires parvint à Constantinople ; l'autre , ayant donné lieu à quelque soupçon , fut arrêté dans le port de Carthage ; et , se voyant pris , il livra le paquet dont il étoit chargé , et révéla toute l'intrigue. La découverte d'une trame si noire excitoit Bélisaire à retourner au plus tôt à la cour , pour déconcerter la calomnie et confondre ses ennemis.

Dès que Salomon lui eut apporté la permission de Justinien , il donna ordre d'équiper la flotte , distribua les troupes en divers quartiers , et régla le gouvernement militaire conformément aux ordres qu'il recevoit de l'empereur : nous en donnerons le détail dans la suite. Après ces dispositions , il fit monter sur la flotte Gélimer avec les autres prisonniers vandales , et s'embarqua lui-même avec ses gardes et les Huns , selon la parole qu'il leur avoit donnée. Il n'étoit pas encore sorti du port , qu'on sentit évidemment que la présence de ce grand capitaine étoit un puissant contre-poids pour maintenir le repos de l'Afrique. Le bruit se répandit à Carthage que les Maures s'étoient soulevés. Cette nation perfide n'étoit retenue ni par les liens sacrés du serment , ni par la crainte de perdre leurs otages , qu'ils sacrifioient sans regret , fussent-ils les fils ou les frères de leurs rois. Ils ne restoient en paix qu'autant qu'ils voyoient le vainqueur sur leur frontière. Le nom de Bélisaire les avoit contenus jusqu'alors. Dès qu'ils apprirent que son départ étoit résolu , ils coururent aux armes , et commencèrent leurs ravages , égorgeant les hommes , traînant les femmes et leurs enfans en esclavage. Ce n'étoit dans tout le pays que trouble et désolation. Les soldats romains , postés sur les frontières , n'étoient ni en assez grand nombre , ni assez bien pourvus d'armes et de chevaux pour arrêter ou pour atteindre des brigands déterminés , qui , sans cesse à cheval , après

avoir illé les camps : les habitans  
disparurent avec leur n. et porter  
leurs l' au le la . Bélisaire apprit ces désordres  
dans le q la le appareilloit ; et , ne pou-  
vant r r : s dé rt , il fit débarquer Salomon  
qu'il cha la du pays. Il lui laissa ses p  
braves o , la grande partie de ses gardes  
qui forn it un cor r outable et renommé pour  
valeur. Peu de tem s , Justinien envoya à  
lomon un renfort c le commandé par Théodose  
de Cappadoce et r Ild r.

*Proc. Vand.* Bélisaire fut reçu à C antinople avec une joie par  
*l. 2, c. 9.* portionnée à la gra : ses exploits. L'envie fut n  
*Idem adif.* duite au silence, et Justi n , dont il étendoit l'empire  
*l. 1, c. 10.* le combla d'honneurs. L' miration publique se part  
*Theoph. p.* geoit entre Bélisaire et Gélimer : dans l'un on contem-  
*169, 170.* ploît le modèle de la pl haute valeur, de la sagesse  
*Malala, p.* dans le conseil, de la pr aptitude dans l'exécution ,  
*77.* la modestie dans les plus illans succès ; on voyoit dans  
*Cedr. p. 170.* l'autre un exemple éclatant de la fragilité des trônes  
*Jorn. suc-* les mieux affermis. Le vainqueur et le vaincu portoient  
*ces.* également l'empreinte de la puissance divine , qui avoit  
*Anastas. p.* rendu Bélisaire, à la tête de seize mille hommes , supé-  
*61.* rieur à Gélimer, soutenu de cent soixante mille : c'é-  
*Zon. t. 2,* toit le nombre des Vandales qui portoient les armes en  
*p. 66.* Afrique au temps de la descente de Bélisaire. On peut  
*Manas. p.* même dire que cette glorieuse conquête fut l'ouvrage de  
*65.* six mille hommes de cavalerie, puisque Bélisaire ne fit  
*Glycas, p.* aucun usage de son infanterie dans les deux batailles  
*266.* de Décime et de Tricamare. Pour couronner de si grands  
exploits, Justinien renouvela un honneur qui, depuis le  
règne d'Auguste, étoit réservé aux empereurs, et à leurs  
enfants. Il décerna le triomphe à Bélisaire. Ce général  
entouré de sa garde, traversa la ville depuis sa maison  
jusqu'au Cirque, où l'attendoit l'empereur assis sur un  
trône élevé, Il marchoit à pied ; mais tout le reste de l'

Onpe ressembloit à celle des anciens triomphes. On étoit devant lui les dépouilles des rois vandales, des vases d'or et d'argent, des armes, des couronnes, des meubles précieux, des robes de pourpre semées de perles et de pierreries, sept grandes corbeilles remplies de monnoies d'or, et le livre des Evangiles tout brillant d'or et de diamans. C'étoient en grande partie les richesses que Genséric avoit enlevées dans le pillage de Rome. Les vases du temple de Jérusalem attiroient surtout les regards. Un Juif qui les considéroit, s'adressant à un des officiers de l'empereur : *Ne prétendez pas, lui dit-il, garder ces trésors dans le palais de Constantinople ; ils ne peuvent être conservés que dans le lieu où se plaça notre roi Salomon. C'est leur enlèvement sacrilège qui a causé autrefois le pillage de Rome, et depuis peu celui du palais des rois vandales.* Ces paroles, rapportées à Justinien, lui firent craindre de retrouver ces redoutables dépouilles ; il les envoya aux églises de Jérusalem.

A la suite de Bélisaire marchaient les prisonniers, et à leur tête Gélimer, vêtu d'une robe de pourpre, environné de ses parens, et suivi des autres Vandales, dont on avoit choisi les plus grands et les mieux faits. Lorsque le roi captif entra dans le Cirque, et qu'il vit devant lui l'empereur, à droite et à gauche une foule immense que la curiosité avoit attirée, alors, plongé dans une réflexion profonde sur l'état présent de sa fortune, sans laisser échapper une larme ni un soupir, il répéta plusieurs fois ces paroles de l'Ecclésiaste : *Vanité des vanités, tout est vanité.* Dès qu'il fut arrivé aux degrés du trône, on lui ôta sa robe de pourpre, et on l'obligea de se prosterner aux pieds de l'empereur, et d'en faire autant devant l'impératrice. Bélisaire, par un effet de sa bonté naturelle, plus attendri du sort de son prisonnier qu'enorgueilli de sa propre gloire, voulut bien le consoler de son humiliation en se prosternant avec

lui. Justinien et Théodora, le riche et le puissant, les filles d'Hildéric, et Théodora, l'ancienne épouse d'Éudocie, de Valentinien, et furent mariés à l'Hunéric. Pour acquiescer à la parole de Bélisaire, ils donnèrent à Gélimer un grand domaine en Galatie, et il vécut dans l'abondance avec sa famille; il auroit été placé au rang des patrices, s'il n'eût refusé de renoncer à l'arianisme. Le triomphe de Bélisaire étoit le premier qu'on eût vu à Constantinople. Il triompha de nouveau au commencement de l'année suivante lorsqu'il prit possession du consulat. Il fut porté au sénat dans la chaise curule sur les épaules de prisonniers; et, dans le chemin, il jeta au peuple une grande partie du butin qu'il avoit apporté d'Afrique : des vases d'argent, des ceintures d'or, et d'autres dépouilles précieuses. Mais le plus grand honneur que Justinien fit à Bélisaire, fut de le représenter sur le revers de ses monnoies avec ces mots : *Bélisaire, la gloire des Romains*. Toute l'histoire de cette guerre, ainsi que la pompe du triomphe, furent peintes en mosaïque dans le vestibule du palais.

*Proc. l. 1,  
c. 22.*

C'est ainsi que l'Afrique rentra au pouvoir de l'empire cent sept ans après que Genséric y eut transporté sa nation. Cette importante conquête ne coûta que trois mois, à compter depuis le débarquement de Bélisaire jusqu'à la dernière défaite de Gélimer. Il fallut quatorze ans aux autres généraux pour l'assurer. Dans ce long intervalle, la paix fut souvent troublée par les séditions des soldats, qu'ils ne pouvoient contenir, et par les incursions des Maures, qui ne craignoient que Bélisaire. La tranquillité ne subsista qu'environ cent ans jusqu'à l'invasion des Sarrasins. Les prisonniers amenés à Constantinople se trouvoient en grand nombre; pour leur ôter l'espérance de retourner dans leur pays, Justinien en composa cinq corps de cavalerie, qu'il envoya en Orient. La plupart des autres Vandales avoient péri dans les combats. Ceux qui restoient, s'étant dispersés dans

verses contrées de l'Afrique, furent exterminés par les Vandalos, ou se mêlèrent avec eux, en sorte que cette nation rapide anéantit en Afrique jusqu'au nom des Goths. C'eût été alors l'occasion de retourner dans les anciennes demeures en Germanie; mais ils manquant de vaisseaux pour repasser en Europe; et d'ailleurs ils n'y auroient plus retrouvé les descendants de ceux que Godigiscle avoit laissés en Bohême pour garder et cultiver les terres de leurs compatriotes, qui pourroient s'y réfugier en cas d'infortune. Cette partie de la nation avoit été détruite depuis ce temps-là par les Goths barbares. C'est un trait digne de mémoire que la confiance de ces Vandales sédentaires à l'égard de leurs voisins, séparés d'eux par une si vaste étendue de terres et de mers. Lorsqu'ils apprirent que Genséric étoit roi de l'Afrique, ils lui envoyèrent des députés pour féliciter de ses glorieux succès, et pour lui demander même temps la propriété des terres dont ils n'étoient que les gardiens, et qui devenoient inutiles aux Vandales établis dans un climat plus doux et plus fertile. Genséric et ses principaux officiers étoient disposés à accorder leur demande, lorsqu'un vieillard, des nobles de la nation, et renommé pour sa prudence, représenta *que, dans les choses humaines, il n'y a point de nulle assurance, rien de ce qui subsistoit actuellement qui ne pût changer; rien qui ne pût arriver de ce qui n'étoit pas encore.* Cette réflexion arrêta Genséric. Il congédia les députés avec un refus. Les Vandales firent alors des railleries et du vieillard et du roi, qui n'avoient la prévoyance jusque sur des accidens impossibles; mais la sagesse de cet avis fut reconnue par leurs descendants, lorsqu'ils se virent dépouillés de leur conquête, et privés de toute retraite.

Théodose ne vit pas sans jalousie cet accroissement de la puissance des Vandales. Il se repentit d'avoir fait la paix, et de n'avoir pas prévu, par une diversion puissante, une expédition

*Proc. pers.*

*l. 1, c. 26.*

*Idem ædific.*

*l. 6, c. 2, 3,*

*4, 5, 6, 7.*



*Cod. l. 1, tit. 27.* si contraire à ses intérêts. Cependant il envoya des  
*Novel. 36, 131.* bassadeurs à Constantinople, et, en félicitant Justin  
*Anon. Raven. l. 2, n. 3.* de sa victoire, il lui demandoit par plaisanterie une  
*Baronius. Vales. roman franc. l. 7.* du butin; elle lui étoit due, disoit-il, parce que, la  
 paix faite avec les Perses, jamais les Romains n'  
 roient subjugué les Vandales. Justinien, craignant  
 rupture avec ce prince belliqueux, lui envoya de ri  
 présens. Aussitôt après la conquête, il avoit pris  
 mesures pour la conserver. Voici l'ordre qu'il y éta  
 par deux ordonnances datées du treizième d'avril  
 cette année 534, et adressées l'une à Archélaüs, l'aut  
 Bélisaire, avant son départ. L'Afrique fut divisée en  
 provinces, la Tingitane, la Mauritanie, la Numidie  
 province de Carthage, la Byzacène, la Tripolitaine  
 la Sardaigne, qui fut jointe aux autres, parce qu'  
 avoit appartenu aux Vandales. Il établit un préfet  
 prétoire résident à Carthage, et Archélaüs fut pou  
 de cette charge en récompense des services qu'il a  
 rendus en qualité d'intendant de la flotte et de l'arm  
 Justinien lui recommandoit de veiller à la conserva  
 du pays, de traiter les habitans avec douceur, et de  
 faire sentir la différence de l'humanité romaine et d  
 dureté des Vandales. Il régloit les gages et les émolum  
 des officiers; et, pour leur ôter tout prétexte de con  
 sion, il taxoit à une somme très-modique ce qu'ils  
 voient payer pour l'expédition des brevets de l  
 charges, défendant, sous peine de mort, toute exac  
 au-delà de ce qu'il prescrivait. La seconde ordonn  
 concernoit l'ordre militaire: elle établissoit cinq c  
 mandans, avec titre de ducs en Tripolitaine, en Byzac  
 en Numidie, en Mauritanie et en Sardaigne. Béli  
 avoit ordre de mettre en garnison dans Ceuta au  
 de soldats qu'il jugeroit à propos, sous le comman  
 ment d'un tribun d'une prudence et d'une fidélité  
 connue pour garder le détroit de Cadix, et de veiller  
 les mouvemens qui se feroient en Espagne et en G

Le tribun devoit donner avis au duc de Mauritanie, celui-ci au préfet du prétoire. L'empereur vouloit qu'on tint dans le détroit des vaisseaux de course, au tel nombre que Bélisaire jugeroit convenable. Tous les commandans devoient non-seulement défendre le pays qui leur étoit confié, mais aussi travailler à repousser les bornes de l'empire et à lui rendre son ancienne étendue. L'empereur fixoit la paie des offices militaires; il défendoit de faire aucune violence, aucun tort aux habitans. Il permettoit à Bélisaire de faire resserrer la ceinture des villes et des châteaux sur la frontière, s'il trouvoit d'une trop grande étendue pour la défense. Dans la première de ces ordonnances on voit que Justinien, encouragé par la réduction de l'Afrique, se flattoit de reconquérir, avec l'aide de la Providence divine, les autres provinces dont les barbares s'étoient rendus maîtres. Il donna aux Africains cinq années pour rentrer en possession des biens qui leur avoient été enlevés par les Vandales. Il voulut que toute l'Afrique ne retinât d'autres lois que les lois romaines. Jusque-là les dispositions de Justinien annonçoient un gouvernement équitable; elles furent reçues avec joie. Mais il ne tint pas long-temps ce ton paternel. Comme on ne retrouvoit pas le rôle des impositions anciennes que Vésic avait fait brûler dès le commencement de son règne, l'empereur envoya Typhon et Eustrace pour dresser un nouveau cadastre; et ces financiers, par un excès de zèle, dont les princes croient quelquefois être le sujet, firent à Justinien l'Afrique si riche et si opulente, qu'elle se trouva bientôt appauvrie.

La plupart des villes tomboient en ruine. Les Vandales avoient d'abord détruit les murailles, et ensuite laissé périr les édifices; les plus riches d'entre eux, préférant au séjour des villes celui des campagnes. Justinien travailla à les réparer. La grande Leptis étoit presque abandonnée, et ensevelie sous des monceaux de

Il fit découvrir l'enceinte de la ville, et il la servit comme de boulevard à la nouvelle ville. L'empereur Septime Sévère, en ce lieu, avoit autrefois fait bâtir comme un monument de sa fortune. Après avoir orné Carthage de portiques, de thermes, d'églises et de monastères, il voulut qu'elle se nommât *Justinienne*; et, pour honorer sa femme Théodora, il donna le nom de *Théodoriade* à la ville de Baga, que Procope place dans la province de Carthage. Adrumète, métropole de la Byzacène, étoit sans murailles, exposée aux incursions des Maures: il la fortifia; elle prit aussi le nom de *Justinienne*. La Byzacène fut mise hors d'insulte par les places et les châteaux qu'il releva, ou qu'il fit construire de nouveaux sur la frontière. Il mit en état de défense la ville nommée *le camp de Trajan en Sardaigne*. Le château de Ceuta tomboit d'ancienneté: il en fit une place imprenable; et, comme c'étoit la clef de ses états d'Afrique, il la mit sous la protection de la mère de Dieu, en l'honneur de laquelle il fit bâtir une magnifique église. Un plus long détail passeroit les bornes de l'histoire. Il suffit de dire que l'on comptoit en Afrique cent cinquante places bâties ou réparées en divers temps par les ordres de Justinien.

*Cod. l. 1, tit. 27. Nov. 57 et 31, c. 4. Proc. ædific. l. 6, c. 3, 4.* Les rois vandales, ariens fanatiques, excepté Gondemar et Hildéric, avoient cruellement persécuté les catholiques. Ce dernier prince leur avoit rendu leurs églises sans leur en rendre les biens. Justinien rétablit la religion dans tout son éclat. Comme il commençoit à traiter les Goths d'Italie avec moins de ménagement pour les raisons que nous dirons bientôt, il dépouilla les ariens de ce qu'ils avoient usurpé, et le restitua aux églises catholiques, à la charge de payer leur part d'impositions. Il défendit aux hérétiques de baptiser;

ut des magistratures et leur interdit le culte pu-  
 es privilèges de l'église de Carthage furent renou-  
 l y avoit dans la Tripolitaine des peuplades de  
 s encore païens. Les uns étoient depuis long-  
 attachés au service de l'empire ; on les nommoit,  
 ette raison, *Pacati* ; ils habitoient la ville de Ci-  
 près de la grande Syrte. Les autres, nommés  
*Gadabita*, vivoient errans et sans dépendance à  
 ent de la Tripolitaine. Tous ces barbares embras-  
 la religion chrétienne. Justinien fit bâtir pour  
 des Gadabita une grande église dans la ville  
 aratha, ancienne colonie romaine qu'il enferma  
 railles.

ir ne pas interrompre le récit de la destruction des *Proc. anecd.*  
 ales, j'ai différé de rapporter quelques événemens <sup>c. 16.</sup>  
 née 533, que je rappellerai en ce lieu. Théodora <sup>Malela, p.</sup>  
 voyage en Bythinie pour aller prendre les bains <sup>60.</sup>  
 158. <sup>Theoph. p.</sup>

un lieu nommé *Pythia*, célèbre alors par ses  
 s d'eaux minérales. Comme elle aimoit d'autant  
 e faste et la magnificence que sa première vie en  
 été plus éloignée, elle traîna après elle tout l'ap-  
 de sa grandeur. Sa suite étoit de quatre mille  
 es. Les principaux sénateurs, les chambellans,  
 nombre de patrices, entre autres Ménas, ancien  
 du prétoire, et Elie, intendant des finances, fai-  
 partie du cortège. Accoutumée à faire un mélange  
 nes et d'œuvres extérieures de piété, elle distribua  
 a route beaucoup d'argent aux églises, aux hôte-  
 aux monastères. A son retour, elle donna une  
 e éclatante de l'empire qu'elle avoit pris sur son  
 Priscus de Paphlagonie, secrétaire de l'empereur,  
 emparé de la confiance de son maître au point  
 mer de l'ombrage à Théodora. Aussi hantain qu'il  
 iche et puissant, il se croyoit dispensé de ramper  
 t cette princesse ainsi que les autres courtisans.  
 ssaya d'abord de le perdre dans l'esprit de l'empereur.

reur par des rapports calomnieux. Cette voie n'ayant pas réussi, elle le fit enlever, jeter dans un vaisseau et transporter dans une retraite éloignée, où elle le fit de recevoir l'ordre de prêtrise pour le mettre hors d'état de rentrer dans ses emplois. Justinien, subjugué, feignit d'ignorer cette violence; il oublia Priscus dès qu'il ne le vit plus, et n'osa pas même s'informer de ce qu'il étoit devenu.

*Proc. pers.*  
*l. 1, c. 26.*

*Malala, p.*  
*76.*

*Chr. Alex.*  
*Assemani,*

*bibl. or. t.*  
*2, p. 85.*

*Chr. Marc.*

Ce fut un bonheur pour Justinien d'être alors en paix avec la Perse. Le hasard présentait à Chosroës une occasion favorable de se saisir de Dara. Un soldat, nommé Jean Cottistis, fut assez hardi pour soulever une partie de la garnison et pour s'emparer du palais, qui étoit fortifié comme une citadelle. Il y avoit déjà quatre jours qu'il ordonnoit en maître absolu, lorsque Mamas, évêque de la ville, et Anastase, un des principaux habitants, excitèrent le reste de la garnison à s'affranchir de cette tyrannie. Les soldats qui n'avoient pas trempé dans le complot montèrent au palais à l'heure de midi, portant chacun un poignard caché sous leur casaque. Mais la crainte de n'être pas les plus forts les retint à l'entrée. Un charcutier qui les avoit suivis, honteux de leur lâcheté, força la porte, son couteau à la main, et blessa le tyran qui accouroit au bruit. Celui-ci, dans le trouble où il étoit, se jeta lui-même entre les mains des soldats, qui le lièrent et le traînèrent à la prison de la ville. Un d'entre eux, craignant que les compagnons de la révolte de Cottistis ne vinssent le délivrer à main armée, le poignarda de son autorité. On brûla le palais de crainte qu'il ne servît encore de place forte à quelque rebelle. Nous pouvons rapporter à cette année un tremblement de terre qui se fit sentir à Constantinople au mois de novembre. D'autres auteurs le font arriver cinq ans plus tôt. Il commença le soir, et causa une telle alarme, que les habitans passèrent la nuit dans la place de Constantin à implorer la miséricorde divine. Le

ateurs d'Eutychès, qui étoient en grand nombre  
dans le peuple, crioient : *Vivez, Justinien, mais déli-  
vrer-nous de ce décret odieux prononcé à Chalcédoine.*  
Le reste, ce tremblement de terre ne causa aucun dom-  
mage. Il fut plus violent à Cyzique, où il détruisit plu-  
sieurs édifices. Une comète se montra pendant quelques  
jours du côté de l'occident.

## LIVRE QUARANTE-TROISIÈME

AN. 534.

*Historia juris à Just. compositi ex cod. justiniano.**Proc. pers l. 1, c. 24, 25.**Idem ædific. in præmio.**Idem anecd. c. 13, 20.**Theoph. p. 151.**Cedr. p. 568.**Marc. chr.**Chr. Alex.**Malela, p. 65.**Suid. voce**Τριβωνία-**105.**Paul. diac.**l. 8.**Trivon. obs.**apolog. c.**30, 32.**Arthur.**Duc. de usu**et auctori-**tate jur. civ.**rom. c. 5, 4.**Pagi ad Ba-**ron.**Gravina, de**oriu et orig.**jur.**Giannone,**hist. neapol.**l. 3, c. 3. \***Ludewig, i-i-**ta Justinia-**ni. c. 1, 2.*

LA conquête de l'Afrique combloit Justinien de gloire. Mais, s'il est plus digne d'un prince de régler ses édit par de bonnes lois que d'en reculer les limites, on peut dire que cette année vit achever une entreprise encore plus importante que les succès de Bélisaire. Le seizième de novembre, l'empereur publia la seconde édition du Code, et consumma l'ouvrage de cette fameuse législation qui subsiste depuis tant de siècles. J'ai différé de parler jusqu'à ce moment, pour mettre sous les yeux l'ensemble de ce grand corps. Justinien étoit monté sur le trône avec les projets les plus capables d'immortaliser son règne et de rétablir la puissance romaine dans son ancienne splendeur. Portant à la fois ses regards sur l'extérieur et sur l'intérieur de l'empire, il forma le double projet d'y réunir les provinces envahies par les barbares et de réduire en un abrégé d'une juste étendue ce nombre infini de lois, de réglemens et de maximes judiciaires que l'intérêt des hommes, leur foiblesse, leur inconstance, leur inquiétude, avoient enfantées depuis treize cents ans. Il savoit que la multitude des ordonnances introduit la confusion et le désordre; et que ce tissu embarrassé de décisions qui s'entrelacent et se croisent est un labyrinthe où la justice s'égare, tandis que l'injustice échappe à la faveur de tant de détours. Il n'étoit pas moins difficile de bannir des tribunaux l'ignorance, la mauvaise foi et la chicane, en simplifiant les lois, que de chasser de l'Italie et de l'Afrique les Goths et les Vandales. Justinien entreprit l'un et l'autre et peut-être auroit-il également réussi, si l'impatience de son amour-propre n'eût précipité l'exécution de

travail immense, et s'il avoit trouvé des jurisconsultes aussi parfaits que ses généraux. Tribonien, qu'il mit à tête de ce travail, supposé qu'il eût autant d'habileté dans son art, avoit assurément moins de vertu que Bélisaire et Narsès. Quelques auteurs prétendent qu'il étoit païen ; il est assez justifié de ce reproche par les lois favorables au christianisme qu'il inséra dans le Code, et pas encore par celles qui tendent à la destruction du paganisme. Mais l'histoire lui attribue assez d'autres défauts incompatibles avec un emploi qui demandoit autant de probité que de lumières. Flatteur, intéressé, accoutumé à vendre la justice, il tronqua, il altéra, il supprima de bonnes lois. Souvent il détruisit dans les nouvelles qu'il suggéroit à l'empereur ce qu'il avoit prudemment établi dans le Code et dans le Digeste. Presque partout il s'écarta de l'élégante précision des anciens jurisconsultes.

Justinien commença par le Code. Dans une constitution du 13 février 528, adressée au sénat de Constantinople, il déclare qu'il se propose de rassembler dans un seul volume, non-seulement les lois contenues dans les trois codes de Grégoire, d'Hermogénien et de Théodose, mais encore celles qui, depuis la publication du Code Théodosien, sont émanées de l'autorité impériale. Pour composer ce recueil, il choisit Tribonien, secondé de neuf personnes consommées dans la science du droit romain. Il leur permit de supprimer les lois répétées, contradictoires, hors d'usage ; de retrancher les préambules, et tout ce qui leur paroîtroit superflu ; d'ajouter ce qu'ils jugeroient nécessaire, soit pour l'exactitude, soit pour l'éclaircissement ; de changer les termes, de réunir dans une seule loi ce qui se trouveroit épars dans plusieurs. Il voulut que, sous chaque titre, on suivît l'ordre de la chronologie. Le travail fut pressé avec tant de diligence, qu'au mois d'avril de l'année suivante, le nouveau code enfermant en douze livres les lois impériales, depuis le



commencement du règne d'Adrien, fut en état de prince. Justinien y imprima le sceau de l'autorité véritable par une constitution du 7 avril 529, qu'il adresse à Mennas, préfet du prétoire. Il s'y félicite d'avoir trouvé dans les rédacteurs la science, l'expérience, le zèle du bien public, et la probité requise pour faire par dignement tant de princes et de législateurs. Il donne à cette collection force de loi; il abroge les précédentes et ne permet de citer en justice que le nouveau code. Il ordonne au préfet du prétoire de le faire publier dans tout l'empire.

Il restoit un ouvrage plus étendu et plus difficile, c'étoit de recueillir les monumens de l'ancienne jurisprudence. L'empereur chargea encore Tribonien de ce travail, et lui laissa le choix de ceux qu'il croiroit capables de le partager avec lui. Tribonien choisit un grand nombre de magistrats qui avoient déjà travaillé à la rédaction du Code, quatre professeurs en droit, deux de Constantinople, deux de Béryte et onze avocats. Il les présenta au prince, qui les approuva sur son témoignage. Ces dix-sept commissaires reçurent ordre de rechercher, rassembler, et mettre en ordre ce qu'il y avoit d'utile dans les livres des jurisconsultes, qui avoient été autorisés par les princes à faire ou à interpréter les lois, sans avoir égard aux ouvrages qui n'étoient revêtus d'aucune autorité. L'empereur leur donna le même pouvoir de changer, d'ajouter, de retrancher, qu'il avoit donné pour le Code, et de fixer par une décision précise les points douteux et contestés jusqu'alors. Il leur recommanda de ne considérer dans leur choix ni le nombre des jurisconsultes, ni leur réputation personnelle, mais uniquement la raison et l'équité. De ces extraits ils devoient composer cinquante livres, et diviser les matières sous différents titres, en suivant l'ordre du Code ou celui de l'édit perpétuel, selon qu'ils jugeroient plus convenable. Il voulut que tout ce qu'ils adopteroient fût censé sortir de

œuvre du prince. Ce recueil devoit porter le nom de *Digeste*, parce que les matières y seroient rangées chacune sous son titre, ou de *Pandectes*, comme renfermant toute l'ancienne jurisprudence. La constitution par laquelle cette commission est établie, en date du 5 décembre 530, est adressée à Tribonien, à qui l'empereur recommande à la fois l'exactitude et la diligence. Mais, au jugement des plus habiles jurisconsultes, le directeur s'acquitta de sa commission avec plus de célérité que d'exactitude. L'empereur lui-même ne s'attendoit pas à voir finir avant dix ans un travail de cette nature. Il s'agissoit de dépouiller plus de deux mille volumes, d'en discuter, d'en comparer, d'en réduire les décisions; de les réformer même, et de les ranger dans un ordre méthodique. Tribonien, qui savoit que dans les entreprises où la vanité des princes est intéressée ils souffrent impatiemment l'intervalle nécessaire entre l'ordre et l'exécution, hâta tellement l'ouvrage, qu'il fut achevé en trois ans. Le 16 décembre 533, Justinien érigea cette compilation de son autorité par une constitution adressée au sénat de Constantinople et à tous les peuples de l'empire. Il annonce que le chaos énorme des décisions anciennes se trouve maintenant réduit à la vingtième partie sans qu'on ait rien omis d'essentiel, de sorte que l'ordre, la brièveté du corps de droit, et la facilité de l'acquérir, ne laissent plus d'excuse à la paresse ni à l'ignorance. Il ne répond pas qu'il ne s'y soit glissé quelques fautes; mais il se flatte, sans doute trop légèrement, qu'il n'y reste aucune de ces contradictions que les jurisconsultes appellent *antinomies*. S'il y trouve quelque omission ou quelque obscurité, il veut qu'on ait recours à l'autorité impériale, qui seule a le droit de suppléer et d'interpréter les lois. De peur que l'on ne tombe dans l'ancienne confusion par la diversité des sentimens, il interdit tout commentaire, permettant seulement de traduire ces lois littéralement en

grec , et d'y ajouter des titres et des ~~g~~titres, c'est-à-dire , des sommaires de ce qu'elles contiennent. Il défend de se servir d'abréviations en les transcrivant , et décide que la copie où il s'en trouvera une seule ne fera point d'autorité , et que le copiste sera condamné comme faussaire. Il abroge toutes les autres lois , avec défense même de les citer dans les tribunaux , et ordre aux juges de se conformer à celles du Digeste , à commencer le 30 décembre 533. Il enjoint aux trois préfets du prétoire de les faire publier chacun dans son district. Il ajoute qu'il s'est hâté de les mettre au jour cette année , afin que son troisième consulat , déjà comblé des faveurs du ciel par la paix conclue avec la Perse , et par la conquête de l'Afrique , ait encore l'honneur de voir achevé ce grand édifice des lois comme un temple saint et auguste , où la justice prononcera ses oracles. Laissons aux habiles jurisconsultes , tels que Cujas , Dumoulin , Denys , Jacques Godefroy , le soin de relever les défauts de ce important ouvrage ; nous nous contenterons d'observer qu'après la liberté illimitée que Justinien avoit donnée aux rédacteurs de changer les textes , d'y ajouter , d'en retrancher ce qu'ils jugeroient à propos , on ne peut avec certitude attribuer , ni aux anciens jurisconsultes , ni aux prédécesseurs de Justinien ce qui se trouve énoncé sous leur nom , soit dans le Digeste , soit dans le Code.

Pendant qu'on travailloit au Digeste , l'empereur chargea encore Tribonien et deux des commissaires , Théophile et Dorothée , professeurs en droit , l'un à Constantinople , l'autre à Béryte , d'extraire des anciens , et de recueillir en quatre livres les premiers élémens de la jurisprudence pour servir d'introduction à cette étude. De l'avis des connoisseurs , c'est la partie du corps de droit la plus parfaite et la mieux exécutée. Elle fut achevée avant le Digeste , et publiée le 21 de novembre de même année. L'édit de publication donne à ces instituts la forme et l'autorité des lois impériales.

Le même jour que Justinien publia le Digeste il adressa aux professeurs une constitution particulière, pour leur tracer la méthode d'enseigner. Le cours de droit avoit été de quatre ans. L'empereur l'étend jusqu'à cinq, et prescrit la nature et l'ordre des matières qui doivent occuper chaque année. Il règle la police des écoles, et défend d'enseigner le droit ailleurs qu'à Rome, à Constantinople, et à Béryte en Phénicie, ville depuis long-temps célèbre par ses écoles de jurisprudence. Il supprime celles d'Alexandrie et de Césarée en Palestine, où des maîtres peu instruits et sans autre autorisation que celle qu'ils se donnoient eux-mêmes, corrompoient la science qu'ils s'ingéroient d'enseigner, et ne communiquoient à leurs disciples que leur présomption et leur ignorance.

Le dessein de l'empereur étoit rempli. Tout le droit ancien, simplifié, réduit à l'essentiel, se trouvoit réuni dans les Instituts, le Digeste et le Code. Mais, depuis la rédaction du Code, Justinien avoit publié plusieurs institutions nouvelles; on en compte plus de deux cents. D'ailleurs le travail subséquent avoit fait apercevoir plusieurs imperfections dans le premier ouvrage. Justinien en ordonne la révision, et choisit pour cet effet, entre les commissaires déjà employés, cinq personnes, dont Tribonien fut encore le chef. Il leur donna pour la réformation le même pouvoir qu'il leur avoit donné pour la rédaction, leur enjoignant de renfermer dans le nouveau code les lois postérieures au premier. Le seizième novembre 529, il adressa au sénat de Constantinople cette seconde édition, abrogeant la précédente, et ordonnant que celle-ci auroit exclusivement force de loi, à commencer au 29 décembre suivant. C'est cette révision qui a seule subsisté, et que nous avons aujourd'hui entre les mains.

L'empereur se réserva en termes exprès le droit d'ajouter dans la suite, mais séparément, les constitutions

qu'il jugeroit nécessaires. Aussi plusieurs des nouvelles limitent, étendent, quelquefois même détruisent ce qui avoit été statué dans le Code; et c'est surtout cette constance qui a fait soupçonner Tribonien et le prince même d'avoir souvent écouté l'intérêt et la faveur plutôt que la raison et l'équité. Quelques auteurs attribuent ces variations aux caprices de Théodora, qui gouvernoit son mari, et qui étoit elle-même gouvernée par ses passions. Ces nouvelles sont au nombre de soixante et huit; dont quatre-vingt-dix-huit seulement ont force de loi, parce qu'elles furent recueillies dans un seul volume en 529, dernière année du règne de Justinien. Après la mort de ce prince, le jurisconsulte Julien en fit une nouvelle édition, et en ajouta vingt-neuf qui avoient été exclues du premier recueil. Haloandrus, jurisconsulte saxon, qui donna en 1531 une édition des *Pandectes*, y joignit encore quarante nouvelles qu'il a retrouvées; et Cujas en a découvert trois autres. Les nouvelles furent publiées en grec par Justinien, et traduites en latin sous le règne de Justin second. Cette traduction est littérale et telle que Justinien l'a permise; aussi fait-elle autorité; et c'est pour cette raison que ces nouvelles ainsi traduites sont nommées *authentiques*.

La langue latine se perdoit peu à peu en Orient. Le texte original du corps de droit eut la même destination. Quarante ans après Justinien, sous le règne de Phocas, les *Pandectes* furent traduites en grec par Thalelée, un prêtre jurisconsulte. Quelques auteurs prétendent que cette traduction fut faite du temps même de Justinien et que ce Thalelée est le même que l'empereur nomme entre ceux qui travaillèrent à la rédaction du *Digeste*. On traduisit aussi le Code. Théophile, sous l'empereur Michel III, fit une paraphrase grecque des *Institutes*. Selon quelques critiques, ce Théophile étoit contemporain de Justinien et avoit été son

repleur, et un de ceux qui avoient secondé Tribonien. Le droit romain, augmenté des constitutions des empereurs qui succédèrent à Justinien, demeura en cet état jusqu'au règne de Basile le Macédonien, en 867. Mais, dans cet intervalle, l'empire étant désolé par les ravages des Sarrasins, les lois et les jugemens perdirent beaucoup de leur force. Basile, jaloux de la gloire de Justinien, ne chercha qu'à détruire son ouvrage; il exclut entièrement le droit latin; il réunit toutes les parties du corps de droit, et en composa quarante livres, auxquels son fils Léon en ajouta vingt. C'est ce qu'on appelle les *Basiliques*. Constantin Porphyrogénète, fils de Léon, en fit la révision. Les *Basiliques* furent donc le seul droit usité en Orient, jusqu'à la destruction de l'empire. Cette collection fut diversement abrégée, et porta différens noms.

Les François, les Visigoths, les Bourguignons et les Goths d'Italie, étant maîtres de l'Occident, le corps de droit de Justinien n'y fut reçu qu'en Illyrie, qui étoit encore soumise à l'empire. Il s'établit dans l'Italie avec le gouvernement impérial, lorsque les Goths en furent chassés. Mais il céda aux lois des Lombards, quand ceux-ci se furent rendus maîtres de Ravenne. Charlemagne, ayant détruit le royaume des Lombards, fit en vain chercher en Italie l'ouvrage de Justinien. Ce trésor demeura caché jusqu'au douzième siècle. Enfin, dans la guerre que l'empereur Lothaire II vint faire en Italie contre Roger, comte d'Apulie et de Sicile, en 1127, on trouva dans la ville d'Amalfi un exemplaire du Digeste. Les Pisans, qui avoient secouru l'empereur dans cette expédition, l'obtinrent pour récompense de leurs services. Environ trois cents ans après, les Florentins, devenus maîtres de Pise, transportèrent ce manuscrit à Florence, et l'y conservèrent précieusement. Quelques auteurs, sans aucun fondement, en font remonter l'antiquité jusqu'au temps de Tribonien. C'est l'original

de toutes les copies des Pandectes qui se sont ensuite répandues. Vers le même temps on découvrit à Ravenne un exemplaire du Code, et l'on rassembla les nouvelles, qui se trouvèrent dispersées en Italie, et qui avoient été inconnues jusqu'alors, aussi-bien que treize édits de Justinien. Telles furent la naissance et les révolutions diverses de ce fameux corps de législation qui, malgré ses défauts, est encore le plus complet que la prudence humaine ait pu produire. C'est dans cette source abondante que presque toutes les nations de l'Europe vont puiser le supplément de leurs lois particulières. Justinien, pour le conserver dans son intégrité avoit expressément défendu de le charger de commentaires. Mais l'éloignement des temps ayant fait perdre la trace des anciens usages, et obscurci les expressions de la langue romaine, a rendu les explications nécessaires. Elles se sont multipliées à l'excès; et comme un seul édifice considérable, tel qu'un palais ou un temple célèbre, attirant dans son voisinage un peuple nombreux, a souvent fait naître aux environs un assemblage d'habitations grandes et petites, qui vont enfin jusqu'à former une ville; ainsi le corps de droit de Justinien, devenu le centre d'une infinité de commentaires, de gloses, d'interprétations, de dissertations de divers valeur, a rassemblé enfin autour de lui une bibliothèque entière.

*Theoph. p. 185.* Depuis que Gurgène, roi d'Ibérie, s'étoit venu jeter entre les bras de Justin, avec son fils Pérane et toute sa famille, les Perses s'étoient emparés de ses états. On voit cependant sous le règne de Justinien un roi de ce pays, nommé Zamanarse, soit qu'il eût profité des troubles qui suivirent la mort de Cabade, pour chasser les Perses, soit qu'il fût roi d'un autre canton de l'Ibérie. Théophane rapporte que ce prince vint cette année à Constantinople, accompagné de sa femme et de toute sa cour, pour resserrer les nœuds des anciennes alliances.

L'empereur , qui ne comptoit pas que la paix avec Chosroës fût de longue durée, reçut honorablement Zamanarse, et le combla de présens lui et ses officiers. L'impératrice traita la reine avec la même magnificence; et les Ibériens partirent dans la résolution de demeurer fidèlement attachés au service de l'empire. Mais ce récit de Théophane ne s'accorde guère avec la suite de l'histoire, qui nous montre constamment l'Ibérie soumise aux Perses depuis la retraite de Gurgène. En ce même temps la statue de l'empereur Julien , placée au milieu du port qu'il avoit fait construire à Constantinople , s'étant abattue , on planta une croix sur la même base, espèce de trophée que la religion s'élevoit sur le monument de son ennemi.

A peine l'Afrique étoit-elle entrée sous la domination romaine, que l'occasion se présenta de recouvrer l'Italie. Pour développer les causes de cette guerre, plus fautive que la précédente par sa durée, par la grandeur des événemens, et par le mérite des princes vaincus, il faut reprendre l'histoire du règne d'Athalaric. Nous l'avons vu monter sur le trône à l'âge de huit ans, sous la tutelle d'Amalasonte sa mère. Cette sage princesse, pendant les huit années qu'elle régna sous le nom de son fils, se fit respecter des rois voisins, et entretenit la tranquillité dans ses états. Le grand Théodoric sembloit revivre dans sa fille; et l'on voyoit avec étonnement une femme remplacer un prince qui n'avoit point eu d'égale. Elle contint l'avidité des gouverneurs, et augmenta les gages des officiers, pour les porter à ménager les provinces. Elle nommoit tous les ans des juges, et les suivoit des yeux dans leurs fonctions, pour réveiller leur négligence ou arrêter leurs injustices. Les usurpations, la violence, les crimes de faux, l'adultère, le concubinage, les maléfices, les fraudes, la tyrannie des riches, la corruption des jugemens, les chicanes inventées pour éluder l'effet d'une sentence; en un mot, tout ce qui trouble

*Cass. l. 8, ep. 24; l. 9, ep. 5, 15, 14, 15, 16, 18, 19, 20, 21, 22, 24, 25, l. 11; ep. 2, 3. Idem de instit. divin. script. pref.*



la société civile, fut loi publiée à Rome, et qu'elle fit exécuter dans toute l'Italie. Comme elle étoit une excellente éducatrice, elle lui avoit inspiré le goût des lettres, elle encouragea les études; et, en relevant la fortune des professeurs, elle resserra la discipline, et leur imposa de plus étroites obligations. Quoique engagée par sa naissance dans les préjugés de l'arianisme, elle toléra elle respecta même et favorisa l'Eglise catholique, pour laquelle elle fit des réglemens dignes des princes les plus orthodoxes. Elle poursuivit avec indignation la simonie, qui de son temps osoit attaquer jusqu'à la chair de saint Pierre. On voit par ses lettres le respect qu'elle portoit à la personne des papes et des évêques, qu'elle savoit cependant contenir dans les bornes de leur autorité spirituelle. Les familles romaines conservèrent tout leur éclat; elle les honoroit comme des restes précieux de l'ancienne république. Paulin, qu'elle fit nommer consul en 534, descendoit des Décius, dont elle fait un magnifique éloge dans une lettre qu'elle lui adresse. L'Italie fut en grande partie redevable d'un gouvernement si doux et si équitable à la confiance dont elle honora Cassiodore, qu'elle fit préfet du prétoire. Elle rendit en même temps à cette charge éminente les anciens droits qui lui avoient été enlevés par la jalousie des autres dignités. Ce grand magistrat, qui puisoit dans les livres saints ses maximes de conduite, voulut, de concert avec le pape Agapet, établir à Rome des écoles où l'on enseigneroit l'Ecriture sainte, selon l'usage autrefois établi dans Alexandrie, et qui subsistoit encore à Nisibe; mais les troubles qui suivirent empêchèrent l'exécution de ce louable dessein.

*Proc. Got.  
l. 1, c. 2.*

Amalasonte aimoit tendrement son fils; mais sa tendresse n'avoit rien de foible; elle en vouloit faire un prince semblable à Théodoric, et elle savoit qu'une molle indulgence énerve les semences de vertu, et ne laisse croître que les vices. Ayant un jour surpris son fils dans

une faute considérable, elle s'échauffa jusqu'à le frapper. Le jeune prince, s'étant retiré en pleurant, rencontra quelques seigneurs, déjà mécontents de la princesse, dont la sévérité contraignoit leur humeur altière et féroce. Ils flattèrent l'enfant, ils le plainquirent, et répandirent le bruit qu'Amalasonte ne cherchoit qu'à se défaire de son fils pour régner elle-même avec un second mari. Ces discours ne trouvèrent que trop de crédit dans une cour encore barbare. Plusieurs des principaux seigneurs allèrent ensemble trouver Amalasonte. « Les lettres, lui dirent-ils, s'assortissent mal avec les armes. Des pédans, des gouverneurs glacés de vieillesse, ne sont propres qu'à éteindre l'ardeur naturelle et à former des âmes basses et timides; il faut rompre ces entraves capables d'amortir l'activité du jeune prince; ne lui enseigner que les exercices militaires qui doivent faire un jour son occupation et sa gloire; il faut lui donner pour compagnie de jeunes seigneurs qui échaufferont son courage, et lui inspireront une élévation de sentimens, et une liberté vigoureuse, digne du monarque d'un peuple guerrier. » Amalasonte sentit toutes les conséquences d'un avis si peu sensé; mais la partie étoit trop forte. De crainte qu'on ne lui arrachât son fils, elle feignit de se rendre aux vœux de la nation. Athalaric, affranchi de ses gouverneurs, fut livré à une troupe de jeunes gens indisciplinés; il mit dans la société tout ce qu'il avoit de vices, et ne manqua pas d'y prendre tout ce que les autres y en apportèrent. Il s'abandonna sans ménagement à l'amour du vin et des femmes, et se trouva perdu de débauche dès l'âge où l'on commence à la connoître. Plus de respect pour sa mère, dont il repoussoit les avis par des insultes. On conspiroit ouvertement contre elle; on osoit lui dire en face qu'elle ne pouvoit mieux faire que de se retirer de la cour.

L'insolence des courtisans n'effraya pas la princesse.

Loin de céder à l'orage, elle ne qu'à rétablir sa  
 autorité. Trois seigneurs accrédi ur naissance  
 par leur audace étoient l'âme de la cabale; Amalasonte  
 trouva moyen de les séparer, en leur donnant des em  
 plois aux diverses extrémités de l'Italie, sous prétexte  
 défendre la frontière contre des incursions dont elle  
 avoit reçu avis. Comme elle vit qu'ils entretenoient cor  
 respondance, quoique dispersés, et qu'ils continuoie  
 de concerter leurs mauvais desseins, elle prit le parti  
 s'en débarrasser; mais elle voulut auparavant se ménager  
 une ressource en cas de malheur. Elle envoya secrète  
 ment demander à l'empereur s'il donneroit asile à sa  
 fille de Théodoric, supposé qu'elle abandonnât l'Italie.  
 Justinien répondit qu'il s'en feroit honneur, et lui fit  
 préparer à Dyrrachium un palais, où elle pourroit se  
 journer en attendant qu'elle se rendît à Constantinople.  
 Amalasonte, assurée de cette retraite, choisit entre  
 les Goths des hommes hardis et dévoués à ses volontés,  
 auxquels elle donna commission de la délivrer des trois  
 conspirateurs. En même temps, ayant chargé un vaisseau  
 de quarante mille livres pesant d'or, elle y fit embar  
 quer ses plus fidèles serviteurs, avec ordre de la conduire  
 à Dyrrachium, mais sans entrer dans le port, et de  
 sans rien mettre à terre, jusqu'à ce qu'elle leur eût fait  
 savoir sa volonté. Elle fut obéie fidèlement de part et  
 d'autre: la mort des trois rebelles étouffa leurs complots.  
 Elle fit revenir le vaisseau; et ce coup de vigueur fit trem  
 bler les autres séditions.

*Cass. l. 4, ep. 39; l. 5, ep. 12.*  
*Proc. Got. l. 1, c. 2, 3.*

Amalasonte avoit, sans le savoir, dans la personne de  
 Théodat un ennemi bien plus dangereux. Il étoit le ne  
 veu de Théodoric, fils de sa sœur Amalfride et d'un se  
 gneur de la nation, après la mort duquel elle avoit  
 épousé Trasamond, roi des Vandales. Théodat, élevé avec  
 soin, ainsi que toute la famille de Théodoric, s'étoit  
 rendu fort savant pour un prince. Il passoit à la cour  
 pour un profond platonicien. Mais l'étude n'étoit pour

un amusement oisif; il s'étoit à peu près remplies de Platon sans en prendre les maximes; et éculations métaphysiques n'avoient rien changé on mauvais caractère. Injuste, avare, lâche, perétant préfet de Toscane, il n'usa de son pouvoir pour accroître ses possessions. Malheur à quiconque une terre voisine des siennes; et sous ce grand phie la Toscane envioit le sort des autres provinces, exposoient tranquillement sous des gouverneurs qui voient pas lire. Théodoric reprima plusieurs fois urpations : mais Théodat étoit homme de système; se corrigea pas. Amalasonte, instruite de toutes ses tices, l'ayant fait venir à Ravenne, le condamna iquement à restituer tout ce qu'il avoit pris. Ce fut lui un plaie mortelle, que nul bienfait ne put guér. Il résolut de se venger par une trahison. Justinien envoyé en Italie Hypace et Démétrius, l'un évêque hèse, l'autre de Philippes, pour des affaires de ren. Théodat conféra secrètement avec eux, et les pria orer l'empereur qu'il étoit prêt à lui livrer la Tos-, si ce prince vouloit lui donner une somme d'ar-, une place dans le sénat, et la permission de passer ste de ses jours à Constantinople.

ne prévoyoit pas alors son élévation prochaine, et effet il ne méritoit pas. Athalaric, épuisé de déb-ches, tomba bientôt dans une maladie de langueur fit désespérer de sa vie. Quoiqu'il n'eût conservé n égard pour sa mère, les approches de sa mort oient à la princesse de vives inquiétudes. Elle alloit r exposée à tous les effets de la haine des seigneurs, en lui donnant un maître, lui donneroient un mi. Elle se détermina donc à entretenir la négocia- déjà entamée avec l'empereur. Aux deux évêques j'ai parlé Justinien avoit joint le sénateur Alexandre sonder les dispositions d'Amalasonte, et s'informer raisons qui l'empêchoient de passer en Grèce. C'é-

toit là le secret de l'ambassade. Le motif apparent étoit de se plaindre du refus que faisoient les Goths de rendre Lilybée, de la retraite qu'ils avoient donnée à des déserteurs de l'Afrique, et de quelques hostilités exercées contre la ville de Gratiane sur les frontières de l'Illyrie. Dès qu'Alexandre fut à Ravenne, il eut une audience particulière d'Amalasonte, qui lui témoigna qu'elle persistoit dans le dessein de mettre l'Italie entre les mains de l'empereur, et qu'elle n'en attendoit que l'occasion. Dans l'audience publique, elle répondit aux griefs de Justinien de manière à satisfaire les Goths. Les députés, de retour à Constantinople, rendirent compte à l'empereur des deux négociations secrètes de Théodat et de la princesse. Justinien en fut ravi de joie; il crut toucher au moment de rentrer, sans coup férir, en possession de l'Italie.

*Cass. l. 10, ep. 1, 2, 3, 4.* Athalaric mourut le 2 octobre, après avoir porté huit ans le nom de roi. Amalasonte avoit la faiblesse des grandes âmes; elle vouloit régner; et, quoiqu'elle ne fût pas possédée de cette fureur d'ambition qui précipite à une vie privée l'honneur de périr une couronne sur la tête, cependant elle ne pouvoit se résoudre à descendre du trône sans y être forcée. C'étoit dans la crainte de cette violence qu'elle amusoit Justinien. Fille de Théodoric, elle se croyoit assez de pouvoir pour faire un roi, surtout si elle le prenoit dans la famille de ce prince. Il ne restoit dans la maison royale que Théodat, qu'elle avoit flétri par un jugement juste, mais rigoureux. Elle espéra qu'un bienfait éclatant lui feroit oublier cet affront, et qu'avec un prince incapable, qui seroit sa créature, elle pourroit conserver le titre et l'autorité de reine, que les Goths lui avoient laissé prendre pendant sa régence. Voyant donc que l'été d'Athalaric annonçoit une mort prochaine, elle fit venir à Ravenne Théodat; et, pour étouffer son ressentiment, elle lui dit *qu'ayant depuis long-temps prévu la pa-*

*Proc. Got. l. 1, c. 4.*  
*Agnel. apud rer. italic. script. t. 2, p. 1, fol. 101.*

alloit faire, elle avoit dès-lors désigné Théodat successeur de son fils ; que c'étoit pour écarter les obstacles qu'il mettoit lui-même à ce dessein , qu'elle étoit obligée de se défaire de ce qui le rendoit odieux , qu'il lui étoit bien plus important de rétablir sa dignité que d'augmenter sa fortune ; qu'elle ne le condamnoit que par affection ; qu'il ne tenoit pas à lui de ressentir les effets de sa bienveillance , et qu'il vouloit promettre avec serment de lui laisser la liberté dont elle avoit joui pendant le règne de son père. Elle promettoit , de son côté , de la partager avec Théodat , à la vue d'une couronne , n'étoit pas en état de reculer pour un parjure. Il se jeta aux pieds de la reine , et lui jura tout ce qu'elle voulut. Amalasonte prépara les esprits ; et le lendemain de la mort d'Amalaric , elle fit reconnoître Théodat pour roi , conjointement avec elle , mais sans l'épouser , comme plusieurs historiens l'ont mal à propos avancé. Aussitôt elle communiqua cette nouvelle à Justinien , lui faisant un grand éloge de Théodat , qui chargea les mêmes députés d'une lettre par laquelle il demandoit à l'empereur sa promesse , et témoignoit la plus vive reconnaissance à l'égard d'Amalasonte. Ils écrivirent tous deux au sénat de Constantinople ; et l'on ne peut guère regarder comme sincères les louanges qu'Amalasonte donnoit à Théodat , et qui étoient autant de contre-vérités , ni celles dont Théodat combloit Amalasonte , dont il avoit sans doute heureusement juré la perte au moment même qu'il sortoit de bouche une soumission absolue. Sans doute ils firent tous deux courir la plume de Cassiodore , dont le secrétaire peignit Amalasonte telle qu'elle étoit , et Théodat tel qu'il devoit être.

Le nouveau roi donna d'abord d'heureuses espérances, comme presque tous les mauvais princes , il débuta par de belles maximes et par quelques actions dignes de ses vœux. Il écoutoit les conseils d'Amalasonte , à la-

*Cass. l. 10 ;  
ep. 5 , 6 , 7 ,  
11 , 12.*

chaleur quand nous étions particuliers, nous sommes disposés à en relâcher maintenant que nous sommes maîtres. Un bon prince n'a point d'intérêts séparés de son peuple, son état est son domaine, et tous les sujets sont privilégiés à ses yeux. Il avoit épousé Gundigonde dont la naissance est inconnue : c'étoit une femme qui s'empressa de gagner par ses complaisances l'affection de l'impératrice, dont elle connoissoit le pouvoir. Elle avoit donné à Théodat un fils et une fille, dont nous parlerons dans la suite.

**AN. 535.** Théodat ne put long-temps se contraindre. Il mettoit dans sa pratique que cette philosophie et inhumaine qui ne connoît point de vertu, qui porte tout à l'intérêt personnel, et qui compte pour rien les bienfaits passés, s'ils n'en font pas d'autres. Dès qu'il crut pouvoir se soutenir sans le secours de sa protectrice, il résolut de la perdre. Il s'attacha par des honneurs et par des bienfaits, les parents et les amis de ses trois seigneurs qu'Amalasonte avoit immolés à sa sûreté; ils étoient en grand nombre, puissans et embrasés du désir de la vengeance. Il fit périr par des assassinats les plus zélés serviteurs de la reine, et pour l'avoir privée de toutes ses ressources, il eut assez de hardiesse pour la faire enlever elle-même et transporter dans une île du lac Bolsène en Toscane, où elle fut renfermée dans une forteresse, le dernier jour de l'année 535. L'histoire ne nous a pas développé

*Proc. Got.*  
*l. 1, c. 4.*  
*Jorn. de reb. got. c. 59.*  
*Agnel. apud rer. italic. scrip. t. 2, p. 1, fol. 101.*  
*Abrégé chr. de l'histoire d'Ital., t. 1, p. 65, 78, 80.*

stances d'une révolution si subite. On a peine à voir comment un prince, peu auparavant haï et méprisé de toute sa nation, et qui tenoit d'Amalasonte tout ce qu'il avoit de pouvoir, avoit pu, dans l'espace de quelques mois, se rendre assez absolu pour devenir l'opposition maître de la liberté et de la vie d'une puissante et depuis long-temps réverée. Je ne vois rien de plus vraisemblable que l'ingénieuse conjecture d'un écrivain moderne, fondée en partie sur un passage de Grégoire de Tours. Audeflède, sœur de Clovis, et mère de Théodoric, et mère d'Amalasonte, vivoit en Italie. C'étoit une princesse vertueuse, mais crédule. Théodat vint à bout de lui inspirer des soupçons sur la conduite de sa fille, qui s'en trouva outragée. Dans cette conjoncture, Audeflède, au sortir de la sainte table, fut tout à coup attaquée de violentes convulsions, et mourut en peu d'heures. Soit que Théodat fût lui-même l'auteur du crime, soit qu'il voulût profiter d'un accident naturel qui prêtoit à la calomnie, ses émissaires coururent le bruit qu'Amalasonte avoit fait empoisonner le vase sacré qui contenoit l'Eucharistie. Un si vilible forfait trouva croyance dans l'esprit du peuple, et mérita aisément ce qui l'effraie, et qui ne voit guère dans les grands que de grandes vertus, ou de grands vices. L'accusation s'accrédita par sa noirceur, et l'arrêt d'Amalasonte servit de preuve. Théodat, revenant à la vengeance de Justinien, qui chérissoit Amalasonte, lui députa plusieurs sénateurs, entre autres Placide et Opilion, pour lui protester qu'il n'avoit aucun part au traitement fait à cette princesse, et que c'étoit uniquement un effet de l'indignation des Goths. Amalasonte même Amalasonte de le disculper par une lettre au peuple.

Justinien n'avoit pas perdu l'espérance de voir l'exécution des promesses de Théodat et d'Amalasonte. Loin de là, lorsque la négociation rompue, il se flattoit au con-

*Proc. Got.*  
*l. 1, c. 4.*  
*Idem anecd.*  
*c. 16, 24.*



*Suid. Περρος,*

traire que l'un et l'autre, agissant de concert, ne trou-  
veroient que plus de facilité à remettre l'Italie entre  
ses mains; et, n'étant pas encore instruit de l'emprison-  
nement de la reine, il fit partir Pierre de Thessalonique,  
célèbre avocat de Constantinople, qui joignoit à la  
connoissance des affaires le talent de la persuasion.  
L'ambassadeur devoit publiquement renouveler les  
plaintes et les demandes qu'avoit déjà faites Alexandre  
mais sa commission secrète étoit de sommer Théodat  
et Amalasonte de leur parole touchant la cession de  
l'Italie, et d'en arrêter avec eux les conditions. Selon  
Procopé, Théodora, jalouse de l'esprit et de la beauté  
d'Amalasonte, ne craignoit rien tant que le succès de  
cette négociation; et, pour prévenir les chagrins qu'elle  
pourroit lui causer la présence d'une si redoutable ri-  
vale, elle chargea Pierre, à l'insu de son mari, d'en-  
citer Théodat à la faire périr, et lui promit pour re-  
compense la charge de maître des offices, qu'il posséda  
dans la suite. Il ajoute que Pierre prêta son ministère  
à cette noirceur, et que la mort d'Amalasonte fut un  
effet de ses sollicitations. On peut tout croire de la mé-  
chanceté de Théodora; mais le récit de Procope ne  
s'accorde nullement avec le caractère de Pierre, que  
l'histoire nous représente comme un négociant  
habile et intègre, qui ne devoit sa fortune qu'à son  
mérite et à ses travaux. Etant arrivé à Aulon, sur la  
côte du golfe Adriatique, il y rencontra Libère et Opili-  
on qui lui apprirent la prison d'Amalasonte; et il  
dépêcha aussitôt à l'empereur pour lui demander de  
nouveaux ordres.

*Proc. Got.*

*l. 1, c. 4.*

*Cass. l. 10,*

*ep. 19, 20.*

*21. Marc. chr.*

*Jorn. de reb.*

*get. c. 59.*

Justinien, sensiblement affligé de l'indigne traitement  
fait à cette princesse, écrivit à Pierre qu'il alloit em-  
ployer tout ce qu'il avoit de puissance pour la tirer  
d'oppression. Il lui donna ordre de déclarer à Théodat  
et à tous les Goths qu'il se regardoit comme outragé  
lui-même dans la personne d'Amalasonte. Pierre

dit promptement à Ravenne; mais Amalasonte n'étoit plus. Les seigneurs qui vouloient s'en défaire étoient alarmés. Théodat en lui représentant qu'après un pareil affront il étoit perdu s'il ne perdoit la reine; feignant un grand zèle pour le service du roi, ils obtinrent de lui la permission de la faire périr. Ils étoient aussitôt transportés dans l'île du lac de Bolsène, où ils avoient étranglé Amalasonte dans le bain. Cette mort déplorable mit en deuil toute l'Italie. Pierre, animé de la colère de son maître, déclara au roi des Goths qu'il n'alloit plus trouver dans l'empereur qu'un ennemi irréconciliable, et que le sang d'Amalasonte attireroit sur lui et sur la nation entière la plus terrible vengeance. Théodat, aussi foible que méchant, effrayé de ces menaces, s'efforça de persuader à l'ambassadeur qu'il étoit innocent de ce meurtre, en même temps qu'il sembloit de faveurs les meurtriers. Il s'empressa de proposer à Pierre une prompte satisfaction sur quelques autres commissions peu importantes dont l'empereur avoit chargé. Il écrivit à Justinien, et sa femme Gudelme à Théodora, des lettres pleines de bassesse; il envoya des députés pour se justifier, et n'oublia rien pour conjurer l'orage prêt à fondre sur sa tête.

Toutes ces démarches furent inutiles. Justinien apprit la vérité par les ambassadeurs mêmes de Théodat; et tandis qu'Opilion multiplioit les mensonges pour disculper son maître, ses collègues, surtout Libère, homme d'honneur, incapable de servir le crime et l'imposture, avouèrent sans détour ce qui s'étoit passé. L'empereur reconnut enfin que Théodat étoit bien éloigné de lui céder l'Italie; mais il vit en même temps que ce prince odieux lui fournissoit le prétexte le plus honnête de la conquérir, et il n'eut garde de perdre cet avantage. Les princes qui partageoient la monarchie françoise lui pouvoient être d'un grand secours; ils avoient eu l'année précédente des démêlés avec les Goths. Cassiodore nous

*Proc. Got.*

*l. 1, c. 15.*

*Cass. l. 11,*

*ep. 13; l. 12,*

*ep. 16, 27, 28.*

*Marc. chr.*

*Baronius.*

*Pagi ad Ba-*  
*ron.*

apprend que l'armée des François avoit évité le combat et que Thierry , roi d'Austrasie , étoit mort d'une maladie de langueur causée par les fatigues de cette campagne. Les Bourguignons avoient été battus en Ligurie et les Allemands repoussés du côté des Alpes rhétiques. Ces succès étoient dus au gouvernement d'Amalasonte ; mais elle n'avoit pu empêcher les enfans de Clovis de s'emparer du royaume de Bourgogne , qui fut éteint par la défaite de Gondomar. Justinien leur envoya des députés pour les engager à se joindre à lui. Il leur fit de grands présens et de plus grandes promesses. Ces princes indignés eux-mêmes de l'assassinat d'Amalasonte , promirent d'attaquer Théodat ; mais celui-ci réussit à se justifier auprès d'eux par ses mensonges ordinaires , et plus encore en leur offrant avec deux mille livres pesant d'or toutes les terres que les Goths possédoient dans la Gaule. Ce traité , entamé par Théodat , ne fut conclu que par Vitigès , son successeur. D'ailleurs les conjonctures ne pouvoient être plus favorables au projet de Justinien : les Perses le laissoient en paix ; Sittas venoit de battre les Bulgares en Mœsie , près du fleuve Yatrus , aujourd'hui Ozna ; il ne restoit de guerre qu'en Afrique contre les Maures , ennemis peu redoutables. La famine affligeoit l'Italie , surtout la ville de Rome , la Vénétie et la Ligurie. Les libéralités du pape , du clergé et des sénateurs , soulagèrent Rome ; la Ligurie et la Vénétie reçurent de grands secours de Cassiodore , qui fit ouvrir les greniers publics et distribuer du blé à très-bas prix. Décius , évêque de Milan , fut chargé de cette distribution. A ce sujet , Cassiodore , dans un édit pour la diminution des impôts , fait un éloge très-exagéré de Théodat. On peut lui passer le ton de déclamateur qui separe tous ses ouvrages ; mais on ne lui pardonnera pas l'admiration qu'il témoigne pour ce méchant prince. On est même surpris qu'un magistrat si vertueux ne se soit pas retiré de la cour après la mort d'Amalasonte

et qu'il ait continué de servir le meurtrier de sa bien-  
faitrice.

L'empereur mit sur pied deux armées pour attaquer  
es Goths en même temps aux deux extrémités de leur  
empire, qui s'étendoit depuis la Sicile jusqu'aux confins  
le la Dace. Il confia ces deux expéditions à ses deux  
meilleurs généraux. Bélisaire, alors consul, qui venoit  
l'acquérir tant de gloire par la conquête de l'Afrique,  
fut envoyé en Sicile; Mondon, qui s'étoit signalé autre-  
ois en faisant la guerre aux Romains, et depuis quel-  
ques années en combattant pour leur service, reçut  
ordre d'entrer en Dalmatie, et d'attaquer la ville de  
 Salone. Bélisaire, selon sa coutume, ne voulut com-  
mander qu'une armée peu nombreuse, mais bien choisie.  
Elle n'étoit que de sept mille cinq cents hommes, entre  
lesquels étoient trois mille Isaures, deux cents cavaliers  
luns et trois cents Maures. Il y joignit les meilleures  
troupes de la maison de l'empereur, dont il composa sa  
garde. Ses lieutenans-généraux étoient Constantin,  
Bessas, et Pérane, fils de Gurgène, ce roi d'Ibérie qui  
s'étoit réfugié à Constantinople. Il prit avec lui Photius,  
fils de sa femme Antonine, jeune homme de dix-sept à  
dix-huit ans, mais qui joignoit une sagesse prématurée  
à la plus haute valeur. Dans cette petite armée, où tout  
respiroit la victoire, il n'y avoit de trop qu'une seule  
tête. C'étoit Antonine, qui, sans amour pour son mari,  
mais par un effet de son humeur inquiète et turbulente,  
s'obstinoit à le suivre dans toutes ses expéditions. Fille  
d'un cocher du Cirque et d'une femme de théâtre, élevée  
dans la dissolution, elle avoit déjà plusieurs enfans  
lorsqu'elle fit tomber dans ses filets Bélisaire, qui l'é-  
pousa dans le même temps où Justinien eut la foiblesse  
l'épouser Théodora. Ces deux femmes ne cessèrent de  
unir leurs maris de ces indignes alliances. Antonine,  
encore plus effrontée que l'impératrice, loin de s'étudier  
à cacher ses désordres, en aimoit l'éclat et le péril; elle

*Proc. Got.*  
*l. 1, c. 5.*

*Idem anecd.*

*C. 1.*  
*Marc. chr.*

*Jorn. de reb.*

*get. c. 60.*

*Idem de suc-*  
*cess.*

se faisoit honneur de triompher de son mari tant qu'il triomphoit des barbares. Liliure, redouté des Vandales et des Goths, se laissoit subjugué par une femme sans pudeur. Elle l'avoit déjà déshonoré dans la guerre d'Afrique. Elle se fit suivre en Italie par un jeune homme auquel elle s'abandonnoit, quoiqu'il fût le fils de son ennemi et celui de Bélisaire. Il se nommoit Théodose Antonine, pour l'attacher à sa personne, l'avoit fait intendant de sa maison. Bélisaire fut averti ; mais la femme savoit l'aveugler ; et la vengeance cruelle qu'elle tira des premiers qui osèrent trahir ses débauches força les autres au silence. Théodose, effrayé dans la suite des dangers auxquels l'exposoit la fureur de sa maîtresse, prit l'habit monastique pour couvrir son crime criminel, sans être obligé de le rompre. Cette femme dissolue avoit d'ailleurs un esprit mâle et fécond en ressources. Au milieu des outrages dont elle flétrissoit son mari, elle lui rendit quelques services dans le cours de la guerre.

Tout étant prêt pour le départ, Bélisaire eut ordre de faire voile vers Carthage ; mais, lorsqu'il seroit à la hauteur de la Sicile, il y devoit aborder, sous prétexte de rafraîchir sa flotte, et tenter de s'en rendre maître s'il croyoit pouvoir réussir ; sinon continuer sa route vers l'Afrique, sans laisser transpirer son dessein. Bélisaire s'acquitta de sa commission avec son activité ordinaire. Il prit d'abord Catane, et entra dans Syracuse dont le commandant lui ouvrit les portes ; il ne trouva de résistance qu'à Panorme. La garnison refusa de se rendre. La place étoit forte, et Bélisaire la jugeant imprenable du côté de la terre, fit entrer sa flotte dans le port, qui étoit hors de la ville et s'étendoit jusqu'au pied des murs. Comme les mâts de ses vaisseaux s'élevoient au-dessus des murailles, il y fit guinder les chaloupes remplies de tireurs d'arc. Les habitans, accablés d'une grêle de flèches, prirent l'épouvante, et se rendirent.

issitôt. La prise de cette place acheva la conquête de la Sicile. Bélisaire rentra dans Syracuse le dernier jour de l'année, au milieu des acclamations des habitans et d'une foule de Siciliens venus de toutes parts. Dans sa marche, il jeta de grandes sommes d'argent. Ce n'étoit pas seulement pour signaler ses succès : comme il sortoit un jour-là du consulat, il voulut faire en Sicile les mêmes largesses qui étoient d'usage à Constantinople. Il demeura le reste de l'hiver à Syracuse, pour assurer la conquête, et pour mettre ordre au gouvernement de la province. Enfin, au commencement d'avril, le mauvais état des affaires d'Afrique l'obligea de s'y transporter. Mais, tant que de raconter ce qu'il fit dans cette province, je ne puis rendre compte de ce qui se passoit alors en Italie et en Dalmatie.

La perte de la Sicile jeta Théodat dans de mortelles alarmes. Il croyoit déjà voir Bélisaire aux portes de Ravenne. Il apprit en même temps que Mondon, après avoir battu les Goths en Dalmatie, s'étoit rendu maître de Salone. Pierre augmentoit les craintes de ce prince, et ne traitoit plus avec lui que comme avec un ennemi déclaré. Incapable d'envisager le péril avec courage, Théodat, pour conserver sa couronne, consentit à déshonorer ; il convint de céder à Justinien toute la Sicile, de payer tous les ans trois cents livres d'or, d'envoyer, toutes les fois qu'il en seroit requis, un corps de dix mille Goths ; de ne jamais condamner à mort, ni même à la confiscation de biens, aucun évêque, aucun sénateur, sans en avoir obtenu la permission ; il renonça au droit de conférer la dignité de patrice ou de sénateur, ce que l'empereur seul pourroit faire à sa volonté : dans les acclamations publiques on devoit toujours nommer l'empereur avant Théodat, auquel on n'éleveroit jamais de statue sans en ériger une à l'empereur, qui seroit placée à la droite. Pierre partit avec ces propositions humiliantes. Mais à peine étoit-il à Dy-

*Proc. Got.*  
*l. 1, c. 5, 6.*  
*Cass. l. 10,*  
*ep. 22, 23,*  
*24.*

rachium, que Théodat, toujours agité d'inquiétudes, fit revenir à Ravenne pour lui demander s'il croyait que Justinien acceptât ses offres : *Je n'en sais rien*, répondit l'adroit négociateur ; *tout ce que je sais, c'est que mon maître, qui n'est pas aussi rempli que vous de belles maximes de Platon, n'a pas pour la guerre ce horreur que la philosophie vous inspire. Il pense à l'égard comme le vulgaire. Il regarde l'Italie comme l'ancien patrimoine de l'empire, et se croit en droit de la revendiquer par les armes.* Théodat, encore plus intimidé, consentit à céder l'Italie, à condition que Justinien lui laisseroit en terres un revenu de douze cents livres pesant d'or. Il confirma cette promesse par un serment qu'il fit conjointement avec sa femme. Mais il exigea de Pierre qu'il jurât de ne point faire usage de cette dernière proposition que dans le cas où l'empereur rejetteroit les premières. Il le fit accompagner d'un évêque nommé Rusticus, qui devoit traiter immédiatement avec ce prince, et veiller sur les démarches de Pierre.

Cass. l. 11,  
 ep. 13; l. 12,  
 ep. 20.

Marc. chr.  
 Liberat. c.

21.

Zon. p. 67.

Anast. Agap.

hist. misc. l.

26.

Baronius.

Pagiad Ba-

ron.

Théodat crut n'avoir pas encore assez fait pour sa sûreté; il résolut d'employer auprès de Justinien des sollicitations qu'il pensoit être plus efficaces. Les empereurs de Constantinople avoient toujours affecté de grands égards pour le sénat de Rome. Cette compagnie, quoique soumise de fait à la domination d'un prince étranger, regardoit au fond ses anciens maîtres comme ses légitimes souverains, et conservoit avec eux des relations d'honneur et de déférence. Agapet avoit succédé au pape Jean II, dit *Mercur*, mort le vingt-sixième d'avril 535, et Justinien respectoit ce prélat, auquel il avoit envoyé sa profession de foi. Théodat menaça par lettres le pape et les sénateurs de les faire passer au fil de l'épée, s'ils ne détournent l'empereur de l'expédition d'Italie. Il fallut obéir. Le sénat écrivit à Justinien une lettre humble et pressante pour lui demander la paix. Agapet se chargea de la commission; et comme il man

poit d'argent pour le voyage, il engagea les vases sacrés, qui furent bientôt après rendus à l'église de Saint-Pierre et l'ordre de Cassiodore. Le pape arriva le 2 février à Constantinople; il y fut reçu avec honneur; mais il ne put en gagner sur l'esprit de Justinien. Les troubles de l'église de Constantinople le retinrent dans cette ville, et il mourut après un séjour de deux mois et demi, comme nous le dirons dans la suite.

Pierre et Rusticus, trouvant Justinien sourd aux premières propositions, lui présentèrent la lettre par laquelle Théodat lui cédoit toute l'Italie. Aussitôt l'empereur envoya Pierre avec un nouveau député, nommé Athanase; il les chargea d'investir Théodat de la propriété des terres qu'il demandoit; de passer avec lui le contrat de cession, et de le confirmer par serment. Pendant le voyage de ces députés les affaires changèrent de face, et le leur d'espérance rendit le courage à Théodat. Asiphar et Grippa, entrés en Dalmatie à la tête d'une armée de Goths, marchèrent vers Salone. Maurice, fils de Mondon, envoyé pour les reconnoître, eut la témérité de les combattre avec des forces très-inégaux. Il en coûta la vie aux Goths les plus braves; mais le fils de Mondon y périt avec presque tous ses gens. A cette triste nouvelle, le père ne consulte que sa douleur; il part avec ce qu'il avoit de troupes, se jette en désespéré au milieu des ennemis, en fait un horrible carnage, les poursuit à outrance, et, prodiguant sa vie, est tué par les fuyards. Cet accident fut pour les Romains un grand malheur qu'une sanglante défaite. Consternés par la perte de ce vaillant capitaine, ils abandonnèrent la Dalmatie. Les vaincus recueillirent le fruit de la victoire, et Grippa se rendit maître de Salone.

Ce médiocre succès rendit Théodat insolent. Il refusa de signer le traité dont il avoit lui-même dressé les articles, et qu'il avoit juré d'avance. Sur les reproches de Pierre et Athanase lui faisoient de cette infidélité :

*Proc. Got.  
l. 1, c. 6, 7.*



*Songez, leur répondit-il fièrement, que la personne des ambassadeurs ne mérite plus de respect lorsqu'ils perdent eux-mêmes à l'égard du prince qui les reçoit.* Les députés lui répliquèrent avec hardiesse *qu'un ambassadeur n'étoit que l'organe de son maître; que si ses discours ne plaisoient pas, c'étoit à son prince qu'il falloit en demander raison; que, pour eux, nulle menace ne les empêcheroit de s'acquitter fidèlement de leur commission. Nous sommes venus, ajoutèrent-ils, pour vous sommer de la parole que vous avez librement donnée; nous vous avons remis les lettres de l'empereur; permettez que nous remettions aux seigneurs de votre cour celles dont nous sommes chargés pour eux.* A ces mots les seigneurs, de peur de se rendre suspects, demandèrent que les lettres qui leur étoient adressées fussent remises entre les mains du roi. Justinien les exhortoit à seconde Pierre et Athanase dans leur négociation; il les invitoit à venir à sa cour, promettant de leur conserver leur dignité et leur fortune, et même d'accroître l'une et l'autre : *Vous n'êtes pas étrangers à notre égard, leur disoit-il, vos pères ont habité parmi nous; nos liaisons sont héréditaires; elles n'ont pas été entièrement rompues : en tout cas, il est facile de les renouveler.* Après la lecture de ces lettres, le roi, outré de colère, s'assura de la personne des deux ambassadeurs, et les garda étroitement.

La fierté de Théodat céda bientôt à de nouvelles alarmes. Justinien, affligé de la mort de Mondon, résolu de reconquérir la Dalmatie, fit partir Constantien, son connétable, avec une flotte. Constantien, après avoir fait embarquer à Dyrrachium les troupes d'Égypte, conduisit sa flotte au port d'Epidaure, où il débarqua une partie de ses soldats. Grippa, qui commandoit dans Salone, ayant envoyé reconnoître les ennemis, les coureurs prirent l'épouvante, et lui exagérèrent tellement le nombre des Romains, qu'il crut avoir sur lui

toutes les forces de l'empire. Il ne jugea pas à propos d'attendre dans Salone, dont les murailles étoient déjà ruinées, et les habitans mal affectionnés. Il en fit sortir ses troupes, et alla camper entre cette ville et Scardone. Constantien, mieux servi par ses conseils et bien instruit de la position et des forces de son ennemi, fit voile vers Salone. Il aborda dans le voisinage et dépêcha Syphiilas, un de ses lieutenans, avec quelques hommes, pour se rendre maître d'un défilé qui faisoit la communication de la ville et du camp des Goths. Le lendemain il entra sans résistance dans la ville et fit aussitôt travailler à réparer les brèches des murailles. Sept jours après, l'armée des Goths, trop fatiguée pour tenir la campagne, reprit le chemin de Raetia. Constantien s'empara, sans coup férir, de toutes les villes de la Dalmatie et de la Liburnie. Il sut même gagner par sa douceur le cœur des Goths établis dans ces contrées.

La mauvaise foi de Théodat et ses variations perpétuelles ne méritoient plus de ménagement. Bélisaire revint en ordre d'entrer en Italie, et d'employer toutes ses forces pour rendre à l'empire cette belle contrée, qui en étoit le berceau. Ce général arrivoit du voyage qu'il avoit fait dans le mois d'avril pour calmer les troubles dont l'Afrique étoit agitée. Il est temps de reprendre la suite des affaires de cette province, et de rapporter ce qui s'y est passé depuis la conquête. La présence de Bélisaire avoit contenu les Maures; son départ leur rendit leur liberté naturelle. Il n'étoit pas encore sorti du port de Carthage, que tout le pays étoit en alarme. Salomon, qui avoit laissé en Afrique avec ses meilleurs officiers, recevoit à tous momens de tristes nouvelles. Ce guerrier, plein d'activité et de valeur, étoit bien digne de succéder à Bélisaire. Comme il avoit à peine assez de troupes pour conserver les postes les plus importants, et que les Maures se montraient de tous les côtés à la fois,

*Proc. Vand.*

*l. 2, c. 11, 11, 12, 13.*

*Theoph. p.*

*170.*

*Anast. p. 61.*

il ne savoit où porter du secours. Les garnisons de Byzacène et de la Numidie étoient détruites. Mais ce qui ne lui causa une plus vive douleur que la perte irréparable des deux plus vaillans officiers que les Romains eussent en Afrique. Augan, qui s'étoit signalé dans plusieurs batailles, et le brave Rufin, porte-étendard de l'empereur, étoient en Byzacène à la tête d'un corps de cavalerie. Indignés de voir les campagnes ravagées, les habitans traînés en esclavage, ils se postèrent en embuscade dans un défilé, surprirent les Maures, les taillèrent en pièces, et délivrèrent tous les prisonniers. Au premier avis de cette défaite, Cuzinas et trois autres chefs barbares, qui n'étoient pas loin de là avec une nombreuse cavalerie, accoururent à toute bride, arrivèrent le soir, et enveloppèrent les vainqueurs. La supériorité du nombre l'emporte sur la bravoure ; les Romains environnés de toutes parts, périrent en combattant. Augan et Rufin, suivis de quelques cavaliers, se font jour à travers des escadrons ; ils quittent leurs chevaux et se retirent sur une roche voisine, d'où ils écartent les Maures par des coups de flèches. Tant qu'ils purent faire usage d'arcs, ils défendirent vaillamment les approches ; leurs carquois étant épuisés, ils se virent bientôt environnés d'une foule d'ennemis qu'ils repoussèrent avec des épées. Il fallut enfin céder au nombre. Augan se fit tuer en pièces, et combattit jusqu'au dernier moment. Rufin, couvert de blessures, fut pris par un des chefs Maures, qui, craignant encore sa valeur, lui coupa la tête. Le vainqueur, frappé de l'air martial et terrible que ce guerrier conservoit par la force de ses traits et par l'épaisseur de sa chevelure, la porta dans sa demeure pour en faire un spectacle à ses femmes, aussi féroces que leur maître.

AN. 536.

Quoique la perte de ces deux guerriers ne dûrât inspirer à Salomon que des sentimens de vengeance, il chercha encore la voie de pacification. Il écrivit aux rois Maures qu'ils avoient apparemment oublié et le désas-

dales, et les sermens qu'ils avoient eux-mêmes faits à Bélisaire, et leurs propres enfans donnés en otage, et ils hasardoient la vie par leur révolte. Ils répon-  
rent que l'exemple des Vandales n'avoit pour eux rien  
frayant. Vous ne les avez vaincus, disoient-ils, que  
ce que nous les avions auparavant affoiblis par plu-  
sieurs défaites. Vous nous accusez de perfidie ; c'est un  
roche qui tombe à plus juste titre sur Bélisaire, dont  
magnifiques promesses n'ont été suivies d'aucun ef-  
fet. Quant aux menaces que vous nous faites de mettre  
mort nos otages, c'est aux Romains à ménager leurs  
sens, parce qu'ils n'ont chacun qu'une seule femme ;  
et nous, qui pouvons en avoir cinquante, nous ne  
craignons pas de manquer de postérité. Après une ré-  
ponse si brutale, Salomon ayant pourvu à la sûreté de  
l'arthage, marcha vers la Byzacène. Il trouva Cuzinas  
et ses trois collègues campés dans la plaine de Mamma,  
au pied d'une chaîne de hautes montagnes ; il s'y retran-  
cha ; et le lendemain, dès la pointe du jour, les deux  
armées se rangèrent en bataille. Celle des Maures avoit  
une disposition particulière, qui ne fut jamais en usage  
que quand une armée se voit enveloppée de toutes parts.  
Les barbares ignoroient tellement la tactique, qu'ils  
sembloient avoir pris à tâche de perdre l'avantage que  
leur donnoit la supériorité du nombre. Comme ils avoient  
une multitude innombrable de chameaux, ils les ran-  
gèrent en cercle sous douze rangs, en sorte que ces ani-  
maux faisoient face de tous côtés, chaque file étant com-  
posée de douze. Les fantassins remplissoient les inter-  
valles ; ils étoient presque nus, n'ayant pour arme qu'une  
épée, une rondache et deux javelots. La coutume de ces  
barbares étoit de mêler avec les combattans quelques  
femmes qui tenoient leurs enfans entre leurs bras, appa-  
remment pour animer les soldats par la vue de ce qu'ils  
avoient de plus cher. Le reste des femmes étoit placé au  
centre du cercle. Elles suivoient leurs maris à la guerre,

et partageoient avec eux les travaux. On les employa à planter les palissades, à dresser les tentes, à panser les chevaux et les chameaux, à fourbir et à aiguiser les armes. La cavalerie, postée sur le penchant des montagnes, laissoit un grand espace entre elle et l'infanterie. Les Maures étoient au nombre de cinquante mille hommes. Salomon n'en avoit pas dix mille; mais, grâce à la mauvaise disposition des ennemis, il pouvoit choisir dans leur armée telle partie qu'il jugeroit à propos d'attaquer; le reste devenoit inutile, à moins de rompre l'ordonnance; ce qui entraînoit le désordre et la défaite. Il attaqua du côté de la plaine, pour ne pas s'engager entre la cavalerie et l'infanterie. Le commencement du combat ne fut pas favorable aux Romains. Leurs chevaux, effarouchés de l'aspect et du cri des chameaux, prenoient la fuite, jetant par terre leurs cavaliers, et les Maures perçoient à coups de dards. Pour remédier à ce désordre, Salomon sauta de son cheval et fit mettre pied à terre à toute sa cavalerie. Il donna ordre à ses soldats de se tenir fermes, les rangs serrés, et bien couverts de leurs boucliers. Pour lui, à la tête de cinq cents hommes, il court entamer le cercle, tombant sur les chameaux à grands coups d'épées. Les fantassins qui garnissoient les intervalles de ce côté-là ne tardèrent pas à prendre la fuite. Les Romains pénétrèrent jusqu'au centre, où étoient les femmes. Alors tous les Maures débandent, et fuient vers les montagnes, poursuivis par les Romains, qui en font un grand carnage. Il en resta dix mille sur la place. Les femmes, les enfans, les chameaux que le fer avoit épargnés furent emmenés à Carthage, où la victoire fut célébrée par des fêtes publiques.

Plus irrités que consternés de leur défaite, les Ébaries firent un nouvel effort. Toute la nation prit les armes; et Salomon, à peine de retour, apprit qu'une armée beaucoup plus nombreuse que celle qui venoit

re battue ravageoit de nouveau la Byzacène, et passait tout au fil de l'épée, sans distinction d'âge ni de sexe. Il marche aussitôt, et s'arrête au pied du mont Targaon, sur lequel les Maures étoient campés. Il y resta plusieurs jours. Les ennemis, qui avoient appris à craindre les Romains en rase campagne, étoient résolus de conserver l'avantage du poste. Le mont Targaon est inaccessible vers l'orient; mais vers l'occident il s'abaisse en pente douce et présente un accès facile. Il est accompagné, à droite et à gauche, de deux monts d'une prodigieuse hauteur, qui ne sont séparés de la montagne que par un passage étroit, mais très-profond. Les Maures étoient campés du côté de l'occident, au milieu de la descente; ils n'avoient posté aucune troupe ni au-dessus d'eux, d'où ils ne craignoient rien d'attaque, ni au-dessous, parce qu'ils se croyoient en état d'accabler les Romains à coups de traits avant que ceux-ci pussent les atteindre. Ils tenoient leurs chevaux tout bridés à côté d'eux, à dessein de fuir ou de poursuivre selon l'événement. Salomon, voyant les Maures déterminés à conserver leur poste, et ses soldats impatientés de quitter ce terrain aride et stérile, résolut de monter aux ennemis. Mais, pour s'assurer du succès, il voulut obtenir par adresse l'avantage que le lieu sembloit lui refuser. Il donna ordre à Théodore, capitaine des gardes de nuit, de prendre avec lui mille soldats légers et agiles, de grimper avec eux pendant la nuit au sommet de la montagne, par le côté qui paroissoit impraticable, de s'y tenir tranquilles jusqu'au jour, et alors de lever leurs enseignes et d'accabler les ennemis à coups de traits. L'ordre fut exécuté sans que les Maures ni les Romains mêmes en eussent aucun soupçon. Car, Théodore étant parti au commencement de la nuit, on pensa qu'il n'avoit d'autre dessein que de battre la campagne et de garder les avenues du camp. Salomon fit marcher son armée de grand matin; et, dès que le jour

cheval, aveuglés par la terreur, ils se perçoient  
lement de leurs armes , et se précipitoient e  
hommes et chevaux , dans cette gorge étroite et p  
qui les séparoit du rocher voisin. Enfin les c  
amoncelés les uns sur les autres, ayant comb  
sage, servirent de pont à ceux qui suivoient pou  
le rocher, où les Romains ne se hasardèrent p  
poursuivre. Dans cette horrible confusion, il p  
quante mille Maures , sans qu'il en coûtât une g  
sang aux Romains. On prit un des chefs , nomm  
las, et avec lui toutes les femmes et une si gran  
titude d'enfans , que les soldats romains donno  
jeune Maure pour un mouton. Ceux qui échapp  
la défaite ne trouvant plus de sûreté dans le  
retirèrent en Numidie auprès d'Yabdas, qui  
mont Aurase. Il ne resta dans la Byzacène que les  
sujets d'Antalas, jusqu'alors fidèle aux Romains.

La Numidie n'étoit pas plus tranquille. Yabdas  
de plus de trente mille Maures , y faisoit de gra  
vages. Un des capitaines de Bélisaire, nommé  
illustre par sa valeur, commandoit dans un ca  
la province. Il n'avoit à sa suite que soixante-d  
liers de la nation des Huns. Comme il n'étoit pa  
de tenir la campagne, il cherchoit quelque déf  
faveur duquel il pût surprendre les ennemis.  
Numidie est un pays découvert, qui n'offre de  
parts que de vastes plaines. Il trouva cependa

la ville de Tigisi un lieu propre à son dessein. C'étoit un bassin formé par une source abondante et bordé de rochers escarpés. Il s'y mit en embuscade, ne doutant que les Maures, qui désoloient le voisinage, ne vissent bientôt s'y désaltérer, les environs ne fournissant une goutte d'eau. Il ne fut pas trompé dans sa conjecture. On étoit dans le fort de l'été, dont les ardeurs étoient insupportables au milieu de ces sables arides. Les Maures, dévorés d'une soif brûlante, accoururent à la fontaine, et, trouvant le lieu fermé par les ennemis, ils restèrent épuisés de langueur, et souffrant le supplice de Tantale à la vue de cette eau qu'ils ne pouvoient atteindre. Yabdas, s'étant approché, offrit au capitaine le tiers de son butin, s'il consentoit à laisser boire ses soldats. Althias rejeta l'offre, et lui proposa le combat singulier, sous la condition que le vainqueur resteroit maître de la fontaine. Le roi accepta le défi, et ses cavaliers, ravis de joie, se tenoient assurés de la victoire, Althias étant d'une taille grêle et fort petite, au lieu que Yabdas étoit le mieux fait et le plus vaillant des Maures. Ils prennent carrière, et reviennent l'un sur l'autre. Yabdas lance le premier son javelot, qu'Althias ne put l'adresse de saisir et la force d'arrêter de la main droite; en même temps, maniant son arc de la main gauche, dont il savoit également se servir, il abat d'un coup de flèche le cheval de son ennemi. Les Maures, effrayés, remontent Yabdas sur un autre cheval, et disparaissent avec lui. Althias demeura maître de tout le butin, et ce combat le rendit célèbre dans toute l'Afrique. Yabdas se retira sur le mont Aurase, dont les Maures avoient emparés plus de cinquante ans auparavant sous le règne d'Hunéric. Cette montagne, située près du fleuve Nipsagas, à treize journées de Carthage, étoit la plus élevée de toute l'Afrique connue des Romains. Elle occupoit un terrain de trois journées de circuit. La pente escarpée de rochers n'offroit aux yeux rien que d'af-



freux et de sauvage; mais le sommet présentait le pays le plus délicieux; une vaste plaine, arrosée de ruisseau, enrichie de moissons et de fruits d'un goût exquis, trois fois plus gros que dans le reste de l'Afrique. Les Maures n'y avoient point bâti de forts, le lieu se défendoit de lui-même. Ils avoient ruiné Tamugade, ville grande et peuplée, à l'entrée de la plaine qui conduisoit au Aurase, afin qu'elle ne pût servir de place d'armes à leurs ennemis. Salomon, pour délivrer la Numidie des ravages d'Yabdas, résolut de l'aller relancer dans sa retraite. Deux rois maures vinrent le joindre avec leurs troupes, et s'offrirent à lui servir de guides; il ne pouvoit se fier à ces princes, parce qu'ils étoient en guerre avec Yabdas. Il partit de Carthage, et le même jour qu'il arriva au pied de la montagne, il s'achemina en ordre de bataille, ne doutant pas que les ennemis ne voulussent en disputer l'accès. Comme il ne paroissoient point, il fit monter ses soldats, qui, montant avec peine de rocher en rocher, s'arrêtèrent, après deux heures de fatigue, pour passer la nuit. Ils ne firent pas plus de chemin les jours suivans. Enfin le septième jour ils gagnèrent un des sommets, sur lequel, au rapport de leurs guides, les ennemis les attendoient. Ils trouvèrent qu'une vieille tour et un ruisseau, mais sans d'ennemis. Ils y restèrent campés trois jours sans recevoir aucun des Maures, qui, connoissant les détours de la montagne, se déroboient aisément à leurs recherches. Comme ils étoient menacés de manquer bientôt de vivres, ils commencèrent à se défier de leurs guides. En effet, ceux-ci les trahissoient, instruisant les Maures de la marche des Romains, qu'ils trompoient par de fausses nouvelles. Salomon, s'en étant convaincu, craignit des effets encore plus funestes de leur perfidie; et voyant d'ailleurs qu'un plus long délai exposoit ses soldats à mourir de faim, il prit le parti d'abandonner l'entreprise, et gagna la plaine.

Comme l'hiver approchoit, il laissa en Numidie une partie de ses troupes pour défendre la province, et ramena le reste à Carthage. Son dessein étoit de retourner au mont Aurase dès que la saison le permettroit, mais avec plus de précaution, et sans employer le secours des Maures, dont il avoit éprouvé la perfidie. En même temps il songeoit à purger la Sardaigne d'une troupe de brigands. C'étoient des Maures que les Vandales avoient autrefois relégués dans cette île avec leurs femmes pour en délivrer l'Afrique. Ces bannis, d'abord en petit nombre, et détenus dans des prisons, s'échappèrent et se cantonnèrent dans les montagnes voisines de Cagliari, où ils se multiplièrent jusqu'au nombre de trois mille. Sortant alors de leurs retraites, ils couroient les campagnes et faisoient d'affreux ravages.

Salomon se préparoit à les exterminer, lorsqu'une révolte de ses propres soldats le mit en danger de la vie. Voici quel en fut le sujet. L'empereur, ayant réuni à son domaine les terres conquises en Afrique, les avoit données à ferme aux soldats, et ceux-ci avoient épousé des veuves et les filles des Vandales. Ces femmes, se voyant avec dépit devenues simples fermières des biens qu'elles avoient possédés, persuadèrent à leurs maris que ces terres leur appartenoient. *C'est notre dot, disoient-elles, ces fonds ont dû passer entre vos mains par notre mariage. Est-il juste qu'en épousant nos vainqueurs nous ayons perdu la fortune dont nous jouissions avec les vaincus ?* Les soldats, peu instruits pour l'ordinaire des droits de propriété, trouvèrent ce titre très-légitime. Ils portèrent leurs plaintes à Salomon, qui s'efforça, mais en vain, de leur faire entendre qu'ils devoient être contents qu'on leur eût abandonné l'or et l'argent des barbares ; qu'ils étoient au service de l'empereur, qui les avoit armés, payés, entretenus, et auquel ils avoient prêté serment ; que ce n'étoit pas pour eux-mêmes qu'ils avoient combattu, mais pour

*Proc. Got.*

*l. 1, c. 14.*

*Theoph. p.*

*172.*

*Anast. p. 62.*

*rendre à l'empire ses anciennes possessions ; que les conquêtes appartenissent à l'état , et que c'étoit renoncer au caractère de Romains que de se prétendre les successeurs des Vandales.* Les soldats ne furent point satisfaits de ces raisons ; ils étoient encore animés par les ariens qui se trouvoient parmi leurs camarades. Il y en avoit environ mille dans les troupes de Salomon , entre lesquels on comptoit plusieurs Hérules , les plus mutins des barbares. Comme l'empereur avoit défendu le culte public à tous les hétérodoxes , les prêtres vandales , désespérés de se voir privés de leurs fonctions , les excitoient à la révolte ; et de ce ton dévot que les séditeux savent si bien prendre ils leur représentoient que la fête de Pâques approchoit , et que ce seroit pour eux le comble du malheur et de l'infamie de ne pouvoir faire baptiser leurs enfans ni célébrer selon leurs usages cette sainte solennité. Ils étoient secondés par d'autres Vandales répandus dans Carthage. Nous avons dit que Justinien avoit envoyé en Orient les prisonniers de cette nation , amenés par Bélisaire à Constantinople. Environ quatre cents d'entre eux étant arrivés à Lesbos , se rendirent maîtres des navires qui les portoient , et forcèrent les matelots de les reconduire en Afrique. Abordés en Mauritanie , sur une côte déserte , ils gagnèrent le mont Aurase , et plusieurs revinrent à Carthage , où ils souffloient secrètement le feu de la sédition.

Le nombre des mécontents croissoit tous les jours. Ils s'assembloient , ils s'aigriroient les uns les autres , ils se lioient par des sermens. Les approches de la fête de Pâques embrasoient de plus en plus le faux zèle des ariens. Dans un si grand nombre de conspirateurs le secret étoit difficile : cependant aucun avis ne parvint jusqu'à Salomon , parce que la plupart de ses gardes et de ses domestiques entroient dans le complot. Le jour de Pâques , qui tomboit cette année au vingt-troisième de mars , Salomon assistant à l'office dans une parfaite

curité, les conjurés vinrent à l'église, dans le dessein de le poignarder. Ils l'enveloppèrent; et, s'animant mutuellement par leurs regards, ils portoient déjà la main à leurs épées; mais la vue des autels et les yeux de leur général, dont la vertu imprimoit le respect, les placèrent d'effroi; ils se retirèrent en tremblant, se reprochant les uns aux autres leur foiblesse. Ayant remis l'exécution au lendemain, ils furent saisis de la même erreur, et sortirent encore sans rien faire. Désespérés d'avoir deux fois manqué leur coup, ils s'attroupent à la porte de l'église, et, par un emportement plein d'impudence, ils s'accablent publiquement de reproches, traitant réciproquement de lâches, de traîtres, de vils esclaves de Salomon. Après un éclat si indiscret, la plupart sentirent bien qu'il n'y avoit plus pour eux de sûreté dans Carthage. Ils en sortirent pleins de fureur, et commencèrent à ravager la contrée, forçant les villages et massacrant tous ceux qu'ils trouvoient. Quelques-uns eurent assez d'assurance pour rester dans la ville; et, tranquilles dans leurs maisons, ils feignoient d'ignorer le complot.

Salomon, instruit enfin du danger qu'il couroit encore, ne prit pas l'épouvante. Il essaya de ramener par la douceur les conjurés qui étoient demeurés à Carthage. Ceux-ci parurent d'abord touchés de ses discours; mais cinq jours après, animés par l'exemple de leurs camarades qui impunément désoloient le pays, ils s'assemblèrent dans le Cirque, où, poussant des cris tumultueux, ils insultoient Salomon et les autres capitaines. Salomon leur envoya Théodore de Cappadoce, quoiqu'il se défiât de cet officier, qu'il soupçonnoit même d'avoir voulu attenter à sa vie. Il vouloit sans doute l'éprouver dans cette conjoncture, et s'assurer de ses véritables dispositions. Les soupçons de Salomon étoient injustes; Théodore le servit de bonne foi, et tâcha d'apaiser les séditieux. Mais ceux-ci, au lieu de

l'écouter, le proclamèrent leur général; et, le forçant de marcher au milieu d'eux, ils le conduisirent à grand bruit au palais. En y entrant, ils égorgèrent autre Théodore, capitaine des gardes, celui-là même dont la valeur avoit tant contribué à la victoire reportée sur le mont Burgaon. Ce meurtre redoubla leur rage, ils courent par toute la ville, égorgent les amis de Salomon, sans épargner ceux-mêmes leur offroient de l'argent pour racheter leur vie. pillent les maisons, jusqu'à ce que, la nuit étant venue, la débauche et l'ivresse succèdent à la fureur et au carnage.

Pendant ce tumulte, Théodore, échappé de leurs mains, s'étoit renfermé dans sa maison, détestant le commandement dont la révolte avoit prétendu l'hériter. Salomon se tenoit caché dans la chapelle du saint Martin vint l'y trouver au commencement de la nuit et lorsqu'ils crurent les séditeux endormis, ils partirent chez Théodore, qui, les ayant obligés de prendre quelque nourriture, les escorta jusqu'au port et les embarqua dans une chaloupe. Ils n'avoient avec eux cinq domestiques avec l'historien Procope, que Bélisaire avoit laissé auprès de Salomon pour l'aider de conseils. Après avoir fait douze ou treize lieues en longeant le rivage, ils arrivèrent à Massua; c'étoit un port dépendant de Carthage. Salomon fit partir Marcellus pour aller en Numidie avertir Valérien et les autres officiers qui commandoient dans cette province d'être sur leurs gardes, par tous les moyens possibles, que la contagion de la révolte ne se communiquât à leurs soldats. Il manda à Théodore de veiller à la conservation de Carthage. Après avoir pris ces sages précautions, il passa en Sicile avec Procope, et pressa vivement Bélisaire de se transporter en Afrique, où l'autorité impériale étoit infiniment outragée.

*Proc. Got.*  
*l. 1, c. 15.*

Les rebelles, instruits de la retraite de Salomon, s'

trop foibles pour se rendre maîtres de Carthage, sortirent de la ville, et se rassemblèrent dans la plaine de l'île, où ils choisirent pour chef Stozas, un des gardes de Martin, homme hardi et entreprenant, mais perfide et sanguinaire. Ils espéroient sous sa conduite chasser du pays tous les commandans envoyés par l'empereur, et s'emparer de l'Afrique entière. Stozas appela sous ses enseignes ce qui restoit de Vandales ; il enrôla grand nombre d'esclaves ; et, ayant formé une armée de huit mille hommes, il marcha vers Carthage, persuadé qu'il y entreroit sans résistance. Lorsqu'il fut à la vue de cette grande ville, il la fit sommer de se rendre, promettant de n'y faire aucun désordre. Théodore, à la tête des principaux habitans, répondit qu'ils étoient résolus de demeurer fidèles à l'empereur ; et, pour inspirer à Stozas des sentimens pacifiques, il lui envoya Joseph, attaché au service de Bélisaire, qui venoit d'arriver à Carthage pour une commission particulière. Stozas, irrité de la réponse, fit tuer Joseph, et s'approcha de la ville.

*Marc. chr.*  
*Theoph. p.*  
 172, 173.  
*Jorn. succ.*  
*cess.*

Malgré les instances de Théodore, le peuple songeoit à se rendre : on avoit résolu de capituler le lendemain, lorsque Bélisaire entra pendant la nuit dans le port ; il n'avoit qu'un seul vaisseau, et n'amenoit avec lui que son lion et cent hommes choisis dans sa garde. Les rebelles dormoient tranquillement, dans la confiance qu'à leur réveil on leur apporteroit les clefs de la ville. Mais au point du jour, quand ils apprirent l'arrivée de Bélisaire, frappés de ce nom seul, ils décampèrent en confusion. Bélisaire, ayant assemblé deux mille hommes, dont il embrasa le courage par ses paroles et par ses libérations, se mit à la poursuite des troupes de Stozas, et les atteignit près de Membrèse, à seize ou dix-sept lieues de Carthage. Les deux armées campèrent, celle de Bélisaire près du fleuve Bagradas, celle de Stozas sur une hauteur de difficile accès.

Le lendemain on se rangea en bataille de part et d'autre ; les révoltés se fioient sur la supériorité de leur nombre, et les soldats de Bélisaire sur la haute capacité de leur général, méprisant leurs ennemis comme une troupe de brigands que le crime avoit attroupés sans chef, sans discipline, sans honneur. Comme ils s'acharchoient pour en venir aux mains, il s'éleva un vent impétueux qui, donnant en face sur l'armée de Stotz, fit craindre que les traits de ses soldats ne perdissent leur force, tandis que ceux des ennemis en accroissent davantage. Dans cette pensée, il fit un mouvement à droite pour tourner l'armée de Bélisaire et prendre le dessus du vent. Comme il prêtoit l'oreille et que cette évolution ne se faisoit pas sans quelque ordre, Bélisaire profita du moment, et chargea les ennemis dans cette position flottante et mal assurée ; furent enfoncés du premier choc ; et, prenant aussitôt fuite, ils ne se rallièrent qu'en Numidie, où ils périrent avec confusion qu'ils n'avoient perdu que quelques soldats, dont la plupart étoient Vandales. Le vainqueur ne jugea pas à propos de les poursuivre ; il se contenta de les avoir chassés avec sa petite troupe, et livra le pays au pillage. On y trouva beaucoup d'argent, et un grand nombre de ces femmes qui avoient été la première cause de la rébellion. Bélisaire, de retour à Carthage, apprit la nouvelle de la Sicile qu'il s'étoit élevée une sédition dans ses troupes, et qu'il étoit à craindre qu'elle n'eût de suites funestes, s'il ne revenoit au plus tôt. On peut dire que la supériorité de ce grand homme avilissoit ses capitaines ; les soldats qu'il avoit une fois commandés ne pouvoient qu'avec peine obéir à d'autres qu'un coursier vigoureux, accoutumé à la main d'un adroit écuyer, souffre impatiemment et désarçonne un cavalier moins habile. Après avoir donné, dans le peu de temps qui lui restoit, le meilleur ordre qu'il put aux affaires de l'Afrique, il confia le soin de Carthage

Modore et à Ildiger, et repassa en Sicile avec Salomon, qui se rendit à Constantinople. -

Dès que Bélisaire fut éloigné, Stozas reprit l'avance. Marcel commandoit en Numidie; il avoit sous ses ordres Cyrille, Barbatus, Térance et Sérapis. Ayant appris que Stozas étoit à Gazophyle, petite ville à deux journées de Constantinè, et qu'il y rassembloit ses troupes, il marcha pour le surprendre avant qu'elles fussent réunies. Les deux corps étoient en présence et prêts à se charger, lorsque Stozas s'approchant des ennemis à la portée de la voix : « Camarades (s'écria-t-il), quelle fureur vous aveugle? Victimes d'une injuste tyrannie, vous attaquez vos amis, vos frères, qui ne cherchent qu'à vous affranchir en se vengeant eux-mêmes. Avez-vous donc oublié qu'on vous refuse depuis long - temps cette misérable paie, unique salaire de vos fatigues et de vos blessures; qu'on vous enlève les dépouilles que vous avez acquises par tant de péripéties? Vos généraux veulent jouir seuls des fruits de votre valeur; ils s'enrichissent de votre misère, ils vivent de votre sang; et vous suivez en esclaves ces maîtres avarés et impitoyables! Si je vous suis odieux, chargez sur moi votre colère; me voici en butte à vos traits, mais épargnez vos frères. Si vous n'avez à me reprocher que ma compassion pour vous et pour mes camarades, joignons nos armes, et défendons ensemble nos intérêts communs. » Pendant qu'il parloit, Marcel et les autres officiers crioient à leurs soldats d'avancer, et de tirer sur ce rebelle; mais les soldats, sourds à leurs ordres, n'écoutoient que Stozas. Attristés par ses paroles, ils courent à lui, ils l'embrassent et versant des larmes, ils se joignent à sa troupe. Marcel et les autres généraux s'enfuient dans l'église de Gazophyle. Stozas, à la tête des deux armées réunies, investit cette église; les généraux en sortent sur sa parole; mais, par une perfide trahison, il les fait égorger à ses yeux.



*Proc. Got.* La sédition des troupes de Sicile n'eut aucune  
*l. 1, c. 8.* fâcheuse. Le retour de Bélisaire rétablit le calme  
*Marc. chr.* trouva son camp aussi tranquille qu'il l'avoit laissé  
*Jorn. de reb.* disposa sans perdre de temps à passer en Italie  
*get. c. 60.* les ordres qu'il recevoit de l'empereur. Ayant mis  
*Idem de success.* nison dans Syracuse et dans Panorme, il passa de  
 Rhége à Rhége. A peine y fut-il arrivé, que tous les  
 ples d'alentour l'envoyèrent assurer de leur obéissance  
 leurs villes étoient sans défense, et ils détestoient  
 vernement des Goths. Mais la plus importante de  
 ces defections fut celle d'Ebrimuth, le gendre de  
 dat, dont il avoit épousé la fille Théodenante. Son  
 père l'avoit envoyé vers le détroit avec quelques troupes  
 pour défendre le pays. Dès qu'il sut que Bélisaire  
 à Rhége, regardant déjà l'Italie comme perdue par  
 Goths, il alla se jeter aux pieds du général romain.  
 le pria de le recevoir au service de l'empire. Bel  
 l'envoya à Constantinople, où il fut comblé d'honneurs  
 et revêtu du titre de patrice.

*Proc. Got.* De Rhége l'armée romaine traversa sans oppo  
*l. 1, c. 8, 9, 10.* le pays des Brutiens et la Lucanie, la flotte côtoya  
*Marc. chr.* rivage. Elle arriva devant la ville de Naples, alors  
*Jorn. de reb.* grande qu'elle n'est aujourd'hui, mais très-forte  
*get. c. 60.* fendue par une nombreuse garnison. La mer d'un  
*Idem de success.* de l'autre ses murailles bâties sur un terrain escar  
 rendoient les approches très-difficiles. Bélisaire  
 trer la flotte dans le port, où elle jeta l'ancre hors  
 portée du trait. Il campa sur le rivage avec ses troupes  
 de terre, et prit par composition une forteresse qui  
 fendoit l'entrée du faubourg. Les habitans lui députèrent  
 Etienne, qui lui représenta *que les Napolitains n'étoient pas les maîtres de leur ville, que la garnison y dominoit, et que cette garnison même ne pouvoit se rendre aux Romains impunément, ses braves, ses femmes, ses enfans étant entre les mains de dat ; que Bélisaire agissoit contre ses propres*

*ils en s'arrêtant devant une place peu importante ; qu'il devoit aller attaquer Rome , dont la prise entraîneroit Naples et toute l'Italie ; que si , au contraire , il échouoit devant Rome , il ne pourroit conserver les conquêtes précédentes , et que le sang qu'il auroit répandu devant Naples seroit versé en pure perte. Bélisaire répondit qu'il n'avoit point de conseil à recevoir des Napolitains ; que l'empereur l'envoyoit pour les tirer d'esclavage ; que ce seroit une folie de combattre leur libérateur , et de faire pour conserver leurs chaînes les efforts que des hommes sages font pour se mettre en liberté ; qu'il laissoit la garnison le choix d'entrer au service de l'empereur ou de se retirer ; que , si les habitans acceptoient la liberté qu'il leur offroit , il leur donnoit parole de les traiter aussi favorablement qu'il venoit de traiter les Siciliens ; que , s'ils préféroient de rester en servitude , il seroit forcé d'en user avec eux comme avec des esclaves.*

Etienne , gagné en secret par Bélisaire , employoit tous ses efforts pour déterminer ses concitoyens à se rendre. Il étoit secondé par Antiochus , marchand syrien établi à Naples , qui avoit grande réputation de prudence et de probité. Mais deux avocats fort accrédités , Pastor et Asclépiodote , attachés d'inclination et d'intérêt au parti des Goths , traversoient de toutes leurs forces les intentions d'Etienne ; et pour y réussir , sans manifester leur dessein , ils engagèrent le peuple à demander des avantages si excessifs , qu'ils étoient bien persuadés que Bélisaire ne les accorderoit jamais. Le général main se douta de l'artifice ; et , pour le rendre inutile , accorda tout. Les habitans , ravis de joie , couroient aux portes pour les ouvrir à l'armée romaine ; et les Goths , trop foibles pour résister à ce concours , frémissaient de dépit , et songeoient à la retraite , lorsque Pastor et Asclépiodote , se jetant au-devant de la multitude : Citoyens (s'écrièrent-ils) , écoutez les derniers soupirs de la patrie , dont vous allez déchirer les entrailles.

duite à deux officiers nommés Magnus et Enn  
instruisit de ce qu'ils avoient à faire. La nuit c  
nue, ils prirent des lanternes, et conduisirent leur  
vers l'aqueduc. Ils étoient accompagnés de deu  
pettes, qui devoient se faire entendre lorsqu'il  
pénétré dans la ville. Bélisaire avoit fait prép  
échelles pour monter à l'escalade dans le mêm  
ment : il avoit donné ordre à toutes ses troupes  
nir alertes et sous les armes. Lorsque le détache  
entré dans l'aqueduc, la plus grande partie pri  
vante, et retourna sur ses pas, malgré les eff  
faisoient leurs conducteurs pour les retenir. I  
les reçut fort mal, et les fit remplacer par deu  
soldats des plus braves de l'armée. Photius, so  
fils, emporté par une bouillante valeur, voul  
cher à leur tête, et étoit déjà entré dans le cana  
Bélisaire l'obligea de demeurer avec lui. Ceux qui  
fui le péril, piqués des reproches de leurs camar  
rougissant de paroître moins hardis, entrèrent  
suite. Cependant Bélisaire, craignant que les G  
étoient de garde dans la tour la plus voisine n  
dissent la marche des soldats dans l'aqueduc, en  
ce côté-là Bessas, Goth de naissance, et qui parl  
leur langue, pour les distraire par ses discours.  
faisant grand bruit, les exhortoit à se rendre  
amusoit par ses propositions et ses reparties; le  
répondoient par des railleries et des injures contr

**à Bélisaire.** L'aqueduc, couverte d'une voûte de briques, s'enfonçoit bien avant dans la ville, et les soldats étoient déjà, sans le savoir, sous le terrain de Naples, lorsqu'ils arrivèrent enfin à la bouche du canal, qui se terminoit à un bassin dont les bords étoient fort élevés et impraticables, surtout à des hommes armés. Ils étoient dans un grand embarras, ceux qui suivoient poussant leurs carabades pour gagner eux-même l'ouverture, et s'étouffant les uns les autres dans ce lieu étroit. Un soldat plus dispos et plus hardi, s'étant dépouillé de ses armes, s'aida de bien des mains et des pieds, qu'il parvint jusqu'au haut, et se trouva dans une méchante mesure, habitée par une pauvre femme. Il la menaça de la tuer, si elle ne lui ouvroit la bouche, et jeta dans la fosse une corde qu'il attachait par un bout à un olivier. A l'aide de cette corde les soldats se trouvèrent tous en haut deux heures avant le jour. Ils s'avancèrent vers les murs du côté du nord, où Bélisaire avec Bessas et Photius attendoient l'événement, et surprirent les gardes de deux tours, qu'ils passèrent au fil de l'épée. Maîtres de cette partie de la muraille, ils donnèrent le signal avec les trompettes. Aussitôt Bélisaire fit appliquer les échelles; mais comme elles se trouvèrent trop courtes pour atteindre aux créneaux, il fallut en attacher deux au bout l'une de l'autre. On gagna ainsi le haut des murs.

L'escalade ne réussissoit pas du côté de la mer. Les Juifs, qui défendoient la muraille en cet endroit, n'attendant aucun quartier des Romains, dont ils avoient fait rejeter les propositions, se battoient en désespérés; et quoiqu'une partie des Romains fût déjà dans la ville, ils soutenoient opiniâtrément toutes les attaques. Mais quand le jour fut venu, se sentant charger par derrière, ils prirent la fuite. Alors il n'y eut plus de résistance; l'armée entra par toutes les portes, et le soldat se livra à tous les excès de la fureur. Les Huns surtout exerçoient leur barbarie naturelle sans respecter les asiles les plus

sacrés. Bélisaire couroit partout il voyoit ses gens acharnés au carnage : « Arrêtez (le dit-il), ce sont vos sujets que vous égorgez. C'est Dieu qui vous donne la victoire, et vous l'outragez par votre cruauté. Montrez aux vaincus que nous méritons de les vaincre. En les massacrant vous justifiez leur résistance. Ils sont assez punis d'avoir été vos ennemis. Faites par votre humanité qu'ils se repentent de n'avoir pas toujours été vos amis. » Il laissa le butin aux soldats comme récompense de leur valeur ; mais il fit rendre les enfants à leurs pères et les femmes à leurs maris. Ainsi, dans le même jour, les Napolitains perdirent et recouvrèrent la liberté. Avant la nuit le calme étoit rétabli dans la ville et les habitans retrouvoient dans leurs maisons ce qu'ils y avoient caché de précieux. Le siège avoit duré vingt jours. Bélisaire accorda la vie à ce qui restoit de la garnison. C'étoient huit cents Goths, qu'il incorpora dans ses troupes. Tel fut le premier exploit de Bélisaire en Italie. La plupart des auteurs lui font un crime du saccagement de Naples, qui fut d'abord inondée de sang et jonchée de cadavres. Mais c'étoit un effet inévitable de la fureur du soldat irrité d'un siège meurtrier. Bélisaire en gémit lui-même, et mit tout en œuvre pour en arrêter les suites. J'ai suivi Procope, le seul témoin oculaire qui nous reste ; et son récit s'accorde mieux avec le caractère de ce général, aussi humain qu'invincible. Si l'on soupçonne l'historien d'avoir ici flatté son maître, cette conjecture n'est pas suffisamment appuyée par le foible témoignage de quelques compilateurs, dont les écrits montrent en toute rencontre plus de piété que de jugement. Les massacres que les Huns firent dans les églises, et le pillage de quelques monastères, que le général ne put d'abord empêcher, ont animé leur censure. Ce fut le même motif qui attira dans la suite à Bélisaire les reproches du pape Silvère. Ce vainqueur généreux, touché du sort de cette ville

bre, n'oublia rien pour l'adoucir. On rapporte que  
nt aussi par un aqueduc, et peut-être par le même,  
Alfonse d'Aragon se rendit maître de Naples en  
2.

astor et Asclépiodote ne survécurent pas aux mal-  
rs qu'ils avoient attirés sur leur patrie. Le premier,  
moment qu'il vit entrer les Romains, fut frappé  
plexie et mourut sur l'heure. Asclépiodote, avec les  
cipaux habitans, vint se jeter aux pieds de Bélisaire.  
gré les reproches d'Etienne, le général romain lui  
t fait grâce, et il s'en retournoit comblé de joie,  
que le peuple, transporté de rage, se jeta sur lui,  
me sur l'auteur de tous ses maux, et le mit en pièces.  
coururent ensuite à la maison de Pastor, pour le  
ter de même, et ne cessèrent de le chercher qu'après  
n leur eut fait voir son cadavre. Ils s'en saisirent,  
allèrent pendre à un gibet dans le lieu des exécutions.  
emandèrent ensuite à Bélisaire, et obtinrent de lui  
ardon de ces emportemens.

orsque Théodat étoit monté sur le trône, la ville de *Cass. l. 10,*  
ne lui avoit député quelques évêques pour l'assurer *ep. 13, 14,*  
on obéissance et lui demander la conservation de *16, 17, 18.*  
privilèges; ce qu'il avoit promis. Mais il n'avoit pas  
yé à son tour en faire le serment au sénat et au  
ple romain comme l'avoient pratiqué ses deux pré-  
sents. Cette négligence, qui sembloit être une  
que de mépris ou de mauvaise intention, donnoit  
soupçons fâcheux. Dès que Bélisaire fut entré en  
ie, Théodat, craignant avec raison pour la ville de  
ne, avoit fait partir des troupes pour la garder. On  
refusa l'entrée. Le roi s'en plaignit par lettres, et,  
r dissiper la défiance des Romains, il leur députa  
lques seigneurs, chargés de prêter le serment en  
nom. Afin de prévenir tout ombrage, il ordonna à  
troupes de camper hors de la ville, de payer les  
es au prix du marché, et il mit à leur tête le grand

maître de sa maison, auquel il commanda de donner aux Romains aucun sujet de plainte. La prise de Naples le détermina à se transporter à Rome, pour procurer à cette ville l'assurance dont sa timidité naturelle avoit elle-même besoin.

*Chr. Marc.  
Proc. Goth.  
l. 1, c. 11.  
Cass. l. 10,  
ep. 31.  
Jorn. de rer.  
get. c. 60.  
Journ. de suc-  
cess.  
Pagi ad Ba-  
ron.*

On s'attendoit qu'il alloit marcher à la rencontre de Bélisaire. Lorsqu'on vit qu'il se tenoit enfermé dans Rome, et qu'il se contentoit d'envoyer Vitigès en Campanie avec quelques troupes, on le soupçonna d'intelligence avec Justinien pour lui livrer ses propres états. Ce bruit se répandit dans l'armée de Vitigès, qui campoit à treize ou quatorze lieues de Rome, dans un lieu nommé Regète. Les soldats s'assemblent; et, taxant Théodat de trahison, l'accusant d'être l'auteur secret de la guerre, ils élèvent Vitigès sur un bouclier, et le proclament roi. C'étoit un officier d'une naissance obscure mais qui s'étoit avancé par sa valeur. Aussitôt Vitigès retourna vers Rome, que Théodat ne tarda pas à abandonner pour s'enfuir à Ravenne. Optaris fut chargé de le poursuivre et de l'amener vif ou mort. Il étoit le plus mortel ennemi de Théodat. Ce prince avare, gagné par l'argent, lui avoit enlevé une riche héritière, qu'il étoit sur le point d'épouser, pour la mettre entre les mains de son rival. Emporté par un si vif ressentiment, Optaris atteignit Théodat près du fleuve Vatrénus, aujourd'hui Saterno, à peu de distance de Ravenne. L'ayant renversé de son cheval, il l'égorgea comme une victime et rapporta sa tête à Vitigès. Ce malheureux prince avoit régné près de deux ans, étant mort au mois d'août de cette année. Son fils Théodégisclé fut enfermé dans une prison, où il mourut empoisonné.

Le nouveau roi ne fut pas plus tôt entré dans Rome qu'il envoya dans toutes les provinces de l'Italie une lettre circulaire, écrite du style des usurpateurs: il attribuoit son élévation au choix de la Providence; il permettoit de marcher sur les traces de Théodoric; *Im*

~~Le~~ **grand prince**, disoit-il, *c'est être son parent à plus juste titre que ceux qui ne tiennent à lui que par la naissance*. On sauroit gré à Vitigès de cette belle maxime, dont il couvroit la bassesse de son extraction, s'il eût tenu parole; mais, après avoir été un officier digne d'estime, il fut un roi de peu de mérite. Les plus grandes ~~forces~~ des Goths étoient dispersées au-delà du Pô pour garder la frontière contre les incursions des François, avec lesquels la paix n'étoit pas encore conclue. D'ailleurs Vitigès se défioit des habitans de Rome, et les soupçonnoit avec raison d'attachement à leurs anciens princes. Il marcha donc à Ravenne, dans le dessein d'y rassembler ses troupes, et de revenir en force tenir tête à Bélisaire. Il exhorta le pape Silvère, le sénat et le peuple romain à lui demeurer fidèles, et les y engagea par les sermens les plus sacrés. Il laissa dans la ville une garnison de quatre mille hommes, commandés par Lendéris, officier de réputation, avancé en âge, et d'une prudence consommée. Il partit ensuite pour Ravenne avec le reste de ses troupes, emmenant un grand nombre de sénateurs pour lui tenir lieu d'otages. Ayant pris sa route par la Toscane, il enleva les trésors que Théodat avoit amassés et mis en dépôt dans l'île du lac Bolsène, et dans la ville nommée alors *Urbs vetus*, aujourd'hui Orviète. Dès qu'il fut arrivé à Ravenne, il répudia sa femme; et, pour s'affermir plus solidement sur le trône en s'alliant à la famille de Théodoric, il épousa la fille d'Amalasonte, nommée Matasonte, qui ne consentit à ce mariage que par contrainte. Après quoi il rassembla tous les Goths cantonnés dans la Ligurie et dans la Vénétie, les partagea en différens corps, et leur donna des armes et des chevaux.

Il ne laissa au-delà du Pô que les garnisons de la **Gaule**. Mais, pour n'avoir aucune inquiétude de la part **des François**, il voulut conclure avec eux le traité déjà **proposé** par Théodat. Ce prince leur avoit offert tout

*Proc. Goth.**l. 1, c. 13.**Vales. rer.**fr. l. 8.**Pagi ad Ba-*  
*ron.*



ce qui restoit aux Ostrogoths dans la Gaule, avec mille livres pesant d'or. Avant que de renouveler des offres de si grande conséquence, Vitigès voulut avec le consentement des principaux seigneurs de la nation. Il leur représenta la nécessité où ils étoient de s'arrêter à la paix avec les François pour être en état de tenir la guerre contre l'empire : *qu'il valoit mieux sacrifier une petite partie de leur domaine que de passer à tout autre ; qu'ils acquerroient à ce prix le secours d'une nation puissante et belliqueuse ; que, sortant victorieux de la guerre présente, ils trouveroient assez de prétextes pour se remettre en possession de ce qu'ils abandonnoient ; qu'entre des états voisins les raisons de s'agrandir ne manquoient jamais à ceux en avoient le pouvoir.* Les seigneurs embrassèrent cet avis. On fit aux rois françois Childebert, Théodoric et Chilpéric, une cession authentique de ce que les Goths possédoient depuis les Alpes jusqu'au Rhodan depuis la mer jusqu'aux confins du royaume de Bourgogne. Cette portion des Gaules comprenoit quatre provinces, la seconde Narbonnoise, les Alpes maritimes, les Alpes grecques, et la seconde Viennoise ; en sorte que les François devinrent alors maîtres de toute la Gaule à l'exception de la Septimanie, qui appartenoit aux Visigoths, et de la Bretagne Armorique, qui avoit ses comtes particuliers. Vitigès s'engagea encore à renvoyer les Allemands que Théodoric avoit reçus en Gaule après la bataille de Tolbiac. Ils retournèrent dans leur pays, et devinrent sujets des rois d'Austrasie. Comme les rois de France ne pouvoient, sans violer le traité fait depuis peu avec l'empereur, envoyer des troupes françoises au secours des Goths, ils promirent d'en fournir secrètement, qu'ils tireroient des nations étrangères soumises à leur puissance. En exécution du traité, Vitigès retira ses troupes de la Gaule, et rappela Marcomir qui les commandoit.

Il auroit fallu un lien plus fort que celui du serment pour retenir les habitans de Rome en présence d'un ennemi tel que Bélisaire. Lorsqu'il fut maître de Naples, il en confia la garde à Hérodien avec trois cents soldats choisis, et mit une garnison suffisante dans la citadelle de Cumès. Ces deux places étoient alors les seules de Campanie qui fussent en état de défense. Ensuite il marcha vers Rome par la voie Latine. Les Romains, appréhendant le même sort que venoit d'éprouver la ville de Naples, résolurent d'ouvrir leurs portes à l'armée de l'empereur. Le pape Silvère fut le premier à leur conseiller de ne point opposer une résistance inutile. Ils députèrent donc à Bélisaire Fidélis, qui avoit été questeur d'Athalaric, pour l'assurer de leur soumission. La garnison, trop faible pour contenir un grand peuple, et faire face en même temps à une armée victorieuse, obtint la liberté de se retirer à Ravenne. Elle sortit par la porte Flaminie pendant que Bélisaire sortoit par celle qu'on nommoit *Asinaria*. Leudéris, leur chef, honteux d'abandonner une place confiée à sa valeur, refusa de suivre ceux qu'il commandoit. Il fut envoyé à Justinien avec les clefs de la ville. Ce fut ainsi que les empereurs rentrèrent en possession de Rome le dixième de décembre, soixante ans depuis qu'elle avoit été détachée de l'empire par la conquête d'Odoacre.

Le premier soin de Bélisaire fut de relever les murailles, qui étoient ruinées en plusieurs endroits. Il y fit faire des créneaux et ajouter des parapets pour couvrir les soldats sur leurs flancs. On environna la ville d'un fossé large et profond. Les habitans admiroient ces ouvrages, mais ils ne voyoient pas sans peine que Bélisaire eût intention de soutenir un siège dans leur ville, si elle étoit attaquée par les Goths. Comment, avec si peu de troupes, pourroit-il défendre une place d'une si vaste étendue, située dans une plaine de facile accès, et qui pouvoit être aisément affamée ? Bélisaire entendoit

*Proc. Goth.*  
l. 1, c. 14.  
*Evag. l. 4.*  
c. 18.  
*Niceph.*  
*Call. l. 17.*  
c. 13.  
*Marc. cl.*  
*Jorn. su.*  
*cess.*  
*Anast. Si.*  
*ver. hist.*  
*misc. l. 16.*

ces murmures, sans interrompre les dispositions nécessaires. Il fit serrer dans les greniers publics le blé qu'il avoit apporté de Sicile, et força les habitans de transporter dans la ville les grains de leurs récoltes.

*Proc. Goth.*  
L. 1, c. 15.

Bélisaire étoit déjà maître de toute l'Italie méridionale. Les Goths, n'ayant aucune garnison dans ces contrées, la Calabre, l'Apulie et la ville de Bénévent, s'étoient volontairement soumises. Pizas, capitaine goth, commandoit dans le Samnium, au-delà du fleuve Tiférne. Il vint se rendre avec ce qu'il avoit de troupes. Cette démarche lui mérita la confiance de Bélisaire, qui lui donna un détachement pour garder le même pays. Les Goths cantonnés au-delà du Tiférne refusèrent de suivre l'exemple de Pizas, et demeurèrent attachés à Vitigès.

*Proc. Vand.*  
L. 2, c. 14.

*Theoph. p.*

171.

*Cedr. p.*

371.

*Abulfarag.*

On rapporte que pendant cette année le soleil ne rendit qu'une lumière terne, sans éclat, et pareille à celle de la lune, ce qui dura quatorze mois. Des nuées de sauterelles ravagèrent plusieurs provinces d'Asie; l'hiver fut très-rigoureux, et les chaleurs de l'été si foibles, que les fruits ne parvinrent pas à maturité.

## LIVRE QUARANTE-QUATRIÈME.

**L**A prise de Rome affligeoit Vitigès. Il se repentoit d'avoir abandonné cette ville, et de s'être reposé sur la foi des habitans. Il rassembloit ses forces pour s'en remettre en possession : mais, voulant prévenir, s'il étoit possible, les malheurs d'une guerre, que la valeur et l'expérience du général ennemi pouvoient rendre longue et sanglante, il demandoit la paix à Justinien. Il s'étoit fait connoître de ce prince à Constantinople du temps de Justin : « Souvenez-vous (lui disoit-il dans sa lettre) des hommages que je rendois au neveu de l'empereur : quel sera mon respect pour l'empereur même ! Jugez-en par la démarche que je fais auprès de vous. Sans vous avoir offensé, j'ai déjà ressenti les calamités d'une guerre meurtrière. Après tant de sang répandu, je ne vous demande que votre amitié, comme si je n'avois aucun sujet de me plaindre. Si Théodorat a mérité votre colère, je mérite votre bienveillance ; je vous ai vengé. Si vous chérissiez la mémoire d'Amalasonte, j'ai mis sa fille sur le trône. Ecoutez donc nos députés : rendez-nous la paix, que nous n'avons jamais voulu rompre. Fixez sur les deux nations la protection divine en affermissant la concorde dont nos prédécesseurs ont jeté les fondemens. » Il écrivit pareillement aux principaux officiers du palais qu'il connoissoit, pour les engager à seconder ses instances, et aux évêques de ses états, pour implorer le secours de leurs prières. Cette députatation n'ayant point eu de succès, il ne resta plus au roi des Goths que la voie des armes.

AN. 537.

Cass. l. 10, ep. 52, 55, 34, 35.

Il voulut faire le premier essai de son bonheur et de ses forces sur la Dalmatie, dont Constantin étoit de-

Proc. Goth. l. 1, c. 16.

meuré le maître. Asinaire et Vlig le reçurent et d'aller lever des troupes sur les bords de la Save, marcher ensuite à Salone. Vitigès leur donna aussi une flotte pour attaquer la ville, s'il le falloit, du côté de la mer. Cette expédition ne fut pas heureuse. Tandis qu'Asinaire alloit enrôler des soldats dans la province de Vligisale, étant entré dans la Liburnie avec ce qu'il avoit de troupes, fut battu par les Romains près de Scarpania et se renferma dans la ville de Burne pour attendre Asinaire. Constantin, hors d'état de garder toutes les places de la Dalmatie, abandonna le reste pour courir vers Salone. Il l'environna d'un fossé, et le pourvut de munitions de guerre et de bouche. Asinaire rejoignit son collègue avec une nombreuse armée de barbares qu'il avoit attirés sous ses étendards, et tous deux ensemble vinrent investir Salone. Constantin sortit au port à la tête de sa flotte, prit ou coula à fond les vaisseaux ennemis. Les Goths, après avoir continué le siège du côté de la terre, furent bientôt réduits à se retirer, sans avoir gagné un pouce de terrain en Dalmatie.

*Proc. Goth.*

*l. 1, c. 16.*

*Anast. in*

*Silv.*

Cependant Bélisaire, maître des environs de Rome, y fit construire divers ouvrages pour en défendre les approches. Bessas eut ordre d'assiéger Narni, place forte en Ombrie, à dix-sept lieues de Rome. Elle étoit située sur une montagne escarpée, au bord de la rivière du Nar. Auguste y avoit fait bâtir un pont, que la hauteur de son élévation faisoit admirer comme un des plus beaux monumens de l'Italie. Bessas croyoit qu'il y auroit une vigoureuse résistance ; mais, dès qu'il parut, les habitans ouvrirent les portes. Constantin n'en tint pas non plus dans Spolette, ni dans Pérouse, alors capitale de la Toscane. Vitigès, ne pouvant encore sortir de Ravenne, où il attendoit Marcias avec les troupes, cet officier ramenoit de la Gaule, détacha un grand corps sous la conduite d'Unilas et de Pisas, pour s'opposer

progrès de l'ennemi. Constantin marcha à leur rencontre. Il y eut aux portes de Pérouse un combat où les Goths, supérieurs en nombre, disputèrent quelque temps la victoire; mais ils cédèrent enfin à la valeur des Romains, et périrent presque tous dans la fuite. Leurs commandans furent pris et envoyés à Bélisaire. A cette nouvelle, Vitigès se mit en marche le 21 de février, à la tête d'une armée que Procope fait monter à cent cinquante mille hommes. Il ajoute que les cavaliers étoient cuirassés pour la plupart, et les chevaux bardés de fer.

Plein de confiance, le roi des Goths méprisoit le petit nombre de soldats enfermés dans Rome avec Bélisaire. *Proc. Goth. l. 1, c. 16, 17.* Il craignoit uniquement de ne pas arriver assez tôt pour prévenir leur fuite. Comme il demandoit à tous ceux qu'il rencontroit sur sa route si Bélisaire étoit encore dans Rome, un prêtre lui répondit : *Prince, n'ayez sur ce point aucune inquiétude; de toutes les pratiques de la guerre, il n'y a que la fuite que Bélisaire ne connaisse pas.* En effet, ce général n'étoit pas même tenté d'abandonner Rome; mais, comme il avoit besoin de toutes ses troupes, qui montoit à peine à cinq mille hommes, il rappela Constantin et Bessas, leur ordonnant de laisser dans les places dont ils s'étoient emparées une garnison suffisante pour les défendre. Constantin obéit aussitôt; mais Bessas, n'ayant pas usé de la même diligence, n'étoit pas encore hors de Narni, qu'il vit toute la plaine couverte de cavaliers. C'étoient les coureurs de l'armée ennemie. Il les chargea brusquement, et les mit en fuite. Mais, comme le nombre grossissoit à chaque instant, Bessas, de peur d'être enfin accablé, rentra dans la ville; et, après y avoir mis garnison, il en sortit à la tête de ses cavaliers, et vint à toute bride annoncer à Bélisaire l'arrivée prochaine des ennemis. Vitigès, toujours convaincu que les Romains ne songeoient qu'à lui échapper, marcha droit par la Sabine, sans s'ar-

réter devant aucune place. Il vint camper à deux lieues de Rome, sur le bord du Tévérin, vis-à-vis d'un pont où Bélisaire avoit fait construire une tour, qu'il garnie de soldats pour disputer le passage, et pour donner le temps de faire entrer dans Rome une grande quantité de provisions. Pendant la nuit, deux cavaliers barbares de l'armée romaine passèrent le camp de Vitigès. Ce prince se préparoit à forcer le pont dès que le jour seroit venu; mais la lâcheté des soldats qui gardoient la tour lui ouvrit le passage. Effrayés par la multitude des ennemis, ils s'évadèrent pendant la nuit; et, au lieu de retourner à Rome, ils prirent la route de la Campanie pour se soustraire au châtiement qu'ils méritoient.

*Proc. Goth.*  
*l. 1, c. 18.*

Le lendemain Bélisaire, n'étant pas instruit de la retraite, s'approcha du pont avec mille cavaliers. Son dessein étoit de choisir un poste avantageux pour y camper ses troupes. Ce ne fut pas sans surprise qu'il y accourut un gros de cavalerie; c'étoit l'avant-garde des ennemis qui venoit de passer le pont. Il crut devoir payer de sa personne dans cette première rencontre, et donner aux Romains l'exemple d'un courage capable de suppléer à l'inégalité des forces. Il devint donc sans cesse capitaine; et, courant l'épée à la main, à la tête de ses cavaliers, il chargea les escadrons ennemis. Il montoit un puissant cheval, dressé à tous les mouvemens des batailles, dans lesquelles il servoit de maître avec autant d'agilité que de vigueur. Les fuyards, intéressés à faire périr Bélisaire, criaient de toutes parts, *au cheval bai*; et les Goths, sans connoître le cavalier ni le cheval, persuadés néanmoins que leur annonçoit un exploit important, s'accordoient à tirer sur Bélisaire. Les plus braves, étincelans de leur ardeur, s'empressoient de le joindre, et se disputaient l'honneur de l'abattre à coups de lances et d'épées. Bélisaire, toujours en action, écartoit les uns, renvoyait les autres.

es autres ; tout tomboit sur son passage. Mais sa force et sa bravoure auroient enfin succombé, sans l'affection de ses gardes, qui, prodiguant leur vie pour sauver celle de leur général, se précipitoient au-devant des coups, lui faisoient un rempart de leurs boucliers et de leurs corps, et sembloient être devenus autant de Bélisaires. Plusieurs d'entre eux se firent tuer sur la place. Bélisaire eut le bonheur de ne pas recevoir une seule blessure, quoiqu'il servît de but à tous les traits des ennemis. Enfin les Goths, effrayés de ces prodiges de valeur, tournèrent bride, et furent poursuivis jusqu'à leur camp. Le reste de leur armée arrêta les Romains prêts à pénétrer dans leurs retranchemens, et força les vainqueurs de fuir à leur tour jusqu'à une hauteur, où ils se rallièrent. Alors le combat recommença ; les Romains, trop inférieurs en nombre, auroient eu peine à faire retraite, sans la valeur héroïque de Valentin, écuyer de Photins ; il tint presque seul contre toute la cavalerie des Goths, et donna aux siens le temps de regagner les murs de Rome. Les barbares les poursuivaient jusqu'à la porte Salaria, nommée depuis, en mémoire de cette journée, *la porte de Bélisaire*. Les habitans, qui craignoient que l'ennemi n'entrât pêle-mêle avec leurs escadrons, refusoient d'ouvrir la porte malgré les instances et les menaces de Bélisaire, que le sang et la poussière dont il étoit couvert rendoient méconnoissable. D'ailleurs le jour baissoit, et quelques fuyards avoient répandu dans la ville que Bélisaire avoit été tué dès le commencement de l'action. Les barbares, accourus en foule sur le bord du fossé, brûloient de le franchir pour achever la défaite des Romains, resserrés entre le fossé et la muraille. Ce qui restoit de soldats dans Rome, dépourvus de chef, et hors d'état de sortir malgré les habitans, demeuroient simples spectateurs du danger de leurs camarades sans pouvoir les secourir.

Le péril embrasa Bélisaire d'un nouveau courage.



Ajoutant ranimé : soldats voix et du geste, la nuit et le jour. L'agitation du soir et la lueur de la cécité avoient déjà mis le désordre parmi les Goths : lorsqu'ils se virent attaqués par ceux qu'ils avoient cru vaincre, ils crurent avoir en même temps perdu les troupes de la ville, et s'enfuirent à l'abandon. Bélisaire, après leur avoir donné la chasse jusqu'à une grande distance, revint sans être poursuivi, et rentra dans Rome. On eut alors les traits de la plus vive allégresse qui furent connus. Les Goths ne pouvoient à peine enlever les dépouilles, et Rome se mit à l'abri de tout sous le drapeau de son héros, intrépide, invulnérable. Il combattit, qui dura du matin jusqu'au soir, les Goths perdirent l'élite de leur cavalerie. Un de leurs officiers, Vanilaire, s'étoit signalé parmi ceux qui avoient combattu sur le général romain ; il tomba peu de temps après, et fut laissé pour mort. Trois jours les barbares campés sous les murs, ayant envoyé un champ de bataille pour enterrer leurs morts, s'aperçurent que Vandalaire respiroit encore. On le secourut, il guérit de ses blessures, et jouit long-temps de sa gloire.

Bélisaire ordonna aux habitans de tenir des feux allumés, et d'être sur pied toute la nuit. Il fit la ronde tout autour des murs, et prit les précautions nécessaires pour éviter la surprise. Rome avoit quatorze portes ; il confia la garde à quatorze de ses capitaines. Celui qui étoit chargé de garder la porte de Préneste, le fit avertir que les barbares venoient d'entrer par celle de Saint-Etienne, et de surprendre le quartier du Janicule. Cette nouvelle ceux qui se trouvoient avec le général lui conseilloient de se retirer par une autre porte. Bélisaire, sans s'étonner, dépêcha des cavaliers pour vérifier le fait ; et, quand il eut appris que c'étoit une fausse alarme, il envoya dire aux quatorze capitaines

occuper que de la garde de leurs portes, et de se r de tout autre soin sur sa vigilance. Rome n'étoit encore rassurée lorsque Vacis, capitaine goth, se ta de la part de Vitigès devant la porte Salaria. Il choit aux habitans leur perfidie : *Quel est votre lement*, leur disoit-il, *d'armer contre vous la once des Goths pour vous livrer aux Grecs, qui hors d'état de vous défendre ! L'Italie a-t-elle ja-vu venir de Grèce autre chose que des comédiens bouffons ?* Il ajoutoit beaucoup d'autres injures ; nme on ne lui répondoit rien, il se retira. Malgré igues d'une si terrible journée, Bélisaire, encore à passa la nuit à donner des ordres ; et ce ne fut pas eine que sa femme et ses amis l'engagèrent à pren- r peu de nourriture.

Goths vinrent le lendemain camper devant Rome, ils espéroient se rendre aisément les maîtres, à de l'étendue de son enceinte. Cette même raison, et tant hors d'état d'environner la ville entière, ils tagèrent en six camps, pour embrasser l'espace : la porte Flaminia vers le Tibre au septentrion, à la porte Prénestine à l'orient. C'étoit la moitié cuit de Rome. Mais, comme Bélisaire pouvoit, en ant le pont Milvius, qui est à deux milles de Rome, ter la communication du pays situé entre le fleuve ner, et les mettre, par cette précaution, dans l'im- ilité d'affamer la ville, ils établirent un septième dans la plaine, nommée *le camp de Néron*, entre tican et le Tibre. Ainsi les Goths demeurèrent es du pont et de tous les dehors. Chacun de ces s étoit fortifié d'un fossé et d'une palissade. Ils cou- it ensuite les quatorze aqueducs, tous bâtis de bri-, si larges et si élevés, qu'un homme à cheval pou- se promener dans l'intérieur. Le général romain oit de son côté toutes les mesures que pouvoit lui érer la prudence. Il se chargea en personne de la

*Proc. Goth.*  
*l. 1, c. 19.*  
*Marcel. chr.*

défense des portes Pinciana et Salaria, voisines l'une de l'autre : c'étoit l'endroit le plus foible de l'enceinte, en même temps le plus propre à faire des sorties. On murait la porte Flaminia et la porte Prénestine, on bouchait les aqueducs, de peur que les Goths ne pénétrassent dans Rome comme il l'étoit lui-même entré dans Naples. Les moulins du Janicule, qui fournissoient aux habitans toutes les farines, devenoient inutiles, parce que les Goths avoient coupé les aqueducs, dont ils servoient à les faire agir. Bélisaire en établit d'autres, et fit des bateaux au-dessous du pont de bois, où l'eau couloit plus resserrée et plus rapide. Les Goths tentèrent d'ôter cette ressource en jetant de grands arbres et des cadavres pour rompre les moulins, ou du moins pour en embarrasser le mouvement. Bélisaire fit tendre des chaînes d'un bord du Tibre à l'autre ; elles servaient non-seulement à garantir les bateaux, mais encore à fermer le passage aux ennemis, s'ils entreprenoient d'entrer par le fleuve.

*Proc. Goth.*  
*l. 1, c. 20.*

Le siège étoit à peine commencé, que le peuple de Rome, accoutumé au repos et aux commodités de la vie, témoignoit déjà son impatience. La privation des bains, les vivres distribués avec économie, l'obligation de passer les nuits à monter la garde sur les murailles, la vue des campagnes ravagées, le peu d'espérance de tenir long-temps contre une armée si nombreuse, dérangèrent les habitans. Ils murmuroient contre Bélisaire, qui, par une témérité inouïe, n'ayant avec lui qu'une poignée de soldats, attiroit sur Rome toutes les forces des Goths, et l'engageoient dans une guerre inutile, où elle n'avoit nul intérêt. Les sénateurs n'osoient se plaindre hautement ; mais ils n'étoient pas moins disposés que le peuple. Vitigès, informé de ces mécontentemens, ne cherchoit qu'à les aigrir. Il envoya des députés, qui, s'adressant à Bélisaire en présence du sénat et des officiers de l'armée, lui dirent de la part

leur maître « que , si c'étoient les Goths que les Grecs venoient chercher en Italie, ils avoient sous les yeux le camp de Vitigès qui leur offroit la bataille; qu'il n'étoit pas juste d'envelopper les habitans de Rome dans des périls qui leur étoient étrangers, et de forcer leur légitime souverain à les traiter en ennemis; que Théodoric avoit comblé de faveurs la ville de Rome, et qu'il lui avoit conservé sa liberté; qu'elle s'étoit trahie elle-même en abandonnant des princes dont elle n'avoit jamais reçu que des bienfaits, et qui, maintenant encore, quoique offensés par sa révolte, lui venoient offrir leur secours; que, pour ménager le sang de son peuple, Vitigès vouloit bien permettre aux Grecs de sortir de Rome avec leur bagage; que, s'ils s'obstinoient à soutenir un siège, le roi verroit avec regret ses sujets s'ensevelir avec ses ennemis sous les ruines d'une ville qu'il chérissoit. » Bélisaire répondit « qu'il livreroit bataille lorsqu'il le jugeroit à propos, sans prendre conseil de Vitigès; que Rome appartenoit à l'empereur; et qu'en s'en mettant en possession, il ne faisoit que rentrer dans son domaine; que les Goths se flattoient en vain, s'ils espéroient la reprendre, tant qu'il resteroit à Bélisaire un souffle de vie. » Les sénateurs gardoient le silence; le seul Fidélis, que Bélisaire avoit fait préfet du prétoire, prit la parole pour combattre les prétentions des Goths, et soutint avec zèle les intérêts de l'empereur.

Sur le rapport des députés, Vitigès, perdant toute espérance d'intimider Bélisaire, ne songea plus qu'à disposer ce qui étoit nécessaire pour l'attaque. Il fit construire des tours roulantes, égales en hauteur aux murailles de la ville, et qu'on faisoit traîner par des bœufs. On prépara grand nombre d'échelles, quatre béliers, beaucoup de fascines pour combler le fossé, et faire avancer les tours et les béliers jusqu'au pied des murs. Bélisaire, de son côté, borda les murailles de toutes les

*Proc. Goth.*  
*l. 1, c. 21.*

machines meurtrières alors en usage dans les si balistes, onagres, catapultes, qui lançoient des jav ou des pierres d'une énorme grosseur. Au-dessus de que porte il fit descendre des herses garnies de gr pointes de fer, qui, dans le cas où les assiégeans a cheroient, pourroient s'abattre sur eux, les perc les écraser contre les portes.

*Proc. Goth.*  
*L. 1, c. 22.*

Le dix-huitième jour du siège, au lever du soleil Goths, conduits par Vitigès, marchèrent en ord bataille vers la porte Salaria. A la vue des tours e béliers qui s'avançoient à leur tête, les habitans, g d'effroi, s'étonnoient de voir rire Bélisaire, qui déf à ses soldats de tirer sur l'ennemi qu'il n'en eût d l'ordre. Il leur sembloit qu'il y avoit de la folie faire un jeu d'un spectacle si terrible, et à laisser procher le péril de si près. Déjà les Goths étoier bord du fossé, lorsque Bélisaire, s'étant saisi d'un tira sur un commandant ennemi, couvert d'une rasse, et lui perça le cou de part en part. Les hab poussent un cri de joie, regardant ce début comm bon présage. Leurs cris redoublent à la vue d'un se coup qui ne fut pas moins heureux. Alors Béli commanda à ses soldats de faire une décharge géné sur les bœufs qui traînoient les machines. Cette nu flèches ayant abattu tous ces animaux, les tours e béliers demeurèrent sans mouvement; et l'on recoi que Bélisaire avoit eu raison de rire de cet apparei de le laisser avancer jusqu'à la portée du trait. Viti désespérant de réussir à cette attaque, y laissa une tie de ses troupes, avec ordre de tirer sans cesse p occuper Bélisaire, et ne lui pas donner le temp porter ailleurs du secours. Pour lui, prenant su gauche, il marche du côté de la porte de Préneste, la muraille étoit plus basse; il avoit eu soin d'y f préparer d'avance des échelles et des machines.

Pendant que Vitigès faisoit ses approches vis-à-

porte Salaria , une autre partie de ses troupes attaquait le mausolée d'Adrien. C'étoit un superbe monument , élevé autrefois pour la sépulture de ce prince , près du Tibre , vis-à-vis du pont Aélius , à cinquante pas de l'enceinte de la ville. Il étoit construit de marbre de Paros , et les pierres étoient jointes ensemble sans ciment. La base étoit carrée , et avoit sur chaque face une figure d'un jet de pierre. Le reste de l'édifice s'élevait en forme d'une tour ronde , et dominoit les murs de la ville. Le sommet étoit orné de statues équestres et de statues de marbre d'un travail exquis. Comme ce bâtiment pouvoit tenir lieu de forteresse , on l'avoit joint aux murailles par le moyen de deux bras ; c'est aujourd'hui le château Saint-Ange. Bélisaire avoit confié ce poste à Constantin , qui veilloit en même temps à la garde de la muraille voisine , assez foiblement gardée , et que le Tibre bordoit la ville de ce côté-là , et que l'ennemi étoit obligé de ménager les troupes pour suffire à la défense d'une si vaste enceinte. Constantin , ayant appris que les ennemis vouloient passer le fleuve , et franchir la muraille en cet endroit , y accourut avec une partie de ses soldats. Dès qu'il se fut éloigné , un détachement des Goths vint attaquer le mausolée. Ils approchèrent à la faveur d'un portique qui s'étendoit depuis la basilique de Saint-Pierre , et ne furent aperçus que lorsqu'ils étoient déjà au pied de l'édifice. Dans cette position ils n'avoient rien à craindre des balistes , qui portoient à une certaine distance , et leurs larges boucliers les couvroient à couvert des flèches. Ils en lançoient eux-mêmes une si grande quantité , que les assiégés n'osoient sortir. La place étoit presque investie , et l'on commençoit à planter les échelles , lorsque les Romains , ne voyant pas d'autre moyen de se défendre , s'avisèrent de renverser les statues du mausolée , et d'en jeter les pièces sur les assaillans , qui tomboient écrasés sous la pesanteur des masses. Les Goths furent forcés de s'éloigner ; et

alors les Romains, s'animant les uns les autres par de grands cris, firent usage de leurs arcs et de leurs balistes, en sorte que les ennemis abandonnèrent l'entreprise, et prirent la fuite avec d'autant plus de précipitation que Constantin arriva dans ce moment, après avoir repoussé ceux qui tentoient de passer le Tibre.

*Proc. Goth.*

l. 1, c. 25;  
l. 2, c. 4.

Les Goths ne réussirent pas mieux à la porte Saint-Pancrace, qui fermoit le quartier du Janicule. L'élévation du terrain en rendoit l'accès difficile. Ils n'osèrent même attaquer la porte Flaminia, située entre des rochers, et que Bélisaire avoit fait murer. Entre cette dernière et la porte Pinciane, la muraille étoit depuis long-temps fendue depuis la moitié de sa hauteur jusqu'aux créneaux, en sorte que les deux parties, séparées l'une de l'autre, penchoient l'une vers la ville, l'autre vers la campagne. Bélisaire l'avoit voulu réparer; mais les habitans s'y étoient opposés, assurant que saint Pierre avoit promis de la défendre. Cette confiance n'étoit pas sans doute appuyée d'un fondement fort solide; néanmoins il est certain que, pendant un siège de plus d'une année, les Goths respectèrent cette seule partie des murailles, et que, ni de jour ni de nuit, ils ne tentèrent de profiter d'une brèche si favorable. Aussi dans la suite on se fit long-temps scrupule de la réparer. L'assurance des Romains avoit apparemment fait impression sur les Goths, nation très-religieuse, quoique arienne; et ce fut ce qui préserva cet endroit. Les barbares avoient une telle vénération pour les princes des apôtres, que durant le siège, loin de profaner leurs églises situées hors des murs, ils laissèrent au clergé romain la liberté de les desservir comme en pleine paix.

Quoique Vitigès se fût éloigné de la porte Salaria pour aller attaquer ce qu'on nommoit *le Parc*, Bélisaire étoit resté dans son premier poste. Avant que de le quitter, il fut témoin d'un coup extraordinaire. Un Goth de grande taille et fort vaillant, couvert d'un casque et d'une

se, s'étoit séparé du reste de la troupe pour se faire remarquer. Adossé contre un arbre, il ne cessoit de tirer des frondes. Un gros javelot, parti d'une baliste, vint percer la cuirasse et le corps, et, s'enfonçant dans le bois jusqu'à la moitié de sa longueur, y cloua ce rebelle guerrier. Les Goths, épouvantés, reculèrent hors de portée des machines, et cessèrent d'incommoder les assiégés. Cependant Bessas et Pérane, pressés par les ennemis, envoyèrent demander du secours à Bélisaire. Celui-ci partit lui-même, laissant à un de ses lieutenans la garde de la porte Salaria. Le parc que Vitigès attaquoit étoit un enclos carré, dont un des côtés étoit fermé par la muraille de la ville, qui tomboit en ruine dans cet endroit; les trois autres côtés, fermés d'un mur bas et sans défense, s'étendoient au-dehors. C'étoit le lieu où l'on enfermoit les lions et les autres bêtes féroces qui venoient servir aux spectacles de l'amphithéâtre. Vitigès comptoit à pénétrer dans cet enclos, persuadé qu'en le forceroit aisément la muraille de la ville, dont il méprisoit la foiblesse. Bélisaire, ayant rassemblé de lui l'élite de ses troupes, rappela dans la ville ceux qui défendoient l'enclos, et posta tous ses soldats devant la porte, sans autres armes que leurs épées. Il leur ordonna de ne pas laisser les ennemis percer les murs du parc; et dès qu'ils furent entrés, ouvrant aussitôt la porte, il fit sortir les premiers Cyprien à la tête des plus braves. Les Goths, surpris de cette attaque imprévue, ne songent pas à se défendre. Ils fuient en désordre, se renversent, s'écrasent les uns les autres au passage de la brèche, tandis que les Romains les égorgent ou les assomment. On les poursuit dans le bois; et comme leur camp étoit éloigné, il en périt un grand nombre dans la fuite. On mit le feu à leurs tentes et à leurs bagages qu'ils avoient abandonnés. En même temps les autres cohortes recevoient un pareil échec devant la porte Salaria. Les Romains, ayant fait tout à coup une sortie, les Goths furent en fuite, brûlèrent leurs machines, et les



poursuivirent jusqu'à le sacrant à discrétion sans trêve de rapport même. Mais, cette journée leur coûta trente mille hommes, sans compter les blessés, qui furent trouvés encore en plus grand nombre ; ce qui paraît incroyable. Les Romains, chargés de dépouilles, rentrèrent comme en triomphe, chantant les louanges de Bélisaire ; et les Goths passèrent la nuit à pleurer leurs morts et panser les blessés.

*Proc. Goth.*

*l. 1, c. 24.*

*Marc. chr.*

Dans une si pénible journée, parmi tant d'attaques différentes, on peut dire que l'activité des soldats ne s'étoit point avoit multipliés. Cinq mille hommes distribués avec intelligence, et animés du même esprit que leur général, en avoient repoussé et défait cent cinquante mille. Mais Bélisaire sentoit bien que le danger est extrême pour quiconque est réduit à la nécessité d'être toujours heureux, et qu'on est bien près de périr quand on ne peut rien perdre sans perdre tout. Pendant que ses soldats se reposoient de leurs fatigues, il écrivit à Justinien pour lui demander un prompt secours. Après un récit modeste de ses conquêtes en Sicile et en Italie, il lui exposa le petit nombre de ses troupes et la multitude des Goths. Il lui rendoit compte du commencement du siège, et attribuoit ses succès à l'arbitre souverain des événemens ; mais il représentoit « que ce seroit abuser des faveurs  
« de la Providence que de négliger les moyens humains  
« qu'il avoit besoin d'hommes et d'armes pour combattre sans témérité des ennemis si nombreux ; que, sans  
« un renfort considérable, l'Italie étoit perdue sans ressource avec l'honneur de l'empire, et qu'il seroit plus honteux de perdre ce qu'on avoit conquis qu'il ne l'eût été de ne pouvoir rien conquérir ; qu'abandonner Rome, ce seroit punir les Romains de s'être montrés fidèles à leur légitime souverain ; et qu'il étoit impossible de garder cette grande ville sans des forces qui eussent quelque proportion avec son étendue ; qu'il étoit

facile de l'affamer, et qu'on ne devoit pas prétendre que les habitans refusassent le pain des Goths pour nourrir de faim sous les étendards de l'empire. Pour moi (ajoutoit-il), je sais que ma vie vous appartient; je suis résolu de la sacrifier plutôt que de me rendre : c'est à vous à juger s'il est du bien de votre service que Bélisaire s'ensevelisse sous les ruines de Rome. » Cette lettre réveilla l'empereur, qui, selon sa coutume, sem-  
bloit avoir oublié l'expédition depuis qu'il l'avoit commandée. Il assembla des troupes et des vaisseaux, et envoya ordre à Valérien et à Martin de passer au plus tôt en Italie. Ces deux capitaines étoient partis, dès le mois de novembre précédent, avec des recrues pour aller rejoindre Bélisaire; mais ils s'étoient arrêtés en Acarnanie pour y passer l'hiver. La réponse de Justinien, qui assuroit Bélisaire d'une prompte assistance, soutint le courage des troupes, et redoubla leur ardeur.

Le dix-neuvième jour du siège, Bélisaire, ayant con-  
voqué les soldats et les habitans, leur dit « que, la durée *Proc. Goth: l. 1, c. 25.*  
du siège étant incertaine, leur premier soin devoit être d'éviter la famine; que, pour prévenir ce mal, le seul dont leur courage ne pouvoit les garantir, il falloit faire passer à Naples leurs femmes, leurs enfans et ceux de leurs esclaves qui n'étoient capables de rendre aucun service pour la défense de la ville; qu'il ne pouvoit même leur distribuer chaque jour que la moitié de la ration ordinaire, mais qu'il leur paieroit l'autre moitié en argent. » Tous se soumirent à cet ordre affligeant, mais nécessaire; bientôt les vaisseaux qui se trouvoient dans le port furent remplis de femmes, d'enfans, de vieillards, et la voie Appienne fut couverte d'une foule de peuple qui prenoit par terre le chemin de la Campanie. Dans cette retraite ils n'avoient rien à craindre des ennemis, qui ne tenoient pas la ville enfermée du côté du midi, et qui n'osoient s'écarter de leur camp. Il sortoit sans cesse de Rome des partis qui battoient la

ca ; u) surtout, acc itumés aux c  
 i k briga i .....oient et dépouilloien  
 G( tri ent dispersés; et s'ils re  
 tri it ti nombreuse, ils lui échap  
 par vit Ai l'ente cette multitude sortit  
 t R, et retira soit en Campanie, s

R étoit délivrée des bouches inutiles; ma  
 i oit de soldats pour garnir tous les postes, d'  
 pl les mêmes ne pouvoient être sans ce  
 , et qu'il falloit nécessairement qu'une  
 t du repos tandis que l'autre faisoit la garde.  
 enrôla les artisans, qui, manquant d'ouvrag  
 c it le siège, n'avoient pas de quoi vivre; il leur a  
 ui paie journalière, et les divisa par compagnie  
 t la garde tour à tour, chacune leur r  
 de la ville plusieurs sénateurs qu'il soupç  
 d'e r, lligence avec l'ennemi. De ce n  
 étoit N, e petit-fils de celui qui avoit a  
 le dia ne et la vie à Valentinien III. Craigna  
 les gar ; des portes ne se laissassent corrompre  
 favoriser quelque surprise, il changeoit les clefs  
 serrures deux fois le mois; et toutes les nuits il  
 moit de nouveaux capitaines pour faire les r  
 chacun dans une étendue marquée. Leur fonction  
 de visiter les sentinelles, d'écrire leurs noms, de  
 placer ceux qui se trouvoient absens, et d'en fair  
 port au général, qui les châtioit selon les lois mili  
 Pour tenir les sentinelles alertes et les défendre d  
 meil, il faisoit jouer des instrumens sur les mu  
 pendant toute la nuit. Il envoyoit au-dehors de la  
 et le long du fossé, des patrouilles, et surtout des N  
 avec des chiens, afin que personne ne pût approch  
 être découvert.

Il restoit quelques païens dans Rome, mais cac  
 en petit nombre. Quelques-uns d'eux, encore enté

anciennes superstitions, essayèrent pendant une année d'ouvrir le temple de Janus, pour se rendre ce dieu favorable pendant la guerre. Ce n'étoit qu'un petit carré, dans le *Forum*, vis-à-vis du lieu où s'assembloit le sénat. L'intérieur étoit revêtu d'airain; la statue du dieu, haute de cinq coudées, étoit de même revêtue ainsi que les quatre portes. Ce temple demeuroit fermé depuis que le culte idolâtre étoit aboli dans Rome. On perçut le lendemain des efforts inutiles qu'on faisoit pour l'ouvrir. Bélisaire, occupé de soins beaucoup plus importants, négligea de rechercher les auteurs de cette folle tentative.

Le mauvais succès des premières attaques mit Vitigès *Proc. Goth. l. 1, c. 26.* à l'ordre; il envoya ordre d'égorger les sénateurs qu'il conduits à Ravenne, comme otages de la fidélité de l'Italie. Plusieurs, ayant été avertis, s'échappèrent: de ce nombre étoient Cerventin, et Réparat, frère du diacre Symmaque qui fut pape bientôt après. Ils se retirèrent en Gaule. Les autres furent massacrés. Après cette vengeance inhumaine, Vitigès, voulant ôter aux assiégés la communication de la mer qui leur étoit ouverte par le golfe de Porto, résolut de se rendre maître de Porto. C'étoit une place très-forte, dont il ne reste plus que le nom. Elle avoit été bâtie par l'empereur Claude à l'embouchure du Tibre, sur le bras qui coule à droite: car le bras principal, approchant de la mer, se partage en deux, et une île large de deux mille pas, qu'on appeloit *crée*. De Porto, une voie spacieuse et commode conduisoit à Rome, qui n'en est qu'à cinq lieues: ce chemin servoit au transport des marchandises, soit par terre, soit dans des barques tirées par des bœufs. Sur le bras on voyoit le port d'Ostie, ville autrefois consulaire, bâtie dès le temps des rois de Rome, mais qui n'étoit plus qu'une méchante place sans murailles. La ville d'Ostie étoit couverte de forêts. On l'avoit abandonnée, parce qu'elle s'éloignoit du canal, et qu'il n'y

avoit point de tirage. Trois cents vaisseaux n'auroient suffi pour défendre Porto ; mais l'ennemi n'avoit pas des soldats de reste. Les Goths s'en emparèrent sans peine et passèrent les habitans à fil de l'épée, et y laissèrent une garnison de mille hommes. La navigation du Tibre étant fermée par l'ennemi, leurs vaisseaux étoient obligés d'aborder à six journées d'Ostie, dans le port d'Antium, d'où il étoit difficile de voiturer les convois à Rome, faute d'argent pour employer à ce travail.

Six jours après la prise de Porto, Martin et Valérien arrivèrent avec seize cents cavaliers, tirés pour la plupart des nations barbares qui habitoient les bords du Danube, Huns, Alains, Esclavons. Ce renfort étoit considérable pour un général qui savoit faire usage d'un petit nombre d'hommes. Dès le lendemain Bélisaire fit sortir de Rome un de ses gardes, nommé Trajan, homme de courage à la tête de deux cents cavaliers ; il lui ordonna d'aller droit au camp des ennemis, et, lorsqu'il en seroit proche, de se poster sur une éminence qu'il lui montreroit de combattre les Goths à coups de flèches, lorsqu'ils viendroient pour l'attaquer, et de revenir à toute bride quand les flèches lui manqueroient. Trajan sortit par la porte Salaria, et Bélisaire fit charger les balistes et les autres machines placées sur la muraille. Tout se passa comme Bélisaire l'avoit ordonné ; et, lorsque les ennemis qui poursuivoient Trajan furent arrivés à la portée des machines, on fit sur eux une si furieuse décharge, qu'ils furent obligés de regagner le camp avec une grande perte. Cette sorte d'escarmouche fut deux fois répétée les jours suivans, sous différens capitaines et toujours avec tant de succès, que ces trois actions coûtèrent aux Goths quatre mille hommes.

Vitigès se figura qu'une semblable manœuvre lui réussiroit également. Il fit partir cinq cents cavaliers, avec ordre d'imiter exactement ce qu'ils avoient vu faire aux Romains. Bélisaire en envoya mille sous la conduite

as , qui enveloppa les Goths et les tailla en pièces : attribua cet échec à la lâcheté de ses cavaliers ; jours après, en ayant choisi cinq cents autres parmi braves de son armée , il leur commanda d'aller r l'ennemi , et réparer par leur courage l'honneur la nation. Valérien et Martin sortirent sur eux de quinze cents cavaliers , qui les défirent , et les presque tous. Les Goths imputoient ces disgrâces à leur mauvaise fortune ; mais Bélisaire , interrogé par Valérien sur la cause qui lui inspiroit tant de confiance , répondit « que , dès la première fois qu'il s'étoit vu avec une poignée de soldats aux prises avec toute l'avant-garde de l'armée ennemie , il avoit remarqué entre les Romains et les Goths une différence qui faisoit dis-tinguer l'avantage que donnoit aux ennemis la supériorité du nombre : les Romains ( dit-il ) et leurs soldats auxiliaires savent faire usage de leurs armes.

Il les a tous exercés à tirer juste. Tous nos coups ont porté ; pour les Goths , ils tirent sans art et à l'aveugle ; la plupart de leurs flèches sont perdues ; de sorte que , qu'à compter les hommes , les Goths ont la supériorité ; mais si l'on compte les blessures , l'avantage est du côté des Romains. » Après des tentatives infructueuses , les Goths n'osèrent plus se hasarder avec les troupes , ni s'éloigner de leurs retranchemens pour donner la chasse aux coureurs ennemis.

Les soldats romains , enflés de leurs succès , avoient un tel mépris des Goths , qu'ils brûloient d'en venir combattre en bataille rangée. Bélisaire s'opposoit à leur ardeur inconsidérée , et s'en tenoit à son premier plan , d'affoiblir Vitigès par de fréquentes incur- sions ; mais les Goths , instruits à leurs dépens , et avertis par les transfuges , se trouvoient toujours sur leurs gardes. Enfin Bélisaire , voyant qu'ils ne lui donnoient aucune prise , se rendit à l'empressement de ses soldats. Il ne pouvoit plus ; il faisoit réflexion qu'un plus long refus les

*Proc. Goth.*  
*l. 1, c. 28.*

décourageroit , et qu'avec une telle disproportion de forces il lui seroit très-glorieux de vaincre , et très-pardonnable d'être vaincu. En cas de malheur , son habileté l'assuroit de la retraite. Après avoir tout préparé pour une action générale , il fit défiler son armée par les portes Pinciane et Salaria. Les Goths avoient un corps très-nombreux au-delà du Tibre dans les campagnes de Néron. Pour tenir ces troupes en échec , il envoya Valentin avec un détachement de cavalerie hors de la porte Aurélia , et lui donna ordre de se montrer toujours prêt à charger les ennemis , sans en venir à l'effet , et de les empêcher par ce moyen de passer le pont Milvius pour aller joindre Vitigès. Il avoit armé plusieurs habitans , artisans pour la plupart , et qui dans une action n'étoient propres qu'à prendre l'épouvante et à la communiquer. Il en fit une troupe séparée , qu'il plaça hors de la porte Saint-Pancrace , la plus éloignée du champ de bataille. En cet endroit ils pouvoient donner de l'ombrage aux ennemis campés dans les plaines de Néron , et paroître l'arrière-garde du corps que commandoit Valentin.

Dans cette journée Bélisaire ne vouloit faire usage que de sa cavalerie ; il comptoit pour rien l'infanterie , dont les meilleurs soldats avoient changé de service ; ils montoient des chevaux pris sur l'ennemi , et savoient déjà les manier avec assez d'adresse. Depuis plus d'un siècle l'infanterie romaine étoit presque anéantie. Les barbares , qui avoient envahi tant de provinces de l'empire , étant tous cavaliers , avoient mis en honneur la cavalerie ; c'étoit le seul genre de troupes qu'on crût pouvoir leur opposer. Comme les soldats se méprisoient eux-mêmes lorsqu'ils se voient méprisés , les fantassins , devenus la plus vile portion des armées , avoient pris l'habitude de fuir dès le premier choc. Ainsi Bélisaire avoit dessein de laisser son infanterie sur le bord du fossé , pour couvrir , en cas de besoin , la retraite de

cavalerie. Mais Principius, Pisidien, garde de Bélisaire, Tarmut, Isaurien, tous deux connus par leur courage, représentèrent qu'il appartenait à un général tel que de réformer les abus au lieu de s'y conformer. Pourquoi (lui disoient-ils) vous priver du service de votre infanterie quand vous avez si peu de troupes contre une armée si nombreuse ? N'est-ce pas l'infanterie romaine qui a subjugué l'univers ? Pourquoi dégrader un genre de milice auquel Rome doit sa grandeur ? Si depuis long - temps l'infanterie ne fait rien de mémorable, c'est la faute de ses officiers ; ils refusent de partager les fatigues et les dangers ; ils ne paroissent qu'à cheval à la tête de leur troupe, et donnent l'exemple de fuir avant même que de tirer l'épée. Incorporez - les avec les cavaliers, puisqu'ils veulent l'être, et laissez - nous marcher à pied à la tête de vos fantassins. Nous vous rendrons bon compte des ennemis auxquels nous aurons affaire. » Le général se rendit pas entièrement, quoiqu'il connût la valeur de ces deux guerriers. Il croyoit l'occasion trop importante pour hasarder une telle épreuve. Après avoir placé une partie des fantassins avec le peuple aux portes de la ville et sur les murailles, pour servir les machines, consentit que le reste marchât sous la conduite de Tarmut et de Principius ; mais il ne leur assigna d'autre poste que l'arrière - garde, de crainte que leur fuite ne fût le désordre dans le reste de l'armée.

Vitigès, de son côté, ayant fait sortir du camp toutes ses troupes, envoya dire à Marcias, qui campoit dans les plaines de Néron, de se tenir dans son poste, et d'empêcher les ennemis qui étoient au - delà du fleuve de passer le pont Milvius pour venir attaquer par - derrière le gros de l'armée. On voit que cet ordre s'accordoit avec celui que Bélisaire avoit donné à Valentin : les deux généraux craignoient également que cette partie de l'armée ennemie ne passât le Tibre. Le roi des Goths rangea

*Proc. Goth.*  
*l. 1, c. 29.*



décharges de flèches où les Romains avoient  
Mais, quoique les Goths perdissent beaucoup  
les morts étoient si promptement remplacés,  
s'apercevoit pas de leur perte. Cette manière  
battre dura jusqu'à midi; et les Romains, sa  
voir si long-temps soutenu avec honneur un  
inégal, ne cherchoient qu'une occasion de fai  
A leur tête trois officiers faisoient admirer  
voure : c'étoient Athénodore, Isaurien, gard  
saire; Théodorit et George, gardes de Ma  
deux de Cappadoce. Ces trois guerriers alloien  
en temps braver les ennemis, et renversoien  
de lance tout ce qui se présentoit devant eux.

Dans les plaines de Néron, les deux parti  
long-temps en présence, sans autre action qu  
cavaliers maures, qui voltigeoient autour des  
et leur lançoient des traits. Les Goths, aper  
côté du Janicule une troupe considérable, n'os  
en avant de peur d'être enveloppés; mais le  
les tenoit en respect n'étoit pas entièrement c  
soldats. Des matelots, des valets, avides de bu  
plupart sans armes, s'étoient mêlés avec le

de se retirer dans leur camp, s'enfuient sur les bords voisins. Les vainqueurs ne s'avisèrent ni de poursuivre les fuyards, ni de rompre le pont Milvius, eût rendu la ville de Rome maîtresse de la campagne au-delà du Tibre, ni de passer le fleuve pour aller en queue ceux que Bélisaire attaquoit de front. Leur soin fut de piller le camp de Marcias et d'enlever les dépouilles. Les Goths s'arrêtèrent quelque temps à les considérer; et, quand ils les virent occupés au butin et embarrassés de leur butin, ils fondirent sur eux avec de grands cris, en massacrèrent la plupart, et laissèrent les autres en fuite.

À même temps l'armée de Vitigès, appuyée contre le camp, résistoit aux attaques de Bélisaire. Le petit nombre des Romains rendoit leur perte beaucoup plus grande. Déjà la plupart de leurs cavaliers étoient ou tués ou démontés, lorsque la cavalerie de l'aile droite de Vitigès vint tomber sur eux, et les repoussa jusqu'à l'infanterie, qui tourna le dos. Cependant quelques soldats s'attroupèrent auprès de Principius et de son fils, restés presque seuls, faisoient face aux ennemis et signaloient leur courage. Cette intrépidité rallia l'armée des Goths, et plusieurs escadrons enfoncèrent pour se sauver. Principius se fit hacher en pièces plutôt que de reculer. Autour de lui périrent en même temps quarante-deux fantassins, qui vendirent chèrement leur vie. Tarmut, armé de deux javelots, et battant des deux mains à la fois, ne cessoit d'attaquer à ses pieds tous ceux qui l'approchoient. Enfin, épuisé de coups, il étoit près de tomber de défaillance quand il vit accourir son frère Ennès, chef des Isaures, qui jeta entre lui et les ennemis avec un gros de cavalerie. Ranimé par ce secours imprévu, il reprit assez de force pour regagner en courant la ville de Rome, toujours armé de ses deux javelots. Arrivé à la porte Nomentane, couvert de sang et de blessures, il tomba, et

ses camarades, le croyant mort, l'emportèrent de la ville sur un bouclier. Il n'expira cependant que quelques jours après, laissant beaucoup de gloire à ses compatriotes par la réputation de son éclatante valeur. Vue d'une déroute si générale, les habitans alarmèrent les portes, de peur de donner entrée à leurs ennemis en même temps qu'à leurs soldats. Les fuyards se voyant sans retraite, traversèrent le fossé, et, blêmes de crainte, le dos appuyé contre la muraille, restoient là sans défense, et sembloient n'attendre que le coup mortel. La plupart avoient rompu leurs armes dans le combat ou dans la fuite; et, serrés les uns contre les autres, ils ne pouvoient faire usage de leurs armes. Les Goths, accourus au bord du fossé, les accabloient d'une grêle de flèches, et se flattoient qu'il n'en échappât pas un seul, lorsque, voyant le haut des murailles d'un grand nombre d'archers et de balistes qu'on tenoit contre eux, ils se retirèrent en insultant les vaincus. Telle fut l'issue de ce combat, qui apprit aux soldats de Bélisaire à se reposer de leur conduite sur la prudence de leur général; et, à Bélisaire lui-même, à se débarrasser de l'ardeur téméraire de ses soldats.

*Proc. Goth.*  
l. 2, c. 1.

On en revint aux escarmouches, où les Romains avoient ordinairement l'avantage. Aux cavaliers romains, on opposoit de part et d'autre quelques pelotons de fantassins. Dans une de ces actions, Bessas se jeta tête baissée à la tête d'un escadron, tua de sa propre main trois des leurs cavaliers, et mit les autres en fuite. L'adresse des Huns, exercés à tirer de l'arc avec justesse en courant toute bride, incommodoit beaucoup les Goths, qui ne pouvoient ni les éviter ni les atteindre. Dans une action que fit Pérane hors de la porte Salaria, un fantassin romain, vivement poursuivi, tomba dans une fosse profonde. On en voyoit autour de Rome un grand nombre de cette espèce, où les anciens Romains avoient coutume de serrer leurs grains. Comme il n'étoit pas

d'en sortir sans secours, et que le soldat n'osât  
r, parce que le camp ennemi étoit proche, il y  
a la nuit; et le lendemain un soldat goth y tomba  
une aventure pareille. La conformité de fortune  
fit oublier la haine nationale; ils s'embrassèrent et  
donnèrent parole de ne se pas sauver l'un sans l'autre.  
se mirent alors à crier de toutes leurs forces; et les  
ls étant accourus sur le bord, aux questions qu'ils  
nt, le soldat goth répond seul, et les pria de lui des-  
dre une corde. Le Romain obtint de son camarade  
remonter le premier, parce qu'assurément les Goths  
bandonneraient pas leur compatriote; au lieu qu'a-  
s avoir tiré celui-ci, ils se feroient un jeu de laisser  
tre dans la fosse. Les Goths furent surpris de voir  
tir un Romain au lieu d'un Goth; et ayant été in-  
uits du fait, ils retirèrent ensuite leur soldat, qui  
int pour son compagnon la liberté de retourner à  
me.

D'étoient tous les jours de petits combats où les plus  
llans, animés par les regards de tant de spectateurs  
couvraient les murailles de Rome, faisoient montre  
leur bravoure comme dans un amphithéâtre. Chor-  
sante, garde de Bélisaire, Hun de nation, accompagné  
quelques Romains, poursuivit dans les plaines de  
ron un corps de soixante-dix cavaliers. Ses compa-  
ns ayant tourné bride pour ne pas trop approcher  
camp ennemi, il continua sa poursuite; et les Goths,  
ant aperçus qu'il étoit resté seul, revinrent sur lui.  
ua le plus hardi, chargea les autres, et les mit en fuite.  
rsqu'ils furent à la vue de leur camp, la honte les ar-  
a, ils firent face; mais, ayant encore perdu un des  
rs, ils recommencèrent à fuir. Chorsamante les pour-  
ivit jusqu'à leurs retranchemens; et, plus heureux que  
udent, il revint à Rome, où il fut reçu avec de grandes  
clamations. Quelque temps après, ayant été blessé  
ans une rencontre, il fut forcé de rester à Rome pen-

à aborder pour un transiége, mais, lorsqu'ils se  
sur eux, vingt cavaliers sortirent pour le met  
ces : il les soutint avec une audace intrépide.  
veloppé de toutes parts, furieux à l'aspect d  
toujours plus redoutable à mesure que croisse  
bre des ennemis, il tomba percé de coups sur  
ceau d'hommes et de chevaux qu'il avoit abat  
l'armée le regretta ; et Bélisaire, qui n'auroi  
sans doute n'avoir que des soldats de ce car  
affligé de la perte d'un guerrier capable de c  
témérité, dont un prudent général sait à p  
usage.

*Proc. l. 2,  
c. 2.*

Vers le solstice d'été, Euthalius abôrda d  
de Terracine, apportant de Constantinop  
destiné au paiement des troupes. Bélisaire, av  
arrivée, lui envoya une escorte de cent solda  
conduite de deux officiers. En même temps,  
ensemble les ennemis, et le empêcher d'envoy  
battre la campagne, il faisoit mine de vouloir  
avec toutes ses forces. Il rangea ses troupes au  
la ville, et les tint sous les armes jusqu'à midi  
donna ordre de prendre leur repas. Les Got

ng-temps, les deux partis fuyant et poursnivant tour  
our ; ensuite, échauffés par la colère , animés par les  
s de l'une et de l'autre armée , et renforcés par de non-  
ux secours , ils se mêlèrent et se battirent avec fureur.  
rès beaucoup de sang répandu , les Goths prirent la  
e. Cutilas , percé d'un dard à demi-enfoncé dans sa tête,  
aissa pas de poursuivre les ennemis , comme s'il eût été  
nsible à une si cruelle douleur. A son retour dans la  
e , dès qu'on lui eut arraché le dard , il tomba en fréné-  
et mourut peu de temps après. Arzès , autre garde de  
isaire , revint avec une flèche enfoncée bien avant à  
s de l'œil droit. Un habile médecin , nommé Théoc-  
e , qui , selon l'usage subsistant encore dans ce temps-  
exerçoit aussi la chirurgie , entreprit de le guérir. Ayant  
onnu qu'Arzès souffroit derrière le cou de vives dou-  
rs , il jugea que le fer pénétrait jusqu'à cette partie ;  
après avoir coupé le bois qui sortoit à côté de l'œil , il  
au cou une large incision , et retira le reste de la flè-  
e armée de trois pointes. Arzès guérit de sa blessure.  
Les Goths étoient plus heureux dans les plaines de  
éron. Martin et Valérien y avoient conduit un corps  
e cavalerie ; et quoiqu'ils combattissent avec courage ,  
s'étoient près de succomber sous les efforts des ennemis.  
buchas , au retour de l'autre combat , eut ordre de les  
lier joindre avec ceux de sa troupe qui revenoient en  
on état. L'arrivée de ce secours donna l'avantage aux  
l'omains ; mais la valeur de Buchas lui coûta la vie.  
omme il poursuivoit l'ennemi avec trop d'ardeur , il se  
it enveloppé de douze cavaliers. Ses armes résistoient  
tous les coups ; mais enfin il reçut deux blessures au  
flanc de sa cuirasse , et il alloit périr , si Martin et Va-  
rien ne fussent accourus à son secours. Ils le dégagèrent  
et le ramenèrent à Rome , tenant son cheval par la bride.  
mourut trois jours après. Sur le soir , Euthalius entra  
ans Rome avec l'argent de l'empereur. Les Romains  
t les Goths passèrent la nuit à déplorer leur perte res-

pective. Jamais on n'avoit entendu dans le camp des Goths tant de cris lamentables ; aussi jamais journée ne leur avoit enlevé de plus braves guerriers, dont la plupart avoient péri sous le bras de Buchas, qui étoit lui-même expirant. Tels furent les combats les plus remarquables qui se livrèrent pendant le siège de Rome. Il seroit trop long de rapporter les autres : il suffit de dire qu'il y en eut soixante-sept, sans compter les deux derniers, dont nous parlerons dans la suite ; et l'on ne peut assez admirer les grandes ressources du génie de Bélisaire, qui, pendant une année de siège, toujours aux prises avec l'ennemi, sut, avec huit mille hommes, fournir à tant de combats, et fatiguer une armée près de vingt fois plus nombreuse que la sienne, et maîtresse de la campagne.

*Proc. Goth.*  
l. 2, c. 5.

Rebutés de tant de pertes, les Goths résolurent de s'abstenir désormais de combattre, espérant de prendre Rome par famine. Pour y réussir, il falloit couper le passage des vivres du côté du midi. Entre la voie Appienne et la voie Latine s'élevoient deux aqueducs, qui d'abords écartés l'un de l'autre, se croisoient à deux lieues de Rome, et, après s'être éloignés à quelque distance, se rapprochoient ensuite et revenoient se croiser encore pour reprendre leur première direction. L'intervalle renfermé entre les deux points de jonction formoit un losange dont les Goths firent une forteresse, en bouchant de pierres et de terre le passage des arcades. Ils y placèrent un corps de sept mille hommes, pour arrêter les convois depuis le Tibre jusqu'à la porte Prénestine. Bientôt après le pain manqua dans Rome. Le peu qui en restoit étant distribué aux soldats, les habitans mourroient de faim, et la peste suivit de près la famine. Les riches avoient cependant encore quelque ressource. Tant qu'il y eut du blé dans les campagnes, il se trouvoit des soldats assez avides de gain et assez hardis pour aller le couper pendant la nuit ; ils en chargeoient leurs chevaux

Et le vendoient bien cher ; tandis que les pauvres citoyens ne se nourrissoient que des herbes qu'ils arrachotent autour des fossés et au pied des murs , et qu'il falloit même disputer aux soldats , qui venoient les faucher pour leurs bestiaux. On vendoit secrètement, et contre la défense de Bélisaire, la chair des chevaux et des mulets qui mourroient dans la ville. Enfin tous les grains des environs étant consumés, les habitans, réduits à l'extrémité, vinrent en grand nombre trouver le général ; *conduisez-nous à l'ennemi, s'écrioient-ils, nous voulons sacrifier à l'empereur ce qui nous reste de forces ; nous nous tiendrons plus heureux de périr par le fer que par la famine.* Bélisaire ne se rendit pas à leurs instances ; il leur répondit *qu'il ne pouvoit les satisfaire sans les envoyer à une mort certaine ; que la faim qui leur faisoit désirer la bataille ne leur enseignoit pas l'art des combats ; que l'empereur envoyoit en Italie une forte armée, et qu'une nombreuse flotte, chargée de soldats et de provisions, étoit déjà la Campanie ; que dans peu de jours ils seroient en même temps délivrés et de la disette et des barbares ; qu'il valoit mieux attendre une victoire assurée que de risquer à se perdre par une aveugle précipitation ; qu'il alloit donner les ordres nécessaires pour ôter l'arrivée de leurs libérateurs.*

En effet Bélisaire savoit qu'il lui venoit d'Orient de nouvelles troupes ; mais il en exagéroit le nombre, pour élever le courage des habitans. Il envoya Procope en Campanie, et lui ordonna de rassembler les navires, de les charger de blé, d'y faire embarquer tous les soldats qui se trouveroient dispersés dans la province, d'y joindre une partie des garnisons, et de se rendre avec cette flotte dans le port d'Ostie le plus tôt qu'il seroit possible. Mundilas accompagna Procope jusqu'aux frontières de la Campanie, avec une escorte de cavaliers, pour le défendre contre les partis ennemis. Bélisaire n'avoit pas assez de troupes pour combattre ; mais il en avoit trop

*Proc. Goth.  
l. 2, c. 4.*



pour garder la ville de Rome, surtout dans un temps de famine. Il en fit sortir une partie qu'il distribua dans les places voisines, avec ordre d'inquiéter sans cesse les Goths par des courses, de les surprendre par des embuscades, et d'enlever leurs convois. Magnus et Sinthuas se jetèrent dans Tivoli avec cinq cents hommes. Gontharis, avec une troupe d'Hérules, prit poste dans Albe, d'où il fut bientôt chassé par les Goths. Martin et Trajan conduisirent un corps de mille hommes à Terracine. Antonine, femme de Bélisaire, partit avec eux; elle avoit une escorte pour la conduire à Naples, où elle devoit attendre en sûreté l'événement du siège. Valérien prit avec lui tous les Huns, et les fit camper à un mille de Rome, au bord du Tibre, près de l'église de Saint-Paul, afin qu'ils eussent plus de facilité à faire subsister leurs chevaux, et qu'ils pussent arrêter de ce côté-là les courses des ennemis. Par ces dispositions, les Goths se trouvèrent eux-mêmes comme assiégés; ils manquèrent bientôt de vivres; la peste se mit dans leurs camps, surtout dans celui qui étoit renfermé entre les deux aqueducs; ils furent obligés de l'abandonner. La maladie s'étant communiquée au camp des Huns, ils rentrèrent dans Rome. Procope rassembla en Campanie cinq cents soldats, et une assez grande quantité de barques, qu'il chargea de blé. Antonine le secondoit par son activité et par son intelligence.

*Proc. Goth.*  
*l. 2, c. 5.*  
*Marcel. chr.*

Dans cette conjoncture arriva le renfort que l'empereur envoyoit de Constantinople. Zénon, à la tête de trois cents chevaux, vint à Rome par la voie Latine, après avoir traversé le Samnium. Trois mille Isaures, commandés par Paul et par Conon, abordèrent à Naples, et dix-huit cents cavaliers à Otrante, sous la conduite de Jean, neveu de ce Vitalien qui s'étoit révolté contre Anastase. Jean se joignit aux autres troupes, et marcha vers Rome le long du rivage de la mer, à la tête d'un convoi de grand nombre de chariots, à l'abri

auxquels il se proposoit de se retrancher en cas d'attaque. Paul et Conon, suivis de la flotte, avoient ordre de gagner en diligence le port d'Ostie; c'étoit le rendez-vous général. Les navires et les chariots étoient chargés de blé, de vin et de toutes les provisions nécessaires. Ils comptoient trouver Martin et Trajan à Terracine; mais ces deux officiers étoient déjà retournés à Rome.

Pour favoriser l'arrivée de ce secours, il falloit occuper les ennemis devant Rome. Dès le commencement du siège, Bélisaire avoit fait murer la porte Flaminia, directement opposée à la porte d'Ostie, par où le secours devoit entrer; en sorte que les Romains ne craignoient de ce côté-là aucune attaque, ni les Goths aucune sortie. Il fit démolir pendant la nuit le mur de clôture, et rangea dans ce poste la plus grande partie de son armée. Au point du jour, Trajan et Diogène sortirent avec mille cavaliers par la porte Pinciane, sur la droite de la porte Flaminia, et allèrent lancer des traits dans le camp des Goths. Ils avoient ordre de prendre la fuite dès que les Goths sortiroient de leur camp. Lorsque Bélisaire vit les ennemis attachés à la poursuite de ses cavaliers qui les attiroient vers la ville, il fit ouvrir la porte Flaminia et défilér toutes ses troupes, qui coururent droit au camp des ennemis, où il étoit resté peu de soldats. Pour y arriver, il falloit traverser une gorge étroite et bordée de roches escarpées. A l'entrée de ce lieu se présenta un Goth d'une taille avantageuse, armé de toutes pièces, qui appeloit à grands cris ses camarades, et se préparoit à disputer le passage. Mundilas lui abattit la tête d'un coup de sabre, et se rendit maître du chemin. Les Romains arrivèrent au camp; mais ils ne purent le forcer, quoiqu'il n'y fût resté que peu de soldats pour le défendre. Il étoit bordé d'un fossé profond, et d'un mur de terre garni d'une forte palissade. Cependant Aquilin, cavalier de la garde de Bélisaire, ayant trouvé un endroit où le mur étoit ouvert, franchit le

fossé ; et, renversant tous ceux qui s'opposoient à son passage, il traversa le camp malgré les traits qui tomboient sur lui de toutes parts. Son cheval fut tué ; pour lui, par un honneur extraordinaire, il se sauva à pied à travers les ennemis, et rejoignit l'armée, qui, ayant renoncé à l'attaque des retranchemens, venoit prendre en queue les Goths répandus dans la plaine. Alors Trajan, qui fuyoit avec sa troupe, fit volte-face, et retourna sur ceux qui le poursuivoient. Les Goths, enfermés entre deux corps ennemis, furent presque tous taillés en pièces, sans recevoir aucun secours des autres camps, où l'on ne songeoit qu'à se préparer à la défense. En cette occasion Trajan reçut un coup de flèche à l'angle intérieur de l'œil droit. Le bois se détacha au moment du coup, et tomba ; mais le fer s'étant enfoncé tout entier, resta dans la plaie, qui se guérit, sans que Trajan y ressentît aucune douleur. Cinq ans après, le fer commença à reparoître, en perçant la cicatrice. Procope, qui raconte ce fait singulier, dit que, lorsqu'il écrivoit, il y avoit trois ans que le fer sortoit au-dehors de plus en plus ; et que, selon toute apparence, il tomberoit bientôt de lui-même. La possibilité de ce fait m'a été attestée par un de nos plus célèbres anatomistes, ainsi que celle de la cure d'Arzès, que j'ai rapportée.

*Proc. Goth.*  
*l. 2, c. 6.*

Les Goths avoient perdu une grande partie de leur armée par la peste, par la faim, par le fer ennemi. Ils apprenoient qu'il arrivoit aux Romains un secours que la renommée leur rendoit beaucoup plus formidable qu'il n'étoit en effet. Ces motifs faisoient souhaiter à Vitigès la fin de la guerre. Il envoya donc à Bélisaire des députés, qui lui parlèrent en ces termes : « Romains,  
« nous étions vos amis et vos alliés quand vous êtes venus  
« nous faire la guerre. Nous ignorons encore la cause  
« qui vous a mis les armes à la main. Ce ne sont pas  
« les Goths qui ont enlevé aux Romains le domaine  
« de l'Italie ; ce fut Odoacre qui détruisit la puissance

« romaine en Occident, et qui s'établit sur ses ruines.  
« Zénon, trop foible pour se venger du tyran, eut recours  
« à notre roi Théodoric; et, pour récompenser son zèle,  
« il lui céda, à lui et à ses successeurs, tous les droits que  
« les empereurs avoient sur l'Italie. Nous n'en avons  
« pas abusé. Loin de traiter les naturels du pays comme  
« des vaincus, nous leur avons laissé leurs lois, leur reli-  
« gion, leurs magistratures. Quoique nous ayons sur la  
« Divinité des opinions différentes, jamais ni Théodoric,  
« ni ses successeurs n'ont porté atteinte à la liberté des  
« consciences. Nous protégeons les ministres de leurs  
« autels, nous respectons leurs églises. Ils possèdent  
« toutes les charges civiles; nous leur avons permis de  
« demander tous les ans aux empereurs la dignité consu-  
« laire. Si c'est l'intérêt des Italiens qui vous amène, ils  
« sont plus heureux sous notre gouvernement qu'ils  
« n'ont été sous leurs empereurs; si c'est le vôtre, nous ne  
« vous devons rien; mais, pour éviter toute contestation,  
« nous voulons bien vous céder la Sicile, sans laquelle  
« vous ne pourriez conserver l'Afrique. »

Bélisaire répondit en peu de mots *que Zénon avoit envoyé Théodoric en Italie pour le service de l'empire, et non pas pour s'en approprier la conquête; qu'auroit-il gagné à la retirer des mains d'un tyran pour l'abandonner à un autre? que Théodoric, après avoir dépouillé Odoacre, s'étoit rendu aussi coupable que ce barbare, puisque c'étoit une usurpation également criminelle de ne pas restituer un bien au maître légitime, et de l'envahir. Vous nous offrez la Sicile, qui nous appartient de tout temps, ajouta-il; pour ne pas vous céder en générosité, nous vous faisons présent des Iles-Britanniques, qui sont beaucoup plus étendues que la Sicile.* Cette raillerie fit entendre aux députés qu'ils s'obtineroient en vain à vouloir conserver l'Italie. Ils proposèrent d'ajouter à la Sicile Naples et la Campanie, et de payer un tribut pour le reste de l'Italie. Ils ne furent

pas écoutés. Enfin ils demandèrent la permission d'envoyer à l'empereur, et une suspension d'armes pour le temps que dureroit la négociation. Bélisaire y consentit; et leur protesta qu'ils ne trouveroient en lui aucun obstacle à la paix. Les députés retournèrent rendre compte à Vitigès.

*Proc. Goth.*  
2, c. 7.

La trêve n'étoit pas encore arrêtée lorsque la flotte parut à l'embouchure du Tibre en même temps que Jean arrivoit à Ostie. Quoiqu'on ne trouvât aucune opposition de la part des Goths, cependant, pour se garantir des attaques nocturnes, les Isaures bordèrent le port d'un fossé profond, et Jean se retrancha derrière ses chariots. Bélisaire vint les visiter pendant cette nuit avec une escorte de cent cavaliers. Ils les instruisit de la victoire qu'il venoit de remporter, et de la négociation entamée avec les Goths. Il les exhorta à ne pas différer de conduire à Rome leur convoi, et promit de veiller à la sûreté du trajet. Lorsqu'il fut retourné à Rome, Antonine, revenue avec la flotte, tint conseil sur les mesures qu'il falloit prendre pour le transport des vivres. L'entreprise étoit difficile. On ne pouvoit sans péril prendre la route de terre, ni s'engager dans un chemin étroit avec une longue file de chariots. Il n'étoit guère plus aisé de remonter le Tibre, les ennemis étoient maîtres de la branche droite du fleuve, et, comme je l'ai déjà dit, la branche gauche n'avoit point de tirage. De plus, les bœufs dont le service auroit été nécessaire, soit par terre, soit par eau, étoient excédés de fatigue, et incapables d'un nouveau travail. Le seul parti qui parut praticable fut de remonter le fleuve à voiles et à rames. On choisit les chaloupes les plus légères, et on les borda d'une clôture de planches, pour mettre l'intérieur à couvert des traits. Quand on les eut chargées à proportion de leur grandeur, et qu'on y eut fait embarquer les tireurs d'arc et les matelots, on attendit le vent, et dès qu'il fut favorable on mit à la voile. Les Isaures demeurèrent au

pour garder la flotte, et le reste de l'armée côtoyoit loupes par le chemin d'Ostie. Ils avançaient à la du vent dans les endroits où le fleuve couloit en droite; mais, dans les détours, les voiles n'étant aucun usage, il falloit, à force de rames, vaincre la résistance de l'eau. Les Goths en garnison dans Porto, ou sur le long du fleuve, n'osoient troubler cette navigation, pour ne pas apporter d'obstacle à la conclusion d'une trêve, qu'ils désiroient ardemment. Lorsque les vaisseaux et le convoi furent entrés dans Rome, la flotte fut obligée de retourner à Constantinople, parce qu'on étoit au commencement du solstice d'hiver; et Paul demeura dans le port d'Ostie avec une troupe d'Isaures.

On convint enfin d'une suspension d'hostilités pendant trois mois, pour donner aux députés de Vitigès le temps de rapporter une réponse de l'empereur. On fit donner en gage des otages : c'étoit Zénon du côté des Romains, et de la part des Goths, Vlias, officier de distinction. Bélisaire donna une escorte aux envoyés pour les accompagner à Constantinople. L'imprudence de Vitigès rendit cette trêve aussi préjudiciable à sa nation que la continuation de la guerre, et sa mauvaise administration causa bientôt la rupture. Il commença par rappeler au camp la garnison de Porto, qui manquoit de vivres : à peine fut-elle sortie, que Paul, qui étoit à Porto avec ses Isaures, se logea dans cette place importante. Les Romains, maîtres de la mer, ne laissoient entrer de vivres dans les ports occupés par les Goths. Ceux-ci furent obligés par cette raison d'abandonner encore Centumcelles, aujourd'hui *Civita-Vecchia*, ville de Toscane, grande et peuplée, à quarante lieues de Rome; et les Romains s'en emparèrent. Il en fut de même de la ville d'Albe; en sorte que les barbares, enveloppés de toutes parts, ne cherchoient qu'une occasion de surprendre les Romains et de rompre la trêve. Vitigès se plaignit à Bélisaire de l'invasion de ces

*Proc. Goth.*  
*l. 2, c. 7.*  
*Marc. chr.*

places, déclarant qu'il se feroit justice par les armes on tarδοit de les rendre. Bélisaire ne tint compte de menaces, et répondit qu'il ne concevoit rien aux caprices de Vitigès, qui prétendoit ne pas perdre ce qu'il vouloit pas garder. De ce moment les deux partis trèrent en défiance mutuelle. Le général romain, qui craignoit plus de manquer de troupes, distribua dans les contrées voisines différens corps de cavalerie. Il en donna dans le *Picenum* Jean, neveu de Vitalien, avec mille chevaux. Il ne restoit dans ce pays que des femmes et des enfans : tous les hommes avoient suivi l'armée de Vitigès. Jean avoit ordre de s'abstenir de toute hostilité tant que les Goths observeroient la trêve ; mais, si elle seroit rompue, il devoit ravager la province, enlever les enfans et les femmes, piller les biens des Goths, sans toucher à rien de ce qui appartenoit aux Romains : s'il rencontroit des places fortes qu'il ne pourroit emporter d'emblée, il lui étoit recommandé de revenir sur ses pas avec son butin, sans s'engager plus avant pour ne pas laisser d'ennemis derrière lui.

*Proc. Goth.*  
*l. 2, c. 8.*  
*Idem, anecd.*  
*c. 1.*

Dans ces heureuses conjonctures Bélisaire se trouva sur le point de perdre la vie par un attentat impie. Présidius, Romain d'une naissance distinguée, élevé à Ravenne, s'étant rendu suspect aux Goths dans le temps que Vitigès se disposoit à marcher vers Rome, avoit pris la fuite, et s'étoit retiré à Spolète, où il étoit commandé alors par Constantin. De toutes ses richesses il n'avoit sauvé que deux poignards enrichis d'or et de pierreries. Constantin, aussi avide de richesses que d'honneur, étoit brave, les lui fit enlever, et refusa de les rendre. Présidius vint à Rome pour s'en plaindre à Bélisaire ; mais, le trouvant accablé de soins plus importants, il garda le silence jusqu'à la trêve, qui donnoit au général le temps de respirer. Alors il demanda justice ; et Bélisaire, soit par lui-même, soit par d'autres, pressa plusieurs fois Constantin de se laver d'un reproche si

Constantin tournoit en raillerie toutes les instances qu'on lui faisoit à ce sujet. Enfin Présidius, voyant passer Bélisaire dans une place de Rome, courut à lui, et, saisissant la bride de son cheval, il lui demanda à haute voix si les lois de l'empereur autorisoient ses officiers à dépouiller ses sujets. Malgré les menaces et les efforts des gardes, il ne quitta prise qu'après que Bélisaire lui eut donné parole de lui faire rendre ses deux poignards. Bélisaire estimoit Constantin ; c'étoit un de ses meilleurs officiers, qui venoit de rendre des services importans pendant le siège de Rome ; il ne vouloit pas le pousser à bout, et cherchoit des moyens d'apaiser Présidius, en le dédommageant avec avantage. Mais Antonine avoit juré la perte de Constantin ; elle ne pouvoit oublier qu'un jour Bélisaire étant outré de colère contre un de ses amans, dont il avoit découvert l'intrigue, Constantin lui avoit dit : *pour moi, je pardonnerois plutôt à un galant qui m'outrage qu'à une femme qui me déshonore.* Connoissant donc l'humeur opiniâtre et hautaine de cet officier, elle saisit l'occasion de le perdre, et fit entendre à son mari qu'il y alloit de son honneur beaucoup plus que de l'intérêt de Présidius. Le lendemain Bélisaire, trop facile à recevoir toutes les impressions de sa femme, manda Constantin en présence d'un grand nombre d'officiers, et l'exhorta, d'abord avec douceur, à restituer ce qu'il avoit pris. Comme celui-ci répondoit arrogamment qu'il jetteroit plutôt les deux poignards dans le Tibre ; *vous ignorez donc*, lui dit Bélisaire irrité, *que j'ai le droit de vous commander*, et en même temps il ordonna de faire entrer ses gardes. Constantin, frappé de cet ordre comme de son arrêt de mort, devint furieux, et, tirant son poignard, il courut sur Bélisaire, qui, pour éviter le coup, n'eut que le temps de se sauver derrière Bessas. Constantin, hors de lui-même, alloit les percer tous deux, lorsque Valérien et Ildiger, ar-



rivés depuis peu d'Afrique, se jetèrent sur ce forcené et s'en rendirent maîtres. Les gardes lui arrachèrent le poignard, le traînèrent dans une chambre voisine, et l'y massacrèrent par ordre du général, conseillé par Antonine. Constantin méritoit la mort, mais un assassinat ne fut jamais un châtiment légitime.

*Proc. Goth.  
l. 2, c. 9.*

Vitigès, sans égard à la trêve, essaya de faire entrer des soldats dans Rome par un des aqueducs qu'il avoit rompus au commencement du siège. Ils pénétrèrent assez avant ; mais une épaisse muraille, dont ils le trouvèrent bouché, les obligea de retourner sur leurs pas, et leur entreprise ayant été découverte, Bélisaire fit doubler la garde des aqueducs. Les Goths tentèrent ensuite l'escalade. Ils choisirent le temps où les Romains prenoient leur repas, et marchèrent vers la porte Pinciane avec des échelles et des torches allumées ; ils espéroient brusquer un assaut, et mettre le feu à la ville. Mais Ildiger, qui étoit de garde en cet endroit, les voyant approcher en désordre, courut au-devant d'eux et les repoussa. L'alarme s'étant répandue dans la ville, la muraille fut en un moment couverte de soldats, et les Goths regagnèrent leur camp. Vitigès eut recours à la ruse. La muraille, le long du Tibre, étoit basse et sans défense ; les anciens Romains s'étoient persuadé que le fleuve suffisoit pour mettre cette partie hors d'insulte, et Bélisaire n'y tenoit qu'une garde assez foible. Le roi des Goths gagna par argent deux habitans logés dans ce quartier près de l'église de Saint-Pierre. Ils devoient, à l'entrée de la nuit suivante, porter aux soldats en faction un outre de vin, les inviter à boire, et, lorsque la nuit seroit avancée, jeter dans leur boisson un somnifère que Vitigès leur avoit mis entre les mains. Les Goths tenoient des bateaux tout prêts pour faire passer un corps de troupes qui monteroient à l'escalade dès que la garde seroit endormie. Le reste de l'armée se préparoit à donner en même temps un assaut général.

aut étoit convenu , lorsqu'un des deux habitans vint lui-même découvrir le complot et dénoncer son comrade. Celui-ci fut arrêté sur-le-champ ; et , après qu'on eut coupé le nez et les oreilles, on l'envoya , monté sur un âne , au camp des ennemis. Les barbares , rebutés de tant de vaines tentatives , perdirent l'espérance s'emparer de Rome.

La trêve étant rompue , Jean , neveu de Vitalien , eut ordre d'entrer en action dans le Picénum. C'étoit un guerrier plein de feu , intrépide , infatigable , qui étoit en simple soldat. A la tête de ses cavaliers , il fit à feu et à sang toute la contrée. Ce fut sans doute les cruautés auxquelles il s'abandonna en cette occasion qui lui attirèrent le surnom de *Sanguinaire* , qui lui fut donné par quelques auteurs. Vitigès , oncle de Vitigès , étant venu à sa rencontre avec une armée , fut défilé et tué dans le combat ; et les Goths n'osoient plus se présenter en campagne. Jean prit Aterne et Ortone. Auxime et Urbin n'avoient qu'une foible garnison ; mais comme ces deux places étoient assez fortes par elles-mêmes pour l'arrêter long - temps , il passa outre , et ne se présenta devant Rimini , à une journée de Ravenna. La garnison , qui se défioit des habitans , abandonna la ville , dont il s'empara. En laissant derrière Auxime et Urbin , il contrevenoit aux ordres de son général ; mais , plus capable de commander que d'obéir , ne prenoit conseil que de lui-même. Cette présomption le porta souvent à contredire Bélisaire , contre lequel il avoit , ce semble , une secrète jalousie ; ce qui nuisoit souvent au bien des affaires. En cette occasion , il se persuada que le vrai moyen d'obliger les Goths à lever le siège de Rome étoit de menacer d'assiéger Ravenne , et il n'y fut pas trompé. Dès que les Romains furent dans Rimini , Matasonte , qui ne pouvoit souffrir Vitigès , qu'elle avoit épousé malgré elle , envoya

*Proc. Goth.* l. 2, c. 10.  
*Marc. chr.* l. 16.  
*hist. misc.* l. 16.

secrètement proposer à . . . la prendre pour lui  
promettant de lui livrer . . .

Lorsque les Goths apprirent la prise de Rome et le danger de Ravenne, ils souffroient beaucoup de disette; et la trêve, qu'ils avoient si mal observée, expirer sans qu'ils eussent encore reçu aucune nouvelle de leurs députés. On approchoit de l'équinoxe de l'été : un plus long séjour ne leur permettoit surcroît de fatigues, sans aucune apparence de succès. Ils prirent donc le parti de se retirer; et, après avoir mis le feu à leurs camps, ils se mirent en marche le grand matin, après un an et neuf jours de siège. Les Romains, les voyant partir, ne savoient ce qu'ils devoient faire : la plupart de leurs cavaliers étoient dispersés sur différens postes; il ne leur restoit pas assez de troupes pour attaquer une armée encore très-nombreuse. Trois fois Bélisaire leur ordonna de prendre les armes, mais comme les ennemis tournoient du côté de la Tiber, et lorsqu'il vit que plus de la moitié de leurs troupes avoient passé le pont Milvius, il fit sortir ses soldats par la porte Pinciane, et chargea avec vigueur ceux qui étoient encore en-deçà du pont. Cette dernière action ne fut pas moins vive qu'aucune des précédentes. Les Goths tinrent le premier choc avec courage, et tuèrent les Romains autant de soldats qu'ils en perdirent eux-mêmes. Enfin, forcés de prendre la fuite, se pressant les uns les autres pour passer le pont, les premiers, ils tomboient en grand nombre, percés de coups de leurs camarades ou de ceux de leurs ennemis. Beaucoup en précipitoit dans le Tibre, où ils étoient dévorés par les poissons. Dans ce combat, Longin et Mundilas, généraux de Bélisaire, signalèrent leur valeur. Mundilas tua de sa main quatre officiers barbares, qui vinrent à bout de le tuer séparément. Longin contribua le plus à la victoire, mais il perdit la vie, au grand regret de toute l'armée.

Il fut ainsi que se termina ce fameux siège. Il avoit commencé au mois de mars 537, et ne fut levé que vers fin du même mois de l'année suivante. La gloire d'une longue résistance avec si peu de forces n'est due qu'au courage et à la capacité du général. Ce n'étoit pas Rome, c'étoit Bélisaire que Vitigès assiégeoit. La ville étoit facile à prendre; elle n'avoit pu tenir contre des armées beaucoup plus foibles; mais Bélisaire étoit invincible.

J'en ai pas voulu interrompre l'histoire de ce siège par le récit de ce qui se passa dans le même temps, soit à Constantinople, soit à Rome même, où le pape Silvère trouva les traitemens les plus indignes. Pour éclaircir ces événemens, il faut reprendre de plus haut la conduite que Justinien et Théodora tenoient alors au sujet de la religion.

Justinien, élevé par d'habiles maîtres, sous les yeux d'un oncle qui étoit fort ignorant, n'avoit pas besoin d'un grand fonds de science pour se croire très-savant. Il se faisoit en docteur des matières de religion. Assis dans un cercle d'évêques, il aimoit à disputer sur les questions les plus épineuses. Il écrivit sur l'incarnation, et composa d'autres ouvrages théologiques. Il adressoit des sermons, des instructions aux hérétiques, dont il attribuoit la conversion à la force de ses raisonnemens quelquefois à l'efficacité de ses prières. Il prétendoit même donner des leçons aux évêques catholiques; et eux-ci, soit par simplicité, soit par flatterie, admirent la profondeur de ses connoissances. Ils ne se sentent pas assez forts pour tenir contre un controversiste dont le dernier argument étoit l'exil. Tous n'aiment pas la fermeté du pape Agapet, qui, soutenant la doctrine catholique contre Justinien, prévenu alors en faveur d'Anthime, sectateur d'Eutychès, ne s'effraya pas de ces paroles tranchantes : *Soyez de mon avis, ou vous enverrai aux extrémités de l'empire.* Ce prince auroit mérité que des éloges, si, laissant la décision

*Anast. Agap. Proc. anecd. c. 18, 26, et ibi Alam. Pagi ad Baron. Novel. 83, 123, 153. Giannone hist. neap. l. 3, c. 6.*

du dogme à l'autorité ecclésiastique, il se fût renfermé dans ce qui regarde la discipline. Il se portoit avec son pouvoir pour protecteur des saints canons. Les constitutions qu'il publia sur ces matières peuvent se diviser en classes, selon qu'elles concernent les personnes ou les choses. Pour les personnes, l'empereur faisoit prescrire de suivre les canons; pour les choses, il prétendoit être en droit de faire des réglemens. En conséquence, il prescrivit l'ordre des jugemens et la forme de l'administration du temporel des églises. Il publia des lois sur la simonie, sur les élections. Ce fut lui qui établit pour donner un évêque à une église vacante, le peuple et le peuple choisiroient trois sujets, et qu'ils porteroient le décret d'élection au métropolitain, qui nommeroit un des trois. Il fit aussi des lois sur les mariages; mais cette partie du droit avoit jusqu'alors été contredit appartenue aux princes. Il réforma les lois que le relâchement avoit déjà introduits dans le droit et publia de sages réglemens pour les monastères. Ses constitutions canoniques furent unanimement reçues et suivies après sa mort. L'Eglise lui sut gré d'avoir fixé les procédures ecclésiastiques, et d'avoir spécifié les canons n'ordonnoient qu'en général. Soit en réunissant plusieurs provinces en une, comme il réunit la Bithynie à la Paphlagonie, et les deux provinces de l'Asie ensemble; soit en les partageant, comme il divisa l'Asie mineure, en quatre départemens, il ne changea rien à la distribution des diocèses, laissant aux métropolitains leur ancien district. Ce prince est le premier qui donna aux évêques un tribunal pour juger des affaires ecclésiastiques, tant civiles que criminelles. A Constantin, le pouvoir de l'Eglise se bornoit à défendre des points de foi, à corriger les mœurs par des censures, à terminer les différends par voie d'arbitrage. Les affaires ecclésiastiques étoient soumises aux magistrats séculiers; ils prenoient connoissance de leurs affaires, les juge-

punissoient selon l'exigence des cas. Le clergé de , à cause de l'éminence de son Eglise, avoit seul vilége d'être cité devant le pape, sans être obligé nparôître devant les tribunaux séculiers. Cependant le pape même n'avoit aucune juridiction ; ce n'étoit r forme de justice qu'il prononçoit, mais par ar-e et par voie d'amiable composition. Justinien na que dans les actions civiles les clercs et les s seroient premièrement cités devant leur évêque, cideroit leurs différends sans procédure et sans ap-. Si, dans le terme de dix jours, l'une des parties oit qu'elle ne vouloit pas s'en tenir au jugement élat, la cause étoit portée devant le magistrat ; et entence s'accordoit avec la décision de l'évêque, pouvoit en appeler ; s'il jugeoit différemment, il t lieu à l'appel. En matière de crime, on pouvoit sser, soit à l'évêque, soit au juge séculier ; mais à ne seulement, s'il étoit question d'un délit ecclé-ne, comme d'hérésie, de simonie, ou d'autres s concernant la religion ou la police de l'Eglise. ntence prononcée contre un clerc par un juge laïc ivoit être exécutée sans la permission de l'évêque ; refusoit, on avoit recours à l'empereur. Par un ége spécial, les évêques furent dispensés de plaider, quelque sujet que ce fût, par-devant les tribunaux ers ; et ce même privilége fut accordé aux religieu-est ainsi que, par la faveur de ce prince, les évêques rent leurs droits de juridiction ; cependant ce n'é-oint encore une juridiction proprement dite, parce n'avoient ni territoire, ni force coactive.

intentions de Justinien étoient droites, et ses er- sur les points dogmatiques ne vinrent jamais que légèreté et de sa vanité naturelle. Mais sa femme dora prenoit toujours avec chaleur le mauvais parti. outenoit opiniâtrément celui d'Eutychès, et Sévère son théologien. Ce faux patriarche d'Antioche,

*Liberat.  
brev. c. 10.  
Evag. l. 4,  
c. 9, 11.  
Leontius de  
sectis art. 5.  
Vict. Tun.  
Theoph. p.  
188.*

*Fleury hist.  
alex. l. 32,  
art. 31.*

*Le Quien, si l  
oriens  
christ. t. 2,  
p. 430 et seq.  
Proc. anecd.  
c. 29.*

us le rè Justin, s'étoit n  
da Ale: Ju u man carnasse. Deux es  
s'et il itôt divisés, et avoient f  
deux :tes opposé quoique également attachés  
doctrîne d'Eutychès. À ès la mort de Timothée,  
triarche d'Ale: Théodose, sectateur de Sé  
élu par le clergé, fut l égé des magistrats et des  
tisans qui dép le de Théodora. Les moines  
peuple, déclar entîmens de Julien, cham  
Théodose et intron ent Gaïen, qui se soutint  
dant environ trois is. Au bout de ce temps arri  
chambellan Narsès, oyé par l'impératrice pour  
blir Théodose. Le u e prit les armes en favor  
Gaïen; il y eut au mi eu d'Alexandrie de san  
combats, où les femnr signalèrent leur zèle fana  
en accablant les soldats de pierres et de tuiles qu  
lançoient du haut des toits. Narsès, pour réduire  
multitude forcenée, mit le feu à la ville, et força  
à prendre la fuite. Théodose, teint du sang de son p  
prit possession du siège épiscopal, et l'occupa seize  
parmi des séditions continuelles. Enfin Justinien,  
calmer ces troubles, le rappela, et lui assigna pou  
le faubourg de Syques, où il ne cessa de dogmatise  
qu'au règne de Justin second. Les partisans de G  
mort en Sardaigne, suivirent Théodose à Const  
ple; ils élevoient autel contre autel; et la divisio  
deux partis subsista tant que vécut Justinien; m  
préférence du prince empêcha les voies de fait, et  
animosité s'exhala en disputes et en libelles. L'emp  
fit nommer évêque d'Alexandrie le moine Paul, d  
doctrîne étoit orthodoxe. Paul ne tint pas long-ten  
siège. Comme il avoit reçu du prince l'autorité de  
tuer les magistrats et les officiers, qui fomentoie  
discorde en favorisant l'hérésie, il entreprit d'ô  
commanement des troupes à Elie, revêtu de  
charge. Un diacre, nommé Psoës, ami d'Elie, v

Il avertit le commandant par une lettre qui fut interceptée. L'évêque, irrité, accusa Psoës de divertir les revenus de l'Eglise, dont il étoit économe, et en écrivit à l'empereur. En attendant la réponse du prince, il mit l'accusé entre les mains de Rhodon, préfet d'Egypte, qui le fit mourir dans la prison. Rhodon avoit été poussé à cette violence par un des premiers de la ville, nommé Arsène; il avoit ordre d'exécuter tout ce que l'évêque lui commanderoit, et Arsène, ennemi de Psoës, avoit imposé des ordres de l'évêque. Sur les plaintes des parents de Psoës, l'empereur, justement courroucé, fit mener à Constantinople Rhodon et Arsène, qui furent condamnés à mort. Paul lui-même, quoiqu'il protestât de son innocence, fut exilé à Gaza, où Justinien le fit déposer par trois évêques. Il eut pour successeur Zoïle, qui fut lui-même déposé, parce qu'il refusoit de souscrire à la condamnation de trois chapitres dont nous parlerons dans la suite. Après la mort de Rhodon, le gouvernement de l'Egypte fut donné au sénateur Libère, employé deux ans auparavant dans les négociations de l'héodat, et qui avoit renoncé au service de ce prince perfide pour s'attacher à Justinien. Mais à peine fut-il dans Alexandrie, que l'empereur, par un effet de son inconstance naturelle, lui substitua un Egyptien nommé Laxarion. Les amis de Libère s'en plaignirent à l'empereur, qui répondit qu'il ignoroit cette entreprise de Laxarion, et que Libère devoit rester en place. Laxarion, de son côté, fit porter des plaintes de ce que Libère refusoit de lui céder le gouvernement; et, par la même foiblesse, Justinien assura qu'il n'avoit rien changé à la destination de Laxarion. Ces réponses contradictoires allumèrent une guerre civile dans Alexandrie. Les partisans des deux contendans prirent les armes; Laxarion fut tué; et, sur les plaintes de ses amis, Libère fut mandé à Constantinople, et jugé par le sénat, qui, voyant évidemment par les pièces du procès que



l'empereur seul étoit la cause de tout le mal, de Libère innocent.

*Liberat.  
brev. c. 20.,  
Anast. Joan.  
II. Bonif. II.  
Baronius.  
Fleury, hist.  
eccles. l. 52,  
art. 21, 25,  
32, 35.*

Malgré l'ascendant de Théodora sur l'esprit de son mari, elle ne put rompre les liens qui attâchoient l'empereur à la chaire de saint Pierre. Il consultoit les saints pontifes; il déféroit à leurs conseils. Après l'élection de chaque nouveau pape, il lui envoyoit sa profession de foi, et recevoit avec respect la bénédiction apostolique. L'ambition d'un diacre nommé Vigile troubloit la paix de l'Eglise romaine, et en renversoit la discipline. Boniface II, qui avoit succédé à Félix III, séduit par les insinuations de ce diacre, entreprit, contre toutes les règles, de le désigner pour son successeur. Il obligea le clergé et ses suffragans à faire serment qu'après sa mort ils éliroient Vigile. La cour de Ravenne, le sénat et le peuple de Rome se récrièrent contre une innovation contraire à la liberté canonique. Le pape lui-même rougit de sa foiblesse; il reconnut sa faute dans un concile, et brûla l'acte de cette élection anticipée. Après sa mort, Vigile fit jouer inutilement tous les ressorts de l'intrigue. On lui préféra Jean Mercure, prêtre de l'église de Rome; et ce diacre, corrompu et corrupteur, eut la honte d'avoir attiré sur le clergé la censure séculière et même celle d'un prince hérétique. Le sénat rendit un arrêt sévère contre la brigue et la simonie; et Athanasius, qui vivoit encore, confirma par un édit ce que le pape avoit ordonné. Ce fut au pape Jean II que Justinien envoya Hypace, évêque d'Ephèse, et Démétrius de Cyprilippe, pour le consulter sur une question suscitée par quelques moines du monastère des Acémètes, qui causoit un schisme dans Constantinople. Ces deux évêques apportèrent en même temps des présens pour l'empereur de Saint-Pierre. Le pape condamna les moines; et, comme ils persistoient dans leur obstination, il les retrancha de la communion; ce qu'avoit déjà fait Epiphane, patriarche de Constantinople. Il répondit à l'empereur par une

le du 25 mars 534, dans laquelle il le félicite de la pureté de sa foi, et l'exhorte à la clémence envers les hérétiques qui reviendront de leurs erreurs. Quelque temps auparavant, l'empereur, pour étouffer les divisions, avait engagé six évêques catholiques à conférer avec six évêques du parti de Sévère. Ces derniers furent confondus; mais il ne s'en trouva qu'un seul qui eût la sincérité et le courage de reconnoître hautement son erreur, et de se réunir à l'Eglise. Stratège, fils de l'Egyptien Apion, évêque du temps d'Anastase, assistoit à cette conférence par la part de l'empereur.

Epiphane étant mort en 535, après quinze ans d'épiscopat, Anthime, évêque de Trébisonde, fut transféré sur le siège de la ville impériale par la faveur de Théodora. C'était un hérétique déguisé. Son élévation inspira tant d'assurance aux sectateurs d'Eutychès, que Sévère et Pierre d'Antiochie, les deux chefs du parti, se rendirent aussitôt à Constantinople avec un moine de Syrie nommé Zoara, pour seconder leur audace. Ils commencèrent à tenir des assemblées et à débiter leurs erreurs. Niersès, patriarche d'Arménie, d'intelligence avec ces hérétiques, séduisit une grande partie de sa province, qui conserve encore de nos jours la doctrine d'Eutychès. Ce fut dans ces conjonctures que le pape Agapet, qui venoit de succéder à Jean II, arriva le 2 de février 536 à Constantinople, où Théodat étoit envoyé pour engager Justinien à un accommodement. Le pape, ne pouvant obtenir de l'empereur la paix qu'il demandoit pour les Goths, voulut la procurer à l'Eglise. Il refusa constamment de communiquer avec Anthime, à moins que celui-ci ne donnât par écrit une profession de foi conforme aux dogmes catholiques, et qu'il renonçât au siège de Constantinople pour retourner à Trébisonde, cette translation d'un évêché à un autre est contraire aux canons. Justinien, excité par Théodora, employa vainement les promesses et les menaces : le pape demeura inflexible, et sa fermeté l'emporta sur

*Evag. l. 4,*

*c. 9, 11.*

*Anast.-hist.*

*p. 62.*

*Idem in*

*Agap.*

*Marc. chr.*

*Liberat.*

*brev. c. 20,*

*21, 22.*

*Theoph. p.*

*185, 184.*

*Hist. misc.*

*l. 16.*

*Novel. Just.*

*42.*

*Cedr. p. 371.*

*Zon. t. 2,*

*p. 67.*

*Malela, p.*

*77.*

*Pagi ad Ba-*

*ron.*

*Fleury, hist.*

*ecclès., l. 32.*

*art. 52, 53,*

*54.*

le crédit de l'impératrice, sur l'opposition des évêques, courtisans, et sur Justinien même, qui consentit à la déposition d'Anthime, si ce prélat refusoit de faire preuve de sa foi. Anthime, soutenu dans son opiniâtreté par Sévère, refusa de comparoître dans le concile assemblé par Agapet; il fut déposé. On condamna en même temps Sévère, Pierre et Zoara. Menas, estimé pour la pureté de ses mœurs et de sa doctrine, fut placé sur le siège de Constantinople, et reçut des mains du pape l'onction épiscopale. Agapet mourut au mois d'avril dans le temps qu'il se préparoit à retourner en Italie; ses funérailles furent honorées du concours de tout le peuple catholique; et quelques mois après son corps fut transporté à Rome. Le nouveau patriarche, pour compléter l'ouvrage de ce saint pontife, assembla un nombreux concile : Anthime y fut déclaré hérétique, infacteur des canons, et, comme tel, privé de l'évêché de Trébisonde. Ses trois complices furent frappés d'anathème. L'empereur, entièrement désabusé, confirma ces deux jugemens par une constitution adressée à Menas, dans laquelle il défend, sous des peines très-rigoureuses, de transcrire et même de garder les écrits de Sévère; il bannit Anthime et les trois autres du territoire de Constantinople, et leur interdit l'entrée des grandes villes, leur permettant seulement d'habiter dans les lieux déserts et écartés, de crainte qu'ils ne corrompent les simples par le poison de leurs erreurs.

*Proc. Goth.*

*l. 1, c. 25.*

*Idem anecd.*

*1.*

*Liber. brev.*

*c. 22.*

*Marc. chr.*

*Vict. Tun.*

*Theoph. p.*

*284.*

*Hist. misc.*

*l. 16.*

*Anast. Silv.*

*Pagi ad Ba-*

*ron.*

Théodat étoit encore à Ravenne lorsqu'on apprit en Italie la mort d'Agapet. Ce prince, craignant qu'on n'eût sur le saint-siège un partisan de Justinien, envoya ordre d'élire le sous-diacre Silvère, dont il se croyoit assuré. Un procédé si contraire à la discipline canonique révolta tous les Romains; et peu s'en fallut qu'il n'en vînt à une sédition. On députa au roi des évêques pour lui faire des remontrances; il ne répondit que des menaces : il fallut obéir. Une partie considérable

Clergé refusa d'abord de reconnoître le nouveau pape : *Fleury. hist. ecclés. l. 51, c. 57, 58.*  
 La crainte força bientôt leur consentement, et la sage conduite de Silvère effaça l'irrégularité de son élection. *Muratori annal. ital. p. 379 ; et seqq. Gru- tier inscrip. MCLXII, 10.*  
 Cependant Vigile ne perdit pas de vue la dignité su- *Nardini, Roma an- tica, p. 370.*  
 prême à laquelle il aspirait depuis long-temps. Il avait accompagné le pape Agapet à Constantinople, et s'étoit insinué dans les bonnes grâces de Théodora par sa complaisance à embrasser les sentimens qu'elle proté-  
 geoit. Il traita secrètement avec cette princesse, qui lui promit le souverain pontificat, et sept cents livres d'or, à condition qu'il se déclareroit contre le concile de Chal-  
 cédoine, qu'il rétablirait Anthime, et qu'il entrerait en communion avec Sévère et ses partisans. Vigile promit tout pour satisfaire son ambition ; et, par son conseil, Théodora écrivit à Silvère qu'elle le prioit de venir à la cour ; ou, s'il ne pouvoit faire ce voyage, de casser les décrets des deux conciles tenus par Agapet et par Mennas, et de remettre Anthime en possession du siège de Constantinople. Vigile étoit persuadé que Silvère ne feroit rien de ce que demandoit l'impératrice, et il n'y fut pas trompé. A la lecture de ces lettres, Silvère s'écria en soupirant : *Je vois bien que cette affaire sera cause de ma mort.* Il répondit à Théodora que rien ne pourroit jamais le contraindre à rappeler un hérétique juridiquement condamné et obstiné dans son erreur. La princesse, outrée de dépit, employa l'instrument le plus pernicieux et le plus propre à seconder ses mauvais desseins. Elle instruisit Antonine de ses intentions. Vigile revint à Rome pendant le siège ; et, pour s'assurer du succès, il intéressa l'avarice d'Antonine en lui promettant deux cents livres d'or. Cette femme, exercée aux forfaits les plus odieux, vint à bout de persuader à Bélisaire que le pape trahissoit l'empereur, et qu'il entretenoit intelligence avec Vitigès. On suborna des témoins, on supposa des lettres. Bélisaire soupçonnoit Vigile d'être l'auteur de l'intrigue ; mais pressé par sa

femme, intimidé par les lettres de l'impératrice, il la faiblesse de se prêter à cette violence. Le pape ordre de se rendre au palais de Pincius, où Bélisaire avoit choisi sa demeure. Comme il prévoyoit l'opprobre prêt à fondre sur sa tête, il se réfugia dans l'église Sainte-Sabine. Mais, Bélisaire lui ayant promis serment qu'on n'attenteroit ni à sa vie ni à sa liberté, il vint au palais. Antonine, feignant d'être malade, étoit fait mettre au lit, et Bélisaire étoit assis à ses pieds. En voyant entrer le pape, elle s'écria : *Dites-moi, pape, quel mal vous avons-nous fait, nous et les Romains, pour vouloir nous livrer aux Goths ?* Le pape, demandant une information juridique, et afin de confondre la calomnie, Bélisaire changea de discours ; et comme ce guerrier, quoique assez religieux, n'avoit guère d'autre théologie que celle de la cour, exhorta le pape à condamner le concile de Chalcédoine pour apaiser l'impératrice. Voyant qu'il ne pouvoit gagner sur son esprit, il le laissa retourner dans son asile. Le lendemain, par une subtilité indigne d'un grand homme, il le rappela une seconde fois ; et, comme s'il eût été quitte de son serment, il se saisit de sa sonne, et le fit embarquer pour être conduit à Paphlagonie en Lycie, où Théodora avoit fixé le lieu de son exil. Ensuite, pour se conformer aux intentions de l'impératrice, il gagna les plus accrédités du clergé, et fit non seulement Vigile pour successeur. Vigile ne fut pas plus tôt sur le saint-siège, que, pour commencer à exécuter ce qu'il avoit promis à Théodora, il envoya des lettres de communion à Anthime, à Sévère, à Théodose d'Alexandrie, déclarant qu'il approuvoit leur doctrine. Mais, comme il n'étoit pas moins avare qu'Antonine, il se pensa de lui payer les deux cents livres d'or, sous le texte qu'il ne pouvoit tenir parole sans se rendre coupable de simonie.

Justinien, occupé de ses écrits théologiques et

l'instruction de l'église de Sainte-Sophie, ignoroit ce qui se passoit à Rome. Tandis qu'il discutoit les matières en docteur, Théodora les décidoit en souveraine. L'évêque de Patara vint instruire l'empereur de l'exil de Silvère, et lui fit des reproches du scandaleux traitement exercé sur le chef de l'Eglise. Le prince, à demi éveillé par de si justes plaintes, ordonna que Silvère fût reconduit à Rome; qu'on examinât de nouveau s'il étoit auteur des lettres qu'on l'accusoit d'avoir écrites à Vitalis : que, s'il étoit coupable, on le fît évêque de quelque autre église; mais que, s'il se trouvoit innocent, on le rétablît dans son siège. Théodora fit d'inutiles efforts pour empêcher l'exécution de ces ordres. Silvère fut ramené à Rome, et son retour fit trembler Vigile sur la chaire de saint Pierre. Mais cet usurpateur se tira de danger par un nouvel attentat. Appuyé du pouvoir qu'Antonine avoit sur son mari, il obtint de Bélisaire que Silvère fût mis en sa garde; et, dès qu'il l'eut entre ses mains, il le fit conduire dans l'île de Palmaria, ou dans celle de Pontia, sur les côtes de la Campanie, où il le laissa mourir de faim. Selon Procope, Silvère y fut assassiné par Eugène, qu'Antonine avoit envoyé à ce dessein, et Justinien ne tira nulle vengeance d'un forfait si atroce. Quelque temps après, Bélisaire, touché du repentir, fit bâtir à Rome une église, comme pour réparer le crime de sa cruelle condescendance. Vigile, après avoir acheté par tant d'horreurs la place la plus sainte de l'Eglise, cessa d'être méchant dès qu'il n'eut plus d'intérêt de l'être. Devenu pape, sans contestation, par la mort de Silvère, il fit tout le contraire de ce qu'il avoit promis à Théodora. Il frappa d'anathème Anthime et Sévère; il écrivit à Justinien et à Mennas des lettres tout-à-fait orthodoxes; et, par un changement subit, il se déclara hautement pour la doctrine catholique, qu'il avoit trahie jusqu'alors.

A la fin de cette année, Constantinople vit célébrer *Proc. ad.*

L. 1, c. 1, 2. la dédicace du le christianisme  
*Agath. l. 5.* ait élevé en O . L'é ophie, bâtie  
*Codin. de* Constance, r rée par l'hérouse ie jeune après  
*struct. temp.* incendie, d to : les empereurs, avoit été  
*S. Sophia in* duite en c s la furieuse sédition du mois d  
*historia By-* janvier 532. J n entreprit aussitôt de la rebâti  
*zantinâ.* non pas avoit été, mais avec une magni  
*Paul Silent.* cence qui t le plus bel édifice de l'univers. Il  
*descriptio* épuisa ses rs; il mbla de toutes les parties d  
*ædis sanctæ* l'empire d'ex rs, et des matériaux précieux  
*Sophiæ.* Anthémias T, plus habile architecte de o  
*Evag. l. 4,* temps-là, dr le, et commença l'ouvrage; mai  
*c. 30.* il mourut a en jeté les premiers fondemen  
*Novel. 5,* Isidore de l' et les connoisseurs observ  
*6, 16.* que le pl si à l'exécution. Codin rapport  
*Glycas, p.* que le c se servit pour lier les pierr  
*267.* étoit fait d'o blli dans de l'eau, où l'on mêloit d  
*Marc. chr.* la chaux, des tuiles pilées, et des écor  
*Cedr. p.* d'orme haché Il oit que l'eau ne fût ni chaude  
*371, 374.* ni froide, mais tiè , pour employer ce ciment, qui  
*Theoph. p.* selon cet auteur, donnoit à la structure la même soli dité que le fer. Comme ce superbe bâtiment subsist  
*184, 197.* encore, réduit en mosquée, j'en donnerai une descrip tion abrégée, d'après nos plus célèbres voyageurs. De l  
*Suid. l'85-* plus grande place de Constantinople, nommée l'*Augu*  
*navis.* téon, l'on arrivoit dans une cour carrée, environné de quatre portiques, au milieu de laquelle étoit un bas  
*Anast. hist.* sin d'eau jaillissante. C'est que les Grecs ont coutume d se laver le visage et les mains avant que d'entrer dan  
*p. 61.* une église. Après avoir traversé un double portique, o entroit dans le temple par neuf portes d'un bois pré  
*Bedelmont.* cieux, curieusement travaillé; ces portes furent brûlées dans un grand incendie, sous le règne de Michel Cur  
*descript.* palate, qui en fit faire d'autres en bronze, où son nom se lit encore en gros caractères. L'édifice, tourné ver  
*Constant. et* l'orient, selon l'ancien usage, étoit de forme carrée le  
*not. Cang.* le  
*Petr. Gyl.* le  
*de topog.* le  
*Constant. l.* le  
*2, c. 3, 4,* le  
*17.* le  
*Cang. Const.* le  
*Christ. l. 3.* le  
*Grelot, re-* le  
*lation d'un* le  
*voyage de* le  
*Constanti-* le  
*nople.* le

us long que large, seulement de la profondeur du sanctuaire. Il avoit quarante-deux toises de longueur et trente-huit de largeur, et cent quarante-deux pieds de hauteur, sans y comprendre le dôme, de dix-huit toises de diamètre, et de dix-huit pieds d'élévation. Tout le bâtiment portoit sur huit grosses piles et vingt-huit colonnes de marbre de diverses couleurs. La nef, arrondissant aux deux extrémités, formoit un ovale. Le long des trois côtés de la nef régnoit une galerie haute, où les femmes s'assembloient ; car dans les églises grecques elles sont séparées des hommes. Les chapiteaux des colonnes étoient d'airain doré ou argenté. Les plus beaux marbres dont les murs étoient revêtus, les compartimens de marbre et de porphyre, qui formoient le pavé du temple, l'or, l'argent, les pierreries et la mosaïque des voûtes, une infinité de lampes de tous les métaux précieux et de toutes les formes, éblouissoient les regards et partageoient l'admiration. Le sanctuaire étoit incrusté d'argent ; et l'on rapporte que Justinien y employa quarante mille livres pesant de ce métal. L'autel, qui, suivant l'usage des Grecs, étoit unique, brilloit d'or et de pierreries. Six piliers massifs de ce métal le soutenoient. La table étoit un ouvrage merveilleux, composé de tous les métaux fondus ensemble, et semé de pierres précieuses. Au pourtour on lisoit une inscription qui exprimoit l'offrande et la prière de Justinien et de Théodora. L'an 558, le dôme, fendu alors en plusieurs endroits par les fréquens tremblemens de terre, tomba, dans la partie orientale, tandis qu'on travailloit à le réparer. Cette chute écrasa l'autel, les portes du sanctuaire et l'ambon, c'est-à-dire, le jubé. Justinien le fit rebâtir par Isidore, neveu du premier architecte. Il fut élevé de vingt pieds au-dessus de sa première hauteur. Basile Bulgaroctone le répara encore après un accident semblable, et l'on dit qu'il en coûta mille livres d'or pour le seul échafaudage. Cet autel, si riche et si pré-



cieux, ne subsiste | . I n en ont point  
 dans leurs mosqué | L second p  
 Constantinople, il | cheval dans Sainte-Sophie  
 et, après avoir fait p | à genoux sur l'autel, il l  
 fit abattre. Ce pri | e n'osa même entrer ains  
 dans cette église qu | ès avoir su que les chrétiens  
 mêmes n'en faiso | s scrupule. En effet, sous le  
 règne des derniers em | eurs chrétiens d'Orient, la v  
 nité des Grecs étoit ven | à un tel point, que les per  
 sonnes de quelque dist | m entroient à cheval dans  
 Sainte-Sophie, ou s'y fa | nt porter en litière. Pour  
 éviter les incendies, Ji | n n'employa point de bois  
 de charpente; il fit rec | vrir la voûte avec de longues  
 tables de marbre. Le | ère, placé à l'occident, étoit  
 si spacieux, que l' | y t les conciles, et que le pe  
 ple s'y réfug | it en f | e dans les temps de sédition. Ce  
 temple, m | n que lui même, est encore relevé par  
 les exagé | ions Grecs, qui le préférèrent à Saint-  
 Pierre de Rome; ce que les connoisseurs n'accordent  
 pas. Les Turcs n'ont rien changé au corps de l'église;  
 et s'ils en ont retranché quelque partie, ce ne peut être  
 que les bâtimens extérieurs, comme le palais du pa-  
 triarche et les logemens du clergé et des officiers. Ils  
 ont, à la vérité, effacé ou défiguré les images de peinture  
 et de sculpture; les mahométans n'en souffrent point  
 dans leurs mosquées: mais les traces de ce qui en reste  
 ne font point regretter cette perte; ces arts avoient alors  
 entièrement dégénéré. Le portail ne s'accorde nullement  
 avec la majesté et la beauté de l'intérieur; c'est un ou-  
 vrage tout-à-fait conforme à la grossièreté du siècle de  
 Justinien, déjà demi-barbare. Il est étonnant qu'on ait  
 si bien réussi dans les autres parties. Les Turcs, qui in-  
 terdisent aux chrétiens l'entrée de leurs mosquées, sont  
 surtout attentifs à n'en pas laisser entrer dans Sainte-  
 Sophie; ils sont persuadés que le dôme s'écrouleroit  
 aussitôt qu'il y monteroit un incirconcis.

Travaux étant achevés au bout de six ans de travaux, Justinien en célébra la dédicace, le 27 de mai. Tout le clergé de Constantinople sortit en procession de l'église de Sainte-Anastasie. Le patriarche étoit assis dans le char de l'empereur, qui suivait à la tête de tout le peuple. Le prince, ravi de voir à haute voix : *Gloire à Dieu qui a daigné de mon ministère pour achever cette sainte église* ! mais sa vanité, qui s'oublioit rarement dans les plus religieuses, lui faisoit ajouter ces paroles : *Salomon, je t'ai vaincu*. On dit même que, pour faire sentir l'avantage qu'il donnoit à son église sur le temple de Jérusalem, il fit représenter Salomon avec une contenance triste et humiliée, regardant avec douleur le nouvel édifice. Il ne montra pas moins de peine en se faisant ériger à lui-même, sur une colonne, une statue colossale d'airain, dans la place de l'Auguste, devant l'église de Sainte-Sophie. Il étoit à cheval, revêtu d'armes défensives, tenant dans la main gauche un bouclier surmonté d'une croix, étendant la droite vers l'orient, comme pour défendre aux Perses d'avancer vers leurs frontières. Nous verrons bientôt que cette statue, menaçante, frivole invention de la flatterie, ne fut capable d'imposer à Chosroës. Cette statue subsistoit encore dans le seizième siècle ; et Pierre Gilles rapportant qu'étant à Constantinople, il la vit transporter du palais à l'arsenal, où elle fut fondue pour l'usage de la marine.

Les biens attachés à l'église métropolitaine par Constantin et ses successeurs étoient fort considérables. Mais l'avarice des évêques de Constantinople et l'ambition des ecclésiastiques qui sollicitoient des places dans cette église avoient multiplié le clergé à un point excessif. Justinien fixa le nombre des clercs à quatre cent quatre-vingt-cinq, outre quarante diaconesses. Ce nombre s'accroît encore de telle sorte, qu'il fallut qu'Héraclius en

retranchât beaucoup pour le réduire à six cents. Sous Constantin Monomaque, la multitude des clercs absorboit les revenus au point que la messe ne se disoit plus que les grandes fêtes, les samedis et les dimanches. Cet empereur ajouta les fonds suffisans pour la faire célébrer tous les jours. Lorsque les François se furent rendus maîtres de Constantinople, ils établirent dans Sainte-Sophie un chapitre de chanoines, à l'exemple de ce qui se pratiquoit dans les églises latines. Sur la fin de l'empire, le nombre des clercs de cette église montoit à huit cents. Les ministres de la mosquée jouissent encore des revenus de onze cents boutiques de Constantinople, que Constantin et Anastase avoient attachés à la principale église pour faire les frais des funérailles.

*Proc. V. and. l. 2, c. 16, 37, 38.* Pendant que Bélisaire défendoit Rome contre les efforts de Vitigès, Germain, neveu de Justinien, travailloit à réduire en Afrique un ennemi moins puissant. *Theoph. p. 173, 174.* *Marcel. chr.* que le roi des Goths, mais plus redoutable par ses artifices et par son courage. Après le massacre de Marcel et des autres capitaines, Stozas, devenu maître de leurs troupes, qu'il avoit jointes aux siennes, donnoit la loi en Numidie. Théodore et Ildiger, que Bélisaire avoit laissés dans Carthage, voyoient tous les jours désertir leurs soldats, et n'osoient marcher à la rencontre du rebelle, dans la crainte d'être abandonnés des autres. Germain, qui, dès la seconde année du règne de son oncle Justinien, avoit fait connoître sa valeur par la défaite des Antes, demeuroit depuis neuf ans dans l'inaction; la haine de Théodora rendoit inutiles les talens de ce brave guerrier. Enfin la nécessité obligea le prince à l'employer; il l'envoya en Afrique: mais, selon sa coutume, il ne lui donna que fort peu de soldats; c'étoit une escorte plutôt qu'une armée. Dès que Germain fut arrivé à Carthage, il fit la revue des troupes; et, ayant reconnu que les deux tiers s'étoient donnés au rebelle, il résolut de rétablir l'armée romaine avant que de se hasarder

mbattre. Il y avoit à Carthage peu de soldats qui eussent des parens ou d'anciens camarades dans l'armée de Stozas. Il ne fut pas difficile à Germain, naturellement libéral, de gagner leur cœur; il leur persuada que l'empereur l'avoit envoyé pour soulager les soldats fatigués et pour châtier les oppresseurs. Ce discours se répandit dans le camp de Stozas; la plupart de ceux qui s'étoient jetés dans son parti revinrent à Germain, les reçut avec bonté, et leur fit payer leur solde pour les temps même qu'ils avoient servi contre l'empire. Cette générosité attira les autres; ils desertoient par bandes du camp de Stozas, et se rendoient à Carthage. Le général fut bientôt en état de livrer bataille.

Stozas, de son côté, craignant de voir son armée diminuée par la désertion, résolut d'employer au plus tôt tout ce qui lui restoit de forces, et marcha en diligence vers Carthage. Il fit entendre à ses soldats qu'il avoit des intelligences dans l'armée ennemie; que ceux qui paroissent l'abandonner agissoient de concert avec lui, et qu'ils, dès qu'ils le verroient devant la ville, ils reviennent sous ses étendards. Après avoir rassuré les esprits par ces mensonges, il alla camper à une lieue et demie de Carthage. Germain fit sortir son armée; et, l'ayant rangée en bataille, comme il étoit instruit des discours de Stozas, et qu'il vouloit s'assurer de la fidélité de ses troupes: « Soldats (leur dit-il), vous n'avez pas à vous en plaindre de l'empereur; il vous a tirés d'une vie misérable pour vous ceindre l'épée, et déposer entre vos mains l'honneur de l'empire. La plupart d'entre vous ont payé ce bienfait que d'ingratitude. Il oublie votre faute; mais souvenez-vous qu'il vous a pardonné. Il ne vous demande pour réparation que ce qu'il étoit en droit d'exiger de vous avant que vous fussiez coupables. Honorez par votre valeur le nom romain que vous avez recouvré; effacez par le sang du rebelle la tache de votre rébellion. Pour moi, en récompense

« des bons traitemens que vous avez éprouvés d  
« part, voici ce que je vous demande : qu'aucun de  
« ne reste malgré lui sous mes enseignes : si quel  
« veut passer dans l'armée ennemie , je lui en doi  
« liberté ; qu'il porte avec lui ses armes ; j'aime  
« un ennemi déclaré qu'un soldat perfide. » Ces p  
excitèrent de grands cris ; tous protestent de leur  
pour l'empereur ; tous, levant les mains , s'engager  
les plus terribles sermens à faire preuve de leur fi  
Les soldats de Stozas, ne voyant aucun effet de ses  
messes , prennent l'épouvante , et , s'étant débando  
regagnent , en fuyant , la Numidie, où ils avoient  
leurs femmes et leur butin.

German les poursuit, et les atteint dans une pl  
nommée *Scales*. Il se range aussitôt en bataille. Il  
une ligne de ses chariots, laissant des intervalles  
le passage de son infanterie. Il se place lui-même  
gauche avec l'élite de sa cavalerie ; il jette le reste  
l'aile droite. Stozas, ne pouvant éviter le combat  
nime le courage des siens, et les range, non pas en  
selon l'ordonnance romaine , mais par pelotons  
manière des barbares. Il avoit à sa suite un corps  
nombreux de cavaliers maures, commandés par  
rois Yabdas et Ortaïas. Ces princes, naturellement  
fides, envoyèrent secrètement promettre à Germa  
se ranger de son côté dès que le combat seroit en  
Mais le général romain, qui comptoit peu sur leur p  
ne leur ayant fait aucune réponse, ils prirent leur  
derrière l'armée de Stozas, dans le dessein d'au  
l'événement et de se joindre au vainqueur. Lorsqu  
deux armées furent à la portée du trait, Stozas, q  
manquoit pas de valeur, apercevant à l'aile gauche  
Romains l'enseigne générale, voulut courir à ce  
droit. Mais les Hérules qui faisoient partie de l'a  
rebelle, et qui connoissoient la force invincible de  
main, arrêterent cette ardeur impétueuse, et le d

minèrent à charger l'aile droite, qui prit bientôt la fuite et perdit tous ses étendards. Déjà les rebelles commençoient à entamer l'infanterie, lorsque Germain, renversant tout ce qu'il rencontroit devant lui, vint à la tête de ses cavaliers fondre sur Stozas. En même temps l'aile droite se rallia : ce fut alors une affreuse mêlée, où les combattans des deux partis, semblables les uns aux autres par les armes, l'habillement et le langage, se massacroient sans se reconnoître. Germain, qui portoit partout la terreur, mais qui aimoit mieux sauver un Romain que de faire périr cent ennemis, crioit à ses soldats de ne tuer personne sans lui avoir demandé le mot du guet. Pendant qu'il donnoit ces ordres et l'exemple d'une héroïque valeur, son cheval fut abattu d'un coup de javelot, et ce grand capitaine alloit périr, si ses gardes ne fussent accourus à son secours, et ne l'eussent promptement transporté sur un autre cheval. Stozas profita de ce moment pour s'échapper par la fuite, et Germain courut au camp ennemi. Il y trouva un nouveau péril. Stozas y avoit laissé un grand corps de troupes, qui, fraîches encore, et presque égales en nombre à l'armée romaine, vinrent au-devant de Germain, et firent balancer la victoire. Mais un détachement, ayant attaqué par un autre endroit, entra sans résistance, et chargea par-derrière les rebelles, qui prirent enfin la fuite. Les vainqueurs se jettent en foule dans le camp; et, sans songer à poursuivre les ennemis, ils se dispersent pour courir au pillage. Germain, craignant que les rebelles ne se rallient et ne reviennent fondre sur eux dans ce désordre, place ses gardes à la porte du camp; et, courant de toutes parts, il s'efforce par ses cris, par ses menaces, de remettre ses soldats en ordre. Mais il parle à des sourds; ses soldats le fuient comme un ennemi, et ne s'occupent que de leur butin. Par bonheur, les Maures n'avoient pas secondé Stozas dans le combat, achevèrent sa défaite. Il avoit d'abord couru à leurs

escadrons pour y chercher du secours; mais, voyant qu'on se disposoit à le recevoir en ennemi, il avoit pris la fuite avec cent cavaliers. Les fuyards s'étant ralliés autour de lui en assez grand nombre, il revenoit à la charge, lorsque les Maures fondirent sur sa troupe, et, l'ayant taillée en pièces, allèrent se joindre aux Romains pour avoir leur part du butin. Tous les rebelles échappés du carnage vinrent se jeter aux pieds de Germain, qui leur fit grâce, et les admit dans ses troupes. Stozas, suivi de quelques Vandales, se réfugia en Mauritanie, où il épousa la fille d'un prince du pays, et y fixa sa demeure. Ainsi se termina cette rébellion qui avoit coûté tant de sang. Elle ne fut pas tellement éteinte qu'il ne restât encore dans les esprits quelque étincelle de révolte.

Un garde de Théodore, nommé Maximin, voulut tirer avantage de ces mauvaises dispositions pour reprendre le rôle qu'avoit abandonné Stozas. Ce méchant homme, plus capable de former des desseins hardis que de les conduire, trouva des esprits propres à entrer dans ses vues. Mais il eut l'imprudence de s'ouvrir à un ami de Théodore nommé Asclépiade, qui, après avoir pris conseil de son ami, alla découvrir la conjuration à Germain. Le général, selon sa douceur et sa bonté naturelle, entreprit de gagner Maximin plutôt que de le punir; il le fit venir, et, sans lui faire connoître qu'il fût instruit de ses sourdes pratiques, il lona sa valeur, et lui dit qu'il le mettoit au nombre de ses gardes. C'étoit un poste très-honorable auprès du général, et l'on n'y entroit qu'en prêtant un nouveau serment de fidélité, et au général et à l'empereur. Germain espéroit que cet engagement seroit un frein capable de contenir Maximin : celui-ci, au contraire, le regarda comme un moyen plus sûr de réussir dans ses perfides complots. Un jour de fête, pendant que Germain étoit à table avec ses amis, on vint lui dire qu'il y avoit à sa porte une grande troupe

ldats, qui murmuroient hautement de ce qu'on ne payoit pas leurs montres. Il retint Maximin auprès i, et donna ordre secrètement à ses domestiques server tous ses mouvemens sans qu'il s'en aperçût : voya ses autres gardes pour dissiper les séditieux. -ci avoient déjà quitté la porte du palais pour courir irque, où étoit le rendez-vous général. Les gardes ururent avec eux, et, sans donner aux conjurés le s de s'assembler ni de se reconnoître, ils chargent nds coups d'épée ceux qu'ils y trouvent, tuent les amènent les autres à Germain. Il fit aussitôt arrêter imin, qui, ayant été juridiquement convaincu d'a-, contre son serment, continué ses intrigues pernies, fut pendu aux portes de Carthage. Germain se nta de punir ceux qu'on avoit pris sur le fait, sans iette d'autre recherche ; et pendant deux ans qu'il erna l'Afrique, la paix et la justice régnèrent dans contrée, jusqu'au moment où Théodora, son enne- le fit rappeler, ainsi que nous le dirons dans la



# FASTES CONSULAIRES

DES ANNÉES

DONT L'HISTOIRE EST CONTENUE DANS CE VOLUME.

	Ann.
<b>P</b> U <del>S</del> U <del>S</del> . Joannes.	467
Anthémius, <i>Aug.</i> II., <i>solus</i> .	468
Flavius Marcianus. Zéno.	469
Jordanes. Sévérus.	470
Léo, <i>Aug.</i> IV. Anicius Probianus.	471
Festus. Marcianus.	472
Léo, <i>Aug.</i> V., <i>solus</i> .	473
Léo junior, <i>Aug.</i> , <i>solus</i> .	474
Zéno, <i>Aug.</i> II., <i>solus</i> .	475
Flavius Basilius. II. Harmatius.	476
<i>Post consulatum</i> Basilii. II. Harmatii.	477
Illus, <i>solus</i> .	478
Zéno, <i>Aug.</i> III., <i>solus</i> .	479
Basilius junior, <i>solus</i> .	480
Placidus, <i>solus</i> .	481
Séverinus junior. Trocondus.	482
Faustus, <i>solus</i> .	483
Théodoricus. Vénantius.	484
Q. Aurélius Symmachus, <i>solus</i> .	485
Décus. Longinus.	486
Fl. Boéthius, <i>solus</i> .	487
Claudius Dynamius. Sifidius.	488
Anicius Probinus. Eusébius.	489
Flavius Faustus junior. Longinus. II.	490

**FASTES CONSULAIRES.**

	<b>537</b>
	<b>Ann.</b>
ius junior, <i>solus</i> .	491
sius, <i>Aug.</i> Rufus.	492
ius. II. Albinus.	493
is Rufus Apronianus Astérius. Præsidius.	494
s Viator. AEmilianus.	495
s, <i>solus</i> .	496
sius, <i>Aug.</i> II., <i>solus</i> .	497
es Scytha. Paulinus.	498
es Gibus. Asclépio.	499
ius. Hypatius.	500
eïus. Rufus Magnus Festus Aviénius.	501
s. Rufus Magnus Festus Aviénius junior.	502
ates. Volusianus.	503
gus, <i>solus</i> .	504
ius. Manlius Théodorus.	505
indus. Ennodius Messala.	506
sius, <i>Aug.</i> III. Vénantius.	507
tius. Céler.	508
tunus, <i>solus</i> .	509
is Manlius Sévérinus Boéthius, <i>solus</i> .	510
linus. Flavius Félix.	511
ianus. Paulus.	512
ntinus. Anitius Probus.	513
rélius Cassiodorus Sénator, <i>solus</i> .	514
mius. Florentius.	515
, <i>solus</i> .	516
sius, <i>Aug.</i> IV. Flavius Agapitus.	517
is, <i>solus</i> .	518
is Justinus, <i>Aug.</i> Eutharicus Amalus.	519
anus. Rusticus.	520
is Anicius Justinianus. Valérius.	521
rélius Anicius Symmachus. Anicius Manlius évérinus Boéthius.	522

Flavius Anicius Maximus, <i>solus</i> .	AN 523
Anicius Justinus, <i>Aug.</i> II. Opilio.	524
Flavius Théodorus Philoxénus. Flavius Anicius Próbus junior.	525
Flavius Anicius Olybrius, <i>solus</i> .	526
Vettius Agorius Basilius Mavortius, <i>solus</i> .	527
Imp. Fl. Anicius Justinianus, <i>Aug.</i> II., <i>solus</i> .	528
Décus junior, <i>solus</i> .	529
Postumus Lampadius. Orestes.	530
<i>Post consulatum</i> Lampadii, <i>et</i> Orestis.	531
<i>Post consulatum</i> Lampadii, <i>et</i> Orestis, anno 2.	532
Imp. Fl. Anicius Justinianus, <i>Aug.</i> III. <i>solus</i> .	533
Imp. Fl. Anicius Justinianus, <i>Aug.</i> IV. Fl. Théo- dorus Paulinus junior.	534
Fl. Bélisarius, <i>solus</i> .	535
<i>Post consulatum</i> Belisarii.	536
<i>Post consulatum</i> Belisarii, anno 2.	537

# TABLE

ATRIÈME VOLUME DE L'HISTOIRE DU BAS-EMPIRE.

## IVRE TRENTE-CINQUIÈME.

, ANTHÉMIUS, OLYBRE, GLYCÉRIUS, JULIUS-  
NÉPOS, LÉON II, AUGUSTULE.

us empereur, 1. Gouver-  
t d'Anthémius, 3. Sidoine  
de Rome, ibid. Lois d'An-  
is et de Léon, ibid. Fin de  
sance romaine en Espagne,  
ses de la guerre entre Léon  
iséric, 6. Préparatifs de  
7. Mauvais succès de cette  
tion, 8. Suites de la défaite,  
on marie sa fille à Zénon,  
par veut faire périr Zé-  
11. Troubles excités par  
le Foulon, ibid. Lois de  
2 faveur de la religion, 12.  
excessives, 14. Brouille-  
Anthémius et de Ricimer,  
piphane les réconcilie, 15.  
nnation d'Arvande, 17.  
t et Romain punis de mort,  
ric prend les armes contre  
e, 21. Caractère de Léon,  
re d'Euric, ibid. Euric  
les Bretons, 22. Guerre  
icre et des François, ibid.  
u royaume des Bourgui-  
23. Massacre d'Aspar et  
ibure, 24. Suites de ce mas-

sacre, 27. Théodoric renvoyé à  
son père, ibid. Cendres du Vésuve  
portées à Constantinople, 28.  
Olybre empereur, 29. Glycérius  
empereur, 31. Vidémir vient atta-  
quer l'Italie, 32. Théodémir at-  
taque l'Illyrie, ibid. Théodoric  
le Louche fait la paix avec Zé-  
non, 33. Amorcèse Sarrasin, 34.  
Léon donne à son petit-fils la  
qualité d'Auguste, 35. Mort de  
Léon, ibid. Règne de Léon II, 36.  
Zénon seul empereur, 37. Fils et  
frères de Zénon, 38. Erythre et  
Sébastien, préfets du prétoire, 39.  
Népos empereur, ibid. Euric at-  
taque l'Auvergne, 40. Générosité  
d'Ecdice, 42. Négociations pour  
la paix, 43. L'Auvergne cédée à  
Euric, 44. Augustule empereur,  
45. Paix avec Genséric, 46. Théo-  
doric roi, 47. Conspiration contre  
Zénon, 48. Zénon s'enfuit en  
Isaurie, 49. Basilisque empereur,  
50. Odoacre s'empare de l'Italie,  
ibid. Déposition d'Augustule, 51.  
Fin de l'empire d'Occident, 53.

## LIVRE TRENTE-SIXIÈME.

## ZÉNON.

( Ce règne comprend les livres 36 et 37. )

*Mauvais gouvernement de Basilisque, 54. Il se déclare pour l'hérésie d'Eutychès, 55. Embrassement à Constantinople, 56. Zénon défait et assiégé, 57. Zénon revient à Constantinople, ibid. Mort de Basilisque, 59. Mort d'Harmace, ibid. Conduite de Zénon rétabli, 60. Hunéric succède à Genseric, 61. Députation d'Odoacre et de Nepos à Zénon, 62. Mouvements de Théodoric le Louche, 64. Mort d'Heraclius, ibid. Zénon a recours à Théodoric l'Amale, 65. Trahison de Zenon, 66. Les deux Théodoric se réunissent, 67. Députation des deux Théodoric à Zénon, 68. Lâcheté de Zénon, 69. Paix avec Théodoric le Louche, ib. Ravage de Théodoric l'Amale, 70. Révolte de Marcien, 71. Théodoric le Louche marche vers Constantinople, 72. Guerre de Théodoric l'Amale, 73. Négociation de Zénon avec Théodoric l'Amale, ibid. Ruse de Sidimont pour rendre Théodoric l'Amale maître de Dyrrachium, 75. Théodoric l'Amale s'en empare, 76. Sébastien géné-*

*ral, 77. Conférence de l'Amale et d'Adamant. Sabinien défait l'arrière-Théodoric, 80. Ambassades proques de Zénon et d. 82. Tremblement de terre. Nouveaux sujets de braves avec Théodoric le Louche. Zénon se prépare à la guerre, 84. Découverte des liges que Théodoric entretenait dans Constantinople, 85. Mort de Théodoric le Louche, 86. Zénon trouble l'Église. Pierre le Foulon à Antioche. Pierre Mongus à Alexandrie. Hénétique de Zénon, 87. Communication d'Acace, séduit par Pamphile. Zénon veut faire périr l'Amale. Même dessein d'Aria. Léonce prend le titre d'Auguste, 95. Succès d'Illus et d'Acace, 96. Défaite d'Illus, d'Acace et de Léonce, 97. Théodoric défait les Bulgares. Mort de Syagrius, 100. des Samaritains, ibid. Révolte sous Anastase, 101.*

## LIVRE TRENTE-SEPTIÈME.

*Théodoric reprend les armes contre Zénon, 103. Zenon lui abandonne l'Italie, 104. Nature de cette donation, ibid. Odoacre défait les Ruges, 106. Théodoric part pour*

*l'Italie, ibid. Digression sur l'Empire, 107. Mort de Théodoric, 108. Odoacre fait pres du fleuve Son. Bataille de Vérone, 109.*

*bataille*, *ibid.* Ravages  
*ligurie*, 112. *Bataille de*  
 113. *Siège de Ravenne*,  
*ploits de Théodoric pen-*  
*siège*, 114. *Mort d'Odoa-*  
*Fondation du royaume*  
*rogoths en Italie*, 116.  
*de Théodoric*, 117. *Son*  
*ement*, 119. *Administra-*  
*la justice*, 120. *Il répare*  
*de la Ligurie*, 123. *Théo-*  
*doit d'Anastase le titre de*  
*Réparation de Rome et*  
*es villes*, 125. *Alliances*  
*odoric*, 127. *Amalasonte*  
*Eutharic*, 128. *Politique*

*de Théodoric à l'égard des prin-*  
*ces étrangers*, 129. *Tutelle d'A-*  
*maluric*, 130. *Autres guerres de*  
*Théodoric*, 131. *Conduite de*  
*Théodoric à l'égard de la reli-*  
*gion*, 133. *Il honore les évêques*,  
 134. *Il fait cesser le schisme dans*  
*Rome*, 135. *Favoris, généraux,*  
*ministres de Théodoric*.: *Artémi-*  
*dore*, 137; *Festus Niger*, 138;  
*Libérius*, 139; *Tolonius*, 140; *Cas-*  
*siodore*, 141; *Sévérien conspire*  
*en faveur de l'idolâtrie*, 144.  
*Cruautés de Zénon*, 146. *Mort de*  
*Zénon*, 147.

## LIVRE TRENTE-HUITIÈME.

### ANASTASE.

( Ce règne comprend les livres 38 et 39. )

*empereur*, 149. *Caractère*  
*ase*, 150. *Marin, son mi-*  
 152. *Bonnes qualités d'A-*  
 153. *Mariage et parenté*  
*ase*, *ib.* *Ses lois*, 154. *Les*  
*chassés de Constantino-*  
*le*. *Ils prennent les armes,*  
*bataille de Cotyée*, 157.  
*à Constantinople*, 158.  
*des Isaures*, *ibid.* *Opi-*  
*des Isaures*, 159. *Ana-*  
*déclare contre les catho-*  
*ibid.* *Mauvais desseins*  
*Euphémios*, 160. *Il est*  
*et exilé*, 161. *Anastase*  
*l'autorité des préfets du*  
*, ibid.* *Fin de la guerre*  
*res*, *ib.* *Punition des Isau-*  
 1. *Aventures de Justin,*  
*dition à Constantinople,*  
*urses des Sarrasins*, 164.  
*défait par les Bulgares,*  
*remblement de terre*, 165.  
*et peste en Orient*, *ibid.*  
*re dans le Cirque*, 166.

*Abolition du chrysargire, de la*  
*vénalité des charges et des com-*  
*bats d'hommes contre les bêtes*,  
 167. *Courses des Bulgares et des*  
*Sarrasins*, 169. *Commencement*  
*de la guerre de Perse*, *ibid.* *Guerre*  
*de Pérose contre les Nephtalites*,  
 170. *Perfidie de Pérose*, 171. *Sa*  
*défaite et sa mort*, 172. *Obale*  
*succède à Pérose*, 174. *Cabade*  
*roi de Perse*, 175. *Cabade dé-*  
*trôné*, 177. *Ses aventures*, 178.  
*Cabade rétabli*, 179. *Il commence*  
*la guerre contre les Romains*,  
 180. *Jacques le Solitaire*, 181.  
*Siège d'Amide*, *ibid.* *Divers com-*  
*bats entre les Perses et les Ro-*  
*maines*, 182. *Continuation du siège*  
*d'Amide*, 183. *Prise d'Amide*,  
 184. *Anastase envoie une armée*  
*contre les Perses*, 185. *Premières*  
*actions en Mésopotamie*, 187.  
*Succès des Perses*, 188. *Ravages*  
*des Arabes*, 189. *Entrepris de*  
*Cabade sur Constantine*, 190. *Di-*

méroës , *ibid.* Le roi de Perse refuse la paix , 332. Monlon se donne à Justinien , 333. Esclavons défaits par Childulius , 334. Origine des Esclavons , *ibid.* Leurs mœurs , 336. Incursions d'Alamondare , 337. Revolution chez les Homérites , 339. Justinien a recours aux Ethiopiens et aux Homérites , 330. Les Perses passent l'Euphrate , 332. Bélisaire est forcé de combattre , 334. Bataille de Callinque , 335. Azaréthès est mal reçu de Cabade , 337. Autre expedition des Perses en Mésopotamie , 338. Bélisaire rappelé , *ibid.* Succès des Romains en Mésopotamie , 339; et en Persarménie , *ibid.* Attaque de Martyropolis , *ibid.* Mort de Cabade , 340. Incursions des Huns , 344.

Négociation pour la paix , 346. Conspiration contre Justinien , 346. Mort d'Adalgis , 347. Ingratitude de Chégarde de Méhodes , 348 et commencement d'un cinquiante ans , *ibid.* Antioche , 350. L'auvergnat à Constantinople se soulève avec 352. Suite de la révolte de Bélisaire attaque les 354. Theodora rassureur , *ibid.* Hypare pro pereur , 356. Justinien au peuple , *ibid.* Conspiration , 357. Horrible 358. Punition des coupables 359. Tranquillité rendue à nople , 360. Précaution pereur , 361.

## LIVRE QUARANTE-DEUXIÈME

*Etat de l'Afrique sous les rois vandales* , 363. Succession des rois vandales , 364. Hilderic détrôné par Gélimer , 365. Lettres reciproques de Justinien et de Gélimer , 366. Justinien propose la guerre dans son conseil , 368. Jean de Cappadoce s'oppose à la guerre , 369. L'empereur se détermine à la guerre , 370. La Tripolitaine et la Sardaigne se détachent des Vandales , 371. Description de l'armée et de la flotte , 372. Départ et voyage de Bélisaire , 373. Suite du voyage , 375. Arrivée en Sicile , 376. Descente en Afrique , 378. Naissance d'une fontaine abondante , 380. Premiers succès de Bélisaire , *ibid.* Marche vers Carthage , 381. Mort d'Hilderic , 383. Défaite d'Ammatas , *ibid.* Bélisaire encourage ses soldats , 384. Fuite de Géli-

mer , 386. Bélisaire au siège , 387. Approche 388. Entrée de Bel Carthage , 389. Tranquillité de la ville , 390. Belle Diogene , 391. Gélimer en vain le secours de 392. Conduite des Vandalos cette guerre , *ibid.* Zénon en Afrique , 393. T. Gélimer sur Carthage , 394. Bélisaire marche aux ennemis 395. Bataille de Tricamarum 396. Gélimer abandonne son camp 397. Suites de la victoire , 398. de Jean l'Armenien , 399. Le siège sur une montagne 400. Trésors de Gélimer et de Bélisaire , *ibid.* Les Goths disputent la possession de Lilybee , 403. Misère de Lilybee , 404. Lettres

limer, 405. *Gélimer se*  
*7. Bélisaire le reçoit à*  
*, ibid. Bélisaire injus-*  
*supçonné, 408. Révolte*  
*res, 409. Triomphe de*  
*, 410. Gélimer présenté*  
*en, 411. Anéantissement*

*des Vandales, 413. Règlements*  
*pour l'Afrique, 414. Réparation*  
*des villes, 415. Rétablissement*  
*de la religion en Afrique, 416.*  
*Faste et grand pouvoir de Théo-*  
*dora, 417. Jean Cottistis révolté*  
*et massacré, 418.*

## IVRE QUARANTE-TROISIÈME.

*ntreprend de composer*  
*au corps de droit, 420.*  
*2 édition du Code, 421.*  
*tion du Digeste, 422.*  
*tion des Instituts, 424.*  
*e prescrite aux profes-*  
*425. Seconde édition du*  
*ibid. Les Nouvelles, 426.*  
*du corps du droit de*  
*en Orient, ibid.; en Oc-*  
*427. Zamanarse, roi d'I-*  
*vient à Constantinople,*  
*e gouvernement d'Amala-*  
*429. Athalaric se livre à*  
*che, 431. Amalasonte af-*  
*son autorité, 432. Elle*  
*les injustices de Théodat,*  
*égociation d'Amalasonte*  
*tinien, 434. Théodat suc-*  
*thalaric, ibid. Dissimu-*  
*le Théodat, 436. Il fait*  
*r Amalasonte, 437. Pierre*  
*à Théodat, 438. Mort*  
*asonte, 439. Justinien se*  
*à la guerre, ibid. Béli-*  
*isse en Sicile, 441. Con-*  
*la Sicile, 442. Nouvelles*  
*ions de Théodat, 443.*  
*envoyé à Constantinople,*  
*rt de Mondon, 445. Théo-*  
*ique de parole, ibid. Jus-*  
*empare de la Dalmatie,*  
*erre des Maures en Afri-*

*que, ibid. Bataille de Mamma,*  
*449. Bataille du mont Burguon,*  
*451. Combat singulier d'Althias,*  
*capitaine romain, et d'Yabdas,*  
*roi des Maures, 453. Expédition*  
*de Salomon en Numidie, 454.*  
*Ravages en Sardaigne, 455.*  
*Causes d'une révolte de soldats*  
*en Afrique, ibid. Conspiration*  
*contre Salomon, 456. Révolte à*  
*Carthage, 457. Fuite de Salomon,*  
*458. Stozas chef des révoltés,*  
*459. Bélisaire arrive à Carthage,*  
*ibid. Combat de Membrèse, 460.*  
*Perfidie de Stozas, 461. Bélisaire*  
*passé en Italie, 462. Il marche*  
*vers Naples, ibid. Les habitants*  
*rejetent ses propositions, 463.*  
*Siège de Naples, 464. Chemin*  
*pratique par un aqueduc, 465.*  
*Les Romains pénètrent par ce*  
*chemin, 466. Prise de Naples,*  
*467. Mort de Pastor et d'Asclé-*  
*piodote, 469. Théodat vient à*  
*Rome, ibid. Vitigès, élu roi,*  
*tue Théodat, 470. Il va à Rome,*  
*ibid. Il cède aux François ce qui*  
*restoît en Gaule aux Ostrogoths,*  
*472. Bélisaire entre dans Rome,*  
*473. Il la fortifie, ibid. Toute*  
*l'Italie méridionale soumise à Bé-*  
*lisaire, 474. Phénomène, ibid.*

## IVRE QUARANTE-QUATRIÈME.

*épute à Justinien, 475. Ex-*  
*on des Goths en Dalmatie,*

*476. Vitigès se met en campagne,*  
*477. Il approche de Rome, ibid.*



*Combat de Bélisaire contre les Goths, 478. Les Goths sont repoussés, 480. Activité de Bélisaire, ibid. Dispositions pour le siège de Rome, 481. Députés de Vitigès à Bélisaire, 482. Machines de guerre des assiégeans et des assiégés, 483. Attaque de la porte de Salaria, 484. Les Goths repoussés au mausolée d'Adrien, 485. Les habitans se fient sur la protection de saint Pierre, 486. Sorties des assiégés, 487. Bélisaire demande du secours à l'empereur, 488. Il met dehors les bouches inutiles, 489. Précautions pour la sûreté de la ville, 490. Quelques païens tentent d'ouvrir le temple de Janus, 491. Les Goths se rendent maîtres de Porto, ibid. Bélisaire fait attaquer les Goths par de petits détachemens, 492. Vitigès veut l'imiter, mais sans succès, ibid. Bélisaire se prépare à une bataille, 494. Usage que Bélisaire fait de son infanterie, ibid. Disposition de Vitigès, 495. Bataille de Rome, 496. Défaite des Romains dans les plaines de Néron, ibid; et devant Rome, 497. Aventure singulière d'un Romain et d'un Goth, 499. Témé-*

*risé de Chorasmane, ibid. bat devant Rome, 500. C dans les plaines de Néron, Famine dans Rome, 502. Dispositions de Bélisaire pour la ville de Rome, 503. A d'un secours, 504. Nouveau bat de Bélisaire, ibid. Vitigès se retire à Bélisaire, 506. Réparations à Bélisaire, 507. Les troupes convoi arrivent à Rome, Trêve avantageuse aux Romains, 509. Attentat et mort de Catin, 510. Vaines tentatives des Goths pour entrer dans Rome, 512. Jean ravage le Picénum. Levée du siège de Rome, Conduite de Justinien dans ses affaires de l'Eglise, 515. Scandale dans Alexandrie au sujet de religion, 518. Députés de Justinien au pape, 520. Le pape se retire à Constantinople, 521. Le pape, est exilé, 522. Mort, 525. Description de l'église de Sainte-Sophie, 526. Défaite de Sainte-Sophie, 529. Clément de Sainte-Sophie, ibid. Germain envoyé en Afrique, 530. Il combat contre Stozas, 531. Bataille de Scyles, 532. Conjuratión de Justinien, 534.*









SEP 23 1928

